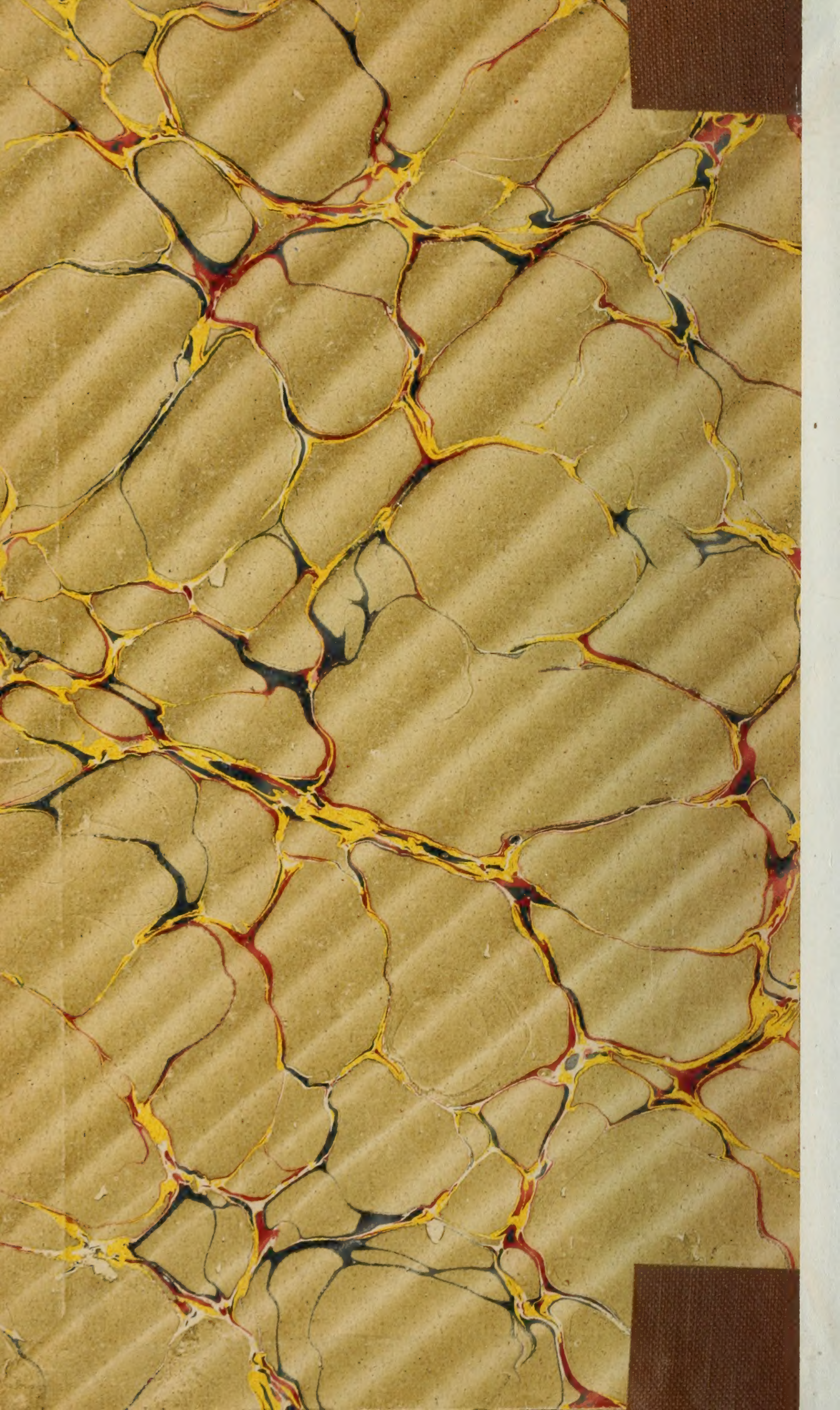






HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'INFLUENCE FRANÇAISE

EN ALLEMAGNE

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS

N. Lenau, poète lyrique. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr. 50
— — 2[e] édit. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Recherches sur la date des poésies lyriques de Lenau. 1 vol. in-8. 1 fr. 50

Les Origines de l'Influence française en Allemagne. Étude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précourtoise (850-1150). Tome I. *L'offensive politique et sociale de la France.* 1 vol. in-8. . . . . 12 fr. 50

EN PRÉPARATION

Les Origines de l'Influence française en Allemagne. Tome II. *L'offensive littéraire et artistique de la France.*

359-15. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-15.

L. REYNAUD
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1915

À LA CHÈRE MÉMOIRE

DE

MARIA-CLOTILDE CROZIER

AVANT-PROPOS

La substance de cette étude devait d'abord servir d'introduction à l'ouvrage sur les *Origines de l'influence française en Allemagne* dont nous venons de publier le tome premier. Nous avions pensé qu'il ne serait pas inutile, avant d'aborder une période particulièrement importante dans l'histoire des rapports de notre civilisation avec celle de l'Allemagne, d'orienter sommairement le lecteur sur l'ensemble de cette histoire, pour lui permettre de situer et d'apprécier exactement le problème particulier que nous allions traiter devant lui, n'ignorant pas à quel point les idées de notre public même cultivé sont vagues ou erronées en cette matière. Car il n'est peut-être pas de sujet qui ait été plus complètement négligé en France que l'expansion de notre civilisation en Allemagne, ou qui ait eu plus à souffrir des fantaisistes opinions que les Romantiques, des deux côtés du Rhin, avaient mises en circulation, sous l'empire d'idées préconçues. Le but de ces explications préliminaires était donc de présenter rapidement les résultats principaux auxquels avaient abouti, sur la question qui nous occupe, les recherches des celtisants, des romanistes, des germanistes, des historiens de l'art dans la seconde moitié du XIX[e] siècle et au début du XX[e]. Mais, au dernier moment, nous avons reculé devant les inconvénients de toute nature, intérieurs et extérieurs, qu'aurait entraînés la soudure de deux travaux d'une nature aussi différente que possible, l'un très général et d'allure philosophique, l'autre d'une portée restreinte et du domaine de l'érudition pure : Il

était d'ailleurs très difficile de donner au lecteur, en quelques pages, un aperçu général de l'action exercée par la France sur les destinées de l'Allemagne au cours des siècles. Des phrases ici n'étaient pas suffisantes, il fallait citer les faits les plus instructifs. Du jour où nous avons voulu tenir compte de cette dernière exigence, les limites que nous nous étions fixées ont été rapidement franchies. L'Introduction s'est transformée en un véritable ouvrage. C'est cet ouvrage que le lecteur a maintenant sous les yeux. Nous espérons qu'il aura conservé ce qui faisait son caractère initial et sa raison d'être : l'aspect d'un tableau largement brossé, fait pour être embrassé d'un seul regard et sans fatigue. Il ne faut pas lui demander ce qu'il n'a pas voulu apporter, un minutieux examen de tous les problèmes de détail qui se posent à propos de l'histoire de l'influence française en Allemagne. Une pareille entreprise eût exigé cinq ou six volumes de la taille de celui-ci. Nous avons été les premiers à nous faire violence pour franchir en hâte des périodes sur lesquelles nous eussions aimé à nous arrêter. Ces lacunes seront peut-être comblées par nous quelque jour. En attendant il importait de signaler aux gens cultivés, — nous n'osons dire aux gens du monde, — et aux jeunes étudiants, l'intérêt capital qui s'attache à tout un ordre de faits historiques sur lesquels, à l'heure actuelle, il est malaisé, sinon impossible, de se renseigner chez nous, et qui, ailleurs, ne sont pas toujours envisagés avec la sérénité nécessaire. Ce que nous ignorons le plus solidement en France, c'est le sens véritable de notre civilisation et son rôle dans l'univers. Nulle part ce sens et ce rôle n'apparaissent aussi distinctement que dans ses relations avec l'Allemagne. Ce petit livre pourrait donc, de par son objet même, offrir un intérêt plus général que ne semble l'indiquer son titre.

Soyons (Ardèche), Août 1913.

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

INTRODUCTION

La France et l'Allemagne sont trop voisines pour n'avoir pas influé sur les destinées l'une de l'autre. Mais bien différente est l'action qu'elles ont exercée à cet égard. Tandis que l'Allemagne n'est intervenue d'une façon décisive dans l'évolution de la France qu'à l'époque des Invasions et au début du XIXe siècle, et plutôt pour réveiller dans le tempérament de notre peuple des instincts que les exagérations d'une culture raffinée menaçaient d'en éliminer complètement, que pour lui révéler des progrès proprement dits, c'est au contraire le rôle d'initiatrice, d'éducatrice, que la France a sans cesse joué auprès de la nation germanique. Longtemps cette vérité, qui se dégage lumineuse de l'étude des faits, a été méconnue. Pour des raisons que nous aurons à envisager à la fin de cet ouvrage, les rénovateurs de la littérature allemande au XVIIIe siècle, puis les Romantiques d'outre-Rhin, avaient pris à tâche d'expliquer toute la civilisation du monde moderne par l'entrée en scène de la race tudesque. Cette doctrine, qui point dès l'époque du *Sturm und Drang*, — elle a peut-être elle-même été suggérée aux Allemands par des théoriciens français comme le comte de Buat[1] — a revêtu, on le sait, sa forme

1. Louis-Gabriel de Buat-Nancay, le Gobineau du XVIIIe siècle, fut ministre de France à Ratisbonne et à Dresde et épousa une Allemande. C'était un esprit curieux mais confus. Ses ouvrages furent classiques en Allemagne, un peu pour les mêmes raisons que plus tard ceux de Gobineau. Dans son *Ancien gouvernement de la France, de l'Italie, de l'Allemagne*, paru en 1757, traduit en

définitive dans le *Cours de littérature dramatique* d'Auguste-Guillaume Schlegel, qui fut le manifeste du Romantisme allemand et dont l'influence a été prodigieuse. On connaît la thèse développée par l'illustre écrivain. Sur les ruines de la civilisation gréco-latine, les Germains christianisés avaient établi un nouvel ordre de choses entièrement opposé à l'ancien. Cette organisation originale avait porté ses fruits les plus savoureux au moyen âge. Là tout montrait l'empreinte du génie des peuples du nord; la féodalité, la chevalerie, la vie de château, la morale de l'honneur, la conception exaltée de l'amour, la poésie lyrique des troubadours et des trouvères, la chanson de geste et le roman courtois, le style gothique, la philosophie scholastique étaient autant de manifestations de l'idéalisme germanique régénérateur de l'humanité abêtie et corrompue par le matérialisme des races du sud. Malheureusement, après un épanouissement magnifique, la civilisation germano-chrétienne avait eu à subir les attaques du vieil esprit antique incomplètement étouffé par elle. La période faussement qualifiée de Renaissance s'était ouverte. Après l'Espagne et l'Italie, la France avait acquis une situation prépondérante en Europe. Grâce à sa puissance politique, elle était parvenue à imposer son goût national aux autres peuples. Mais ce goût national, qui s'incarnait dans l'art de Versailles et de Trianon, le théâtre d'un Corneille et d'un Racine, la philosophie d'un Voltaire, n'était rien qu'un mauvais pastiche de l'antiquité. Entre les deux civilisations indépendantes et fécondes des Hellènes et des Germains le « pseudo-classicisme » français ne représentait qu'un essai de résurrection factice, la vaine entreprise d'écoliers habiles et ingénieux, mais dépourvus de toute invention. De ces considérations générales, Schlegel déduisait la nécessité pour les Allemands et tous les peuples modernes en général, de se détourner des enseignements de nos deux grands siècles pour revenir aux formes de pensée et de vie du moyen âge. Supprimer de l'histoire de l'humanité les années gaspillées par les puérils maniaques de la Renaissance et de l'époque de Louis XIV : tel était le but qu'il assignait à ses Romantiques. De là la prédilection de tous ces gens pour le

allemand en 1764, il faisait ressortir les misères de la domination romaine finissante et exaltait les Germains dans lesquels il voyait les régénérateurs de l'Europe. C'était la première fois que cette thèse était soutenue avec un aussi formidable appareil d'érudition.

moyen âge. Schlegel ne fut pas écouté seulement dans son pays. Madame de Staël, son amie, qui lui doit certainement les idées directrices de son livre *de l'Allemagne*, se chargea d'étendre sa propagande en France. Mais jamais, chez nous, l'adhésion du public cultivé ne fut aussi complète qu'en pays tudesque. Là-bas le système historique du grand Romantique offrait le sérieux avantage de flatter l'amour-propre national, humilié par les succès de la France républicaine et impériale, et de venger enfin l'Allemagne des longs dédains dont l'avait accablée la France reine de la civilisation européenne au XVIIe et au XVIIIe siècle.

C'est dans cette atmosphère romantique et nationaliste que naquit et se développa la « science » allemande. Certes, les préoccupations patriotiques ne lui sont pas restées étrangères. On peut même dire que le désir de rendre à la race germanique ses « anciens titres de noblesse » fut, au début, son principal souci. Dans le passé on chercha surtout à mettre en valeur ses initiatives. Jacob Grimm avouait un jour en sanglotant, dans un congrès de philologues, que l'amour de la patrie avait été la plus forte de ses passions. Et il y a, sans aucun doute, au fond de ses œuvres en apparence les plus « objectives », comme dans celles de tous ses contemporains, un besoin perpétuel d'exalter les vertus spécifiques de son peuple. Parfois même on faisait servir de longues et patientes investigations dans les domaines les plus lointains, à la démonstration d'une idée politique actuelle. Gervinus a composé son *Histoire de la littérature nationale* pour signifier à ses compatriotes, qu'ayant derrière eux déjà l'apogée de leur production littéraire, ils eussent à se tourner désormais du côté de l'action. Mommsen prêchait la restauration de l'Empire dans son *Histoire romaine*. Ranke, Sybel, Treitschke préparaient les voies à la Prusse. Mais ce n'étaient pas là tout de même les dispositions les plus dangereuses que l'esprit du temps inoculât à ces historiens et à ces philologues. Là où les préventions nationales s'étalent, où la thèse s'affirme par trop brutalement, le lecteur se met en garde, il rectifie aisément les jugements de l'auteur. Plus funeste était l'illusion fondamentale à laquelle naïvement et inconsciemment s'abandonnaient beaucoup de ces érudits si consciencieux : à savoir que, dans n'importe quel ordre de faits appartenant aux siècles écoulés, il convenait de définir d'abord le rôle de l'Allemagne, les événements les plus importants de

la civilisation moderne ne pouvant avoir leur origine que dans un effort spontané du monde germanique. Une fois pour toutes il était admis que les Germains étaient le sel de la terre. La mythologie des races nouvelles, leur morale, leur philosophie, leur littérature, leur art, leurs institutions avaient des racines germaniques. Il était donc tout indiqué de se placer d'abord sur le sol tudesque pour en observer les premières apparitions, et d'en étudier seulement ensuite les transformations dans les pays voisins. L'imposant labeur fourni par les savants d'outre-Rhin, l'abondance de leur documentation, la rigueur de leur méthode dans le détail, le ton assuré de leurs conclusions ne tardèrent pas à entraîner sur leurs traces les érudits étrangers. Leur postulat, affirmé ou secret, devint un axiome qu'on ne discutait plus. Découvrait-on quelque part, en Irlande, en France, en Espagne, en Italie, une coutume, une légende, un thème lyrique ou épique, vite on lui trouvait des origines germaniques. Et lorsque, par hasard, certains phénomènes paraissaient, malgré tout, s'être produits bien plus tôt et bien plus complètement en France ou ailleurs qu'en Allemagne, on se tirait d'affaire en déclarant, comme Renan, que mainte idée germanique avait rencontré chez nous un terrain plus favorable pour germer et s'épanouir que dans sa patrie primitive, et c'était là un grand honneur pour la Gaule[1]. Il n'y a pas un poème épique allemand du moyen âge, de provenance tudesque assurée, qui ne soit postérieur de beaucoup à nos chansons de geste, dont on sait pertinemment qu'elles furent très lues et

1. Il est à remarquer qu'à l'époque où Renan raisonnait ainsi (réponse à Strauss, *Indépend. belge*, 20 sept. 1870) on savait depuis longtemps que le gothique et la scholastique entre autres étaient des créations purement françaises qui ne s'étaient imposées que tard et difficilement aux Allemands. Mais le préjugé était tenace. Renan passant pour un connaisseur du moyen âge, on juge de ce que devaient dire les amateurs. Seul, ou à peu près, V. Duruy résista à cet engouement. « Le livre de Tacite, écrivait-il dans son *Histoire des Romains* (III, 646), est l'évangile historique de nos voisins et ils en ont fait sortir quantité d'admirables choses pour l'honneur de leur race. Avec une imprudente générosité, nos savants les ont longtemps soutenus dans leurs prétentions à ne voir dans la civilisation moderne d'autres facteurs que le Germanisme, *das Germanentum*, comme si le reste des nations étaient demeurées inactives et silencieuses devant la révélation nouvelle descendue du Sinaï germanique. » Et il ajoutait, exagérant à son tour dans le sens contraire : « La vérité est que, durant quatre siècles, cette race de proie fut le fléau du monde, et Grégoire de Tours répond à Tacite quand il montre les instincts malfaisants et grossiers de ces hommes sans respect pour la parole jurée, sans pitié pour le vaincu, sans foi envers la femme, l'enfant et le faible. »

très admirées au delà du Rhin. Quand il s'est agi de scruter les origines de l'épopée française, on a dressé une liste de toutes les concordances qu'elle offrait avec l'épopée germanique. Il semble qu'on eût dû en conclure — et c'est là ce qu'on fait de plus en plus aujourd'hui — que nos grands et beaux poèmes avaient exercé une action profonde sur les *Nibelungen*, *Gudrun* et les œuvres du cycle dit de Dietrich de Berne. Point, ces ressemblances ont servi à prouver que la chanson de geste française avait une provenance tudesque. Et, pour étayer ce singulier raisonnement, on invoquait le témoignage du *Beowulf* ou de l'*Edda*, ou encore celui du *Walthari*, dont la germanicité foncière vaut celle du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach ou du *Tristan et Yseult* de Gottfried de Strasbourg.

On reste stupéfait, quand on relit aujourd'hui les ouvrages des philologues et historiens allemands du XIXe siècle, du manque de sens critique supérieur de ces hommes qui savaient si bien restituer des textes en collationnant des manuscrits, déterrer des sources, suivre les variations d'un suffixe obscur au cours de trois ou quatre siècles. Jacob Grimm a étayé toute sa *Mythologie allemande* sur des bases dont il n'a jamais songé à examiner la solidité. Les analogies frappantes de la plupart des récits eddiques avec les motifs les plus caractéristiques de l'épopée irlandaise ne l'ont point inquiété. Sans la moindre hésitation il a baptisé allemands les contes qu'il a recueillis dans son pays alors que, même de son temps, l'origine étrangère de certains d'entre eux était patente. De vagues et imprécises considérations rassuraient ce terrible chercheur sur les problèmes fondamentaux de sa science, et il réservait à des minuties ses formidables facultés de discrimination. Lachmann, cet autre géant de la philologie germanique, a consacré toute sa vie à reconstituer les « éléments primitifs » de poèmes qui sont sortis entièrement prêts de l'atelier de quelques rhapsodes ou clercs du XIIIe siècle, lesquels utilisaient sciemment des modèles français. Mais, les *Nibelungen* étant l'*Iliade* de l'Allemagne, et l'*Iliade*, selon les idées d'alors, s'étant formée lentement d'un agrégat de chants populaires indépendants les uns des autres, il fallait que les choses se fussent passées pour le poème germanique comme pour le poème grec. On vous montrait à travers la brume des âges le « peuple » allemand occupé à élaborer inconsciemment de

magnifiques légendes. Et, dans ces légendes comme dans les contes, on percevait les échos affaiblis de la mythologie des ancêtres. Odin, Freya, Loki, et, plus loin encore derrière eux, le soleil, la lune, l'hiver, l'été, le feu et l'eau, revivaient dans les héros des couplets héroïques. De superficielles analogies, des rapports fortuits engendraient de fantastiques combinaisons. Et les volumes se succédaient, bourrés de notes et de citations, hérissés d'abscons termes scandinaves, « scientifiques » et « critiques » dans tout leur rébarbatif appareil. Des générations de maîtres et d'étudiants ont pâli sur ces doctes rêveries. Aujourd'hui encore on en parle gravement dans les écoles allemandes, cependant que les officines des érudits sont déjà visitées par le doute. Tout ce travail, il est vrai, n'a peut-être pas été vain. L'image rayonnante de l'Allemagne que les philologues et les historiens d'outre-Rhin ont présentée à leurs compatriotes, a guidé ceux-ci dans la voie du relèvement. Il n'a pas été indifférent que les Allemands se soient crus, vers 1773, les inventeurs du style gothique. L'orgueil qu'ils tiraient de cet exploit leur a servi à rejeter le joug littéraire et artistique de la France[1]. Mais la « science »? Ne serait-elle, en dernière analyse, que l'expression pédantesque des aspirations et des besoins de chaque époque? Déterminée par des circonstances extérieures, n'aurait-elle d'autre but que de favoriser l'éclosion d'événements nécessaires? Ou encore faudrait-il voir en elle, avec tout son cortège de fiches, sa « méthode », son « objectivité », une simple courtisane des forts? Il y a deux ou trois cents ans les humanistes, à grand renfort de citations, démontraient que les Germains n'avaient fait qu'anéantir la plus belle des civilisations qui ait jamais existé pour replonger le monde dans la barbarie la plus grossière. On eût traité de fou quiconque eût pensé autrement. A ce moment-là, l'Allemagne était divisée, ruinée, intellectuellement stérile. A Paris, à Madrid, à Florence, on regardait le Teuton comme le contrefacteur maladroit de tout ce que les nations policées produisaient de remarquable. Mais voici que, vers le milieu du XVIIIe siècle, ces « Goths » si méprisés se mettent à créer une littérature, une philosophie, une « science » de premier ordre. Un roi de génie, Frédéric II, apparaît parmi eux. Il leur confère la gloire des armes. Peu à peu ce malheureux peuple

1. Nous y reviendrons plus loin à propos du *Sturm und Drang*.

s'unit, s'organise, se fait craindre et écouter. Une époque vient où il est le maître de l'Europe. Désormais les livres proclament que c'est lui qui a fondé la civilisation moderne. L'Allemagne est la mère vénérable des nations. Les savants, aussi empressés que les poètes, retrouvent partout dans le passé les traces bienfaisantes de son activité, et malheur à qui ne partage point leur avis! A Paris, à Madrid, à Florence, on attend, pour se prononcer sur n'importe quelle question, d'avoir lu le « dernier ouvrage » publié à Cottbus ou à Langensalza. Et, de même qu'elles avaient autrefois marché en rangs serrés contre l'Allemagne, les fiches, références, notes et variantes se laissent maintenant enrégimenter par elle ou pour elle.

Il faut se défier de ces « vérités » que les savants patentés d'une époque proclament à l'unisson, en foudroyaut les gens « mal renseignés » ou « mal outillés » qui osent les contredire. La « science » sous toutes ses formes obéit aux suggestions obscures des temps qu'elle traverse. Les Schlegel, les Grimm, les Lachmann se trompaient aussi complètement que les contemporains de Laurent le Magnifique ou de Louis XIV dans leurs appréciations sur le rôle civilisateur de l'Allemagne. Ce rôle, pour quiconque se contente d'examiner froidement les faits, est bien tel que nous l'avons défini plus haut. Dans l'histoire de l'Europe le Germain n'a jamais été un novateur. Bien au contraire, il n'est intervenu dans l'évolution des nations voisines que comme un élément modérateur. Les Allemands sont les « conservateurs » de l'humanité si les Français en sont les « révolutionnaires ». Mais qui dit conservatisme ou régression ne dit pas forcément attachement ou retour à un état inférieur. Il arrive un moment dans la vie des peuples où la marche trop rapide de la civilisation produit une sorte d'usure des forces profondes de vie qui est un signe avant-coureur de la dissolution finale. Autant que nous pouvons en juger, la mission des Germains a consisté, à deux reprises, à rajeunir les peuples vieillis prématurément du sud et de l'ouest, à leur infuser une sève nouvelle, à les ramener à l' « instinctivité » robuste. C'est on ne peut plus évident pour la période des Invasions. Les mots dont les Barbares ont enrichi alors le vocabulaire gallo-romain se rapportent à la guerre, à la chasse, à la vie de famille; ils nous font assister au réveil de sensations visuelles, auditives, d'émotions simples, de besoins, que nos ancêtres ne connaissaient plus. A la fin du XVIIIe siècle, au

moment où la société française et romane en général se mourait d'un excès de rationalisme, les Allemands et les Anglais ont rouvert en elle, par l'influence de leurs mœurs et de leurs écrits, les sources que l'on croyait desséchées de la sensibilité et de l'imagination. Et, de peur que la postérité ne s'y trompe, deux contemporains de génie, placés l'un et l'autre au début de ces grandes périodes germaniques de l'histoire, Tacite et Mme de Staël, nous ont éloquemment exprimé ce que les nations fatiguées du midi attendaient de ces hommes du nord plus lents à se mouvoir, demeurés par conséquent plus près de l' « instinctivité », ou, si l'on veut, de la « nature ». Mais il faudrait se garder de faire sortir par des artifices d'érudition les Germains de la destinée qui fut la leur. Novateurs ils ne l'ont été que rarement, et c'est bien plus par la plénitude de leur vie intérieure que par les initiatives de leur intelligence qu'ils ont enrichi la civilisation. De germes positifs de progrès ils en ont fort peu déposé dans les sillons de l'histoire universelle. Toutes ces institutions que les savants allemands du XIXe siècle qualifiaient de spécifiquement germaniques, et dont ils dégageaient la civilisation du moyen âge, sont des institutions qui se rencontrent chez la plupart des peuples, à un certain degré de leur développement, que les Celtes ont possédées, par exemple, aussi bien que les Germains et avant eux, qu'ils leur ont probablement même révélées. Aussi la civilisation tout entière du moyen âge, y compris la féodalité, s'est-elle constituée en France d'abord, ensuite en Allemagne où elle a été transmise par des agents français. De même, l'action exercée incontestablement par l'Allemagne sur la France au XIXe siècle n'a pas empêché cette dernière de conserver par la suite toute son avance sur sa voisine de l'est, et de la guider, comme précédemment, dans les voies de la civilisation [1]. Car la France a toujours été dans le monde — le sentiment spontané des peuples le proclame encore avec

1. Les idées elles-mêmes qui ont amené la renaissance morale et intellectuelle de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle ont été — nous le verrons — formulées en France plus tôt que dans ce pays, où elles ont cependant trouvé plus de faveur que chez nous parce qu'elles y rendaient conscients des besoins plus impérieux. C'est la force avec laquelle l'Allemagne s'est portée du côté de ces idées qui leur a permis de révolutionner la société européenne. « Il est incontestable, écrivait Ranke, que depuis longtemps toute fermentation générale des esprits a commencé principalement sur le sol de la France. » Les recherches effectuées depuis son époque ont donné à cette phrase une portée qu'il ne soupçonnait pas.

beaucoup de raison — l'initiatrice par excellence de l'évolution. « Parmi les peuples nouveaux, disait le grand Ranke, aucun n'a exercé sur les autres une action plus variée et plus durable que le peuple français. » Vis-à-vis des races germaniques, et tout particulièrement de l'Allemagne, elle a constamment rempli les fonctions de tutrice ou de guide. C'est les yeux fixés sur elle que les nations du centre et du nord de l'Europe ont progressé, et l'appui désintéressé qu'elle leur a prêté est inappréciable. Dans l'histoire de l'Angleterre, des Pays-Bas, des États scandinaves, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Autriche, l'image rayonnante de la France se dresse à l'entrée de toutes les périodes de fine culture, d'idéalisme, d'humanité. C'est sa langue qui a servi de véhicule aux idées supérieures, ce sont ses œuvres littéraires que l'on a d'abord traduites et imitées, ce sont ses arts que l'on a empruntés, et cela dès l'aurore du moyen âge. Que dis-je, la première « civilisation » que l'on observe dans toutes ces régions y a été importée, bien avant l'ère chrétienne, par les Celtes. Mais il n'est aucun peuple qui doive autant au génie celto-français que l'Allemagne. Sa « Kultur » presque tout entière, des origines jusqu'à nos jours, est un présent de notre peuple. Déjà les rudiments de civilisation que Tacite découvre chez les farouches Germains, sont en grande partie un effet de leur contact prolongé avec les Celtes. Au ve et au IVe siècle avant Jésus-Christ se place la première apogée de l'influence de notre race sur la race germanique. Vers le Ier et le IIe siècle après Jésus-Christ on en rencontre une autre. Les Gallo-Romains introduisent alors au delà du Rhin toutes sortes de progrès, d'origine italienne il est vrai, mais déjà pleinement assimilés par eux, et, en quelque sorte, celtisés. La masse considérable de mots latins qui a pénétré dans le vocabulaire allemand, et qui s'applique à l'art de bâtir, à l'agriculture, aux métiers les plus divers, à l'administration, conserve le souvenir de cette influence. Au VIIe et au VIIIe siècle les Gallo-Francs, à leur tour, christianisent et organisent l'Allemagne; ils y déversent une immense quantité de progrès de toute nature. Une nouvelle couche de termes latins — le latin est encore la langue des classes cultivées — témoigne de l'importance de cette troisième apogée. Derechef, au XIIe et au XIIIe siècle, la civilisation française envahit victorieusement les contrées germaniques. Cette fois il s'agit d'une conquête absolue. L'organisation sociale, les mœurs, les idées et les

sentiments, la poésie, l'art, sont, en Allemagne, un simple décalque de ce que l'on peut observer chez nous. La féodalité, la chevalerie, la croisade, la morale courtoise, les distractions militaires et mondaines, l'épopée, le lyrisme, le style monumental, la sculpture, l'orfèvrerie, la peinture : tout est, au delà du Rhin, de provenance et d'inspiration française. Au XVIIe et au XVIIIe siècle le même spectacle se reproduit. C'est l'époque où l'Allemagne pense, vit et écrit sur le modèle de notre brillante société aristocratique de Versailles. Tels sont les sommets de ce qu'on pourrait appeler la courbe de l'influence française en Allemagne. Tous les cinq cents ans environ notre civilisation a possédé, on peut le dire, entièrement, et refondu la civilisation germanique. Mais, entre ces points culminants, son action féconde ne s'est pas interrompue, bien loin de là. Seulement elle est moins dominatrice, moins apparente. A toutes les époques, c'est de chez nous principalement que viennent à l'Allemagne les idées nouvelles, les initiatives importantes. Il est absolument impossible de rien comprendre à l'évolution de sa civilisation si l'on n'a sans cesse les regards tournés vers la nôtre. Les raisons profondes de son évolution, c'est à l'étude de ses relations diverses avec la France qu'il faut les demander. C'est là un phénomène singulier qui a déjà attiré l'attention des historiens, et pour lequel on a proposé en général des explications tirées de l'ordre géographique. A notre avis, cependant, l'habitat des deux peuples, c'est-à-dire leur proximité plus ou moins grande des centres primitifs de la civilisation, ne rend pas compte à lui seul de l'attitude surtout passive et réceptive de l'un, active et communicative de l'autre. La cause véritable de cette divergence doit être cherchée en dernière analyse dans leur organisation morale, qui est on ne peut plus dissemblable. La suite de cet exposé, en convaincra, nous l'espérons, le lecteur.

CHAPITRE I

CELTES ET GERMAINS

I

Les Celtes ne sont pas les seuls ancêtres des Français, mais, à l'époque où César conquit notre pays, la Gaule n'en était pas moins habitée en grande majorité par des tribus de race celtique, et les invasions postérieures n'ont altéré que dans une très faible mesure la composition ethnique du peuple établi entre le Rhin, la Manche, l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée et les Alpes[1]. Aujourd'hui encore, du nord au sud, de l'est à l'ouest de ce vaste pays, le type de nos paysans rappelle assez fidèlement la description que tous les historiens de l'antiquité se sont accordés à donner du Gaulois[2]. Quant aux dispositions morales manifestées par les Français à travers les âges, il faudrait beaucoup de mauvaise volonté pour ne pas les reconnaître déjà dans le magistral portrait que l'auteur des *Commen-*

1. On trouvera dans l'Introduction du tome I de nos *Origines de l'influence française en Allemagne*, l'indication complète des travaux que nous avons utilisés pour ce chapitre et le suivant. Les plus importants sont mentionnés dans notre Appendice bibliographique. Les références qui figurent ici se rapportent à des ouvrages tout nouveaux ou justifient des détails complémentaires.

2. La désignation de « Latins » appliquée aux Français n'a de sens qu'au point de vue linguistique. Par la race et le tempérament, les Français ne sont pas plus des Latins que les Arabes et Kabyles d'Algérie ne seront des Français le jour où ils auront adopté notre langue. Dans l'image que les écrivains grecs et romains ont laissée des Celtes, il faut faire la part de l'imagination. Petits et bruns, les hommes du sud ont été frappés surtout chez nos ancêtres par la hauteur de la taille et les tons clairs des cheveux et de la moustache. C'est ainsi que les Annamites ont pu voir dans les Français des « diables rouges », bien que tous les Français ne soient pas roux.

taires a tracé, d'un burin peut-être un peu maussade, des Celtes contre lesquels il a guerroyé pendant dix années consécutives. Dans l'alliage que nous dénommons français, le métal gaulois entre pour la plus grosse part. De même, si les Allemands ont absorbé, au cours des siècles, beaucoup de Slaves à l'est et un grand nombre de Celto-romans à l'ouest et au sud, il est indiscutable qu'ils sont essentiellement les fils de ces Germains que Rome a observés sur ses frontières septentrionales et essayé vainement d'assimiler, de Marius à Théodose.

Avec l'installation des Celtes et des Germains s'ébauche déjà la physionomie des deux nationalités dont nous allons avoir à nous occuper, et nous serions d'autant plus inexcusables de laisser de côté ces prédécesseurs directs des Français et des Allemands que leurs rapports nous sont aujourd'hui assez bien connus et qu'ils offrent déjà tous les caractères essentiels de ce que seront par la suite les rapports de leurs descendants. Le labeur des celtisants et des germanistes de la seconde moitié du XIXe siècle a jeté, en effet, de précieuses clartés sur tout un ensemble de faits qui n'avaient été étudiés, jusque-là, qu'avec des moyens insuffisants et sans méthode. C'est ainsi qu'on nous a appris que la Gaule ne devait pas être considérée comme la patrie primitive des Celtes. Venus de l'est, d'une région encore mal déterminée, on les rencontre d'abord dans le milieu de l'Europe. Leur fortune, qui semble avoir commencé sept ou huit cents ans avant Jésus-Christ, atteignit son point culminant au Ve et au IVe siècle. A ce moment-là l'empire des Celtes, qui avait pour centre la vallée supérieure du Danube, s'étendait sur les Iles Britanniques, la Gaule, la plus grande partie de l'Allemagne, la Pologne, l'Autriche-Hongrie, la Roumanie, le nord de la Péninsule des Balkans, de l'Italie et de l'Espagne. Vers l'an 400 ils auraient obéi à un roi puissant nommé Ambigatus ou Ambigatos, que Tite-Live connaissait encore. Aucun peuple de notre continent n'était capable de se mesurer avec eux. Nul n'ignore qu'ils prirent et saccagèrent Rome en 390, et ne se laissèrent point éblouir par le prestige d'Alexandre lui-même. On admet généralement que les Germains, dont on doit chercher la patrie européenne primitive sur les bords de la Baltique, vers l'embouchure de la Vistule, et qui se sont ensuite répandus peu à peu, de là, dans les vastes plaines de l'Allemagne du nord, en remontant le cours des fleuves, ont été, pendant un siècle au moins, soumis à la domination des Celtes. Sans doute

même les trouvait-on en grand nombre dans les armées et les palais de leurs conquérants, dont ils différaient très peu par leur aspect physique et par leur genre de vie, et on s'expliquerait ainsi que les écrivains de l'antiquité, jusqu'à César, les aient, en règle générale, confondus avec eux. Cependant, à partir de l'an 300 environ avant Jésus-Christ, le vaste empire celtique présente des symptômes de désagrégation. Des divisions intérieures, qui aboutissent à de formidables migrations, favorisent l'offensive des ennemis de l'extérieur. Au sud les Romains, au nord les Germains refoulent les fils de Toutatès. Sous cette poussée double, qui écrase son centre, la masse celtique tend à se scinder en deux énormes tronçons, le tronçon occidental représenté par les Iles-Britanniques, la Gaule, le nord de l'Espagne, l'Allemagne du sud, le tronçon oriental par la Pologne, la Galicie et une partie de la Hongrie actuelles [1]. Mais le recul des Celtes fut très lent. Au IIe siècle avant Jésus-Christ ils étaient encore maîtres de tout le midi et l'ouest de la Germanie, ainsi que de la plaine du Danube. La colonisation romaine trouvera dans ces régions un terrain aussi bien préparé qu'en Gaule, et, au IXe siècle de notre ère, des groupes compacts de population celto-romane y subsisteront encore. Ratisbonne par exemple n'a été complètement germanisée qu'en plein moyen âge. Chassés probablement jusqu'au dernier ou massacrés dans la Basse-Germanie, les Celtes n'ont abandonné que partiellement les montagnes de l'Europe centrale, et, sauf en Bohême peut-être, où nous savons qu'ils ont laissé le pays à peu près désert en se retirant, partout ils se sont mélangés, dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, avec les envahisseurs germains que certains d'entre eux avaient peut-être appelés à leur secours contre des tribus rivales, comme cela se passera en Gaule lors de l'invasion d'Arioviste ou en Grande-Bretagne lors de l'invasion saxonne. On peut donc considérer que la Silésie, la Bavière et l'Autriche danubiennes et alpestres, la vallée du Rhin, sont aujourd'hui encore habitées plutôt par des Celto-Germains que par des Germains purs, de

1. Voir au sujet de la formation et de la dissolution de l'empire celtique, le tome second de l'ouvrage savant de M. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, p. 571 et suiv. qui apporte à la théorie de d'Arbois de Jubainville quelques corrections négligeables pour nous. Après d'Arbois de Jubainville, Bremer, etc., M. Feist, tout récemment (*Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*. Berlin, 1913, p. 480 et ss.) admet une domination prolongée des Celtes sur les Germains.

même que les bassins de l'Elbe et de l'Oder nourrissent une race mâtinée d'éléments slaves[1]. La distance physique et morale considérable qui sépare l'Allemand de l'ouest et du sud, ainsi que l'Autrichien, de l'Allemand du centre et du nord, s'explique par la forte proportion de sang celtique, augmentée d'un faible appoint de sang latin, qui coule dans ses veines. N'oublions pas que, jusqu'aux derniers jours de la domination romaine, on parla le celtique dans la région de Trèves, et que les premiers colons qui vinrent s'établir à l'abri du *limes* furent des Gaulois. On ne sera donc que médiocrement étonné d'apprendre qu'il subsiste des traces très nombreuses, même actuellement, de l'occupation celtique dans toute l'Allemagne de l'ouest et du sud, y compris l'Autriche. En s'installant à côté des Celtes indigènes, les Germains apprirent d'eux les noms des montagnes, des fleuves, des ruisseaux eux-mêmes de leur nouvelle patrie et les conservèrent. Ils se fixèrent dans leurs bourgades et dans leurs villes. Les *Vosges*, le *Taunus*, les *Sudètes*, les monts de *Finne*, le *Rhin*[2], la *Meuse*, le *Danube*, l'*Elbe* sœur de notre Aube, l'*Oder*, et peut-être aussi la *Vistule*, le *Main*, la *Ruhr*, la *Leina* et la *Leine*, l'*Inn*, l'*Isar* frère de notre Isère, la *Saale*, l'*Ise*, la *Laber*, la *Wetter*, la *Tauber*, la *Wolpe*, la *Wœrpe*, l'*Embscher*, l'*Alpe*, la *Despe*, la *Wumme*, la *Wulfe*, la *Herpf*, l'*Ulfe* portent des dénominations celtiques et non germaniques. C'est aussi le cas pour la *Bohême*, la *Bavière*, pays des anciens Boïens, le *Wurtemberg*[3] et probablement aussi la *Thuringe*. *Vienne* en Autriche, la « blanche cité » ; *Brunn*, *Egra*, en Bohême ; *Worms*, *Mayence*, *Spire*, *Bonn*, *Dormagen*, *Neumagen*, *Remagen*, *Boppart*, *Jülich*, *Gressenich*, *Zulpich*, *Zieverich*, *Bacharach*, *Andernach*, *Lorsch*, *Deutz*, dans la région du Rhin ; *Kislegg*, en Wurtemberg ; *Ratisbonne* (avec son nom latin et français seulement) *Lohr*, *Kempten*, *Karnberg*, *Epfach*, en Bavière ; *Zarten*, dans le duché de Bade ; *Winterthur*,

1. Le suffixe celtique (latinisé) *iacum-acum* revient dans plus de 300 noms de localités de la province du Rhin. Et ce suffixe n'est pas la seule trace que les Celtes aient laissée de leur passage dans ces régions. Les suffixes *-dunum*, *-durum*, *-briga*, *-munt*, *-cetum*, *-cenna*, *-magus* ont la même origine et se retrouvent dans une multitude de noms géographiques allemands. De tout petits cours d'eau dans l'ouest de l'Allemagne ont conservé leurs dénominations celtiques.

2. M. d'Arbois de Jubainville (*Revue celtique*, t. XXIX, 1908, p. 81), soutient contre M. Jullian l'origine celtique du nom du Rhin.

3. De la petite ville de *Virodunum* dont les Allemands firent *Virtenberg* (*berg* est la traduction de *dunum*). Dans beaucoup de cas les noms celtiques ont été traduits ou remplacés par des noms germaniques ayant une consonnance voisine.

Solothurn, en Suisse; *Kappitz*, *Brieg*, *Liegnitz*, en Silésie sont encore désignés par des vocables d'origine celtique. Et nous omettons ici bien des noms qui ont figuré en bonne place dans l'histoire des siècles passés, mais sont tombés peu à peu en désuétude, ainsi celui de la *Forêt hercynienne*, ceux des *Batavi*, des *Burgondes*, des *Teurii*, des *Cauci*, des *Chattes*, etc., etc.

II

Tributaires des Celtes pendant un siècle au moins, et intimement mêlés à leur vie, installés ensuite sur le territoire de leurs anciens maîtres, parmi des restes importants de population primitive, et voisinant, par-dessus le marché, avec des tribus celtiques indépendantes qui ne se romanisèrent que fort tard, si même elles se romanisèrent jamais, il est naturel que les Germains aient subi profondément l'influence de la civilisation celtique bien plus avancée à tous égards que la leur. « Aucun de leurs voisins, a-t-on pu écrire, n'a exercé sur eux une action aussi puissante que les Celtes[1] ». Ce qu'était l'ancienne culture celtique, le témoignage des écrivains latins et grecs, le contenu des sépultures, les objets retrouvés à Hallstatt et à la Tène l'indiquent avec une suffisante précision[2]. Il ne convient pas de se la figurer comme par trop rudimentaire. Quelques siècles avant Jésus-Christ nos ancêtres, surtout ceux de la vallée du Danube, construisaient des maisons et des villes, établissaient des routes, frappaient des monnaies, travaillaient remarquablement le bronze et le fer, possédaient une organisation politique, sociale et militaire déjà complexe, célébraient leurs dieux et leurs héros dans des chants épiques, scrutaient l'origine du monde et les mystères de la vie surnaturelle. En Gaule, César trouve de bons chemins, des ponts, des villes fortifiées; des ateliers pour la fabrication de l'or et de l'argent, du cuivre, du fer, pour l'étamage et l'argenture, le brochage des étoffes; des vaisseaux sur les fleuves et sur l'Océan; un commerce actif, des finances organisées, des douanes, des impôts. Et

1. Much, *Deutsche Stammeskunde*, p. 41.
2. Cf., en outre des sources auxquelles il a été renvoyé plus haut, sur ce point et sur tout ce qui concerne les relations des Celtes avec les Germains, l'ouvrage très complet de M. Kauffmann, *Deutsche Altertumskunde*. Munich 1913, t. I, p. 209 et suiv.

beaucoup de ces progrès sont d'origine indigène. Selon les Anciens, les Celtes avaient inventé l'étamage, l'argenture, la charrue à roue, la herse, le crible, l'emploi de la marne comme engrais, les tonneaux de bois. Même au temps où Tacite entreprit de décrire leurs mœurs, les Germains étaient loin d'avoir atteint ce niveau de civilisation, et César nous les représente encore comme de véritables sauvages. Selon Ammien Marcellin, qui écrit au IVe siècle de notre ère, ils n'ont pas de villes et refusent d'habiter celles qu'ils ont conquises. Du reste la plupart des coutumes que Tacite relève chez eux rappellent de très près celles que des historiens plus anciens prêtent aux Celtes, et Strabon a pu écrire que, si l'on voulait se rendre compte de ce qu'avait été la vie des Celtes d'autrefois, il suffisait de regarder celle des Germains de son époque. Est-ce à dire que la civilisation germanique, telle qu'on l'observe à la veille des Invasions, ne soit qu'un simple décalque de la vieille civilisation des Celtes, et que les Germains n'aient fait que s'assimiler ce qu'ils voyaient chez leurs voisins? Il y aurait quelque témérité à l'affirmer. Cependant rien n'autorise à suivre les auteurs qui prétendent que l'identité de plus en plus certaine de la civilisation des Germains avec celle des Celtes s'explique par le fait que les uns et les autres procèdent d'une souche commune, la souche indo-européenne[1]. D'une façon générale on a beaucoup trop abusé de ce genre de raisonnement. Les reconstitutions de la vie des Indo-européens, si jamais il a existé un peuple méritant d'être appelé ainsi, pèchent par un grave inconvénient. On oublie que, parmi les racines qu'on déclare communes aux divers peuples de cette famille, beaucoup ont pu être empruntées longtemps après la séparation première par tel d'entre eux à tel autre qui les tenait lui-même d'une nation non aryenne ou les avait créées tout simplement[2].

1. Cf. Seiler, *Die Entwickelung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts*, I (1913), p. 40 et ss.

2. On a une tendance actuellement à accorder plus d'importance aux relations des peuples de la famille indo-européenne entre eux qu'à la fameuse hypothèse de l'origine commune. Les mots que le slave ancien a en commun avec le celtique seraient, par exemple, des emprunts faits par les Slaves aux Celtes de la Vistule et du Danube, cf. Schachmatov, *Archiv. für slavische Philologie*, t. XXXII, p. 504. Sur les mots « voyageurs » cf. Kauffmann, *loc. cit.*, p. 52. — Au sujet du rôle considérable des échanges dans le développement des civilisations et des langues primitives on remarquera que les termes qui caractérisent essentiellement la nature de l'Allemagne du nord ne sont pas eux-mêmes, en allemand, d'origine germanique. Feist, *loc. cit.*, p. 31 et suiv.

Conclure de la présence de ces vocables à la fois dans le germanique, l'italique, le celtique, etc., que les Indo-européens les connaissaient déjà, serait abusif. Il est, en tout cas, indiscutable que les Germains se trouvaient, dans l'ensemble, très en retard sur les Celtes. Comme ils étaient établis sur leurs frontières, et que, vraisemblablement, ils leur ont obéi pendant une période d'un siècle environ, ou tout au moins ont entretenu avec eux d'actives relations de commerce, la possibilité qu'ils leur aient emprunté maint élément de civilisation doit être acceptée. Mais nous n'en sommes pas réduits à cette simple hypothèse. L'histoire des langues germaniques, l'archéologie, l'étude de la religion des Germains nous *prouvent* que ces emprunts possibles ont bien été effectués. Les Germains ont pris aux Celtes les termes par lesquels ils désignaient le *pays*, la *plaine*, la *montagne*, le *gué*, le *terrain cultivé*, l'*engrais*, le *village* et la *ville*, le *fer*, le *plomb*, le *cuir*, l'*outre*, le *chariot*, la *herse*, la *fourche*, la *hache*, le *pot*, le *fil à plomb*, le *bracelet*, le *roi* et le *royaume*, le *puissant*, l'*homme libre*, le *fonctionnaire*, le *serment*, l'*otage*, le *témoin*, l'action d'*épouser*, l'*héritage* et l'*héritier*, le *serviteur* et l'*esclave*, le *ban*, les *dommages-intérêts*, le *médecin*, le *mérite*, la *guerre*, le *combat*, le *héros* (c'était le nom d'une nation celtique), le *chant de guerre*, la *victoire* (dont les Germains firent le *butin*), le *cavalier*, le *cheval de guerre*, le *javelot*, la *cuirasse*, la *forteresse*, la *tour*, la *ville ceinte de murs*, ce qui semble bien indiquer une fécondation de la civilisation germanique par la civilisation celtique dans le domaine de l'agriculture, de l'industrie, de l'organisation politique et sociale, de la guerre, fécondation que les érudits allemands ne mettent d'ailleurs plus en doute[1]. D'autres témoignages s'ajoutent à celui de la langue, non moins péremptoires. Des analogies frappantes ont conduit à penser que la vieille maison celtique fut adoptée par les Germains du nord. C'est celle qui est connue de nos jours sous le nom de maison « saxonne ». Il est infiniment probable que la maison dite franco-alémannique et la maison dite rhéto-bavaroise ont une origine analogue. Le système des fermes isolées pour la culture des champs serait aussi, chez les Ger-

1. M. Feist (*Kultur und Ausbreitung der Indogermanen*, 1913, Berlin) va même jusqu'à prétendre que le germanique est du celtique parlé par une race étrangère, ce qui est excessif. — On comparera notre liste de noms propres et de noms communs avec celle que dresse M. Seiler (*loc. cit.*, p. 35, et suiv.) qui arrive à peu près aux mêmes résultats que nous, en n'utilisant que des travaux allemands.

mains, selon certains historiens, de provenance celtique, étant donné qu'il cadre parfaitement avec les institutions sociales de ces derniers tandis qu'il jure au contraire avec l'organisation tout entière des premiers, qui ne semblent, au surplus, l'avoir adopté que dans les régions conquises sur leurs voisins de l'ouest. Dans les sépultures germaniques de l'Allemagne et jusque dans la lointaine Scandinavie ce sont des produits caractéristiques de l'industrie celtique que l'on découvre tous les jours encore[1]. Le style ornemental que les Barbares apporteront aux Italiens et aux Gallo-Romains semble donc leur avoir été révélé par les Celtes. En outre, une étude plus minutieuse des auteurs latins et grecs qui ont parlé des Celtes a permis de retrouver chez eux la plupart des usages et des sentiments que Tacite, dans son fameux ouvrage, attribue en propre aux Germains : ainsi le *comitatus* avec sa *fides*, la *compositio*, le *duel judiciaire*, la déclaration de majorité par l'armement, les assemblées de guerre, les chants épiques[2], l'éducation des jeunes gens par des chefs illustres, la personnalité attribuée aux armes et aux chevaux, la croyance aux aptitudes prophétiques des femmes. L'étude des deux civilisations dans leur ensemble, la comparaison des langues, les renseignements fournis par les auteurs de l'antiquité nous conduisent donc au même résultat, et ces preuves qui, même isolées, auraient une valeur réelle, acquièrent, ainsi groupées en faisceau, une solidité impressionnante. Mais, nous l'avons dit, les conclusions que nous venons d'exposer ne sont plus contestées dans les milieux compétents, et l'idée qui, de plus en plus, s'y fait jour est que la civilisation germanique a été sans doute beaucoup plus profondément modifiée encore par la civilisation celtique que les précédents indices ne permettraient de le supposer, bien qu'ils nous révèlent déjà une action décisive de la seconde sur la première[3].

1. Voyez encore tout récemment R. Belz, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1911, fasc. V, p. 664 et suiv. et Kopp, *La Tenezeitliche Funde an der keltisch-germanischen Volksgrenze zwischen Saale und weisser Elster*, 1911, Würzburg.

2. Le chant de guerre des Germains est appelé par Tacite *barditus*. C'est un terme celtique. Cf. ci-dessous.

3. Il ne faut pas oublier que le celtique continental nous est très mal connu, et que, par suite, nous ne saurons jamais tout ce que le vieux germanique a pu lui emprunter.

III

Il est vraisemblable, en effet, qu'on ne pourra pas longtemps s'en tenir à ces seules constatations. Tout un ordre de faits intéressants nous montrent que la vie intérieure elle-même des peuples germaniques a été éveillée par l'influence des Celtes. N'est-il pas curieux que bon nombre de noms propres de personne, chez les Germains, soient pris à la langue de nos ancêtres, ainsi *Dietrich* (Theodoric), *Dagmar*, *Hadumar*, *Hadurich*, *Haduwalch*, *Heldrich*, *Hilde*, *Hunmar*, *Siegmar*, *Wehtur*, *Wiwilo;* qu'on découvre chez les Sicambres des gens s'appelant *Biturix*, chez les Bataves un *Vihirmatis*, chez les Ubiens un *Excingus*, chez les Frisons un *Verritus*, chez les Ampsivares un *Boïocalcus*[1]; que la fameuse prophétesse des Bructères *Veleda*, dont Tacite fait expressément une Germaine, ait un nom purement celtique; que *Marbode*, le roi des Marcomans, et son grand contemporain *Arminius*, qu'*Arioviste*, l'adversaire de César, nous soient connus uniquement sous des noms celtiques, que les *Cimbri*, les *Teutoni* et le peuple tout entier des *Germani* soient dans le même cas? Sans doute quelques-uns de ces faits peuvent s'expliquer par cette circonstance que les Romains ont été le plus souvent renseignés sur les choses et les gens de la Germanie par des Celtes, et qu'ils nous ont transmis la forme celtique de noms propres qui avaient peut-être, à côté de celle-là, une forme germanique: mais que dire lorsque les noms authentiques, ceux que nous avons cités tout d'abord, par exemple, sont bel et bien celtiques, et quand on observe que des noms comme *Chloderich*, *Chlodio*, *Chlodowech*, *Chlotar*, *Dagobert*, *Siegmund*, *Siegfried*, *Siegwalch*, *Theudebert*, sont ou bien partiellement celtiques, ou bien traduits visiblement du celtique; quand on constate, en outre, que les épopées allemandes du moyen âge, dont le noyau premier remonterait à l'époque des Invasions, sont pleines de noms du même genre? Personne ne voudra nier qu'il n'y ait là un argument décisif en faveur de la supposition, admise précédemment par nous, d'une influence sociale des Celtes sur les Germains. Mais il faut

1. Ce sont ces tribus qui, au IIe ou au IIIe siècle après Jésus-Christ, formeront en grande partie la confédération des Francs. — *Franci* de *fram*, le premier, donc les peuples en avant-garde.

aller plus loin encore. Ces noms propres sont métaphoriques. Ils désignent les qualités que l'on désirerait voir posséder par ceux qui en sont revêtus. A ce propos on a fait observer que, régulièrement, dans l'histoire des peuples, la faveur dont jouissent, à de certaines époques, des noms déterminés, a des origines littéraires. On donne aux nouveau-nés le nom du héros ou de l'héroïne du chant épique oral ou du roman écrit qui émeut le plus l'imagination des contemporains. Et ceci suggère l'hypothèse d'une action prolongée de la poésie des Celtes sur les Germains, soit au moment où ceux-ci étaient tributaires de ceux-là, soit plus tard, quand les deux peuples vécurent côte à côte sur le Rhin et dans les régions de la haute Vistule ou en Hongrie. Bien d'autres phénomènes paraissent la confirmer. Il faut qu'à une certaine époque le celtique ait été la langue littéraire des Germains ou que, tout au moins, ce peuple ait répété à satiété les poèmes héroïco-mythiques de nos ancêtres pour que le vieux germanique ait fixé, à l'exemple du celtique, son accent tonique sur la syllabe initiale des mots, ait adopté l'allitération, et, sans doute aussi, le rythme du vers celtique primitif, qui n'était pas très différent du satunien des Latins [1]. On soutient en outre que la première mutation consonantique du germanique, qui a modifié toute son ossature, est un effet de l'influence du celtique sur lui. On peut ajouter à ces graves constatations que des termes tels que ceux d'*élève*, de *déclaration*, de *secret* ou *mystère*, d'*enchantement*, de *vénérer*, de *poésie*, paraissent en germanique venir du celtique, et que beaucoup de thèmes de l'épopée des Germains ne sont que la reproduction de thèmes celtiques archaïques. Mais ce n'est pas tout. A l'époque qui nous occupe la poésie était inséparable de la religion dont elle servait à fixer les mythes et dont elle accompagnait toutes les cérémonies. La religion des Germains ne pouvait pas n'être pas touchée par l'influence des croyances celtiques. Nous noterons d'abord que, en dehors des mots cités précédemment et dont quelques-uns se rapportent aussi bien à la vie religieuse qu'à la poésie, les Germains ont conservé le terme par lesquels les Celtes exprimaient l'idée de *bois sacré*, de même qu'ils ont con-

1. Cf. Fitzhugh, *Italo-celtic Accent and Rhythm*, Charlottesville, 1909, et Fraser, *American journal of philology*, XXX (1909) p. 430 et suiv. Déjà M. Thurneysen (*Revue celtique*, VI, p. 336 et suiv.), avait attiré l'attention sur ce fait. Le vieil-irlandais a connu de même la métaphonie. Hessen, *Zu den Umfärbungen der Vokale im Altirischen*, Halle, 1912.

tinué à célébrer leur culte, après avoir envahi le territoire de leurs anciens vainqueurs, dans les lieux qui avaient servi à ceux-ci pour le même objet; en outre, que les « runes ». qui leur servaient à interroger l'avenir, leur ont été révélées par les Celtes. Comment tout cela aurait-il pu se produire s'il n'y avait pas eu déjà de grands rapports de dépendance entre les religions des deux races? Ces rapports, on les a retrouvés en partie. Le Dieu qui domina primitivement l'Olympe germanique *Donar* (Thor), porte un nom celtique. Celui qui lui succéda dans ce rôle, *Wodan* (Odin). apparaît tout d'abord chez les Francs du Rhin, voisins immédiats des Celtes, et ressemble singulièrement à la divinité gauloise que les Romains baptisèrent Mercure. Comme le culte de Wodan n'est pas très ancien chez les Germains, il ne saurait être question d'invoquer ici l'éternel principe de la communauté d'origine des deux peuples. C'est bel et bien d'un emprunt qu'il s'agit[1]. L'autre personnage céleste qui constitue une triade avec *Donar* et *Wodan* : *Tiu* rappele le *Dia* irlandais, et l'on sait que la triade était un groupement particulièrement affectionné des Celtes. La plupart des divinités que Tacite prête aux Germains — et Tacite reste notre source principale pour la connaissance de leur religion — sont fortement suspectes d'origine celtique, ainsi *Nerthus*, dont le nom était

1. Le culte de Wodan-Odin ayant des racines celtiques, il est probable que la fameuse légende « germanique » de la *chasse sauvage*, qui se rattache étroitement à ses fonctions de conducteur des âmes, et qui est, encore aujourd'hui, au moins aussi répandue en France qu'en Allemagne (chasse-briguet, carrosse du roi Hugon, chasse d'Hérode, chasse de Caïn, chasse des Macchabées, grand veneur de Fontainebleau, chasseurs de la nuit) est dans le même cas. Nous citons ce fait pour donner un exemple de la façon dont on procédait, il y a un demi-siècle encore, au moment où la science romantique des Grimm et des Simrock faisait autorité. Comme nous le disions plus haut, il suffisait que quelque chose existât ou eût existé en Allemagne, pour qu'on le sacrât germanique. Si ce quelque chose se manifestait ailleurs aussi, c'était un apport « germanique ». Le postulat sous-entendu était que seul le génie germanique était capable de produire tout ce qui avait des allures mythiques, populaires, poétiques, idéalistes dans le monde moderne. En vertu de ce raisonnement le gothique, la scholastique, la chevalerie, etc., avaient été déclarés « germaniques ». On oubliait que nul pays n'a peut-être reçu plus d'éléments étrangers de civilisation que l'Allemagne, et, ensuite, que nul pays n'est plus conservateur. Le gothique, la scholastique, la chevalerie, qui avaient été introduits non sans peine par la France en Allemagne, étaient ridiculisés chez nous lorsqu'ils florissaient encore là-bas. De là l'illusion. L'écriture « allemande » actuelle, qui est considérée par beaucoup de patriotes d'outre-Rhin comme un palladium, a été importée par la France, qui s'est empressée de la rejeter quelques siècles plus tard, pour en adopter une autre. C'est alors que les Allemands l'ont « nationalisée ».

emprunté à la langue de nos pères, *Isis*, dont on peut en dire autant, l'*Hercules Magusanus* des Rhénans, que personne ne considère plus comme étant d'origine germanique, enfin les *Matronæ* ou déesses-mères qui, honorées seulement dans le voisinage de la Gaule, le plus souvent sous des appellations celtiques, viennent évidemment de l'ouest.

Reste la question de l'influence de la mythologie des Celtes sur celle des Germains. Remarquons en premier lieu que nous sommes très mal renseignés, contrairement à ce qu'on croit d'ordinaire, sur la mythologie des seconds. Les histoires sur les dieux, les déesses, la vie surnaturelle, l'origine et la fin du monde, les légendes de toutes sortes que l'on trouve chez les chroniqueurs goths, francs ou lombards, datent sans exception de l'époque où les Germains étaient établis en territoire celtique, grec, romain, etc., et n'offrent que des garanties très médiocres d'authenticité. Tacite, qui n'eût pas manqué de nous en entretenir, ne leur connaît rien de semblable. Qui nous dit que tout cela n'a pas été emprunté aux traditions des peuples au milieu desquels vivaient les compatriotes de Grégoire de Tours, de Frédégaire, de Paul Diacre, de Jordanès? Paul Diacre a bien introduit dans son *Histoire des Lombards* une foule de récits merveilleux dont l'origine gallo-franque est indubitable. D'une façon générale il convient de se défier de ces « sources » beaucoup plus que ne le faisaient les Grimm et les Simrock [1]. Quant au contenu mythologique des poèmes allemands du moyen âge, il doit être absolument mis hors de cause, étant donné l'étroite dépendance dans laquelle se trouvent ces récits à l'égard des romans de notre cycle breton. Aussi bien n'est-ce pas là qu'est la base principale de l'édifice mythologique construit par les frères Grimm et leurs sectateurs. Ce qu'ils appelaient « mythologie allemande », et ce qu'on nomme aujourd'hui avec un peu plus de pudeur « mythologie germanique », n'est qu'un extrait des monuments littéraires scandinaves, poèmes et récits eddiques et *sögur*.

1. Rappelons que les anciens poèmes allemands connus sous les noms de *Wessobrunner Gebet* et de *Muspilli*, dans lesquels on s'était empressé de retrouver des échos de la « mythologie allemande », et qu'on utilisait même comme « sources » pour établir cette mythologie, ont été reconnus comme purement chrétiens d'inspiration. Les *Merseburger Zaubersprüche* eux-mêmes sont tenus pour chrétiens d'origine par M. Schroeder, *Zeitschr. für deutsch. Altertum*, LII, p. 169. Sur le caractère « germanique » de l'*Edda* cf. nos *Origines*. Introd. p. XXIII et ss.

Mais, tout de suite, une remarque s'impose à propos de ces documents, c'est que les renseignements qu'ils fournissent sont presque entièrement inconnus des auteurs continentaux qui se sont occupés des Germains. C'est un monde à part, d'une luxuriante féerie. Or, ce monde féerique, non seulement les Germains d'Allemagne l'ont ignoré, mais encore, parmi les Scandinaves, seuls les Norvégiens, et, parmi les Norvégiens, seuls les Islandais ou les colons établis en Ecosse et en Irlande semblent y avoir jeté des regards. Voilà une bien étrange localisation. Elle paraît cependant moins surprenante lorsqu'on prend la peine de se remémorer les quelques faits suivants dont l'importance n'échappera à personne, à savoir : que les Norvégiens trouvèrent, à leur arrivée en Islande, des Celtes irlandais ou écossais avec lesquels ils entrèrent en rapports de mariage, et qu'il en fut de même pour ceux qui s'installèrent dans les Iles Britanniques; que ces Celtes insulaires révélèrent aux Scandinaves, le christianisme, les Lettres antiques, l'écriture, leur firent adopter leur costume ainsi que leur style architectural, leur transmirent une foule de termes usuels et de noms propres; que les Irlandais étaient justement occupés à donner une forme littéraire à leurs mythes et à leurs légendes héroïques, au moment où les Scandinaves abordèrent chez eux; que les scaldes norvégiens [1] apprirent des Celtes l'art de la composition mi-partie prosaïque et poétique, de la rime intérieure et finale, et qu'ils leur doivent un grand nombre d'images impliquant des objets qui n'existaient pas dans les pays scandinaves; que, formellement et intérieurement, les poèmes des scaldes concordent parfois absolument avec ceux des *filid* celtes; que la *saga* norvégienne est sûrement d'origine irlandaise; que le contenu essentiel de la cosmogonie et de la mythologie scandinaves est tout à fait analogue à celui de la mythologie des Celtes insulaires, avec sa doctrine de l'anéantissement du monde par le feu et l'eau, sa représentation enchanteresse du pays des Morts au delà des mers et de la vie de délices qu'y mènent les héros, ses visions magnifiques qui

1. Il convient de faire remarquer qu'il n'y eut de scaldes qu'en Islande et que le plus ancien, Egill Skallagrimsson, vécut au Xe siècle; en outre, que les poèmes eddiques ont été recueillis seulement au XIIIe siècle, c'est-à-dire à une époque où on traduisait déjà en Norvège nos chansons de geste et nos romans de la Table-Ronde. Ils ont subi non seulement l'influence de la littérature irlandaise primitive, mais peut-être encore celle de la littérature française.

apparaissent et disparaissent soudain, ses métamorphoses d'hommes en animaux et ses réincarnations de personnages illustres, etc., etc. On conviendra, qu'en présence de ces coïncidences, il n'est peut-être pas téméraire d'assigner aux croyances celtiques une influence considérable, décisive, sur la religion des Germains, comme d'ailleurs à leur poésie sur la littérature de ces derniers. Cette influence venant s'ajouter à celles que nous avons relevées dans le domaine social, politique, économique, dans l'industrie, la guerre, l'agriculture, les arts, la langue, on voit que, dès cette lointaine époque, des deux grands peuples en présence, c'était bien le nôtre qui donnait, l'autre qui recevait le plus souvent. Mais, tout de suite, va nous apparaître le formidable avantage par lequel, au cours de l'histoire, le Germain prendra sa revanche sur le Celte. Mobile, inventif, épris de progrès, le Celte gaspille ses acquisitions pour se jeter sans cesse vers les choses nouvelles; lent, tenace, réfléchi, le Germain conserve et enrichit sans cesse ses emprunts.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DES GALLO-ROMAINS ET DES GALLO-FRANCS EN ALLEMAGNE

I

Mûrs plus tôt que les Germains, les Celtes entrèrent avant eux en décadence. Après les avoir expulsés de l'Europe centrale, leurs anciens tributaires se disposaient à les poursuivre et à les forcer jusque dans leur suprême retranchement occidental du continent, la Gaule, lorsque les Romains parurent. Le duel qui s'engagea entre Arioviste et César, et qui se termina par la victoire de celui-ci, décida pour cinq siècles du sort de notre pays. Destiné à être conquis, il le fut tout d'abord par des gens du sud. Les conséquences de cet événement ont été incalculables. La Gaule celtique qui, trop épuisée pour subsister par elle seule, oscillait entre la barbarie germanique et la civilisation latine, fut brusquement rejetée de ce dernier côté, et elle renoua ainsi plus fortement les liens qui rattachaient ethniquement ses habitants au groupe gréco-italique de la grande famille indo-européenne, en face duquel se massa, plus hostile que jamais, le groupe germano-slave. Sous la domination du peuple le mieux doué politiquement qu'ait encore connu l'Europe et le plus apte à assimiler les nations étrangères, les Celtes se transformèrent notablement. Sur le fourmillement de leurs tribus passa le rouleau niveleur et unificateur de l'administration romaine. Ils devinrent citoyens de la Ville éternelle, prirent la toge, adoptèrent la langue des bords du Tibre[1], se

1. Il est bon de faire observer que le celtique parlé en Gaule et le latin

plièrent aux mœurs de là-bas, habitèrent des cités et des villas à l'italienne. Extérieurement, au bout de deux ou trois cents ans de sujétion romaine, la Gaule était devenue méconnaissable. Dans tous les domaines qui les préoccupaient spécialement les habiles organisateurs de Rome avaient triomphé. Un nouveau territoire s'ajoutait à leur immense empire, où l'on retrouvait les voies rectilignes, les temples à fronton et à colonnes, les aqueducs, les municipes, les agents fiscaux, les bureaucrates de leurs vieilles provinces. Dans les prétoires gaulois retentissaient des périodes cicéroniennes, et un peu partout s'ouvraient des écoles de grammairiens et de rhéteurs où l'on enseignait les principes de Quintilien. Des historiens et des poètes latins surgissaient à Narbonne, à Bordeaux, à Lyon[1]. A l'intérieur même des âmes il s'opéra des changements importants. Les notions d'ordre, de discipline, de régularité, qui ne s'étaient dégagées qu'à demi de la conscience celtique, furent singulièrement fortifiées par l'admirable vertu éducative du droit romain. Notre race a reçu à cette époque son éducation civique. Mais convient-il de parler, comme on le faisait autrefois, d'une « dénationalisation » de la Gaule, de supprimer, d'un trait de plume, au début de l'ère moderne, la vieille individualité celto-gauloise pour mettre à sa place une sorte de peuple néo-latin? Cette façon de concevoir les choses, imposée par les philologues du milieu du XIXe siècle, fiers de leurs découvertes au sujet de la filiation des langues dites romanes, n'est plus admissible depuis que l'archéologie, l'épigraphie, l'histoire des institutions, des religions, le folk-lore ont demandé et obtenu voix au chapitre. Nous savons pertinemment que, sous son costume officiel romain, la vieille Gaule a conservé le meilleur de son âme[2]. Sa langue se parlait encore en Aquitaine au

étaient des langues très voisines, à peine plus différentes l'une de l'autre que le français et l'espagnol ou l'italien. Certains dialectes italiques, l'ombrien par exemple, ménageaient même une sorte de transition. Or, le latin populaire, on l'admet généralement, faisait une large place aux dialectes italiques.

1. On notera que, déjà parmi les grands poètes latins de la péninsule elle-même, Virgile et Catulle portent des noms celtiques. C'étaient des descendants de Celtes de la vallée du Pô. Et, de fait, l'inspiration poétique de ces deux écrivains représente dans les Lettres latines quelque chose de tout à fait distinct, on serait tenté de dire « moderne ». Virgile a toujours été très goûté en France et cela dès le moyen âge.

2. C'est la thèse que le plus sûr connaisseur de nos antiquités nationales, M. Salomon Reinach, n'a cessé de soutenir. « Pour nous en tenir à l'époque de la domination romaine en Gaule, il est impossible de ne pas observer, dans

ve siècle, probablement aussi au VIe, et à Trèves au IVe. La vassalité celtique, signalée par César, subsistait à l'époque des Invasions et donnait la main, par-dessus l'organisation impériale, à la vassalité franque. Les « bardes » traversèrent, semble-t-il, victorieusement toute la période romaine[1], et, avec eux, bien des traditions anciennes se maintinrent. Jamais le peuple n'oublia ses « fées » auxquelles il se contenta de donner un nom générique latin, ni les histoires merveilleuses où elles jouaient le principal rôle. Au ve et au VIe siècle nous voyons les misionnaires chrétiens en Gaule occupés partout à lutter contre des croyances fabuleuses dont le caractère celtique est indéniable. Les disciples de Columban de Luxeuil rencontrèrent en beaucoup d'endroits de notre pays le culte des chênes. Comme auparavant, le peuple des campagnes gallo-romaines, en plein VIe siècle, repaissait son imagination de légendes fantastiques où les métamorphoses d'hommes en animaux tenaient une grande place. Les prédicateurs expédiés en Angleterre par Grégoire IV sont pris, en 596, par les paysans de l'Anjou, à cause de leurs coules, pour des loups-garous, c'est-à-dire des hommes changés en loups et condamnés à errer dans les bois. Saint Augustin et Isidore de Séville connaissent les *dusii* gaulois, sortes de divinités qui rendent les femmes grosses. Au VIe siècle l'historien grec Procope entendait un voyageur, venu des bords de l'océan celtique, lui conter le mythe de la traversée des âmes vers l'île des Morts. Claudien a été instruit de récits analogues. Enfin et surtout, le faible appoint de sang latin apporté par la conquête romaine ne pouvait pas modifier tellement le tempérament du peuple gaulois que ses qualités et ses défauts propres ne dussent un jour ressortir dans toute leur force. On est bien obligé d'attribuer en première ligne à l'ascendance celtique la différence morale profonde qui sépare le Français, tout le long

toute une série d'œuvres indigènes, la continuation du style propre à l'industrie gauloise antérieure... Il y a là comme une résistance du génie national à l'influence des modèles helléniques... Mais c'est surtout dans les œuvres de l'art industriel que la survivance du style gaulois se montre nettement... Du reste la persistance du tempérament celtique n'est pas seulement attestée par l'art : on en a depuis longtemps donné d'autres preuves qui sont peut-être plus concluantes ou plus faciles à saisir. » Et M. Reinach cite, pour les approuver, ces paroles de G. Boissier : « Quoique Rome ait été maîtresse de la Gaule pendant cinq siècles, elle n'y a pas détruit l'esprit national. » *L'Origine et les caractères de l'art gallo-romain. Gazette des Beaux-Arts*, 1893, II, p. 369 et suiv. Cf. du même, *ibid.*, 1900, VII, p. 457.

1. Voyez les textes cités par Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, I, 347 et suiv., et d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, I, 60 et suiv.

de son histoire, de ses « frères latins », l'Italien et l'Espagnol.

Il est infiniment vraisemblable que, pendant les siècles de la domination romaine, la vieille civilisation celtique continua à exercer son action sur le monde germanique, au moins dans les régions du Rhin et de la Meuse[1]. Mais, bien qu'il ne soit pas impossible de déterminer ce qu'a dû être cette influence, elle s'atténue et pâlit singulièrement à côté des progrès de toute nature que Rome, à ce moment-là, propageait en pays tudesque, très probablement sinon certainement par l'intermédiaire des Gaulois[2]. Du Ier au Ve siècle le vocabulaire germanique accueillit une foule de mots latins dont la nature nous renseigne sur le sens et la portée de pénétration romaine en Allemagne. Les Italiens furent les précepteurs des Germains dans l'agriculture et l'horticulture, l'art de bâtir et le mobilier, le commerce et les métiers. Des termes comme *Wein*, *Most*, *Saft*, *Winzer*, *Kelter*, *Bottich*, *Kufe*, *Kübel*, *propfen*, *impfen*, *Käse*, *Öl*, *Semmel*, *Senf*, *Pflaume*, *Quitte*, *Fenchel*, *Birne*, *Feige*, *Kirsche*, *Kürbis*, *Mandel*, *Maulbeere*, *Rettich*, *Kohl*, *Pfirsich*, *Pfau*, *Fasan*, *Salm*, *Essig*, *Pflanze*, *Frucht* dans le premier de ces domaines : *Mauer*, *Wall*, *Pfosten*, *Ziegel*, *Keller*, *Pfeiler*, *Kalk*, *Estrich*, *Söller*, *Kammer*, *Stube*, *Küche*, *Fenster*, *Pflaster*, *Pforte*, *Kerker*, *Pfalz*, *Schindel*, *tünchen*, *Tisch*, *Spiegel*, *Schüssel*, *Büchse*, *Korb*, *Becher*, *Kelch*, *Kette* dans le second ; *Münze*, *Meile*, *Pfund*, *Strasse*, *Speicher*, *Pacht*, *Pfand*, *Zoll*, *Anker*, *Kiste*, *kaufen*, *Naue*, *Schiff*, *Insel*, *Pferd*, *Zelter*, *Saum* (*tier*), *Kupfer*, *Zelt* dans le troisième, ont été empruntés par l'ancien haut-allemand au langage des maîtres du monde. On remarquera que beaucoup de ces termes indiquent un niveau de civilisation matérielle et morale qui ne fut pas définitivement conservé par les peuples d'Outre-Rhin dans leur ensemble, ce qui montre à quel point il faut être réservé dans l'emploi du vocabulaire

1. Cf. Lamprecht, *Deutsches Wirtschaftsleben*, etc., I, 1, p. 75-76. Le fait que les Romains latinisèrent une foule de noms de lieux celtiques dans l'ouest et le sud de la Germanie montre qu'ils y trouvèrent une population gauloise abondante. Cf. ci-dessus.

2. Le rôle des Gaulois comme intermédiaires entre les Romains et les Germains pourrait se déduire de la nature des choses. Il est attesté par le fait, signalé déjà, que bon nombre de noms germaniques ont été révélés aux Romains sous leur forme celtique. Les informateurs de Tacite ont été sans aucun doute des Gaulois du Rhin. Le même Tacite raconte que les champs décumates furent colonisés par les Gaulois. Ce sont aussi les Gaulois des Pays-Bas qui ont transmis aux Anglo-Saxons, vers le IVe siècle, un grand nombre de termes latins. Cf. Seiler, I, *loc. cit.*, p. 24 et suiv.

comme mesure du réel degré de culture atteint par un peuple, et toute l'importance qu'il convient de reconnaître aux diverses influences extérieures.

II

Les termes que nous venons d'énumérer sont facilement reconnaissables à ce fait qu'ils ont en général subi la seconde mutation consonantique, laquelle eut lieu au moment où le monde germanique entrait pleinement en contact par les Invasions avec le monde roman [1]. Théoriquement, les Invasions marquent la fin de l'ancienne civilisation gréco-romaine et le commencement de la civilisation moderne. Dans la réalité, les choses se passèrent moins simplement. La Rome qui succomba vers la fin du v[e] siècle était déjà envahie depuis longtemps par les idées et les mœurs des peuples barbares, et beaucoup d'institutions ou d'usages que l'on voit poindre sous les empereurs ont manifestement des origines septentrionales. D'autre part, les Germains qui vinrent s'établir dans les provinces avaient tous plus ou moins fait figure d'alliés et de clients de Rome, ou, lorsqu'ils habitaient loin de ses frontières, entretenu des relations de commerce avec elle. N'oublions pas que l'industrie italienne envoyait ses produits en masse jusque chez les Scandinaves. Certains même, parmi les vainqueurs de l'Empire, étaient d'anciens « auxiliaires », presque des sujets révoltés. Enfin, entre les deux sociétés, le christianisme, auquel la plupart des Barbares étaient déjà convertis, et qui avait accueilli l'essentiel de l'organisation administrative de Rome, sa langue, sa littérature, ses arts, allait servir de trait d'union. De tous les Germains qui se taillèrent des royaumes en territoire romain, la Gaule du nord eut la chance de recevoir les plus énergiques et les plus intelligents. Les Francs, qui débouchèrent sur son sol par la dépression des Pays-Bas, n'étaient autres que ces anciens Chattes, Sicambres, Ampsivares, Bructères et Bataves dont il a déjà été question précédemment. Cantonnés sur le Rhin moyen et inférieur depuis des siècles, ils n'étaient plus, quoique païens encore en grande majorité,

1. Cf. Seiler, *loc. cit.*, p. 17. Les travaux les plus récents placent la deuxième mutation dans la seconde moitié du v[e] siècle.

des étrangers pour la Gaule. Non seulement beaucoup d'entre eux avaient servi dans les armées romaines et séjourné déjà sur le sol qu'ils envahissaient maintenant, mais, avant d'avoir subi l'inflence de Rome, ils avaient subi celle des Celtes. Ils faisaient partie de ces Germains que le mouvement d'offensive générale de leur race avait amenés dans des régions primitivement celtiques et d'où la population vaincue ne s'exila jamais complètement. C'est précisément chez eux que tant de menus accidents de terrain, de ruisseaux, de forêts, de collines, ont conservé leurs désignations gauloises [1]. Seuls, peut-être, de tous les Germains ils connurent avant les Invasions le système des fermes isolées. Les noms propres d'origine celtique n'étaient pas rares parmi eux. Une bonne part de leurs institutions rappelaient de très près celles de nos ancêtres. Ils avaient été les propagateurs du culte de Wodan, et ce que nous savons de leur religion nous les montre si voisins des Celtes sur ce terrain qu'on serait parfois tenté de les confondre avec eux. César ne faisait-il pas remarquer déjà que les Germains du Rhin étaient plus humains que les autres à cause de la pénétration des mœurs gauloises chez eux, et n'a-t-on pas retrouvé justement dans la vallée de ce fleuve la plupart des monuments figurés et des inscriptions se rapportant aux croyances celtiques? Une hypothèse que beaucoup de faits suggèrent, c'est, comme nous le disions, que la civilisation de nos pères, peu à peu refoulée du sud et du centre de la Gaule, s'est maintenue longtemps intacte sur les frontières du monde celtique et du monde germanique, appuyée en quelque sorte sur la civilisation fort voisine des futurs maîtres de la Gaule. Dans la poésie héroïque des Francs nombre de motifs rappellent singulièrement les thèmes essentiels de l'épopée irlandaise qui fut la suprême manifestation du génie poétique des vieux Celtes. Bref, il est très probable que l'arrivée des Francs en Gaule opéra comme une « receltisation » partielle du pays sans pour cela en éliminer les ferments de civilisation que Rome y avait déposés. Que l'on explique les événements comme on voudra, il est certain que l'introduction de la vassalité et du *comitatus*, de l'adoubement-majorité, des assemblées de

1. Les Francs restés germaniques occupent encore les bords du Main et les deux rives du Rhin moyen, l'embouchure de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin (Franconie, Palatinat, Alsace septentrionale, Lorraine allemande, Province du Rhin, Hollande méridionale, Flandre).

guerre, ramenaient la Gaule à un état social qui, plusieurs siècles auparavant, avait été exactement le sien. Le style ornemental des Barbares était aussi son ancien style [1]. Des mots prêtés jadis aux Germains lui revenaient, par exemple *lande*, *bourg*, *maréchal*, *sénéchal*, *ban*, *ambassadeur*, *butin*, etc., ainsi qu'une foule de noms propres. Mais l'Histoire ne se répète jamais absolument. Ces coutumes que les Barbares réintroduisaient en Gaule, ils leur avaient imprimé la marque de leur génie, et, de plus, comme nous le disions, elles n'intervenaient maintenant que comme les éléments d'une synthèse future dans laquelle devaient figurer aussi les plus précieuses des institutions léguées par Rome. Par une faveur singulière le peuple gaulois retrouvait, au moment où s'ouvrait pour lui une nouvelle phase, la phase principale, de son évolution, les traditions de sa lointaine adolescence qu'il croyait lui-même avoir oubliées, de façon à pouvoir jeter dans le creuset où allait s'élaborer son originalité, les meilleures de ses acquisitions spontanées. La plupart des usages qui vont distinguer la société gallo-franque résulteront d'une fusion intime entre les apports romains et les institutions celto-germaniques. Partout, dans l'organisation politique et sociale, dans les mœurs, la littérature et l'art, on retrouve ce mélange [2]. Et le caractère véritablement national de ces divers éléments explique suffisamment que tant d'institutions dites « germaniques » aient prospéré merveilleusement en France tandis qu'elles s'atrophiaient en Allemagne, et que la civilisation entière de la période gallo-franque puis du moyen âge ait pris naissance chez nous et non au delà du Rhin.

Très vite se manifeste l'avance que ce concours heureux de circonstances donne à la nation gauloise régénérée par les Invasions. Entre les États fondés par les Germains sur les décombres de l'empire des Césars, le royaume gallo-franc prend la première place. L'effondrement de la puissance ostrogothique, un instant menaçante, vient à point le débarrasser de la seule domination qui aurait pu mettre obstacle à ses ambitions. Tandis que la plupart des conquérants barbares, y

1. Cf. S. Reinach, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1893, II, p. 370 et suiv.

2. La royauté franque unit les attributions du chef de guerre celto-germain à celles du César romain, dans la *precaria* et le *beneficium* se coule la vassalité, si les monuments de l'architecture sont romains et byzantins la décoration est celto-germanique, la littérature romanise l'épopée celto-germanique.

compris les Burgondes de la vallée du Rhône et les Wisigoths des bords de la Garonne, se sont prononcés pour l'arianisme, les compagnons de Clovis optent pour la confession athanasienne et mettent ainsi dans leurs intérêts l'Église de Rome dont le prestige est immense. La fortune singulière des Gallo-Francs est pour une bonne part l'œuvre des évêques et du Souverain Pontife. Dans la religion catholique Gallo-Romains et Francs communient, et la fusion des deux races s'opère plus rapidement chez nous que partout ailleurs. A la mort de Clovis l'unité matérielle et morale de la Gaule est déjà plus qu'ébauchée. Ses fils l'achèvent. Au VI[e] siècle le royaume gallo-franc s'étend du cours du Rhin aux Pyrénées et aux Alpes, et ses monarques sont incontestablement les premiers de l'Occident. La route de l'Espagne et de l'Italie leur étant provisoirement barrée, ils orientent l'énergie débordante de leur jeune nation vers le Rhin, vers la Germanie maternelle où d'immenses espaces s'ouvrent à leurs convoitises. Au cours de guerres acharnées, où les fils des Celtes et des Romains combattent à côté des Francs, l'Alémannie, la Thuringe, la Bavière, la Saxe, la Frise sont annexées. Pour la première fois les peuples tudesques sont groupés sous une domination unique et font partie d'une même nation. Là où Auguste et Tibère avaient échoué Clovis, Théodorie, Clotaire, Pépin et Charlemagne réussissent. Désormais la Germanie est bien soudée politiquement à l'Europe occidentale. Reste à l'y souder moralement. Depuis Clovis les Gallo-Francs se considèrent et sont considérés comme les soldats par excellence de l'Église. Le prélude de la loi Salique mêle à l'orgueil des triomphes guerriers, la fière conscience d'une mission surnaturelle « Vive le Christ qui aime les Francs!... » A Poitiers ce sont les robustes poitrines des soldats de Charles Martel qui ont arrêté les hordes fanatiques de l'Islam et sauvé la chrétienté de l'anéantissement. Grégoire de Tours, Frédégaire, le *Liber historiæ*, sont tout pleins des merveilles accomplies par Dieu pour venir en aide à ses dévoués champions. Il fait bon, pour une nation vigoureuse et entreprenante, confondre sa cause avec celle d'une grande idée. Le destin favorable du peuple français a voulu, qu'à trois reprises différentes, il ait donné sans compter son sang et son génie pour une généreuse et féconde formule de progrès universel, qu'il ait propagé le christianisme au début de notre ère, qu'il ait accompli l'exploit fabuleux des Croisades et le miracle

de la Révolution. Cette propension aux tâches désintéressées, d'une portée générale, restera la marque distinctive de son activité. C'est à elle qu'il est redevable surtout du rôle unique qu'il a joué dans la formation de la civilisation moderne... En même temps, donc, que les armées gallo-franques passaient le Rhin, les missionnaires gallo-francs s'enfonçaient dans la solitude des forêts germaniques. Même quand ils n'étaient pas originaires de la Gaule, les premiers évangélisateurs de l'Europe septentrionale et centrale avaient été soutenus ouvertement ou secrètement par la politique des successeurs de Clovis[1]. Sur leurs pas les abbayes sortaient du sol, les diocèses s'organisaient, les mœurs et les institutions gallo-franques s'implantaient dans ces pays nouveaux. Derrière le prêtre s'avançaient l'ouvrier, l'artisan, le colon, le marchand, de l'ouest, bientôt suivis par le fonctionnare et le soldat. C'est ainsi que les Amand, les Éloi, les Hubert, les Firmin, les Fridolin, les Columban, les Gallus, les Emmeram, les Corbinien, qu'ils le voulussent ou non, favorisaient la pénétration gallo-franque en Germanie. Plus encore que les Mérovingiens, les Carolingiens appuyèrent leur politique d'extension sur la propagande religieuse. C'est à leur époque qu'on voit intervenir dans l'évangélisation de l'Allemagne, après les Celtes d'Irlande et d'Écosse de la période antérieure, les Anglo-Saxons nouvellement convertis, tels Willibrord, Werenfried et surtout Boniface (Winfried), le véritable organisateur de l'Église germanique, le fondateur des monastères de Fulda, Fritzlar, Hersfeld, des sièges épiscopaux de Wurzbourg, de Burabourg, d'Eichstädt. Charlemagne eut le mérite d'achever la christianisation et la conquête militaire de l'Allemagne en soumettant définitivement à son autorité et à la loi du Christ la redoutable tribu des Saxons, qui, jusque-là, malgré diverses tentatives, avait toujours réussi à secouer le joug des hommes et des idées de l'ouest. Désormais l'incorporation de la Germanie était achevée et le principal souci du grand empereur allait être de l'élever au niveau de ses vieilles provinces. De là l'établissement de sa capitale à Aix-la-Chapelle, au centre de la dépression par laquelle les civilisations de la France et de l'Allemagne ont toujours communiqué, dans le voisinage de ce Rhin, frontière de la Gaule et de la Germanie, qui a, tout le

1. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 261 et suiv., 337 et suiv., 371 et suiv., 386 et suiv., etc.

long des siècles, plutôt uni que séparé les deux peuples. Depuis longtemps déjà les abbayes et les diocèses d'Allemagne étaient entre les mains de prélats gallo-francs [1]. Charlemagne en multiplia le nombre, supprima les duchés nationaux qui incarnaient la résistance des tribus, et installa partout ses « comtes », prédécesseurs lointains des préfets du Mont-Tonnerre ou des Bouches-de-l'Elbe, qui étaient chargés de plier la particulariste Allemagne aux principes administratifs en honneur dans les anciens pays de domination romaine. Pour la première fois unie sous le sceptre d'un roi puissant et intelligent la Germanie vécut d'une vie nationale. Pour la première fois elle vit s'élever sur son sol des édifices publics, pour la première fois elle reçut des lois, symboles de cette entité nouvelle pour elle qui s'appelait l'État. Les constitutions de ses divers peuples furent rédigées sur le modèle de la loi Salique. La révélation de cette vie politique nouvelle marque une date dans l'évolution de l'Allemagne. Lorsque ce pays, après le traité de Verdun, à la fin du IXe siècle, sera livré à ses propres ressources, c'est dans l'organisation carolingienne que les milieux cultivés chercheront pour lui le salut, et on peut dire que le régime imposé par Charlemagne a subsisté chez lui jusqu'au début du XIXe siècle. L'idée fondamentale du saint empire romain de nation germanique instauré par les Othons n'est, en effet, que la réédition du programme que le grand monarque gallo-franc avait tracé. En même temps la société germanique s'organisait d'après les principes qui, peu à peu, prévalaient chez nous, où Charles Martel, par la transformation de l'armée pédestre en cavalerie et la confiscation de vastes biens ecclésiastiques distribués ensuite aux vassaux pour leur permettre d'entretenir des hommes montés, avait jeté les bases de l'ordre féodal, lequel, cependant, se paracheva bien plus rapidement en France, comme nous le constaterons, qu'au delà du Rhin. Dans le domaine économique ce furent également les méthodes de culture, les métiers, les habitudes commerciales de chez nous que les nombreux évêques, abbés et colons gallo-francs envoyés en Germanie, acclimatèrent au milieu des solitudes boisées de la partie orientale de l'empire. Charlemagne, personnellement, fit de grands efforts pour développer le goût du travail productif chez les Allemands. Il

1. Voir à ce sujet R. Chélard, *la Civilisation française dans le développement de l'Allemagne*, t. I, chap. I et II.

avait, d'ailleurs, de hautes ambitions pour ses peuples. On sait que, respectueux admirateur de la civilisation antique, quoique chrétien convaincu, il voulait provoquer dans son immense monarchie, qu'il se plaisait à regarder comme une sorte de continuation de l'empire des Constantin et des Théodose, une renaissance de la littérature et des arts de Rome. A cet effet de nombreuses écoles furent fondées, dont la principale était celle de Tours que dirigeait son ami et conseiller l'Anglo-saxon Alcuin. De tous les points de son territoire il mandait à sa cour les esprits cultivés. L'Allemagne profita largement de ces initiatives. Ce fut un disciple d'Alcuin, Hraban Maur, abbé de Fulda, qui inaugura en Allemagne les études classiques et y accomplit les premiers travaux d'érudition. Pendant toute la période des Othons et des Saliens nos voisins se contenteront de répéter les exercices factices de style que les savants collaborateurs de Charlemagne avaient mis à la mode. Comme sous son règne, la langue nationale, en qui l'empereur n'avait voulu voir qu'un auxiliaire du latin, y sera dédaignée et réservée aux besognes purement utilitaires. De même l'art roman dit germanique, qui s'épanouira en somptueux monuments, en riches miniatures, en précieux travaux d'orfèvrerie aux IXe, Xe et XIe siècles, vivra entièrement sur les principes établis à l'époque carolingienne. Le roman germanique, contrairement au roman français, n'est qu'une continuation du style carolingien. A tous égards, donc, l'époque de la domination gallo-franque représente pour l'Allemagne l'entrée dans le grand courant de la civilisation occidentale. L'idiome germanique a gardé une empreinte profonde des changements survenus à cette époque dans la vie de la nation. Toute une série de termes latins est venue s'y incruster, et l'aspect ecclésiastique de ce vocabulaire importé montre que c'est bien l'Église qui fut alors la grande puissance civilisatrice de l'Allemagne, l'Église de France, la première et la plus active de la chrétienté nouvelle [1].

1. *Klause*, *Kloster*, *Münster*, *Schule*, *Kanzel*, *Kreuz*, *Oblate*, *Orgel*; *Abt*, *Küster*, *Messner*, *Mönch*, *Nonne*, *Priester*, *Probst*, *Pilgrim*, *Sigrist*; *Feier*, *Mette*, *Vesper*, *Messe*, *segen*, *Almosen*, *Spende*, *opfern*, *predigen*; *Engel*, *Marter*, *Pein*, *Plage*, *verdammen*, etc. Par contre *Kirche*, *Pfaffe*, *Pfingsten*, *Teufel* ont été empruntés plus anciennement par les Goths aux Grecs. En outre, une foule de mots déjà germaniques ont reçu à cette époque un sens nouveau pour suffire aux besoins religieux et moraux de l'époque. A ces vocables religieux germanisés s'ajoutent une masse de termes concernant l'administration, le droit, la culture du sol, les métiers, le confort domestique, qui témoignent des progrès divers

Mais, en dessous de ces transmissions en quelque sorte officielles, d'autres s'effectuèrent, plus spontanées et plus fécondes aussi que les premières. La période mérovingienne fut chez nous une époque d'intense production poétique. C'est à ce moment-là que, dans la partie septentrionale de la Gaule envahie par les Germains, eut lieu cette formidable fermentation littéraire qui a donné naissance à l'épopée allemande aussi bien qu'à l'épopée française, et dont les premiers résultats furent rapidement transportés chez eux, au plus tard au VIe siècle, par les Scandinaves. Toute la partie proprement héroïque de l'*Edda* est originaire de ce point du continent, et, un peu plus tard, les mêmes hommes du nord viendront y recueillir encore les versions plus récentes de ces légendes guerrières. Les *Nibelungen*, les plus anciens des poèmes du cycle de Dietrich, et probablement aussi le *Beowulf* anglo-saxon sont nés dans la Gallo-France mérovingienne d'un amalgame de vieilles légendes celtiques ou celto-germaniques et de faits saillants de l'histoire contemporaine. L'Allemagne purement germanique n'a eu aucune part à ce travail de création [1]. Elle en recueillera cependant les fruits, au XIIe et au XIIIe siècle, mais seulement lorsque la pénétration de nos chansons de geste et de nos romans de chevalerie, qu'elle traduira avec ferveur, aura suscité chez elle une langue littéraire et éveillé le sens d'une poésie plus vivante que celle des monotones devoirs de style latins qu'elle rédigeait consciencieusement depuis le temps de Charlemagne, sans paraître songer à autre chose. Mais cette seconde intervention de notre littérature nous amène au seuil de la quatrième époque de l'influence de notre civilisation en Allemagne, de la première qui mérite pleinement d'être appelée française.

introduits en Germanie par les abbés, les évêques, les moines, les fonctionnaires gallo francs. *Car ces mots ne viennent plus directement du latin, comme ceux de l'ère antérieure, mais du roman*, c'est-à-dire du français naissant. *Priester* ne sort par de *presbyter* mais de *prestre*, *Sigrist* de *sacristanus* mais de *segristanus*, *Kuster* de *custos* mais de *custor* (cuistre), *Pilgrim* de *peregrinus* mais de *pelegrinus* (pelerin), *Probst* de *præpositus*, mais de *propostus*, etc., etc., Seiler, *loc. cit.*, II, 7.

1. L'épopée germanique, comme on le voit par la version antique de l'*Edda* islando-norvegienne, est exclusivement franque par ses origines. Les évenements historiques qui y sont rappeles montrent qu'il ne peut s'agir là que des Francs installés en Gaule. Le *Beowulf*, on le sait, a cristallisé ses motifs legendaires — qui sont incontestablement de provenance celtique d'apres les derniers travaux — autour d'un épisode de l'histoire mérovingienne, la defaite du Danois Chlochilaicus, à l'embouchure de l'Escaut, par le fils de Theodoric I, Theodebert, au début du VIe siècle.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE APOGÉE DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES

I

Rien n'est plus différent que le spectacle offert par la France et l'Allemagne au lendemain de leur séparation politique, laquelle ne fut que l'expression d'une séparation morale et intellectuelle accomplie depuis longtemps. D'un côté, c'est presque immédiatement la course ardente, parfois précipitée et hasardeuse au progrès, qui se manifeste, de l'autre, le besoin de s'en tenir aux acquisitions antérieures, de les développer, de les tourner et de les retourner indéfiniment. Tandis que la France élabore ainsi dans la douleur une civilisation nouvelle, l'Allemagne s'en tient, satisfaite et tranquille, à celle que Charlemagne a implantée de force chez elle. Il faut considérer avec attention cette attitude si dissemblable des deux nations, parce que le contraste qui s'y révèle sera pour ainsi dire permanent tout le long de leur histoire. Sous les Othons et les Saliens l'Allemagne, par la solidité de ses institutions, le génie de ses monarques, le prestige de leurs victoires, est au sommet de la chrétienté. Maîtresse de l'Italie et de Rome, suzeraine de la Hongrie, de la Bohême, du Danemark, investie de l'autorité impériale qu'elle assure tenir de Charlemagne et que personne en Europe ne lui conteste, tutrice de l'Église, puisqu'elle fait et défait à son gré les papes, ces fonctionnaires des Césars germaniques, elle est vérita-

blement en possession de ce rôle de représentante par excellence de la civilisation universelle que ses penseurs et ses historiens revendiqueront de nouveau pour elle au XIXe siècle. C'est à elle qu'incombe le souci et l'honneur de guider la jeune humanité occidentale dans les voies de l'avenir. Une magnifique tâche la sollicite. Il s'agit de trouver l'organisation sociale, de montrer du geste et d'aborder courageusement les grandes tâches politiques, de découvrir les formes de littérature, d'art, de pensée philosophique et religieuse que les générations montantes, auxquelles les aspirations de l'ère carolingienne sont devenues étrangères, attendent en frémissant. Si le saint Empire romain germanique ne résout pas ces problèmes, qui les résoudra? Il a la puissance, la richesse, la gloire, les souvenirs majestueux. Chez lui accourent les savants et les artistes de tous les points de l'univers. Il est riche, puisque l'Italie lui offre son or et que ses marchands sont déjà audacieux et heureux. Ses grands prélats, ses empereurs ambitieux sont tout prêts à faire sortir du sol des édifices superbes pour illustrer leur mémoire, à commander aux patients ouvriers monastiques des opulentes abbayes du Rhin les merveilleuses miniatures, les coffrets d'or et d'ivoire, les joyaux enrichis de pierres précieuses qu'ils étaleront dans leurs palais. Et si l'enfantement d'un ordre social nouveau, d'une poésie nouvelle, demande des épreuves, des luttes intérieures, des conflits moraux, eh bien, tout cela aussi l'Empire va le connaître. Il aura les perpétuelles révoltes des ducs nationaux contre la puissance impériale, les expéditions aventureuses des armées germaniques dans les terres vierges de l'est ou dans la troublante Italie, les ravages des Hongrois et des Slaves, la victoire magnifique du Lechfeld, le désastre d'Othon II, bien loin dans les plaines brûlantes du sud contre les Sarrazins, la grandiose querelle des Investitures, cette lutte de deux colosses avec ses abîmes de misère et ses ivresses d'orgueil : tout ce que peuvent demander les nations aimées des dieux, celles à qui, selon le mot de Gœthe, ni les incommensurables joies ni les incommensurables douleurs n'ont été refusées. Et pourtant que fait l'Allemagne de ces prodigieux éléments de progrès? Rien ou presque rien. Dans la politique elle demeure immobile, les yeux figés sur la figure surhumaine de ce Charlemagne qui la hante, sans oser changer un iota à son programme, lequel fonde la puissance

royale, à l'intérieur sur l'assujettissement de l'Église nationale, à l'extérieur sur l'assujettissement de la Papauté, dans l'ordre social ignore ou combat la féodalité naissante, dans la littérature favorise uniquement la langue latine et les genres érudits, dans le domaine des arts imite gauchement la décadence romaine ou Byzance. Bien des articles de ce programme qui ne conviennent plus au moment présent demanderaient à être renouvelés. Il faudrait, en tout cas, les adapter aux nécessités actuelles, les interpréter plutôt que les appliquer servilement. A aucun instant les empereurs allemands ne semblent s'en douter. Hantés par l'exemple carolingien, ils répètent les formules, les gestes de leur illustre prédécesseur. Ils le copient jusque dans les actes les plus extérieurs et les plus discutables de sa vie. Ils imitent, ils imitent sans cesse, et tout le monde au-dessous d'eux imite, penché sur les documents et les modèles de l'âge antérieur : les savants dans les cloîtres, les miniaturistes et les orfèvres dans leurs ateliers, les architectes dans leurs chantiers, les actuaires dans leurs chancelleries. On fait des vers carolingiens, des traités carolingiens, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture carolingienne, on s'habille, on parle, on pense comme au temps de Charlemagne. Les formes générales de vie transmises par l'époque précédente paraissent sacrées, on n'ose y toucher. Personne n'innove, personne n'invente. Tous les progrès réalisés par l'art, la littérature, les mœurs, les conceptions politiques elles-mêmes viennent du dehors, du pays des Lombards, de Byzance[1], et, plus souvent encore, de cette *Francia occidentalis* qui se débat dans d'atroces épreuves et que les successeurs germaniques de Charlemagne traitent volontiers comme un fief de leur couronne impériale[2].

1. Les éléments caractéristiques du roman germanique, avant la pénétration française, qui ne sont pas d'origine carolingienne, sont de provenance lombarde. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, I, 618 et suiv., 664, etc.; Dohme, *Geschichte der deutschen Baukunst*, p. 50 et suiv., 64 et suiv., 105 et suiv.; Rivoira, *Le origini della architettura lombarda, etc.*, I, ch. VI et VII. Dans les arts mineurs les idées sont fournies par Byzance. Wœrmann, *Geschichte der Kunst*, II, 111 et suiv.

2. Voir pour tout ce qui précède et tout ce qui va suivre le tome I de nos *Origines de l'Influence française* en Allemagne, ou la preuve de ces assertions, pour l'ordre politique, social et moral, est faite. En ce qui concerne spécialement la persistance du régime carolingien en Allemagne, cf. tome I, première partie, chap. II, § 1, 2, 3. Au sujet de la culture littéraire et artistique de l'Allemagne othonienne cf. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III (1906), p. 274 et tout le chap. : « La vie intellectuelle de l'époque des Othons

II

Car c'est elle, la France mutilée des derniers Carolingiens et des Capétiens, la France limitée par la Meuse, la Saône et le Rhône, la France que déchirent les luttes incessantes des descendants dégénérés de Charlemagne et des ducs de France, la France où chaque fonctionnaire est devenu un chef de bande qui brave le pouvoir central et promène à son gré le meurtre et l'incendie, la France que, pendant un siècle et demi, Normands, Sarrazins et Hongrois ravagent abominablement, la France que tout le monde peut envahir et fouler aux pieds et insulter, qui berce et nourrit sur son sein ensanglanté la civilisation de l'avenir. Dans l'Histoire générale de l'humanité comme dans l'Évangile, il y a une bénédiction spéciale pour ceux qui souffrent. Bien plus, ceux-là seuls qui souffrent méritent d'être les ouvriers du bien. Les fils des Celtes si « cupides des choses nouvelles » ont été poussés sur la voie du progrès par le fouet du malheur. Au lendemain même de la mort de Charlemagne il était évident chez nous que l'ancien ordre de choses craquait de toutes parts et allait tomber en ruines. Cinquante ans plus tard personne ne pouvait plus songer — sauf d'inoffensifs et impuissants rêveurs — à le restaurer. Les successeurs du grand monarque, même s'ils eussent été plus courageux et plus avisés chez nous, n'auraient pu résister à l'effroyable anarchie qui se déchaîna dans toutes les provinces et qui trouva un aliment inattendu dans les incursions sauvages d'envahisseurs venus de tous les points de l'horizon. Comment l'autorité royale aurait-elle pu faire face en même temps à ses anciens fonctionnaires en état de rébellion, à des compétiteurs sans scrupule prêts à s'allier avec l'étranger, aux bandes innombrables et insaisissables des brigands normands, sarrazins ou hongrois qui trouvaient des complices jusque dans les couvents et le palais lui-même? Il est déjà remarquable qu'elle ait pu se

n'est ni riche ni originale. A peine se distingue-t-elle de la civilisation carolingienne. On ne commet pas une erreur en la qualifiant de floraison tardive de la précédente. Car, non seulement le xe siècle conserva toute la culture formelle du ixe, sans la modifier ni l'élargir, mais il n'essaya jamais de dépasser l'idéal littéraire et artistique qui avait été celui de l'époque carolingienne. » Au xie siècle les infiltrations françaises sont nombreuses déjà, comme nous le montrerons ci-dessous.

défendre pendant deux siècles. Mieux eût valu pour le pays, puisqu'elle était condamnée, que son agonie eût été plus courte. Mais l'anarchie, mortelle pour les peuples vieux, n'est qu'une crise douloureuse de croissance pour les peuples jeunes. Dans l'effroyable tourmente qui l'assaillait le nôtre se retrempa. Il en sortit plus vigoureux et plus aguerri. Par un phénomène qui s'est souvent reproduit, les forces de désorganisation elles-mêmes se changèrent bientôt en ferments de progrès. La protection royale ne couvrant plus le pays, de tous côtés des dominations locales surgirent dont les racines étaient fort diverses. En général, cependant, les seigneuries qui s'improvisaient ainsi correspondaient aux anciennes portions du territoire public administrées par les comtes carolingiens et leurs subalternes. Transformant en possessions directes les biens qui leur avaient été attribués à titre de dotation personnelle et provisoire pour les indemniser de leurs dépenses en ces temps de pénurie monétaire, et accaparant à la faveur du désordre les pouvoirs qu'ils tenaient de l'État, les fonctionnaires, peu à peu, se changèrent en souverains indépendants. Installés au centre de leur circonscription dans un château fort, que gardaient des hommes d'armes, ils prirent sur eux de remplir les fonctions que l'autorité royale n'exerçait plus; ils devinrent les gardiens et les maîtres des populations soumises jadis à leur juridiction. Par le jeu même des circonstances le type de ces seigneuries innombrables se précisa et s'unifia. Dans sa demeure fortifiée, que les besoins de la défense perfectionneront sans cesse, l'ancien fonctionnaire carolingien prit figure de petit potentat. Investi par la force des choses du droit de guerre, de justice, de fiscalité, chef d'armée, administrateur juge, il réunit en sa personne toutes les attributions jadis réservées au seul monarque. Il eut bientôt sa bannière, son sceau, parfois sa monnaie. En même temps, comme ces divers États en miniature ne pouvaient vivre complètement à l'écart les uns des autres, des liens s'établirent horizontalement entre ceux qui se trouvaient sur le même plan, cependant qu'une hiérarchie régulière échafaudait sur la large base des châtellenies multiples une pyramide qui montait du comte au duc, du duc au roi. Quand tout ce travail de décomposition et de recomposition fut terminé dans ses grandes lignes, probablement dès la fin du IXe siècle, la France se trouva en possession d'une organisation politique et sociale d'une singu-

lière nouveauté, dans laquelle les éléments de la civilisation romaine, de la barbarie germanique et de la lointaine cité celtique, remaniés et fondus ensemble, offraient un aspect et prenaient un sens extrêmement original qui rappelait cependant, et de plus près qu'on ne le dit d'ordinaire, ce qui avait frappé les yeux de César en Gaule à la veille de la conquête romaine[1]. De ces conditions d'existence transformées, des mœurs, des usages, des instincts particuliers ne pouvaient manquer de sortir. Comme jadis chez les Celtes, et contrairement à ce qui avait été de règle dans les nations germaniques, la société civile comprit deux classes nettement tranchées, l'une affranchie des soucis d'ordre matériel, pourvue de tous les droits politiques et civils, guerrière et indépendante, l'autre confinée dans les travaux agricoles ou industriels, privée des prérogatives essentielles de la liberté, provisoirement inexistante comme facteur politique et social, c'est-à-dire comme agent de civilisation. Réduite à la caste noble, la société laïque, la seule qui compte ici — les clercs représentant un élément étranger par sa tradition et sa culture intellectuelle — enfanta un genre de vie et une morale où se reflétaient les conditions générales de son développement. L'individu s'affirma énergiquement. Investi des pouvoirs les plus étendus qui lui aient jamais été conférés, chef d'État, justicier, guerrier indépendant, il se dessina avec un relief que les civilisations antiques ne lui avaient jamais attribué. La responsabilité pleine et entière qui lui était échue le souleva hors du cadre social uniforme où s'étaient estompées les figures atténuées et impersonnelles des citoyens de la Grèce ou de Rome. Son habitat isolé, perdu en pleine campagne, le rapprochait de la nature et le soustrayait au contact de ses semblables, ses occupations exclusivement guerrières et politiques fortifiaient en lui le caractère. En tant que combattant, il dut, sous peine de disparaître, acquérir à un suprême degré la vigueur et la bravoure militaire, cette bravoure du cavalier — car désormais on ne guerroie plus qu'à cheval — qui se sent observée et livrée à elle-même. En tant que chef d'une bande isolée, son seul recours et sa seule défense contre les ennemis innombrables qui le guettaient, il dut développer en lui le sentiment de la fraternité d'armes, de

1. *Origines*, 1re partie, chap. I, § 1 et 2. Sur les racines nettement françaises de la féodalité, cf. *Origines*, p. 38-40.

la largesse. En tant que souverain, il dut, dans son propre intérêt, se faire le soutien indéfectible de ses sujets, par conséquent s'approprier peu à peu cette générosité ou même cette magnanimité qui est la vertu la plus utile aux potentats. En tant que membre, maintenant, de la vaste association féodale, qui, neuf fois sur dix, le plaçait dans la double situation de suzerain et de vassal, lui reconnaissant ainsi des devoirs et des droits qui se balançaient et se justifiaient réciproquement, il dut, en l'absence de toute autorité suprême capable de garantir l'observance du pacte féodal, tendre à s'assurer cette vertu qu'il exigeait des autres et qu'on exigeait de lui : la loyauté, base et soutien de tout l'édifice social de son temps, ou, tout au moins, apprendre à la respecter par-dessus toutes les autres. Et, quand il regardait en lui et autour de lui pour faire la somme des qualités qui formaient le véritable « baron », un mot s'imposait à son esprit, qui semblait les comprendre et les résumer : le *prîs*, l'honneur, ce signe distinctif du chevalier robuste, vaillant, large, pitoyable aux faibles, fidèle à ses amitiés et à sa parole. Cette évolution nous ne l'admettons pas seulement pour des raisons théoriques, elle est attestée par toute une littérature strictement féodale, qui, par les actes qu'elle approuve ou qu'elle blâme, par les personnages qu'elle propose à notre admiration ou à notre mépris, exprime avec une clarté qui ne laisse rien à désirer les besoins moraux propres à cette époque[1]. Avec une logique absolue, en effet, le travail intérieur qui se faisait dans les âmes appelait une expression littéraire. Cette expression littéraire, les chansons de geste que d'innombrables jongleurs récitaient en s'accompagnant de la vielle dans la grande salle des châteaux, en tête des cortèges guerriers, sur le front de bataille, et ailleurs encore, la lui ont donnée : monuments d'une originalité saisissante, où ces générations ont fixé pour l'éternité leur conception de la vie et dépeint à nos regards surpris le cadre pittoresque dans lequel se mouvaient leurs passions formidables. Mais, au moment où l'épopée féodale achevait de se constituer par ses seules ressources, un événement capital se produisait. Les clercs qui, jusque-là, avaient vécu en sourde hostilité avec les nobles qui les opprimaient et les brutalisaient, et dont le genre de vie leur paraissait incompatible avec les devoirs du

1. *Origines*, 2e partie, chap. I, § 1 et 2.

chrétien, entreprirent de se rapprocher de la caste guerrière. Et c'est en France encore que, pour des raisons tirées de notre histoire nationale, ce phénomène eut lieu. Si la constitution de la féodalité avait été une réaction de l'instinct de conservation politique et social de notre peuple contre l'anarchie affreuse qui se déchaîna à la mort de Charlemagne, son sentiment moral et religieux se rebella, lui aussi, à la vue des crimes et des atrocités de toute nature qui souillèrent cette même époque. A l'origine de ce mouvement de régénération il y a une tentative de réforme monastique. Les couvents, en effet, avaient particulièrement souffert des désordres sans fin du IXe siècle. Là où les Normands, les Sarrarins, les Hongrois et les pillards quels qu'ils fussent, n'avaient pas brûlé les édifices conventuels et massacré les religieux, les pieuses habitudes d'antan avaient fait place à l'indiscipline et à la débauche. Atteinte dans ses moines, l'Église se sentait dépérir. C'est pourquoi, dès le début du x° siècle, des tentatives de réforme s'ébauchèrent sur plusieurs points du territoire français : à Brogne en Wallonie, à Gorze en Lorraine, à Cluny dans le centre. De tous ces foyers le plus ardent et le plus lumineux fut celui de Cluny. L'abbaye bourguignonne, fondée par un duc d'Aquitaine, mit au service de son idéal les qualités les plus spécifiquement françaises : un sens très développé de l'organisation, une discipline morale rigoureuse, un besoin de prosélytisme inlassable. Et, bientôt, son but primitif, qui avait été la régénération de la vie monastique, ne lui suffit pas. Une fois les abbayes de France ramenées à l'observation de la règle de saint Benoît et placées sous le contrôle de ses puissants abbés : les Odon, les Maïeul, les Odilon, manieurs d'hommes comme l'histoire de notre race en offre bien peu, Cluny jeta les yeux sur l'ensemble de la vie ecclésiastique, et, constatant que tous les vices qui la déshonoraient venaient de l'immixtion perpétuelle des laïques dans les affaires spirituelles, se proposa de rendre à l'Église cette liberté de mouvements qui lui était si nécessaire. Cela conduisit la vaillante congrégation à soustraire les évêques à la tutelle des rois et des princes en régularisant les élections canoniques, et à revendiquer pour la Papauté elle-même, dont les moines réformateurs avaient déjà fait la maîtresse incontestée de l'Église tout entière, une absolue indépendance à l'égard des puissances du siècle, notamment de

l'Empire[1]. Mais, pour réaliser ce projet, le plus audacieux qu'une intelligence humaine pût concevoir au XIe siècle, il fallait être en mesure de s'appuyer sur des forces militaires imposantes. La féodalité française s'offrit alors aux regards des clairvoyants diplomates de Cluny. Dès le second tiers du XIe siècle on observe donc un effort de plus en plus marqué des réformateurs pour enrégimenter les nobles de notre pays au service de Rome. Tout d'abord, par l'institution de la Paix et de la Trêve de Dieu, Cluny s'attache à imposer une limite aux incessantes guerres privées qui désolaient la France et atteignaient l'Église dans ses intérêts les plus immédiats; ensuite c'est la lente christianisation de l'institution chevaleresque elle-même. En mettant la main sur la cérémonie de l'adoubement, les clercs essaient de la pénétrer, de l'envelopper de sentiments chrétiens. Le chevalier, désormais, aura non seulement des obligations militaires et politiques à remplir, mais des obligations d'origine religieuse, et, avant tout, il devra se considérer comme le défenseur du Christ. C'est à ce moment que la Papauté, dominée entièrement par les Clunisiens, pousse l'intrépide féodalité française, la force militaire la plus redoutable de l'Europe, de tous côtés contre ses ennemis. A l'appel de Rome, les Aquitains et les Bourguignons s'en vont au delà des Pyrénées refouler les Maures, que les vaillants princes du nord de l'Espagne étaient impuissants à contenir. Un comte de Bourgogne fonde le royaume de Portugal au prix de dix-sept victoires sur les Sarrazins, tandis qu'un autre de ses compatriotes épouse la fille du roi de Castille et fait souche de monarques espagnols. Les barons et les chevaliers francais se taillent en foule des fiefs sur la terre ibérique. De leur côté les Normands et leurs voisins de Bretagne, de Picardie, de Flandre, guidés par la Papauté, envahissent l'Angleterre anglo-saxonne et y installent un État nouveau, français de langue et de mœurs, qui restaure dans l'île l'autorité très affaiblie du Saint-Siège. Au sud de l'Italie les Pontifes clunisiens attirent de même des bandes d'aventureux Normands, qui, après d'incroyables exploits, souvent fort barbares, réussissent à fonder cette domination féodale modèle que sera le royaume français des Deux-Siciles, sur les ruines de la souveraineté arabe. Et, quand

1. *Origines*, 1re partie, chap. I, § 3.

tout ce labeur immense est achevé, un Pape, clunisien et français d'origine, Urbain II, le second, d'une longue et glorieuse lignée de Pontifes gaulois, vient montrer à la noblesse infatigable de notre pays un but plus élevé encore : la conquête des Lieux Saints, ce rêve antique de la chrétienté occidentale. De tous les points du monde féodal français des masses formidables de guerriers s'ébranlent et, après Tolède, Londres et Palerme, Jérusalem est conquise, à la stupeur des nations. Là-bas aussi un État français s'édifiera, contresens magnifique, sorte de bravade historique qui sut se prolonger pendant plus d'un siècle. Et ce n'est pas tout encore. Cent ans après la conquête de Jérusalem des chevaliers français entreront, la lance au poing, dans Constantinople, renverseront le trône vermoulu des empereurs de Byzance et règneront sur l'Orient, sur la Grèce fabuleuse, sur les îles illuminées de l'Archipel. C'est la « geste de Dieu par les Francs[1]. »

III

Mais cette prodigieuse expansion de la force nationale à l'extérieur s'accompagnait d'une fermentation intérieure de progrès non moins extraordinaire. Au contact de la morale des clercs, le rude et viril idéal féodal s'humanisait en se christianisant, la poésie âpre et rugueuse des chansons de geste s'imprégnait de foi et de bonté, se haussait à une vue plus large du devoir et de la vie, accueillait les grands sentiments qui agitaient l'âme des audacieux réformateurs de Cluny et de Rome. C'est ainsi que le *Roland*, les *Aliscans*, *Ogier*, *Renaud de Montauban* et tant d'autres chefs-d'œuvre sont nés. Et, tout autour de ces pousses droites et fortes, germaient, grâce à la collaboration intime de l'esprit clérical avec l'esprit laïque, de nouveaux genres littéraires vivants et spontanés, en une éclosion telle que l'humanité n'en avait pas connue depuis les siècles héroïques de la Grèce : une poésie lyrique, didactique et satirique, une historiographie, une littérature morale et philosophique, cependant que, dans les milieux proprement ecclésiastiques de notre pays, une véritable renaissance de l'humanisme et de la philosophie se produisait qui aboutira, au XII[e] siècle, à la cons-

1. *Origines*, 1[re] partie, chap. I, § IV.

titution de la scholastique et à une floraison d'œuvres latines, signées des noms d'Hildebert de Lavardin, de Marbode, de Baudri de Bourgueil, d'Adam de Saint-Victor, d'Alain de Lille, de Gautier de Châtillon, d'une élégance et d'une maîtrise de forme qui égalent tout ce que le XVI[e] siècle a laissé de plus parfait à cet égard. Dans les écoles, qui naissent de tous côtés au XI[e] siècle et au XII[e] siècle pour abriter ces recherches diverses, des maîtres réputés, Guillaume de Champeaux, Gilbert de la Porrée, Anselme du Bec, Abélard, attirent des foules d'étudiants sans cesse grandissantes où pullulent les étrangers. C'est de ce mouvement de rénovation des études que surgira, à la fin du XII[e] siècle, la grande Université de Paris, la première en date des Universités européennes, la mère de toutes les autres[1]. Mais, à côté de ce réveil du clergé séculier, les moines ne restent pas inactifs. Dès que Cluny a terminé sa tâche colossale du XI[e] siècle, voici de toutes parts des ordres nouveaux qui se fondent en terre de France encore : Cîteaux, qui aura saint Bernard, Prémontré, la Chartreuse, sans oublier cette singulière institution, française aussi, des Templiers, suivie bientôt de celle des Hospitaliers, où fusionnent tangiblement la féodalité et le monachisme. On pourrait croire que cet effort universel, qui a coûté tant de sang et tant de peines à notre race dans tous les domaines de l'action et de la pensée, avait épuisé sa vitalité. Phénomène plus étonnant encore que les résultats auxquels il venait d'aboutir : ce n'était qu'une préface, le signal d'un épanouissement du génie français qui devait bientôt faire oublier tout ce que nous venons d'admirer. Revenue de la Croisade notre nation connut un de ces moments, si rares dans l'histoire des peuples, où les facultés les plus généreuses de la collectivité, ébranlées par une grande secousse, favorisées par un concours de circonstances exceptionnelles ouvrent soudainement leurs multiples fleurs et répandent un parfum, jettent un éclat inoubliables. Le magnifique printemps hellénique du V[e] et du VI[e] siècle eut son pendant en France au XII[e] et

1. Il conviendrait de noter, en outre, la renaissance de l'art du sermon, du théâtre en langue latine, des études grammaticales, etc. Le *Græcismum* d'Ebrard de Béthune et la grammaire d'Alexandre de Villedieu se répandent dans toute l'Europe savante. Au sujet de ce dernier Haase écrit (*De medii ævi studiis philologicis*, Vratislaviæ, 1854, p. 44-45) qu'il fut bien supérieur à tous les grammairiens de la Renaissance. L'esprit scientifique lui-même — le véritable, non celui des Anciens — s'éveille dans le cadre de la scholastique, au XIII[e] siècle, et nous le verrons, au XIV[e], enfanter des résultats surprenants.

au XIIIe siècle. A distance encore, il est difficile de se soustraire au charme de cette brillante et savoureuse époque. Jamais l'air français n'a été plus délicat à respirer. Une à une on voit les corolles éclater, sous le firmament bleu, pour entourer l'arbre tout entier d'un vêtement embaumé de blanche lumière. La Royauté, si faible, si prosaïquement utilitaire sous les premiers Capétiens, récolte maintenant le fruit de son ingrat labeur. Pendant que les féodaux s'engagent dans les hasardeuses expéditions d'outre-monts et d'outre-mer elle arrondit ses domaines, mate ses vassaux, émancipe ses bourgeois. Au début du XIIe siècle, appuyée sur les communes, elle est en état de prendre l'offensive contre la noblesse décimée. Louis VI entame une lutte que Louis VII et Philippe Auguste mèneront à bien. Épuisée par les hécatombes anglaises, siciliennes, espagnoles, orientales, par une émigration incessante, appauvrie par les frais considérables qu'ont occasionnés ses courses à travers le monde, la féodalité, attaquée en haut par le roi, en bas par les bourgeois, n'est plus capable d'opposer une résistance victorieuse à ses redoutables adversaires. Bon gré mal gré, elle est donc amenée à céder du champ aux vilains et à reconnaître la suzeraineté effective du monarque de Paris. Mais il ne faudrait cependant pas se méprendre sur le sens de l'évolution politique, qui s'accomplit au XIIe siècle. La féodalité n'est pas éliminée, comme on l'a dit quelquefois, de la vie publique par la royauté et les bourgeois. Elle voit simplement la place qu'elle occupait dans la nation se réduire au profit de ces deux puissances nouvelles. Après comme avant, la France reste, au moins pour deux siècles encore, un État féodal. La classe noble est encore, chez nous, sous les règnes de Louis VII, de Philippe Auguste et de saint Louis, la plus importante à tous égards de la nation. Le roi est essentiellement un roi des nobles, le président d'une fédération féodale. Mais il préside réellement et avec autorité. Appuyé sur des possessions directes, égales ou même supérieures à celles des plus puissants vassaux, on sait qu'il a les moyens de se faire obéir. En outre, il se trouva que deux au moins des hommes qui incarnaient la royauté française à cette époque, Philippe Auguste et Louis IX, étaient, pour des raisons différentes, des personnalités de premier ordre. L'un représente bien, comme on a pu le dire, un des plus grands hommes d'État que notre race ait produits. Sage, maître de lui, avisé, perspicace, énergique,

travailleur, tenace et entreprenant à la fois, il n'a pas eu d'égal dans l'Europe du XII[e] siècle. On l'a vu successivement amener à résipiscence des adversaires comme Henri II d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, Othon IV d'Allemagne, Innocent III. Son petits-fils, moins bien doué que lui comme politique, fut, en revanche, le caractère le plus noble de son siècle. A la royauté, que Philippe Auguste avait rendue redoutable, il conféra l'auréole de la sainteté. Et c'est pourquoi nous le voyons servir d'arbitre entre les rois, obtenir ce patronage moral sur la chrétienté que les Othons avaient vainnement ambitionné.

Cette ascension de la royauté, qui devait un jour — dès l'époque de Philippe le Bel — devenir funeste à la féodalité, n'eut au début que de bons effets sur son genre de vie. Grâce à la police du monarque, les guerres privées se firent plus rares. D'un autre côté, la prospérité du commerce et de l'industrie dans le monde bourgeois, libérée de la plupart des entraves qui l'avaient paralysée autrefois, ayant développé considérablement le luxe, la noblesse, obligée de se tenir tranquille et exposée à la tentation d'une existence plus confortable, changea peu à peu ses façons de penser et d'agir [1]. Entre le travail d'en bas et la vigilante administration d'en haut, elle fut le milieu accueillant où les bienfaits de la paix industrieuse manifestèrent tous leurs effets. Comme au siècle précédent elle tenait la première place dans le corps social, mais la présence de ces deux forces, qui ne comptaient pas alors et qui, aujourd'hui, la limitaient, et aussi sa propre évolution, lui imposaient une attitude différente. Les expéditions étrangères, en la conduisant à Tolède, à Palerme, à Byzance, lui avaient ouvert des horizons insoupçonnés de luxe et d'élégance. Le contact prolongé avec les Sarrazins avait fait tomber bien des préjugés religieux et nationaux. Les chansons de geste du XII[e] siècle finissant et du XIII[e] ne parlent plus le langage du *Guillelme* ou du *Roland*. On y voit figurer des princes « païens » qui rivalisent de loyauté et de générosité avec les héros chrétiens. Saladin est aussi populaire en France que Richard-Cœur-de-Lion. Un petit poème du XIII[e] siècle lui fait conférer la chevalerie [2]. Le charme

1. Nous étudierons la période courtoise dans un prochain travail dont les matériaux sont déjà en grande partie rassemblés. Cependant, ici, comme dans tout cet ouvrage, nous n'utiliserons qu'avec la plus grande discrétion les résultats nouveaux auxquels nous avons pu aboutir ailleurs, pour nous en tenir aux faits généralement admis.

2. L'*Ordene de chevalerie*.

des belles Sarrazines a troublé bien des cœurs mal défendus par le haubert. Aucassin renoncerait au paradis si sa bien-aimée Nicolette, qui est musulmane, n'y devait pénétrer. Le troubadour Jaufre Rudel languit pour sa « lointaine princesse » de Tripoli. Fiction? Non. A la cour de Roger II de Sicile, chrétiens et infidèles vivent côte à côte dans une harmonie parfaite. Les rois de Jérusalem eux-mêmes ont des nobles sarrazins autour d'eux. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, au lieu d'invectiver les suppôts de Mahom, à l'exemple des docteurs du siècle précédent, s'efforce doucement de les convaincre de la fausseté de leurs croyances, et saint Thomas interdit d'amener de force les infidèles au christianisme. La piété excessive de saint Louis provoque des sourires et un abbé lui conseille de renoncer à laver en public les pieds des pauvres pour ne pas s'exposer à la raillerie. La « droite religion », dit un poète du XII[e] siècle, n'est pas en « haire »; elle consiste à « haïr tote vilenie ». Les guerres sanglantes contre les Sarrazins n'attirent plus beaucoup de chevaliers. Ils préfèrent rester chez eux ou courir des aventures plus intéressantes. Car la vie est devenue aimable en « douce » France. On y peut sur place récolter honneur et amour. Les exercices militaires de jadis et la chasse ont pris l'aspect de divertissements mondains, où l'on fait assaut de belles manières autant que de courage. Dans les châteaux, autrefois si sombres, et que les arts divers : architecture, sculpture, peinture, orfèvrerie, ferronnerie, ont parés à l'envi, une brillante vie de société s'organise. Chevaliers et dames prennent soin de leur extérieur. Des étoffes de soie et d'or, des bijoux de prix rehaussent le teint plus délicat des visages. On sait se parfumer, prendre des bains aromatiques, se masser, se friser, se farder même. Le cabinet de toilette d'une élégante du XII[e] siècle contient tous les accessoires raffinés qui peuvent figurer dans le boudoir de nos dames du monde[1]. L'industrie du luxe est extrêmement développée et

1. A quel point l' « outillage » de luxe de cette société courtoise était déjà varié, le lecteur peu familiarisé avec ces époques s'en rendra compte en consultant l'ouvrage d'A. Schultz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger* (surtout t. I), qui, malgré son titre, utilise principalement des témoignages français, ou des poèmes allemands traduits des nôtres. Contrairement au préjugé répandu par des historiens insuffisamment informés, les hommes du moyen âge éprouvaient une véritable passion pour le bain froid. Les enfants étaient de bonne heure dressés aux ablutions. Pour les grandes personnes le bain était un rite journalier, et, plus qu'un rite, un plaisir. Pas de château qui ne possédât ses « cuves », où, dans l'eau limpide et fraîche

les littérateurs de l'époque, comme ceux d'aujourd'hui, tiennent à montrer qu'ils en connaissent toutes les ressources. Ils savent que les belles bottines viennent de Douai, les fourrures les plus riches de Cambrai, les tapis les plus prisés de Reims, les soies recherchées de Baudas (Bagdad). Ils nous renseignent sur les crûs les plus fameux. Ainsi parées et choyées les générations nouvelles se plaisent aux jouissances délicates de la vie mondaine. Festins agrémentés de musique et de danses, excursions à la campagne, soirées et réunions de toute nature se multiplient. On dépense sans compter pour jouir des heures. Dans les vergers fleuris des châteaux, sur les tapis de mousse fraîche des grands bois, ce ne sont que jeux, rires et conversations aimables sous prétexte de plaid, de chasse, de baptême, d'adoubement, de noces. La scènerie des poèmes d'aventure ou de chevalerie du XIIe et du XIIIe siècle est riante, amène. Par couples seigneurs et dames se promènent en devisant, ou esquissent les figures nobles et mesurées de la carole, sous la verdure des arbres ou dans la grande salle jonchée de branches odorantes, tendue de tapisseries aux riches couleurs, irisée par l'éclat des vitraux, des somptueuses demeures seigneuriales. Cultivés par la poésie, la musique, l'étude des langues, ces cavaliers et ces dames savent donner une forme élégante à leur maintien, se présenter, tourner un compliment, causer. Un maître de maison entre et sort sans bruit pour éviter de déranger ses invités. Le gentilhomme qui se retire salue les dames l'une après l'autre [1]. L'art de la conversation est poussé déjà très loin. D'un mot voilé, d'un geste discret on indique ses plus intimes pensées. Dans *Galeran de Bretagne* Esmerée, en se jouant, pose un « chapelet de fleurs » sur la tête du jeune héros qu'elle aime et qui est assis pensif dans la chambre des dames. Avec une seule phrase, en apparence indifférente, mais chargée de perfidie mondaine, une grande dame brise le cœur

on répandait toutes sortes d'herbes aromatiques et de parfums. Le bain, on le prenait le matin au lever, au retour de la chasse ou d'un voyage, au sortir d'une maladie. C'était la première attention que l'hôte témoignât à son visiteur. Les romans d'aventure et de chevalerie, les chansons de geste elles-mêmes en témoignent formellement (Cf. Gautier, *Chevalerie*, p. 536 et suiv.). Quant au peuple, il avait dans les villes ses « étuves ». C'est à l'époque de la Renaissance que les salles de bains, ainsi qu'un autre local plus indispensable encore, disparurent du plan des châteaux. Si déconcertant que cela puisse paraître, c'est la Renaissance qui a inauguré le règne de la malpropreté dans notre pays.

1. Lire à ce sujet par exemple le roman de *Flamena*.

de la douce châtelaine de Vergy, qui, sans éclat inutile, sans scandale, meurt d'une déception d'amour, en véritable héroïne de Racine ou de Mme de Lafayette. Car c'est bien déjà une première ébauche de la société du grand siècle que nous avons sous les yeux. Les hommes, lorsqu'ils s'adressent aux femmes, emploient un langage choisi et mesuré, même pour exprimer la passion la plus ardente. La déclaration du sire de Coucy à la dame du Fayel, celle de Lancelot à Genièvre dans le roman en prose, les nombreuses confidences des amants de Marie de France témoignent d'une délicatesse de ton et de sentiments qui n'a pas été dépassée à Versailles. Mais, derrière ce rideau de conventions élégantes, on devine parfois des drames psychologiques poignants, de cruels conflits de sentiments, du genre de ceux qui se dissimuleront sous la noble versification d'un Racine. Des poèmes comme *Flamenca*, *le Sire de Coucy*, *la Châtelaine de Vergi* et les lais de Marie de France, ne laissent aucun doute à cet égard. Comme cinq cents ans plus tard, c'est la femme qui est au centre de toute cette vie mondaine, la femme relevée, affinée, ornée par un siècle et plus de progrès sociaux innombrables. Jadis traitée durement par l'homme et tenue de faire les premières avances, elle a su modifier de fond en comble sa situation. Bien des causes ont concouru à ce résultat. En vidant de seigneurs la plupart des fiefs de France, les Croisades ont obligé les femmes et les ont habituées à exercer le pouvoir. Le droit romain, toujours en usage dans le midi, a influé, vers la même époque, sur les institutions féodales plus défavorables à la femme. Dès la première moitié du XIIe siècle nous les trouvons, au sud de la Loire, dans la vaste région aquitaine, en possession d'une véritable royauté sociale et mondaine. Peu à peu ces usages se répandent dans le nord, et, vers l'époque où Éléonore d'Aquitaine siège sur le trône de France à côté de Louis VII, ils conquièrent la haute société. La période qui s'ouvre, la période « courtoise », sera celle de la domination sans limites de la femme. Bien loin d'être, comme précédemment, astreinte à aller au-devant de l'homme, elle le laisse maintenant venir à elle. Les poètes du XIIe et du XIIIe siècle se révoltent à l'idée qu'une femme pourrait faire la première l'aveu de sa passion à celui qu'elle aime. « Ce n'avint onques », dit Fénice dans *Cligès*, « que fame tel forfeit feist — que d'amer home requeist ». Ce sentiment, qui nous semble aujourd'hui si naturel, dut être conquis de haute lutte

par la civilisation de notre pays et substitué à la conception sociale toute contraire des Germains, qui, en dépit de la sotte théorie qui leur attribue en propre la « Frauenverehrung », avait posé en règle que c'était à la femme à offrir son amour à l'homme. Mais la forme que prit chez nous, au XIIe siècle, le sentiment amoureux mérite d'être considérée attentivement. Comme toutes les manifestations de la pensée et de la vie à cette époque, il porte, profondément marquée, l'empreinte de la civilisation féodale. Ce sont les rites mêmes de la vie féodale qui deviennent ses rites, c'est le langage féodal qui devient son langage. Et cela seul suffirait à nous indiquer quelles sont les origines de ce sentiment. Loin d'avoir des sources étrangères, comme on l'a prétendu quelquefois, il n'est que l'aboutissement régulier et logique de ce devoir de générosité envers les faibles que nous avons vu poindre à l'époque antérieure et que l'action de l'Église avait singulièrement approfondi et enraciné dans les âmes féodales. L'ascension politique de la femme et l'éveil du sens de la beauté chez les générations nouvelles ont fait le reste. On remarquera, d'ailleurs, que c'est au centre même de notre pays, en Limousin et en Auvergne, dans la région la moins touchée par les invasions romaine et germanique, qu'il apparaît tout d'abord avec les chants lyriques des troubadours. Les Germains d'outre-Rhin ne l'ont connu qu'après en avoir reçu la révélation par les œuvres des poètes provençaux ou français, les Anglo-Saxons et les Scandinaves — ces derniers les plus purs représentants de la race qui est censée avoir inventé la « vénération de la femme » — l'ont à jamais ignoré. En Allemagne même il n'a fait fortune que dans les régions avoisinant la France[1]. Il n'y a donc pas à se méprendre sur la nature intime de ce sentiment. Il est féodal jusqu'au fond. Et c'est seulement en le considérant comme tel qu'on parvient à le comprendre. Si l'adorateur se qualifie de « vassal », s'il parle de son « service », s'il apporte « l'hommage » de sa « foi » à sa « maîtresse » ou à sa « dame », et n'oublie pas de lui « faire sa cour » — expressions qui forment encore la partie essentielle de notre vocabulaire de l'amour — si, de toutes les femmes, il prétend avoir choisi la plus « digne », et s'il se propose fermement de « mériter » son amour en montant lui-même en « prîs », on jugera que cette concordance si parfaite

1. Sur les aptitudes des Germains à la vénération de la femme cf. nos *Origines*, I, p. 430 et suiv.; sur leur *treue*, p. 425 et suiv.

entre les conceptions féodales et la représentation qu'on se fait de l'amour, ne saurait être extérieure ni fortuite, qu'un lien secret les unit et qu'il dut y avoir, à la naissance de ce symbolisme si frappant, tout un ensemble de faits réels qui l'expliquent et le justifient[1]; que, par exemple, ce fut bien primitivement à sa « dame » féodale que le troubadour adressa l'ardent « hommage » de sa « foi », où se mêlait l'adoration respectueuse de sa beauté, et que, plus tard, ce vocabulaire s'imposa aux chevaliers eux-mêmes en quête d'amour. Cette considération, qui suppose en première ligne l'avènement *politique* de la femme auquel il a été fait allusion plus haut, est la seule qui permette de rendre compte d'une manière satisfaisante du caractère si nouveau et si fécond du sentiment amoureux tel que l'a compris cette époque, de sa « vertu ennoblissante », de la tension vers le bien qu'il imprime à tous ceux qui l'éprouvent. Pour être aimée il faut être la plus noble et la meilleure des femmes, pour être agréé il faut dépasser en valeur, en générosité, en largesse, tous les chevaliers. De là les épreuves infinies que s'imposent les gentilhommes épris d'une dame illustre, les prouesses merveilleuses d'abnégation ou de courage qu'ils accomplissent. « La valeur des chevaliers grandit ou diminue en raison de la bonté, de la valeur de la dame qu'ils font vœu d'aimer », dit un roman du temps. Qu'on se garde de passer avec indifférence devant cette interprétation si féconde de l'amour. Elle a façonné l'âme des peuples modernes pour toujours. C'est celle qui est à la base de l'œuvre du Dante et lui confère sa singulière grandeur, c'est celle qui se dégage des sonnets de Pétrarque, c'est celle qui inspirera inconsciemment nos classiques, un Corneille, un Racine, c'est celle qui s'exprime dans l'*Iphigénie* et le *Tasse* de Gœthe, et que les deux derniers vers du *Faust* proclament : *Das ewig weibliche zieht uns hinan.* Soumis à cette éducation complexe du « monde » et de la « vie de société », formé et paré par les mains délicates de la femme, source de toute grandeur et de toute vertu, le chevalier « courtois », tel que le rêvait cette grande époque et tel qu'elle l'a réalisé bien souvent, se dessine nettement à nos yeux, modèle bien reconnaissable déjà du « galant homme » ou de l' « honnête homme » de notre

1. C'est ce qui a été mis en lumière par M. Wechssler dans un article de la *Zeitschrift für französische Sprache und Liter.*; 1902, p. 159 et suiv., et dans son livre *Das Kulturproblem des Minnesangs*, Halle, 1909.

XVIIe siècle. Rompu aux exercices guerriers plus que jamais en honneur, il est élégant et soucieux de sa tenue. C'est un « cavalier ». Il a cette teinture de poésie et d'art qui convient à l'homme de salon. Il est surtout un « causeur », habile à exprimer les sentiments les plus délicats. Inaccessible aux considérations vulgaires, qui sont le propre du bourgeois, il dédaigne les profits matériels et a la main toujours ouverte. Il se donne au plaisir des autres, son seul but, sa seule récompense. Fait pour plaire et pour plaire à des femmes, il possède surtout un tact exquis. Les qualités que les poètes lui recommandent avec le plus d'insistance sont le « sens » et la « mesure ». Il ressemble à « monseigneur » Gauvain, le grand favori des romans de l'époque, le héros de la littérature « courtoise », ce joli garçon aux yeux clairs et francs, bon compagnon, ami serviable, toujours prêt à s'oublier pour rendre service à ceux qui ont besoin de lui, défenseur-né du malheur, adversaire de toutes les méchancetés et de toutes les bassesses, adoré de toutes les femmes et les aimant toutes, sorte de don Quichotte français, mais de don Quichotte fou et sage, calme et souriant dans les plus extravagantes aventures, qu'on se figure presque avec une jolie moustache blonde, un large chapeau de feutre à panache couvrant ses boucles légères, le manteau fièrement jeté sur l'épaule, en mousquetaire de Louis XIII ou en chevalier d'Hamilton, idole éternellement choyée de l'imagination française, et qui déjà, demande à Dieu d' « aimer la plus belle » et « d'être le plus vaillant ».

Prou fu et de molt grant misure;
D'orgueil et de forfait n'out cure;
Plus solt faire que il ne dist,
Et plus doner qu'il ne promist [1].

1. Nous avons dit ailleurs (*Origines de l'influence française en Allemagne*, I, p. 288-297), ce que nous pensions de la methode reprise récemment par M. Luchaire (*La société française au temps de Philippe Auguste*, Paris, 1909), qui consiste à résoudre la civilisation du moyen âge, et spécialement du XIIe siècle, en un chaos de forfaits de toute nature. Le tableau que l'on obtient de cette façon est pittoresque, à coup sûr, mais très incomplet. Il équivaut à celui que l'on tracerait de notre époque en prenant pour source unique de renseignements la *Gazette des Tribunaux*. Les brutalités et exactions de toute espèce que récèlent les chartes et « documents d'archives » seraient-elles toutes historiques, (encor faut-il prendre garde que ces faits divers groupés dans un livre produisent un tout autre effet que répartis sur un siècle et dix millions d'hommes) que l'on n'aurait explore qu'une faible partie de l'âme individuelle et collective du temps. Comment ces [illegible] ne

IV

On comprendra facilement qu'une pareille transformation des mœurs et de l'idéal social ait eu sa répercussion sur la littérature. Dès la seconde moitié du XIIe siècle on assiste, en effet, à une évolution caractéristique de ce côté. La composition du public et ses goûts se sont modifiés. Au lieu des anciennes assemblées de guerriers qui prêtaient l'oreille aux chansons de geste, des paisibles réunions de femmes occupées à filer qui s'égayaient aux chansons de toile, ce sont des sociétés mondaines, on pourrait presque dire des « salons » qui formeront désormais le cercle restreint d'auditeurs ou de lecteurs avec lesquels les poètes auront à compter. A ces seigneurs et à ces dames de bonne compagnie, épris de belles manières, d'aventures romanesques, d'analyse sentimentale, il faudra une nourriture plus délicate qu'aux frustes générations d'antan. Et si, jadis, les hommes avaient donné le ton, ce rôle sera désormais réservé aux femmes. Déjà, dans les cours du centre et du midi de la France, où elles régnaient depuis un siècle, leur influence avait amené un changement profond dans l'orientation de la poésie. C'est grâce à elles que les fraîches chansons de mai, écloses dans les heureuses vallées du Poitou et du Limousin, au pied des collines couronnées de bruyère rose, et qui, primitivement, avaient accompagné les danses en plein air des garçons et des filles, avaient peu à peu dépouillé leur caractère rustique et populaire pour adopter les manières plus choisies des « cours » seigneuriales. Ainsi la chanson pro-

voient-ils pas, qu'avec une société de ce genre, la naissance de la chanson de geste, du grand art gothique, de la chevalerie, des romans de chevalerie, du lyrisme d'oc et d'oïl deviennent inexplicables? Et, pour rester spécialement dans le domaine des mœurs, il n'est plus possible de comprendre, avec une représentation pareille, que ce soit justement le monde féodal français qui ait imposé au XIIe siècle sa morale hautement idéaliste à l'Europe entière. Si M. Luchaire avait *réellement* étudié les chansons de geste, au lieu de se contenter d'en citer des épisodes traditionnels, il y aurait trouvé, au-dessus de la couche d'instincts barbares qui y figure, tout un effort d'idéalisme qui, lentement, nous achemine à la morale de l'honneur et à la courtoisie. S'il avait jeté les yeux au delà de nos frontières, il aurait vu que cet effort d'idéalisme de la France avait une tout autre valeur que les querelles de mur mitoyen dont son livre déborde. Se figure-t-on le portrait que l'on obtiendrait de la grande civilisation d'Athènes en éliminant les statues de Praxitèle et les traités de Platon pour ne garder que les tristes rapports d'un Thucydide lui-même sur les hommes et les institutions?

vençale était née, qui redisait dans ses mètres subtils et ses termes voilés, que de gracieuses mélodies accompagnaient de leur vol ailé, les adorations longues et patientes des amants, les qualités exquises de leurs dames, l'espoir sensuel et mystique de la « joie » achetée au prix de tant de souffrances et de tant de prouesses, ou encore dissertait finement sur la nature et les lois de l'amour véritable par opposition au faux amour, ou enfin célébrait discrètement le rendez-vous réel ou fictif accordé par la maîtresse adorée, dans le mystère d'un donjon isolé, au haut duquel le veilleur familier faisait le guet, sondant l'horizon, prêt à pousser le cri d'alarme aux premières lueurs de l'aube qui devait mettre fin à ces secrètes effusions. Du centre de la France, sa patrie première, la chanson provençale gagna bientôt les provinces du nord, où elle s'introduisit, comme d'ailleurs la doctrine de l'amour courtois elle-même, dans le cortège de la belle Aliénor d'Aquitaine, dont les deux filles, Marie, comtesse de Champagne, Aélis, comtesse de Blois, firent de leurs cours de véritables foyers de propagande littéraire « provençale ». Et c'est ainsi que l'ancien lyrisme français fit bientôt place à la poésie plus savante, plus personnelle des Jaufre Rudel, des Bernard de Ventadour, des Arnaud de Mareuil, des Girault de Bornehl, des Pierre Vidal et des Folquet de Marseille. Sur les traces de ces brillants prédécesseurs on voit donc s'avancer, après Chrétien de Troyes, qui fut un de leurs premiers imitateurs, la troupe harmonieuse des Huon d'Oisi, des Conon de Béthune, des Blondel de Nesle, des Gui de Coucy, des Gace Brûlé, des Aubouin de Césanne, dont l'art, moins riche que celui des Limousins et des méridionaux, accuse parfois plus de naïveté et de sincérité. Ce charmant et délicat lyrisme, tant du nord que du sud, dont notre époque vient si heureusement de retrouver les mélodies longtemps oubliées [1], suffirait à la gloire d'une grande période littéraire; il ne fut cependant que la voix la plus légère et la plus aérienne du large et profond orchestre de poésie qui emplit ces deux siècles uniques. Au contact des brises caressantes de l'Aquitaine, l'âpre chanson de geste elle-même s'est amollie. Entre ses épisodes farouches des intermèdes romanesques se sont introduits. Les jeunes héros rencontrent plus souvent qu'autrefois de jolies princesses sarrazines, et c'est à leurs

1. J. Beck, *Melodien der Troubadours*, Strasbourg, Trübner, 1908.

amours plus qu'à leurs combats que le public s'intéresse. Mais le genre antique de la chanson de geste ne devait pas lui-même suffire longtemps à ces générations nouvelles. Vers 1150 on voit apparaître presque simultanément le poème « antique », le poème « byzantin », le poème de « chevalerie » et le poème « d'aventures ». Les beaux contes laissés par l'antiquité, ou transmis par l'Orient et le monde celtique, en fournissent la matière. La riche féerie celtique surtout grise les imaginations qui se laissent promener, ravies, d'aventure en aventure, de prodige en prodige, dans les mystérieuses forêts bretonnes, où il y a des châteaux enchantés, des fontaines merveilleuses, des fées, des géants et des nains étranges. Mais tout cela n'est en somme qu'un revêtement extérieur de fantaisie. Ce que les dames et les seigneurs de la période « courtoise » demandent aux poètes, à ceux qui leur narrent les exploits d'Étéocle et de Polynice, les prouesses d'Hector et d'Achille, les errements d'Enée, comme à ceux qui évoquent les splendeurs de la cour d'Arthur et les fabuleuses expéditions de ses fidèles compagnons de la Table-Ronde, ou encore la singulière destinée de quelque jeune prince d'Orient jeté dans les complications les plus singulières, c'est une analyse minutieuse et fine des sentiments, de subtils et douloureux conflits moraux, des épreuves et des joies intérieures, dans lesquels l'amour tiendra la première place. Et ils exigent encore d'eux qu'ils les transportent dans un monde d'une élégance suprême, dans des palais magnifiques où des seigneurs et des dames superbement vêtus, délicieusement oisifs, attentifs uniquement à déployer toutes les ressources d'une éducation parfaite, causeurs délicats, jouisseurs d'élite, ne vivront, libérés de tout souci vulgaire, que pour goûter les émotions supérieures que procurent la gloire ou la passion. Déjà visible dans le *roman de Thèbes*, cet idéal s'accuse dans le *roman d'Éneas* et plus encore dans le *roman de Troie* de Benoît de Saint-More, pour triompher pleinement dans les œuvres de Chrétien de Troyes, le représentant typique de la littérature de cette époque, le Racine du XIIe siècle, ingénieux et subtil conteur, connaisseur profond du cœur féminin, styliste élégant et mesuré, véritable maître-ès-art de « courtoisie ». Tout autour de lui ce n'est que la préparation ou la prolongation de sa manière que l'on découvre, aussi bien chez Marie de France et Gautier d'Arras, que chez Renauld de Baujeu et Raoul de Houdenc, avec un

peu plus de féerie ici, de patiente dissertation là-bas, d'imprévu romanesque ailleurs. Un instant même, en parcourant les jolies œuvres qu'on a dénommées si improprement « poèmes d'aventures », on pourrait se croire, n'était le coloris, transporté cinq cents ans plus tard, en plein XVIIe siècle, tant l'observation y est sobre et juste, tant le tact dans l'analyse y est sûr, tant la préoccupation de la seule vie intérieure y est prédominante. Mais il ne nous est pas permis de nous arrêter trop longtemps sur ces documents si expressifs de l'instinct littéraire français, de celui qui reparaîtra inlassablement à toutes les époques, car il nous faut bien, au moins du geste, montrer tous les genres nouveaux qui escortent le roman et le lyrisme; ces mystères, ces miracles, ces « opéras[1] » ces vies de saints, ces chroniques rimées, ces satires — pourquoi la rapidité de cet exposé nous interdit-elle de dire un mot de *Renart*? — ces traités didactiques ou scientifiques, ces fabliaux, les uns vêtus de « courtoisie », les autres plutôt d'allure cléricale ou bourgeoise, et qui se rangent derrière les princes de la poésie comme ces prélats et ces abbés, ces scribes ou ministériaux qui figuraient aux cérémonies dans le cortège des grands féodaux : image en raccourci de la société de leur temps dans la hiérarchie normale de ses éléments bigarrés.

V

Si remarquable, cependant, qu'ait été l'effort littéraire de ces « grands siècles » français du moyen âge, il a été certainement dépassé par leur effort artistique. Et ici encore nous retrouvons les mêmes classes de la population à l'œuvre, c'est-à-dire la noblesse et les clercs, avec cette différence, toutefois, que les rôles sont intervertis, et que les féodaux, qui étaient là-bas au premier rang, passent ici au second pour s'effacer devant les gens d'Église, phénomène bien naturel puisque l'art de cette époque fut religieux avant tout et que les traditions sommaires de l'antiquité romaine, qui ont servi de point de départ à sa rénovation, avaient survécu exclusivement dans les monastères. L'éveil artistique de la France est contemporain de son éveil

1. Le *Jeu de Robin et Marion*, d'Adam de la Hale (XIIIe siècle) n'est pas autre chose.

politique, social et littéraire. C'est vers la fin du xe siècle qu'il s'est produit. Le xie et le xiie siècle en ont contemplé ensuite les grands résultats. On distingue d'ordinaire dans l'évolution de l'art français au moyen âge deux périodes, la période romane et la période gothique. Justifiée du point de vue de l'histoire de l'art, cette division est sans utilité, nuisible même pour l'histoire de la civilisation, préoccupée surtout d'étudier les instincts et les sentiments nationaux qui manifestent leur activité dans ce domaine en même temps que dans les domaines voisins. Car les tendances spécifiques du mouvement artistique français sont les mêmes pendant ces deux époques, dont la seconde ne fait que porter à leur plein épanouissement les germes enfantés par la première. D'un côté comme de l'autre c'est l'audace inventive, l'effort de progrès visant à la systématisation harmonieuse, à la « rationalisation » élégante des œuvres, qui s'affirme avec éclat chez nous. Tandis que les écoles germanique et lombarde limitent, en effet, leur tâche au souci de dégager des modèles carolingiens toutes les possibilités de développement qu'ils contiennent, sans chercher à s'en affranchir, immobiles dans un serein labeur de patience et de minutieuse ornementation, c'est, en France, une fébrile activité de progrès dans toutes les branches de l'art, en particulier dans l'architecture et la sculpture, activité qui s'exprime, en face de l'unité d'esprit des écoles du Rhin et du Pô, par la multiplicité des centres de production et la diversité profonde de leurs méthodes comme de leurs objectifs. En Auvergne, en Languedoc, en Périgord, en Poitou, en Bourgogne, en Normandie, on cherche et on innove dès la période romane, et, bien que rattachés les uns aux autres par les liens que la domination de Cluny a noués entre les monastères des diverses provinces, ces efforts de renouvellement, en rapport étroit avec les souvenirs, les ressources, le génie de chaque région française, s'orientent vers des solutions aussi différentes que possible, par des moyens on ne peut plus variés, la robuste Auvergne cherchant avant tout à obtenir la solidité, le brillant Languedoc se montrant plus sensible à la luxuriance des formes, le prudent Poitou s'en tenant aux combinaisons éprouvées, la fière Bourgogne, ici comme ailleurs, accusant sa témérité idéaliste. Mais partout on va de l'avant. C'est chez nous, en France, que les deux tours encadrant la façade, les beaux portails largement ouverts à la foule, les chœurs entourés de déambulatoires et garnis de chapelles

rayonnantes, l'ornementation des hauts murs intérieurs, le plan cruciforme, apparaissent pour la première fois, systématiquement et organiquement conçus et appliqués. Mais le besoin de logique et d'unité de l'esprit français se manifeste surtout dans l'emploi de la voûte de pierre qu'on substitue partout dans le centre et le sud de notre pays aux anciennes toitures de bois [1]. Quelles qu'aient été les causes occasionnelles de ce progrès hardi, causes qui se manifestaient ailleurs que chez nous, le caractère profond et unique du mouvement artistique français aura été d'accepter tout de suite la nécessité de la voûte et de chercher à concilier l'existence de cet organe capital avec les autres progrès accomplis jusque-là et qu'on n'entendait pas sacrifier. Le voûtement des églises est la grande idée du style roman et c'est une idée aquitaine [2]. Rien que par cette conquête hardie l'art français du moyen âge se serait acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance des générations futures. Mais cette acceptation de la voûte n'était que le point de départ d'une série de recherches destinées à la faire entrer organiquement dans le plan de l'édifice religieux tel qu'on le concevait alors. Ces recherches furent la grande préoccupation des écoles romanes françaises, jusqu'au jour où, de ces tentatives indépendantes et cependant convergentes, résulta la magnifique formule gothique, dont le centre de rayonnement, sinon le berceau, fut cette province qui commençait à imposer son autorité, son langage et son goût à toutes les autres : l'Ile-de-France [3]. Nous n'insisterons pas ici le principe à la fois si rationnel et si courageux de l'architecture gothique [4]. Comme

1. Dehio und von Bezold, *Die christliche Baukunst des Abendlandes*, t. I, p. 312, 380 et suiv. — Cf. Brutails, *Archéologie du moyen âge*, p. 53.

2. De Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, p. 227, 238 et suiv.

3. Sur la collaboration de toutes les écoles françaises au style gothique, déjà lumineusement démontrée par Dehio et von Bezold, et sa constitution définitive dans l'Ile de France cf. de Lasteyrie, *loc. cit.*, p. 259 et suiv.

4. La solution gothique consiste essentiellement dans l'établissement d'une armature indépendante de nervures qui décomposent la voûte d'arêtes en une série de voûtins venant s'appuyer sur elles et dégagés les uns des autres, de telle sorte que toute la charge de la voûte, reportée sur ces membrures robustes, soit canalisée et dirigée sur des points déterminés où on l'annihile par le moyen des arcs-boutants. En d'autres termes, ce n'est plus, comme dans le roman, un laborieux système d'appareillage, où les diverses parties de la voûte, solidaires les unes des autres, devaient être établies dans un équilibre parfait, d'autant plus difficile à obtenir que la voûte était plus large et plus longue, et dont la poussée latérale restait diffuse, qui joue ici le rôle principal, mais cette croisée d'arcs « ogifs » tendus en diagonales entre

toutes les idées justes et belles, il exerça une action rénovatrice immense sur le domaine entier des arts. Non seulement les cathédrales immortelles qui décorent la vieille Cité parisienne, Reims, Amiens, Bourges et mille autres villes de France s'élevèrent comme par enchantement, mais la sculpture, l'orfèvrerie, la ciselure, la peinture furent pénétrées et recréés pour ainsi dire par le génie du gothique qui donna à toutes ces productions l'unité de style qui est la marque des grandes époques de l'art. Cette unité de style fut l'expression d'une pensée profondément aristocratique et « courtoise », sœur de celle qui inspirait le code nouveau de vie et la poésie de l'époque. A cet égard la floraison artistique du XIIe et du XIIIe siècle est inséparable des autres manifestations de son noble idéal. Déjà l'art roman avait été profondément imprégné d'influences féodales, non seulement parce que les constructions d'abbayes, qui le préoccupèrent avant tout, s'effectuèrent en collaboration intime avec la noblesse provinciale qui fournissait le terrain, les matériaux, l'argent, souvent la main-d'œuvre, et s'intéressait vivement aux travaux, mais en ce sens aussi qu'un lien étroit, quoique mal déterminé encore, existait entre l'architecture militaire du XIe siècle et son architecture religieuse, les tours de façade des églises, par exemple, paraissant bien avoir repré-

les quatre angles de chaque travée. Une fois cette croisée établie, le plafond est terminé, il ne reste plus qu'à garnir les vides de segments de voûte, faciles à appareiller et dont la solidité ne fait plus question. Les murs eux-mêmes, n'ayant plus rien à soutenir, ne sont là que pour remplir les vides qui existent entre les piles qui reçoivent les nervures. On peut donc les percer de baies aussi larges qu'on voudra. Le problème de l'éclairage de l'édifice, si ardu dans les constructions romanes, à cause de la nécessité d'épaissir les murailles, n'offre plus de difficultés. L'édifice sera, en outre, aussi vaste qu'on voudra puisque la voûte ne l'écrase plus. L'organe vital du monument gothique étant la croisée d'ogives, tout l'art des maîtres d'œuvre a consisté à lui assurer, pour l'œil comme pour la raison, la place la plus importante. Piliers, baies, arcs, tout lui est subordonné et l'accuse. « Dans le système gothique, dit M. Gonse, l'ossature indépendante de la voûte, c'est-à-dire les nervures, y compris les formerets, dirige complètement le nombre, la disposition et la forme des points d'appui ; elle commande le ressaut des tailloirs, l'encorbellement des chapiteaux, l'empattement des bases et distribue la vie dans tous les membres de l'édifice. La colonne, la colonnette et le pilastre, ne sont, en un mot, que le prolongement de la nervure. La voûte est si bien le point de départ de tout le système que les architectes de l'époque ogivale établissent le plan de leurs édifices par les voûtes. En effet, la projection géométrale des voûtes doit donner la disposition du plan sur le sol, car, théoriquement, la construction gothique ne se compose que de voûtes et de supports. Tout le reste n'est que hors-d'œuvre ou décoration. » C'est la beauté obtenue à force de logique. Racine aussi disait que ses tragédies étaient faites quand il en avait établi le plan.

senté à l'origine un organe de seigneurie et de défense. A l'époque gothique, en tout cas, cet esprit aristocratique de l'art français éclate de toutes parts avec une lumineuse évidence. Les constructeurs des grandes cathédrales ne sont plus comme autrefois des abbés, mais des prélats, issus des meilleures familles du royaume, véritables princes ecclésiastiques, façonnés par la vie de cour et ouverts à toutes les jouissances de la belle civilisation mondaine de leur temps, ainsi les Hugues de Coucy à Sens, les Baudoin de Boulogne à Noyon, les Pierre de Celles à Reims, les Nivelon de Cerisy à Soissons, les Gautier de Mortagne à Laon, les Maurice de Sully à Paris, les Guillaume de Seignelay à Auxerre et bien d'autres encore. En outre, les architectes eux-mêmes, auxquels ils confient ces travaux, ne sont plus des moines, ainsi qu'à l'époque antérieure, mais bien des « maîtres d'œuvre » laïques, un Guillaume de Sens, un Robert de Luzarches, un Thomas et un Renaud de Cormont, un Libergier, un Villard de Homecourt, un Pierre de Montereau — noms qu'il faudrait inscrire à côté de ceux de Brunellesco et de Michel-Ange et plus haut encore — entourés d'artistes et d'ouvriers purement laïques aussi, et c'est pour ce motif que Viollet-le-Duc a eu parfaitement raison d'opposer le gothique laïque au roman monastique. Enfin, si l'on considère la sculpture qui s'étale aux porches de ces grandes cathédrales de France, presque toutes vouées à Marie — la princesse céleste que les troubadours et trouvères chantaient, émus d'un amour ardent et respectueux, avec les mêmes termes et les mêmes images que leurs « dames » terrestres — on ne pourra qu'être frappé de l'aspect aristocratique des figures, de la grâce des visages, de la noble et délicate vie intérieure qui s'exprime, en gestes si parfaitement mesurés et « courtois », de ces corps de grands seigneurs et de nobles princesses transposés en saints et en saintes. Retrouvée et remise en honneur au XI[e] siècle par les moines réformateurs de chez nous, désireux de faire de la propagande par l'image comme ils en faisaient par la poésie, la sculpture s'imprégnait maintenant de la souriante et fière distinction de l'âge courtois. A cet égard la Vierge du tympan de la façade ouest de Notre-Dame de Paris (portail de gauche), les groupes de la Mère de Dieu à Amiens, et l'Annonciation, la Visitation de la porte centrale de la façade ouest de Reims sont caractéristiques. Mais on retrouverait cette empreinte profonde du siècle dans tous les produits artistiques qu'il a laissés, dans

ses vitraux et ses tapisseries, dans ses miniatures, ses coffrets et ses statuettes d'or ou d'ivoire, dans les chefs-d'œuvre sans nombre que recèlent les trésors de nos églises et l'ameublement de nos châteaux. Inventif et original comme pas un, rationnel et harmonieux dans toute sa conception, d'une ingéniosité, d'une souplesse, d'une grâce dans l'ornementation de détail qui n'ont jamais été égalées, l'art gothique représente la création la plus parfaite qu'ait mise au jour le génie de notre race. L'adaptation complète de la noblesse de la forme à la noblesse de la pensée qui lui avait été refusée dans la poésie, il l'a obtenue dans une architecture, admirable autant par sa beauté extérieure que par son idéalisme intérieur, et qui est toute à lui, rien qu'à lui.

VI

Il ne faut pas se méprendre sur l'importance des diverses initiatives de la France examinées jusqu'ici. C'est toute une civilisation nouvelle dans son esprit, nouvelle dans son expression, que notre pays, du XIe au XIIIe siècle, a donnée au monde moderne. Grâce à son audace, à sa puissance de synthèse et de réalisation, la société issue des Invasions et du Christianisme, longtemps incertaine de la route à suivre, longtemps tiraillée entre des influences contraires, se voyait désormais en mesure de dresser, en face du grand édifice de la culture antique, une organisation puissante, originale, parfaitement cohérente de pensée et d'action. Et nul autre peuple que le nôtre n'a le droit de revendiquer le mérite de cette production superbe. C'est dans le silence et l'immobilité générale de l'Europe qu'il a construit de toutes pièces ce vaste ensemble. Bien qu'on puisse, en effet, çà et là, relever chez les nations voisines de faibles tentatives de progrès, il n'en reste pas moins assuré que non seulement les principaux efforts de détail, mais encore l'énorme travail de mise au point, d'unification et de traduction plastique a été son œuvre. Où donc la féodalité, la réforme religieuse, l'architecture romane, la littérature épique et lyrique ont-elles fait leur première apparition, évolué le plus vite, pris leur aspect caractéristique le plus tôt? Chez nous. Où donc, de cette masse déjà considérable d'apports nouveaux, la belle civilisation « courtoise », une et diverse dans sa concep-

tion des rapports sociaux et de la morale, de la poésie, de la beauté esthétique, a-t-elle tiré sa prodigieuse formule? Chez nous encore. Et, combien cette civilisation qui naissait était différente de la précédente, on s'en rendra compte en confrontant son principe avec celui qu'on découvre au fond de la culture antique : d'un côté, la cité oppressive de l'individu par sa religion, ses lois, ses coutumes, de l'autre, l'individu soustrait à l'influence de la cité, isolé par son habitat, maître de ses actes, roi, juge et guerrier en une seule personne, placé directement en face de sa responsabilité propre; d'une part, l'homme maître de la femme, dur aux déshérités, dressé à l'utilitarisme, de l'autre, la femme, érigée en souveraine de la vie de société, ployant l'homme au respect de sa grâce désarmée, le prosternant aux pieds de sa faiblesse, le conduisant par la main sur les sentiers de la prouesse et de l'honneur; là-bas, une poésie et un art admirablement réguliers par leur forme extérieure mais positifs, circonscrits, froids dans leur âme intime; ici, dans l'épopée, le lyrisme, l'architecture et la statuaire, un moindre souci peut-être de beauté pure, mais un élan formidable d'idéalisme qui déborde des strophes, pousse les lignes de l'ogive vers le ciel, illumine les visages de pierre. Que, maintenant, ces symboles fussent bien ceux qu'attendait l'humanité nouvelle on n'en doutera plus, si l'on mesure du regard leur carrière. C'est de l'organisation politique féodale, avec son suzerain présidant la cour des pairs appelés à délibérer sur les affaires communes ou à prononcer un jugement, que viennent en droite ligne notre monarchie parlementaire et notre jury; c'est sur la vénération respectueuse de la femme et sur le culte de l'honneur, synthèses des qualités de l'homme d'élite, qu'est fondée notre morale de l' « honnêteté »; c'est au lyrisme provençal et français que se rattache, par l'intermédiaire de la chanson, du *lied*, de la « romance », notre lyrisme actuel, celui du Romantisme; c'est de la chanson de geste et du poème de chevalerie qu'est sorti, en passant par les rédactions en prose de la fin du moyen âge, notre roman d'aujourd'hui; c'est du théâtre des mystères et miracles que le drame de Shakespeare, celui de Calderon, et aussi, en dépit des apparences, celui de Corneille, sont issus. Où est le point de départ du Dante? Dans nos poèmes du genre de l'*Expurgatoire de saint Patrice* et dans nos chants provençaux. Pétrarque est le continuateur direct des troubadours; Boccace, des conteurs de fableaux; Pulci, Boiardo,

l'Arioste, le Tasse prolongent, en plein retour à l'antique, le règne de notre chanson de geste et de notre roman courtois. Voici qu'on commence même à soupçonner la Renaissance artistique italienne d'avoir, comme sa Renaissance littéraire, des sources françaises. Et qui ne sait que l'origine des Universités modernes remonte encore à cette époque? Ce qu'on ignore plus généralement, c'est que, par les académies italiennes et les chambres de rhétorique flamandes, nos sociétés savantes se relient aux « puys » français du XIIIe siècle. On pourrait allonger indéfiniment cette énumération si l'on voulait examiner l'art militaire, l'agriculture, l'industrie, le commerce, la banque modernes. Au principe de toutes ces institutions, qu'une fausse science a fait dater soit de la Renaissance soit de l'antiquité, il y a le grand effort français de l'époque féodale et courtoise. Nous ne serons donc pas surpris de constater que la chrétienté tout entière ait accueilli avec un empressement extraordinaire les conquêtes de notre civilisation. La période que nous venons d'étudier est peut-être celle qui a vu l'expansion la plus prodigieuse du génie français. En Angleterre [1], dans l'Italie du sud et dans l'Italie du nord, en Grèce, à Chypre, en Palestine et dans la petite Arménie, le français s'imposa comme langue officielle. Dans tout le reste de la chrétienté, en Espagne et en Portugal, en Hongrie, en Allemagne, jusque dans les pays slaves et scandinaves, il fut l'idiome de la haute aristocratie. « Si tu veux devenir parfait dans la science, dit un texte norvégien de l'époque, apprends toutes les langues, mais spécialement la latine et la française parce que ce sont les plus répandues [2] ».

1. En Angleterre le règne de notre langue fut particulièrement durable. Le premier roi de ce pays qui ait parlé l'anglais, après l'invasion normande, est Henri IV (1399-1413). Ses prédécesseurs le comprennent, mais ne l'emploient pas. Le fameux Prince Noir a composé son « tombeau » en français. Au commencement du XIVe siècle, les livres destinés à la bourgeoisie sont écrits encore en français. Le poète Glower se sert d'abord du français puis de l'anglais (fin du XIVe siècle). Le premier discours prononcé en anglais au Parlement est de 1363. En 1362, Edouard III ordonne que les plaids aient lieu en anglais. Mais, lui-même, il ne sait que le français. Pour les actes publics, le français reste usité jusqu'au milieu du XVe siècle. Fortescue, au XVe siècle, juge qu'il est impossible à un juriste d'ignorer le français, cette langue dominant encore dans les tribunaux. Cromwell a voulu l'en proscrire, mais il s'y est maintenu jusqu'au XVIIIe siècle. En 1701 le Parlement refusait encore de l'y interdire. On sait que l'anglais moderne est un compromis entre l'anglo-saxon germanique et le français, ce dernier ayant fourni presque tout le vocabulaire de la vie supérieure.

2. *Kongespeilet*, édit. Keyser, Munch og Unger, Christiana, 1848, p. 6.

Martino da Canale constate que la langue française « cort parmi le monde et est plus delitable à lire et à oïr que nule autre [1] ». Et, en effet, ses compatriotes Philippe de Novare, Brunetto Latini, Rusticien de Pise, Marco Polo, Aldebrand de Florence, écrivent en français leurs ouvrages, tandis qu'en Sicile le provençal est devenu presque un idiome indigène. Un chroniqueur catalan, que les hasards de sa vie errante ont conduit en Morée, s'étonne d'y entendre parler un aussi bon langage qu'à Paris [2]. Dans cette « seconde France » qu'est la Grèce, comme dira un pape, il y a, en effet, des seigneurs de Villehardouin, de Brienne, de Champlitte, de la Roche-sur-l'Ognon. Du royaume de Jérusalem nous sont parvenus des textes juridiques d'une correction et d'une élégance qui ne laissent rien à désirer. On se doute bien, que dans ces colonies féodales françaises qu'étaient l'Angleterre [3], les Pays-Bas, le nord de l'Espagne, l'Italie du sud, la Terre Sainte, Chypre et l'Empire d'Orient, nos barons ne s'étaient pas contentés de mettre leur langue d'oc ou d'oïl à la mode; toutes les institutions, toutes les coutumes françaises s'y transportèrent avec eux et rayonnèrent de là dans les régions voisines. Des monts de l'Ecosse au Liban, de la Norvège au Portugal, les collines et les rochers se couronnèrent de châteaux à la française, construits suivant les principes de cet art savant que l'architecture militaire devait chez nous, d'une part, à la fréquence des guerres féodales, de l'autre à l'initiative hardie des constructeurs religieux, et qui avait laissé loin derrière lui, au XIIe siècle, non seulement les primitifs retranchements des Anglo-Saxons, des Scandinaves, des Allemands et des Slaves, mais encore les fortifications sarrazines ou byzantines, héritières pourtant de la technique romaine. Dans ces castels à la française ce fut toute la vie fran-

1. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 163.

2. « Perque hom deya que la plus gentil cavalleria del mon era de la Morea; et parlaven axi bell frances com dins Paris » *Chronik des edlen Ramon Muntaner* hgg. von K. Lanz, Stuttgart, 1844, kap. CCLXI, p. 468-469.

3. A propos de l'Angleterre, Villemain écrit avec justesse : « Cette influence a été si puissante que, bien qu'elle n'ait pu déraciner les vieux mots, elle a placé dans ces vieux mots d'autres idées. Si vous suivez plus tard le developpement de la littérature anglaise, vous reconnaitrez la trace de cette influence primitive dans la singularité qui fait que l'Angleterre, presque allemande par les origines de sa langue, est beaucoup plus française qu'allemande par les allures simples et le tour naturel et libre de son génie. » Rappelons aussi que l'invasion française de 1066 est le point de depart de l'évolution qui a mené l'Angleterre au parlementarisme.

çaise qui s'intalla. Le costume, l'équipement, le genre de vie de l'homme de guerre, se modelèrent partout sur ce qui se voyait chez nous. L'équitation, le maniement de la lance, les exercices tels que le tournoi, la quintaine et le behourd, l'usage de la bannière et du gonfanon, du blason, du sceau : toutes ces conquêtes de la chevalerie française s'imposèrent à l'univers entier, bien que plus rapidement et plus complètement dans les régions romanes ou celto-romanes que dans les contrées purement germaniques. Les mœurs courtoises trouvèrent le même accueil enthousiaste. Attentives et séduites, les nations chrétiennes, sans exception, essayèrent de s'assimiler le code nouveau de bravoure élégante, de largesse, de générosité, d'honneur, que la féodalité française présentait au monde ébloui dans l'auréole de ses fabuleux triomphes. De tous côtés on vint demander aux cours de Troyes, de Blois, de Gand ou de Paris l'investiture de la courtoisie. Les documents historiques et les œuvres littéraires du XIIe comme du XIIIe siècle nous montrent, à l'envi, les résidences françaises pleines de jeunes « bacheliers » étrangers, venus-là pour se former à l'art militaire et aux belles manières. Un peu partout on répétait avec le Brabançon Adenet, pour justifier cet empressement :

Car en anciens escrits
Trueve on que tousjours a esté
France la flours et la purté
D'armes, d'onnour, de gentillece,
De courtoisie et de largece
Ce est la touche et l'exemplaire
De ce c'on doit laissier et faire.

De leur côté les aventureux chevaliers français, recherchés universellement pour leur vaillance et leur politesse, et toujours prêts à s'en aller quérir gloire et fortune, contribuaient largement à cette diffusion de nos mœurs et de nos idées. Le thème du cadet normand, champenois ou angevin, au service d'un illustre prince d'outre-mer ou d'outre-monts, revient fréquemment dans les romans d'aventure ou les poèmes de chevalerie des deux grands siècles. Les jongleurs, les vagants, les étudiants étrangers de nos écoles si florissantes, étaient aussi d'actifs agents de propagande courtoise. Mais c'est peut-être encore par la littérature que le prestige de notre civilisation fut le plus universellement fondé. Rien ne saurait, en effet,

donner une idée de la vogue dont notre poésie féodale et courtoise jouit alors dans toute l'Europe. Jamais, depuis la diffusion de l'hellénisme, on n'avait assisté à pareil spectacle. Déjà nos chansons de geste avaient été lues et admirées partout : en Italie, où elles donnèrent naissance à tout un cycle très riche de continuations épiques rédigées en une sorte d'idiome franco-lombard, et où, jusqu'en plein XIX[e] siècle, les chanteurs populaires de Naples ou de Venise en récitaient sur les places publiques les plus fameux épisodes; en Espagne, où elles firent éclore les *cantares de gesta*; en Allemagne où nous allons les retrouver; en Scandinavie, où elles se sont conservées souvent dans des versions plus anciennes que chez nous, et où, d'évolution en évolution, elles sont devenues — aux îles Færoé par exemple — de véritables chants populaires; en pays anglo-saxon, aux Pays-Bas, jusqu'en Hongrie[1], chez les Slaves et en Grèce; mais ce fut bien autre chose encore pour le lyrisme et le roman « courtois ». Portées par leurs légères et fines mélodies, nos strophes lyriques, messagères de grâce, de délicatesse noble et de sentimentalité rêveuse, vinrent se poser sur les balcons de toutes les demeures seigneuriales des bords du Rhin, du Tage, du Pô, de l'Hèbre et de l'Oronte, sur les tilleuls germaniques, sur les orangers de l'Ibérie et de la Sicile, sur les oliviers de la Grèce et les palmiers de la Syrie. Et, dans tous ces lieux charmants, elles éveillèrent des échos. La poésie lyrique portugaise, catalane, italienne, celle des *Minnesinger* allemands, sont filles de la nôtre. Le roman de chevalerie fut plus goûté encore. Sa popularité tient du prodige. Il a enchanté l'Angleterre, la Scandinavie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, l'Orient pendant des siècles et des siècles. Nous avons déjà dit que les grands épiques italiens de la Renaissance lui doivent presque toute leur inspiration. A la même époque, dans la péninsule ibérique, Cervantès se verra obligé d'entrer en lice contre sa pullulante postérité. Ce qu'on ignore plus généralement, c'est que des hommes comme Shakespeare en étaient

1. Le jeune roi de Hongrie, Mathias Corvin « ad hujus modi carmina adeo erat intentus ut cibi potusque oblitus, inedia pressus, a mane usque ad vesperum, ad illorum vehementes ictus pugnamque acerrimam, quodammodo stupefactus, nil aliud cogitans, interdum gloria victoris accensus, brachia pedesque sub quadam pugnantium gesticulatione movebat, cum et pugnantibus et adesse et praesse videretur. » G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 133. Qui sait les moissons d'héroïsme que ces vieux chants ont fait lever?

nourris. Aux Pays-Bas, Maerlant s'usera à le combattre. La plupart de ces « livres populaires », qui se sont débités par milliers dans les foires européennes jusqu'à notre époque, n'en sont que la métamorphose suprême. Par eux l'héroïsme et la galanterie courtoise, que les grandes rédactions en prose de la fin du moyen âge avaient révélées à la bourgeoisie, et qui ont charmé des générations de lecteurs du XIVe au XVIIe siècle, ont franchi même le seuil des chaumières paysannes, refuges suprêmes aussi des grâces naïves de la pastourelle et des rondeaux du bon vieux temps. Ils sont immortels. Ils portent sous leur claire armure l'âme même de la France, l'imagination ardente et généreuse de la vieille race celtique. L'héroïsme chevaleresque de Corneille, l'amour tendre et généreux des héros de Racine, la bravoure exaltée et les soupirs des jeunes premiers romantiques se sont alimentés à cette source profonde et mystérieuse... Devant ce succès sans précédent de la littérature courtoise on serait tenté d'oublier la fortune des genres plus humbles. Mais le moyen de passer sous silence, pourtant, la triomphale tournée européenne du théâtre français du moyen âge, le succès universel de nos fableaux — sources du *Décaméron* — enfin de notre *Renart*? La quantité de semence poétique, jetée à ce moment-là par le génie français dans les sillons de la civilisation européenne, est véritablement stupéfiante. Et comment qualifier, maintenant, l'expansion de l'art gothique, qu'il nous reste à mentionner, et qui a couvert de ses superbes monuments une aire plus vaste encore peut-être que celle qui avait été fécondée par notre littérature? Tous ces édifices dont s'enorgueillissent l'Angleterre, les Flandres, les pays scandinaves, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, bien plus, la lointaine Chypre et la Grèce du moyen âge, y ont été suscités par des architectes français ou des élèves étrangers de ces architectes. Tout, là-dedans, est à nous, des clochetons du faîte aux vitraux de la nef et aux sculptures du porche. A Upsal comme à Cracovie, à Tolède et à Burgos comme à Canterbury, à Cologne et à Strasbourg comme à Vienne, à Bruges, à Louvain comme à Bathala, à Prague comme à Milan et à Florence, la France fut chez elle et laissa des marques de son passage que les siècles n'effaceront plus. On peut sans exagération dire d'elle, qu'au XIIe et au XIIIe siècle, elle a civilisé l'Europe, lui a donné la conscience de son individualité nouvelle par opposition à celle du monde antique, qu'elle l'a créée moralement.

VII

Il serait intéressant, à ce propos, de rechercher quelles furent les nations qui se soumirent le plus volontiers à l'hégémonie intellectuelle de notre pays et d'en déterminer les causes. On serait ainsi amené, croyons-nous, à établir une différence notable entre le groupe des peuples romans et celui des peuples germaniques. Tandis que les premiers ont été, politiquement, placés de très bonne heure sous la domination plus ou moins accusée de notre féodalité, ainsi l'Espagne, le Portugal, l'Italie du sud, les seconds (à l'exception de l'Angleterre, qu'il faut considérer, depuis la fin du XI[e] siècle, comme une véritable colonie française) n'ont subi qu'une tutelle morale. Il résulte de ce fait que la pénétration française a été bien plus aisée chez les uns que chez les autres. Mais, par contre, les pays du sud ayant un tempérament plus voisin du nôtre que les pays du nord, la civilisation française n'a pas apporté aux Romans des germes de progrès aussi complètement étrangers à leur génie que ce fut le cas pour les Germains, et, ainsi, son action n'a pas pris chez eux l'aspect révolutionnaire, violent, qu'elle a offert, en général, chez les autres. Mais c'est justement pour cette raison que l'influence française a été, sans contestation possible, plus véritablement utile et féconde dans la partie septentrionale de l'Europe que dans la partie méridionale.

Nulle part, en tout cas, elle n'eut des effets plus décisifs et plus amples qu'en Allemagne. Ce pays, conservateur d'instinct, nous l'avons vu, dès les premières années de son existence indépendante, fut, par elle, arraché de force à la contemplation placide du passé et poussé vers l'avenir. Rien n'est plus curieux que la manière dont la France est intervenue à cette époque dans les destinées de sa voisine ; rien, cependant, n'est resté plus longtemps obscur au regard des historiens de profession. L'attaque menée par le mobile génie français contre le patient génie tudesque ne s'est pas déroulée, il est vrai, sur le plan conventionnel où les érudits ont coutume de chercher les grands événements qui changent la face des nations : celui de la diplomatie et de la guerre. Elle a été souterraine, et les armes dont elle s'est servie ne sont pas de celles qu'on retrouve

dans les « documents d'archives ». Ce sont des moines qui ont engagé la lutte, sans y songer ni le vouloir, et ce sont des féodaux détachés du bloc français, les Lorrains de l'Empire, les Normands des Deux-Siciles qui l'ont continuée, sans viser eux non plus à la destruction de la puissance allemande. Et, pourtant, jamais attaque plus implacable n'a été dirigée contre les institutions et la grandeur de l'Allemagne [1]. Lorsque les Clunisiens — car c'est d'eux qu'il s'agit ici — se sont introduits en pays germanique, ils n'avaient d'autre but que de « réformer », au sens monastique, les nombreux couvents d'outre-Rhin. Mais, par la force même des choses, leur entreprise s'élargit et se transforma. Nous avons indiqué précédemment que la monarchie des Othons avait continué à s'appuyer, suivant le principe carolingien, sur l'Église nationale et sur la Papauté. Bien plus, pour être sûre à tout jamais de cette collaboration si précieuse de leurs évêques, de leurs abbés et du Souverain Pontife lui-même, dans un pays où le sentiment populaire ne comprenait même pas la portée de leur tâche unificatrice et ne s'élevait pas au-dessus du nationalisme de tribu, par suite ne soutenait que les ducs, ces adversaires implacables et toujours agissants de la Royauté, les monarques germaniques, profitant de la bonne volonté de leur clergé et de la faiblesse ou même de l'indignité de certains papes, avaient nettement fait de l'Église une servante de leur autorité. Ils ne nommaient pas seulement les évêques et les abbés, au mépris des lois canoniques, mais installaient leurs créatures sur le siège de Pierre. Or, les Clunisiens, nous l'avons expliqué, s'étaient, un jour, aperçu que la réforme des abbayes n'était qu'une partie de la tâche qui s'imposait à leur zèle ardent. L'Église se mourait non seulement de l'irrégularité des mœurs monastiques, mais de l'état de subordination indigne dans lequel les prélats et le pape lui-même se trouvaient à l'égard des puissances du siècle. Après avoir rendu l'indépendance aux couvents, ils voulurent affranchir les évêques et le vicaire du Christ. Mais ce n'est que petit à petit que ces idées se dégagèrent les unes des autres dans la pensée des Réformateurs. Lorsqu'ils prirent pied en Allemagne, dans la seconde moitié du Xe siècle et dans la première partie du XIe, grâce à la protection bienveillante des

1. Cette attaque est racontée en détail dans nos *Origines de l'Influence française en Allemagne*, t. I, 1re partie, chap. II, § 4.

empereurs eux-mêmes et surtout à la connivence de reines d'origine française ou italienne, ils ne se sentaient nullement en état d'opposition contre les institutions impériales. Mais les pratiques cyniques de Conrad II et d'Henri IV leur ouvrirent les yeux. Il vint un moment où le principe fondamental sur lequel reposait la monarchie allemande : l'autorité souveraine et arbitraire des empereurs sur l'Église nationale et sur la Papauté, leur parut inadmissible, monstrueux. Dès le milieu du XIe siècle, leur conviction à ce sujet était formée. Et, déjà à ce moment, ils étaient redoutables. Leurs partisans régnaient à Rome, gravissaient même les degrés du siège apostolique. Avec Grégoire IX, qu'entourait un véritable état-major de Clunisiens français intransigeants, c'était la doctrine de la grande congrégation bourguignonne dans toute son âpreté qui prenait possession de la Curie. Les imprudences d'Henri IV firent éclater le conflit. Derrière le Pape se rangèrent tous les éléments hostiles à l'empire germanique : les ducs allemands, les petits féodaux et les bourgeois italiens, la duchesse de Toscane, qui avait épousé un prince lorrain, les Normands des Deux-Siciles que la politique romaine avait su s'attacher, enfin, dans toute la chrétienté et particulièrement en pays tudesque, les moines et les clercs clunisiens. Ce fut un rude et tragique combat que celui de l'Empire et du Saint-Siège. Mais, après bien des heures angoissantes, les idées et les armes françaises eurent enfin le dessus. Humilié à Canossa, Henri IV fut chassé de Rome par les Normands et définitivement vaincu par l'énergie de deux papes français, Urbain II, ex-prieur de Cluny, le grand prédicateur de Clermont, dont le voyage en France fut une véritable revue d'armée, et Calixte II, qui, déjà, comme archevêque de Vienne, avait rétabli les affaires de Rome compromises par la faiblesse de Pascal II. Le traité de Worms marqua l'effondrement du système othonien. Désormais la monarchie allemande, qui, grisée par son rêve rétrospectif, n'avait pas eu la sagesse de se constituer une base politique solide, en acquérant des domaines, comme la prosaïque dynastie capétienne, était frappée à mort. Non seulement le clergé national et la Papauté échappaient à son autorité, mais toutes les forces indigènes et étrangères dont elle avait comprimé l'essor se développaient brusquement : duchés, petite féodalité, cités d'Allemagne et d'Italie[1].

1. *Origines*, 1re partie, chap. II, § 5 et 6.

Et. pendant ce temps, la France avait fait la croisade, c'est-à-dire usurpé cette direction générale de la chrétienté que les empereurs germaniques avaient si longtemps revendiquée. Un instant, cependant, on put croire que le génie d'un homme allait sauver la monarchie allemande. Mais c'est en vain que Barberousse, renouvelant les grandes prétentions d'autrefois, essaie de s'appuyer sur les *ministeriales* émancipés par la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, pour reprendre l'offensive contre Rome et soumettre l'Italie. Dans le conflit qu'il engage avec la Papauté c'est lui qui est vaincu et six expéditions en Italie, la destruction complète de Milan elle-même ne lui assurent pas la possession de la Péninsule. Si les monarques teutons réussissent, avec Henri VI, à mettre la main — par un mariage — sur le riche héritage des Normands des Deux-Siciles, ils ne retirent de ce gain inattendu et immérité, aucune espèce d'avantage, pas plus que de « l'achat » du royaume de Jérusalem par Frédéric II. Leur cause était perdue. En Italie, le pape et les villes ne voulaient plus d'eux et avaient les moyens de le leur signifier; en Allemagne, les cités du Rhin, qui, un instant, avaient fait mine de les soutenir, les abandonnaient, tout comme les *ministeriales* rassasiés, après avoir constaté qu'ils étaient incapables de maintenir l'ordre public. Quant aux grands dynastes territoriaux, ils entendaient désormais, non pas obéir à l'empereur, mais lui dicter des ordres, et les évêques, assimilés à eux par l'imprudence de Frédéric II, pensaient de même. Et c'est pourquoi les uns et les autres poussent leurs divers candidats à la monarchie, en attendant qu'ils acquièrent le droit de les élire. L'Allemagne du XIII[e] siècle n'est plus qu'un champ de bataille où les compétitions d'intérêts et de personnes déchaînent une affreuse anarchie. C'est l'agonie d'un régime. On se croirait reporté à l'époque de la décadence carolingienne en France. Même égoïsme cynique chez les grands, même lâcheté complaisante chez les fantômes de souverains qui, éphémères, s'agitent sur la scène puis retombent dans leur néant, jusqu'au jour, où, à la mort du fils de Frédéric II, s'ouvre la lamentable période du grand interrègne, pendant laquelle, villes, prélats et seigneurs territoriaux, achèvent de conquérir les droits souverains que les monarques ne leur avaient pas encore abandonnés. Et, partout, c'est l'ingérence de l'étranger, notamment de la France. Notre pays reprend vis-à-vis de l'Allemagne le rôle que celle-ci avait joué dans nos affaires à l'époque de

Charles le Simple, de Lothaire et de Louis V. La situation des deux peuples est entièrement renversée. La royauté française a grandi dans la mesure où déclinait la royauté allemande. Les premiers symptômes de ce déplacement de puissance apparaissent au lendemain de la première croisade. La conscience d'avoir accompli ce haut fait d'armes, pour lequel l'Empire semblait, en vertu même de ses prétentions, tout particulièrement désigné, a ruiné le prestige allemand dans les cœurs français. Nos rois se considèrent maintenant comme les véritables héritiers de Charlemagne et dénient cette qualité aux souverains allemands. Quand Henri V, en 1125, esquisse une démonstration militaire contre la France, la colère des barons de ce pays flambe superbement, et le César germanique recule. Le dernier succès politique de l'Allemagne sera cette Diète de Besançon qui consacrera l'acquisition — matrimoniale — de la Franche-Comté par Barberousse. Le contact de notre chevalerie avec les ministériaux germaniques, à la seconde croisade, a dissipé les dernières illusions qui pouvaient subsister en France sur la valeur militaire de ceux-ci. On les a trouvés braves mais mal exercés, ignorants des progrès réalisés chez nous par l'art de la guerre, grossiers de manières. Les Allemands, de leur côté, n'ont pas caché leur admiration et parfois leur jalousie pour la brillante chevalerie française. Au retour, il y a quelque chose de changé. Malgré tout son prestige, Barberousse traite avec le jeune Philippe Auguste d'égal à égal. En réalité le roi de France est déjà plus puissant que l'empereur allemand. Des deux papes rivaux qu'ils soutiennent, c'est le candidat de la France, Alexandre III, qui l'emporte. Une fois Barberousse disparu, l'évolution se précipite. Philippe Auguste met à profit les divisions de l'Allemagne pour ses desseins politiques. Il entretient la querelle des Guelfes et des Gibelins. Contre Othon de Brunswick il suscite Philippe de Souabe qu'il fournit d'argent et de conseils. Philippe de Souabe ayant été assassiné, il met en avant Henri de Brabant, et, quand celui-ci, à son tour s'efface, il trouve encore Frédéric II. C'est la grande victoire de Philippe Auguste sur Othon IV à Bouvines, qui a fait arriver le Hohenstaufen à l'Empire. Mais Bouvines est plus qu'une défaite d'Othon IV, c'est une défaite de l'Allemagne, la sanction de l'avance prise par la chevalerie et la royauté françaises sur la chevalerie et la royauté germaniques depuis un siècle et plus. Saint Louis

récolte les bénéfices de l'habile politique de son grand-père. Grégoire IX et Frédéric II en désaccord font des avances à ce jeune homme. Le pape va jusqu'à offrir la couronne d'Allemagne à son frère Robert d'Artois. Le langage que Louis emploie avec Frédéric est des plus hautains. Après Grégoire, c'est Innocent IV qui se tourne vers lui, tandis que, de son côté, Frédéric lui propose le rôle d'arbitre entre le Souverain Pontife et lui. Bientôt Charles d'Anjou, un autre frère du roi de France, ravit la Sicile au malheureux fils du dernier des Hohenstaufen. Philippe III sera candidat à l'Empire. Sous Philippe le Bel un écrivain politique français, Pierre Dubois, revendique pour le roi de France les anciennes prérogatives des empereurs germaniques, la suzeraineté sur l'Allemagne, sur la Hongrie, sur la Lombardie, sur l'Espagne. Et ce programme ambitieux se réalise en partie en ce qui concerne les pays allemands. Travaillés par les agents français, le royaume d'Arles, la Savoie, les évêchés du Rhin, entrent dans l'orbite de la monarchie des lys. A la mort de Philippe le Bel l'Allemagne a perdu à notre profit le Barrois, la Franche-Comté, Lyon, le Vivarais. La Lorraine est moralement conquise. Sans la funeste guerre de Cent Ans, il est probable que, dès cette époque, la France aurait atteint vers le nord et vers l'est ses limites naturelles.

VIII

A côté de ses conséquences politiques cette participation de la France aux affaires de l'Allemagne, qui, sous des formes différentes, se continua pendant plus de deux siècles, eut des conséquences sociales extrêmement graves aussi. Tout d'abord, elle provoqua l'avènement de la féodalité. Comprimée par la persistance du régime carolingien qui lui interdisait notamment l'acquisition de la souveraineté politique et le libre usage du droit de guerre, la vassalité germanique s'émancipa, achevant son évolution, à la faveur des guerres intérieures suscitées par la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, et se trouva maîtresse de ses destinées le jour où, après la disparition de Barberousse et d'Henri VI, elle n'eut plus devant elle qu'une monarchie épuisée, incapable de se faire obéir. Mais, déjà, pour s'assurer l'appui de cette force qui montait, Henri IV, Henri V et leurs

successeurs lui avaient prodigué fiefs et privilèges. Sous chaque règne, au XIIe et au XIIIe siècle, revient comme un refrain cette rubrique : aliénation des domaines royaux au profit de la petite noblesse. Les anciens vassaux et les domestiques armés ou « ministériaux » de l'époque des Othons et des premiers Saliens, devinrent donc de véritables féodaux comme leurs collègues de France et pour les mêmes raisons, les circonstances rappelant au XIIe et au XIIIe siècle en Allemagne, comme nous venons de le faire remarquer, à peu près ce qui s'était passé chez nous au IXe et au Xe siècle. Mais cette révolution coïncidait avec l'épanouissement de la civilisation guerrière française. A la nouvelle féodalité allemande qui arrivait au jour, la féodalité de notre pays, déjà pleinement développée, fit donc part de tous les progrès matériels et moraux qu'elle avait réalisés. Comme des frères plus jeunes, les nobles allemands se modelèrent sur l'exemple des barons de France leurs aînés. Ils apprirent d'eux à se construire des châteaux et à les munir des organes de défense imaginés par nos ingénieurs militaires. Les tours de flanquement, le pont-levis, la herse, les fossés remplis d'eau, le donjon, la barbacane, les mâchicoulis, les hourds, ont été empruntés par l'architecture féodale allemande à l'architecture féodale française que les seigneurs d'outre-Rhin purent admirer à loisir en Palestine, lors de la seconde croisade, ou encore en Sicile, en Bourgogne, en Lorraine et dans le royaume d'Arles[1]. De chez nous vint l'usage si caractéristique du blason, et le sceau féodal allemand se transforma suivant le modèle du sceau français. L'art de guerroyer à cheval, de faire évoluer savamment le « destrier », de manier la lance, fut révélé aux guerriers allemands, habitués à combattre à pied avec l'épée à double tranchant, comme aux temps carolingiens, par nos féodaux, qui, à la seconde croisade, raillaient encore l'inexpérience équestre de leurs alliés tudesques. Le tournoi, cet exercice spécifiquement français — *conflictus gallicus* — passa également de France en Allemagne avec la quintaine et le behourd. De même, l'équipement des chevaliers français s'imposa sans difficulté à ceux du pays voisin. Bref, toute l'éducation militaire des nobles d'outre-Rhin fut refaite par nos barons. Mais la pénétration

1. Les fameux « burgs » allemands, que nos Romantiques admiraient tant, ne sont donc que des imitations de nos vieux châteaux de France, et des imitations imparfaites.

des idées françaises leur rendit un service plus signalé encore en leur assurant la première place dans la société. Cette première place, les féodaux l'avaient conquise facilement chez nous, étant en fait les seuls hommes libres de la nation et possédant la plupart des droits de la souveraineté. En Allemagne il n'en était pas ainsi au début. Non seulement la plupart des gens de guerre n'avaient aucune espèce d'indépendance politique, mais il leur manquait même les prérogatives civiles essentielles, puisqu'ils étaient des « serfs », inférieurs socialement au dernier des paysans établi sur son alleu. On n'ignore pas, en effet, que les dynastes laïques et ecclésiastiques de l'Empire, plutôt que d'inféoder leurs terres à de véritables vassaux militaires, avaient constitué chez eux de petites armées de ministériaux ou domestiques, recrutées dans la classe des non-libres. C'était un moyen pour eux de conserver intégralement leurs domaines et de rester les maîtres de leurs soldats, qu'ils avaient la faculté de renvoyer, une fois le service d'ost accompli, à leur charrue ou à leurs métiers. De quelle considération pouvaient jouir ces gens, on le devine. Mais un jour vint, où, à la suite de ses brillantes expéditions dans l'univers entier, la classe guerrière française, à laquelle sa situation politique et sociale assurait déjà tant de privilèges, se vit entourée d'une sorte d'auréole de gloire. C'est de cette gloire que bénéficièrent les anciens ministériaux allemands, par le seul fait qu'ils portaient le haubert et le bouclier. Bien que leur condition juridique se fût à peine améliorée et qu'ils portassent, comme jadis, les stigmates de la servitude, ils s'élevèrent au premier rang dans l'ordre social, à cause de leur profession, sous l'influence des idées françaises qui pénétraient de toutes parts dans leur pays. La fonction noble, d'accord chez nous avec l'origine noble, dissimula chez eux l'extraction infime. Ils furent des « chevaliers » aussi, c'est-à-dire des êtres d'élite. La notion d'un *ordo equestris*, ou collège de guerriers éprouvés, dans lequel on entrait à la suite d'une cérémonie spéciale, et qui imposait de très hautes obligations, s'introduisit de chez nous en Allemagne par la Lorraine. Et, désormais, l'ancienne « remise des armes » germanique fit place à l' « adoubement » français, qui avait véritablement une signification morale. La plupart de ces transmissions se firent dans la seconde moitié du XIe siècle et au commencement

du XIIe[1]. La Lorraine, comme on vient de le voir, mais aussi la Bourgogne, l'Italie et surtout la Flandre, servirent d'intermédiaires entre notre civilisation et celle du pays voisin. Il ne faut pas oublier, qu'à cette époque, l'Allemagne et la France étaient comme enchevêtrées l'une dans l'autre, la France possédant la Flandre germanique, l'Allemagne occupant la Gaule orientale dans toute sa longueur jusqu'à la ligne de la Meuse, de la Saône, du Rhône, avec des villes comme Cambrai, Metz, Toul, Verdun, Besançon, Lyon, Genève, Valence, Arles. Et, de cette pénétration géographique réciproque c'était le pays le plus avancé en civilisation qui devait tirer tout le profit pour son influence, les provinces françaises d'Allemagne jouant dans l'Empire un rôle d'initiatrices à tous égards vis-à-vis des autres. Quand les Hohenstaufen s'emparèrent du royaume des Deux-Siciles, de Jérusalem et de la Palestine, s'installant ainsi dans de véritables provinces françaises, d'oc ou d'oïl, de nouveaux points de contact s'établirent encore. Mais bien d'autres circonstances favorisèrent l'écoulement des idées et des mœurs françaises en Allemagne : la présence de nombreuses princesses de notre nation sur le trône des monarques et des princes de Germanie[2], l'affluence des clercs allemands à nos grandes écoles, les innombrables filiales des ordres français de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré au delà du Rhin[3], le va-et-vient des jongleurs et vagants des deux pays, l'empressement des nobles de là-bas à visiter nos tournois et nos fêtes, la participation commune des deux peuples aux croisades orientales à partir du XIIe siècle, etc., etc. Il vint un moment où on ne rencontra plus en Allemagne un seul prélat de distinction, un seul gentilhomme de marque qui n'eût reçu son éducation en France[4]. A ceux qui, pour une raison ou pour l'autre, ne pouvaient se déplacer on donnait des précepteurs français :

1. Nous avons établi tous ces faits dans nos *Origines de l'Influence française en Allemagne*, t. I, 2e partie, chap. II, § 1, 2, 3.

2. Après Adélaïde de Bourgogne, femme d'Othon Ier, et Gisèle de Bourgogne, femme de Conrad II, c'est Agnès de Poitiers, femme d'Henri III; Berthe de Turin, femme d'Henri IV; Mathilde, fille d'Henri Ier Plantagenet, femme d'Henri V; Béatrice de Franche-Comté, femme de Barberousse; Constance, fille de Roger II de Sicile, femme d'Henri VI; Marie de Brabant, femme d'Othon IV le vaincu de Bouvines; Mathilde, fille d'Eléonore d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenet, femme d'Henri le Lion, duc de Saxe, etc., etc.

3. Pour ces filiales voir notre ouvrage cité plus haut, p. 182 et suiv., et 485 et suiv.

4. Othon évêque de Freising, oncle de Barberousse; Conrad abbé de Heiligenkreuz, frère du précédent, plus tard archevêque de Salzbourg; Hugues de

Tout droit a celui tans que ci je vous devis,
Avoit une coustume ens el tiois païs,
Que tout li grand seignor, li conte et li marchis,
Avoient entour aus gent françoise tous dis,
Por aprendre françois lor filles et lor fils [1].

Aussi notre langue, au XIIe et au XIIIe siècle, fut-elle très répandue dans les contrées germaniques. Une des marques de bonne éducation les plus certaines dans la haute société allemande était d'émailler son discours d'expressions françaises. Le maître ès courtoisie de toute cette époque, Thomasius a Zirclaria, le constate expressément. Et les bourgeois eux-mêmes, gagnés par la contagion, suivaient cette mode. A défaut de termes français, on employait des vocables flamands, le flamand, à cause de sa proximité du pays de toute distinction, passant pour le plus noble des dialectes allemands. Jusqu'en Autriche les rustres affectent le parler de Gand ou de Bruges. Cela s'appelle *vlaemen*[2]. Donc, tandis que les clercs viennent s'initier dans nos écoles à la théologie, à la philosophie platonicienne ou aristotélicienne, à la scholastique — disciplines dont on ne trouve pas trace, chose curieuse, au delà du Rhin, dans le pays de Leibniz, de Kant et de Hegel, avant cette date — à l'art du sermon, à la science du droit, à la médecine, à l'histoire, au culte mystique de Marie, à l'ascétisme, bref, à tout ce qui a fait l'originalité de l'Église au moyen âge, les nobles se forment, chez nous, à l'élégante vie guerrière et mondaine, telle qu'on la menait à la cour de Marie de Champagne et d'Aelis de Blois. Mais le pédantisme allemand ne se contenta pas de cet enseignement par les yeux. De subtils et consciencieux moralistes, les Wernher von Elmendorf, les Thomasius a Zirclaria, les Winsbeke, rédigèrent pour l'édification de leurs compatriotes de savants traités de « courtoisie », en extrayant de nos œuvres didactiques et de nos poèmes de chevalerie tout ce qui pouvait se rapporter à l'organisation extérieure et intérieure de l'existence nouvelle. D'ailleurs, lus directement un peu partout et traduits en masse,

St-Victor, noble saxon, plus tard moine à Paris; Ludolf de Kroppenstädt, archevêque de Magdebourg; Frédéric, margrave du Frioul, puis archevêque de Cologne; Gérard évêque de Wurzbourg; Eberhard II, évêque de Bamberg; Adalbert de Sarrebruck, archevêque de Mayence; Louis III et Hermann Ier de Thuringe; le futur Othon IV; Jean de Bohême, etc., etc.

1. Adenet le Roi *Berte*, v. 147 et suiv., édit. Scheler.
2. Wackernagel, *Altfranzösische Lieder und Leiche*, p. 194 et suiv.

comme nous le verrons plus loin, nos romans étaient utilisés en Allemagne comme de véritables codes du savoir-vivre. C'étaient au moins autant des renseignements de cette sorte que des émotions littéraires qu'on allait y chercher. On s'en rend compte en observant, par exemple, avec quelle insistance les adaptateurs allemands de nos poèmes développent les moindres indications fournies sur les usages et les sentiments chevaleresques par leurs sources. Sous l'action de ces diverses forces, la transformation des mœurs germaniques s'opéra très rapidement et très complètement. On se logea, on se meubla, on s'habilla, on causa, on dansa, on se promena, on chassa, on tournoya bientôt chez nos voisins à la mode de France. C'était une révolution plus profonde qu'on ne serait tenté de l'imaginer. L'ancienne société et sociabilité germanique avait reposé sur la domination absolue de l'homme — en dépit des prétendus dires de Tacite — et la subordination sans limites de la femme. Soumise à l'autorité de son père et de ses frères, tant qu'elle était jeune fille, achetée plus tard par son mari, qui entretenait à côté d'elle des concubines jusqu'en plein moyen âge et pouvait la céder ou la vendre comme un objet, privée de toute espèce d'indépendance juridique, exclue presque totalement de l'héritage familial, en tout cas, reléguée après les ayants droit masculins, celle-ci n'avait, à aucun moment, tenu au foyer et en public la place éminente que les rêveurs du *Sturm und Drang* et du Romantisme allemands lui assignaient dans le passé de leur race. C'est au XIIe siècle, pour la première fois, qu'on la voit, en Allemagne, sous l'influence directe des idées françaises, échanger sa condition humiliée contre une situation meilleure. Parée et cultivée selon les exigences de notre civilisation, familiarisée avec la littérature et les arts, elle fut non seulement relevée dans l'estime publique, mais mise au premier rang de l'ordre social dans toutes les régions germaniques où pénétrèrent les conceptions de la morale aquitaine. Dans la fruste « halle », où buvaient jadis les barbares ancêtres en rugissant leurs chansons bachiques et en échangeant d'énormes plaisanteries, et d'où les femmes étaient bannies, on tendit des tapisseries, on sema des fleurs, on dressa de longues tables autour desquelles cavaliers et dames en habits de fête s'installèrent, couple par couple, *nach franzoyser site*. Et, au lieu de mettre tout leur honneur à vider d'un trait d'inépuisables hanaps de bière, les guerriers furent

tenus d'entretenir en souriant leurs voisines de subtils problèmes d'amour ou du récit de vaillantes prouesses. Après le repas, tandis qu'on « levait[1] » la table et qu'on faisait place nette, au son des instruments de France, qui jouaient des airs de France, on esquissait les pas de France. Puis venait la lecture des romans de là-bas, ou bien le tournoi et la chasse d'apparat comme en Flandre et en Champagne, où les dames, témoins des hauts faits de leurs compagnons, récompensaient le plus brave de leur sourire. Le cérémonial des cours de France s'imposa pour la réception des hôtes, pour le décor de la vie en commun qui devint confortable et amène[2]. Avec le luxe étranger les idées étrangères s'acclimatèrent. Les guerriers tudesques trouvèrent d'autres sujets de conversation que ces énumérations d'ennemis tués et de femmes séduites, dont se scandalisait encore, au milieu du XIIe siècle, Jean de Melk; ils ne comptèrent plus exclusivement sur la hauteur de leur taille ou la force de leur bras pour remporter les victoires d'amour, ainsi que l'atteste encore une autre source pour cette même époque, car la mode française interdisait aux femmes d'offrir leur tendresse selon le vieil usage germanique, et faisait, par contre, à l'homme, une obligation de la mériter. Vassaux et « ministériaux » d'outre-Rhin s'essayèrent donc au jeu compliqué du « service des dames », dont l'auteur de *Moritz von Craûn* leur vantait les charmes. Ils se mirent à soupirer selon les règles en vue d'obtenir le *minnelôn*, qui n'était le plus souvent, désormais, que l'autorisation d'aller à la croisade se faire écharper pour l'honneur de leurs capricieuses belles, devenues plus exigeantes que jadis. Non sans renâcler ou trébucher — on le voit par les contresens et les lamentations comiques des premiers *Minnesinger* — leur rude utilitarisme tudesque se soumit à ces prescriptions d'abord inintelligibles pour lui, quitte à se dédommager du carême sentimental qu'on lui imposait en haut, dans la grand'salle, par de franches lippées, en bas, dans les cuisines de la *niedere minne*, avec les servantes et les filles d'auberge. De même les beautés de l'*aventiure*, telle que maître Hartmann d'Aue la leur

1. La métaphore nous vient de cette époque, où les tables, composées de planches mobiles posées sur des tréteaux, étaient réellement « levées », une fois le repas terminé.

2. Cf. pour le détail des usages Schultz, *loc. cit.*, t. I en entier; Weinhold, *Die deutschen Frauen im Mittelalter*, t. I, 3e édit., p. 229 et suiv.

expliquait, entrèrent difficilement dans leur tête. Se battre pour rien, pour le plaisir, pour l' « honneur », cette chose étrange et étrangère, voilà qui leur souriait fort peu. Ils s'y firent pourtant comme au reste, puisque le bon ton l'exigeait, en cherchant ici encore de tangibles compensations à ces vains exercices dans les rixes traditionnelles avec les gas du bourg, comme on peut le lire dans les poésies du bon Neidhart de Reuenthal. Mais il n'en est pas moins certain que quelques âmes d'élite entrèrent pleinement dans la signification profonde de la « courtoisie » française et en saisirent toute l'idéale délicatesse. Hartmann d'Aue, Wolfram d'Eschenbach, Gottfried de Strasbourg, Walther von der Vogelweide, et, derrière eux, tout un chœur de poètes moins illustres, en témoignent magnifiquement.

Ils ont senti, en effet, que, sous les rites conventionnels de la politesse mondaine à la française, de graves et nobles préceptes moraux se dissimulaient : le devoir de s'oublier pour les autres, de se plier à l'agrément général, de se montrer digne, à force de renoncement et de tact, de cet amour « ennoblissant » de la femme qu'on avait placée si haut. Ils ont bien vu que la *tugent*, c'est-à-dire « l'art d'être agréable à Dieu et aux hommes », comme la définira Gottfried, si elle comportait la maîtrise chevaleresque, la largesse, l'élégance des manières, la hauteur des sentiments, culminait tout de même dans la vertu la plus difficile à obtenir des individualistes tempéraments germaniques : la *fuoge*, la *maze*, la mesure en tout, la discipline des gestes et la discipline de l'âme, la soumission à la règle suprême du beau. C'est à l'école de la morale française que le poète du *Tristan et Yseult* allemand a pu écrire ces mots : « Songe au prix de la chevalerie, songe à toi-même, à ce que tu es; que le souvenir de ta naissance et de ta noblesse, dirige toujours tes pas. Sois modeste et loyal, sois sincère, bien élevé, bon toujours pour les malheureux, digne en face des puissants, pare et estime ton corps, honore et aime toute dame, montre-toi large, fidèle, et renouvelle sans cesse ces vertus en toi »; que Walther von der Vogelweide a écrit : « Qui donc abat le lion, qui donc abat le géant, qui dompte celui-ci et celui-là? L'homme qui se vainc lui-même »; que le « rossignol de Haguenau », Reinmar, le maître de Walther, a trouvé ces vers : « Salut à toi, femme, combien pur est ton nom, qu'il est doux à entendre et à prononcer! Rien au monde ne mérite

d'être loué à l'égal de toi, quand tu te montres véritablement bonne et aimable, personne ne saurait avec des paroles exprimer les éloges que tu mérites. Celui que tu aimes fidèlement est un homme heureux, il peut vivre dans la joie! » ou encore : « L'amour, c'est le mot le meilleur, c'est ce qui dore la bassesse, c'est un trésor plus précieux que toute vertu, c'est une serrure de l'âme qui garde et renferme les bonnes actions, l'amour est un maître de pure vie, le compagnon de la chasteté et de la fidélité, la plus noble chose du monde, à laquelle seule la femme se laisse comparer. Il fuit le fol, recherche le sage. Honneur, fidélité, modestie, fortifient l'amour », et que le poète des *Nibelungen* lui-même, interrompant un instant ses récits tragiques et durs, s'est écrié : « Où serait la félicité de l'homme, de quoi se réjouirait-il, s'il n'y avait pour lui de belles filles et de nobles femmes[1]? »

IX

On concevra facilement qu'un pareil débordement d'idées françaises se soit accompagné, en Allemagne, d'un afflux considérable de mots français. Parlée ou comprise dans toute la société aristocratique, comme nous venons de le dire, et même dans les milieux cléricaux, notre langue exerça sur l'idiome indigène une action profonde qui dépasse en importance tout ce que l'histoire des parlers anciens et modernes nous offre de plus frappant à ce sujet, sauf, peut-être, l'action du français sur l'anglais et le néerlandais, ou encore, comme nous le verrons, sa mainmise nouvelle sur l'allemand au XVIIe et au XVIIIe siècle. Plus de *cinq cents* termes, appartenant aux domaines les plus divers de la pensée et de la vie courante, s'appliquant à l'organisation féodale, à l'art militaire, à la navigation, au commerce, aux métiers, au luxe, à l'art, à la littérature, aux relations mondaines, aux sentiments supérieurs de l'âme, passèrent du français dans l'allemand[2]. On appréciera

1. Sur la nature véritable et l'action profonde de la morale courtoise française en Allemagne voyez la belle appréciation de W. Scherer, *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 21 et suiv.; cf. Lamprecht, *Deutsche Geschichte*, III, 215; Steinhausen, *Geschichte der deutschen Kultur*, p. 258.

2. On remarquera que cet afflux énorme de mots s'est produit uniquement en vertu d'une influence morale. La seule fois où les Germains ont enrichi

ce que représente un pareil enrichissement quand on se remémorera que l'italien et l'espagnol réunis nous ont prêté seulement, au XVe et au XVIe siècle, c'est-à-dire à l'époque de la plus forte influence étrangère qu'ait subie notre civilisation, environ cent quatre-vingt-cinq vocables divers. Le total des termes cédés par le français à l'allemand, au XIIe-XIIIe siècle, serait certainement deux fois plus élevé encore si une bonne partie des emprunts faits par la nation voisine à notre culture nationale — tous ceux qui lui furent transmis par l'enseignement clérical — n'avaient eu le latin pour organe normal. Mais ce n'est pas tout : un grand nombre de désignations germaniques, voire d'expressions, d'images, furent calquées purement et simplement sur des modèles fournis par notre langage. Des suffixes même émigrèrent de chez nous en Allemagne et y devinrent extrêmement féconds. Quelques-uns d'entre eux y subsistent encore[1]. Voilà pour la langue parlée. La langue écrite doit plus encore au français. On peut même avancer qu'elle est tout entière un produit de l'influence de notre civilisation. Délaissé pendant la période othonienne, l'allemand, comme nous allons le constater, a été remis en honneur par des gens qui avaient reçu leur éducation intellectuelle chez nous et s'inspiraient de précédents français. Les premiers textes allemands véritablement littéraires sont des traductions ou des adaptations d'ouvrages écrits en notre langue. C'est dans le voisinage de la France, dans ces régions du sud-ouest, où notre influence religieuse et laïque agissait surtout, que s'est constitué ce qu'on peut appeler la langue littéraire de l'Allemagne du moyen âge, dont la base fut le dialecte souabe, langue assez flottante d'ailleurs, qui variait quelque peu d'une province à l'autre, mais dans laquelle on observe une réelle tendance à l'unité, surtout chez les poètes lyriques. Pour la première fois depuis qu'elle existait, l'Allemagne particulariste se haussait à la notion d'un idiome commun, et quand, une seconde fois, après l'anarchie linguistique de la fin du moyen âge, elle renouvellera cet effort d'unité, ce sera encore en obéissant à des impulsions venues de l'ouest. Les hommes

notablement le vocabulaire de notre race, au Ve siècle, il y avait eu invasion et conquête politique, donc action de la force brutale pour soutenir l'apport moral.

1. Les suffixes — *îe* (subst.) — *eien* (verb.) — *ieren* (verb.) — *eit* — *lei* (subst.)

qui, au XIIe siècle, ont créé de toutes pièces, par une sorte de miracle qui étonnait Freytag[1], mais qui l'eût beaucoup moins surpris, s'il avait consenti à s'arracher à la contemplation exclusive de son pays, la belle langue littéraire qu'écriront les *höfische Dichter* et les *Minnesinger*, étaient des élèves de nos poètes, nourris et pénétrés de la moelle de nos œuvres contemporaines. De là les analogies sans nombre qu'on remarque dans la contexture des deux idiomes, analogies qui frappent à la lecture et qui n'ont pas été encore assez étudiées. En tout cas, l'origine française de certains progrès décisifs du style et de la versification des auteurs allemands du XIIe et du XIIIe siècle est définitivement acquise. On sait que l'art du dialogue rapide, la tendance à faire chevaucher la pensée sur les séparations rythmiques, l'adoption du vers de huit syllables, l'emploi des rimes pures, les combinaisons strophiques savantes du *Minnesang* fondées sur la tripartition, de plus, l'alternance régulière des temps forts et faibles dans le vers, l'adoption du rythme dactylique, la proscription de l'hiatus, sont autant d'innovations de provenance française[2]. Il est probable même que la fameuse strophe de la poésie « nationale », telle qu'on la retrouve dans les *Nibelungen*, par exemple, et qui, absolument inconnue à la vieille poésie germanique, apparaît tout d'abord chez des lyriques autrichiens disciples à tous égards des nôtres, reproduit l'ancienne strophe de la chanson de geste et de la chanson de toile françaises, qui, plus tard, dans notre épopée féodale, fit place à la laisse. Et quelques critiques ont soutenu, en outre, que le vers héroïque, qui est à la base de ces strophes, n'était autre chose qu'une adaptation de notre alexandrin. De toute façon, le merveilleux instrument poétique qui a servi aux Allemands du moyen âge à chanter les exploits de Siegfried, les souffrances de Gudrun, à célébrer les prouesses des guerriers arthuriens, à vanter les charmes des belles châtelaines de la Souabe ou du Rhin, a été forgé entièrement par des mains exercées à la française.

1. *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, I, 520.
2. H. Paul, *Grundriss der germ. Philol.*, II, 2, p. 66 et suiv., p. 122 et suiv.; Wackernagel-Martin, *Geschichte der deutschen Litteratur*, I, 165 et suiv., etc.

X

Comment en serait-il autrement quand toute cette littérature n'est, elle-même, qu'une transcription ou une transposition de la nôtre? Nous avons vu que les grandes légendes héroïques de l'Allemagne s'étaient formées probablement en pays gallo-franc, à l'époque où Français et Teutons vivaient unis sous le sceptre des Mérovingiens et des premiers Carolingiens. A peine séparée de la Gallo-France, l'Allemagne se détourna de ce genre de poésie. Hypnotisée, dans le domaine littéraire aussi, par l'éclat de la grande période de Charlemagne, elle ne voulut plus toucher au programme de culture savante qu'il avait dressé pour son vaste et artificiel empire. Ce programme comportait l'emploi exclusif du latin pour les œuvres véritablement littéraires, et n'autorisait, à côté de celles-ci, que des publications de propagrande chrétienne en langue nationale. Charlemagne mort, on se montra plus étroit encore que lui. Aux travaux en idiome vulgaire qu'il avait suscités ou que son impulsion avait encore fait naître dans la période qui suivit immédiatement sa disparition, rien ne vint s'ajouter. Par contre, on exagéra son classicisme. Ainsi, dans leur conception de la politique, les Othons, à bien des égards, avaient dépassé Charles en archaïsme. Là où il n'avait voulu être qu'un Constantin, ils s'étaient posés en successeurs d'Auguste et de César. Dans la littérature un phénomène analogue se produisit. Le xe siècle et la plus grande partie du xie sont uniquement remplis d'artificielles compositions en langue latine, infiniment moins opportunes et moins nationales que l'*Évangile* d'Otfrid, le *Heliand* ou le *Muspilli*, et dont les plus connues sont le *Walthari*, les drames latins de Hroswitha, l'*Ecbasis*, le *Ruodlieb*. C'est de la poésie d'école et de couvent, sans lien aucun avec la réalité présente, sans racines dans le siècle, et qui, d'ailleurs, puise déjà une bonne partie de sa sève à l'étranger, tout particulièrement en France, comme nous le montrerons ailleurs[1]. Pour réveiller l'idiome national et l'inspiration nationale, il a fallu une nouvelle secousse venue encore de l'ouest, de cette France qui a tant fait pour le développement

1. Dans le tome second de nos *Origines*.

de l'Allemagne. Cette secousse fut donnée par l'Église française et se fit donc sentir, tout d'abord, dans le domaine religieux. On ne saurait, en effet, trop le répéter. C'est de chez nous que le monde clérical allemand, au XI[e], au XII[e] et au XIII[e] siècle, a tiré absolument toute sa nourriture intellectuelle et morale. A la Germanie l'empire, disait-on alors, à l'Italie la papauté, à la Gaule la science. Dans deux directions principales la pensée française a fécondé la pensée germanique. Elle lui a ouvert les vastes espaces de la spéculation théologique et philosophique — qui, ne l'oublions pas, est une conquête de notre race et non du peuple qui produira les Leibniz, les Kant et les Hegel, si étrange que cela puisse paraître —; elle lui a insufflé un ardent esprit de prosélytisme moral : double bienfait qui venait à son heure, l'Église allemande ayant sombré, sous le règne des Othons et des premiers Saliens, dans le matérialisme et le réalisme le plus stériles. La première de ces tâches a été accomplie par nos grandes écoles du nord, celles où enseignaient Lanfranc, Guillaume de Champeaux, saint Anselme, Béranger, Abélard, toute cette phalange de maîtres savants et éloquents qui ont eu la chrétienté entière à leurs pieds, ont formé des papes et des rois; la seconde a été menée à bien par Cluny et les ordres religieux qui lui ont succédé, en première ligne Cîteaux et Prémontré. Il y aurait fort à faire pour énumérer les services rendus à cette époque à la science allemande par l'influence française. Nous nous contenterons de noter qu'on ne trouve pas, au XI[e], au XII[e] et au XIII[e] siècle, un seul théologien, un seul exégète, un seul philosophe, un seul sermonnaire, un seul humaniste en Allemagne, qui ne tienne par un lien très étroit à notre enseignement français. Otloh de Saint-Emmeram, Bernold de Constance, Mangold de Marbach, Rupert de Deutz, Alger de Liége, Altmann de Passau, Gebhard de Salzbourg, Gottfried d'Admont, Albert le Grand, Honorius d'Autun (celui-là, d'ailleurs, peut-être Français de naissance), Othon de Freising, César d'Heisterbach, et bien d'autres encore sont des élèves de nos maîtres. Les sommes, les recueils de sermons, les traités qu'ils utilisent, sont de provenance française[1], la France

1. « Dans la théologie et l'étude des sciences qu'elle domine ou pénètre, dans la liturgie, la prédication, partout nous relevons les traces de rapports étendus, d'une imitation extraordinairement rapide et étroite, partout la France donne et l'Allemagne reçoit. » Schönbach, *Anfänge des deutschen*

ayant à ce moment-là, réalisé le double miracle d'enfanter une grande civilisation laïque et une grande civilisation religieuse. Beaucoup de ces gens sont, en même temps, des moines clunisiens ou cisterciens. Le courant séculier et le courant monastique français confondent souvent leurs eaux en Allemagne. Néanmoins il est indiscutable que le second a été encore plus important que le premier. Car il a bien vite débordé du domaine ecclésiastique sur le terrain de la civilisation proprement laïque. De même que, chez nous, en effet, les Réformateurs, après avoir gagné à leur cause le monde des clercs, avaient entrepris de convertir les nobles et les bourgeois, ainsi, en Allemagne, nous allons voir les missionnaires de Cluny et de Cîteaux s'attaquer vigoureusement aux abus de la société civile. Les procédés seront ceux que nous avons observés en France. Pour arriver jusqu'à l'âme des gens du siècle on fera des concessions à leurs goûts, on leur prèchera *en langue vulgaire* leurs devoirs essentiels. C'est pourquoi on assiste à la naissance, vers le milieu du XIe siècle, au delà du Rhin, de toute une littérature d'édification dont l'idiome, contrairement à ce qui s'était passé à l'époque précédente, est l'allemand. Ce sont des extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament, des considérations sur le jugement dernier, sur la vanité des plaisirs du monde, des exhortations à la pénitence, bientôt des vies de saints et des miracles de Marie. Or, la provenance de ces œuvres n'est pas douteuse. Elles sortent toutes des filiales de nos ordres de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, en Allemagne : de Saint-Emmeram, de Muri, de Marbach, de Saint-Lambert, de Vorau, de Millstädt, de Saint-Paul-de-Lavant, de Göttweih, de Melk, etc., etc. Les auteurs, chaque fois qu'ils nous ont laissé leur nom, se trouvent être des moines du parti ascétique ou des élèves de nos écoles françaises. Les sources sont des traités de théologie, des récits de miracles, des sermons composés chez nous en langue latine. Les saints qu'on célèbre sont ceux dont le culte a ses racines dans notre pays [1]. Quant à la vénération pour la Vierge, il y a peu de coutumes allemandes dont

Minnesangs, p, 112. Cf., du même, *Studien zur altdeutschen Predigt*, p. 141 et suiv. et Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. IV (1903), p. 408, 425, 449, 453, 457, 463; Cruel, *Geschichte der deutschen Predigt im Mittelalter*, p. 129 et suiv., 156 et suiv., 290 et suiv.; Steinhausen, *loc. cit.*, p. 277 et suiv.

1. Cf. Piper, *Kürschners Nationallitteratur*, t. III, I et II. Il a été publié, en outre, sur ces diverses œuvres, une foule de travaux de détail que nous ne pouvons citer ici.

l'origine française soit plus certaine[1]. Les merveilles que l'on énumère sur son compte, chez nos voisins, sont prises dans des recueils français. N'y avait-il pas, en outre, des modèles français directs que reproduisaient ces poèmes tudesques, par exemple des œuvres du genre de celles qui abonderont chez nous au XIIe siècle? C'est infiniment probable. Quoiqu'il en soit, le point de départ de la littérature allemande du moyen âge est dans ces compositions dévotes, inspirées et alimentées par la Réforme française. En effet, à mesure que la conquête des âmes devient plus ardue, les fils intellectuels de Cluny et de Cîteaux en Allemagne varient leurs procédés. Déjà les vies des saints et de la Vierge étaient un acheminement vers la poésie purement narrative. Quand on eut constaté que les laïques demandaient plutôt des « histoires » que des considérations morales, on abonda dans leur sens. Soit que l'Allemagne n'eût pas de traditions épiques constituées au début du XIIe siècle, soit que ces traditions parussent aux Réformateurs difficiles à utiliser, ils se tournèrent du côté de leur patrie d'origine, la France, et demandèrent à sa littérature épique de leur servir d'auxiliaire. N'étaient-ils pas en droit d'espérer que les œuvres qu'ils avaient déjà, chez nous, utilisées pour leurs desseins, rempliraient avec succès en Allemagne le même rôle? Vers 1130, donc, deux clercs tudesques traduisent, l'un notre *Roland*, l'autre notre *Alexandre* en les christianisant encore davantage si possible. Il est probable, d'ailleurs, qu'à cette date — cela ressort du ton de l'*Exodus* et de l'*Annolied* — nos chansons de geste du cycle de Charlemagne étaient déjà très connues en Allemagne. Puis c'est la *Kaiserchronik*, œuvre du traducteur de notre *Roland*, et qui puise, elle aussi, à des sources françaises perdues. On suppose que nombre d'autres chansons de geste passèrent le Rhin à ce moment-là. Les lecteurs de Wolfram d'Eschenbach connaissaient certainement fort bien le cycle de Guillaume d'Orange et celui de Godefroy de Bouillon. On voit, par le titre bizarre de *Lohengrin* qu'il a donné à une de ces compositions, que l'épopée des Lorrains — *li Loherenc Garin* est à l'origine de *Lohengrin* — avait des lecteurs dans son pays. Des témoignages antérieurs nous font savoir que les aventures d'Ogier

1. Schönbach, *Biographische Blätter*, I (1895), p. 42; Wechssler, *Jahresberichte über die Fortschritte der roman. Philol.*, V, II, 415; Hauck, *loc. cit.*, IV, 337 et suiv.

le Danois intéressaient aussi les Allemands. Toute cette invasion de poèmes français, qui a dû commencer dès la fin du XIe siècle, avait été certainement favorisée par le parti des Réformateurs. Quel meilleur instrument de popagande pouvaient-ils souhaiter? Il vint un moment, pourtant, où l'esprit qu'ils avaient conjuré n'obéit plus à leurs injonctions. La curiosité littéraire du public, une fois éveillée, demandait à être satisfaite. Le besoin créa l'organe. Les jongleurs entrèrent en scène. Proscrits pendant l'ère othonienne, ou ravalés au rang de grossiers mimes, ils firent une rentrée triomphale au début du XIIe siècle. Toutes sortes de circonstances les servaient. La féodalité allemande s'était véritablement constituée, avec ses multiples châteaux, ses fêtes, ses tournois, comme en France. De plus, la réhabilitation du « chanteur de geste » dans le pays voisin, par l'action même de l'Église, leur rendait une véritable dignité. D'ailleurs, de même que les clercs, en France, avaient essayé de mettre à profit les talents de ces étranges favoris des nobles, les agitateurs monastiques allemands acceptèrent de collaborer avec eux. Il est indiscutable que certains des poèmes compris sous le titre générique de *Spielmannsepen*, l'*Orendel* par exemple, trahissent des influences monastiques. Ce genre d'œuvres, en tout cas, qui exploitait le goût des nouvelles générations pour les aventureuses expéditions orientales, prospéra. L'*Oswald*, l'*Orendel*, le *Salman et Morolf*, le *duc Ernest*, le *comte Rodolphe*, le *roi Rother*, en sont les représentants les plus connus. Or, on admet généralement aujourd'hui que tous ces poèmes, composés dans la région rhénane ou en Bavière, s'inspirent de sources françaises perdues[1]. Ils ont, d'ailleurs, conservé une foule de traces de leur origine : les noms propres y sont restés français, les épisodes, les procédés de développement, le style, y sont ceux de nos chansons de geste du type du *Pélerinage de Charlemagne*, de *Jourdain de Blaivies*, du *Charroi de Nîmes*, d'*Huon de Bordeaux*. Mais ce n'était là qu'un stade intermédiaire dans l'évolution de l'épopée allemande comme dans celle de l'épopée française. Bientôt le lyrisme et le

1. Heinzel, *Wiener Sitzungsberichte*, 1892, CXXVI, p. 1 et suiv., et E. H. Meyer, *Zeitschr. fur deutsches Altert. Anz.*, 1893, p. 321 et suiv.; Wilmanns, *Zeitschr. f. d. All.*, 1881, p. 284 et suiv. (*Anz.*); Singer, *ibid.*, 1891, p. 177 et suiv., et 1886, p. 379 et suiv.; Schröder, *ibid.*, 1899, p. 257 et suiv. Voir encore t. XVIII, p. 379 et suiv. et Tardel, *Untersuchungen zur mittelhochdeutschen Spielmannspoesie*, Rostock, 1894, etc.

roman « courtois » de notre pays allaient être révélés aux Allemands.

Les débuts de cette transmission sont obscurs. Il est probable que les voies ont été préparées, ici encore, par des œuvres françaises que nous ne possédons plus. Dès la première moitié du XI[e] siècle, on rencontre en Allemagne un poème latin, le *Ruodlieb*, qui est déjà teinté de courtoisie et dont les origines, nous le montrerons ailleurs, sont nettement françaises. Composé par un vagant ou par un clerc qui avait fréquenté les vagants, peut-être par un ancien élève de nos écoles — on rencontre des étudiants allemands en France au X[e] siècle et ils y abondent au XI[e] — ce bizarre récit, où, à côté d'une foule de motifs qui reviendront dans nos romans du cycle breton, se montrent, en langue latine du reste, les plus anciens spécimens du lyrisme individuel allemand, nous renseigne avec une suffisante clarté sur la façon dont la poésie courtoise, épique et lyrique, cette dernière surtout, a pénétré de chez nous au delà du Rhin. Ce sont les « scholars » allemands, ayant séjourné en France, qui s'en sont faits les propagateurs. N'était-ce pas vers le même temps que le clerc Williram, ancien étudiant du Bec en Normandie, rédigeait une des premières poésies en langue allemande qu'on rencontre après le silence de la période othonienne? Mais l'idiome dans lequel les productions du lyrisme français se présentèrent tout d'abord devant le public allemand fut le latin, le latin des Goliards. Personne ne doute plus, en effet, que la plupart des pièces proprement lyriques qu'on découvre en Allemagne au XII[e] siècle, et dont le recueil le plus connu porte le titre de *Carmina Burana*, ne soient l'œuvre d'étudiants de nos grandes écoles, français d'origine ou allemands, mais tous également influencés par la chanson populaire. Toutes sortes de raisons, tirées de l'étude des sujets, des strophes, des mètres, du rythme, imposent cette conclusion [1]. Mais, à côté de ces intermédiaires, il y en eut certainement d'autres, non moins zélés, tels que les jongleurs ou même les simples chevaliers. De toute façon, il est à peu près généralement admis aujourd'hui, même en Allemagne, que les plus anciens monuments du lyrisme germanique qui nous soient parvenus por-

1. G. Paris, *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1889, p. 258 et suiv.; Heinrich, Progr. Cilli, 1882, p. 17; Martin, *Zeitschr. f. d. Alt.*, XX, 46-69; W. Meyer, *Wiener Sitzungsberichte*, 1882, 1-192 et *Fragmenta Burana*, Berlin, 1901; Lundius, *Zeitschr. für deutsche Philol.*, 1907, p. 483 et suiv.

tent déjà l'empreinte de l'influence française[1]. Ce n'est pas encore l'influence courtoise proprement dite, mais c'est une influence semi-courtoise, s'il est permis d'employer ce terme, c'est l'influence d'un lyrisme français en marche vers la courtoisie, non dégagé complètement des vieilles traditions, dites « populaires », et qu'il vaudrait mieux appeler « féodales » : celles de la chanson de toile, de la reverdie, de la retrouenge, de la pastourelle. De là, l'attitude encore incertaine des premiers *Minnesinger* allemands, le Kuremberger, Meinloh, Dietmar. Mais, très vite, l'action de la « courtoisie » pleinement développée se fait sentir chez leurs successeurs. Un à un, tous les progrès accomplis en Provence et en France sont assimilés par les Allemands, et, dès l'époque de Veldeke ou de Frédéric von Hausen, c'est le triomphe complet de nos modèles. Le lyrisme allemand ne sera plus qu'une adaptation fidèle du lyrisme provençal et français de cour. Sa dépendance à l'égard du nôtre est aussi absolue qu'elle peut l'être. Non seulement c'est tout le système des sentiments conventionnels de nos troubadours et trouvères qu'il adopte, mais, ces sentiments, il les exprime dans les formes mêmes employées chez nous. Strophe, vers, rythme, tout vient de l'ouest. La musique ne fait pas exception à cette règle. On sait aujourd'hui que la renaissance musicale du moyen âge est due entièrement, exclusive-

1. Qu'il y ait eu, auparavant, un lyrisme allemand quelconque, même purement narratif, c'est ce qu'il est impossible de démontrer. On n'a jamais apporté à l'appui de cette assertion très discutée, en Allemagne même, que des arguments *a priori* du genre de celui-ci : Comment se pourrait-il qu'un peuple aussi bien doué que le peuple allemand pour la poésie n'ait pas eu de lyrisme indigène avant la pénétration du lyrisme français? Mais les Scandinaves et les Néerlandais, qui sont de purs Germains, n'en avaient pas non plus, et l'Allemagne du nord plus foncièrement germanique que celle du sud est restée stérile, en fait de lyrisme, pendant tout le moyen âge. En vertu du même raisonnement on pourrait supposer l'existence de toute une philosophie médiévale en Allemagne avant l'importation de la nôtre, sous prétexte qu'un jour les Allemands seront de bons philosophes. Et pourtant il n'y en a pas eu. Nous traiterons ailleurs cette question en détail. En attendant voyez : Scherer, *Deutsche Studien*, 1, 2; Burdach, *Zeitschr. f. d. Alt.*, XXVII (1881); R. M. Meyer, *ibid.*, XXIX; A. Berger, *Zeitschr. f. deutsche Philol.*, XIX; Vilmanns, *Walther von der Vogelweide*, 1882; Walther, *Germania*, XXXIV; Marold, *Zeitschr. f. deut. Philol.*, XXIII; Streicher, *ibid.*, XXIV; E. Joseph, *Quellen und Forschungen*, LXXIX, Strasb., 1896; Schönbach, *Die Anfänge des Minnesangs*; Vallenskold, *Neuphilol. Mitteil.* (Helsingsfors), 1900; Martin, *Zeitschr. fur deut. Altert.*, 1904; W. Meyer, *Fragmenta Burana*, p. 184; Jeanroy, *Origines de la poés. lyr. en France*, p. 274 et suiv. La fameuse chanson des danseurs maudits, elle-même, est revendiquée pour la France par G. Paris contre Schroder, *Journal des Savants*, décembre 1899.

ment, aux poètes du centre de la France, et plus particulièrement du Limousin, lesquels en ont puisé, d'ailleurs, les éléments dans les monastères de leurs pays. Unie intimement, comme elle l'était à la structure des poèmes, notre musique nationale a passé le Rhin avec eux, en même temps aussi que les instruments qui servaient à accompagner la chanson nouvelle, et qui tous, ou presque tous, portent, en Allemagne, des désignations françaises [1]. A-t-elle, au moins, évolué par elle-même, une fois transportée chez nos voisins, cette poésie lyrique? Il est impossible de le soutenir. On ne trouve pas là-bas un seul genre de chansons, un seul sujet d'inspiration qui ne vienne de chez nous. La tendance politique et patriotique de tant de pièces de Walther von der Vogelweide était inhérente depuis longtemps en Provence au genre des « sirventes ». Le jour où Neidhart, au grand scandale de Walther, mais aux applaudissements de ses compatriotes bavarois, donnera à la chanson courtoise un tour villageois et satirique, c'est en se modelant sur notre école d'Arras, si favorable aux anciens genres populaires, qu'il trouvera sa voie. Après lui le Tannhäuser, Steinmar, Hadlaub suivront aussi des précédents français [2]. Bien plus, dans le détail même des œuvres, on se heurte fréquemment à des emprunts directs. Le Kürenberger a imité Bernard de Ventadour et Giraut de Borneil; Frédéric de Hausen a imité Folquet de Marseille et Bernard de Ventadour; Berger de Horheim a imité Gâce Brûlé; Reinmar le Vieux a imité Aubouin de Cézanne; Rodolphe de Fénis a imité Pierre Vidal; Rodolphe de Neuenbourg a imité Vidal et Folquet; chez Walther von der Vogelweide lui-même on a trouvé des réminiscences de Vidal, de Raimbaut, de Pierre d'Auvergne, de Perrol et de beaucoup d'autres. Dans ses fameux *sprüche* il n'est pas plus indépendant qu'ailleurs [3]. Encore sommes-nous empêchés ici de déterminer jusqu'où est allée cette imitation littérale par la perte d'un nombre considérable de chansons provençales et françaises de la première période. Donc, dans tout ce lyrisme allemand, pas une idée nouvelle, pas un sentiment nouveau, pas une forme nouvelle, du commencement jusqu'à la fin. De ce fait capital, que c'est tout entier un lyrisme d'emprunt, il convient de tenir

1. Wackernagel, *Altfranz. Lieder und Leiche*; Wackernagel-Martin, *Gesch. der deutschen Liter.*, I, p. 293 et suiv., etc.
2. Schönbach, *loc. cit.*, p. 21 et suiv.; Brill, *Palaestra*, XXXVII (1908).
3. W. Nickel, *Sirventes und Spruchdichtung*, Berlin, 1906; *Palaestra*, LXIII.

le plus grand compte lorsqu'on se propose de l'apprécier. La signification et la valeur d'une poésie, aussi dépendante par son contenu et son expression, ne saurait être celle que tant de critiques allemands, plus enthousiastes qu'il n'eût convenu, se sont plus à lui attribuer. Des résultats obtenus par elle il convient de retrancher l'effort immense de création poétique, plastique, musicale fait par le génie français et dont l'Allemagne a bénéficié sans bourse délier. Que maintenant le génie germanique ait, çà et là, manifesté, déjà à cette époque, ses qualités lyriques éminentes, c'est ce que personne ne voudra contester. Walther von der Vogelweide reste, malgré tout, par la fraîcheur de son sentiment de la nature, par la sincérité de ses émotions, la grâce et la force de son langage, un grand poète. Mais, en tant que fait collectif de civilisation, le *Minnesang* allemand n'est qu'un décalque de la production lyrique provençale et française.

On peut formuler le même jugement d'ensemble au sujet de l'épopée « courtoise » allemande. Ici encore c'est l'imitation minutieuse qui domine, et une imitation plus minutieuse même que dans le domaine lyrique. Non seulement, en effet, les idées et les sentiments que le poète exprime, les mœurs qu'il décrit, les objets qu'il peint, sont entièrement empruntés à notre civilisation, non seulement la langue qu'il parle, le vers qu'il emploie, les procédés dont il use, sont une reproduction exacte de ce qu'il a trouvé dans nos romans, mais encore, le plus souvent, son œuvre n'est, purement et simplement, que la traduction, phrase par phrase, mot par mot, d'un original français [1] : *Fremdiu maere und fremde namen hât diu aventiure*. Les quelques divergences qu'on relève chez lui s'expliquent, neuf fois sur dix, soit par le désir d'introduire plus de régularité ou de clarté dans son modèle, soit par des transpositions de passages, soit enfin, plus platement encore, par les exigences de

1. Ce fait n'a plus besoin d'être prouvé. Le lecteur en trouvera la confirmation dans n'importe quelle histoire de la littérature allemande, par exemple, dans celle de W. Scherer, ch. 4, 5, 6, 7 : celle de Vogt et Koch, p. 76-217; dans l'ouvrage récent de M. Golther, *Die deutsche Dichtung im Mittelalter*, Stuttgart, 1912, p. 101 et suiv., ou, mieux encore, dans sa *Geschichte der deutschen Litteratur* (*Kürschners National Litteratur*, t. CLXIII, p. 189 et suiv.) Cf. encore Wackernagel-Martin, *Geschichte der deutschen Literatur*, I, p. 186 et suiv. Depuis une trentaine d'années, en outre, un grand nombre d'indications de sources ont été apportées par la *Zeitschrift für deutsches Altertum*, la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, le *Herrichs Archiv*, etc. Nous en relatons quelques-unes. Sur la fidélité des traducteurs, cf. Firmery, *Notes critiques*, etc., 1901.

la rime. Ce n'est que très exceptionnellement que le disciple manifeste le désir de s'écarter de la route suivie par son maître et prédécesseur pour se frayer une voie nouvelle. Encore faut-il, dans ces derniers cas, ne pas oublier que, là où le Français qui s'adresse à des lecteurs familiarisés avec tout le détail des mœurs chevaleresques et les sentiments les plus délicats de la morale courtoise, peut passer rapidement, l'Allemand est contraint, par l'inexpérience de son public, à disserter, à développer, à expliquer, et que, d'ailleurs, il a le désir de faire propagande pour les usages et pour les idées qu'il expose. Et, pas plus que la poésie lyrique, la poésie épique allemande n'est parvenue à s'affranchir de cette sujétion complète. La seule différence qui existe entre les auteurs de la première période et ceux de la seconde, c'est que les uns s'astreignent à reproduire le plus exactement possible un roman français connu et estimé, tandis que les seconds se risquent parfois à composer des œuvres « originales » en empruntant à leurs devanciers allemands ou à des écrivains français divers les éléments disparates de leurs extraordinaires récits. Il faut ajouter tout de suite que ce sont les adaptateurs scrupuleux qui représentent les bons poètes du groupe les démarqueurs qui en sont les mauvais. Notre épopée chevaleresque s'est introduite en Allemagne de la même manière que notre lyrisme. Ce sont des vagants et des jongleurs qui l'y ont apportée. Elle a fleuri comme lui dans les cours princières ou seigneuriales de l'ouest et du sud, favorisée par la protection des grands, soutenue par la constante sympathie des femmes. En général, même, ce sont de puissants dynastes, comme Henri le Lion de Saxe, Henri le Fier de Bavière ou Hermann de Thuringe, qui, au retour d'un voyage en France, fournissent aux auteurs attachés à leur cour, les modèles étrangers qu'ils utiliseront, ou, tout au moins, les signalent à leur attention. A tout prendre même, cette poésie épique est plus nettement « courtoise », au sens restreint du mot, que la poésie lyrique, puisque les foyers en sont exclusivement quelques grandes *cours* princières du sud-ouest et du centre, tandis que sa rivale s'épanouit volontiers, et de préférence même, dans les châteaux isolés des petits ministériaux, compagne vagabonde de leur vie errante de tournois et de fêtes. C'est pourquoi, si beaucoup, parmi les premiers adaptateurs épiques, ont été des gens de la Néerlande ou du Rhin inférieur, c'est plus loin, vers la Souabe, la Bavière, la Thuringe et l'Autriche, pays d'illustres dominations ducales,

qu'ils se sont transportés, en général, par la suite. Le plus ancien monument de l'influence épique courtoise de notre pays est, ici comme dans le lyrisme, le *Ruodlieb*. Puis ce sont, dans la seconde moitié du XIe siècle et dans la première moitié du XIIe, des traces de plus en plus marquées de cet esprit nouveau dans des poèmes d'inspiration religieuse, dans le *Hoheslied* de Williram, l'*Exodus*, la *Kaiserchronik*, le *Graf Rudolf*[1], jusqu'à ce que, vers la fin de cette même époque, les premières adaptations directes de modèles « courtois » français : le *Floyris* rhénan, qui utilise une version de notre roman de *Floire et Blancheflor*; le *Tristan* d'Eilhart, qui suit la rédaction de Béroul ou une rédaction très voisine; l'*Eneit* de Veldeke, qui est la transcription de notre roman d'*Enéas*, fassent leur apparition. Le succès que rencontrèrent ces œuvres, notamment les deux dernières, montre à quel point déjà l'opinion allemande était préparée à les recevoir, et fait supposer l'existence de tentatives antérieures qui nous sont restées inconnues. La traduction de Veldeke, qui avait le grand mérite de révéler à l'Allemagne une versification soignée, fondée sur la pureté de la rime et l'alternance régulière des temps forts et faibles, donna le signal d'une véritable frénésie d'adaptations épiques. Après lui voici Herbort de Fritzlar, qui met en allemand le roman de *Troie* de Benoît de Sainte-More; Otte qui s'en prend à l'*Eracle* de Gautier d'Arras; un inconnu, qui, sous le titre de *Moritz von Craun*, révèle au public une œuvre française perdue, tandis qu'un certain Albrecht d'Halberstadt traduit, d'après des précédents français, les *Métamorphoses* d'Ovide, auteur fort à la mode chez nous, mais dont l'Allemand s'avise fort malencontreusement de « germaniser » les personnages mythologiques en appelant, par exemple, les satyres des *waltwichte*, les faunesses des *waltvrouwe*, les trois furies, respectivement *tötlich herzenleit, vergezzenheit, tobesucht*; Hartmann d'Aue, qui adapte, vers la fin du XIIe siècle et le commencement du XIIIe, dans son *Gregorius*, un poème français qui ne nous est pas parvenu, dans son *Erec*, son *Ywein*, les romans illustres de Chrétien de Troyes : Gottfried, qui, un peu plus tard, reproduit en allemand le *Tristan et Yseult* de Thomas; Wolfram d'Eschenbach, que nous avons déjà rencontré comme adaptateur des *Aliscans* et d'un poème du cycle de Godefroi de Bouillon, et

1. Cf. Pniower, *Zeitschrift für deutsches Altert.*, 1889 et suiv.

qui, maintenant, fait passer dans sa langue le *Perceval* d'un certain Guiot, que nous ne connaissons pas autrement, mais qui s'inspirait lui-même du poème de Chrétien [1]; Ulrich de Zatzikoven, Wirnt de Gravenberg, qui imitent, l'un notre *Lancelot*, l'autre le *Guinglain* de Renaud de Beaujeu, tandis que, à côté d'eux, des auteurs de plus en plus médiocres, les Conrad de Stoffel, les Henri von dem Türlin, les Ulrich de Türheim, les Albrecht, les Conrad Fleck, les Henri de Freiberg, les Stricker, puisent à des sources françaises moins pures leurs baroques histoires, ou continuent les œuvres laissées inachevées par leurs devanciers [2]. Les deux seuls écrivains qui méritent d'être signalés dans cette dernière fournée de rimailleurs sont Conrad de Würzbourg, qui délaie le grand roman de Benoît de Sainte-More dans son *Buch von Troye*, compose un *Tournoi de Nantes*, un *Chevalier au cygne*, un *Conte du cœur*, un *Partonopeus de Blois*, un *Engelhart*, d'après des originaux français, et Rodolphe d'Ems, qui, dans son *Bon Gérard*, son *Barlaam et Josaphat*, son *Saint-Eustache*, son *Wilhelm von Orlens*, sa *Weltchronik*, utilise pêle-mêle des ouvrages français ou latins, ces derniers venus aussi de chez nous. En somme, trois noms seuls, dans cette foule bigarrée de remanieurs, se détachent, ce sont ceux d'Hartmann, de Wolfram, de Gottfried, qui, bien que traducteurs avant tout, comme nous l'avons dit, font preuve parfois d'initiative personnelle et accusent un tempérament poétique distinct : Hartmann de la douceur, de la sagesse, un heureux équilibre des forces morales, une humanité touchante; Wolfram, une certaine étrangeté d'esprit, une prédilection pour les termes et les représentations bizarres, qui s'allient à des tendances philosophiques très prononcées; Gottfried, le plus « welsche » de tous, de la grâce, de la légèreté et, par endroits, du « snobisme ». Quant à leurs précurseurs et à leurs successeurs, ce ne sont, à peu d'exceptions près, que de fades bavards, entièrement dénués de goût et de talent, écumeurs sans phy-

1. Sur Wolfram et Guiot, cf. Wechssler, *Die Sage vom heiligen Graal*, Halle, 1898, p. 75 et suiv., 164 et suiv.; Singer, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 1900, 321 et suiv.; Hagen, *ibid.*, 1901, 187 et suiv., 1903, 203 et suiv.; Martin, *ibid.*, 360 et suiv.; Ehrismann, *ibid.*, 1908, p. 405 et suiv.

2. Nous sommes obligés de nous borner. En réalité, la liste des œuvres françaises traduites au XIIIe siècle en Allemagne, et conservées intégralement ou fragmentairement, est presque infinie. Lais, romans de chevalerie et d'aventure, chansons de geste, fableaux, poèmes latins, traités didactiques en vers : tout y a passé.

sionomie précise de notre littérature, comme on en rencontre tant au cours de l'histoire de l'influence française en Allemagne. Certains parmi eux : Herbort de Fritzlar, Rodolphe d'Ems et Conrad de Würzbourg, afin de se donner les apparences de l'érudition, vont jusqu'à dissimuler l'origine véritable de leurs piètres compilations, et à laisser entendre qu'ils utilisent des sources latines anciennes ou modernes, alors qu'ils démarquent en réalité des textes français. C'est aussi le procédé constant de deux moralistes « courtois », Wernher d'Elmendorf et Thomasius a Zirclaria, qu'il convient de rattacher aux auteurs qui précèdent, parce qu'ils se meuvent sensiblement dans le même cercle d'idées. Nous ignorons s'il n'ont pas eu pour composer, le premier sa *Tugendlehre*, le second son *Welscher Gast*, des modèles français sous les yeux. En tout cas, il est démontré que, loin de remonter, comme ils le prétendent, aux moralistes de l'antiquité, ils se sont servis, tous les deux, d'un ouvrage de notre Guillaume de Conches, la *Philosophia moralis*, et de quelques autres traités composés chez nous. Presque toujours, lorsque les auteurs du moyen âge allemand — et ceux des temps modernes également, nous le verrons — se réclament de sources grecques, latines ou étrangères, il y a lieu de procéder à un contrôle soigneux de leurs dires. Aux XIe, XIIe, XIIIe siècles, l'influence française est omniprésente et omnipotente en Allemagne. Voici par exemple Wolfram d'Eschenbach, qui a l'air d'un penseur original, et dont on a voulu faire une sorte de précurseur de Gœthe avec son *Parzival*, le *Faust* du moyen âge! Renseignements pris, toutes les considérations philosophiques qui émaillent ses œuvres ne sont pas de son crû, mais proviennent, avec les images et les expressions même dont il se sert, d'ouvrages de théologie français — écrits en langue latine — de son époque, et que maître Guiot, son guide, avait déjà, sans doute, mis à profit. Le caractère mystique de son roman et le symbolisme qui le distingue ne sont pas non plus sa propriété, mais lui ont été fournis par sa source qui, comme tant de poèmes de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle en France, avait une tournure religieuse très accusée. De même la réhabilitation de l'amour conjugal, dont on lui a fait honneur, est un thème fréquent dans la littérature française contemporaine, et qui se trouve dans *Durmart le Gallois* par exemple. En ce qui concerne son style obscur et tourmenté, sa « Sprachgewalt », comme disent les critiques allemands, il faut aussi en rabattre

et se souvenir, avant de lui en attribuer le mérite, si mérite il y a, que, bien avant lui, les Provençaux, qu'il connaissait fort bien puisqu'il les a suivis de très près dans son lyrisme, avaient mis à la mode le *trobar clus*, genre d'écriture qui eut un succès prodigieux dans tout le midi et que Dante admirera encore, et même imitera. La plus grande prudence est nécessaire lorsqu'on veut faire la part propre de ces auteurs allemands du moyen âge. Invisible ou apparente, l'influence française les enveloppe et les pénètre de tous côtés. Elle les atteint, par le langage, les mœurs, les livres. Et, après tout, ce ne sont que des traducteurs.

Elle se lève, cette influence française, là même où on s'attendrait le moins à la trouver : dans la poésie « nationale », allemande du XIIe et du XIIIe siècle, c'est-à-dire dans les *Nibelungen*, dans *Gudrun*, dans les poèmes du cycle dit de Dietrich de Berne. Nous nous souvenons que la plupart des légendes héroïques, qui sont à la base de ces œuvres, étaient nées en Gallo-France, à l'époque mérovingienne, ou bien y avaient longuement séjourné et pris leur aspect caractéristique. Sous la forme de traditions orales, peut-être de traditions orales versifiées, elles s'étaient propagées ensuite en Allemagne, suivant la langue tudesque dans sa retraite vers le nord-est, et, par la voie du Rhin, du Danube ou de leurs affluents, avaient gagné les régions du centre et du sud. Leur histoire, pendant toute la période othonienne et salienne, est fort mal connue. Méprisées et tenues à l'écart, elles menèrent une existence obscure, honteuse en quelque sorte, dans les milieux populaires, sans se développer beaucoup, puisque la plupart des traits qu'on y relève s'expliquent par des événements de l'époque mérovingienne, et que, surtout, l'esprit qui les anime, rappelle, à s'y méprendre, celui qui se dégage des sanglants épisodes de l'Histoire d'un Grégoire de Tours ou de la Chronique d'un Frédégaire. A moins donc qu'on ne veuille, comme certains historiens récents de la littérature, voir même dans les poèmes « nationaux » où elles trouveront leur expression définitive, des adaptations relativement récentes d'œuvres françaises perdues du genre du *Floovent* [1], c'est là la seule explication qu'il soit possible de donner du problème évidemment ardu de leur conservation. En tout cas, même dans l'hypothèse la plus défavorable pour le rôle de l'influence française, et qui nous

1. G. Brockstedt, *Floorentstudien*, Kiel, 1907 ; *Das altfranzösische Siegfriedslied*, 1908; *Von mittelhochdeutschen Epen französischen Ursprungs*, 1910.

semble, jusqu'à nouvel ordre, la seule encore à laquelle il faille se tenir, au moins pour les *Nibelungen*, c'est un fait indiscutable et indiscuté que les légendes épiques en question doivent, en première ligne, à l'impulsion littéraire générale communiquée par notre pays à l'Allemagne, d'avoir revu le jour après leur long sommeil, et pris corps dans les poèmes célèbres que tout le monde connaît et admire. Et cela, non seulement parce que le contact de notre épopée féodale ou courtoise a fourni directement aux Allemands la langue, la versification et les procédés de style dont ils avaient besoin pour rédiger leurs traditions héroïques, et qu'ils ne possédaient pas avant l'heure où nos chansons de geste et nos vies de saints ont franchi le Rhin, mais encore parce que c'est le désir de rivaliser avec la poésie française, d'opposer à Roland, à Ogier, à Gauvain, des héros germaniques dignes d'eux, qui a visiblement fait éclore les nombreuses épopées qui forment là-bas le groupe appelé « national ». La part que la France a le droit de revendiquer dans la création de ces œuvres est, d'ailleurs, attestée, par toutes sortes de signes non équivoques. C'est seulement plus d'un demi-siècle après la traduction de notre *Roland* et de notre *Alexandre* que la plus ancienne d'entre elles, la chanson des *Nibelungen*, a vu le jour, demi-siècle au cours duquel de nombreux récits féodaux français avaient pénétré en Allemagne, bientôt suivis par les romans du cycle antique et breton, de telle sorte que, lorsque le poète inconnu de la grande rhapsodie germanique se mit à l'œuvre, les cours et les châteaux de sa patrie, et tout particulièrement de cette Autriche où il vivait sans doute, retentissaient depuis longtemps des exploits prodigieux de nos héros du cycle de Charlemagne ou du cycle de la Table-Ronde. Que l'auteur des *Nibelungen* lui-même ait eu la tête pleine de ressouvenirs épiques français, il n'y a qu'à ouvrir son œuvre pour le constater. Toute la première partie, celle qu'on peut appeler le *Siegfriedlied* n'est qu'une imitation très caractérisée du type courant de nos poèmes arthuriens, de ceux de Chrétien, de Renaud de Beaujeu et des autres. C'est l'histoire, banale chez nous, du jeune et brillant chevalier qui s'en va provoquer, à la cour d'Arthur, les plus braves des chevaliers, se voit décerner la qualification de preux, et, après avoir rendu des services guerriers importants, qui consistent d'ordinaire en une expédition contre des ennemis de l'extérieur, obtient la main d'une belle princesse, canevas qui se retrouve

en outre dans nombre de nos chansons de gestes influencées par les récits courtois. Quant à la seconde partie du poème, l'aventureuse et tragique *Kriegsfahrt* des compagnons de Günther au pays des Huns, c'est le thème éternel de nos campagnes épiques chez les Sarrazins. Nombre d'épisodes, en outre, ressemblent singulièrement, il y a bien longtemps qu'on l'a remarqué, à certains traits de notre geste des *Lorrains*. La croyance mentionnée dans les *Nibelungen*, suivant laquelle les blessures de l'homme assassiné se rouvrent et saignent à nouveau lorsque son meurtrier s'approche de lui, était une croyance française, connue depuis fort peu de temps en Allemagne au moment où apparaît le poème des *Nibelungen*. Tout ce brutal et archaïque poème est, d'ailleurs, teinté superficiellement de courtoisie. On y donne des tournois devant les princesses, on y pratique le « service des dames ». Celles-ci, conformément à la coutume française, mangent à table avec les hommes. La cour d'Attila, pleine de chevaliers étrangers, ressemble singulièrement à celle d'Arthur. Günther a ses douze pairs comme Charlemagne. Son caractère rappelle de très près celui que prêtent au grand empereur franc nos chansons d'inspiration féodale, tandis que Siegfried, de son côté, a toute la physionomie des protagonistes de nos romans arthuriens. La conclusion qui se dégage avec l'évidence la plus absolue d'une comparaison approfondie entre les *Nibelungen* et les produits les plus caractéristiques de notre épopée contemporaine, c'est que l'œuvre allemande concentre les apports d'un double courant d'influences littéraires françaises : le courant de la chanson de geste et celui du roman de chevalerie. Mais le *Nibelungenlied* est, de tous les poèmes « nationaux » allemands, de beaucoup le plus « national », le plus foncièrement germanique. Quand on aborde *Gudrun*, les réminiscences françaises se multiplient à un tel point qu'on se demande si la théorie citée plus haut, et qui fait de toutes ces œuvres des adaptations de modèles français contemporains, ne serait pas applicable ici. Ces « enfances » de Hagen; ce roi des Maures Siegfried, qui habite quelque part dans le nord de l'Europe et possède Icaria, Alzabe, Abakie, Carade; cette Hildeburg, qui est fille d'un roi de Portugal; ce Wigaleis, qui rappelle le héros du poème de Wirnt, ce château de Campatille; ce pays de Salme : tout cela est infiniment plus « welsche » que germanique et ne vient certainement ni du VIIIe ou du IXe siècle, ni de la Scandinavie,

pas plus d'ailleurs que les façons courtoises du jeune prince de Normandie et son respectueux amour pour sa belle captive: Avec les poèmes du cycle de Dietrich les dernières hésitations tombent. Que de pages éloquentes n'avait-on pas écrites, en Allemagne, sur les origines et le caractère germaniques de toutes ces œuvres, que de renseignements précieux n'en avait-on pas tirés concernant les mythes des ancêtres ! Naguère encore M. Rajna ne s'appuyait-il pas sur les concordances nombreuses et frappantes de ces poèmes avec nos chansons de geste pour prouver la « germanicité » de ces dernières? La critique impitoyable a refroidi beaucoup de ces enthousiames et interrompu brutalement ces actes de foi. Elle a retrouvé dans les mythes « germaniques » de l'*Ortnit*, de l'*Ecke*, du *Laurin*, du *Virginal*, du *Sigenot*, du *Goldemar*, etc., des souvenirs très précis de nos romans arthuriens, elle a établi que la plupart de ces récits fantaisistes, sinon tous, ne contiennent, en fait de traditions nationales, que quelques noms et quelques faits, tout le reste venant en droite ligne de la chanson de geste et surtout du poème « courtois » français, de même que, rencontrant sur sa route le héros du *Rother* elle l'a obligé bon gré, mal gré, à se dépouiller de son sacro-saint masque lombard pour montrer la figure inattendue mais plus sympathique d'un aventurier normand [1]. Et qui sait ce qu'il subsistera du peu de « germanisme » que nous laissons encore à ces poèmes nationaux de l'Allemagne dans dix ou quinze ans d'ici ? Bien plus sûrement, donc, qu'à un réveil de l'épopée nationale chez nos voisins, nous avons affaire ici à ce sentiment qui jouera un si grand rôle dans l'évolution de la civilisation allemande, et qui s'appelle le désir d'opposer à des manifestations du génie français ou plus généralement de l'activité étrangère, des manifestations correspondantes d'un caractère strictement germanique. Ce désir, on le satisfait, quand c'est possible, comme ici, en créant des œuvres où entre tout l'essentiel des produits qu'on admire, et qui reposent pourtant sur des souvenirs nationaux, mais aussi, à défaut des éléments indispensables, en « germanisant » simplement les personnages et les lieux des récits « welsches ». C'est ce que les auteurs du *Rodolphe*, du *Rother*, du *Bon Gérard*, et tant

1. Cf. Freiberg, *Pauls und Braunes Beiträge*, 1904, XXIX, p. 1 et suiv.; W. Rauff, *Untersuch. zum Biterolf und Dietleip*, Bonn, 1907; Luitjens, *German. Abhandlungen*, Breslau, 1911, XII; Scherer, *Quellen und Forschungen*, XII, 93.

d'autres encore ont fait. Au XVIIe et au XVIIIe siècle cette pratique ne sera pas oubliée[1].

La littérature très riche, on le voit, et très raffinée déjà que l'influence française a introduite en Allemagne au XIIe-XIIIe siècle, était essentiellement une littérature aristocratique, mais il ne faudrait pas croire que là se soit bornée l'action de notre pays. De même que dans la société française de cette époque les bourgeois et les clercs tenaient une place importante, bien que subordonnée, il y avait, nous le savons, derrière les genres nobles, chez nous, des genres proprement cléricaux et populaires. Ces genres pénétrèrent aussi, avec les premiers, dans le pays voisin. Nous avons dit un mot de la renaissance morale et religieuse que la propagande de Cluny et de Cîteaux avait provoquée au delà du Rhin dans les milieux ecclésiastiques, et nous avons mentionné les précieuses acquisitions rapportées de nos grandes écoles par la jeunesse allemande. Pour être complet, nous devrions montrer ici les clercs de Germanie se nourrissant des belles productions de l'humanisme latin qui s'épanouit chez nous au XIIe siècle, s'assimilant les poèmes de Hildebert du Mans, d'Alain de Lille, de Gautier de Châtillon et les imitant, étudiant les langues anciennes dans des grammaires établies en France — celles d'Evrard de Béthune ou d'Alexandre de Villedieu — la liturgie, la musique, l'astronomie, les sciences de la nature dans les traités où les encyclopédies d'Honorius d'Autun, de Vincent de Beauvais, d'Humbert de Romans, citant nos apologues et nos anedoctes, recopiant nos sermons et jusqu'à nos modèles de lettres ou de chartes. Même spectacle du côté des bourgeois. Ils vivent sur notre littérature populaire. Mi-clérical, mi-laïque, un genre poétique appelé à un grand succès, le drame, dont les premiers monuments apparaissent chez nous au XIe siècle, et qui s'y développe pleinement au XIIe-XIIIe, est transporté en Allemagne à la fois par les vagants et les moines réformateurs, et s'y acclimate rapidement; tout d'abord, il est vrai, dans les filiales de nos ordres religieux. Aussi, bien des particularités dans sa contexture, l'emploi du

1. C'est ce sentiment et c'est cette méthode que nous retrouverons à la base de la réforme d'Opitz, de celle de Gottsched, et même de celle de Lessing et de Herder. Nous verrons ailleurs (chap. VIII) que le patriotisme allemand lui-même est né, au XIIe siècle, au moment précis où on dressait en face de l'épopée française une épopée allemande, d'une réaction contre l'effervescence du sentiment national provoquée chez nous par la première croisade. Cf. également à ce sujet le tome I de nos *Origines*, p. 529 et suiv.

décasyllabe par exemple, révèlent-elles son origine française. L'épopée animale, qui, pour Grimm, ne pouvait être qu'allemande, a été reçue toute faite par les gens d'outre-Rhin de nos provinces du nord où elle s'est constituée. Après l'auteur de l'*Ecbasis*, le rédacteur flamand de l'*Ysengrimus* et l'Alsacien Henri le Glichezaere, puisent à des sources françaises. Notre fableau n'est pas non plus dédaigné par les « Tyois ». Ils entassent, au XIIe et au XIIIe siècle, les provisions de farces qu'ils consommeront dans leurs énormes ripailles du XVe. Bref, on peut se tourner de quelque côté qu'on voudra, on n'apercevra dans cette Allemagne si vantée des Hohenstaufen qu'emprunts faits à notre littérature sous toutes ses formes.

XI

... Et à notre art aussi. Car, pour compléter le tableau, voici que les superbes monuments des mêmes siècles vont nous faire un aveu identique à celui de la poésie épique et lyrique, de la musique, du théâtre, de la philosophie, de la vie de société et de la morale aristocratiques, des institutions et des idées. Eux aussi ils ne contiennent rien ou presque rien qui ne vienne de chez nous. Dans le domaine artistique l'Allemagne s'est montrée aussi conservatrice, aussi passive, aussi dénuée d'initiative et d'invention que dans les autres. A l'époque romane, elle n'a fait que développer patiemment les intentions léguées par l'ère carolingienne — qui, elle-même, avait tout reçu du dehors — en s'aidant d'emprunts étrangers, d'origine byzantine d'abord, puis d'origine lombarde, enfin d'origine française. A l'époque gothique, elle a été asservie complètement par notre grand art national. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver chez elle cette fermentation générale, cette germination incessante dans toutes les branches de la production artistique, qu'on observe chez nous dès la période romane. Aux multiples centres de production français, si divers par leurs tentatives, l'Allemagne ne peut opposer qu'une grande école, patiente et immobile, qui ornemente et ornemente sans se lasser les formes traditionnelles, en accueillant, de temps à autre, un progrès venu du dehors. Pendant les siècles gothiques, rien non plus, chez elle, de cette collaboration ardente de la

nation tout entière qu'on remarque dans notre pays, de cet enthousiasme qui remplit d'or les escarcelles des prélats bâtisseurs, attelle même, comme nombre de chroniques nous l'apprennent, des foules de chevaliers, de clercs, de gens du peuple, aux charrettes qui traînent les lourds blocs de pierre vers l'emplacement des futures cathédrales, rien de cette union intime qui règne en France entre l'architecture militaire et l'architecture religieuse. Aux quêteurs qui viennent lui demander son obole pour l'érection de la basilique de Cologne, le riche marchand du Rhin ferme sa bourse, et c'est chez nous ou en Angleterre qu'il a fallu recueillir les sommes destinées à subvenir aux premiers frais de l'énorme monument. Pas plus à l'époque gothique qu'à l'époque romane cet art, qu'on a appelé « germanique », n'intéresse la nation. Apporté en Allemagne par la puissante volonté de Charlemagne, cultivé par une Église et un Empire dont l'éducation est foncièrement étrangère, voire antinationale, exécuté le plus souvent par une main-d'œuvre recrutée au dehors, il reste aussi peu compris des diverses classes de la population que la formule monarchique des Othons ou leur littérature latine. Ce n'est que bien plus tard, vers la fin du moyen âge, que la soudure entre ces deux mondes si différents se fera, encore ne sera-t-elle jamais aussi complète que dans les pays romans. Jusque-là il n'y a pour ainsi dire pas de lien entre la construction indigène, qui en est encore à une phase de développement rudimentaire, et les somptueux édifices des empereurs ou des prélats, élevés par des ouvriers lombards ou français. En conséquence, de longtemps, l'art « germanique » ne puisera pas sa sève dans le sol national. Des individus isolés l'entretiennent, les yeux fixés sur la production étrangère. Et la foule allemande passe, indifférente, devant ces merveilles dont la pensée lui échappe, et qui ne lui sont d'ailleurs pas destinées. Il n'y a pas à redouter qu'elle dételle les charrettes.

Le principe fondamental de l'art roman germanique est, avons-nous dit, la fidélité aux principes carolingiens. Cette fidélité est absolue. Elle se manifeste dans son programme, sa hiérarchie, ses procédés. A vrai dire, pas plus ici que dans la politique et la littérature, il n'y a interruption. Il vaudrait donc mieux parler de prolongation que de retour en arrière, comme on le fait quelquefois. Alors que, chez nous, la sauvage anarchie du IXe et du Xe siècle creuse un véritable fossé entre la période romane et la période carolingienne, obligeant l'art, comme la

civilisation en général, à chercher une orientation nouvelle, ou mieux, à se reconstituer entièrement, en Allemagne on passe de plain-pied de l'une dans l'autre, sans même s'apercevoir d'un changement. Et c'est pourquoi l'école romane germanique est, de toutes, la plus précoce. Dans l'ordre politique et littéraire les Allemands n'ont-ils pas, aussi, devancé de beaucoup le reste de l'Europe? N'y avait-il pas un superbe empire romain germanique et de beaux poèmes en langue latine dans les monastères d'outre-Rhin au moment où la France, l'Italie et l'Espagne se débattaient dans une pénible agonie qui était en même temps une renaissance? Mais cette école germanique mérite à peine le nom de « romane » qu'on lui donne d'ordinaire, si l'art roman se caractérise par la conquête de la voûte et son incorporation au plan basilical[1], car les Allemands n'ont ni cherché ni même entrevu ce progrès. Jusqu'au jour où la France intervient dans son évolution, elle s'en est tenue au schéma carolingien, essayant de l'enrichir, de l' « ornementer » toujours, sans le modifier le moins du monde. Cette dépendance apparaît, d'ailleurs, aussi bien dans les arts mineurs que dans l'architecture. Comme à l'époque carolingienne, la miniature, la peinture murale, l'orfèvrerie, la ciselure sur ivoire occupent une place d'honneur, disproportionnée avec leur importance. Tout compte fait, ces branches secondaires sont même plus développées que les branches principales : construction et sculpture. C'est que ce sont là des occupations minutieuses de couvent, du genre des œuvres littéraires exécutées par les Notker et les Ekkehart au même moment, les fruits d'une renaissance plus artificielle que spontanée. Par leur technique, leur méthode, leur inspiration, les petits travaux qu'on accomplit à Saint-Gall, à Reichenau, à Echternach, ressemblent entièrement à ceux des écoles de Tours, de Corbie, de Reims, de Metz, d'Aix-la-Chapelle. Et si l'on subit des influences, ce sont celles d'autrefois, l'influence de Byzance, de l'art chrétien primitif. On rivalise d'archaïsme avec les générations antérieures. Si une modification de détail apparaît, c'est que l'étude plus attentive des modèles romains ou byzantins l'a introduite, ou bien qu'on est remonté plus haut dans le passé exploitable. Mais on ne trouve par soi-même

1. « La voûte considérée dans sa forme, dans sa montée, dans son économie, dans la disposition de ses pieds-droits, voilà la clef de la classification romane » Quicherat, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, p. 101. Voir à partir de p. 86 toute l'étude.

absolument rien de nouveau. Les progrès décisifs et féconds, dans tous ces domaines, ne viendront que le jour où la France, ayant terminé ses tâtonnements, livrera sa formule inédite. En attendant, ce ne sont que consciencieuses reproductions, où le souci exclusif de l'ornementation domine, accompagné parfois d'une pointe de réalisme, exactement comme sous Charlemagne. Dans les arts majeurs c'est le même esprit qui se manifeste. La sculpture, ignorée des contemporains du grand empereur franc, reste ignorée aussi des sujets des rois saxons. C'est la France qui la retrouvera au XIe siècle. L'architecture ne se risque pas hors des traditions consacrées. La disposition générale des édifices reproduit le plan tréflé ou le plan basilical ramassé, byzantin d'origine, de la période carolingienne. La tour lanterne, les tours d'escalier aux angles de la façade, sont les organes les plus caractéristiques des édifices. La rotonde et son principe concentrique sont plus à la mode que jamais. C'est ce type d'édifices qui a surtout hanté l'imagination des constructeurs allemands. Au lieu d'ouvrir l'église à la foule par une large façade, comme leurs collègues de France, ils la ramassent sur elle-même, la tournent vers le dedans en la munissant de deux absides opposées, toujours d'après des précédents carolingiens, puis de deux transepts. A l'intérieur, l'alternance du pilier et de la colonne, le voûtement des bas-côtés, la présence de tribunes, d'absidioles sur les flancs est du transept, la conservation de la crypte, l'établissement de la toiture en charpente, sont encore des principes fondamentaux légués par la période antérieure. Déjà très puissante par elle-même la tradition carolingienne est renforcée encore en Allemagne par l'influence de l'art lombard, lequel, bien que plus hardi que son voisin du nord, se meut, lui aussi, dans la voie étroite tracée par les architectes gallo-francs. Mais, disposant d'une ornementation plus variée, il en fait bénéficier le simple et nu schéma germanique. Contrairement à ce qu'on soutenait autrefois, c'est, en effet, l'art lombard qui a influé sur l'art allemand, plutôt que l'art allemand sur l'art lombard. Il est probable même que la main-d'œuvre italienne a contribué beaucoup plus que la main-d'œuvre indigène, rare et inexpérimentée, à l'édification des monuments rhénans ou saxons jusqu'en plein XIIe siècle. En tout cas, dès le Xe siècle, des motifs de décoration d'origine lombarde s'introduisent en Allemagne, ainsi le chapiteau en dé, la feuille d'angle à la base des colonnes, la colonne

nouée, et surtout ces ornements extérieurs, d'un effet si agréable, que sont les bandes verticales, les niches, les galeries supportées par des colonnettes, les frises en arcatures et les fameuses galeries de circulation entre les fenêtres supérieures et la toiture[1]. Quiconque a pu contempler les grandes cathédrales de Spire, de Worms et de Mayence, ces merveilles du roman germanique, appréciera tout l'enrichissement que représentent ces emprunts. Mais il n'y a pas seulement des souvenirs carolingiens et des importations lombardes dans les trois monuments que nous venons de citer. L'art français y occupe une place plus importante qu'on ne le croit d'ordinaire. En effet, dès la première moitié du xi[e] siècle, il pénètre à son tour en Allemagne. Le puissant intermédiaire qui l'y a transporté, c'est encore, on le devine, Cluny, ce Cluny que nous avons vu à l'œuvre partout aux origines de l'expansion française, dans le domaine politique, social, littéraire. Donc, bien avant l'arrivée des premières influences gothiques, l'Allemagne s'était ouverte à la pénétration de notre art national. Cluny a exercé une action décisive sur l'évolution du style roman germanique, si décisive même qu'on peut affirmer que c'est elle qui lui a donné son aspect complet et définitif. De quelle façon l'art clunisien a pu pénétrer en Allemagne, on se l'expliquera aisément en songeant au nombre considérable de monastères fondés dans ce pays par la congrégation bourguignonne dans le courant du xi[e] siècle. Et, partout où Cluny prenait pied, on élevait des bâtiments neufs ou réparait les anciens, on introduisait des manuscrits, des objets précieux de nature diverse. Dès la seconde moitié du x[e] siècle des infiltrations se produisent. Mais c'est seulement au xi[e] que l'invasion proprement dite a lieu. Les deux hommes qui ont le plus fait pour la diffusion de l'art français en Allemagne, à cette époque, sont les deux apôtres principaux de la réforme clunisienne en Allemagne, le Lorrain Poppon de Stavelot et le Bavarois Guillaume de Hirschau. Le premier a construit ou remanié les grandes églises de Limbourg-sur-la-Hardt, d'Echternach, de Hersfeld, de Wissembourg, qui seront le point de départ d'une véritable rénovation du style roman dans l'Allemagne du nord[2]; le second, par l'édification de son sanc-

1. Cf. ci-dessus § 1. La cathédrale de Spire a été bâtie en grande partie par des ouvriers lombards. Hauck, *loc. cit.*, III, 927.

2. MM. Dehio et von Bezold ont réfuté, à ce sujet, les objections de MM. Manchot et Sackur. Cf. *Repertorium für Kunstwissenschaft*, XV.

tuaire de Saint-Pierre et Saint-Paul à Hirschau même, a fourni un modèle que toutes les régions du sud, si intimement pénétrées par le Clunisianisme, reproduiront sans se lasser [1]. Mais, à côté d'eux, des milliers de collaborateurs, connus ou inconnus, français ou allemands, Meinwerk de Paderborn, par exemple, les évêques d'Hildesheim, de Wurzbourg, d'Osnabruck, de Passau les ont secondés. Tout d'abord les Clunisiens, comme les Lombards, ont apporté des motifs de décoration qui ne pouvaient être que les bienvenus : les arcatures, origine du triforium, les bandes verticales descendant de la corniche sur le tailloir des supports, les colonnes engagées prolongeant les piliers ou colonnes jusqu'à la toiture, bref, tout ce qui constitue l'ornementation des hauts murs dans les grandes cathédrales romanes du Rhin. Jusque-là tout allait bien et l'architecture germanique ne pouvait que se réjouir de ces heureux enrichissements. Mais il était dans la destinée de Cluny de provoquer, dans l'ordre artistique, la même révolution profonde que dans l'ordre politique, social et littéraire. Pour fonder l'avenir il devait bouleverser le présent. A côté de ces perfectionnements inoffensifs il en introduisit d'autres qui l'étaient moins, et dont le principe, incompatible avec les lois essentielles du style germanique, allait amener une désagrégation lente de celui-ci et finalement le ruiner. Ces progrès c'étaient le rétablissement du plan basilical en croix latine, l'affirmation de la façade ouest, la suppression de la crypte, la quadrature du chevet, l'uniformisation de supports, enfin le voûtement de la nef [2]. Si remarquables, en effet, que fussent ces diverses améliorations, elles n'en détruisaient pas moins de fond en comble le schéma carolingien auquel les architectes allemands tenaient si fort. Avec les grands porches à narthex et à tribune, flanqués de deux tours, plus de ces doubles absides, plus de cette orientation renversée, de ce plan concentrique cher au roman othonien; avec la voûte de pierre et les supports identiques, plus de différence entre les travées de la nef et celles des bas-côtés. Habitués à emprunter sans cesse, les constructeurs allemands ne prirent pas garde, tout d'abord, au caractère subversif de ces changements. En maint endroit ils essayèrent même de les con-

1. Cf. Baer, *Die Hirsauer Bauschule*, Fribourg, 1897.

2. Dehio und Bezold, *loc. cit.*, I, 209, 216, 390, 393, 460, 574, 587, 621, 698, etc. — Dohme, *Geschichte der deutschen Baukunst*, p. 25, 27, 57, 77, 88, 90 et suiv., etc.

cilier avec leurs anciennes pratiques. Mais, quand la vanité de cette entreprise leur fut démontrée, ils firent preuve de plus de circonspection, et refusèrent d'ouvrir la porte à des innovations aussi dangereuses pour leur quiétude conservatrice. Les premières églises élevées par Poppon de Stavelot et Guillaume d'Hirschau respectent encore les principes fondamentaux du roman germanique. Seule l'invasion triomphale du plein gothique put avoir raison des habitudes invétérées des constructeurs d'outre-Rhin. Mais le gothique lui-même, auquel les Allemands devaient plus tard se montrer si attachés et dont ils feront un jour, au mépris de l'histoire, leur « style national », dut lutter pendant près de cent ans pour s'imposer définitivement à eux dans toute sa lumineuse cohésion. Car, au début, nos voisins ne voulurent voir dans le style nouvellement inauguré par la France qu'un magasin commode d'accessoires de toutes sortes, où l'on pouvait puiser indéfiniment, pour améliorer les traditions indigènes et parer les constructions déjà existantes. La logique absolue qui relie les unes aux autres les parties les plus diverses du monument gothique ne leur apparut pas le moins du monde, même quand ils eurent sous les yeux des exemplaires parfaits du genre[1]. Et cela seul suffirait à prouver, si l'histoire même du roman germanique ne l'établissait déjà, à quel point les constructeurs allemands, qui ne manquaient pas d'un certain sens décoratif et savaient faire valoir le détail, étaient dénués d'esprit de synthèse, d'aptitudes créatrices. Constitué chez nous vers le milieu du XII[e] siècle, le style gothique fut révélé aux Allemands, sous sa forme juvénile et encore atténuée, par la grande congrégation rivale de Cluny, Cîteaux, qui commençait, à ce moment-là, à couvrir les régions germaniques de ses filiales. Il fallut toute la puissante organisation de l'ordre, sa persévérance, la multitude de ses tentatives, pour faire accepter aux Allemands un système de construction qui les déroutait si fort. Cette résistance fut, il est vrai, moins active que passive, moins consciente qu'involontaire, étant faite surtout d'incompréhension générale, d'obstination dans les méthodes du passé. Elle engendra ce que les historiens de l'art allemand appellent le « style de transition », et qui n'est que l'effort désespéré, bien que parfois intéressant, des architectes germaniques, pour

1. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, I, 469, 476.

marier aux motifs les plus heureux du style nouveau ces procédés carolingiens auxquels ils ne voulaient pas renoncer. C'est ainsi que l'arc ogif, qui s'introduit vers 1200, est appliqué d'abord à de véritables voûtes d'arêtes, qui n'offrent aucun des avantages de la voûte gothique. Les nervures elles-mêmes sont, pour les Allemands, de simples motifs d'ornementation et ne canalisent nullement, comme en France, les poussées, pour les conduire sur certains points particulièrement étayés de la muraille. Ailleurs on adopte les formerets, mais sans la croisée d'ogives qui est leur raison d'être principale. De même, on ne sait pas associer l'arc-boutant à la voûte sur nervures, ce qui rend cette dernière inefficace, bien plus, dangereuse, et oblige à épaissir outre mesure les hauts murs. Le rôle capital, donc, de cet organe générateur du gothique n'est pas saisi tout d'abord. Lorsqu'on en a la révélation et que la voûte gothique est enfin acceptée dans sa simple et forte structure, la protestation se réfugie dans les autres parties de l'édifice que l'on se refuse à mettre en harmonie avec le voûtement nouveau. Le système des travées liées et son corollaire, l'alternance du pilier et de la colonne, qui jurent avec l'emploi de la voûte en tiers-point, sont conservés, par exemple, à Bamberg, à Fritzlar, à Enkenbach, à Karlsbourg, à Saint-Séeon de Cologne. Sur le Rhin on essaie de garder, dans les constructions gothiques, le plan concentrique d'autrefois, ainsi aux Saints-Apôtres de Cologne, à Neuss, à Limbourg, à Gelnhausen, à Offenbach, ou bien la forme tréflée carolingienne, comme à Saint-Pantaléon de Cologne, à la cathédrale de Bonn, etc., etc. Et, là même où on procède à l'unification des travées, on le fait dans un esprit tout contraire au gothique, en élargissant démesurément celles de la nef au lieu de les réduire, ainsi à Magdebourg et à Münster. Le point de vue spécial auquel se placent les Allemands est caractérisé par l'ardeur et l'habileté avec laquelle ils reproduisent les thèmes de pure décoration : le dessin des fenêtres, les baies des tribunes, les arcatures aveugles, notamment dans la région rhénane. C'est, d'ailleurs, dans cette utilisation vraiment artistique et souvent personnelle de l'ornementation gothique, que réside le charme particulier des églises de transition, beaucoup plus que dans leurs dispositions générales, contradictoires, pour l'ordinaire, et absurdes même, qui font voisiner le carolingien avec le cistercien, le lombard avec le gothique. Car le grand style français a été considéré

par les Allemands, ainsi que nous le disions plus haut, uniquement comme une source féconde de gracieux embellissements de détail. L'idée profonde leur en a échappé pendant plus d'un siècle[1].

Mais un jour vint enfin où la puissante unité de cette architecture s'imposa pleinement aux yeux et à l'esprit des architectes de là-bas. Et alors ce fut la déroute du roman indigène, déroute si complète que le style « national » tomba dans le discrédit le plus absolu et que tous les développements futurs de l'art allemand auront le gothique pour point de départ. Vers le milieu du XIIIe siècle sa victoire est assurée. A cette époque les maîtres d'œuvre et les compagnons français abondent en Allemagne. On en rencontre dans les chantiers de Notre-Dame de Trèves, de Sainte-Élisabeth de Marbourg, des cathédrales de Magdebourg, d'Halberstadt, de Bamberg. Plus tard, un certain « maître Humbert » édifiera la cathédrale de Colmar et, suivant les traces de Villard de Honnecourt, Mathieu d'Arras construira en Bohême, celle de Prague, le château de Karlstein et le fameux pont sur la Moldau. De leur côté les Allemands viennent très nombreux en France s'instruire dans les procédés nouveaux. Un petit poème de l'an 1250 environ nous montre leur langue envahie par les termes d'art français. Et non seulement on adopte la formule du style gothique pour l'appliquer en tout et partout, mais, comme dans la littérature, on reproduit directement des modèles particuliers. Bien entendu, ce sont les édifices du nord qui conquièrent principalement l'Allemagne. Laon est imité à Magdebourg, Bamberg, Halberstadt, Limbourg, Naumbourg, Gelnhausen, Enkenbach, Fribourg-en-Brisgau; Saint-Yved de Braisne à Notre-Dame de Trèves et ses dérivés : collégiale d'Offenbach-sur-la-Gran, Munstermayfeld, Carden-sur-Moselle, abbatiale de Tholey, Hirzenach, de plus à Sainte-Élisabeth de Marbourg, Saint-Victor de Xanthen, Ahrweiler, Sainte-Catherine d'Oppenheim, Saint-Martin de Cassovie, etc.; de Soissons dépendent, en partie, Saint-Géréon de Cologne, Notre-Dame de Trèves, la cathédrale d'Utrecht, un certain nombre d'églises de la région du nord; Senlis est reconnaissable à Fribourg-en-Brisgau, une des perles du gothique allemand; Saint-Urbain de Troyes à la cathédrale de Ratisbonne, à Saint-Remi de

1. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, 476-477.

Kollin; Reims à Saint-Pierre et Saint-Paul de Neuweiler, à la cathédrale de Prague, etc. La ravissante église de Wimpfen-im-Tal est l'œuvre d'un disciple de notre grand Libergier, d'un *latomus quidam qui tunc noviter de villa parisiensi e partibus venerat Franciæ*, et qui a fait là de bonne besogne avec son *opus francigenum*. La cathédrale de Cologne est calquée sur Notre-Dame d'Amiens avec des souvenirs de Beauvais, et si fidèlement, si minutieusement même, qu'on s'est demandé si ce maître Gérard qui en a fourni les plans, n'avait pas travaillé en personne à l'érection du plus remarquable de nos édifices gothiques. « Pour découvrir des différences, écrivent MM. Dehio et von Bezold, il est besoin d'une étude et d'une mensuration attentives. Identique est — outre la configuration générale — la distance qui va du transept à la clôture du déambulatoire, identique le diamètre de la couronne de chapelles, identique la largeur des travées du chœur et la force des piliers, identique la proportion des baies des arcades et de la coupe transversale de la nef du milieu. Dans les autres dimensions de légères modifications ont été apportées. Elles ont tout l'air de ces retouches qu'un maître fait subir à son œuvre propre après qu'il a pu en éprouver la valeur par une première exécution[1]. » La cathédrale de Strasbourg utilise des motifs de Saint-Denis et de Notre-Dame de Paris. Erwin de Steinbach, qui en a dressé les plans, et dont le jeune Gœthe, dans sa période de fièvre nationaliste, au moment, d'ailleurs, où il célébrait la « germanicité » du gothique, voulait faire le représentant par excellence du génie allemand, arrivait sans doute en droite ligne de chez nous, et on ne voit pas qu'il ait élevé d'autres monuments en Allemagne. Le revêtement ajouré de la façade, dont on lui attribua si longtemps l'invention, était vraisemblablement un procédé connu déjà en France de son temps, comme on le voit par l'exemple de Saint-Urbain de Troyes[2]. Toute la série des fameuses *Hallenkirchen* westphaliennes, qui furent un instant, considérées comme représentant un heureux effort du gothique germanique, s'inspire de l'architecture de nos régions de l'ouest, déjà visitées, au XIIIe siècle, par de nombreux navires allemands[3]. D'ailleurs, ce ne sont pas seulement ces *Hallenkirchen*, mais toutes les églises en briques

1. *Die christliche Baukunst*, II, 276.
2. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, II, 304-307.
3. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, I, 314, 507-508.

du Brandebourg et des régions de la Baltique qui ont été influencées par les constructions des provinces françaises riveraines de l'Océan et de la Manche[1].

La pensée gothique, nous l'avons vu, avait rendu la vie, chez nous, à toutes les branches de la production artistique. Ce ne fut donc pas seulement son architecture que la France importa en Allemagne, ce furent ses créations les plus diverses dans le domaine de la beauté. Née en Saxe, vers la fin du XIIe siècle, la sculpture germanique, après des débuts obscurs où transparaîtrait l'action des ivoires byzantins, à ce qu'on nous assure, mais qu'il vaudrait peut-être mieux rattacher à la pénétration clunisienne puisque ses premières ébauches apparaissent dans des centres connus de la propagande réformatrice, se montrent au tympan des porches (organes importés par l'influence française) et reproduisent les scènes typiques de nos façades bourguignonnes et aquitaines[2], se soumet, au XIIIe siècle, à la toute-puissante domination des modèles de Chartres, de Paris, de Reims et d'Amiens, ainsi à Notre-Dame d'Halberstadt, à Saint-Michel d'Hildesheim, à Magdebourg, à Paderborn, à Wechselbourg, à Bamberg, à Freiberg, à Strasbourg, tout en conservant ça et là, au début surtout, des ressouvenirs de la manière bourguignonne. Comme dans l'architecture, c'est à la fois la pensée intérieure et la forme extérieure que l'Allemagne s'assimile. Mais de même que, d'assez bonne heure, on observe dans les monuments du gothique d'outre-Rhin une tendance à la simplification et au réalisme pratique, ainsi la sculpture germanique, à peine portée par l'influence française à son point de perfection, s'efforce de donner aux corps et aux figures une expression plus individuelle, de mettre dans les attitudes plus de force et de passion, parfois avec un plein succès, comme aux chœurs de Naumbourg ou de Bamberg, au tympan du transept sud de Strasbourg et à Freiberg, souvent aussi au détriment de la noblesse et de la grâce souveraines, de l'idéalisme tout intérieur des œuvres françaises dont elle s'inspire. La nuance

1. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, II, 363 et suiv.

2. C'est ce à quoi M. Goldschmidt (*Jahrb. der preuss. Kunstsamml.*, XX et XXI) n'a pas pris garde suffisamment. Le rapprochement qu'il établit entre les premiers essais de sculpture en Saxe et les ivoires byzantins n'a pas une valeur probante absolue, puisque les modèles bourguignons ou languedociens qui ont inspiré probablement ces tentatives, avaient la même source originelle.

française devient là-bas agitation tapageuse, la rapide indication du détail, lourde insistance. La Vierge et saint Jean au jubé de Naumbourg grimacent littéralement de douleur. A Strasbourg une des vierges folles quitte déjà sa robe pour se livrer à un séducteur au sourire agaçant. Plus tard, à Saint-Sebaldus de Nuremberg, on aura de vraies pantomimes. A Magdebourg, l'artiste n'a oublié, dans la représentation de la mort de Marie, ni le réchaud où les anges prennent de la braise pour leurs encensoirs, ni le brancard sur lequel ils emporteront aux cieux la Mère de Jésus. Déjà le tempérament germanique se montre plus sensible à la couleur et à la vie qu'à la pureté des lignes et à la beauté harmonieuse, qui sont bien les qualités essentielles communiquées à toutes les branches de l'art allemand par la domination du gothique français. Dans l'orfèvrerie, le vitrail, l'ivoirerie, l'émaillerie, la fresque et la peinture sur bois, la pénétration de notre idéal et de nos méthodes est aussi certaine, mais moins connue par le détail que dans l'architecture ou la sculpture. Dès la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe, le coffret dit d'Othon Ier, le tryptique de Metlach, le tableau reliquaire de Trèves trahissent des influences occidentales. Au XIVe siècle le triomphe de la ronde-bosse française est complet, mais l'orfèvrerie germanique n'en conserve pas moins une propension au réalisme et à la richesse décorative, qui, bientôt, lui donneront un caractère vraiment national. Les émaux de Limoges, à cette même époque, semblent avoir supplanté entièrement la production indigène. Dans le domaine de la miniature, c'est par les Pays-Bas et l'Alsace que nos modèles arrivent, dans la seconde moitié du XIIe siècle, avec des manuscrits de chansons de geste, de romans de chevalerie, de traités didactiques, et des psautiers ou livres de prières destinés aux dames. Ils proscrivent la technique byzantine, surchargée et baroque, qui s'étalait partout en Allemagne au XIIe siècle, et généralisent les scènes aimables, les couleurs franches et saines, inaugurent l'union intime du texte avec l'illustration : cette belle conquête de l'esprit synthétique français. Quelle fut au juste l'action de notre peinture proprement dite en Allemagne, il est difficile de le dire avec précision. Indiscutablement, cependant, c'est sur le Rhin inférieur et en Westphalie, donc sur la route ordinaire des importations françaises, et, en général, dans des églises fortement marquées de l'empreinte de notre style qu'elle se

transforme à la fin du XIIe et au XIIIe siècle. Quant au vitrail, qui apparaît tout d'abord en Allemagne à l'abbaye de Tegernsee, au lendemain de sa réorganisation par des moines réformateurs lorrains, il reproduit la technique et les modèles de chez nous. Autant qu'on peut en juger, l'action de la France fut, dans les arts mineurs, aussi puissante et aussi féconde que dans les arts majeurs[1].

XII

Cet exposé, si incomplet qu'il soit, nous permet désormais de mesurer du regard l'étendue du service rendu à l'Allemagne par notre civilisation au XIIe et au XIIIe siècle. Le réduire, comme le font la plupart des historiens d'outre-Rhin, à une sorte d'éducation extérieure, c'est en méconnaître entièrement la portée. En réalité, il s'agit bien ici d'une refonte totale. Car il ne faudrait pas oublier, tout de même, que la France a transmis à l'Allemagne, à cette époque, les plus importants des usages féodaux et des rites de la vie guerrière, ses progrès militaires, ses tournois, son blason, son château, son armement; qu'elle lui a légué l'institution chevaleresque dans sa conception sociale et morale élevée, avec toutes les vertus « nobles » qu'elle impliquait, comme la loyauté, la magnanimité, l'honneur, qui ont d'abord porté chez nos voisins des noms français, et auxquelles les exigences de l'idéal courtois, telles que le respect de la femme, le « sens » et la « mesure », viendront s'ajouter; que, dans l'ordre religieux, elle lui a communiqué la réforme ecclésiastique, qui a rendu au clergé toute sa dignité, la Paix et la Trêve de Dieu, l'idée de la Croisade : autant de principes d'action désintéressés qui venaient s'opposer à la conception entièrement matérialiste et utilitaire que l'Église s'était faite là-bas de son rôle social; que, dans le domaine intellectuel, elle lui a enseigné des modes d'activité comme la recherche philosophique, théologique et scientifique — inconnue chez elle jusque-là — et lui a rapporté ou même apporté l'épopée, le lyrisme, la musique, avec des

1. Dehio und von Bezold, *loc. cit.*, t. II, I, p. 250-389; Gonse, *l'Art gothique*, p. 342 et suiv., 393 et suiv., 399 et suiv., 454 et suiv.; A. Michel, *Histoire de l'art*, t. II, I, p. 46-58, 359 et suiv., t. II, II, p. 756 et suiv., 956 et suiv., 959; Wœrmann, *Geschichte der Kunst*, t. II, p. 210-267, 310-348.

moyens d'expression déjà très développés, ainsi que la plupart des autres genres poétiques ou prosaïques; que, dans l'ordre artistique, elle lui a cédé une architecture, une sculpture, probablement aussi une peinture, d'une noblesse de formes et de pensée telle que, pendant des siècles, le génie germanique, subjugué et ravi, refusera de se représenter la beauté sous d'autres aspects; enfin que, dans les branches les plus diverses de sa vie nationale, dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, l'Allemagne a été tributaire, au XIIe et au XIIIe siècle, de nos méthodes et de nos inventions — qui évaluera par exemple tout ce que les Cisterciens, qui ont défriché et policé pour elle des régions immenses dans l'est, en pays slave, là où les margraves allemands s'étaient trop souvent contentés de piller et de massacrer, ont fait pour sa prospérité économique, et les services que lui ont rendus, avant eux encore, les Clunisiens, avec leurs moines experts dans les métiers les plus variés, leur organisation bancaire, leurs assurances? — si bien, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qu'on en était arrivé, au delà du Rhin, à copier nos formulaires de chartes et de lettres [1], et qu'on y donnait aux étoffes de luxe, aux pierres précieuses, aux différentes parties du vêtement, aux meubles, aux instruments de musique, bref à toute l'armature de l'existence aristocratique ou bourgeoise, des dénominations d'origine française. Il y eut donc dans l'influence exercée par notre civilisation, à cette époque, une part considérable d'initiation proprement dite, part qu'il nous est difficile de mesurer exactement, mais qui dépasse certainement tout ce qu'on peut imaginer de plus complet dans cet ordre d'idées. Et il y eut aussi, sans aucun doute, une part d'éducation, si l'on attribue à ce terme la signification profonde que lui refusent ici, bien à tort, tant d'historiens allemands, héritiers d'une logomachie traditionnelle. Cette éducation fut double. Elle concerna l'individu et la société. A l'individu la morale française imposa cette « tenue » courtoise qui allait de l'art de saluer et de se tenir à table jusqu'au devoir suprême de la modération en toutes choses. A la société elle inculqua le sens des tâches collectives et le souci des résultats généraux, en la mettant en possession d'une langue littéraire, d'une littérature, d'un art,

1. Voir à ce propos Alexander Cartellieri, *Ein Donaueschinger Briefssteller*, etc., Wagner, Innsbruck, 1898.

d'une sociabilité régis par des principes rationnels. Cinq cents ans après Charlemagne, qui, s'inspirant des idées romanes, avait déjà importé en Allemagne la notion de l'État et celle de l'Église, la civilisation occidentale reprenait au delà du Rhin son œuvre d'unification. Que ce nouveau rapprochement des consciences dans de vastes conceptions régulières ait représenté, comme le premier, un bienfait inappréciable pour l'Allemagne, en dehors même des progrès tout prêts qui lui étaient apportés, on s'en rendra compte en constatant avec quelle difficulté ce pays, foncièrement particulariste et individualiste, a toujours résolu le problème, capital pour n'importe quel peuple, de l'établissement d'une collaboration générale de toutes ces forces vivantes, de la création de ces courants généraux, de ces « styles » définis et vraiment nationaux dans la morale, la littérature, l'art, l'existence quotidienne elle-même, sans lesquels, il n'y a pas de civilisation nationale capable de résister aux poussées extérieures et, à plus forte raison, de s'épancher elle-même au dehors. Mais ce n'est pas là encore tout. Grâce à l'influence française, l'Allemagne a pu savourer longuement, au XII[e] et au XIII[e] siècle, le vin généreux de l'idéalisme qui donne des ailes aux actions et aux pensées. Car, seules, les émotions collectives, en arrachant l'individu au cercle étroit de ses appétits, de ses besoins, de ses goûts, sont génératrices d'idéalisme. Agir d'accord avec ses semblables c'est agir déjà pour ses semblables, c'est, en tout cas, ne plus agir uniquement pour soi. C'est pourquoi toutes les formes de la civilisation française du moyen âge : la chevalerie, la courtoisie, la chanson de geste, le roman, le lyrisme, le gothique, qui sont des disciplines collectives, dégagent tant d'idéalisme. Au contraire, c'est vers l'utilitarisme que le génie allemand s'orientait très nettement dès l'époque othonienne dans ses manifestations les plus caractéristiques. S'il a dévié un instant de cette direction, il en est redevable à l'influence française. Malgré tout, dans les imitations de nos œuvres de littérature et d'art, comme dans l'application de notre code moral, au XII-XIII[e] siècle, en Allemagne, perce comme une protestation de réalisme, inspirée par la résistance de l'individu aux exigences courtoises. Le ministérial teuton a de la peine à comprendre et à accepter le programme tout « conventionnel » au bon et au mauvais sens du mot — qui dit civilisation et surtout sociabilité dit ensemble de conventions — que lui

prêchent nos œuvres. Il veut rester maître de ses idées, de ses faits et gestes, et songer d'abord à lui avant de songer au « monde ». A l'adoration respectueuse de la femme, à l'amour ennoblissant, à l' « aventure », il préfère des plaisirs plus tangibles. Déjà il avait montré peu de sympathie pour la « folle » entreprise de la Croisade. L'insistance que mettent maintenant Hartmann, Gottfried, Wolfram à lui prêcher les devoirs les plus élémentaires de la « chevalerie » a quelque chose d'inquiétant. Que le gentilhomme doive éviter de se préoccuper de ses intérêts matériels, qu'il soit tenu de faire preuve en toute occasion de largesse, qu'il lui faille mettre en jeu son existence pour secourir un opprimé qu'il ne connaît pas, toujours vivre en beauté, les yeux fixés sur cette chimère décevante, le *prîs* : voilà qui déconcerte notre *ritter* et n'entre pas aisément dans sa cervelle de pratique Germain. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que ses maîtres ès-courtoisie eux-mêmes commettent dans leurs adaptations des bévues amusantes, qui montrent à quel point toutes les notions qu'ils trouvent dans leurs originaux leur sont peu familières. A chaque instant des hommes tels que Wolfram ou Hartmann gâchent les belles intentions de Chrétien. Pour Hartmann c'est encore la femme qui doit faire les avances à l'homme. Il se refuse à mettre l'honneur au-dessus de la vie et ne veut pas qu'on risque ses os pour rien. Wolfram est lourdement sensuel là où le poète français glissait légèrement. Il parle de lui-même avec complaisance. Les premiers *Minnesinger*, empruntant aux Provençaux l'idée du vasselage amoureux, mettent les expressions de soumission féodale dans la bouche des femmes! Au milieu du XIIIe siècle c'est un humoriste assez vulgaire, Neidhart, qui a les faveurs du public. Dans ses chansons on voit s'avancer, au lieu de nobles dames et de galants chevaliers, des Gotons de village avec des rustres outrecuidants et mal élevés. Un de ses disciples, Steinmar, débite des ordures. A la cour d'Autriche, d'après un moraliste du temps, les seigneurs ne s'entretiennent plus de leurs amours ou des exploits d'Arthur et de ses compagnons, mais de leurs vendanges et du prix du blé. Signe plus grave, le *Nibelungenlied*, ce poème si foncièrement anticourtois, si amoral même, est préféré, dès le XIIIe siècle, en Allemagne, aux œuvres des grands maîtres, à l'*Erec*, à l'*Ywein*, au *Parzival*. Dans l'art, nous le savons, le goût allemand se prononce très vite pour le

pathétique, l'individuel, le réel. Évidemment le désaccord intime entre la règle étrangère et le tempérament national subsiste. Le prestige inouï de l'idéal français l'empêche seul d'éclater. Mais que la société qui avait enfanté cet idéal vienne à déchoir, et l'instinct de la race, longtemps comprimé, se fera jour. C'est ce qui va se produire dans les derniers siècles du moyen âge.

CHAPITRE IV

L'AVÈNEMENT DE LA BOURGEOISIE EN ALLEMAGNE ET LE RECUL DE L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU MOYEN AGE

I

La fin du XIe siècle, le XIIe dans son entier et le début du XIIIe furent témoins de cette splendide apogée de notre civilisation dont nous venons de considérer le rayonnement. Mais, dès les dernières années du règne de saint Louis, des signes de décadence apparaissent. Les mœurs, la littérature, l'art lui-même commencent à s'altérer. C'est que de grands changements se sont produits dans l'ordre politique et social. A l'époque « courtoise » la civilisation avait été alimentée presque exclusivement par la dépense d'énergie de la classe aristocratique. Toute-puissante, entre une royauté privée longtemps de prestige et une bourgeoisie encore entravée par mille liens, la noblesse avait véritablement incarné alors le génie de la nation entière, exprimé à elle seule toute sa force et son intelligence. C'est elle qui avait conquis les royaumes, libéré le saint Sépulcre, répandu partout les institutions, les usages, la langue de la France. La poésie et l'art avaient été l'expression de sa vie et de sa pensée. Mais cette fortune extraordinaire ne pouvait se prolonger indéfiniment. Les deux puissances qu'elle avait tenues en échec jusque-là, la royauté et la bourgeoisie, réussirent, dans la seconde moitié du XIIe siècle, comme nous l'avons vu, à s'émanciper, et bientôt, unissant leurs efforts,

elles prévalurent contre leur ancienne dominatrice. Les triomphes mêmes de l'aristocratie renfermaient le principe de sa déchéance. A force de prodiguer son sang et ses biens sans compter dans des expéditions lointaines, elle se débilita et s'appauvrit. Sa dernière grande entreprise est la fondation de l'Empire latin de Constantinople, véritable épisode de roman de chevalerie, projet aventureux, conçu au soir d'un tournoi, et exécuté comme une parade étincelante de fête, où déjà l'audace irréfléchie, l'insouciant mépris du danger et le dédain des réalités vulgaires, qui avaient, dans la jeune civilisation du moyen âge, élevé les hommes de notre race au-dessus de tous les autres, alors qu'il s'agissait d'accomplir de grandes tâches idéales, apparaissent démodées, insuffisantes, devant l'astuce des marchands de Venise et les embûches de l'Orient. A l'intérieur, profitant de la gêne ou de l'éloignement des barons, les bourgeois leur achètent ou s'arrogent peu à peu tous les droits dont ils ont besoin pour développer leur influence. C'est ainsi qu'au lendemain de la première croisade naissent les communes et qu'elles se fortifient pendant les suivantes. A ces petites gens, les expéditions d'outre-monts et d'outre-mer n'ont rapporté, par ailleurs, que des avantages, en ouvrant de nouvelles routes au négoce, en favorisant l'essor du luxe et des métiers qui l'entretiennent. De son côté, la royauté, qui, durant les siècles de l'hégémonie féodale, avait patiemment et obscurément arrondi ses domaines, se trouva en mesure, au moment où l'ère de l'expansion commença pour la noblesse, de tirer le meilleur parti de son épuisement. Pied à pied on la voit alors annexer les terres vacantes et les droits mal défendus, obtenir la reconnaissance effective de ses prérogatives, jusque-là purement théoriques, partout secondée par la bourgeoisie des villes, qui a un intérêt évident à substituer aux pouvoirs locaux, souvent tyranniques, la lointaine et légère souveraineté du roi. Un politique de grande envergure, Philippe Auguste, parvient, comme on l'a indiqué plus haut, à réaliser véritablement la formule d'une sorte de fédération féodale présidée par le monarque suzerain. A cette royauté enfin obéie, saint Louis, par la noblesse de son caractère et la dignité de sa vie, confère une autorité morale indiscutable. A sa mort on peut dire que le règne absolu de la féodalité, tel que l'avaient connu le xe et le xie siècle, est définitivement clos, en dépit des réactions passagères qui auront lieu encore.

Certes elle joue encore un rôle important dans l'État, mais elle n'est plus l'État tout entier, pas plus qu'elle n'est la société tout entière. Car, socialement aussi, elle a perdu de son influence. Bien qu'elle occupe dans l'ensemble de la nation une place éminente, elle laisse plus d'espace qu'autrefois auprès d'elle aux autres classes de la population. Ce sont des bourgeois pratiques, habiles, qu'on rencontre de plus en plus autour des rois. Ceux-ci semblent eux-mêmes appartenir bien moins au monde aristocratique, tel qu'on se le représentait jadis, qu'à la caste des robins ou des légistes. C'est frappant pour Philippe le Bel, Charles VI, Louis XI. Le résultat est que, tenue à l'écart, dans une certaine mesure, par les maîtres de l'heure, privée de tout pouvoir personnel, soustraite à l'action bienfaisante des hautes responsabilités, l'aristocratie se rejette de plus en plus dans ce que son existence antérieure contenait de futile et d'accessoire, les divertissements mondains, et en fait la matière de toutes ses préoccupations. Dans la seconde moitié du moyen âge se développe cette civilisation ultra-raffinée des cours de Foix, de Berry, de Bourgogne, qui pousse à leurs conséquences extrêmes les principes et les usages de la sociabilité du XII-XIIIe siècle. C'est l'époque des armures surchargées, des costumes extravagants, avec leurs souliers pointus et leurs manches traînant à terre, des fêtes ruineuses, des travestissements burlesques, des vœux insensés, de l'amour extatique et des énervantes débauches, du panache, de la folle impéritie. Courtray, Crécy, Poitiers, Azincourt, la démence de Charles VI, les orgies d'Isabelle de Bavière, la rivalité sanglante des Armagnacs et des Bourguignons, sont les manifestations caractéristiques de cette déviation morale. Privée de ces multiples centres de vie, où elle avait pu s'épanouir en liberté, sous le franc soleil et dans le sain parfum des bois voisins, où l'exercice du pouvoir, les soucis de la paix, les épreuves de la guerre, l'avaient nourrie de leur sève généreuse, la « courtoisie » robuste et élégante du passé, refoulée dans quelques cours princières où elle s'exaspère, cultivée sous l'éclat des lustres au moyen de recettes littéraires, prend l'aspect de ces plantes aux teintes trop vives, à l'odeur trop pénétrante qui poussent dans les serres. En face de la noblesse, le clergé subit une transformation analogue. Les viriles vertus du XIIe siècle l'ont abandonné. Il verse dans un mysticisme exalté ou se nourrit de creuses formules. Les ordres religieux nouveaux,

Dominicains et Franciscains, font beaucoup plus appel que les anciens à la sentimentalité d'une part, aux pratiques, de l'autre. Installés dans les villes, ils ne connaissent plus les longues tâches et les vastes projets des Clunisiens et des Cisterciens. La prédication, le prosélytisme, la lutte contre l'hérésie, la chasse aux âmes, sont leurs préoccupations essentielles. L'air urbain leur communique sa fièvre. Le contact des masses populaires rabaisse leur conception de la vie religieuse. Ils domptent les instincts brutaux des foules à force d'observances extérieures, ou les détournent vers une sorte de fanatisme illuminé. Dans les grands centres de la production philosophique d'autrefois, à Paris notamment, on remplace l'étude des textes et les efforts hardis de synthèse par de pures discussions de mots. A la scholastique féconde des Anselme, des Abélard, des Thomas d'Aquin, succède la scholastique ratiocinante, symbolisée par la machine à syllogismes de Raymond Lulle. Le *barbara* et le *baralipton* triomphent. Mais, en même temps, le goût de l'observation directe des phénomènes naturels apparaît avec Roger Bacon, et l'instinct scientifique avec Étienne Tempier. Mêmes tendances dans la bourgeoisie. Elle est à la fois gouailleuse, sceptique, utilitaire, c'est-à-dire tournée vers un épicuréisme borné et plat, et portée au verbalisme le plus creux. Jouisseuse, elle aspire pourtant à détruire. C'est l'époque des déclamations contre l'Église, contre les nobles, contre la morale commune. Pas de forte tête qui n'ait là-dessus sa grosse et malveillante plaisanterie. On est anticlérical et obscène avec délices. Mais, du milieu de ces négations, de grandes idées surgissent. Les cerveaux travaillent. Si tout est remis en discussion, il s'en faut de bien peu que tout ne soit renouvelé. Un homme tel qu'Étienne Marcel a déjà une physionomie moderne. Ces gens de la fin du moyen âge annoncent étrangement nos aïeux de la fin du XVIII[e] siècle. Et, de même, l'amour du lucre suscite des découvertes utiles, des initiatives fécondes. Peu d'époques ont autant fait que celle-là pour le développement des arts industriels, du commerce, de la navigation. Jacques Cœur, qui couvrait la Méditerranée de ses vaisseaux, est un fils de cette bourgeoisie française de la fin du moyen âge qui fut intelligente et entreprenante.

II

Au premier aspect rien de plus intéressant, de plus vivant que la société nouvelle. Observée dans ses castes diverses, elle a un relief extraordinaire. C'est un grouillement de vie comme on n'en avait vu de pareil depuis longtemps en France. La noblesse, le clergé, la bourgeoisie y ont des traits plus accusés qu'aux siècles précédents et se dépensent, au moins en apparence, beaucoup plus aussi. L'être humain semble plus individualisé qu'autrefois. Les portraits du temps nous révèlent des physionomies déjà complexes, agitées par des sentiments presque modernes. Aucune époque de notre passé, sauf peut-être la fin du XVIIIe siècle et le XIXe qui lui ressemblent tant, ne livrera, quand on le voudra, une matière aussi riche à l'historien de la civilisation que celle-ci[1]. Le peu que nous en pou-

1. La comparaison entre le XIVe et le XVe siècle, d'une part, le XVIIIe et le XIXe, de l'autre, n'est pas le moins du monde arbitraire. Par leurs bons comme par leurs mauvais côtés, ces deux périodes se ressemblent étrangement. Du milieu du XIVe siècle au milieu du XVe environ, soit de l'avènement de Philippe VI de Valois, en 1328, à celui de Louis XI, en 1461, la France traverse une ère de dissolution qui ressemble singulièrement à celle qui va de 1741 environ à 1870-1871. D'un côté comme de l'autre c'est un assaut formidable du monde germanique, là-bas de l'Angleterre et de la Flandre, ici derechef de l'Angleterre mais aussi de la Prusse, qui met plusieurs fois le pays à deux doigts de sa perte ; ce sont les mêmes divisions intérieures, fomentées ou utilisées par l'étranger, mais nées surtout de la désagrégation d'un ordre politique et social qui a fait son temps ; c'est une noblesse qui ne sait plus que jouir et opprimer le peuple, et qui se fait battre diplomatiquement ou militairement par les ennemis de l'extérieur ; ce sont des grands qui se disputent le pouvoir et pactisent avec l'étranger, règnent par l'intrigue et la corruption ; c'est une populace exaspérée par la violence qui se livre à de véritables orgies de cruauté ; une classe moyenne révoltée et audacieuse, qui essaie de se saisir du pouvoir, inaugure des réformes intelligentes mais précipitées ; une philosophie, une littérature, un art, une vie de société, qui se meurent. Mais en face de ce travail de décomposition, il y a l'effort de recomposition. Il est aussi important peut-être, au XIVe et au XVe siècle, qu'au XVIIIe et au XIXe. Nous connaissions depuis longtemps l'œuvre de rénovation politique, sociale et religieuse qui s'était accomplie durant la première de ces périodes ; nous savions, de même, depuis les travaux de Courajod et de ses disciples (voir ci-dessous), *que la véritable Renaissance artistique avait eu lieu dans le nord de la France au XIVe siècle, et non en Italie à la fin du XVe*, mais voici que, dans une série d'études remarquables, destinées à un retentissement considérable, M. Duhem vient de nous montrer avec preuves à l'appui que *les origines de la science de la Renaissance, ou même de la science moderne, se placent non au XVe et au XVIe siècle en Allemagne ou en Italie, mais au XIVe siècle en France*, et au cœur de la France, à Paris. C'est là que des maîtres de notre grande Université : Buridan, Jean de Saxe, Nicole Oresme, rom-

vons discerner est déjà singulièrement attirant. Et, pourtant, c'est, dans l'évolution générale de notre pays, une période moins importante que la précédente, moins importante que la suivante. Les résultats qu'elle a obtenus dans les différents ordres d'activité ne se laissent comparer ni à ceux de l'ère « courtoise » ni à ceux du XVIIe-XVIIIe siècle. Il lui a manqué un élément essentiel de succès, l'union. La variété extrême qu'elle offre provient de ce qu'elle est tout ensemble une époque de dissolution et une époque de reconstitution, acharnée à détruire et à créer, qui liquide l'âge antérieur et prépare celui qui suivra. Le caractère propre de toutes les périodes semblables est l'anarchie, c'est-à-dire, la divergence des efforts. Si au XIIe siècle, comme au XVIIe, l'ordre règne partout, au XIVe, au XVe et au XVIe, de même qu'au XVIIIe et au XIXe, c'est le désordre qui s'étale. Il n'y a plus de hiérarchie politique ni sociale. Dans l'État on ne sait qui est maître. La féodalité conserve encore des pouvoirs redoutables, en face d'une royauté et d'une bourgeoisie dont la puissance s'affermit tous les jours. Aux siècles courtois l'aristocratie dominait, et, sous sa tutelle ou sa tyrannie, comme on voudra, clercs et vilains travaillaient chacun dans leur sphère. Et dans cette organisation sévère les tendances se coordonnaient d'elles-mêmes. Désormais il n'en

pant avec la science aristotélicienne, empêtrée de métaphysique, posent les principes qui ont renouvelé notre connaissance du monde; limitent la recherche scientifique au domaine des réalités observables, c'est-à-dire des phénomènes, la réalité profonde étant réservée; fondent cette recherche sur l'expérience et l'observation seules; découvrent les lois du mouvement, de la pesanteur, de l'attraction; montrent la terre tournant autour d'elle-même et autour du soleil remis au centre de notre système, et mesurent ces révolutions; assimilent les planètes à notre globe; résolvent quelques-uns des problèmes les plus ardus de la science des nombres et des figures; en un mot, créent l'astronomie, la mécanique, la dynamique, la géométrie analytique, la physique actuelles. M. Duhem nous explique ensuite comment cette science, après bien des péripéties, parvint à Copernic, à Tycho-Brahé, à Kepler, à Galilée, à Léonard de Vinci, qui, dans bien des cas, se montrèrent moins hardis que leurs prédécesseurs parisiens. Le résultat le plus inattendu des découvertes de l'auteur est que la Renaissance fut, en raison même de sa vénération fétichiste pour les Anciens, très défavorable au progrès scientifique. De même c'est la Réforme qui, au nom de la Bible, engagea les premières hostilités contre la science moderne, bientôt suivie par Rome. L'une condamna Kepler, l'autre Galilée, pour des affirmations que l'Église du Moyen Age avait non seulement tolérées mais approuvées. Cf. P. Duhem, *Études sur Léonard de Vinci*, 1906, 1909; *Évolution de la Mécanique*, 1903; *Origines de la Statique*, 1905; *Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée*, 1908; *le Mouvement absolu et le mouvement relatif*, 1909; *la Théorie physique*, etc., 1906; et A. Dufourcq, *les Origines de la science moderne*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1913.

est plus ainsi. Le roi brime la noblesse et la noblesse fronde le roi. Les bourgeois servent le prince contre les féodaux, mais le prince médite leur ruine. C'est lui qui triomphera un jour et cela se sent déjà. En attendant, personne n'est à sa place ni ne remplit son rôle. Là où les uns croient commander ce sont les autres qui, en réalité, détiennent la puissance. Aucune pensée commune entre la monarchie, l'aristocratie, le clergé, les bourgeois. Les rois vivent dans l'avenir, les nobles et le clergé dans le passé, les bourgeois dans le présent. En bonne règle ce devrait être à la classe moyenne à marquer de son tempérament propre l'époque entière. Mais elle est gênée dans son épanouissement par la survivance des autres. En Italie, en Flandre, en Allemagne, elle est la maîtresse incontestée; chez nous, elle travaille pour une royauté qui, déjà, la limite, et qui, bientôt, la ligottera. Elle ne s'exprime donc qu'à moitié. D'ailleurs a-t-elle seulement un idéal bien déterminé? Non, elle oscille du mysticisme religieux au réalisme mercantile, tout comme la noblesse hésite entre une courtoisie surexcitée et les plus odieuses brutalités, tout comme le clergé passe de la dévotion la plus attendrie au rationalisme le plus sec. Ce ne sont que contradictions à l'intérieur de groupes humains, qui, par le dehors, s'opposent les uns aux autres, faute d'une discipline générale et d'une pensée commune. Cette incohérence se traduit non seulement dans la vie de société, grossière et raffinée en même temps, mais encore dans la littérature et dans l'art. Pas la moindre unité de ton d'un genre à l'autre ni même d'une œuvre à l'autre. Naturellement la poésie aristocratique a perdu le rang suprême qu'elle occupait. Les créations fortes ou aimables qui l'avaient illustrée autrefois : la chanson de geste, le poème de chevalerie, la chanson lyrique, s'en sont allés au pays mystérieux « d'où nul ne revient » avec les génies et les fées. Le XIIIe siècle a vu se produire les derniers romans en vers originaux et a entendu les dernières strophes « courtoises ». A l'époque qui suivra on ne rencontrera plus que quelques pousses rares et attardées de cette poésie jadis si vigoureuse. Pour ne pas mourir tout à fait, les épopées chevaleresques, comme les chansons de geste, prennent la forme de romans en prose, à la fois prolixes et exaltés. Sous ce nouveau costume, il est vrai, les anciens sentiments conquis par le génie français, en sa joyeuse et fière jeunesse, se perpétueront, resteront familiers à notre race, qui,

jusqu'en plein XVIIIe siècle, en conservera le culte sincère et profond. Mais toute cette poésie n'en est pas moins, désormais, un legs du passé, une survivance. L'intérêt va maintenant à d'autres genres. En effet, la classe qui est au pouvoir, et qui a remplacé en grande partie la noblesse comme milieu producteur de civilisation, la bourgeoisie, a d'autres besoins. Positive, raisonneuse, elle ne saurait se contenter indéfiniment de ces légères fictions tissées de légendes mystiques, de fantaisie héroïque, de galanterie extatique. Les sentiments délicats, le langage choisi de l'ancienne vie mondaine, ou même de la nouvelle lui sont étrangers[1]. Comme il fallait s'y attendre, elle donne un vif essor aux genres littéraires inaugurés par elle dès l'époque courtoise, et qui avaient alors obscurément végété dans le voisinage des brillantes créations aristocratiques. C'est à la poésie didactique, allégorique, satirique, à l'histoire, au théâtre surtout qu'elle s'intéresse. Sa manie de moraliser, de critiquer, de réformer, s'étale sans mesure. Et c'est là une tendance qui n'est pas favorable à la belle tenue esthétique des œuvres. Aussi ses produits sont-ils dénués de grâce et même de régularité Elle se noie dans le détail ou s'attache à la minutieuse observation de quelques préceptes extérieurs. Ses drames sont grouillants de vie mais informes, son lyrisme fort compliqué est presque sans contenu. D'un côté aucun rythme esthétique, de l'autre rien que de la métrique. De même, dans les arts, le réalisme voisine avec le mysticisme. Tandis que l'architecture exagère son élan vers le ciel et se surcharge d'une ornementation compliquée, la statuaire et la peinture se dirigent vers l'observation de la vie quotidienne. Certes, tout n'est pas décadence dans cette évolution. Si la littérature tombe de plus en plus dans la médiocrité, l'art fait preuve d'une vitalité ardente et d'une prodigieuse souplesse. Et l'ini-

1. Voyez ce texte caractéristique de 1306 :

Aucunes genz, el tens passé,
Se sont de rimoier lassé,
Pour leur soutil engin espandre
Li un du bon roy Alexandre,
Qui prist tante terre lointaigne,
Li autre d'Artus de Bretaigne,
De ceus de la table réonde
C'en ramentoit par tout le monde.
Cil ne sont mie esté sanz painne,
Qui es romans de Charlemainne
Racontent tant d'abusion
Que c'est une confusion.
Pluseurs reparlent de Guenart,
Du Lou, de l'Asne, de Renart,
De faeries et de songes,
De fantosmes et de mensonges,
Et veulent avoir por tiex lobes
Des granz seigneurs deniers et robes
Qui or leur font oreilles sourdes;
Et tout homme qui dit ces bourdes
Tiennent por fol et port niart.

G. Guiart, *Branche des roiaus linnages*, *Hist. littér. de la France*, XXII, 173.

tiative, le sens de l'actualité ne manquent pas plus à notre peuple, à ce moment-là, que par le passé. Si les grands noms sont rares dans la France du xiv[e] et du xv[e] siècle, c'est chez nous, tout de même, ainsi qu'on vient de le voir, que les directions nouvelles sont trouvées, que l'on marche le plus intrépidement vers l'avenir dans le domaine de la pensée comme sur le terrain politique. Il faut s'arracher au charme individuel des œuvres et reporter ses regards sur les principes éternels de la beauté pour déclarer l'art de cette période inférieur à celui de la précédente. Une chose apparaît certaine déjà en ces âges lointains, c'est que le génie plastique de notre peuple est celui de tous ses talents qui reste le plus constamment vigoureux et alerte. La musique, l'architecture, la sculpture françaises — cette dernière sous sa forme franco-flamande — dominent l'Europe. La miniature n'est nulle part plus délicate et plus nuancée que chez nous. Cependant, il faut l'avouer, malgré sa fécondité, la civilisation française ne s'impose plus comme jadis, dans son ensemble, à l'univers. La faute en est à son insuffisante unité, à son éparpillement, à ses tendances contradictoires. Sur bien des points, dans la sphère des idées purement bourgeoises notamment, d'autres peuples font preuve de qualités égales sinon supérieures aux nôtres. Et puis, tandis que la France, qui a fourni, à l'époque antérieure, un si grand effort de création, sent venir la fatigue — l'anarchie qui règne chez elle n'est pas autre chose qu'un signe d'épuisement — les pays voisins, fécondés généreusement par elle, tirent des germes qu'elle a jetés sur leur sol des pousses plus jeunes, plus vivaces que les siennes. De là vient que tant d'anciennes initiatives françaises, par exemple dans le domaine social et intellectuel, mûrissent leurs plus beaux fruits hors de chez nous. C'est en Allemagne et en Italie que le mouvement communal atteint son apogée; ce sont des étrangers comme Dante, Boccace, Pétrarque qui portent à leur plein épanouissement des idées ou des formes littéraires inaugurées dans notre pays, des gens du dehors encore, tels que Copernic, Kepler, Galilée, les Van Eyck, Giotto, qui récoltent la gloire de nos progrès scientifiques ou artistiques. Tandis que la France liquide déjà son passé afin de se préparer un nouvel avenir, les nations d'alentour, encore en pleine adolescence, grandissent vers leur première virilité. A notre effroyable guerre de Cent Ans, qui représente l'agonie tragique du fédéralisme féodal

et la première épreuve sérieuse de la royauté qui se substitue à lui — l'Angleterre n'est ici qu'une monstrueuse tumeur du système politique qui nous régissait au XIe et au XIIe siècle — rien ne correspond dans le reste de la chrétienté. La France expie maintenant sa formidable expansion d'antan, la croissance spontanée qu'en dehors de toute autorité centrale avaient prise chez elle les robustes organismes provinciaux. Cette catastrophe sans nom ouvre dans la prospérité encore considérable de notre pays une trouée béante de ruines et de découragement. De tous côtés, d'ailleurs, avec la décadence du régime féodal chez nous, les anciennes acquisitions de nos aventureux barons nous échappent, en l'absence d'une royauté nationale assez forte ou assez libre de ses mouvements pour prendre intégralement au dehors la place des éléments politiques qu'elle a vaincus au dedans. L'Empire d'Orient, le royaume de Jérusalem, les Deux-Siciles, sans parler de l'Angleterre, qui avaient jusque-là constitué autant de foyers secondaires de notre influence, se détachent de la France, au moment où de nouvelles nations et de nouvelles civilisations naissent un peu partout, qui vont désormais suivre leur voie propre.

III

Comme toute l'Europe l'Allemagne, en progressant, retrouve sa liberté d'action. L'espèce de tutelle qu'exerçaient sur elle les derniers Capétiens depuis Philippe Auguste est brusquement interrompue par la guerre de Cent Ans. Celle-ci, même, grâce aux menées et aux largesses d'Édouard III, provoque une surexcitation, d'ailleurs passagère, du nationalisme teuton contre la France. Le développement politique de l'Allemagne, à cette époque, est caractéristique de son génie particulier, et on ne peut plus différent de celui de notre pays. Ce n'est pas l'Empire dans son ensemble qui gagne en puissance et en autorité, ce sont ses parties composantes, ou plutôt certaines de ses parties composantes. L'institution monarchique, minée par la propagande de Cluny et désorganisée par la Querelle du Sacerdoce et de l'Empire, traîne misérablement une existence factice pleine de soubresauts douloureux. On peut dire qu'elle agonise lentement pendant des siècles, en attendant,

dans cette contrée où rien ne finit naturellement, le coup mortel que lui porteront les armes de la Révolution et de Napoléon Ier. Mais, derrière le paravent trompeur de cette façade à la fois pompeuse et branlante, d'autres édifices politiques sortent du sol. Forcés de chercher un nouveau point d'appui, maintenant que l'Église nationale ne soutient plus leur autorité, les différents souverains qui se succèdent sur le trône impérial, adoptant la formule qui a si bien réussi en France, s'inquiètent d'assurer à leur famille de vastes domaines personnels, afin de doubler la vaine dignité royale et impériale d'une force permanente et sûre. Déjà les Hohenstaufen avaient eu l'intuition de cette nécessité. Dans la pensée d'Henri VI l'acquisition du royaume normand des Deux-Siciles devait doter sa famille d'une puissance personnelle analogue à celle que détenaient en France les Capétiens. Mais cette base d'action était située trop loin de l'Allemagne. Elle arrachait en quelque sorte le monarque aux préoccupations purement germaniques, faisait presque de lui un étranger, un Franco-Italien. On le vit bien avec Frédéric II. Les Habsbourg eurent une notion plus juste de la situation. Ils jetèrent leur dévolu sur ces riches territoires du sud de l'Empire, susceptibles d'une extension indéfinie, que la race bavaroise avait lentement colonisés au cours des derniers siècles. C'est ainsi que naquit l'Autriche. Après bien des péripéties l'autorité impériale s'étant fixée héréditairement dans la maison de Rodolphe Ier, il vint un moment où le monarque allemand, s'il était débile comme successeur de Charlemagne et des Othons, disposa de ressources considérables en tant que membre de la famille des Habsbourgs. Des circonstances imprévues faillirent même faire de lui, au XVIe siècle, le prince le plus redoutable de la chrétienté, lorsque d'heureuses alliances matrimoniales eurent ajouté à ses possessions directes d'Autriche l'héritage des ducs de Bourgogne et des rois d'Espagne. L'Europe frémit devant le colosse qui se dressait ainsi subitement devant elle. Heureusement pour les nations voisines, l'Allemagne, c'est-à-dire le pays qui, théoriquement, représentait la partie la plus importante de cette immense domination, se chargea par ses divisions intestines de paralyser les mouvements de ce nouveau maître du monde. Ce fut par la faute des Allemands que cet empire prodigieux, qui portait le nom d'empire allemand, échoua dans ses projets de domination universelle. L'Autriche

ayant ainsi manqué à sa mission dans un moment décisif, les siècles suivants assisteront à l'ascension d'une autre puissance fragmentaire de ce vaste ensemble inorganique, la Prusse, au milieu de l'inertie générale de la masse. Mais ce sera là un épisode de l'histoire moderne. A l'époque qui nous occupe, l'Autriche n'est encore qu'au début de sa carrière et l'Empire n'existe plus que de nom. Où s'est donc réfugiée la force allemande? Il n'est pas nécessaire de regarder longtemps pour s'en apercevoir. Ce sont les villes qui, au XIVe et au XVe siècle, l'incarnent pleinement. Déjà florissantes sous les derniers Hohenstaufen, elles conquièrent, à la faveur de l'interrègne, une indépendance presque complète, semblable à celle des prélats et des grands dynastes. La protection impériale ne les couvrant plus contre les entreprises des féodaux nouvellement émancipés, elles en sont réduites à pourvoir elles-mêmes à leur sécurité. Pour l'assurer entièrement elles se liguent entre elles. D'autres raisons, d'ailleurs, les poussent à s'unir. Leur occupation principale étant le commerce, elles ont besoin de se concerter pour obtenir certains avantages économiques à l'intérieur ou à l'extérieur. De toutes ces associations urbaines la plus connue est la Hanse. Pendant deux siècles et plus, de la fin du XIIIe siècle au début du XVIe, elle eut une carrière des plus brillantes. Disposant d'une flotte nombreuse et exercée, on la voit dicter ses ordres aux rois, fonder des comptoirs sur tous les rivages de la Baltique et de la mer du Nord, acquérir des privilèges exorbitants en Angleterre, aux Pays-Bas, en Scandinavie, en Russie, bref, s'attribuer un véritable monopole commercial. En fait, donc, c'est la bourgeoisie urbaine qui représente, dans l'Allemagne de la fin du moyen âge, la force politique la plus considérable. Machiavel a raison de montrer encore en elle, en 1508, « le nerf de cette contrée ». Ni la féodalité ni l'empereur ne prévalent contre elle. Des richesses inépuisables, l'apparition des armes à feu, donnent aux villes une supériorité écrasante sur la monarchie, toujours à court d'argent, et sur les barons dont elles détruisent maintenant les repaires avec facilité. Par suite, bien que le développement de la bourgeoisie soit aussi le phénomène saillant de cette nouvelle période en France, il subsiste entre la condition politique des deux pays une différence profonde, différence qui offre plus d'intérêt encore que les analogies que l'on peut constater. Chez nous, la puissance qui monte à l'horizon, c'est la royauté, et, au

XIVe siècle déjà, avec un prince comme Philippe le Bel, elle est, sans comparaison possible, plus influente que la bourgeoisie, dont elle utilise le concours tout en travaillant à sa perte. Le mouvement communal, parti de chez nous, est bien loin d'y avoir atteint l'extension qu'il présente en Allemagne. Il y a là une situation qui rappelle, si on la renverse, l'état de la féodalité dans les deux pays au xe et au xie siècle. Tandis qu'en France la vassalité acquiert, alors, de bonne heure, les droits politiques les plus étendus, grâce à l'affaiblissement de la puissance monarchique, en Allemagne les nobles, bien que privilégiés dans le domaine économique, voient leur essor politique arrêté par la constitution de la royauté autoritaire des Othons et Saliens. Maintenant c'est en France, au contraire, que la nouvelle classe de la population qui arrive au pouvoir vient se briser contre l'existence d'un pouvoir central, fortement organisé, cependant qu'en Allemagne rien ne s'oppose, de ce côté, à ses ambitions. A la pleine féodalité militaire de la France du xe et du xie siècle correspond donc, si l'on peut dire, une pleine féodalité urbaine, en Allemagne, au XIVe et au XVe siècle.

IV

La proportion de puissance des divers éléments politiques en présence n'étant plus la même dans les deux pays, leur influence sociale est aussi très dissemblable. En France, à côté de l'esprit bourgeois qui s'affirme, la tradition aristocratique subsiste et conserve encore une très grande puissance, bien qu'elle ne soit plus exclusivement dominatrice comme autrefois. En Allemagne il n'en est pas ainsi. L'effacement de la noblesse y est beaucoup plus marqué que dans notre pays et rien n'y entrave l'épanouissement des conceptions bourgeoises. Pourquoi? Parce que les tendances qu'affirme maintenant la population des villes sont bien les tendances profondes du génie national. Chez nous, quand il avait été livré à lui-même, l'idéal moral littéraire, artistique, s'était aristocratisé, en vertu de ce besoin invincible de hiérarchie, de belle ordonnance, de distinction mondaine, qui se manifeste à toutes les époques de notre histoire, même quand nous nous croyons le plus sincèrement épris de démocratie égalitaire. Dans la réaction bour-

geoise qui se déclara au XIII[e] siècle cet instinct profond du tempérament français se laissa bien brimer un instant, mais jamais il ne cessa de se défendre. Alain Chartier, Christine de Pisan, Eustache Deschamps, les statues de Claus Sluter, la peinture de Fouquet, les figures de nos grands bourgeois du XIV[e] siècle, ne nous paraissent exprimer du réalisme que par comparaison avec les hommes et les choses de l'âge antérieur. Mais leur dose de réalisme est discrète. La bourgeoisie française elle-même avait, au fond, le sens de l'ordre et la belle régularité extérieure. Cela frappe quand on compare les manifestations de son activité à celles de la bourgeoisie néerlandaise ou allemande. C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'il fut relativement facile à la royauté de la gagner à son idéal centralisateur. En pays germanique, par contre, la culture morale que les classes supérieures avaient possédée au XII[e] siècle n'avait pas poussé sur le sol national. C'était là une conception étrangère, qui ne s'était pas imposée sans peine aux esprits. D'eux-mêmes, les Allemands — contrairement à tout ce qu'on a pu dire et écrire à ce sujet — allaient, comme leurs frères d'Angleterre et des Pays-Bas, tout droit vers le réalisme et l'utilitarisme dans les mœurs, dans la littérature et l'art. Si, une première fois, ils ont obliqué du côté de l'idéalisme, aux grands siècles du moyen âge, ils ne l'ont fait que sous la pression d'une influence française dont nous avons essayé de montrer la force inouïe. Et encore, en pleine époque courtoise, est-ce par le réalisme et l'utilitarisme dans la morale, la littérature et l'art, que l'âme germanique affirme son originalité propre. Dès l'époque othonienne, nous l'avons montré ailleurs [1], l'Allemagne, si elle eût été livrée entièrement à elle-même, se fût orientée vers une civilisation bourgeoise, pratique, fondée sur la prédominance des métiers et du commerce. La noblesse de ce pays, à ce moment-là, donnait son attention beaucoup plus aux problèmes économiques qu'aux occupations strictement guerrières, telles qu'on les aimait chez nous. A peine délivrée de la hantise courtoise, elle revint à ses affections premières. Tandis que chez nous la bourgeoisie, à bien des égards, partageait les goûts mondains de la noblesse, en Allemagne c'était la noblesse qui partageait les goûts utilitaires de la bourgeoisie. Si l'on ne tient pas compte de cette distinction fondamentale, il est

1. *Les origines de l'influence française en Allemagne*, t. I, p. 458 et suiv.

impossible de rien comprendre à l'évolution des deux pays, non seulement à cette époque en particulier, mais à n'importe quelle autre.

Contrairement, donc, à l'aspect bigarré, incertain, qu'offre la civilisation française au XIVe et au XVe siècle, la civilisation allemande se présente avec la physionomie très nette d'une civilisation bourgeoise et urbaine avant tout. Cette prépondérance de la bourgeoisie s'exprime par une affirmation presque exclusive des intérêts matériels et des instincts de lucre, non seulement dans les milieux commerçants et industriels, mais encore dans la classe aristocratique et le clergé. Entraînée par le courant général, la noblesse subordonne tout au désir de s'enrichir et se réfugie dans le *Raubrittertum*, chose allemande, mot allemand. Car, bien qu'il y eût ailleurs que chez nos voisins, des chevaliers de proie, nulle part l'institution ne fut aussi florissante que là-bas. Froissart, qui avait parcouru bien des pays pourtant, s'en montrait étonné et scandalisé. Il note l'avidité des barons allemands dans les guerres et jusque dans les tournois. « La coutume des Allemands, dit-il, ni leur courtoisie est mie belle, car ils n'ont pitié ni mercy de nuls gentilshommes s'ils échéent entre leurs mains prisonniers, mais les rançonnent de toute leur finance et outre, et mettent en fers, en ceps et en plus étroites prisons qu'ils peuvent pour estordre plus grand rançon... » car Allemands, précise-t-il ailleurs, « de nature sont rudes et de gros engin, si ce n'est à prendre à leur profit, mais à ce sont-ils assez experts et habiles. » De nouveau la phrase terrible de Tacite se vérifie : « *Gallos pro libertate, Batavos pro gloria, Germanos ad prædam.* » Cette appréciation de Froissart est confirmée par de nombreux témoignages indigènes : « Si tu veux vivre heureux, déclare une chanson du XIVe siècle,... monte à cheval et réponds à l'appel de ton seigneur. Tiens-toi sous le couvert des vertes forêts, et, si tu vois approcher le paysan, attaque-le avec vigueur. Enlève-lui les chevaux de sa voiture; saisis-toi de sa personne et de tout ce qu'il possède... » A la fin du moyen âge un cardinal romain pourra s'écrier que « l'Allemagne n'est tout entière qu'une caverne de brigands, et que, parmi les nobles, c'est celui qui vole le plus qui a le plus de renom ». Il n'y a pas grand bien à dire de l'aristocratie allemande au cours de cette période. Même là où de hautes tâches la sollicitent, comme dans l'est, où l'Ordre Teutonique poursuit l'assujétis-

sement et la conversion des Slaves païens, elle se fait remarquer surtout par sa brutalité et son âpreté au gain. Si, dans quelques cercles choisis, des goûts plus délicats se font jour, on retrouve tout de suite à l'œuvre l'influence de notre pays. Chez les clercs l'esprit pratique d'autrefois prédomine de nouveau. Il n'est pas d'Église dans la chrétienté entière qui s'entende à pressurer ses fidèles comme l'Église allemande. Des mécontentements formidables s'accumulent dans le monde laïque contre elle, qui feront explosion à l'époque suivante. Çà et là, il est vrai, de vigoureux prédicateurs, un Bertold de Ratisbonne, un Geiler de Kaysersberg, se lèvent pour fustiger, en un langage d'une rudesse énergique, les vices de leurs contemporains, mais ils appartiennent à ces ordres mendiants d'origine franco-italienne, les Dominicains et les Franciscains, qui puisent au dehors tout l'essentiel de leur nourriture intellectuelle. De même, le mysticisme qui se répand en Allemagne au XIV[e] siècle est apporté des pays voisins. C'est donc, ici encore, par le réalisme que se caractérise l'avènement de l'esprit indigène. Ce réalisme est surtout accentué dans les mœurs et les idées de la classe bourgeoise, centre et pivot de la vie nationale. Cette bourgeoisie allemande du XIV[e] et du XV[e] siècle ne manque ni de couleur ni d'allure. Elle a fait preuve d'un talent d'organisation, d'une audace, d'une ardeur au travail dont bien peu d'époques pourraient fournir l'équivalent. Elle a été prodigieusement vivante. Par bien des côtés elle attire la sympathie. Dans son laisser-aller, sa bonhomie, son goût pour le confort domestique, son application aux arts du luxe, on est heureux de trouver quelque chose qui détende l'esprit et repose du conventionalisme tyrannique, et souvent un peu vain, de l'époque antérieure. Il a fait certainement bon vivre parmi les marchands de Nuremberg ou de Lubeck. On y a peiné ferme, mais aussi on y a su jouir pleinement des fruits de son labeur. Nulle société n'a mieux apprécié que celle-là les satisfactions de la bonne existence bourgeoise, les fortes camaraderies, les réunions épanouies, la table et le reste... Du comptoir on passait volontiers à la salle à manger. Le sang qui coulait dans les corps robustes que nous montrent les tableaux du temps était chaud et riche, nourri de vins généreux et de viandes succulentes. Il disposait au labeur opiniâtre et aux énormes ripailles. A force de vitalité physique et d'énergique esprit d'entreprise, les gaillards de la Hanse ou

des grosses « firmes » de Strasbourg, d'Ulm et d'Augsbourg se haussent presque jusqu'à la beauté. Ce sont des marchands de grand style. Ils ont régné par les comptoirs, les caravanes et les vaisseaux. A Londres comme à Venise on les saluait très bas. Ils ont été les maîtres du commerce européen pendant deux siècles. Par les villes du nord : Cologne, Brême, Lübeck, Stralsund, ils centralisaient le négoce du midi et du centre de notre continent avec l'Angleterre, le Danemark, la Suède et la Norvège, la Russie; par les entrepôts du sud : Francfort, Nuremberg, Augsbourg, Bâle, où s'entassaient les produits italiens, ils dominaient les échanges avec l'Orient tout entier. Aussi quelle formidable ruée vers les affaires dans cette Germanie de la fin du moyen âge! « Dans les grandes villes de l'Allemagne, écrit Agricola, on ne fait plus apprendre à personne les arts ni les langues anciennes, mais, dès qu'un garçon sait écrire et lire l'allemand, on l'envoie à Francfort, à Anvers, à Nuremberg, où il s'instruit dans le calcul et le négoce. » Les campagnes sont désertées pour la ville, la profession d'agriculteur est honnie. Toute la littérature bourgeoise de l'époque exploite sans mesure le thème de la sottise et de la grossièreté du paysan. On est obligé, au xve siècle, de prêcher le retour à la terre. Comment les pauvres diables de la Forêt-Noire ou du Harz auraient-il pu résister à l'attrait des opulentes cités qu'ils admiraient aux jours de foire, et où l'or semblait ruisseler? Les étrangers eux-mêmes étaient séduits. Aeneas Silvius, qui a visité l'Allemagne dans la seconde moitié du xve siècle, a fait une description enthousiaste de ces *emporia* de la chrétienté : « A parler franchement, dit-il, aucun pays de l'Europe n'a de villes plus belles, plus plaisantes que l'Allemagne; elles sont riantes, fraîches d'aspect, et il semble qu'elles aient été achevées d'hier. » La prospérité est récente, en effet, mais elle s'étale avec une joie naïve qui gagne cet Italien habitué pourtant aux splendeurs de Pise et de Florence. « Où trouver dans toute l'Europe une cité plus magnifique que Cologne avec ses admirables églises, son hôtel de ville, ses tours et ses bâtiments aux toits de plomb, ses riches bourgeois, son beau fleuve et les campagnes fertiles qui l'entourent? » Nuremberg l'éblouit : « Il est impossible de passer Nuremberg sous silence. Quand on vient de la Basse-Franconie et qu'on aperçoit de loin cette ville magnifique, elle apparaît dans une splendeur vraiment grandiose; lorsqu'on y pénètre, l'idée qu'on s'en était

faite est confirmée par la beauté de ses rues, la propreté de ses maisons... Le château impérial domine fièrement la ville, et les demeures des bourgeois semblent avoir été bâties pour des princes. En vérité, les rois d'Écosse souhaiteraient d'être aussi bien logés que les moins favorisés des bourgeois de Nuremberg. » Le jugement du prélat italien [1] concorde avec celui du Castillan Pierre Tafur, qui avait parcouru les mêmes régions, peu d'années auparavant, et avec celui de Froissart. Montaigne, plus tard, trouvera, de même, les villes allemandes bien supérieures aux villes françaises. Mais aussi, qui calculera la richesse qui, déjà au XVe siècle, s'y entasse? Les Fugger d'Augsbourg trafiquent dans le monde entier. Charles-Quint dira d'eux qu'ils pourraient acheter comptant le trésor du roi de France. Dans leur ville il se fabrique annuellement 350 000 pièces de futaine, et, à la veille de la guerre de Trente Ans, on y dénombre encore 6 000 tisseurs.

Ce que cette société avait de meilleur s'est exprimé dans son art. L'art allemand du XIVe et du XVe siècle n'est pas un art original puisqu'il n'est que la continuation de notre gothique français, mais dans ce cadre étranger le tempérament national a su merveilleusement s'introduire. Si l'on laisse de côté l'école de peinture colonaise, isolée d'ailleurs par sa situation et encore plus par ses goûts, et dont les origines, mal connues encore, semblent trahir des influences italiennes [2], ce qui caractérise la production artistique allemande, à cette époque, c'est le réalisme dans la conception et l'exubérance ornementale dans l'exécution. Rendre la vie dans toute sa vérité et sa richesse, tel est le programme des Krafft, des Stoss, des Schöngauer, des Holbein, des Pleydenwurf, qui enluminent de leurs œuvres extraordinairement dramatiques les cités débordantes de sève dont les noms ont été déjà si souvent énumérés : Nuremberg, Wurzbourg, Augsbourg, Ulm, Bâle, Strasbourg. Ce sont là les tendances que manifestait déjà le roman germanique, et qui, même en pleine période

1. « *Della potenza della Magna*, dit encore, au début du XVIe siècle, Machiavel, *veruno non puo dubitare; perch' ella abbonda d'uomini, di ricchezze e d'armi. E quanto alle richezze, e' non v'è comunità che non abbia avanzo di denari in pubblico; e dice ciascuno che Argentina a parecchi milioni di fiorini.* » *Delle cose della Magna*, 1508. Machiavel, quelques lignes plus loin, dit qu'il résume ici l'opinion de nombre de ses compatriotes ayant voyagé en Allemagne. Il montre ensuite l'Italie envahie par les marchandises tudesques.

2. Wœrmann, *Gesch. der Kunst*, t. II, p. 323.

gothique, n'ont cessé de s'affirmer. Pas plus maintenant qu'autrefois, le réalisme allemand n'évite l'écueil de la trivialité et de la laideur. Mais ces erreurs sont relativement rares. De même, c'est encore dans les arts secondaires, comme à l'époque othonienne, plutôt que dans l'architecture et la sculpture, que l'Allemagne fait le plus vigoureux effort d'originalité. L'architecture et la sculpture du XIV[e] et du XV[e] siècle sont bien loin d'atteindre, au delà du Rhin, à la perfection qu'on leur découvre en France et dans les Flandres. En revanche, la peinture (qui n'est conçue alors que comme un art décoratif), la gravure, le travail du bois et du fer, sont remarquablement prospères et accusent beaucoup plus nettement que les précédents le tempérament national. C'est que ce sont là les branches d'art qui sont le plus étroitement en contact avec la vie journalière et sur lesquelles le développement de la richesse, le sens du confort et du luxe, ont l'action la plus immédiate. Par toutes ses qualités et par ses défauts aussi, l'art allemand de la fin du moyen âge apparaît bien comme le langage d'une bourgeoisie d'affaires, entreprenante et joviale, mais évidemment un peu terre à terre. Quand on quitte le domaine de l'art, ces traits généraux de l'époque se précisent encore davantage, et de telle sorte que ce sont surtout les plus défavorables qui s'imposent à l'attention. La société allemande a fait de grandes choses dans l'art, parce qu'elle était soutenue là par un ensemble de traditions plastiques très fermes qui assuraient à ses produits le minimum de régularité indispensable à toute œuvre esthétique. Mais, partout où manquait cette armature rigide des principes fondamentaux de l'ordre et de la beauté, le génie de la période bourgeoise allemande n'a pas su s'élever au-dessus de la médiocrité, par suite d'une incapacité singulière, qui nous frappera à d'autres époques encore, à modeler la matière élémentaire des créations de l'intelligence humaine, dès qu'on s'éloigne des régions familières de l'existence quotidienne, où prédominent les intérêts égoïstes. N'est-il pas curieux, par exemple, au dernier degré, que ce peuple, qui avait si bien su se discipliner en vue de ses entreprises industrielles ou commerciales, qui a fondé la Hanse, conquis méthodiquement les privilèges les plus rares dans tous les pays du nord et même en Italie, soutenu des guerres heureuses pour défendre ses comptoirs, n'ait pas fait le moindre effort pour créer chez lui un semblant d'organisation politique générale, bien plus, n'y ait

même pas songé ? La réforme constitutionnelle tentée sous Maximilien Ier a échoué, en effet, au milieu de l'indifférence générale. On dirait qu'en dehors de sa cité et de sa boutique, l'individu ne connaît plus rien. Toute pensée supérieure lui fait défaut. Chose inconcevable, après des siècles de domination impériale, il ne s'est pas plus assimilé la notion de l'État que ses ancêtres de la période othonienne. A ces idées-là son cerveau est resté obstinément fermé. Elles n'intéressent pas sa bourse. Et c'est dans sa bourse qu'est son âme. S'il songe à son voisin, c'est lorsqu'il s'agit de se concerter avec lui pour mettre sur pied une caravane commerciale ou se livrer à de joyeux ébats. Son horizon s'arrête là. Dans la vie de société, les principes généraux de l'époque antérieure sont oubliés. Qu'il puisse exister des règles d'intérêt général pour brider le caprice individuel, on ne le soupçonne même plus. Le « monde », si on peut encore employer ce terme, n'est plus qu'un grouillement d'individus bien décidés à ne se laisser arrêter par aucun scrupule de civilité même élémentaire. On veut pouvoir gesticuler, étaler son moi, se déboutonner, voire se débrailler, tout à son aise. C'est l'époque des assemblées bruyantes, des ripailles énormes, des fêtes pantagruéliques. Les trognes se colorent, les conversations se relâchent, le rire remplace le sourire, les grosses facéties succèdent au délicat marivaudage. Et ce changement s'opère aussi bien dans la société aristocratique — on le voit par les œuvres de la fin du XIIIe siècle — que dans les milieux bourgeois. La première conséquence de ce revirement c'est que les femmes, comme autrefois avant la période d'influence française, sont obligées de fuir les réunions. Il leur est devenu tout à fait impossible d'écouter les truculentes plaisanteries auxquelles on s'y livre. Le principe de leur souveraineté mondaine est bien loin. On les raille dans ce qu'elles ont de plus sensible, on foule aux pieds leur pudeur. Rendues à elle-même, elles cherchent ailleurs des consolations. Dans le monde aristocratique on les voit se réfugier avec mélancolie dans la lecture des vieux romans courtois français, dont elles essaient de faire connaître, par des traductions, les nouvelles adaptations en prose. Les bourgeoises donnent dans le mysticisme, qui arrive à ce moment même du pays wallon, ou bien descendent au niveau de leurs maris et se font prendre violemment à partie par les prédicateurs du temps pour leur gloutonnerie, leurs habitudes de parade, leurs sottes dépenses, leur dureté envers les humbles.

Le spectacle qu'offrent les mœurs est, avec celui que présente la littérature, ce qu'il y a de plus choquant dans l'Allemagne de la fin du moyen âge. Les historiens d'outre-Rhin eux-mêmes n'ont pas été tendres pour cette première période « nationale » de leur civilisation. Gervinus lui décernait l'épithète d' « aristophanesque », Ranke allait jusqu'à la qualifier de « plébéienne », et M. Steinhausen [1] reprend à son compte ce dernier adjectif. Ce n'est certainement pas une corruption raffinée à l'orientale qui s'étale là, c'est une épaisse concupiscence, une animalité vulgaire, saine peut-être au fond, mais extrêmement barbare. L'anarchie morale est absolue. Les gros tempéraments utilitaires de Nuremberg, d'Ulm, d'Augsbourg ne rejettent pas de parti pris les principes du savoir-vivre et de la dignité personnelle, ils les ignorent. Les bordels sont des établissements honorables où on conduit ses hôtes, où les municipalités donnent des banquets. Quand le roi Sigismond vient à Ulm, en 1434, on éclaire *a giorno* les rues qui conduisent à l'établissement de ce genre où on sait qu'il ira passer la nuit. A Wurtzbourg, tous les ans, les échevins se régalent d'un formidable festin dans la principale « maison de femmes » de la ville. L'attrait de ces lieux enchanteurs est si puissant qu'on est obligé, par des édits sévères, d'en interdire l'entrée aux gamins de douze à quatorze ans ainsi qu'aux femmes mariées. A côté de cela le concubinage est une institution acceptée. Tout marchand qui « peut le faire » installe près de chez lui, parfois chez lui, son sérail. Inutile de dire qu'on s'enivre et s'empiffre avec une ardeur digne des temps héroïques de la race. Les avertissements des poètes « courtois » de l'école française, qui avaient vivement lutté contre ce vice national de leurs compatriotes, n'ont porté aucun fruit. Vers la fin de cette suave époque, l'Allemagne proposera à la vénération de l'Europe un saint nouveau, saint Grobian ou saint Goujat, et exposera complaisamment les rites de son culte, qui consiste à commettre le plus de grossièretés possibles. Mais ce n'est pas tout encore. La littérature va dépasser la réalité par son dérèglement, non seulement par son dérèglement esthétique, tout sens de la forme s'étant perdu, mais encore par son dérèglement moral. « La littérature allemande de cette période, écri-

1. *Geschichte der deutschen Kultur*, p. 329. Il convient de remarquer que *plebeisch* a un sens plus fort que notre « plébéien » et signifie à peu près « crapuleux ».

vent M. Vogt et Koch [1], manque absolument, dans son ensemble, de cette culture esthétique délicate que l'on rencontre dans la poésie de la grande époque du XIIe et du XIIIe siècle. Cet idéal d'éducation courtois, dans lequel la morale était unie d'une façon indissoluble aux formes mesurées et aimables de la bonne tenue mondaine, s'est évanoui totalement avec le déplacement qui s'est opéré dans la hiérarchie sociale. Si, d'une part, dans les discours et les formes de cette nouvelle époque nous sommes frappés par le naturel fruste, la naïveté, le réalisme cru de la pensée et du sentiment, de l'autre, bien souvent, une dureté et une barbarie nous choquent, qui ne justifient que trop les plaintes qui retentissent sur les mœurs grossières des Allemands, au XIVe et au XVe siècle. Le sens de la forme se perd dans la vie de société comme dans la littérature allemande. L'influence de la Renaissance qui tendait à le relever ne s'exerce que dans les arts plastiques et la poésie latine des érudits. La poésie allemande a perdu les moyens poétiques si riches et si délicats qu'elle possédait autrefois. Lorsqu'on essaie de les reprendre, en suivant les anciens modèles, on fait preuve le plus souvent d'une ridicule gaucherie. » En effet, rien n'est plus affligeant que l'état des Lettres allemandes dans cette fin du moyen âge. Non seulement on vit uniquement sur les genres et les conceptions léguées par le passé, c'est-à-dire par l'influence française, mais encore on laisse tomber genres et conceptions dans la vulgarité la plus plate. Quel pauvre sentiment de la poésie nous révèlent les exercices de style si laborieux, si compliqués, si vides, des *Meistersinger* ! Et quelle idée se faisaient bien de la littérature les gens qui ont composé le *Teuerdank*, le *Weisskönig*, la *Mörin* et les autres ouvrages allégoriques de l'époque ! Mais ce qui dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer en fait de laideur et de grossièreté, ce sont les farces et jeux de mardi gras qui servent de divertissement à nos bourgeois enrichis de Nuremberg ou d'Augsbourg. Pour trouver quelque chose d'équivalent à ces produits, il faudrait descendre jusque dans les bas-fonds de la pornographie latine des siècles de la décadence, et encore n'obtiendrait-on qu'une représentation imparfaite de cette ordure tudesque du XVe siècle. « La bourgeoisie des grandes villes et la noblesse, dit l'historien de la littérature

1. *Geschichte der deutschen Literatur*, t. I, p. 221.

allemande, Gœdeke [1], ont visiblement toléré et admis comme naturelle une indécence de mœurs dont on ne peut se faire que difficilement une idée quand on n'a pas lu les *Schwänke* des poètes du temps. Les représentations les plus malpropres qu'une imagination crapuleuse puisse découvrir y sont étalées avec les expressions et les images les plus sales. » Et il ajoute : « La brutale grossièreté des mœurs atteint dans ces pièces, qui étaient destinées à être débitées par des troupes entières devant un public nombreux, et qui, par suite, supposent une participation générale, en ce qui concerne le fond et la forme, aussi bien des auditeurs que des acteurs, le plus haut degré, un degré dont aucune description ne saurait donner une idée. Chaque acteur est un cochon, chaque maxime une ordure, chaque plaisanterie une saleté. » C'est là l'envers de la brillante prospérité économique de l'Allemagne du XIVe et du XVe siècle. Le développement des préoccupations matérielles y a provoqué une formidable baisse de la civilisation intérieure, de la vraie civilisation qui se manifeste dans les sentiments, les idées, les rapports des hommes entre eux. Ce qui caractérise l'état moral de toute cette époque, c'est une opposition absolue aux conceptions et aux usages qui avaient fait l'originalité de la culture courtoise d'origine française de la période antérieure. Dans l'ordre politique c'est l'indifférence aux intérêts collectifs, aux grandes tâches, et la prédominance des intérêts particuliers, d'ordre économique, sur les questions proprement nationales; dans la vie de société, c'est la disparition de toute espèce de règle mondaine, la fin de la domination féminine sur le goût et les mœurs, l'avènement de l'individu; dans les arts et la littérature, le triomphe du réalisme sur l'idéalisme. Incontestablement il se dégage de cette humanité nouvelle une impression de vigueur surabondante, de mâle hardiesse, de franchise parfois savoureuse, et l'on devine parmi ces marchands plus d'une âme fortement trempée, mais, pour le corps national et social dans son ensemble, les pertes semblent plus importantes que les bénéfices, s'il est vrai que la prospérité matérielle a moins de valeur pour un peuple que la cohésion morale,

1. *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, I, p. 293 et 325. — Sur la grossièreté des mœurs allemandes en général à cette époque, cf. Steinhausen, *Geschichte der deutschen Kultur*, p. 315, 328, 331, 342, 384, 387, 392, 405-406, 419, 454, 506 et suiv., 553.

la générosité, la faculté de s'enthousiasmer pour des idées justes et nobles.

Dans quelle mesure cette transformation était-elle engendrée par l'esprit général de l'époque, dans quelle mesure peut-on la considérer comme strictement allemande? A cette question nous avons déjà plus qu'à moitié répondu. En Allemagne, l'utilitarisme, l'individualisme, le matérialisme furent poussés infiniment plus loin qu'en France. Ils furent poussés, aussi, infiniment plus loin qu'en Italie. Et, cependant, s'il est juste de concéder que la France, dotée d'un pouvoir central déjà redoutable, n'était pas dans des conditions d'existence aussi propres à favoriser l'anarchie morale et intellectuelle que l'Allemagne, l'Italie, en revanche, se trouvait, à tous égards, dans une situation qui rappelait de très près celle de sa voisine du nord. Chez elle aussi, en l'absence de toute autorité suprême efficace, les villes s'étaient développées librement et s'étaient développées par le négoce. En Italie comme en Allemagne il y avait eu une vigoureuse poussée d'individualisme, d'utilitarisme et même de matérialisme. Mais l'Italie, contrairement à l'Allemagne, garde du « style » dans ses mœurs, sa littérature, son art. Non seulement elle innove, en ce sens qu'elle annexe au champ qui lui a été ouvert par la France des espaces nouveaux, mais elle organise ses conquêtes. La force, l'audace, les instincts de proie se manifestent chez elle avec la même ardeur impétueuse qu'au nord des Alpes, mais elle sait vêtir ces passions farouches de beauté éternelle. Elle les agrandit peu à peu en les généralisant. Elle ne reste pas, comme l'Allemagne, dans le chaos et l'arbitraire de la réalité brute. Et, d'autre part, ces dispositions que nous trouvons chez les Allemands du XIVe et du XVe siècle sont-elles bien nouvelles? Qui ne voit, au contraire, à quel point elles rappellent le spectacle offert par les générations du Xe et du XIe siècle dans le même pays, et annoncent peut-être aussi celui que nous avons actuellement sous les yeux? La prééminence complète des intérêts matériels sur les soucis moraux, l'indifférence aux tâches collectives supérieures, l'impuissance à dégager de la réalité intérieure et extérieure des formes harmonieuses : tout cela ce sont de vieux défauts de la race, qui sont précisément impliqués par son sens des réalités, son aptitude au labeur utilitaire, son talent d'organisation dans les choses pratiques, son besoin d'indépendance individuelle dans les choses de l'âme et de l'intelligence. Autant que deux

sociétés humaines peuvent se ressembler, l'Italie et l'Allemagne de la fin du moyen âge se sont ressemblées, mais l'une était l'Italie, l'autre l'Allemagne.

V

La civilisation italienne a exercé, d'ailleurs, une influence déjà considérable sur la civilisation allemande à cette époque, notamment dans le négoce et les arts les plus divers. Mais nous n'avons pas à nous en inquiéter ici. Quelle fut, au même moment, l'action de la France au delà du Rhin? Les considérations qui précèdent nous permettent de l'entrevoir. Dépourvue de ces vastes et fortes synthèses morales et intellectuelles qui l'avaient caractérisée pendant la période antérieure, notre civilisation ne pouvait prétendre, comme jadis, à ce rôle dominateur qu'elle avait exercé en Allemagne. Mais elle restait plus mobile, tout de même, que la civilisation voisine, c'est-à-dire plus inventive, et, dans le détail, elle savait, avec moins de richesse décorative, créer des œuvres plus régulières et plus belles. C'est donc en tant qu'initiatrice et en tant que norme que nous allons la retrouver en Allemagne. Il est inutile de répéter ici que d'une façon générale l'activité germanique se meut encore dans les cadres de vie tracée par la France aux siècles antérieurs. L'art, la littérature, les formes sociales de l'époque courtoise, restent, bien que transformés ou déformés, comme les vertèbres de la nouvelle civilisation allemande. Bien plus, la direction réaliste que prend cette civilisation lui a été tout d'abord imprimée par l'influence de notre pays, qui ira, d'ailleurs, beaucoup moins loin que son élève dans ce sens. La France bourgeoise a été l'éducatrice de l'Allemagne bourgeoise, comme la France courtoise l'avait été de l'Allemagne courtoise, mais, contrairement à ce qui s'était passé alors, la race germanique, sur ce terrain qui était le sien, a distancé rapidement la nôtre.

Les progrès que l'Allemagne accomplit dans l'ordre politique lui sont, pour une bonne part, inspirés par des exemples venus de chez nous. Deux de ses plus grands souverains, dans cette fin du moyen âge, Henri VII et Charles IV, ont été des demi-Français. Henri VII de Luxembourg, qui régna au début du XIVe siècle, peut être considéré comme appartenant par sa nais-

sance et son éducation à notre nationalité. Il ne parlait et n'écrivait que notre langue. Or, c'est lui qui, le premier depuis de longues années, songea à rendre à la dignité royale tout son lustre en se faisant couronner à Milan et en reprenant le chemin de Rome. Charles IV de Bohême, qui monta sur le trône en 1347, avait été élevé à la cour de Charles IV de France son parrain, et était le fils d'une princesse française. Aux côtés de son père Jean, il avait combattu vaillamment à Crécy dans les rangs de nos chevaliers. Ce fut un administrateur et un organisateur de premier ordre, comme l'Allemagne en a possédé bien peu à cette époque, et un protecteur éclairé des Lettres et des Arts. Dans l'anarchie de la fin du moyen âge sa domination représente un intermède d'ordre et de labeur fécond. Plus nettement qu'aucun de ses prédécesseurs il s'attacha à constituer à la royauté un domaine territorial, système dont il avait pu voir les bons effets en France, et il ne tint pas à lui que l'Allemagne n'eût, dès ce moment-là, une dynastie nationale appuyée sur des possessions capables d'imposer à la turbulence des vassaux les plus remuants et des villes les plus éprises d'indépendance. De sa Bohême, en tout cas, il fit l'État le mieux gouverné de l'Empire. On lui doit la fondation de l'Université de Prague, la plus ancienne des Universités allemandes, dont il emprunta les statuts à l'*alma mater* parisienne. Français par ses goûts artistiques, il attira Mathieu d'Arras dans sa capitale et lui fit élever l'église métropolitaine de Prague ainsi que d'autres monuments illustres dont il a été déjà question. Après Mathieu d'Arras il manda auprès de lui Jean de Boulogne. Il semble avoir aussi ouvert les portes de ses États à l'influence italienne. En outre, il améliora la frappe des monnaies. Mais son œuvre capitale fut la promulgation de la fameuse Bulle d'or, qui réglera, jusqu'à la destruction de l'Empire romain germanique par les Français, en 1806, le mode d'élection des souverains. Si ces deux monarques sont de véritables fils de notre noblesse française, Maximilien Ier, époux de Marie de Bourgogne, héritier des Flandres et de la Franche-Comté, est, à bien des égards, un Français d'adoption. Ses prétentions à la courtoisie et son goût pour la poésie lui viennent de son contact avec la cour de Dijon, où s'opérait, au XVe siècle, une véritable renaissance de l'ancienne civilisation du XIIe. Il emploie notre langue pour sa correspondance. Ses regards sont fixés sans cesse sur notre pays. Charles VII ayant établi

une milice permanente pour sauvegarder l'ordre public, il en fait autant dans ses possessions directes. Dès que Louis XI a organisé le service des postes chez nous, on voit Maximilien l'introduire dans son pays. De plus, bon nombre d'institutions administratives, et spécialement financières, en usage dans les pays bourguignons, et qui venaient, en dernière analyse, de la France voisine, ont été transplantées par lui en Autriche et en Allemagne avec une foule de dénominations françaises, dont quelques-unes furent très vite germanisées [1]. Les innovations réalisées dans le domaine de l'artillerie en France sous Louis XI et qui marquent une date décisive dans l'histoire de cette arme : le remplacement des boulets de pierre ou de plomb par des boulets de fonte, le coulage en bronze des canons, l'adaptation à la culasse de tourillons qui, en supportant l'action du recul, permettaient de régler le tir, nous sont empruntés, vers cette même époque, par les Allemands. Il est certain, d'autre part — le langage et l'histoire en témoignent — que l'emploi des fantassins soldés et leur armement s'est communiqué dès le XII[e] siècle, de chez nous à l'Allemagne, qui tirera de ces éléments ses corps de lansquenets. Déjà les ordres militaires allemands — celui des chevaliers teutoniques notamment, qui conquit à l'Empire toute la Prusse orientale actuelle — étaient des imitations des nôtres [2].

Dans le domaine économique la dépendance générale des contrées d'outre-Rhin est tout aussi complète. Le mouvement communal — et c'est là un phénomène dont il est inutile de souligner l'importance — s'est propagé là-bas du nord de notre pays par la voie des Pays-Bas. Les premières « communes » allemandes apparaissent sur le Rhin inférieur, dans le voisinage de la frontière franco-wallonne, et c'est là aussi, à Cologne, à Worms, à Mayence qu'on entend tout d'abord parler de ghildes et de corporations organisées d'artisans [3]. Le vocabulaire maritime et commercial allemand du moyen âge est

1. A la suite d'Adler, Rosenthal et Lœning, M. Rachfahl (*Historische Zeitschrift*, 1913, p. 1 et suiv.) a repris cette thèse, combattue par M. A. Walther, *Die burgundischen Zentralbehörden*, etc. Leipzig, 1909.

2. Après avoir d'abord vécu en Palestine, c'est-à-dire dans un pays de civilisation toute française, l'Ordre Teutonique se transporta en Allemagne, en 1320. Les villes fondées par lui portent souvent des noms rappelant son séjour primitif. Konigsberg, par exemple, est une traduction de Montréal, Starkenberg de Montfort, etc.

3. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. V, p. 413 et suiv., VII, p. 390, 393, 396-397, 401, 403.

tout plein de termes français, ce qui indique bien une influence de notre civilisation de ce côté encore. Il est, en outre, bien difficile d'énumérer tout ce que les Cisterciens et les Prémontrés français, dont les filiales couvraient littéralement les campagnes allemandes, notamment dans l'est, au XIIIe et au XIVe siècle, ont fait pour le développement de l'agriculture et des métiers chez nos voisins. Ce sont aussi, bien souvent, des progrès d'origine française que les Flamands et les Lorrains de race germanique, qui colonisèrent en masse, vers la même époque, de si vastes régions dans le nord de l'Allemagne, auront apportés là-bas. Les modes françaises, en matière de costume, régnèrent souverainement au delà du Rhin pendant toute cette période, mais les Teutons en exagéraient les particularités les plus singulières, de même que, dans les fêtes et les tournois, le cérémonial français était, par eux, compliqué et surchargé à plaisir. Le papier, les lunettes, la poudre à canon — qui n'a pas été inventée par Schwarz, mais par les Arabes — sont arrivés chez eux de notre pays ou par son intermédiaire. D'une façon générale, la plupart des transmissions françaises se sont effectuées par les Pays-Bas. C'est le cas pour la gravure sur bois et la xylographie, qui sont au principe de la découverte de l'imprimerie. Les cartes à jouer et les images de saints avec devises, deux produits spécifiquement français — que l'on se souvienne du bois gravé cistercien de la Ferté-sur-Grosne — ont été les premiers monuments de ces arts divers[1]. Dans le domaine esthétique l'action de l'école réaliste franco-flamande

1. M. Bouchot (*Un ancêtre de la gravure sur bois*, Paris, 1902 et *Gazette des Beaux-Arts*, 1902, I, p. 395 et suiv.) a signalé ce document vénérable, connu sous le nom de « Bois Protat » en lui assignant la date approximative de 1370. Cluny, Cîteaux, Clairvaux pratiquaient couramment la xylographie au XIVe siècle. M. Guilhermy (*Inscript. de la France*, I, p. 27 et suiv.) signale une épitaphe de 1320 obtenue sur une plaque de plomb au moyen de matrices mobiles gravées en creux. On sait que l'invention de Gutenberg — qu'il déroba probablement à Laurent Coster de Harlem — aurait consisté à employer pour la première fois des caractères mobiles. Ces constatations en réduisent singulièrement la portée. Mais, on le voit, c'est toujours la même route : France, Néerlande, vallée du Rhin, celle que suivent aussi les mots.

Le papier à écrire, apporté au XIe siècle en Espagne par les Arabes, passe de là en Italie et en France, et de France en Allemagne. Le plus ancien manuscrit en papier de l'Allemagne date du XIIIe siècle et a été découvert dans un monastère cistercien bavarois. L'Allemagne du nord, au XIIIe siècle, achète son papier à Bruges et à Anvers (Michael, *Geschichte des deutschen Volkes*, etc., III, p. 9 et suiv. — Le secret de la poudre à canon est indiqué par Bacon dans son *De Nullitate magiæ* bien avant la naissance de Schwarz. Il a donc été reçu de chez nous par celui-ci. Voici les mots les plus importants légués à la

sur la sculpture et la peinture allemandes est admise par tous les critiques[1] et nous avons noté déjà que les deux applications originales qui furent faites de notre style architectural en pays germanique : pour la forme extérieure, l'adoption de la *Hallenkirche*; pour la matière première, l'emploi de la brique, se rattachent à des initiatives françaises de nos contrées de l'ouest et du nord-ouest. Le thème de la danse macabre, qui est français d'origine et non allemand comme nos voisins l'ont soutenu longtemps — la plus ancienne représentation était celle du cimetière des Innocents[2] — a pris cette route, avec la légende du Juif-Errant, notre ancien « Bou-

langue allemande par le français dans les derniers siècles du moyen âge : *pfote* (patte) *park*, *prinzess*, *herold* (héraut), *visier* (visière), *bonît* (bonet, bonnet), *barett* (béret), *degen* (dague), *suppe* (soupe), *teller* (tailloir, assiette), *barbier*, *rund*, *hantieren* (hanter), *golf*, *kalm*, *pilot*, *harpune*, *kajute*, *kambuse*, *brassen* (câble de bras), *boie* (buie), *schleuse* (escluse), *bai* (baie), *küste* (coste), *flotte*, *matrose* (matelot), *lavieren* (louvayer, louvoyer), *messe* (mets, autrefois mes d'où mess), *admiral*, *arsenal*, *havarie*, *kalfatern*, *feluke*, *schebeck* (chebèque), *korde*, *koffer*, *rosinen* (raisin), *apfelsine*, *apricose* (abricot) *kotton*, *rasch* (tapisserie d'Arras), *jacke* (jaque, jaquette), *livree*, *sandale*, *galoschen*, *karten*, *laute* (luth), — probablement aussi *papier*, — *liefern* (livrer), *profit*, *dutzend* (douzaine), *doppel* (double), *kompanie*, *kompagnon*. Presque tous ces termes ont pénétré en Allemagne par les Pays-Bas, où l'on trouverait une forme intermédiaire entre la forme française et la forme allemande. Ils prouvent que, même dans le domaine économique, la France était alors en avance sur sa voisine pourtant en plein épanouissement à cet égard. Cf. Seiler, *Die Entwickelung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnwortes*, II, (2e édit.) p. 186 et suiv. Il convient d'ajouter à ces termes les vocables administratifs signalés par M. Racfahl, *loc. cit.*, p. 45-46 et *staat* (estat) lui-même.

1. En 1888 Conrajod dans la *Gazette des Beaux-Arts* (I, 21 et suiv.) attirait l'attention sur les origines franco-flamandes de la Renaissance artistique italienne et montrait que l'intervention de l'antiquité était un simple « accident », un « épisode dans un grand mouvement de transformation qu'elle modifia mais qu'elle n'avait pas déterminé ». Depuis, M. Mâle a établi (*ibid.*, 1904, II, p. 89 et suiv., p. 215 et suiv., p. 283 et suiv., p. 379 et suiv., et plus tard, en 1909, dans son ouvrage bien connu sur l'art de la fin du moyen âge, que l'iconographie s'était renouvelée tout d'abord en France au contact des mystères, au XVe siècle, et que ce renouvellement était une condition essentielle de l'avènement des Van Eyck, des Fouquet, des Memling, des Dürer; M. R. Koechlin (*ibid.*, 1903, I, p. 5 et suiv., p. 333 et suiv., p. 391 et suiv.); M. Gonse (*Art gothique*, p. 378 et suiv.); M. Marcel Raymond (*Les prédécesseurs de l'école florentine, etc.*, Florence, 1897); M. de Mély (*Revue de l'art*, 1906, II, p. 62 et suiv.); Mlle Louise Pillion (*ibid.*, 1906, I, p. 241 et suiv., p. 353 et suiv.); M. K. Voll (*Gazette des Beaux-Arts*, 1901, I, p. 215 et suiv.) ont prouvé, d'une part, que l'art des Van Eyck avait ses racines dans celui des Sluter, des Jean de Marville, des Jean de Cambrai, des Beauneveu; de l'autre, que les Florentins du XIVe siècle ont subi très fortement l'influence de cette même école franco-flamande.

2. Cf. sur l'origine française de la « danse des morts » E. Mâle, *Revue des Deux-Mondes*, XXXII, p. 647 et suiv. « La danse macabre n'est donc pas d'origine allemande. Tout ce qu'on a dit de l'affinité d'un pareil sujet avec le génie germanique se trouve contredit par les faits. La danse macabre n'est

tedieu[1] » de même que la peinture à l'huile, pratiquée en France dès le début du XIVe siècle puis employée par les Van Eyck. De Bourgogne et de Flandre — c'était tout un — l'art allemand a reçu, outre ces impulsions générales, nombre d'innovations particulières et de modèles précis. Rappelons ici seulement que le Hennuyer Roger de la Pasture, qu'on s'obstine à appeler, on ne voit pas pourquoi, Rogier van der Weiden[2], a été un des maîtres les plus suivis par les peintres germaniques du XVe siècle. Martin Schœngauer de Colmar s'inspire de lui dans sa *Vierge au buisson de roses*, en 1473, et dans son retable d'Isenheim. A Nordlingen Frédéric Herlin de Rothenbourg, à Nuremberg Hans Pleydenwurff, deux artistes de haute valeur, peuvent être considérés comme ses disciples. C'est une question de savoir s'il n'a pas exercé une action plus profonde que Van Eyck lui-même sur les origines de la Renaissance allemande. Le peintre le plus illustre de cette Renaissance, en tout cas — Dürer fut plus grand comme graveur que comme peintre —, Holbein le jeune, s'est formé en grande partie, personne ne le conteste plus, par l'étude de nos maîtres. Sa mesure, sa distinction, sa noblesse, si rares dans l'art germanique de son temps, plus curieux de réalisme que de beauté, s'expliquent ainsi. Par la Flandre encore a pénétré en Allemagne l'innovation décisive du contrepoint, réalisée par l'école parisienne de Notre-Dame, qui a formé les musiciens des Pays-Bas, lesquels ont fait, à leur tour, l'éducation des musiciens allemands. On n'a pas oublié le rôle capital joué déjà au XIIe siècle par notre pays dans l'histoire de la musique. La « musicale » Allemagne est donc, dans ce domaine comme dans tant d'autres, l'élève de la France, qui lui a livré un art déjà très développé. Aucune découverte essentielle n'a été faite et ne sera faite directement, jusqu'au XIXe siècle, dans le domaine de la musique, par les Allemands, qui recevront encore d'innombrables impulsions de France ou d'Italie.

pas plus allemande que l'architecture gothique — bien que de beaux esprits aient prouvé qu'il était nécessaire qu'il en fût ainsi. » M. Mâle montre ensuite l'inspiration française des danses macabres de Lubeck, de Berlin, de Reval, de Bâle, de Metnitz.

1. Au sujet de la légende du Juif-Errant, voir G. Paris, *Journal des Savants*, 1891, p. 541 et suiv. La légende de Faust elle-même est certainement une transformation de la légende de Théophile portée au théâtre pour la première fois par Rustebœuf et qu'on trouve, sur la scène, au XIVe-XVe siècle, dans le nord de l'Allemagne.

2. Sur le caractère tout français du talent de Roger, cf. L. Maeterlinck, *Gazette des Beaux-Arts*, 1901, II, p. 274 et suiv.

Le *Volkslied* lui-même, qui est peut-être la manifestation la plus intéressante du génie musical et poétique de l'Allemagne dans cette fin du moyen âge, est non seulement un développement du lyrisme courtois franco-provençal, légué par notre pays au XII[e] siècle, mais encore, très probablement, un développement suscité par une évolution analogue, qui s'était produite chez nous au XIV[e] et au XV[e] siècle. Au XVI[e] siècle, le *Gesellschaftslied*, ou chant laïque à plusieurs voix, sera révélé à l'Allemagne par la France et, au XVII[e] siècle, des poètes comme Opitz ou Zincgref adapteront encore des paroles allemandes à des airs français[1]. L'Allemagne du XVI[e] siècle est pleine, d'ailleurs, de compositeurs franco-wallons, les Roland Delâtre, les Mathieu Lemaistre, les Jacques Regnard, les Lambert Sayve, etc., etc.[2]. Il y aurait d'importantes recherches à faire de ce côté. Dans le lyrisme proprement dit nous savons déjà que des réalistes comme Neidhart de Reuental et ses disciples se sont inspirés d'un mouvement poétique populaire originaire de la France du nord. Il faut ajouter que les *Meistersinger*, eux aussi, dans leurs pédantesques réunions trop idéalisées par Wagner, n'ont fait qu'imiter l'usage français des « puys » connu encore à travers des intermédiaires néerlandais. Le théâtre allemand « dans sa totalité et ses détails », comme l'a fort bien vu Wilhelm Scherer après Mone et d'autres[3], dépend étroitement de nos mystères, miracles, farces, soties, moralités, auxquels il emprunte leur conception générale, leurs principaux personnages et même des passages entiers. Le fameux jeu des *Vierges sages et des Vierges folles* qui émut si

1. La France et l'Italie, la première surtout, perfectionnent, au XVI[e] siècle, le chant et la musique en Allemagne, et y introduisent les instruments à corde. Des chansons françaises et italiennes y pénètrent et imposent leurs formes et leurs airs. Cf. Wackernagel et Martin, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. II, p. 39-40 et 90; Combarieu, *Histoire de la musique*, etc., I, p. 470. C'est la répétition de ce qui s'était passé au XI[e] et au XII[e] siècle. Sur l'origine française du « motet », cf. Aubry, *Cent motets du XIII[e] siècle*, Paris, 1908, t. III, p. 15.

2. En réalité la prééminence musicale de la France s'est continuée sans interruption, mais de plus en plus par l'action de ses provinces du nord, du début du XII[e] à la fin du XVI[e] siècle. La nouvelle notation musicale est imposée au XIII[e] siècle par l'école de Paris. Philippe de Vitry et Guillaume de Machault sont les compositeurs les plus remarquables de l'Europe au XIV[e] siècle. Au XVI[e] siècle, la chanson française régénérée fait le tour de l'Europe et suscite en Allemagne d'innombrables imitations.

3. Cf., en outre, Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas*, 1893, t. I, p. 357 et suiv.; Martin, *Zeitschr. für deutsches Altert.* (*Anz.*), XXVI, 31; Wilmotte, *Les passions allemandes du Rhin*, etc., 1898.

fort, en 1322, le margrave de Thuringe, Frédéric le Pacifique, était la reproduction d'un original français. Comme par hasard, la pièce qui aura le plus de succès dans les milieux savants à la fin du XVe siècle, le *Henno* de Reuchlin [1], sera une adaptation de notre *Pathelin* que Hans Sachs imitera encore. Le *Reineke Vos*, une des meilleures œuvres allemandes de toute cette période, remonte aussi à des sources françaises par un intermédiaire flamand. Et voici qu'on soutient aujourd'hui que le *Till Eulenspiegel* lui-même, la grande pensée de la littérature bourgeoise de nos voisins, serait tiré d'un tableau français du XIIIe siècle, le *Trubert* de maître Douin de Lavesne. Dans un genre voisin, le Bernois *Boner* a purement et simplement, pour son *Edelstein*, utilisé les recueils d'Étienne de Bourbon et d'Étienne de Besançon. Les mouvements d'idées qui ont travaillé l'Allemagne dans la seconde moitié du moyen âge ne sont pas non plus indigènes. Les Franciscains et les Dominicains, dont l'apostolat dans les pays germaniques a été si fécond, y sont venus d'Italie et de France. Les derniers, surtout, ont continué à puiser chez nous toute leur nourriture intellectuelle. Les « beguines » et les « beghards », qu'on rencontre également chez nos voisins de l'est à cette époque, sont d'origine wallonne. Le mysticisme des Eckart, des Seuse, des Tauler a pour point de départ les effusions de notre école de Saint-Victor et aussi les œuvres de saint Bernard. Le premier et le plus important de ces écrivains, Eckart, a d'ailleurs étudié à Paris. Un peu plus tard, au XVIe siècle, lorsque le génial Cujas aura renouvelé la science du droit, nos professeurs, les Donneau, les Dumoulin, les Godefroi, les Balduin, les Pithou, les Pacius envahiront l'Allemagne [2]. C'est encore la France qui fournit à l'Allemagne du XVe et du XVIe siècle les romans de chevalerie en prose où la partie de la bonne société qui résiste

1. Reuchlin, on le sait, a appris le grec à Paris. Il a même professé dans cette ville ainsi qu'à Poitiers. Erasme, que les Allemands considèrent comme un des leurs, a été étudiant à Paris. Au temps de Gerson, le plus grand esprit de cette fin du moyen âge, la pensée française règne encore sur l'Europe. Le plus grand prédicateur de l'Allemagne du moyen âge, Geiler de Kaysersberg (1445-1510) a utilisé directement au moins sept traités de notre illustre compatriote. Avant lui, Bertold de Ratisbonne avait suivi aussi des modèles français. Cf. Schönbach, *Über eine Grazer Handschrift lateinisch-deutscher Predigten.*

2. Donneau enseigna à Heidelberg et à Altorf, Dumoulin à Tubingue, Denis Godefroy à Heidelberg et à Bâle, Balduin, Pithou, Pacius enseignèrent à Heidelberg.

à l'envahissement du réalisme et de la grossièreté, cherche une consolation aux vulgarités de l'heure présente, ce qui n'empêchera pas les Romantiques allemands, au début du XIX[e] siècle, de les proclamer *altdeutsch* et d'y trouver — comme dans le gothique — une révélation éloquente du « génie national ». En 1407, la comtesse de Nassau-Sarrebruck met en allemand un original français sous le titre de *Loher et Maller*. Trente ans plus tard elle traduit, dans les mêmes conditions, un roman en prose français qu'elle appelle *Hug Schapler*. Éléonore d'Autriche fait cadeau à son pays, par un procédé semblable, d'un *Pontus und Sidonia*, qu'accompagnent un *Ritter von Turn*, traduit par Marquart de Stein, un *Herpin*, un *Lusignan*, une *Melusine*, un *Lanzelet*, un *Wigalois*, un *Tristan*, en attendant qu'arrivent du même côté, au XVI[e] siècle, une *Magelone*, un *Fierabras*, des *Haimonskinder*, un *Octavian*, un *Valentin und Orsus*, un *Florent*, un *Ogier*, un *Olwier und Artus*, etc., etc.[1]. Les Universités, qui devaient tenir une place si importante dans le développement futur de l'Allemagne, sont, nous l'avons rappelé, des filles de notre Université de Paris, à laquelle elles doivent leur réglementation, leurs premiers maîtres, leurs méthodes d'enseignement. Tout particulièrement, à l'occasion du grand schisme, il se produit un véritable afflux de professeurs français en Allemagne aussi bien qu'en Italie. C'est à ce moment-là que les fécondes idées de Buridan, de Jean de Saxe et d'Oresme, émigrent au delà du Rhin pour y prospérer par la suite. Le principal disciple allemand de nos maîtres est Nicolas de Cues, qui développe leur fameuse théorie de l'*impetus* et du mouvement diurne de la terre. Nous avons déjà dit que, d'intermédiaire en intermédiaire, ces vues si originales et si hardies arriveront, tant par la voie italienne que par la voie germanique, à Copernic, à Tycho-Brahé et à Kepler, qui relèvent directement, par conséquent, des grands docteurs parisiens du XIV[e] siècle. Telles sont les origines de la « science allemande » de l'époque de la Renaissance. Nous aurons à examiner plus loin celles de la « science allemande » du XIX[e] siècle, qui ne sont pas fort différentes. Notons, enfin, que la plupart de ces usages archaïques eux-mêmes, qui, dans l'organisation de l'Enseignement supérieur et la vie des étudiants, font aujourd'hui l'orgueil des

1. Gœdeke, *loc. cit.*, t. I, p. 339-358.

Allemands et l'étonnement des étrangers, remontent à des coutumes françaises du moyen âge. L'Allemagne, où rien ne se perd, arrive ainsi, dans nombre de cas, à posséder seule, au bout d'un certain temps, des institutions qu'elle a jadis empruntées, mais qui ont disparu dans le pays qui les lui a fournies, ce qui lui fait croire qu'elles sont indigènes chez elle et représentent des *Nationalgüter*. L'écriture gothique, qualifiée actuellement de *deutsche Schrift*, et considérée par les patriotes d'outre-Rhin comme une sorte de symbole de la culture allemande, est encore un cadeau de la France entre beaucoup d'autres. L'humanisme aussi s'est introduit chez nos voisins, non pas directement d'Italie, mais en faisant le tour par notre pays. De là cette quantité considérable de mots latins qui ont pénétré dans l'allemand au XVI[e] et au XVII[e] siècle par le véhicule du français, comme leur forme l'indique nettement[1], et que tant d'érudits allemands s'obstinent, par euphémisme, à faire sortir tout droit des langues anciennes. Nous montrerons plus loin à quel point les rénovateurs de la littérature allemande, au début du XVII[e] siècle, sont dépendants de notre Pléiade. Il n'est pas jusqu'aux romans anglais, espagnols et italiens, traduits à ce moment-là par nos amis d'outre-Rhin, qui ne leur aient été révélés par des adaptations françaises. On le voit, pour une période que l'on est bien obligé d'appeler « nationale » par opposition à la précédente, la somme des emprunts faits à la France est respectable. Et il s'en faut de beaucoup que tout ait été encore mis à jour! L'exploration méthodique de cette fin du moyen âge réserve, nous en sommes convaincus, plus d'une surprise à cet égard. Dès à présent on peut cependant déclarer, sans crainte d'exagérer, qu'une bonne part de ce que la civilisation allemande contient d'essentiel au XIV[e] et au XV[e] siècle lui a été fourni directement ou indirectement par la nôtre. *Dans l'évolution politique économique, scientifique, littéraire, artistique, notre pays l'a précédée et guidée : et si, dans quelques domaines, comme dans celui du commerce et de la banque, — le vocabulaire en témoigne, — il s'est borné à lui apporter des progrès étrangers, italiens en l'occurrence, dans l'ordre politique, au théâtre, dans les genres narratifs et le lyrisme, dans la musique, dans les sciences, en revanche, ce sont bien des initiatives, des créations françaises qu'il a mises à sa*

1. Cf. Seiler, *loc. cit.*, t. III (1910), p. 33 et suiv.

disposition. Maîtresse de ses destinées, en possession de tous les moyens d'action indispensables à son développement, l'Allemagne n'a pas plus fait preuve d'audace à cette époque, dans les hautes régions du progrès humain désintéressé, qu'à l'époque antérieure. Le conservatisme un peu apathique et l'anarchisme individualiste de ce peuple, qui, à d'autres égards, lui ont rendu de si précieux services, l'ont condamné, dans l'ensemble de sa carrière, à cette attitude passive et réceptive. A aucun moment de son histoire il n'a su se passer du concours assidu, journalier, de notre civilisation. A vrai dire, entre cette nouvelle phase des rapports franco-allemands et celle que nous avons examinée plus haut, il n'y a d'autre différence que l'émancipation pleine et entière ici du tempérament national dans des formes d'activité empruntées, tandis que là-bas, et ces formes, et leur contenu moral, venaient de chez nous. La période moderne va nous offrir la succession de deux époques analogues.

CHAPITRE V

LA SECONDE APOGÉE DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

I

La civilisation de la seconde moitié du moyen âge était, malgré tout, la plus indépendante, la plus complètement nationale que l'Allemagne eût encore connue. C'était véritablement l'entrée en scène de ce pays, sa première collaboration effective à l'œuvre commune poursuivie par l'Europe occidentale. Cette affirmation de son génie propre, l'Allemagne la précisa et la compléta par la Réforme protestante [1]. La Réforme protestante est l'expression la plus parfaite de l'Allemagne libérée de la fin du moyen âge. En elle se concentrent toutes les tendances qui ont caractérisé cette période de son histoire et qui restent la marque distinctive de son tempérament : le réalisme, le sentimentalisme, l'individualisme. L'objet principal de la réforme protestante a été de recueillir et de conserver pour l'avenir les résultats obtenus par cet effort mémorable du germanisme qui se place entre le XIIIe et le XVIe siècles,

1. Quand nous parlons de la Réforme protestante considérée comme phénomène allemand, c'est du luthéranisme qu'il est question. Le calvinisme, qui porte des traces si nettes du génie français, et qui est, en Allemagne, d'importation française, doit en être soigneusemant distingué. En fait, il a représenté, au moins au début, en Europe, un agent de propagation très actif de notre langue et de nos mœurs. Ce caractère français du calvinisme ne s'altérera qu'à la fin du XVIIe siècle. C'est la Révocation qui a défrancisé le calvinisme.

afin d'en faire le patrimoine de la race, ou, plus exactement, de conquérir le droit de cité aux instincts nationaux par lesquels ces résultats avaient été obtenus, instincts qui, dans l'organisation catholique, foncièrement latine, du monde chrétien, s'étaient vus relégués au second plan ou même condamnés à l'inaction. La Réforme protestante est l'aboutissement du sourd antagonisme qui se manifestait depuis si longtemps déjà entre le génie germanique et le génie celto-rôman. C'est le fait le plus considérable de l'histoire de l'Allemagne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, bien plus, l'acte de naissance de l'Allemagne moderne.

Ceci ne veut pas dire que la Réforme protestante soit, comme on le prétendait autrefois, une initiative spécifiquement allemande. Dans cette circonstance encore le tempérament germanique a eu besoin pour se découvrir d'un secours extérieur. Ce secours lui est venu de divers côtés, mais en majeure partie de l'ouest. La Réforme — la Réforme luthérienne s'entend — n'est allemande ni par ses origines lointaines, ni peut-être par ses origines immédiates. C'est en Allemagne qu'on découvre, dans les derniers siècles du moyen âge, le moins de tentatives réformatrices. Ni Wyclef ni Jean Hus ne sont des Allemands. En réalité l'idée d'une réforme de l'Église n'est pas allemande mais française. Elle a vu le jour dans le pays le plus anciennement civilisé de l'Europe nouvelle et le plus préoccupé des questions religieuses. A peine les Clunisiens avaient-ils achevé leur tâche et donné à l'Église de Rome cette formidable autorité sur le monde clérical et laïque qu'elle conservera jusqu'au XVIe siècle, que des voix s'élevaient déjà, en France, pour la mettre en garde contre les abus qui pourraient en résulter pour elle. Tandis que les vagants de nos grandes écoles entonnent leurs chansons irrespectueuses, saint Bernard prodigue à la Papauté ses conseils et ses avertissements. Jamais l'Église de France ne cessera de jouer auprès de Rome ce rôle de vigilante gardienne de la tradition. Les noms de Pierre d'Ailly, de Gerson, de Nicolas de Clamanges sont là pour en témoigner [1]. C'est en France encore que naît ce mysticisme qui sera le sol nourricier de la Réforme du XVIe siècle. Dans les hautes sphères l'école de Saint-Victor et Clairvaux en exposent les principes;

1. Luther dans ses *Propos de table* reconnaît que c'est la doctrine de Gerson qui lui a donné l'idée d'opposer l'Église au Pontife. A Augsbourg le cardinal Cajetan l'appelle Gersoniste.

en bas Cathares et Vaudois l'appliquent. Le mouvement savant et populaire du même genre qu'on remarque en Allemagne au XIVe et au XVe siècle a, nous le savons, son point de départ dans la France du nord, s'il est indéniable qu'il a été, d'autre part, renforcé par des apports italiens. Enfin c'est en France que la théorie elle-même de la Réforme du XVIe siècle, a été formulée tout d'abord. Michelet a eu raison de faire observer que « six ans avant Luther le vénérable Lefèvre d'Étaples enseignait à Paris le luthéranisme ». Or, non seulement le vénérable Lefèvre a enseigné le luthéranisme aux Parisiens, mais il l'a peut-être enseigné à Luther lui-même. Avant Luther, en effet, il avait exprimé sans ambages le principe fondamental du luthéranisme, qui est la justification par la foi [1]. Avant Luther il avait employé, pour faire triompher ses vues, les moyens que le célèbre réformateur allemand mettra en œuvre : la traduction exacte des Livres saints et des psaumes en langue vulgaire, la diffusion des écrits de saint Paul. Et Luther a connu et admiré Lefèvre, qui fut, d'ailleurs, illustre dans l'Europe entière et eut pour correspondant Erasme. Il a fait son éloge à plusieurs reprises, il a utilisé ses travaux les plus caractéristiques notamment son *Psalterium quintuplex* et son *Saint Paul* [2]. Le luthéranisme a donc eu pour foyer primitif Saint-Germain-des-Prés et non Wittenberg. De même les causes politiques et sociales de la Réforme en Allemagne se rattachent directement à l'action exercée par la France dans ce pays. C'est la Querelle des Investitures, déchaînée par Cluny, qui amena, on s'en souvient, l'émancipation définitive des seigneurs laïques en lutte plus ou moins ouverte depuis des siècles avec la puissance impériale. Ce fut elle, aussi, qui sema dans la bourgeoisie allemande les

1. Dans son *Saint Paul*, dès 1512, puis dans ses *Commentaires*. Le *Psalterium* est de 1509. Cependant Lefevre ne rejetait pas les œuvres. Il les subordonnait simplement à la foi. — Sur les origines françaises de la Réforme on consultera avec fruit le monumental *Jean Calvin* de M. E. Doumergue (Lausanne, 1899 et suiv.), t. I, p. 78 et suiv., où l'auteur reprend et appuie la thèse soutenue déjà par Merle d'Aubigné, Crottet, Coquerel et Douen. D'un texte de Beda, cité par M. Doumergue, il ressort que le XVIe siècle lui-même se rendait compte de la dette du luthéranisme envers Lefèvre.

2. Dès 1523 Luther, voyant que Lefèvre ne voulait pas aller aussi loin que lui, se sépara ostensiblement de son initiateur. Dans la seconde édition de ses psaumes il effaça les passages qu'il lui avait empruntés et les mentions élogieuses qu'il lui avait consacrées. Lefevre conservait le libre arbitre et repoussait la prédestination. Il voulait, en somme, une Réforme catholique.

premiers germes d'hostilité contre Rome. Or, le désir qu'avaient les nobles de sauvegarder leur indépendance, et l'aversion profonde d'une partie de la population contre la Papauté sont les deux forces principales qui soutinrent les premiers progrès de la Réforme au delà du Rhin. Les grands feudataires ne virent, en effet, dans ce mouvement religieux — il n'y a aucune illusion à conserver à ce sujet — qu'un moyen opportun de résister aux prétentions menaçantes du pouvoir impérial, en même temps qu'une bonne occasion d'arrondir leurs domaines avec les biens du clergé. Ils se comportèrent au xvie siècle comme ils s'étaient comportés au xie et au xiie. A ce moment-là, l'empereur étant antipapiste, ils s'étaient faits papistes pour être contre lui; maintenant qu'il était papiste, ils se déclaraient antipapistes. Ils n'auraient cependant pas réussi dans leur tentative, si, au dernier moment, la France n'était encore venue leur assurer la victoire. De son côté, si la bourgeoisie allemande écouta si volontiers les excitateurs qui lui dénonçaient les abus de l'Église, c'est que la prédication antiromaine n'avait jamais chômé chez elle depuis les jours lointains où, pressé par Grégoire VII, cet exécuteur du programme clunisien, Henri IV avait lâché contre le Pontife la meute de ses pamphlétaires soudoyés. Et qui sait de quel poids a pesé, ici encore, l'exemple donné, dès le début du xvie siècle, par les humanistes français? Mais, si l'influence de notre pays se retrouve partout dans les préparatifs de la Réforme allemande, il n'en est pas moins certain que l'événement lui-même porte l'empreinte profonde du génie germanique. D'abord, parce que l'Allemagne a fourni aux éléments diffus de révolte qui lui étaient venus de divers côtés, comme point de concentration, une de ces personnalités riches et puissantes dont elle a le secret, son Luther, qui, à la fois tribun, poète, théologien et organisateur, rejette dans l'ombre les figures plus pâles des chefs étrangers du mouvement, un Calvin aussi bien qu'un Zvingli et qu'un Knox. Ensuite, parce que les causes qui assurèrent le triomphe absolu de cette insurrection religieuse dans la partie réellement germanique de l'Empire, et la mirent au point de départ de toute son évolution moderne, sont, sous leur revêtement historique, d'ordre éminemment psychologique, et, comme telles, s'opposent très nettement à celles qui, en France ou en Italie, ont amené la défaite du protestantisme. Ces causes ne sont autres

que celles qui ont été mentionnées plus haut, et qui dérivent immédiatement de l'orientation nationale prise par la civilisation allemande dans les derniers siècles du moyen âge. Tous les instincts vulgaires ou relevés qui s'étaient développés alors devaient nécessairement entrer en ligne pour la Réforme contre le catholicisme romain. C'était à une bourgeoisie entièrement absorbée par le souci de ses affaires, et dominée par la passion du lucre, que la fiscalité pontificale, avec une rare maladresse, venait demander des sacrifices croissants d'argent. Comment l'utilitarisme si prononcé de ces gens n'en eût-il pas été choqué? D'autre part, les pénitences extérieures, les mortifications et pratiques de piété, que l'influence italienne avait multipliées sans fin dans le culte, du XIIIe au XVIe siècle, allaient directement à l'encontre de l'éveil de jovial matérialisme que nous avons signalé dans la vie allemande à cette époque. Nos voisins de l'est n'avaient jamais montré beaucoup d'enthousiasme pour l'ascétisme [1] et les exercices minutieux de piété. Comment espérer qu'en cette fin du moyen âge, où leur grosse sensualité s'en donnait à cœur joie, ils se montreraient plus accueillants? Les auditeurs des *Schwänke* et des *Fastnachtspiele* de Rosenplüt ou de Folz ne pouvaient être que de détestables jeûneurs et de piètres pénitents. Au lieu de s'extasier sur la richesse de leurs installations, Aeneas Silvius aurait mieux fait de se convaincre de cette vérité. En outre, il était inévitable que la confusion fâcheuse, qui s'établit bientôt entre les pratiques de pénitence et les exigences pécuniaires de Rome, enlevât à ces hommes positifs jusqu'au respect théorique qu'ils pouvaient conserver pour les prescriptions de l'Église. Tels furent les mobiles les plus grossiers, qui, en s'ajoutant aux anciennes rancunes, disposèrent, en Allemagne, les esprits en faveur des idées nouvelles. Mais, si efficace qu'ait pu être leur rôle, il faudrait se garder de l'exagérer. Une révolution de cette importance n'est jamais exclusivement l'œuvre d'appétits matériels. A côté des tendances utilitaires et du pantagruélisme épanoui que nous avons observés chez les générations de cette fin du moyen âge, un besoin de plus en plus marqué d'individualisme, çà et là teinté de sentimentalité, a frappé nos regards. Ce sont ces instincts profonds de l'âme germanique, devenus enfin conscients après deux siècles

1. Voir à ce sujet nos *Origines*, t. I, 1re partie, chap. II, § 3.

d'évolution « nationale », qui ont conduit le luthéranisme à la victoire. Il y a dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, de ces carrefours qui leur offrent le choix entre plusieurs routes divergentes. Et de même que les individus, dans ces occasions, ne s'engagent pas au hasard sur la voie que leur désigne leur caprice, mais prennent en réalité celle que toute leur constitution psychique et leur éducation antérieure leur indiquent impérieusement, ainsi les peuples, à ces moments-là, s'orientent dans le sens où les pousse nécessairement leur génie propre. Lorsqu'il fallut se prononcer pour la discipline ou pour l'indépendance, pour un système éprouvé, d'origine collective, traçant à la pensée et à l'action des directions « sociales », ou pour l'interprétation personnelle des droits et des devoirs, la liberté absolue de l'individu dans le bloc humain désagrégé, le tempérament français, après un moment d'hésitation — qu'on se rappelle l'attitude caractéristique de nos humanistes du XVIe siècle[1] — se tourna définitivement vers la règle immuable et universelle, même au prix de concessions pénibles, comme saisi déjà de défiance devant ces puissances redoutables de la sentimentalité et de la fantaisie, dont il allait, quelques années plus tard, réfréner si vigoureusement les écarts dans sa littérature et son art classiques. En présence de la même alternative le génie allemand, au contraire, s'élança impétueusement du côté où il entrevoyait pour l'individu la pleine et entière disposition de ses facultés et de ses goûts, estimant qu'à cette conquête primordiale on pouvait bien sacrifier la paix et l'accord des consciences que l'ancienne Église avait assurés tant bien que mal jusque-là au moyen de ses lois rigides de vie intérieure et extérieure. Ce que les peuples celto-latins appelaient de l'anarchie intellectuelle et morale, « le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière », selon la formule un peu méprisante de Bossuet, les peuples germaniques le nommaient la plus précieuse des libertés; ce qui, aux yeux des uns, était de la discipline, apparaissait aux autres comme un esclavage. Toutes ces dénominations n'avaient qu'une valeur subjective. Au fond, il s'agissait de la séparation

1. Casaubon, qui est huguenot, écrit à Wittembogard : « Luther s'est éloigné des anciens sur les sacrements, Zwingle s'est éloigné de Luther, Calvin a abandonné l'un et l'autre. Si nous continuons d'aller de ce train, quelle sera la fin de tout ceci? »

inévitable de deux catégories de cerveaux différemment organisés [1]. Telle était la signification véritable de ce grand événement. A côté de cette cause profonde, toutes les autres semblent superficielles. En réalité, elles n'en sont que des aspects concrets. S'il se rencontra, par exemple, en France un pouvoir centralisateur déjà puissant pour arrêter les progrès de la Réforme alliée aux dominations locales, c'est que notre peuple, en laissant se développer cette institution, avait déjà manifesté son sens inné de l'ordre et de la discipline; si le protestantisme trouva, par contre, en Allemagne, une foule de petites souverainetés particularistes, capables de lui prêter un appui décisif contre la monarchie, c'est que ce pays avait, au cours de son évolution antérieure, laissé ses instincts individualistes régir complètement sa vie publique. Croyons en la parole profonde de Taine : « La raison des grands événements est toujours un caractère de peuple, et l'histoire se ramène à la psychologie. »

Nous n'avons donc pas à discuter ici la valeur intrinsèque des deux solutions en présence, aussi justifiées historiquement et psychologiquement l'une que l'autre, mais à nous demander, puisque nous avons affaire tout d'abord à l'Allemagne, quelles devaient être pour cette nation les conséquences de celle qu'elle avait adoptée. Ces conséquences furent capitales pour l'avenir de sa civilisation et la nature de ses rapports avec la France. Incontestablement issue des tendances individualistes, réalistes, sentimentales de l'esprit allemand, la Réforme luthérienne,

1. Il est curieux d'observer que le reproche principal que Bossuet, cette tête si française, adresse au protestantisme, c'est celui d'avoir introduit l'arbitraire, le désordre dans les croyances. Et, trois siècles plus tard, Auguste Comte reprend le même grief. De toutes les objections possibles, c'était celle qui pouvait le moins impressionner des Germains, car cette variété d'interprétation était justement pour eux un signe d'affranchissement. On saisit ici sur le vif la différence fondamentale de la conception religieuse des deux peuples. Pour le Français-type la religion est une institution sociale, presque une « administration », une sorte de Ministère des affaires morales, destiné à régler le fonctionnement de certains besoins d'idéal de la collectivité, tout comme l'Université règle ses besoins intellectuels, par conséquent quelque chose de général et d'immuable; pour le Germain c'est une affaire privée. De là l'importance qu'ont pour le premier les pratiques du culte, qui groupent les hommes dans l'accomplissement d'une fonction sociale, et l'indifférence du second à ces mêmes manifestations, par contre sa prédilection pour les discussions théoriques, qui laissent le Français si froid, lequel est satisfait pourvu que les résultats utiles de l'institution religieuse soient assurés. Qu'est-ce à dire, sinon que le Français se place surtout au point de vue de l'intérêt social, le Germain au point de vue de l'intérêt individuel?

par un phénomène qui s'observe fréquemment dans le monde vivant et les organismes sociaux, allait à son tour contribuer à développer ces instincts fondamentaux, en leur conférant une sorte d'investiture officielle et en leur fournissant de multiples occasions de s'exercer. C'est ainsi que la littérature, qui exprime un état général de civilisation et en est le résultat direct, a, d'ordinaire, pour effet de l'accentuer davantage encore en le fixant et en le rendant conscient. Dans ces conditions, on peut hardiment soutenir que le protestantisme a représenté un progrès du germanisme pur. Ce fut une affirmation plus nette de la personnalité de la race allemande. Le luthéranisme est du germanisme à la seconde puissance. Par lui les qualités et les défauts du génie allemand se sont trouvés plus nettement accusés. Encouragées dans leur interprétation individuelle des grandes questions religieuses et morales, et, par suite, des grandes questions intellectuelles ou artistiques, dressées à ne recourir en tout et partout qu'à leur propre conscience, et amenées ainsi à la considérer comme souveraine et infaillible, déshabituées des larges solutions élaborées en commun et fournies par la société à chacun de ses membres, aussi bien que des gestes exécutés de concert, les unités humaines en Allemagne, s'isolèrent de plus en plus les unes des autres par leur existence supérieure, quitte à se retrouver côte à côte sur le terrain des réalités quotidiennes. De là, sans doute, un accroissement du sens moral individuel, de la volonté individuelle, de la sensibilité individuelle, bref, de toutes les qualités qui enrichissent l'être humain pris à part, accroissement dont un jour la civilisation allemande encaissera le bénéfice, mais aussi une aggravation de l'indiscipline intellectuelle, de l'égoïsme sentimental, de l'arbitraire esthétique, c'est-à-dire de tous les penchants qui séparent cet être humain de ses semblables, aggravation qui rendra plus difficile que jamais la constitution d'une civilisation allemande indépendante. Car, si les institutions politiques, les usages sociaux, les « styles » artistiques et littéraires, soit tout ce qui fait la physionomie propre et la raison d'être d'une civilisation, résultent d'une prédominance de l'activité concertée de la société sur l'activité autonome de chacun de ses membres et présupposent en première ligne chez ceux-ci une certaine propension à s'oublier eux-mêmes, dans le sens élevé du mot, pour entrer dans les vues de la collectivité, à faire abstraction de leurs idées et de leurs goûts propres au profit de ces myté-

rieux courants qui traversent, à un moment donné, l'ensemble d'un groupement humain, il est évident que le Germain, déjà peu accessible à ces influences générales d'ordre désintéressé qui rénovent les civilisations, allait l'être désormais beaucoup moins. En face de l'étonnante puissance de création collective, qui avait signalé et devait signaler encore l'activité du monde celto-roman et en particulier du monde français, il était fatal qu'il se trouvât en désavantage plus encore dans l'avenir que dans le passé. La victoire, dans ce domaine, n'appartient pas aux tourbes anarchiques mais aux sociétés organisées, régies par des goûts communs. Chez ces dernières les besoins, collectivement et intensément éprouvés, se forgent presque instantanément une forme d'expression. Dans les premières, ces formes d'expression n'apparaissent point sans une intervention étrangère, puisque le labeur de civilisation y est sans cesse fragmentaire. Les Allemands ont vu la Réforme luthérienne consacrer, sanctifier même, si l'on peut dire, ce qu'il y avait de plus national dans leur tempérament, et, plus tard, nous le répétons, ils en recueilleront le fruit, mais ils ont été, sans discussion possible, dépouillés par elle d'une bonne partie des habitudes de discipline morale, intellectuelle et esthétique, que l'influence de Rome et de la France leur avait inculquées. Enrichis en tant qu'individus, ils ont été désarmés, en tant que société, dans la lutte pour la prééminence.

Dans l'évolution immédiate de la civilisation allemande ce furent les conséquences fâcheuses de la Réforme qui se firent tout d'abord sentir. Survenant après plusieurs siècles de réaction individualiste contre les normes générales de vie et de pensée imposées à l'Allemagne par l'action de notre civilisation courtoise, elle amena une désagrégation totale dans les domaines les plus divers. L'unité nationale fut compromise. Au nord plus purement germanique, qui avait adopté d'enthousiasme l'enseignement luthérien, s'opposèrent les régions de l'ouest et du sud, où le sang à demi celtique et roman des populations, obéissant à de mystérieuses influences ataviques, se montra obstinément rebelle aux sollicitations de l'affranchissement moral intégral pour rester attaché, au contraire, à ses traditions de discipline, de règle uniforme, c'est-à-dire persévéra dans le catholicisme, ou, du moins, se prononça pour la forme française, autoritaire et rationaliste, du protestantisme, le calvinisme. Du coup la partie de la nation qui avait été jusqu'alors

la plus active et la plus avancée, et sur laquelle toute la civilisation du moyen âge avait reposé, se trouva en quelque sorte exclue de la communauté nationale. Des débuts de la Réforme à l'avènement du Romantisme, soit pendant trois siècles, la véritable Allemagne sera l'Allemagne luthérienne. C'est elle seule qui se chargera d'exprimer ce tempérament de la race fait de réalisme, de sentimentalité, d'individualisme, que la Réforme venait d'émanciper complètement. La participation des contrées catholiques à l'œuvre générale est toute récente et peut-être n'est-elle ni complète ni définitive. Elle a déjà singulièrement modifié l'aspect de la civilisation nationale. Plus souvent unis politiquement à la France qu'à leurs compatriotes du nord, ainsi sous Louis XIV, pendant une bonne partie du XVIIIe siècle et à l'époque de Napoléon Ier, plus sensibles, d'un bout à l'autre de leur histoire, aux séductions de la culture romane qu'aux avantages des méthodes prussiennes, les Allemands catholiques ou même calvinistes de l'ouest et du sud ont toujours manifesté un état d'esprit qui ne coïncidait que dans une faible mesure avec celui de leurs cousins luthériens de la plaine septentrionale et qui, par ses aptitudes esthétiques, sa curiosité des problèmes psychologiques, son goût plus sûr, son sens de l'ordre, son aversion pour le sentimentalisme et sa prédilection pour les idées générales, se rapproche à bien des égards du génie des peuples celto-latins. Cette division de l'Allemagne en deux moitiés avait, il est vrai, existé de tout temps. Elle repose en dernière analyse sur des raisons ethniques. Mais, en greffant l'opposition religieuse sur les anciennes antipathies ou incompatibilités morales, la Réforme a certainement contribué à la rendre plus profonde. Longtemps on put craindre qu'une scission définitive n'en résultât entre les deux Allemagnes, l'une gravitant autour de la Prusse luthérienne, l'autre autour de l'Autriche catholique. Pendant les quatre derniers siècles de l'époque moderne l'éloignement des régions méridionales pour la civilisation du nord fut tel qu'elles restèrent complètement à l'écart de la production littéraire nationale, alimentée essentiellement par la partie protestante, et se refusèrent même à adopter la nouvelle langue générale dont les bases avaient été posées par la traduction de la Bible de Luther. Au XVIIe et surtout au XVIIIe siècle on ne trouvera pas un seul auteur important en Allemagne qui ne soit luthérien, et c'est, par-dessus le marché, un phénomène rare lorsqu'il n'est pas

fils de pasteur ou futur pasteur. En Autriche littérature et luthéranisme sont synonymes, bien plus, librairie et luthéranisme. Le conflit s'est dénoué, vers la fin du XVIII[e] siècle, par la victoire intellectuelle du nord sur le sud, et, au XIX[e], par sa victoire politique. Mais le ralliement de l'Allemagne méridionale et catholique a incontestablement introduit, comme nous le disions plus haut, dans l'ancienne composition de l'idéal germanique un élément étranger, subversif, en lutte avec les tendances fondamentales de celui-ci, et qui, à son tour, s'efforce de prévaloir. La Réforme a donc bien scindé pour toujours l'Allemagne en deux moitiés hostiles, dont les goûts et les intérêts s'opposent trop directement, dont les forces se balancent trop exactement pour qu'on puisse envisager — en dépit des apparences actuelles — une fusion complète et définitive sur le terrain moral sinon sur le terrain politique.

Cette opposition des deux Allemagnes séparées par la Réforme eut pour effet instantané de ruiner complètement la puissance politique de la nation dans son ensemble. Ici encore l'avènement du protestantisme ne fit que précipiter un mouvement de décadence qui avait commencé depuis longtemps. Pendant tout le moyen âge le peuple allemand avait fait preuve d'une médiocre intelligence des questions d'ordre général. C'était là une conséquence de son utilitarisme étroit et de son indifférence aux idées collectives. Déjà les hautes conceptions des Othons et des Saliens n'avaient trouvé que peu d'écho dans la conscience de leurs sujets. Ceux-ci, dépourvus de tout sentiment national, uniquement attentifs à leurs intérêts matériels, avaient subi plutôt qu'accepté la grande politique de leurs monarques. Jamais leur horizon, nous l'avons vu, n'avait dépassé les limites de la tribu. Ce fut bien pis encore quand l'organisation othonienne, qui était relativement centralisée, s'écroula pour faire place au particularisme dans toute sa beauté. Chaque ville, chaque principauté se confina dans ses affaires propres et refusa de se soucier de cette abstraction, improductive en apparence, qui s'appelait la nation allemande. L'Empire ne fut bientôt plus qu'un monstrueux chaos d'égoïsmes bornés. Les souverains eux-mêmes, ressaisis par l'esprit de la race, ne songèrent plus qu'à augmenter leurs biens privés. De la chose publique personne n'avait cure. Sans beaucoup de peine l'Italie, les Pays-Bas, la Suisse, purent se détacher du bloc germanique. Au nord, le Danemark annexa le Schleswig-

Holstein, à l'est, les Polonais s'insurgèrent contre l'Ordre Teutonique dont ils arrêtèrent les progrès à la sanglante journée de Tannenberg. Personne ne s'en émut. Il y avait bien, pour veiller aux intérêts collectifs de la nation, une assemblée qu'on appelait la Diète, mais son sens politique et son dévouement étaient à peu près nuls. Elle représenta, lorsqu'elle se transforma en institution permanente, en 1663, une gêne bien plus qu'un soutien pour les empereurs. Sa mission principale était, en effet, de défendre les prérogatives des villes et des principautés contre les empiétements possibles du souverain, et elle ne fit jamais autre chose. Aucun Parlement n'a été plus odieux ni plus impuissant que celui-là [1]. Au XVIIIe siècle il sera l'objet de la risée de tous. En réalité, il ne faut plus chercher de pouvoir central en Allemagne après le grand interrègne. La vie politique, comme nous l'avons expliqué, s'est réfugiée dans les ligues urbaines, qui succomberont bientôt devant les dominations seigneuriales. L'Empereur n'est obéi que dans ses domaines. Partout ailleurs c'est un grouillement confus d'intérêts contradictoires [2]. Dans ce guêpier il n'ose plus fourrer la main. Dès la fin du XVe siècle on lui refuse les contributions. Les « réformes » imposées à Maximilien achèvent de ruiner son autorité. C'est à ce désarroi politique que le désarroi religieux vint s'ajouter. Les querelles qui résultèrent de la prédication protestante furent en Allemagne d'une violence inouïe. Non seulement la Réforme dut se faire reconnaître le droit d'exister

1. A la diète de Ratisbonne en 1681, au moment où la France démembre l'Empire, les députés passent leur temps à trancher des questions comme celle de savoir si les ambassadeurs des princes électeurs ont droit au titre d' « Excellence », s'ils peuvent, dans les banquets donnés par les commissaires impériaux, siéger sur des fauteuils avec tapis de pied garnis de rouge, se faire servir par des pages nobles, user de couteaux et de fourchettes d'or, etc. Le *Reichskammergericht* ou Cour de cassation suprême de l'Empire, fondé en 1495, a, dès 1620, 50 000 affaires en souffrance. Au temps où Gœthe est *praktikus* à Wetzlar, le nombre en est monté à 60 000. On cite une révision de procès ayant demandé 188 ans!

2. Au XVIIIe siècle l'Empire comprend 2 000 territoires distincts, dont 300 États souverains. Quelques-uns embrassent de deux à trois lieues carrées, 80 ont moins de douze lieues carrées. En outre, les « chevaliers d'Empire », très nombreux (668 dans le cercle souabe, 702 dans le cercle franconien), et qui possèdent en moyenne 1/8 de lieue carrée, ont la plupart des droits souverains. Ces diverses dominations sont horriblement enchevêtrées. La Bavière a des enclaves dans les cercles souabe, franconien, du Haut-Rhin, en Alsace, en Flandre, en Hollande, à Jülich et à Berg. Celles de l'Autriche ne se comptent pas. La ville impériale (c'est-à-dire libre) de Buchhorn, qui est minuscule, est sous la protection de la ville impériale d'Uberlingen, laquelle est imperceptible.

au prix d'une lutte d'un siècle et demi contre les catholiques, mais elle eut, en outre, à dompter de nombreuses insurrections véritablement anarchiques dans son propre sein, celle de Karlstadt, qui éclate à Wittemberg même, celle des Anabaptistes, celle des paysans. Au cours de ces effroyables combats tout le monde cherche des secours à l'étranger. L'Empereur appelle ses Espagnols; les luthériens s'adressent successivement à Christian IV de Danemark, à Gustave-Adolphe de Suède, à Louis XIII de France. Bien entendu, ces « alliés » ne viennent pas pour rien. A ce jeu l'Allemagne perd la Poméranie, la Lorraine et l'Alsace. Et, pour consommer sa déchéance, on lui oppose par les traités de Westphalie une constitution qui va la rendre impuissante pour deux siècles et qui mérite bien le nom qu'on lui a donné d' « anarchie organisée ».

Même recul, et pour des causes identiques, dans les autres domaines de l'activité nationale. La prospérité matérielle de l'Allemagne, fondée tout entière sur le commerce et l'industrie, était à la merci d'une révolution dans les conditions essentielles de la production et des échanges. Cette révolution se produisit le jour où les pays du nord, qui avaient jusque-là représenté pour la Hanse autant de marchés en quelque sorte réservés, où elle jouissait d'un véritable monopole, parvinrent à créer chez eux des métiers, et voulurent protéger leurs propres marchands. Les royaumes scandinaves y songèrent dès la fin du XIVe siècle, l'Angleterre et la Pologne au XVe. Ce fut pour la Hanse un coup dont elle ne se releva pas. En 1442 les villes du Brandebourg, en 1464 les villes prussiennes, en 1470 les villes des Pays-Bas se détachent d'elle. Ses représentants se réunissent pour la dernière fois en 1604. Quant aux cités du sud, qui avaient dû tous leurs progrès à leurs relations d'affaires avec l'Italie, et par l'Italie avec l'Orient, elles déclinèrent rapidement du jour où les Turcs eurent mis la main sur l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Égypte, et, plus encore, lorsque, par suite de la découverte de l'Amérique et de la nouvelle route des Indes, la suprématie commerciale passa des Italiens aux Espagnols et aux Portugais, en attendant que vînt le tour des Hollandais, des Anglais et des Français. Le XVe siècle s'achevait donc sur des symptômes fort alarmants pour l'avenir du négoce germanique. Les querelles religieuses du XVIe le frappèrent à mort, et, lorsque la fameuse guerre de Trente Ans vint s'abattre comme un fléau sur la

nation allemande, il y avait longtemps que ce peuple, autrefois le plus riche de l'Europe et le fournisseur de tous les marchés de la chrétienté, avait vu s'effondrer son hégémonie économique. Avec cette décadence de la fortune publique marcha de pair la décadence de la civilisation qu'elle alimentait. Les joyeuses ripailles, faute d'argent, se firent rares. Faute d'argent aussi les artistes chômèrent. La littérature pantagruélique n'ayant plus de raison d'être, disparut. D'ailleurs la Réforme, à elle seule, eût suffi à tarir toute cette activité. Farouchement hostile aux représentations figurées des choses saintes, et, même, au début, à la musique profane, elle tarit la source la plus abondante de la production artistique. Le développement prodigieux qu'elle donna à la controverse théologique étouffa toute littérature laïque. L'Allemagne, au XVI[e] siècle, se transforma en une vaste fabrique de pamphlets extraordinairement violents lancés pour ou contre la « messe », et qui eurent pour effet commun de faire tomber les Lettres au niveau le plus bas qu'elles eussent jamais atteint dans ce pays. La brutalité des instincts, la méchanceté des convictions, la grossièreté des invectives, tinrent lieu de talent. Dans cette atmosphère générale d'intolérance et de frénésie les quelques services d'ordre intellectuel que la Réforme rendit à l'Allemagne, ainsi la réhabilitation de la langue nationale devant le latin tout-puissant[1] et la libération du sentiment poétique religieux, restèrent tout d'abord infructueux. Bien plus, le fanatisme religieux déchaîné arrêta tout net la propagation de la Renaissance italienne, dont les tendances sceptiques et aimables étaient odieuses — il n'est pas besoin de le dire — aux exaltés de Wittemberg et d'ailleurs,

1. Les débuts de l'humanisme au XV[e] siècle avaient, en Allemagne comme ailleurs, favorisé le latin aux dépens de la langue nationale. Les catholiques, au XVI[e] siècle, restèrent fidèles au latin, tandis que les luthériens, qui avaient besoin de faire des concessions aux masses, se servirent uniquement, pour leurs publications, de l'allemand. La traduction de la Bible par Luther est une date dans l'histoire de la langue allemande, bien que ce ne soit pas le point de départ de la langue littéraire allemande moderne, comme on le soutient d'ordinaire chez nos voisins, cette langue littéraire s'étant bien plutôt constituée dans la première moitié du XVIII[e] siècle sous l'influence directe de la nôtre, dont des traductions et adaptations innombrables firent passer dans l'allemand de l'époque à peu près tout le mécanisme, ainsi que nous le verrons. Il n'en est pas moins vrai que les luthériens d'outre-Rhin eurent le mérite de faire triompher comme langue littéraire l'allemand sur le latin qui devenait menaçant. Voir sur le « patriotisme de langue » des luthériens l'ouvrage de M. Kluge intitulé *Von Luther bis Lessing*, 1[er] chapitre.

de sorte que l'Allemagne fut privée entièrement dans le domaine littéraire, partiellement dans le domaine artistique, des bienfaits que ce mouvement des esprits avait prodigués aux peuples du sud et à la France elle-même. A toutes les formes de l'activité nationale qui pouvaient subsister encore, à la vie politique, au commerce et à l'industrie, à l'architecture et à la peinture, à la musique, l'abominable guerre de Trente Ans qui livra l'Allemagne entière, sans défense, aux exactions et aux sévices des peuples voisins, donna enfin le coup de grâce : crise suprême de l'agonie d'une civilisation qui se mourait depuis un siècle. C'est là, dans ces années les plus humiliantes que l'Allemagne ait connues entre Canossa et Iéna, que sombra définitivement ce qu'on a appelé parfois sa « civilisation nationale » de la fin du moyen âge. Ruinée et épuisée, elle fut contrainte, pour reprendre son rang parmi les peuples, de se remettre à l'école des nations voisines. De toutes, celle qui contribua le plus efficacement à son relèvement général fut encore la France.

II

Combien différente, en effet, avait été l'évolution de notre pays de celle de l'Allemagne! Tandis que le pouvoir central, chez nos voisins, perdait sans cesse du terrain, refoulé par la coalition des intérêts particularistes, la royauté française accroissait ses ressources et son autorité d'une manière ininterrompue. Les épreuves redoutables de la guerre de Cent Ans n'avaient pu elles-mêmes que retarder son ascension. Avec cette logique qu'on retrouve dans toutes les manifestions de l'activité nationale en France, elle avait, dès le début, adopté une ligne de conduite qui devait infailliblement la mener au succès. Laissant le présent avec toutes ses gloires périlleuses à la féodalité, elle avait eu la sagesse rare de repousser les tentations de cette mégalomanie imprécise qui grisait, par exemple, à côté d'elle, les orgueilleux cerveaux des monarques allemands, pour concentrer ses regards sur la tâche véritablement urgente qui s'imposait à elle : l'acquisition d'un domaine tel qu'il lui permît de faire valoir un jour avec toutes les chances de succès les nombreuses prétentions honorifiques qu'elle tenait de son

passé et dont son ennemie elle-même, l'aristocratie, reconnaissait le bien-fondé théorique. Édifiée par la fin misérable de la dynastie carolingienne, qui, malgré tout son héritage de grandeur, avait succombé misérablement, presque honteusement, dans sa lutte contre l'indiscipline des grands, faute d'une base d'action solide, patiemment, elle avait ajouté les châteaux aux châteaux, les villes aux villes, les provinces aux provinces, ainsi que nous l'avons vu, cherchant des alliés partout où la domination féodale se rendait odieuse, s'attachant par des bienfaits calculés, aujourd'hui l'Église, demain la bourgeoisie et le petit peuple, ne rappelant ses droits qu'à l'instant précis où elle était assurée de pouvoir les faire triompher. Il n'est peut-être pas dans l'histoire du monde moderne, de drame plus curieux et plus tragique même que cette lutte séculaire, si souvent interrompue par des diversions extérieures, mais chaque fois reprise au point exact où elle s'était arrêtée par l'obscure volonté dynastique, de la Royauté française contre ses multiples adversaires. Que d'obstacles sur sa route! D'abord la féodalité aux cent têtes, victorieuse du monde chrétien : elle la terrasse. Puis l'Angleterre, ce type achevé des grands fiefs de la vieille France, fréquemment amenés par les circonstances à un degré de puissance bien supérieur à celui du pouvoir central : elle engage avec elle un duel séculaire, atroce, qui se termine par un succès complet quoique chèrement acheté. Ensuite les dynasties provinciales si imprudemment créées par elle, et dont la principale, celle de Bourgogne, devient, au xve siècle, aussi redoutable que cent ans auparavant l'Angleterre vassale : elle les réduit successivement à l'obéissance, à force d'habileté et de courage. A plusieurs reprises se dressent contre elles de formidables coalitions extérieures, encouragées en France même par des mécontents, notamment celle de l'Occident tout entier au temps de Charles Quint : elle les déjoue. Des scissions religieuses en apparence définitives : l'hérésie albigeoise, la Réforme protestante, menacent de détruire l'unité morale de ses possessions : elle les élimine ou en neutralise les effets. Et, malgré toutes ces difficultés, pas de siècle qui n'ajoute à son patrimoine, n'apporte un moellon à l'édifice de la France future. La Picardie est acquise en 1183. En 1202 c'est le tour de la Touraine, de l'Anjou, du Maine, du Poitou, de la Saintonge, de la Normandie. Le Languedoc vient en 1270. La Champagne, la Brie, le Lyonnais s'y joignent en 1285, le

Limousin, la Guienne, la Gascogne en 1453. Louis XI acquiert la Marche, la Bourgogne, la Provence, le Maine et l'Anjou derechef, le Roussillon et la Cerdagne. Par le mariage de Charles VIII la Bretagne est incorporée. François Ier nous donne l'Angoumois, le Bourbonnais, le Forez, le Beaujolais, le Dauphiné d'Auvergne; Henri II les Trois Evêchés et le Calaisis; Henri IV le Béarn, la Bigorre, la Basse-Navarre, le comté de Foix, l'Armagnac, la Bresse, le Bugey, le pays de Gex; Louis XIII et Louis XIV annexent l'Alsace, l'Artois, le Roussillon à nouveau, la Flandre, la Franche-Comté; Louis XV lui-même met la main sur la Lorraine, le Barrois, la Corse. Une somme de labeur, d'intelligence, d'opiniâtreté, a été dépensée par cette monarchie française qui tient du prodige. *Tantæ molis erat gallicam condere gentem!* Et ce n'est pas en vain que le vers fameux du poète latin revient à l'esprit devant ce spectacle. On croit y retrouver quelque chose de cette ténacité implacable qui fit de l'État romain une puissance si redoutable pour le monde. En France aussi le résultat répondit à l'énormité de l'effort. A la fin du XVIe siècle, au moment où l'Allemagne s'affaissait dans une anarchie sans nom, expiant l'inepte ou égoïste politique de ses maîtres successifs, et l'utilitarisme impénitent de ses populations, la royauté française sortait victorieuse de sa suprême épreuve. Pour la dernière fois conjurées et ameutées — car la Fronde ne sera qu'une escarmouche — les forces particularistes de l'intérieur, saisissant le prétexte de la Réforme, étaient venues, dans un assaut désespéré, se briser contre elle. Jamais, certes, elle n'avait été plus près de sa perte, sauf peut-être aux jours sombres des invasions anglaises. Souverains incapables ou criminels, ingérences étrangères pernicieuses, fonctionnaires déloyaux ou lâches, rien ne lui avait manqué. Mais là où les hommes faillirent, les institutions tinrent bon. Le long travail accompli durant des siècles se défendit tout seul. L'autorité centrale, l'unité nationale, l'ordre matériel et moral, fondés à si grand'peine étaient encore debout quand la furieuse tempête se calma. Quelques années suffirent à un roi de bon sens, Henri IV, secondé par un grand collaborateur, Sully, pour réparer les brèches causées par cinquante années de guerre civile. A l'aurore du XVIIe siècle la France se retrouvait pacifiée, bien administrée, bien gouvernée et de nouveau forte. A Henri IV succéda le sage Louis XIII, à Louis XIII, le

« grand » Louis XIV; Sully fut continué par un Richelieu, un Mazarin, un Colbert. Par une inappréciable fortune la France voyait trois rois consciencieux et passionnés pour sa grandeur, quatre ministres de génie se consacrer successivement à sa prospérité. L'union se fit sans peine entre les confessions religieuses rivales, dès que le virus politique qui nourrissait leurs divisions, en eût été éliminé. Protestants et catholiques, réconciliés dans la liberté de conscience pour tous, vinrent mettre leurs énergies jadis ennemies aux pieds de la patrie commune qui tenait à honneur de ne plus distinguer entre le temple et l'église[1]. Les huguenots Schomberg, Turenne et Duquesne servirent à côté du catholique Condé. La noblesse, domptée d'abord par la force, se laissa bien vite, après un dernier soubresaut de révolte sous la minorité de Louis XIV, gagner par la magnificence de cette royauté, qui, trop fière pour conserver des ressentiments, lui réservait les charges les plus honorifiques de l'Etat, comme pour compenser les libertés politiques qu'elle lui avait retirées. La grande bourgeoisie, cette ancienne et fidèle alliée de la monarchie, se vit attribuer les fonctions utiles, celles où son sens des affaires, sa probité et ses habitudes de travail pouvaient le mieux s'employer pour le bien de la nation. Tandis que l'aristocratie recevait les emplois de cour ou les commandements militaires, elle s'installait dans les sécrétariats d'État, les grands conseils de la couronne, les intendances, les Parlements, à peine masquée par un superficiel annoblissement « de robe ». N'est-il pas significatif que le plus grand ministre de Louis XIV, Colbert, ait été un homme « sans naissance »? Quant au clergé, il fut étroitement lié au trône par sa situation privilégiée et les encouragements discrets prodigués à son « gallicanisme ». Les classes laborieuses elles-mêmes surent gré à la Royauté de la paix qu'elle assurait à tous et des tentatives répétées qu'elle faisait pour développer l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il vint véritablement un moment où toutes les forces de la nation, réunies en faisceau, se trouvèrent dans la main du monarque.

1. Sur le loyalisme théorique et pratique des huguenots français au XVIIe siècle, voir Bastide, *Anglais et Français du* XVIIe *siècle*, Paris, 1912, chap. VII et VIII. Il est bon de faire observer que, dans l'Europe du XVIIe siècle où toutes les majorités religieuses, tant protestantes que catholiques, oppriment impitoyablement les minorités, la France de Henri IV, de Louis XIII, et, pendant un certain temps, de Louis XIV, est le seul pays où l'on puisse accéder aux fonctions publiques sans distinction de culte.

Le long effort de tant de générations semblait aboutir maintenant à sa conclusion suprême, qui était la concentration, la solidarité, l'ordre. Il y eut alors comme une soudaine montée de toute la sève française, qui s'épanouit en une admirable floraison. De nouveau les jours inoubliables du XIIe et du XIIIe siècle se levèrent sur notre pays. Dans l'Europe entière la France redevint prépondérante comme autrefois. La Suède alliée, l'Angleterre affaiblie par de récentes guerres civiles et bientôt enjôlée, l'Espagne vaincue à plusieurs reprises, l'Allemagne de l'ouest rivée à la fortune de la France par les succès de nos armes ou l'habileté de nos diplomates, prenaient leur mot d'ordre à Versailles. Comme à l'époque de Philippe Auguste et de saint Louis, l'Empire dut abandonner à notre pays la présidence effective du concert européen. Louis XIV retrouvait pour railler ses prétentions à l'hégémonie les expressions mêmes de Philippe le Bel. Aux yeux du Polonais, du Moscovite, du Turc, du Barbaresque, le « roi » par excellence, c'était le roi de France. Il représentait pour eux toute la civilisation occidentale. Du Maroc et du Siam on lui envoyait des ambassades. Un mot de lui mettait le monde sens dessus dessous. Pendant plus de trente ans Louis XIV régna non seulement sur la France mais sur l'Europe, écrasant sans peine les rébellions de ses ennemis. Son petit-fils fut placé de vive force sur le trône d'Espagne. Sur les mers ses flottes exerçaient une souveraine domination; sur le continent ses armées volaient de triomphe en triomphe. Des généraux et des amiraux de premier ordre sortaient du sol français dès qu'il le frappait du pied. A Turenne et à Condé succèdent Luxembourg, Catinat, Vendôme, Villars; Duquesne est continué par d'Estrées, Tourville, Jean-Bart, Duguay-Trouin. On pouvait croire que plus il en userait plus la nation lui en fournirait. Mais dans la diplomatie l'affluence des talents supérieurs était la même, et, à l'intérieur des ministères, on n'avait que le choix entre les organisateurs les plus remarquables. Lionne et Pomponne, Colbert, Le Tellier, Louvois, Seignelay, Vauban forment une pléiade d'hommes politiques comme la France et l'Europe en ont rarement possédés. C'est grâce à eux, qu'à ce moment de l'histoire du monde moderne, la formule de l'État, tel que nous le concevons aujourd'hui, s'est pleinement dégagée des incertaines ébauches de la période antérieure. Au-dessous du Roi qui représente l'autorité suprême, les grands intérêts de la

nation sont confiés à des organes distincts, aux attributions précises, dont un haut dignitaire dirige le fonctionnement sous sa responsabilité. Ce sont les « secrétariats d'État », nos « ministères » actuels. Les finances, la justice, la guerre, la marine, les affaires étrangères, le commerce, l'industrie et l'agriculture ne sont plus gérés pêle-mêle et par des méthodes identiques. On les regarde désormais comme autant de manifestations spéciales de l'activité du pays, qui, tout en se soutenant réciproquement, sont soumises pourtant à des conditions particulières qu'il importe d'étudier. De la conception empirique de l'art de gouverner on s'est élevé à une conception scientifique. Les deux noms qui incarnent ce progrès décisif sont ceux de Colbert et de Louvois. Le premier de ces hommes crée le système financier moderne en instituant un véritable budget, en élargissant l'assiette de l'impôt, en contrôlant la perception et la répartition des fonds publics; il donne à l'administration de la justice une base solide en codifiant les lois; il instaure une marine de guerre et de commerce avec tout son outillage : des arsenaux pour la construire ou la réparer, des ports pour la recevoir, des marins pour la manœuvrer; il inaugure un programme audacieux d'enrichissement de la nation par l'agriculture, l'industrie et le commerce, en acclimatant des races d'animaux étrangères, en favorisant l'élevage, en appelant des ouvriers du dehors, en mettant sur pied des fabriques, en établissant des canaux et des routes, en supprimant les douanes intérieures, en limitant les importations et en développant les exportations par un jeu combiné de taxes et de primes. Le second, poursuivant l'œuvre de son père, achève de transformer les bandes improvisées d'autrefois en armées régulières permanentes, et forge ainsi l'instrument de puissance si complexe et si souple, d'un rendement si égal, qu'est la force militaire moderne. La régularité dans l'avancement, la stricte discipline, la marche au pas, l'adoption de l'uniforme, de la baïonnette, des cartouches, l'encasernement des troupes, l'organisation du service des approvisionnements, des étapes, de la remonte, les conseils de guerre, bref, tout ce qui caractérise aujourd'hui encore nos armées, vient en droite ligne de lui. En même temps le grand Vauban renouvelle de fond en comble le génie militaire, en dégageant pleinement, pour la première fois, les conséquences diverses qui résultent de l'emploi des armes à feu pour l'attaque et la défense des places, et en substi-

tuant au système des fortifications du moyen âge, jusque-là conservé dans ses principes essentiels, un ensemble original de travaux de protection. Il faudrait, en outre, si l'on voulait rendre justice à cette extraordinaire époque, montrer notre diplomatie fixant les usages qui ont toujours réglé depuis les rapports entre les peuples, délimitant exactement le rôle des ambassadeurs, introduisant une procédure uniforme pour les négociations, imposant à tous les gouvernements une même langue — la nôtre — pour les affaires internationales, avec ces formules à la fois simples et nobles qui faisaient passer dans les conversations d'État à État quelque chose de la politesse digne qui régnait déjà dans les entretiens individuels. Partout le génie clair et systématique de la France met de l'ordre, trace, au milieu de l'arbitraire et des contradictions légués par le passé, les avenues droites et majestueuses de sa logique souveraine[1].

1. Longtemps encore, croyons-nous, il y aura utilité et profit à relire les considérations si sensées et si équitables que le spectacle de cette époque unique dans notre histoire a inspirées à Guizot homme d'État et historien, et qui contrastent avantageusement avec la malignité tracassière et mesquine que tant de contemporains apportent à l'étude du passé, soit pour faire du pittoresque à tout prix, soit pour satisfaire l'appétit de dénigrement qui caractérise notre « mentalité » moderne, de plus en plus rebelle à l'admiration : « Les guerres de Louis XIV n'ont point eu ce caractère (celui des expéditions fantaisistes de l'époque précédente); ce sont les guerres d'un gouvernement régulier, fixé au centre de ses États, travaillant à conquérir autour de lui, à étendre ou à consolider son territoire; en un mot, des guerres politiques. Elles peuvent être justes ou injustes, elles peuvent avoir coûté trop cher à la France; il y a mille considérations à développer contre leur moralité ou leurs excès; mais en fait elles portent un caractère incomparablement plus rationnel que les guerres antérieures; ce ne sont plus des fantaisies ni des aventures; elles sont dictées par des motifs sérieux; c'est telle limite naturelle qu'on veut atteindre, telle population qui parle la même langue et qu'on veut s'adjoindre, tel point de défense qu'il faut acquérir contre une puissance voisine. Sans doute l'ambition personnelle s'y mêle; mais examinez l'une après l'autre les guerres de Louis XIV, celles surtout de la première partie de son règne, vous leur trouverez des motifs vraiment politiques; vous les verrez conçues dans un intérêt français, dans l'intérêt de la puissance, de la sûreté du pays... Si je passe des guerres de Louis XIV à ses relations avec les États étrangers, à sa diplomatie proprement dite, je trouve un résultat analogue... C'est au XVII[e] siècle, après le traité de Westphalie, sous l'influence du gouvernement de Louis XIV, que la diplomatie change de caractère. D'une part elle échappe à l'influence exclusive du principe religieux; les alliances, les combinaisons se font par d'autres considérations. En même temps elle devient beaucoup plus systématique, plus régulière, et dirigée toujours vers un certain but, d'après des principes permanents... On a beaucoup dit que la propagation du pouvoir absolu avait été le principe dominant de la diplomatie de Louis XIV; je ne le crois pas. Cette considération n'a joué un grand

III

Remarquablement administrée pour l'époque, soulevée au-dessus d'elle-même par cet incomparable stimulant qu'est la gloire des armes, confiante et sûre de l'avenir, notre nation répondit aux efforts de son gouvernement par un extraordinaire élan d'activité dans tous les domaines. La France succéda à l'Italie et à l'Allemagne comme grande puissance manufacturière. Mais sa production fut plus nettement encore que ne l'avait été celle de ces deux pays une production de luxe. Les glaces, les tentures et les dentelles, les beaux meubles, les objets de décoration se fabriquèrent désormais chez nous. A Aubusson, à Beauvais, aux Gobelins on confectionna ces

rôle dans sa politique que tard, dans sa vieillesse. La puissance de la France, sa prépondérance en Europe, l'abaissement des puissances rivales, en un mot, l'intérêt politique de l'État, la force de l'État, c'est là le but auquel Louis XIV a constamment tendu, soit qu'il ait lutté contre l'Espagne, l'empereur d'Allemagne, ou l'Angleterre; il a beaucoup moins agi en vue de la propagation du pouvoir absolu que par un désir de puissance et d'agrandissement de la France et de son gouvernement... Toutes les fois que vous regarderez attentivement à la conduite des relations extérieures sous Louis XIV, c'est là le fait dont vous serez frappé. Vous le serez aussi de la capacité, de l'habileté de la diplomatie française à cette époque. Les noms de MM. de Torcy, d'Avaux, de Bonrepos, sont connus de tous les hommes instruits. Quand on compare les dépêches, les mémoires, le savoir-faire, la conduite de ces conseillers de Louis XIV avec celle des négociateurs espagnols, portugais, allemands, on est frappé de la supériorité des ministres français; non seulement de leur sérieuse activité, de leur application aux affaires, mais de leur liberté d'esprit; ces courtisans d'un roi absolu jugent les événements extérieurs, les partis, les besoins de la liberté, les révolutions populaires beaucoup mieux que la plupart des Anglais eux-mêmes de cette époque. Portons nos regards dans l'intérieur de la France, sur l'administration et la législation de Louis XIV; nous y trouverons de nouvelles explications de la force et de l'éclat du gouvernement... Jusqu'à lui il n'y avait rien eu de plus difficile, en France comme dans le reste de l'Europe, que de faire pénétrer l'action du pouvoir central dans toutes les parties de la société, et de recueillir dans le sein du pouvoir central les moyens de force de la société. C'est à cela que Louis XIV a travaillé et réussi jusqu'à un certain point, incomparablement mieux du moins que les gouvernements précédents. Je ne puis entrer dans aucun détail; mais parcourez les services publics de tout genre, les impôts, les routes, l'industrie, l'administration militaire, tous les établissements qui appartiennent à une branche d'administration quelconque; il n'y en a presque aucun dont vous ne trouviez soit l'origine, soit le développement, soit la grande amélioration, sous le règne de Louis XIV. C'est comme administrateurs que les plus grands hommes de son temps, Colbert, Louvois, ont déployé leur génie et exercé leur ministère. Ce fut par là que son gouvernement acquit une généralité, un aplomb, une consistance qui manquaient autour de lui à tous les gouvernements européens. » *Histoire de la civilisation en Europe*, nouvelle édition (1847) p. 380 et suiv.

merveilleuses tapisseries d'une profondeur et d'une suavité de coloration inimitables, dont les belles scènes de chasse ou de mythologie et les allégories pompeuses font revivre à nos yeux la magnificence éteinte du grand siècle. Rouen eut ses faïences de Poterat et de Brument qui firent le tour de l'Europe. La ferronnerie aborda les tâches les plus difficiles et s'en tira superbement, comme on peut le voir par les grilles de Maisons. Boulle présenta ses meubles où le bronze doré, admirablement ciselé, rehausse les tons des essences les plus rares. Claude Ballin, Pierre et Germain Thomas imprimèrent à l'orfèvrerie la marque généreuse et opulente de l'époque. Pour la sculpture, qui n'avait jamais connu en France de véritable décadence mais n'avait cessé, au contraire, depuis le moyen âge, de développer sa technique et d'approfondir sa pensée, les goûts fastueux du roi et des grands personnages constituèrent un encouragement des plus précieux. Des artistes comme Girardon, Coysevox, les Coustou, peuplèrent de leurs dieux et déesses de marbre blanc, d'une dignité et d'une grâce si aristocratiques, les parcs aux longues allées solennelles, aux majestueuses pièces d'eau dessinés par Le Nôtre et ses élèves, qui furent le cadre imposant de la somptueuse vie de cour française. Pour cette Royauté au comble de sa puissance et de sa gloire, les peintres Le Brun, Mignard, Largillière, Coypel, Van der Meulen, donnaient un tour plus particulièrement décoratif et noble à l'art sobre et fort de la génération antérieure, à l'art des Vouet, des Poussin, des Claude Lorrain, des Philippe de Champaigne. A Callot et à Abraham Bosse, les célèbres graveurs du règne de Louis XIII, qui s'étaient distingués par la vigueur et la verve de leur touche, succédèrent des maîtres plus sévères comme Edelinck, Robert de Nanteuil, Antoine Masson, les Poilly, Audran, qui popularisèrent dans le monde entier les scènes illustres de la monarchie de Louis XIV. Pour abriter ces merveilles de l'art et fournir aux fêtes royales un cadre digne d'elles, des architectes de génie dressèrent de vastes et imposants édifices, où la tradition italienne emprunte à l'idéal français, avec un Le Mercier, un Le Vau, un Libéral Bruant, un Jules-Hardouin Mansart, un Perrault, cet air de grandeur et de dignité paisibles qui caractérise les monuments de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Le superbe palais de Versailles et son parc immense, haute et sereine résidence du roi des rois de l'Europe, du protecteur des lettres, des

sciences et des arts, toute pleine du sentiment assuré de la supériorité de la raison humaine sur les manifestations désordonnées de la nature, où l'on a discipliné, plié aux convenances de la vie de société avec une audace inouïe qui ne se remarque pas tant elle est heureuse, la pierre, la terre, les eaux, le ciel lui-même, fut pour les contemporains la suprême révélation de tout ce que cette monarchie de Louis XIV renfermait de magnificence digne, de force ordonnée et maîtresse d'elle-même. Et, bientôt, dès le lendemain de ce glorieux effort, le génie national, prenant plus de confiance encore en sa propre pensée, se risque à infléchir les lignes rigides et froides de la Renaissance en courbes gracieuses pour obéir à une fantaisie légère, sœur de celle des derniers architectes gothiques, qui tient à affirmer sa souveraineté sur la matière, en poursuivant avec elle ces jeux téméraires et charmants, que guide, pourtant, le sens le plus délicat de la mesure. Mais pourquoi faut-il que l'art si original des Boffrand, des Héré, des Cailleteau, des Ledoux, des Oppenort, des Meissonier, des de Cotte, banni des édifices officiels par le pédantisme classique de l'époque, ne se soit épanoui, comme à l'école buissonnière, que dans de jolis hôtels, châteaux, pavillons, détruits pour la plupart, dans ces « folies » délicieuses qui se sont évanouies avec la brillante féerie du siècle[1]? Jamais depuis le moyen âge la France n'avait été plus près d'un style d'architecture spécifiquement national que dans cette période inoubliable[2]. Cepen-

1. Hôtels Amelot, de Torcy, de Seignelai, de Soubise par Boffrand; de Massiac par Oppenort; de Rotelin, de Desmarets, de Montbazon, de Béthune, d'Auvergne, par L'Assurance; de Matignon, de Noirmoutiers par Courtonne; d'Humières, d'Évreux par Mollet; de Chaulnes, de Clermont par Le Blond; de Choiseul par Cartaud; de Belle-Isle par Bruant fils, etc., etc. On en trouvera la reproduction dans l'*Architecture française*, de Blondel, 4 vol. in-folio.

2. « Ce qui caractérise principalement l'accroissement que l'architecture a reçu sous ce règne, c'est l'art de la distribution des bâtiments. Rien ne nous fait plus d'honneur que cette invention. Avant ce temps, on pouvait dire avec raison de l'architecture que ce n'était que le masque embelli d'un de nos plus importants besoins : on donnait tout à l'extérieur et à la magnificence. A l'exemple des bâtiments antiques et de ceux de l'Italie que l'on prenait pour modèles, les intérieurs étaient vastes et sans aucune commodité. C'étaient des salons à double étage, de spacieuses salles de compagnie, des salles de festin immenses, des galeries à perte de vue, des escaliers d'une grandeur extraordinaire; toutes ces pièces étaient placées sans dégagement au bout les unes des autres; on était logé uniquement pour représenter et l'on ignorait l'art de se loger commodément et pour soi. Toutes ces distributions agréables que l'on admire aujourd'hui dans nos hôtels modernes, qui dégagent les appartements avec tant d'art; ces escaliers dérobés, toutes ces

dant, si le triomphe complet du goût français n'a pu s'affirmer dans les monuments que tyrannise une absurde manie d'antiquité, dans les arts mineurs, par contre, ainsi que dans la peinture et la sculpture, il a été aussi absolu que possible pendant quelques années. Et jamais triomphe ne fut plus éclatant. Le monde entier l'a consacré par son admiration unanime. Il a refait, comme le gothique, l'union des peuples dans le culte de la beauté française. Aussi, en présence des prodiges accomplis par notre XVIII[e] siècle dans tous les domaines de l'art, est-on tenté de se demander si le point de vue traditionnel de la critique est bien choisi, et s'il ne conviendrait pas de rechercher la « poésie » de cette époque unique plutôt dans ses marbres, ses tableaux et ses boiseries que dans ses œuvres littéraires. Quelle tragédie d'Arouet, quelle ode de J.-B. Rousseau pourrait soutenir la comparaison avec les trumeaux de l'hôtel de Soubise, le *Voltaire* de Houdon, la *Scène pastorale* de Boucher, l'*Embarquement pour Cythère* de Watteau, la *Gouvernante* de Chardin? Oui c'est là, à n'en pas douter, c'est dans ces créations éternellement jeunes que l'âme française s'est exprimée alors le plus éloquemment et sous les formes les plus séduisantes. Phénomène curieux! Tandis que l'étiage de notre littérature — si l'on considère sa valeur esthétique — baisse singulièrement quand on passe du XVII[e] au XVIII[e] siècle, dans l'art il n'y a pas décadence, mais progrès. Par sa production artistique le XVIII[e] siècle reste une des plus remarquables périodes de l'histoire universelle. Des architectes comme Robert de Cotte, Gabriel, Louis, Antoine, Chalgrin,

commodités recherchées qui rendent le service des domestiques si aisé, et qui font de nos demeures des séjours délicieux et enchantés, n'ont été inventés que de nos jours : ce fut au palais de Bourbon en 1722 qu'on en fit le premier essai, qui a été imité depuis en tant de manières.

« Ce changement dans nos intérieurs fit aussi substituer à la gravité des ornements dont on les surchargeait, toutes sortes de décorations de menuiserie, légères, pleines de goût, variées de mille façons diverses... On supprima les solives apparentes des planchers et on les revêtit de ces plafonds qui donnent tant de grâce aux appartements, et que l'on décore de frises et de toutes sortes d'ornements agréables; au lieu de ces tableaux ou de ces énormes bas-reliefs que l'on plaçait sur les cheminées, on les a décorées de glaces, qui, par leur répétition avec celles qu'on leur oppose, forment des tableaux mouvants qui grandissent et animent les appartements et leur donnent un air de gaieté et de magnificence qu'ils n'avaient pas. On a obligation à M. de Cotte de cette nouveauté. » Patte, *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV*, 1765, p. 5. Donc, comme à l'époque gothique, le génie français synthétise et unifie là où l'antiquité et les Italiens avaient juxtaposé.

Soufflot; des peintres de l'importance de Watteau, Lancret, Boucher, Chardin, Vanloo, Nattier, Quentin de la Tour, Fragonard; des sculpteurs de la taille de Falconnet, Bouchardon, Pigalle, Houdon; des graveurs tels que Cochin, Eisen, Marillier, Gravelot, Moreau le Jeune; des ébénistes qui s'appellent Oeben, Riesener, Hervieu, Duplessis, Gouthière, Beneman, lui permettent de se placer directement à côté des siècles les plus illustres de l'antiquité et des temps modernes. Aucune époque peut-être ne restera plus chère au souvenir de l'humanité vieillie, car jamais il n'y eut dans les œuvres du génie architectural et plastique autant de délicatesse, de goût, de pureté, en somme de qualités « civilisées », ou, comme on disait alors, de « politesse », qu'aux jours de Louis XV. Bien éloigné encore de la pose et des intentions outrées de notre temps, l'art de cette société d'élite, sincère jusqu'au fond, absorbé naïvement dans ses créations voulues et aimées pour elles-mêmes, pour la joie qu'elles apportaient aux yeux et à l'âme, se proposait simplement de substituer aux irrégularités et aux laideurs du réel un monde nouveau, tout de beauté et d'harmonie, souriant aux yeux et à l'esprit par chacun de ses aspects, noble et ennoblissant, digne des sentiments relevés, des idées de choix, de l'impeccable « tenue » générale de l'esprit et des manières que l'on regardait alors comme la marque distinctive des gens de bonne compagnie, sain malgré sa licence, quoi que nous en pensions, comme le sont toujours la joie et la grâce. Et c'est pourquoi, nous qu'un siècle de sentimentalité maladive a déséquilibrés, nous ne pouvons plus le considérer qu'avec une infinie tristesse.

IV

Au milieu de toutes ces nobles ou charmantes créations du génie artistique de notre race se développa une vie fastueuse de cour, qui, par bien des côtés, rappelait celle des anciens châteaux d'Aquitaine, de Champagne ou de Flandre au XIIe et au XIIIe siècle, mais avec quelque chose de plus concentré et de plus uniforme puisqu'elle avait pour point de départ et d'aboutissement unique le Roi. A Versailles, à Saint-Germain, à Marly, à Louveciennes, partout où se transportait le brillant

cortège qui accompagnait le monarque, on vit renaître les fêtes galantes qu'ont immortalisées les vers légers de Chrétien de Troyes et pour lesquelles maître André le Chapelain avait établi son code subtil de l'amour. La tradition, d'ailleurs, ne s'en était jamais complètement perdue. Au moment même où, dans les mœurs, semblait le plus s'affirmer le tempérament bourgeois, utilitaire et réaliste, au XIVe et au XVe siècle, des refuges inespérés, nous le savons, s'étaient ouverts à l'esprit courtois dans les palais de quelques grands dynastes amis du luxe et des arts, tels que les sires de Bourbon, les ducs de Berry et de Bourgogne. Le rôle de la maison de Bourgogne surtout fut considérable. Tandis que dans la plupart des provinces françaises, ruinées par la guerre de Cent Ans, la noble vie de société d'autrefois déclinait rapidement, entraînant dans sa décadence les sentiments délicats qui l'avaient inspirée, les États du « grand duc d'Occident », épargnés par l'invasion anglaise, continuaient à jouir d'une paix et d'une prospérité qui leur permettait de prolonger sans effort les somptuosités de ces jours enchanteurs et lointains. La cour de Bourgogne fut, au XIVe et au XVe siècle, la première de la chrétienté. Elle éclipsa par son faste, que nourrissaient les grasses contributions flamandes, aussi bien celles de Londres et de Vienne que celle de Paris, où pourtant, depuis l'avènement des Valois, on se montrait plus sensible que jadis au lustre que donnent la politesse et les Lettres. Rivale heureuse de l'aimable résidence des ducs de Berry, ces Mécènes éclairés des grands miniaturistes de la fin du moyen âge, leur capitale, Dijon, accueillait en foule les sculpteurs, les peintres, les poètes. Le grand nom de Claus Sluter plane sur toute cette période féconde de son histoire. Entre les glorieuses années de la courtoisie et celles qui virent l'avènement de l' « honnête homme », la cour de Bourgogne a eu le grand mérite de servir d'intermédiaire. Elle a conservé, pour le transmettre à la civilisation du XVIIe siècle, l'idéal si français du XIIe. Là, dans les fêtes opulentes qui ressuscitaient la magnificence des anciens jours, dans l'atmosphère enivrante que la chanson de geste et le roman « courtois » renouvelés entretenaient, et où l'esprit des folles aventures ou des tendres amours renaissait de lui-même; au milieu de la griserie des festins et dans les tournois multicolores qui se déroulaient sous le regard caressant des dames, dispensatrices de toute gloire, le chevalier était resté, en pleine époque de

bourgeoisie, ce qu'il avait été autrefois, l'homme par excellence, le roi de la vie guerrière et mondaine, le bien-aimé des cœurs féminins. Avec les derniers Valois cette conception redevint française. D'ailleurs elle nous était renvoyée maintenant par toutes les civilisations qui nous l'avaient jadis empruntée. L'Italie où Bojardo, Pulci, l'Arioste, le Tasse chantaient les exploits de Roland, de Renaud et de Godefroy de Bouillon, en y mêlant les troublantes passions et les fantastiques merveilles des légendes bretonnes, nous rendait, au XVI[e] siècle, sous la forme du *cavaliere* ou du *cortigiano*, l'ancien chevalier courtois, brave, généreux, beau causeur, galant et prodigue. L'Espagne, un peu plus tard, offrait à son tour à notre admiration son *caballero*, lecteur exalté de l'*Amadis de Gaule*, grave, ardent, fanatique du point d'honneur, dévot à Dieu et à sa dame. De tous ces éléments résulta le « gentilhomme » français du temps de Montaigne, puis l' « honnête homme » de l'époque de Louis XIV, arrière petit-fils des magnifiques seigneurs de la cour de Jean le Bon et, par eux, descendant direct, comme ses cousins d'Italie et d'Espagne, des brillants chevaliers qui prêtaient l'oreille, au XII[e] siècle, aux récits de prouesse et d'amour, aux lais mélancoliques et tendres des trouvères. A l'aide de la tradition nationale, obscurcie un instant mais jamais interrompue complètement, et des souvenirs pieusement conservés par les nations voisines, notre race reconstruisait sans peine, en cette seconde apogée de sa puissance, l'antique idéal de sa jeunesse évanouie, de même que le théâtre et le roman, par une attirance singulière, revenaient, à peine libérés des pédantesques leçons de la Renaissance, aux subtils problèmes de passion mondaine, à ces conflits aristocratiques de l'amour et de l'honneur qui avaient préoccupé si vivement et si longuement nos ancêtres. Moins pieux que l'Espagnol mais plus sincèrement religieux que l'Italien à demi païen du XVI[e] siècle, fier comme le premier, élégant et cultivé à l'égal du second, le noble français de l'époque de Louis XIV allait en effet, suivant l'exemple du chevalier « courtois » son prédécesseur oublié, s'incliner profondément devant la royauté sociale et mondaine de la femme, et, pour plaire à son goût délicat, pour mériter d'être distingué par elle, tendre à un harmonieux équilibre de son être moral comme de sa personne extérieure, exclusif de toute pose, de tout pédantisme, de toute exagération malvenue, s'appliquer en premier lieu à offrir dans son caractère, son intelligence,

son attitude, tout ce qui pouvait donner de l'agrément à son commerce et à en bannir tout ce qui était susceptible de choquer des sens ou des sentiments raffinés, bref, à se régler, lui aussi, sur la loi suprême de la « mesure » : programme complexe, à la fois négatif et positif, qui allait de l'honneur, cette bonne tenue de l'âme, à la politesse, ce charme des manières extérieures, en passant par la culture littéraire et artistique, cette parure indispensable de l'esprit. On a trop souvent jugé cette discipline par les effets qu'elle a produits sous la Régence ou sous le règne de Louis XV, à un moment où elle ne représentait plus pour beaucoup de gens qu'un dressage superficiel, derrière lequel il n'y avait parfois que du vide ou de l'indignité; mais, au début, quand elle s'appliquait aux natures encore fortes et riches du grand siècle, elle signifiait bien certainement une meilleure organisation de toute la personne humaine, qui ne lui sacrifiait que ses pousses inutiles, et, par contre, donnait à ses instincts les plus vigoureux, en les soumettant à cette utile contrainte, une ferme et svelte beauté qu'ils n'auraient jamais atteinte d'eux-mêmes. Les définitions de l' « honnête homme » que l'on pourrait extraire des œuvres de nos poètes et de nos moralistes, de Malherbe à Chénier et de Montaigne à Vauvenargues, sont de celles qui font honneur à une race et à une époque, parce qu'elles montrent, quelque imparfaite qu'ait pu être la réalisation, combien noble et fier était l'idéal. On s'explique, en les relisant, la respectueuse admiration que le vrai gentilhomme français de bonne marque excitait dans l'Europe entière, tel ce lieutenant comte de Thorenc que le jeune Gœthe eut sous les yeux à Francfort, et dont la physionomie se détache si digne, si sympathique, des Mémoires de l'écrivain vieilli. « Je ne sais rien de si beau que la noblesse du cœur et la hauteur de l'esprit; c'est de là que procède la parfaite honnêteté que je mets au-dessus de tout et qui me semble à préférer pour l'heur de la vie à la possession d'un royaume. Ainsi j'aime la vraie vertu comme je hais le vrai vice. mais, selon mon sens, pour être effectivement vertueux, au moins pour l'être de bonne grâce, il faut savoir pratiquer les bienséances, juger sainement de tout et donner l'avantage aux excellentes choses par-dessus celles qui ne sont que médiocres. » Ces paroles du chevalier de Méré, où s'exprime si nettement le besoin de saine franchise, l'amabilité souriante, l'intelligence droite des générations de son époque, ont été répétées en France

pendant deux siècles par tous nos moralistes[1]. Même aux jours de la décadence, le gentilhomme français conservait son charme irrésistible pour les étrangers. Galiani, Carracioli, Chesterfield, Wordsworth, sont là pour en témoigner. Jusqu'au bout, en effet, il est resté, en dépit de ses faiblesses, follement brave, spirituel, galant homme de la tête aux pieds. Un coup de canon tiré à la frontière dépeuplait, à la veille de la Révolution, les salons de Versailles. Pour un sourire, pour une idée généreuse, il allait à la mort sans forfanterie, un madrigal sur les lèvres. De même que les Turcs l'avaient trouvé devant eux, en 1664, à Saint-Gothard-sur-le-Raab, les Russes le rencontreront en Pologne, les Anglais en Amérique, éternel champion des causes perdues. Il a ignoré, aussi bien que la peur et le marchandage du dévouement, la vulgarité, la laideur et les attitudes. Il a dissimulé ses bas instincts et jusqu'à ses souffrances. Il a eu la pudeur de ses sentiments intimes, de ses joies et de ses chagrins. Il s'est oublié pour les autres. Dans le débordement de l'égoïsme romantique, les aïeules qui se souvenaient encore de lui, évoquaient aux regards des jeunes Lélias intempérantes, qui parlaient déjà de « vivre leur vie », ce modèle de bonne tenue humaine, ce héros de la correction extérieure et intérieure. « Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale jusqu'à l'heure de sa mort... On savait vivre et mourir alors; on n'avait pas d'infirmités importunes. Si on avait la goutte on marchait quand même et sans faire la grimace; on se cachait de souffrir par bonne éducation. On n'avait pas de ces préoccupations d'affaires qui gâtent l'intérieur et rendent l'esprit épais. On savait se ruiner sans qu'il y parût, comme de beaux joueurs qui perdent sans montrer d'inquiétude et de dépit. On se serait fait porter demi-mort à une partie de chasse. On trouvait qu'il valait mieux mourir au bal ou à la comédie que dans son lit entre quatre cierges et de vilains hommes noirs. On était philosophe; on ne jouait pas l'austérité, on l'avait parfois sans en faire montre. Quand on était sage, c'était par goût et sans faire le pédant ou la prude. On jouissait de la vie, et, quand l'heure était venue de la perdre, on ne cherchait pas à dégoûter les autres de vivre. Le dernier adieu de mon vieux mari fut de m'engager à lui survivre longtemps et à me faire

1. Zévaco. *Revue de philologie française et de littérature*, t. XXV, p. 1 et suiv.

une vie heureuse[1] ». Tel est le type humain de création française, qui, pendant deux siècles, a incarné l'idéal de notre pays et de l'Europe. On peut l'examiner sous toutes ses faces, noter ses insuffisances, critiquer son principe même, il n'en est pas moins incontestable qu'il représente à sa manière une sorte d'absolu : le maximum de désintéressement qui puisse être obtenu de notre espèce dans l'intérêt de la vie en commun, le maximum de grâce et d'amabilité qu'on puisse conférer à l'individu dans l'intérêt de la vie de société, somme toute, un aboutissement, un terme qu'il est impossible de dépasser dans l'élaboration de ce que nous appelons la civilisation, une œuvre d'art délicate et fragile, mais précieuse, touchante, comme tout ce qui sort de joli et de raffiné du travail des mains humaines.

V

Le « gentilhomme » est au centre de cette civilisation du XVIIe-XVIIIe siècle comme le « chevalier » était au centre de celle du XIIe-XIIIe. Non seulement il donne le ton dans les réunions mondaines, mais encore c'est pour lui que les architectes créent leurs splendides édifices et dessinent leurs parcs hautains; que les sculpteurs cisèlent dieux, déesses et héros dans le marbre; que les peintres, les tapissiers, les graveurs évoquent un monde enchanteur de grâce et de distinction sur la toile, la laine ou le vélin; que les auteurs composent leurs tragédies, leurs comédies, leurs opéras, leurs romans; que les prédicateurs prononcent en chaire leurs graves oraisons funèbres. Bien plus c'est la fière distinction de ses manières que les artistes s'efforcent de reproduire, c'est sa vie parée de fêtes, ce sont ses sentiments, ses intrigues amoureuses que les moralistes et les auteurs dramatiques décrivent et étudient. Il est partout et partout au premier rang. Il domine toute la littérature de cette brillante époque. A vrai dire, en tant que type d'humanité, il n'avait jamais cessé de hanter l'imagination de nos poètes et de leurs lecteurs depuis les temps inoubliables de la courtoisie. La réaction bourgeoise de la seconde moitié du moyen âge fut, en effet, bien loin d'égaler en virulence chez

1. Paroles de la grand'mère de G. Sand à sa petite-fille. Cf. Taine, *Origines de la France contemporaine*, t. I, p. 217.

nous, le mouvement parallèle qui s'était produit en Angleterre ou en Allemagne. Quand on eut, pendant quelques années, assez raillé les tendres et vaillants chercheurs d'aventures des épopées arthuriennes, on s'aperçut que, s'ils ne chevauchaient plus sur les grandes avenues de la littérature du jour, les chemins couverts des bois et les sentiers détournés de la lande leur appartenaient encore sans conteste. Tandis que les bourgeois « conscients » se délectaient aux *Entretiens de Placide et de Timeo*, où l'on s'expliquait une bonne fois avec les aristocrates et les clercs, leurs femmes et leurs filles continuaient en secret à faire leurs délices des interminables récits en prose, qui, copieusement enluminés et fantastiques jusque dans leur écriture biscornue, avaient pris la place des chansons de geste et des poèmes courtois, dont ils exagéraient encore le romanesque. Jean Clopinel et ses disciples pouvaient à leur aise traîner dans la boue de leurs ordurières plaisanteries tous les sentiments qui avaient élevé l'âme des ancêtres, insulter grossièrement les femmes, piétiner toute délicatesse et toute vertu avec les épaisses semelles de l'esprit « nouveau », la meilleure preuve que la nation dans son ensemble ne les suivait pas, c'était cette vogue persistante et plutôt accrue que diminuée des anciennes « ystoires », où les nobles amours, les entretiens délicats et tendres, les exploits surhumains régnaient souverainement. En plein XVIe, au moment où Rabelais se prépare à lancer ses énormes bouffonneries, les *Quatre fils Aymon*, *Ogier le Danois*, *Lancelot*, *Perceforest*, *Tristan*, *Perceval*, sont dans toutes les mains[1]. Sur cette phalange intrépide la Renaissance passe comme le souffle fugitif d'une vaine tempête. Ils en ont vu bien d'autres. Sans s'émouvoir ils entendent érudits et poètes les condamner dans leur patois gréco-latin. Le « doubte » de Montaigne ne les atteint pas plus que les railleries de Cervantès. Pourquoi s'inquiéteraient-ils? Les deux plus brillants génies de la Renaissance en Italie, l'Arioste et le Tasse, ne se sont-ils pas inclinés profondément devant eux pour leur demander le secret de leur mystérieuse puissance sur les âmes? Lope, Calderon et Guilhem de Castro ne proposent-ils pas, quoi qu'en dise l'auteur de *Don Quichotte*, à l'admiration des foules, les nobles qualités qui jadis avaient fait d'eux les éducateurs de la bonne société dans la chrétienté

1. J. Plattard, *L'œuvre de Rabelais*, chap. I.

tout entière ? Et, qui plus est, ne revient-on pas à eux dans leur patrie d'origine? Peu à peu, en effet, les discussions confuses des humanistes, les querelles discordantes des gens de religion, les sonores déclamations des poètes férus d'antiquité classique s'éloignant dans le passé, la France, lasse d'anarchie matérielle, morale et intellectuelle, assoiffée d'idéalisme, cherche des yeux ses anciens favoris. Et voici que, joyeux, le vieux cortège des braves romans de chevalerie s'avance. Parmi eux certains ont gardé le costume national, on les reconnaît à leur mise relativement simple; d'autres, par contre, qui ont fait de longs voyages aventureux en pays étranger, au delà des Alpes et des Pyrénées, arborent une tenue plus éclatante. Mais, quel que soit leur costume, l'âme française les reconnaît et les accueille avec transports. Ils font leur entrée dans la bonne ville de Paris tout en liesse. L'hôtel de Rambouillet leur ouvre ses portes. On prend modèle sur eux pour penser et pour s'exprimer, en attendant qu'on adopte leurs principes d'action. Les grands écrivains du temps, Messieurs d'Urfé, de la Calprénède, de Gomberville et la demoiselle de Scudéry les regardent avec admiration et s'inspirent de leurs confidences. Les dames, qui prétendent jouer, comme autrefois, le rôle d'arbitres du goût, se montrent on ne peut plus aimables pour ces galants héros, contemporains d'Aliénor et de Marie de Champagne, qui savent si noblement et si délicatement envelopper leurs sentiments de respectueuse adoration. Un jeune auteur romantique de grand avenir, M. Corneille, d'un seul coup, reconquiert la scène, jusque-là encombrée de pastiches gréco-latins, au vieil idéal national de vaillance et d'amour. Si les pédants s'indignent, le grand public exulte et fait une ovation enthousiaste à ce *Cid* si français sous son costume espagnol. Désormais la tradition est renouée. *Les vertus guerrières et mondaines, qui, si longtemps, avaient nourri la poésie des ancêtres, les prouesses de courage et de tendresse qu'ils avaient contées avec prédilection, les fières et juvéniles figures de chevaleresques amants et d'infortunées amantes dont ils avaient, sans se lasser, dessiné le séduisant portrait, reprenaient ostensiblement dans la littérature la place d'honneur qu'elles y avaient jadis occupée et d'où l'invasion des mœurs bourgeoises les avait chassées, puisque le genre le plus noble selon l'enseignement des novateurs eux-mêmes, la tragédie, leur offrait un accueil aussi empressé. Entre l'antique instinct*

national et l'esprit de la Renaissance un accord s'établissait, l'un fournissant le contenu, l'autre la forme des œuvres nouvelles[1]. Et peu importait, qu'au lieu de trôner dans le roman en vers comme jadis, l'idéal français eût choisi maintenant pour piédestal la scène dramatique, si, de cette nouvelle tribune, il pouvait parler plus commodément encore au peuple tout entier des « honnêtes gens ». C'est ce qu'il fit en effet, en se manifestant successivement sous des apparences qui rappelaient singulièrement l'évolution de la littérature au XII[e] et au XIII[e] siècle. Après les fortes tragédies de Corneille, où la voix de l'honneur retentissant en appels d'airain, guidait des volontés épiques vers les triomphes les plus austères du sacrifice, comme jadis dans les chansons de geste, voici qu'on eut les fines études psychologiques de Racine, pleines du charme enivrant de la passion amoureuse, mais de la passion principe d'héroïsme, ennoblissante et fière, qui rappelaient à s'y méprendre les sinueuses analyses d'un Chrétien de Troyes, d'un Raoul de Houdenc, d'une Marie de France. Derrière le paravent d'une antiquité de convention — analogue à celui qu'avaient employé les poètes de l'*Enéas*, du *roman de Troie*, du *Cligès*, de l'*Eracle* — l'âme délicate de l'aristocratique société française agitait à nouveau ses éternels problèmes, les conflits qui avaient déjà fixé son attention à l'époque de Philippe Auguste et de saint Louis. Jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle ces préoccupations domineront notre littérature d'où elles ne seront évincées, cette fois encore, que par une seconde offensive de l'utilitarisme sceptique et du gros pathétique bourgeois. Mais, pas plus maintenant qu'alors, elles ne l'accaparaient exclusivement. Autour de la « tragédie courtoise » du XVII[e] et du XVIII[e] siècle on vit s'épanouir toute une floraison de poésie des plus abondantes et des plus rares, qui ne laissa aucune parcelle du sol national sans parure. Si le grand lyrisme fit défaut[2], que d'autres

1. Il est positivement stupéfiant que les historiens de la littérature française n'aient pas insisté davantage sur ce phénomène qui s'impose avec une force singulière à quiconque aborde la lecture des classiques du XVII[e] siècle, après avoir *véritablement étudié* ceux du XII[e] et du XIII[e]. Mais combien, parmi nos critiques même actuels, ont eu à cœur de se familiariser en toute sincérité et naïveté avec les chansons de geste, les romans de Chrétien, les lais de Marie de France?

2. En réalité le XVII[e] et le XVIII[e] siècle eurent bel et bien comme le XII[e] et le XIII[e] leur lyrisme, mais ce fut un lyrisme musical, celui des « chansons », des « romances », des opéras, des opérettes. Or, nous avons pris l'habitude de réserver l'épithète de « lyrique » à des compositions purement littéraires.

pousses merveilleuses de force et d'éclat apparurent! Et d'abord la comédie, elle aussi aristocratisée, émule ambitieuse de la tragédie dans l'étude des caractères; puis la fable, ce vieux genre cher à notre peuple, redevenue comme jadis le miroir plaisant et instructif de la société tout entière avec sa hiérarchie, ses principaux rôles, digne pendant, sous la plume d'un La Fontaine, du malicieux *Renart* et de son cortège de fableaux; les discours des moralistes, pleins comme autrefois d'observations sur le monde aristocratique, véritables manuels d'honnêteté; la grande éloquence religieuse, aussi puissante avec un Bossuet, un Fénelon et un Bourdaloue qu'au temps de saint Bernard; la philosophie, novatrice et ambitieuse dans les traités d'un Gassendi, d'un Descartes et d'un Malebranche comme aux jours où Guillaume de Champeaux et Abélard attiraient l'Europe entière autour de leurs chaires; l'érudition, les sciences exactes, bref, tout ce qui peut tenter l'intelligence alerte d'une nation en pleine effervescence, débordante d'initiative, confiante en son étoile. Et partout c'est la marque bien nette de son tempérament propre que cette âme française laisse : une remarquable aptitude à donner aux conceptions nouvelles de tout ordre la forme simple, adéquate, élégante, qui, du jour au lendemain, les fait accepter par l'humanité entière, leur confère la valeur de progrès réellement acquis.

VI

Il est difficile de ne pas remarquer entre les manifestations essentielles du génie français aux deux apogées de son activité, un parallélisme étroit que les faits suggèrent d'eux-mêmes. Aux grands siècles du moyen âge comme aux grands siècles des temps modernes, la floraison de notre civilisation nationale s'est produite à un moment de puissante expansion politique

Mais il faut bien nous rendre compte que c'est là un rétrécissement arbitraire du mot, une conception livresque. Le lyrisme spontané de tous les peuples a été musical. Les gens du XVIIe-XVIIIe siècle étaient, comme ceux du XIIe-XIIIe dans la vraie tradition lyrique. Il est plus que surprenant, dans ces conditions, que nos histoires de la littérature ne contiennent pas un chapitre sur la chanson à chacune des grandes époques de notre vie intellectuelle et négligent aussi complètement de nous parler de l'opéra et de l'opéra-comique qui ont satisfait aux besoins lyriques de deux grands siècles. Mais nous croyons trop encore, en France, que l'histoire d'une littérature tient dans une série de monographies d'auteurs de premier plan.

de notre peuple, marquée là-bas par la conquête de l'Angleterre, des Deux-Siciles, des Lieux-Saints, de l'Empire d'Orient, par Bouvines, Taillebourg et Saintes, ici par la guerre de Trente Ans, l'annexion de l'Alsace, de la Flandre, du Roussillon, de la Franche-Comté, l'humiliation successive, devant nos armes où notre diplomatie, de l'Empire, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la Hollande. En outre, à chacune de ces périodes, c'est sur la classe aristocratique que s'appuie notre civilisation, c'est son idéal de vie, ses manières, sa morale, ses usages qu'elle érige en norme universelle et c'est à la femme, source de tout bien, de toute élégance, de tout honneur, qu'elle accorde la souveraineté sociale et mondaine[1]. A deux reprises aussi, dans l'art, dans la littérature et dans les mœurs, elle s'attache à faire triompher la raison, le « sens » et la « mesure » sur l'explosion brutale des sentiments individuels. Le gothique est une application de sa logique constructive au même degré que l'architecture de Mansart, et la statuaire de Reims ou d'Amiens, par ses caractères profonds, sa grâce et sa noblesse exquises, annonce d'une façon surprenante celle de Versailles.

1. Ce caractère aristocratique des grandes époques de notre civilisation doit être nettement affirmé, comme étant le seul qui permette d'apprécier son influence dans le monde. Les historiens qui, comme Thierry ou Michelet, affectaient de ne voir dans l'histoire de notre pays que l'ascension de la bourgeoisie ont commis une lourde méprise. Il importe dans ces sortes de questions de ne pas se laisser guider par les préférences de son époque, si respectables qu'elles soient. Dans le passé de la civilisation française les périodes bourgeoises sont des périodes de décadence, d'influence étrangère, de liquidation et de reconstruction. Dans ses moments de libre et plein épanouissement notre civilisation a toujours été aristocratique, et c'est en tant que civilisation aristocratique qu'elle a rayonné au dehors. Déjà ce qui distingue la société celtique de la société germanique c'est son aristocratisme. D'un côté des seigneurs servis par des esclaves, de l'autre de petits hommes libres. La féodalité française a tiré du démocratisme guerrier importé par les Germains chez nous (voir nos *Origines*, I, p. 39-40), une nouvelle civilisation aristocratique. Au contraire, c'est dans ses périodes bourgeoises (fin du moyen âge, époque actuelle) que l'Allemagne a été le plus elle-même et a surtout agi sur les peuples voisins. Encore maintenant, en dépit de la forme démocratique de nos institutions, forme des plus superficielles, qui ne voit à quel point notre littérature, notre art, notre vie de société sont pénétrés d'aristocratisme? Ce sont toujours les mêmes milieux aristocratiques parisiens qui donnent le ton. Le théâtre et le roman ne s'occupent que de cette élite sociale. Le peuple et les classes moyennes restent aussi incompris de nos littérateurs qu'au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. Quand ils se penchent sur les petits c'est pour les calomnier. Zola n'a vu chez eux que vice et saleté. Comparez à cette attitude celle du roman anglais. Comparez à notre art pour riches l'art des peuples du nord. On peut déplorer ces tendances, et nous les déplorons, mais il n'en faut pas moins les constater. La civilisation française a toujours été indifférente aux humbles.

Dans la littérature, plus particulièrement, ce sont les deux mêmes thèmes fondamentaux : celui de l'héroïsme fier et de l'amour respectueux qui reparaissent, et le conflit perpétuel qu'étudient les tragédies du XVII[e] siècle comme les poèmes du moyen âge, est le conflit de la passion ainsi conçue avec le devoir ainsi représenté. Et, pour nos vieux auteurs de même que pour les nouveaux, pour Chrétien de Troyes comme pour Racine, tout est subordonné à la pénétrante analyse des redoutables drames intérieurs qui en résultent, et auxquels le récit épique ou l'intrigue dramatique servent tout simplement de prétexte. Telles sont les analogies les plus frappantes. Mais on pourrait, en descendant jusque dans le détail, en signaler beaucoup d'autres qui ne sont pas moins curieuses. Nous avons indiqué déjà que l'évolution générale des deux époques se ressemblait, l'une menant de la chanson de geste au roman courtois, comme l'autre conduit de la tragédie de Corneille à celle de Racine. On notera également que le XII[e] et le XVII[e] siècle ont fini dans un mouvement de réaction religieuse, prélude de cette offensive hardie du scepticisme bourgeois, hostile au dogme, épris de discussions philosophiques, sociales, morales, favorable aux sciences positives, qui caractérise le XIII[e] et le XIV[e] siècle aussi bien que le XVIII[e] et le XIX[e]. Mais, à côté de ces concordances dont il serait aisé de multiplier le nombre, il importe de noter les divergences. Dans l'ordre politique la grandeur de la France est plutôt assurée au moyen âge par l'élément féodal et à l'époque moderne par la Royauté, sans que, pour cela, le rôle de la Royauté au moyen âge et de l'aristocratie à l'époque moderne soit nul ou même secondaire. Dans le domaine social on peut faire une constatation du même genre. Au fédéralisme du XII[e] siècle, qui multiplie les foyers de vie mondaine, s'oppose la centralisation du XVII[e], la domination absolue de Versailles sur les mœurs. Si la cathédrale symbolise l'architecture de l'époque de Philippe Auguste et de saint Louis, c'est le palais qui symbolise celle de l'époque de Louis XIV et de Louis XV, ce qui entraîne une orientation différente pour les autres arts à chacune de ces périodes. La suprématie indiscutée du poème narratif, au temps de Chrétien de Troyes, fait place, au temps de Racine, à l'hégémonie de la tragédie. De ces différences générales dans l'attitude des deux civilisations découlent un certain nombre de nuances distinctes dans l'impression totale qu'elles laissent. Celle du XII[e] siècle apparaît

plus spontanée, plus libre, plus juvénile que celle du XVIIe. La vie de la nation y est plus variée, plus pittoresque. Bien que soumise en somme aux mêmes règles qui gouverneront le monde aristocratique de Versailles, la société d'alors offre un champ plus vaste à l'individu, dans l'âme duquel il y a aussi plus de lyrisme, plus d'exaltation sentimentale. La conception de l'amour « ennoblissant » et du « service des dames » du moyen âge reste plus passionnée que la galanterie du siècle de Louis XIV, même quand on la considère à travers les romans de Madame de La Fayette ou les tragédies de Racine. Dans l'art il y a plus d'élan aussi à l'époque ancienne. L'ogive et la flèche gothique ne sont pas moins rationnelles en leur principe que les nobles façades de Mansart ou de Gabriel, mais les unes s'élancent hardiment vers le ciel tandis que les autres étendent horizontalement leurs lignes posées et graves. La statuaire, de même, a plus de vie intérieure au moyen âge qu'à l'époque de Girardon, de Coysevox et de Pigalle. Il n'est pas jusqu'à la peinture qui, représentée là-bas par le vitrail translucide, ici par les fresques ou les toiles ayant tout décoratives de l'école de Lebrun, ne laisse plus de jeu à l'imagination et à la sensibilité dans l'art ancien que dans l'art moderne. Avec une harmonie égale l'orfèvrerie médiévale a quelque chose de plus riche, de plus synthétique aussi que celle du grand siècle. Enfin, dans la poésie, le roman de chevalerie garde sur la tragédie l'avantage des longues perspectives illuminées de merveilleux, de la souplesse alerte, de la capricieuse fantaisie. La différence fondamentale qui sépare les deux époques est assez bien exprimée par le rôle prépondérant qui revient au lyrisme dans l'une et son effacement relatif dans l'autre. Toute une partie de l'âme nationale, qui avait vibré intensément dans le joyeux printemps de sa jeunesse, est restée muette dans le paisible été de l'âge mûr. Il y a plus de fraîcheur et de jolies couleurs d'un côté, plus de lumière égale et majestueuse de l'autre. Par contre, dans la première floraison règne quelque désordre. Les lignes y sont souvent confuses, inégales, agitées par des souffles vagabonds, dérangées par l'initiative individuelle. Sous la paix éclatante du ciel de Versailles elles se raffermissent et se régularisent. L'époque de Louis XIV est avant tout une époque de concentration et de discipline, où le sens de l'uniformité s'exprime avec une noblesse inconnue jusque-là dans notre histoire. Le style pur et net qui avait manqué en partie à la poésie et à la

vie du XII[e] siècle est la parure inimitable de toutes les manifestations du génie français au XVII[e]. La règle y règne partout souverainement, dans la politique, l'administration, l'art, la littérature, les sciences. Entre les deux époques se place, en effet, la découverte de l'esthétique des Anciens par la Renaissance, Et, s'il est absurde au plus haut point de faire dater tout l'essor de notre civilisation nationale de ce XVI[e] siècle, qui ne lui a apporté ni un sentiment ni une idée qu'elle ait mis à la base de ses créations les plus caractéristiques, il n'en paraît pas moins certain que la distinction fondamentale à établir entre sa première et sa seconde apogée repose essentiellement sur la possession d'une forme esthétique encore hésitante dans l'une, d'une forme esthétique sûre et ferme dans l'autre, les tendances profondes restant d'ailleurs identiques.

VII

Comme la civilisation française du XII[e] et du XIII[e] siècle celle du XVII[e] et du XVIII[e] eut un rayonnement prodigieux sur toute l'Europe. Dans l'Angleterre des Stuarts elle transforma les mœurs et la littérature. « Parler en bon anglais, écrit Wycherley sous Charles II, est maintenant une marque de mauvaise éducation. » Le Paris de Louis XIV, du Régent et de Louis XV est plein d'aristocrates ou d'écrivains anglais, désireux de parfaire leur éducation dans ses salons. Dentam, Cowley, Rochester, Buckingam, Addison, Horace Walpole, lord Chesterfield[1], Bolingbroke, Gibbon figurent dans cette phalange. Avec Pope et Addison le pays de Shakespeare se met à l'école de Boileau et de Racine. La Hollande, qui fourmille de réfugiés, devient une véritable province française où notre langue et notre art règnent sans conteste. En Espagne l'installation des Bourbons précipite un mouvement de conquête intellectuelle qui avait commencé longtemps auparavant. L'Italie du sud reçoit bientôt, elle aussi, une dynastie française qui y implante nos mœurs et notre langage. Au nord domine la

1. Lord Chesterfield recommande à son fils (*Letters to his son*, Londres, 1774, t. I, p. 150, 210; t. II, p. 58), les mœurs françaises comme donnant par excellence l'air « honnête homme » et « les manières nobles et aisées. » Il voudrait que son fils pût passer en France pour un Français.

maison de Savoie, qui est nôtre par toutes ses origines. Quel écrivain plus parisien que l'abbé Galiani trouverait-on dans notre littérature d'alors[1]? « Je dois tout aux livres français, écrit de son côté Beccaria... D'Alembert, Diderot, Helvétius, Buffon, noms illustres qu'on ne peut jamais entendre prononcer sans être ému, vos ouvrages immortels sont ma lecture continuelle, l'objet de mes occupations pendant mes jours et de mes méditations pendant mes nuits. » Goldoni est presque un écrivain français. Le « misogallo » Alfieri, emprunte ses armes à Rousseau, à Montesquieu et à Voltaire. La langue des écrivains italiens du XVIIIe siècle est saturée de gallicismes. L'Autriche se francise dès le début de la même période. Au cours d'un voyage à Vienne en 1725, Montesquieu constate que l'usage de notre langue y est universel chez les « honnêtes gens ». Le plus grand capitaine autrichien du XVIIIe siècle, le prince Eugène, est un Français, apparenté à notre dynastie. Sur le trône impérial est assis, à côté de Marie-Thérèse, un Lorrain, François Ier. Leur fils Joseph II, tout pénétré des idées de nos philosophes ne parle et n'écrit que le français. Les Belges abondent à Vienne. Pöllnitz constate dans ses Mémoires que tous les jeunes nobles d'Autriche sont élevés par des Lorrains ou des Wallons, et, à la fin du siècle, un distingué homme du monde et écrivain, le prince de Ligne, regrettera de voir peu à peu disparaître l'urbanité qu'avaient introduite là-bas les mœurs françaises. Nous allons montrer tout de suite combien l'Allemagne sera docile à notre influence. En Danemark, Frédéric VI et le comte de Bernstorff lui ouvrent les portes toutes grandes. Copenhague se peuple de savants français et suisses. La Baumelle puis Mallet y occupent une chaire de langue et de littérature françaises. Holberg, le grand auteur dramatique danois, se forme par la lecture de Molière et fait à Paris un long séjour des plus féconds. La Suède, sous Frédéric Ier et Gustave III, n'a rien à envier au Danemark. A Stockholm on parle le français dans la rue. La Pologne est une France de

1. « Me voici donc tel quel, toujours l'abbé, le petit abbé, votre petite chose. Je suis assis sur ce bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses sublimes et qu'on m'attribuait. Ah! madame, quelle erreur! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses, vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon et j'étais la sibylle. Soyez sûre que sur les chaises de paille napolitaines je ne dis que des bêtises. » Lettre à Mme Geoffrin. *Correspondance*, t. I, p. 323. Il dit de lui-même : « J'étais une plante parisienne. »

l'est. Elle demande des lois à Rousseau. Catherine II de Russie s'intitule la « Gauloise du nord » et raffole de Brantôme, de Scarron, d'Amyot, de Rabelais. Parmi les modernes elle goûte particulièrement Voltaire, avec qui elle correspond, et Diderot qui va lui rendre visite. A sa cour on n'emploie que notre langue. Elle-même, bien qu'Allemande de naissance, rédige ses mémoires en français. L'académie de Saint-Pétersbourg, fondée en 1720, adopte, sur son ordre, le français comme langue officielle, d'abord concurremment avec le latin puis exclusivement. Dans la lointaine Amérique elle-même on se pique de connaître nos philosophes qui contribuent à y faire mûrir l'idée de l'émancipation. Le congrès de 1783 s'adresse à Mably pour obtenir une constitution. Et, dans toutes ces contrées, l'invasion victorieuse de notre art transforme la vie journalière elle-même et revêt les capitales d'une véritable parure d'élégance française. La Haye, Stockholm, Copenhague, Saint-Pétersbourg, Varsovie, Vienne, Berne, Milan, Turin, Naples, Madrid se couvrent de palais, d'hôtels, s'ornent de parcs, se décorent de statues qui sont l'œuvre de mains françaises ou s'inspirent de nos modèles nationaux[1].

VIII

L'Allemagne ne pouvait échapper à cette contagion générale. Il semble même, que, de toutes les nations que nous venons de citer, elle ait été la plus profondément atteinte. C'est peu de dire, en effet, que ce pays, au XVIIe et au XVIIIe siècle, se livra sans résistance à l'action de la civilisation française; il fut littéralement remanié, refait par elle, au point que, tout ce qui existe actuellement en fait de *Kultur* allemande repose en définitive sur les fondements nouveaux établis à ce moment-là par l'intervention de notre pays au delà du Rhin [2].

1. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*, 3e éd., Paris, 1876.

2. « *Allein der Haupteinfluss auf die binnendeutsche Kultur war inzwischen, etwa seit den siebziger Jahren des* XVII^ten *Jahrhunderts auf die Franzosen übergegangen. Es war eine Folge ebenso des politischen Übergewichts Frankreichs wie einer schon seit dem* XVI^ten *Jahrhundert vorbereiteten glänzenden Entwickelung der Kultur. Dabei ging der französische Einfluss schliesslich weit mehr, als bei anderen fremden Einwirkungen der Fall gewesen war, über die blosse Einfuhr vereinzelter Kulturelemente hinaus und* ERREICHTE SCHLIESSLICH FAST DIE VOLLE AUFNAHME SEINER BILDUNGSIDEALE *wenigstens im inneren Deutschland.* » Lamprecht, *Deutsche Geschichte*, t. VII, I, p. 18-19.

De même qu'aux grands siècles du moyen âge cette pénétration de notre civilisation en Allemagne est en relation étroite avec une vigoureuse offensive de notre politique. Nous avons vu que, seule, la guerre de Cent Ans avait été capable d'arrêter le mouvement d'expansion de la nationalité française du côté de l'est. A peine cette redoutable épreuve surmontée, il reprit de plus belle, et, sans la sotte diversion qu'opérèrent Charles VIII et Louis XII en Italie, il n'est pas douteux qu'il aurait pu, dès le xv[e] siècle, aboutir à des résultats qui ne seront atteints que bien plus tard, trop tard pour qu'on ait encore le loisir d'en envisager d'autres. Plus sage que ses successeurs, Louis XI dirigeait ses regards exclusivement vers la frontière germanique. Il engagea et termina victorieusement ce duel à mort avec la Bourgogne qui nous valut toutes les possessions strictement françaises de Charles le Téméraire. C'était le commencement d'une longue période de rivalité entre la France et l'Allemagne. Désormais l'État tampon qui, jusque-là, les avait séparées l'une de l'autre, ayant disparu, elles allaient se trouver face à face, animées de dispositions hostiles, chacune en voulant à sa voisine de l'avoir frustrée d'une part de l'héritage bourguignon. Les guerres d'Italie elles-mêmes, qui semblaient devoir mettre fin à cet antagonisme naissant, ne firent que lui apporter un nouvel aliment. Dans la Péninsule, en effet, les Français se heurtaient partout aux Espagnols. Or, il advint bientôt que cette nation, qui ne nous aimait pas, se trouva unie à l'Allemagne, sous le sceptre de Charles Quint, qui, par ailleurs, avait hérité des Pays-Bas bourguignons et des domaines immenses de la maison d'Autriche. Jamais notre pays ne fut exposé à un danger plus terrible. Au nord et au sud les deux branches de l'étau hispano-germanique menaçaient à chaque instant de l'écraser entre elles. Heureusement pour lui ce péril l'assaillait au moment où il venait de se tirer avec succès des plus redoutables épreuves intérieures et extérieures et où l'Empire allait à son tour traverser une crise décisive. Assaillie à l'improviste par la furieuse tempête de la Réforme, la vaste monarchie de Charles Quint se lézarda et craqua sinistrement. Les princes protestants du nord devinrent, du jour au lendemain, les ennemis de l'empereur catholique du sud. La diplomatie de François I[er] sut mettre à profit cette occasion inespérée de salut, en s'alliant avec les ennemis allemands de Charles Quint, et en soudoyant contre lui les Turcs.

Obligé maintenant de faire front sur trois côtés, celui-ci, malgré ses immenses ressources, échoua dans son rêve de domination universelle. Victorieuse dans un aussi gigantesque conflit, la monarchie française pouvait tout oser. Elle retint de ces journées tragiques quelques notions précieuses qui inspirèrent jusqu'au bout sa politique extérieure. De tous ces principes le plus efficace et le plus constamment observé par elle fut celui de l'alliance avec les princes allemands contre l'empereur. C'était la vieille et sûre méthode employée déjà contre les ambitieux successeurs de Charlemagne par Cluny et la Papauté au XI[e] siècle, la seule que nos hommes d'État n'auraient jamais dû abandonner. Elle allait pleinement réussir cette fois encore. Henri IV se préparait à l'appliquer lorsqu'il fut assassiné. Mais, la guerre de Trente Ans, qui éclata bientôt après sa mort, fournit à Richelieu et à Mazarin l'occasion d'en tirer admirablement parti. Derrière les princes luthériens en révolte contre la monarchie de Vienne et derrière tous les alliés étrangers qu'ils surent gagner à leur cause, il y eut sans cesse la diplomatie et l'argent de la France. Puis, quand le moment opportun lui parut arrivé, elle entra elle-même en scène avec ses soldats. La manière dont fut menée toute cette campagne, d'abord diplomatique et ensuite militaire, reste un véritable chef-d'œuvre. Jamais adversaire ne fut plus savamment enveloppé de rets et désarmé que l'Empire de 1618 à 1648. Un succès inespéré couronna ces négociations et ces campagnes également géniales. Les traités de Westphalie, non seulement établissaient pour jamais une anarchie complète en Allemagne, mais encore attiraient les princes allemands dans l'orbite de la France, qui, par l'annexion des Trois Évêchés et de l'Alsace, s'avançait jusqu'au Rhin et occupait ainsi une position stratégique merveilleuse. Renforcé par l'accroissement de pouvoirs accordé à la Diète et aux princes, le particularisme allemand allait désormais opposer une barrière invincible à toute grande politique nationale. C'était là le but suprême visé par la France, qui avait eu le grand mérite de fonder sa politique germanique sur l'exploitation du penchant le plus fort des âmes allemandes. Elle ne tarda pas à recueillir les fruits de cette savante opération. En 1658 les électeurs de Trèves, de Mayence, de Cologne, l'évêque de Munster, le comte palatin du Rhin, le duc de Bavière, le landgrave de Hesse-Cassel, les ducs de Brunswick et de Luxembourg, le roi de

Suède — qui possédait la Poméranie — fondaient la ligue du Rhin, par laquelle ils se séparaient nettement de l'empereur pour se mettre sous la dépendance complète de la France. La frontière du Rhin était moralement dépassée. De nouveau les régions celto-germaniques de l'ouest et du sud gravitaient autour de la vieille Gaule. L'acquisition de la Flandre et de la Franche-Comté, provinces jadis arrachées à la France par l'Empire, marqua un nouveau pas en avant. Les « réunions » de Louis XIV y ajoutèrent Strasbourg. A un certain moment on put même croire que la Belgique tout entière allait devenir française. L'année 1684 vit l'apogée de cette ascension politique. Si, vers la fin du règne de Louis XIV, on assiste à un commencement de déclin, c'est tout de même du côté de l'Allemagne que la France conserve le plus longtemps sa supériorité ancienne. Le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska prépare l'incorporation définitive de la Lorraine. Jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle les armées françaises sillonnent l'Allemagne, tantôt en alliées de la Prusse, tantôt en alliées de l'Autriche et des princes du sud. Les guerres françaises avaient lieu encore hors de nos frontières, en terre germanique. Moins perspicace, moins froidement réaliste qu'au temps des Richelieu, des Mazarin, des Lionne et des Pomponne, livrée aux caprices des favorites et aux engouements de l' « opinion », la diplomatie française restait toujours redoutable par les bonnes traditions qui la régissaient et par la bassesse d'âme de ses adversaires. Si elle n'était plus capable de les mettre en déroute par le jeu de ses combinaisons habiles, il lui restait la ressource suprême de les corrompre. L'argent était devenu son meilleur argument à l'extérieur, notamment au pays de la *Treue*. De tout temps les Allemands s'étaient montrés sensibles à cet appât. Dès le XIII[e] siècle on disait communément chez nous qu'on pouvait tout obtenir d'eux, même les employer contre leurs souverains, avec des pièces d'or. L'achat des consciences a été pratiqué en grand par la politique française dans ses rapports avec l'Allemagne dès l'époque de Philippe Auguste. Jamais cependant il n'a donné de plus brillants résultats qu'au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. En face d'hommes d'État tels que Sully, Richelieu, Mazarin, Lionne, Pomponne, Torcy, Colbert de Croissy, qui, quels qu'aient été leurs défauts, étaient absolument incapables de se laisser corrompre par l'argent étranger, on ne rencontre en Allemagne que des

princes et des ministres qui se vendent et vendent leur pays à la France. A quel point le mal était grave, on en jugera par ce fait, qu'à la cour du Grand Électeur de Prusse lui-même, un des souverains les plus remarquables du XVII[e] siècle, tous les conseillers et secrétaires d'État sans exception, Fuchs, Iena, Meinders, von der Goltz, étaient à la solde de la France ou de l'Empire et, parfois, des deux en même temps. Mais que voulait-on que fissent de simples fonctionnaires quand l'héritier présomptif, qui prétendait engager ses sentiments futurs, la femme de l'Électeur qui livrait les secrets de son mari, et l'Électeur lui-même, quémandaient littéralement des subventions à Versailles, en promettant à qui mieux mieux de favoriser les desseins de Louis XIV? L'ambassadeur français à Berlin, de Rebénac, distribua de 1680 à 1684 la jolie somme de 160 000 livres à tous les affamés de second ordre de cette cour modèle. La souveraine reçut, en outre, force cadeaux de prix, tandis que son mari, qui avait promis sa voix au roi de France pour la prochaine élection impériale, mettait annuellement dans ses poches une pension de 100 000 livres [1]. C'est pour des raisons de ce genre qu'il laissa d'ailleurs Louis XIV opérer ses fameuses « réunions » sans protester [2]. A Vienne l'ambassadeur français, de Grémonville, tenait ainsi tous les collaborateurs de l'empereur Léopold, y compris le premier ministre prince de Lobkowitz, par des fils d'or. L'ambassadeur de Villars, vers la fin du XVII[e] siècle, obtenait régulièrement communication des actes de la chancellerie avant leur publication. Ce n'étaient pas là des cas isolés. Mazarin avait déjà versé à l'Électeur de Mayence 300 000 francs, et à Charles-Louis du Palatinat, en une seule fois, 10 000 thalers, cependant que l'Électeur de Cologne se faisait octroyer une pension annuelle de 20 000 thalers. Louis XIV et Louis XV furent plus larges encore. De 1672 à 1674 le premier paya une somme de 1 722 000 livres,

1. Cf. Philippson, *Der grosse Kurfürst*, t. III (1903), p. 21-22, 30, 44-45, 42, 52, 46-47, 54-55 et Waddington, *Le grand Électeur*, t. II, p. 468 et suiv., 563, 579, etc., etc. Avec la Hollande, l'Autriche, l'Espagne, c'est la même mendicité perpétuelle.

2. Il ne fut pas le seul. En dépit de tout ce qu'on a pu écrire, l'Allemagne du XVII[e] siècle ne prit pas plus à cœur la perte de l'Alsace et de Strasbourg que les ravages du Palatinat. On s'en convainc en lisant les *Relations* de l'époque. Cf. Prutz, *Geschichte des deutschen Journalismus*, I, 137 et suiv. — Koberstein-Bartsch, *Grundriss der Geschichte der deutschen Nationalliteratur*, II, p. 8, n. 4.

au duc de Hanovre qui lui concédait le droit exclusif de lever des troupes dans ses États et lui ouvrait les portes de certaines forteresses ou même envoyait ses soldats contre les Hollandais. Emmanuel de Bavière trouva le moyen de soutirer 40 000 thalers par mois pendant dix ans pour laisser le champ libre aux Français dans ses États et s'opposer au passage des armées impériales sur ses terres. Max-Emmanuel, son successeur, obtint en 1714, contre des services de ce genre, la promesse de 10 000 000 de livres payables en trois ans et qui devaient être suivis d'annuités régulières de 700 000 livres. Georges II de Saxe coûta 900 000 livres comptant et 600 000 payables en quatre termes. Son prédécesseur n'était revenu qu'à 20 000 livres annuellement. Le duc de Mecklembourg, Christian-Louis, les princes électeurs du Rhin, les ducs de Wurtemberg, les margraves d'Ansbach et de Bayreuth, beaux-frères de Frédéric II de Prusse, en outre une foule innombrable de fonctionnaires et de publicistes, étaient de même les clients soldés de la politique française en Allemagne, souvent dans des conditions qui dénotent une absence de scrupules étonnante. Les susdits beaux-frères de Frédéric II, par exemple, vendaient à la France des soldats qu'ils savaient devoir être employés contre lui. D'autres souverains, ceux de la Bavière et de la Saxe notamment, étaient, pendant la guerre de Sept Ans, vendus à la fois à la France et à l'Angleterre. Évaluer les dépenses faites par la diplomatie française en Allemagne au XVIIe et au XVIIIe siècle serait difficile, parce que beaucoup de sommes livrées de la main à la main par les ambassadeurs ou les émissaires secrets, bien des cadeaux faits aux princesses ou aux dames de la cour échappent à tout contrôle. On sait cependant qu'au début de la guerre de Sept Ans, qui coûta à la France cent trente-sept millions rien qu'en subsides de ce genre, la plupart des princes allemands étaient formellement aux gages de Versailles[1]. On a calculé en outre que sous Richelieu et Mazarin, la France avait jeté trois cent millions dans les coffres sans fond des souverains allemands, et, de 1750 à 1772, environ cent trente-sept millions[2]. On voit que la rosée fut abondante. Ce sont les pensions françaises qui ont fourni à l'Allemagne, absolument ruinée par la guerre de Trente Ans,

1. Honegger, *Kritische Gesch. der franz. Einfl.*, etc., p. 191; cf. p. 66-192.
2. Biedermann, *Deutschland im* XVIII^ten *Jahrhundert*, 2e édit., t. I, p. 223-224.

la presque totalité du numéraire qui circulait chez elle au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, et qui ont ainsi permis son relèvement économique [1]. Il est vrai que, malgré les trahisons fréquentes de ces singuliers alliés, qui, sans crier gare, passaient du côté du plus offrant, on en avait en somme pour son argent [2]. Si la monarchie de Louis XIV n'avait trouvé sur sa route la Hollande et l'Angleterre, il est probable que, par voie de conquête ou d'achat, une bonne partie de l'Allemagne fût devenue sa proie. En tout cas la capitale politique des régions germaniques de l'ouest et sud-ouest, voire du nord, fut, de 1650 à 1750 environ, bien plutôt Paris que Vienne. Les princes de la rive gauche du Rhin s'intitulaient eux-mêmes les « Allemands de France ». Leurs contingents se joignaient à nos armées et les nobles de tout grade étaient heureux et fiers de venir apprendre chez nous le métier des armes sous des maîtres tels que Turenne ou Luxembourg.

Naturellement les conceptions politiques des souverains allemands se ressentaient de cet état de dépendance. L'organisation centralisée de la monarchie française leur parut la forme idéale de gouvernement. Un prince responsable devant Dieu seul de ses actes, des ministres chargés uniquement de transmettre ses ordres, d'innombrables fonctionnaires purement destinés à les appliquer, une foule de courtisans dorés, sans autre emploi que de rehausser l'éclat de son rang suprême : il y avait dans un tel programme de quoi flatter l'orgueil et les appétits d'autorité de tous ces minuscules potentats. Ils l'adoptèrent donc avec empressement. Par là l'évolution politique de l'Allemagne entrait dans des voies nouvelles qui ne continuaient pas directement celles qu'elle avait suivies jusqu'alors en vertu de ses instincts propres. Si le pouvoir personnel était, en effet, un résultat logique et inévitable du développement politique de la France, qui, depuis de longs siècles,

1. Fischer, *Geschichte des deutschen Handels*, 1785, 2[e] part.

2. Louis XIV, d'ailleurs, ne pensionnait pas seulement des hommes politiques étrangers mais aussi de nombreux savants. Le mathématicien Viviani de Florence, un élève de Galilée, reçut de lui tant de cadeaux qu'il put se faire construire une maison avec cette inscription : *Aedes a deo datae.* Là-dessus paraissent en Italie douze panégyriques du grand Roi. L'astronome Hevelius de Dantzig ayant perdu sa bibliothèque dans un incendie, Louis XIV lui donne de quoi la reconstituer. Lionne est tenu de lui signaler tous les hommes de talent en France et à l'étranger qui méritent un encouragement pécuniaire.

allait à un absolutisme appuyé sur la collaboration d'une aristocratie domestiquée, on peut dire qu'en Allemagne, au contraire, où de très bonne heure, comme nous l'avons vu, le fédéralisme urbain et le fédéralisme féodal avaient pris le dessus, un pareil système représentait quelque chose de tout à fait inattendu, une importation étrangère, dont l'esprit était on ne peut plus opposé aux tendances profondes du tempérament national, et qui ne s'imposait à lui que parce qu'il avait perdu la force d'affirmer son propre idéal. Cet affaiblissement de la nation allemande se manifestait clairement dans la décadence matérielle et morale de la classe bourgeoise qui, jadis si fière et si entreprenante, ne savait plus maintenant que se coucher à plat ventre devant ses princes. Et cela était aussi une conséquence du matérialisme grossier dans lequel elle s'était enlisée. On pourrait citer des traits incroyables de la servilité des milieux bourgeois allemands au XVIIe et au XVIIIe siècle : le compositeur hambourgeois Matthison déclarant à Ernest-Louis de Hesse que, si Dieu n'existait pas, personne ne serait mieux qualifié que son Altesse Sérénissime pour le devenir; ou le juriste Horn affirmant dans sa *Politica* que, s'il arrivait à un tyran de frapper sans motif, de ses propres mains, un de ses sujets, simplement pour satisfaire un besoin de cruauté, celui-ci devrait se laisser tuer plutôt que de manquer à la personne de son souverain; ou encore le pasteur Pfaff de Tubingue essayant de démontrer que jamais Église n'avait été plus obéissante que la protestante. Dans ces conditions, en face d'une bourgeoisie dont un publiciste du temps, Karl von Moser, pouvait dire que, si en France le ressort de l'activité politique était l'honneur du roi, en Angleterre l'instinct de la liberté, c'était au contraire en Allemagne l'obéissance, les rois et les princes auraient eu grand tort de se gêner. Ce n'était pour eux qu'un jeu d'introduire, en l'aggravant même, le régime autoritaire français et de faire descendre la classe qui avait jadis incarné la force nationale, au rang d'une vulgaire « canaille ». Ils opérèrent donc sans difficulté une révolution politique qui servait si bien leurs intérêts. On vit les moindres d'entre eux s'entourer superbement, à l'exemple du Roi-Soleil, de tout un mandarinat de Secrétaires d'État et de dignitaires chamarrés. « Par bonheur, remarque un contemporain [1], le conseiller de gouver-

1. K. von Moser, *Vom Herrn und Diener*, 1758. L'écrivain anonyme qui lui

nement, le conseiller aulique, le conseiller du consistoire, le conseiller des finances sont le plus souvent une seule et même personne ». Mais il n'en est pas moins vrai qu' « un petit pays composé d'une ville minuscule et de quatre ou cinq villages, a une Chancellerie, un Consistoire, une Chambre des Finances, un Maréchallat du Palais, une Direction des Forêts, une Direction des Bâtiments, une Direction de la Police. » Et le même auteur connaît un cas « où, à propos de quelques tuiles cassées sur le toit du palais, cinq décrets furent rendus par la Chambre des Finances, alors qu'un seul ordre donné de vive voix à un commis des Bâtiments eût amplement suffi à faire exécuter la réparation ». Le pédantisme teuton poussait ici le formalisme français jusqu'aux limites du grotesque. Il est évident qu'on ne peut s'empêcher de rire en voyant un pays tel que le Palatinat, qui était grand comme un mouchoir de poche, entretenir trente régiments, dont les effectifs se composaient pour un quart d'officiers, et mettre à la tête des deux ou trois canots qu'il possédait sur le Rhin, et qui représentaient la « marine de guerre palatine », un « Grand-Amiral » en personne; ou le prince d'Hildeburghausen, qui commandait à quinze mille sujets en tout, se payer une armée de mille hommes; ou maint autre tyranneau de moindre envergure encore en être réduit à habiller successivement en grenadiers, en chasseurs et en cuirassiers les quelques malotrus qui composaient ses « troupes ». Ce sont là des mœurs bien propres à dérider l'historien. Malheureusement elles coexistaient en Allemagne avec une autre institution moins inoffensive, qui, en tout cas, n'avait pas été importée par l'influence française : la « traite des soldats », pratiquée au grand jour par ces souverains affamés, notamment par celui de la Hesse-Cassel[1].

répond (*Auch etwas vom deutschen Nationalgeiste*) déclare : « Il naîtra difficilement un génie (du commandement) dont les ordres seront capables de fatiguer notre capacité d'obéissance. »

1. La Hesse-Cassel vend, en 1687, 1 000 soldats aux Vénitiens en guerre avec les Turcs, en 1702 elle en vend 9 000 à la Hollande et à l'Angleterre, plus 11 500 en 1706 et 12 000 après le traité d'Utrecht. A partir de l'avènement de Georges II, l'Angleterre paie annuellement au landgrave 240 000 livres sterling. De 1730 à 1750 le prince de Hesse récolte ainsi 1 250 000 livres sterling. Guillaume VIII vendit des soldats concurremment à Georges II d'Angleterre et au prétendant Charles VII, pendant la guerre de la Succession d'Autriche. Pour soumettre les indigènes du Cap, les Hollandais n'employèrent guère que des soldats allemands ainsi achetés. La guerre anglo-américaine dévora 11 853 de ces malheureux sur 29 166 qui y avaient été expédiés contre argent comptant par les tyranneaux du Brunswick, de la

Mais, sans vouloir nier les conséquences funestes que l'imitation aveugle du système politique français a pu entraîner pour certains petits États allemands, il faut pourtant bien se garder de s'en tenir à ces plaisantes ou douloureuses constatations. Le simple énoncé des « réformes » dont il est question ici, nous montre que nous avons affaire à une réorganisation calquée sur celle dont le grand Colbert fit bénéficier notre pays et qui fut, nous l'avons vu, le point de départ de notre savante administration moderne. Or, si une réorganisation de ce genre était déplacée et même funeste dans les minuscules principautés allemandes, pour lesquelles, d'ailleurs, elle n'avait pas été imaginée, dans les grands États comme la Prusse et l'Autriche ou même la Bavière, par contre, elle a donné le signal d'une véritable régénération de l'ensemble de la vie nationale. C'est grâce à elle, notamment, que la Prusse a pu tirer parti de ses ressources et les développer méthodiquement. A cet égard le plus récent et le plus illustre des États allemands est une création, ou peu s'en faut, de la monarchie de Louis XIV. Et on doit entendre par là non seulement que c'est l'alliance de la France qui lui a permis de s'élever en face de l'Autriche hostile à juste titre, mais encore et surtout que la conception prussienne de l'État et ses rouages effectifs sont en dernière analyse des emprunts faits à la civilisation française du XVIIe et du XVIIIe siècle. Notre influence a opéré en Prusse à cette époque un travail de réfection analogue à celui que les Normands avaient accompli en Angleterre au XIe et au XIIe siècle. Il n'est pas jusqu'aux conséquences de ces deux initiatives françaises qui n'offrent d'étranges analogies. La Prusse a été pour la France moderne ce que l'Angleterre avait été pour la France ancienne, d'abord une espèce de colonie, de fille adoptive, puis une ennemie mortelle. Les coups les plus redoutables qui aient été portés à notre nation au cours de son histoire,

Hesse-Cassel, de la Hesse-Hanau, d'Ansbach, de Waldeck, d'Anhalt-Zerbst, lesquels empochèrent ainsi 1 790 113 livres sterling. Chaque soldat tué était payé à l'Altesse allemande 150 marcs, et trois blessés valaient tout juste autant. De plus les princes gardaient la différence entre la solde anglaise qu'on leur versait et la solde allemande qu'ils donnaient à leurs hommes. Les Anglais finirent par s'apercevoir de ce trafic et payèrent directement leurs mercenaires. Il est bon d'ajouter qu'on protesta plus tôt en France qu'en Allemagne contre ce trafic éhonté. Un érudit allemand, pour excuser la chose, invoqua l'exemple de Xénophon et des Dix-Mille. Ces renseignements sont extraits de Kapp, *Der Soldatenhandel der deutschen Fürsten*, 2e édit., 1874; Cf. Biedermann, *loc. cit.*, I, p. 200 et suiv.

ceux qui l'ont mise le plus près de sa perte, lui ont été infligés par les deux peuples qui lui devaient l'essentiel de leur puissance politique. Car, que la Prusse nouvelle ait été faite par la France, cela n'est pas plus douteux que pour l'Angleterre du moyen âge. Elle est sortie, comme on le sait, tout armée du cerveau du Grand Électeur. Or, ce qu'on oublie trop souvent de rappeler chez nos voisins, c'est que le Grand Électeur, en tant qu'homme d'État, ne fut qu'une doublure de Louis XIV son puissant contemporain. Le Grand Électeur est un disciple, un disciple de Colbert et de Louvois, rien de plus et rien de moins. Son seul mérite est d'avoir compris tout l'intérêt qu'il y avait pour lui à imiter ce que ces ministres de génie accomplissaient en France et à ne se laisser arrêter par rien dans cette œuvre salutaire. Aucune des réformes exécutées par lui sur ce sol brandebourgeois, jadis défriché par nos Cisterciens, qui ne vienne en droite ligne de chez nous. Élevé à la cour si française des princes d'Orange, possédant parfaitement notre langue, Frédéric-Guillaume, n'a cessé pendant tout son règne de tenir ses regards fixés sur la grande monarchie française dont il suivait jour par jour le développement, dont il notait avec un souci d'information bien allemand les moindres manifestations d'activité. Tenu au courant par les nombreux agents qu'il stipendiait chez nous des améliorations de toute nature que le génie d'un Colbert, d'un Le Tellier, d'un Louvois, d'un Vauban, apportait aux divers services publics, des mesures au moyen desquelles ces hommes d'initiative essayaient de porter l'agriculture, le commerce, l'industrie, la marine et l'armée au plus haut point de perfection dans notre pays, il s'empressait, sitôt qu'il avait connaissance d'une innovation quelconque, de l'appliquer chez lui. Certains de ses décrets sont la traduction presque littérale de ceux de Colbert[1]. Mais toute son activité si complexe et si méritoire n'est elle-même qu'une traduction littérale. Et bien souvent, son imitation, comme celle de tant de princes allemands de cette époque, est plus fidèle qu'opportune. Si on ne peut qu'approuver Frédéric-Guillaume d'avoir

1. « Le plus remarquable, le plus conséquent et le plus heureux partisan de cette école (le mercantilisme) était Colbert, et l'Electeur le représentait sans cesse à ses conseillers comme le modèle qu'on devait imiter le plus possible dans le pays brandebourgeois aussi... De préférence le zélé souverain eût tout de suite appliqué dans ses États le système intégral de Colbert avec ses subsides d'en haut, ses corporations privilégiées, ses encouragements artificiels au commerce et à l'industrie ». Philippson, *loc. cit.*, t. III, p. 91, 92, 93,

cherché à développer dans ses États la grande industrie, conformément aux principes du « mercantilisme » colbertien, d'avoir établi des routes, creusé des canaux, organisé les postes, introduit des impôts indirects, appelé des colons et des ouvriers étrangers, comme on le faisait au même moment en France, sous ses yeux, si on comprend encore, à la rigueur, qu'il ait envisagé la création d'une flotte pour assurer sa domination dans la Baltique et veiller aux intérêts de son commerce, on voit moins distinctement l'avantage que son pays dépeuplé, dépourvu de capitaux et même de numéraire, entièrement dépendant des manufactures étrangères, pouvait bien attendre de la fondation de « colonies » sur la côte d'Afrique, et de compagnies de commerce. Mais Colbert avait pris des initiatives de ce genre et il importait de ne pas rester en arrière [1]. En revanche, la refonte totale de l'administration et de l'armée, exécutée en vertu du même principe, eut des conséquences incalculables pour cette jeune nation. Elle a jeté les bases de la puissance prussienne. Ici encore le Grand Électeur reproduisait des précédents français avec la plus stricte exactitude. Le véritable créateur du fameux corps de fonctionnaires prussiens est... Colbert, de même que le véritable créateur de l'armée prussienne est... Louvois. Le recrutement des troupes, leur encasernement, leur armement, notamment l'introduction de la baïonnette et des cartouches, le principe de l'uniforme, la marche au pas, les exercices, la tactique, la formation de corps de grenadiers, de fusiliers, de pionniers, l'instruction des officiers dans des écoles de cadets, l'idée même d'entretenir des troupes à l'état permanent : tout cela n'est dans la Prusse de la fin du XVII[e] et du début du XVIII[e] siècle qu'une simple transposition des réformes capitales de Louvois ou de ses successeurs immédiats [2]. La France fit mieux encore que de fournir des notions utiles à la Prusse, elle lui envoya des hommes pour les réaliser sur place. Lorsque Louis XIV, au comble de sa puissance, et grisé par ce rêve unitaire qui a perdu tant de

1. Certains de ses conseillers essayèrent d'arrêter l'Electeur dans cette voie; ils ne purent que retarder l'exécution des plans mentionnés en dernier lieu. Philippson, *loc. cit.*, p. 92.

2. Von Schröter, *Die brandenburgisch-preussische Heeresverfassung unter dem grossen Kurfürsten*, *Schmollers Forschungen*, XI, 5 et suiv. — Von Milverstedt, *Die brandenburgische Kriegsmacht unter dem grossen Kurfürsten*, p. 606 et suiv. — G. Liebe, *Zur Geschichte der Uniform in Deutschland*, *Zeitschrift für Kulturgeschichte*, 1895, p. 51 et suiv.

gouvernements chez nous, commit la faute et le crime, impardonnables l'un et l'autre, de mettre hors la loi ses sujets calvinistes, dont la conduite politique avait été pourtant irréprochable depuis la promulgation de l'Édit de Nantes, ces malheureux, préférant l'exil à l'abjuration, prirent en grand nombre la route de l'Allemagne[1]. Accueillis avec des sentiments mêlés dans les régions strictement luthériennes, où, par la suite, même, la vie leur fut rendue assez dure — à Francfort, au temps de Gœthe, ils étaient exclus des fonctions publiques et traités en citoyens de seconde classe, en d'autres lieux, on refusait de leur laisser élever des temples, — ils trouvèrent, par contre, dans la personne du Grand Électeur, calviniste comme eux, un protecteur dévoué et tolérant. Depuis longtemps, d'ailleurs, ses émissaires les sollicitaient en France même, et les premiers « réfugiés » de la Révocation rencontrèrent déjà en Brandebourg une petite colonie protestante française[2]. Tout en accomplissant une bonne action, Frédéric-Guillaume faisait une excellente affaire. Les intelligences et les bras qui lui manquaient pour mettre à exécution son programme de régénération totale de ses États, lui étaient maintenant fournis en une seule fois par cette immigration providentielle d'une population entière, et telle que bien peu de pays à cette date eussent pu la lui céder. Nobles, bourgeois et gens du commun, fonctionnaires, officiers des armées de terre et de mer, ingénieurs, fabricants, agriculteurs, artistes, savants ou littérateurs, les huguenots français apportaient à

1. A ce moment-là, d'ailleurs, l'intolérance est partout. Les protestants de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne, traitent leurs compatriotes catholiques exactement comme Louis XIV a traité ses sujets protestants. Calvinistes et luthériens se persécutent. En juin 1667 la populace luthérienne de Berlin va jusqu'à insulter grossièrement la dépouille mortelle de Louise-Henriette d'Orange, première femme du grand Electeur, qui est calviniste; Philippson, *loc. cit.*, t. III, p. 17. Sur l'intolérance des luthériens en Allemagne à l'égard des calvinistes, pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle, cf. Biedermann, *loc. cit.*, II, I, p. 285 et suiv.; Philippson, *loc. cit.*, t. III, p. 127 et suiv.

2. Le Genevois Spanheim qu'il avait attaché à son service et qui était un homme universel, à la fois théologien, antiquaire et homme d'État, menait de Paris une propagande intense parmi les calvinistes, et ne leur prêchait pas, bien entendu, la résignation. Une petite colonie s'était déjà constituée à Berlin lorsque la Révocation arriva et un courant existait. Abbadie, par exemple, y avait été attiré. L'imprudente mesure de Louis XIV ne fit qu'accélérer ce mouvement. On trouvera des renseignements à ce sujet dans l'*Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans le Brandebourg* de Ch. Ancillon. Berlin, 1690. On y verra également avec quelle méthode « scientifique » l'immigration fut organisée. Le génie prussien s'y révèle tout entier.

l'Allemagne, et plus particulièrement à la Prusse, à un moment décisif de son évolution, comme un résumé de la civilisation de la contrée la plus avancée de l'Europe[1]. A une nation arriérée et inculte à tous égards ils superposaient l'élite sociale qui lui manquait encore et qu'elle eût mis des siècles à dégager de son sein. Ils lui faisaient ainsi gagner des années et des années de labeur intense et atténuaient dans des proportions considérables le retard qui séparait son développement de la phase atteinte par les civilisations voisines. De semblables bonnes fortunes n'ont pas été enregistrées souvent par l'Histoire. Les réfugiés français occupèrent d'emblée les postes les plus importants dans l'administration des divers États allemands. Six cents officiers de l'armée de Louis XIV — c'était un chiffre énorme pour l'époque — entrèrent dans celle du Grand Électeur avec un grade supérieur à celui qu'ils possédaient déjà. Des régiments entiers furent formés uniquement avec des Français, surtout dans la cavalerie, qui date véritablement, en Prusse, de ce moment-là. Le fameux corps des « grands mousquetaires » ne comprenait que des gentilshommes venus de chez nous. Les premières compagnies de cadets qui aient existé en Prusse furent mises sur pied pour recevoir les fils de ces officiers étrangers. Les premiers ingénieurs militaires que ce pays ait connus, les Cayart, les Philippe de la Chièze, étaient des huguenots élèves de Vauban. Sous Frédéric I[er] il y avait encore des régiments composés pour les neuf dixièmes de Français. Et l'armée prussienne ne comptait pas de meilleurs soldats qu'eux. Un instant on avait hésité à les employer contre leurs anciens compatriotes. Ils montrèrent bientôt qu'ils ne chargeaient jamais avec tant de furie qu'en ces occasions-là et dissipèrent toutes les inquiétudes qu'on avait pu concevoir à ce sujet. L'armée qui opéra en Thuringe, en 1689, contre nos troupes, était une armée de réfugiés. On put mesurer l'acharnement de ces malheureux, exaspérés par l'ingratitude de Louis XIV et désireux de donner des preuves de loyalisme à leur nouveau maître, à la bataille de Neuss, au siège de Bonn, à Hochstedt, à Cassano, à Turin, à Oudenarde, à Malplaquet, où, souvent, ils enlevèrent la victoire à force d'héroïsme. Les premiers triomphes décisifs qu'aient remportés les troupes allemandes sur les nôtres leur sont dus en grande

1. Philippson, *loc. cit.*, t. III, p. 87-88.

partie [1]. De même, un jour, ce seront des poitrines françaises, des poitrines d'exilés, qui se mettront en travers de la foudroyante carrière orientale de Bonaparte, à Saint-Jean-d'Acre. L'intolérance a toujours eu chez nous les mêmes effets désastreux. A chaque pas dans l'histoire militaire de la Prusse on rencontre à la place d'honneur nos compatriotes huguenots. Neuf noms de généraux français sont inscrits sur le socle de la statue de Frédéric II. Après Iéna et Auerstedt les officiers qui sauveront l'honneur de la Prusse s'appelleront l'Estocq, Courbières, Chazot. Les réfugiés français ont donné à l'armée prussienne, pendant tout le XVIII[e] siècle, un caractère à demi français [2]. Nos officiers faits prisonniers à Rossbach s'étonnaient d'entendre tout le monde parler leur langue dans le camp du vainqueur. Ils s'étaient en réalité battus contre des frères de race, comme jadis leurs ancêtres à Crécy et à Poitiers. Mais l'armée prussienne ne fut pas seule à bénéficier de l'afflux des huguenots français en Allemagne. Sous le règne de Frédéric-Guillaume I[er] les principaux collèges de Berlin étaient dirigés par eux. La médecine allemande moderne date de leur arrivée. Ils ont, chez nos voisins, rénové les diverses administrations, fondé les industries les plus importantes, introduit certaines cultures de choix, défriché de vastes étendues de terrain aux abords des villes de la Marche pour y établir des jardins, rebâti à moitié un nombre considérable de cités. Berlin en tant que capitale est leur œuvre. Ils l'ont pourvue de ses premiers quartiers élégants, de ses premiers magasins de luxe [3]. Mais ils ont relevé aussi Magdebourg, transformé Cassel, fondé Erlangen, semé les campagnes, un peu partout, de jolies résidences et de parcs à la française qui, dans l'ensemble, subsistent encore. D'autre part, vers l'époque ou Louis XIV chassait ses sujets protestants, un grand Français, lésé dans ses affections et en butte aux plus sottes cabales de cour, Eugène de Savoie-Carignan, né à Paris en 1663, secouait de ses chaussures la poussière de la patrie et se réfugiait en Autriche. Ce que nos huguenots ont accompli en Prusse, il l'a

1. Cf. Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants*, t. I, p. 123 et suiv.
2. L'artillerie, le corps des ingénieurs et des chirurgiens, sont, d'après le témoignage de Thiébault et de Mirabeau, presque exclusivement français.
3. « Par la colonie française et ensuite grâce à la prédilection du roi (Frédéric II) pour la culture de cette nation et pour ses institutions financières, une masse de progrès français avaient pénétré en Prusse » Gœthe, *Poésie et vérité*, II, 7.

fait, aidé d'une foule de Lorrains et de Wallons catholiques, successeurs des Granvelle, des Lisola, des Bucquoy, des Tilly, des Mercy, dans le grand État allemand du sud, dont il réorganisa l'armée et l'administration; dont il dirigea habilement la politique; qu'il décida à une offensive hardie et heureuse contre les Turcs, toujours prêts à profiter de ses embarras intérieurs ou extérieurs pour l'attaquer; auquel il sertit la plus belle couronne de triomphes militaires qu'il ait jamais possédée, avec des victoires comme celle de Zanthe, de Peterwardein et de Belgrade remportées sur les Ottomans, d'Hochstedt, de Turin, de Malplaquet, gagnées sur les Français; qu'il augmenta de la Croatie, de la Slavonie, de la Transylvanie, de la Hongrie, d'une partie de la Serbie et de la moitié de la Valachie, pétrissant ainsi de ses fortes mains, dans l'Allemagne désagrégée, ce qui sera un jour le formidable empire autrichien. Les deux États dans lesquels devait s'incarner la nationalité germanique, à la fin du siècle et à l'avenir, étaient ainsi, dans une large mesure, des créations du génie français.

Fondée véritablement par l'Électeur Frédéric-Guillaume, la Prusse fut portée à son plus haut degré de puissance et mise définitivement au rang des grandes dominations européennes par Frédéric II. Et celui-là était peut-être plus encore que son illustre ancêtre un fils intellectuel de la France. Il serait difficile de découvrir dans l'histoire universelle un homme qui ait été, par toute sa complexion morale, plus étranger à son pays d'origine et plus complètement assimilé par une civilisation extérieure que le grand Frédéric. Un seul lien, le protestantisme — encore était-il calviniste et non luthérien — aurait pu le rattacher à la tradition nationale. Il le rompit. Pour ce rationaliste la question religieuse n'existait pas. Les classiques français ont fait l'éducation de son goût, les philosophes français celle de son âme. Il estime en 1781 que l'allemand ne mérite pas d'être appris par un étranger. Il est impossible de trouver en lui une idée, un sentiment que l'on puisse qualifier de germanique. Ce contemporain de Klopstock demande qu'on fasse lire à sa fiancée l'*École des femmes*. Il a sur le « sexe » l'opinion de Molière et de Boileau. Fermé à la sentimentalité qui sévit à ce moment chez ses compatriotes, au lyrisme, à la métaphysique, hostile à la phraséologie piétiste, il n'a de sympathie, en littérature et en art, que pour les choses qui viennent de France. Sa conception de la vie est celle d'un

grand seigneur de Versailles, épris de « philosophie », sceptique, raisonnable, spirituel. Il ne pense et ne s'exprime oralement ou par écrit que dans notre idiome. Il ne lit que nos auteurs. A l'époque où Lessing, Herder et Gœthe brillent dans tout leur éclat au firmament des Lettres nationales il compose un livre[1] pour prouver qu'il n'y a pas de littérature allemande. Et ce n'est pas ignorance mais dédain. Il juge le *Sturm und Drang*, cette révolution littéraire nationaliste qui devait émanciper son pays de la tutelle de l'étranger et qui secouait alors toute la jeune génération autour de lui, comme l'aurait jugé Voltaire s'il avait eu à l'apprécier. « J'entends parler un jargon dépourvu d'agréments que chacun manie selon son caprice. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, etc., je ne trouve rien; mes peines sont perdues. Soyons donc sincères et confessons de bonne foi que, jusque-là, les belles-lettres n'ont pas fleuri sur notre sol... Pour vous convaincre du peu de goût qui, jusqu'à nos jours, règne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables pièces de Shakespeare traduites en notre langue[2] et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. On peut pardonner à Shakespeare ces écarts bizarres, car la naissance des arts, n'est jamais le point de leur maturité; mais voilà encore un *Gœtz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. » A ceux qui protestent et réclament en faveur des jeunes auteurs il répond : « Je n'ai fouetté nos Allemands qu'avec des verges de roses et j'ai modéré en bien des endroits la sévérité de la critique; ainsi ayez-moi l'obligation de ma retenue et ne me poussez pas à bout. » On le voit bien, c'est le programme individualiste et teuton des rénovateurs de l'entourage de Klopstock et de Herder qu'il condamne brutalement, c'est-à-dire la première manifestation authentique du génie germanique. Il est donc aussi peu Allemand que possible. Dans la littérature française il voit l'aboutissement idéal de tout l'effort de la civilisation humaine jusqu'à ce jour, et il ne croit pas qu'on

1. *De la Littérature allemande*, 1780.

2. Le *Götz* de Gœthe et d'une façon générale les pièces des *Stürmer und Dränger*. Voir plus loin.

puisse dépasser un Voltaire. Parmi nos auteurs eux-mêmes il fait un choix et ne retient que les plus disciplinés, les plus « polis ». Rabelais le dégoûte. Au XVIIe siècle il admire surtout Boileau et Racine. Il s'entoure uniquement de Français, estimant qu'on ne peut causer de sujets relevés qu'avec ces gens-là. Ses compatriotes sont de grossiers « manœuvres », des bavards intempérants, atteints de la « logôn diarrhœa », qui composent de « petits essais en vingt-quatre volumes in-folio », sont incapables d'ordre et dépourvus de toute espèce de goût. Ses meilleurs amis, il les choisit parmi les philosophes et les savants de France. Son père avait acheté des soldats, il achète, lui, des académiciens. « J'ai fait l'acquisition de Wolf, de Maupertuis, d'Algarotti, écrit-il à Voltaire, mais il me manque encore beaucoup d'autres sujets que vous me ferez plaisir de m'indiquer. Puissiez-vous être uni à jamais à mon bercail ! » Quand son plus cher désir, celui de posséder Voltaire lui-même, est enfin réalisé, il se sent pris d'une violente antipathie pour l'homme, mais conserve pour l'écrivain et le penseur une touchante vénération. Sa nature intime l'y oblige. Tel est le personnage [1]. On a essayé parfois d'établir une sorte de distinction entre son esprit et sa conscience, entre ses idées et sa conduite, afin de sauver en lui quelque chose pour le *Deutschtum*. Il aurait pensé en « philosophe » français et se serait comporté en « homme allemand ». Il faut tout ignorer de ses principes d'action pour parler ainsi. Sa théorie des devoirs du monarque envers l'État, il ne l'a pas plus inventée que sa conception de l'administration ou son système d'économie politique. Tout cela lui vient en droite ligne de Colbert et des écrivains français du XVIIIe siècle, dont il lisait chaque jour les œuvres. La notion même de l'État, puissance abstraite à laquelle les rois et les ministres, comme les sujets, devaient le sacrifice de toutes leurs peines, était une pensée familière à Colbert et qu'il a exprimée à mainte reprise [2]. Fénelon, Vauban et Voltaire l'ont reprise et développée après lui. Le « colbertisme » a été la grande doctrine politique de Frédéric II comme il avait été celle de l'électeur Frédéric-Guillaume [3]. Sa science

1. Cf. A. Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II, p. 155 et suiv.

2. Le mot de *Staatsraison*, qui eut d'abord un sens très relevé, s'introduisit de notre langue dans l'allemand vers la fin du XVIIe siècle.

3. Ici un rapprochement s'impose entre le Frédéric II moderne et son pendant au moyen âge, l'empereur Frédéric II. Pas plus que le Hohenzollern, le

militaire elle-même, il en fait hommage au génie de la France. A côté des grands capitaines grecs et romains, Condé, Turenne, Villars et Vendôme sont les héros célébrés par son *Art de la guerre*. La haute stratégie, il le reconnaît, a été révélée à l'Autriche et à la Prusse par nos généraux, surtout par Eugène de Savoie :

> Sous ce savant guerrier, Dessau, dans son jeune âge,
> Fit de l'art des combats le dur apprentissage,
> Et les dieux protecteurs des camps autrichiens,
> Devinrent avec lui les dieux des Prussiens.

Il invoque ainsi l'ombre de Vauban :

> Vous, célèbre Vauban, favori du dieu Mars,
> Vous le sublime auteur des modernes remparts,
> Que votre ombre apparaisse à nos guerriers novices.

Donc toujours la France et les Français. Aussi, reprenant la méthode qui avait si bien réussi à son ancêtre, fit-il venir à son tour en Allemagne le plus de nos compatriotes possible pour en remplir son armée et son administration. Ce sont des Français par exemple, qui ont réorganisé son service des postes. Ayant remarqué que ses employés indigènes des douanes et accises le volaient honteusement, il s'adressa à son ami Helvétius pour obtenir des fonctionnaires français. Celui-ci lui en envoya au moins 1500, qui, de 1764 à 1786, firent rentrer dans ses caisses 42 millions de thalers de plus que ne le comportaient les prévisions, et, dans la seule année 1784, près de 8 millions. Ses troupes, qui comprenaient déjà de nombreux fils ou petits-fils des proscrits de la Révocation, s'augmentèrent encore d'une foule de recrues françaises. Par tous les moyens il cherchait à attirer sous ses étendarts les officiers et soldats de Sa Majesté très chrétienne. Beaucoup de bons sujets peu fortunés acceptaient ses offres alléchantes. Les cadets de Gascogne, au XVIII[e] siècle, allaient chercher fortune à Berlin. Un type caractéristique de ces transfuges français est Chazot,

Hohenstaufen n'avait été l'inventeur de cette tolérance intelligente dont on lui fait si souvent honneur. Héritier des rois normands des Deux-Siciles il n'avait fait qu'appliquer les principes de leur gouvernement qui ne distinguait pas entre chrétiens, juifs et mahométans, et favorisait également toutes les races. Il est aussi leur continuateur dans son rôle de protecteur des arts et des Lettres. Ch. Chalandon, *La domination normande en Italie et en Sicile*, 1907, t. II.

tête folle, mais soldat intrépide et intelligent, qui devint là-bas chef d'escadron à vingt-quatre ans, pour avoir sauvé la vie au roi dans une bataille, améliora considérablement la cavalerie prussienne, prit part à toutes les campagnes importantes de l'époque, et termina ses jours dans un coquet château à la française qu'il s'était fait construire près de Lubeck, après l'existence la plus pittoresque qu'on puisse rêver. Dès qu'un petit lieutenant avait une « histoire » en France, il s'empressait de mettre le Rhin entre la justice du roi et lui, et se présentait, muni d'une lettre de recommandation des « philosophes » de Paris, au guerrier-poète de Sans-Souci qui le recevait à bras ouverts. L'armée prussienne, au XVIII[e] siècle, ressemblait à une vaste légion étrangère, où les Français de tout grade abondaient. En 1773 elle comptait 25000 de nos compatriotes. Vers la même époque le général Thiébault signale un régiment qui en renfermait 600. Frédéric II était, d'ailleurs, considéré chez nous comme un véritable Français d'Allemagne, contre lequel, au dire de Duclos, nos officiers ne marchaient qu'avec une extrême répugnance, et ses troupes passaient, avec quelque raison, pour une sorte de prolongement des nôtres. Non seulement on applaudissait dans le camp des philosophes aux victoires que le monarque « éclairé » remportait sur ces « capucins insolents d'Autrichiens », mais nul en France ne prenait au tragique, tant s'en faut, les défaites même qu'il infligeait à nos généraux. La France du XVIII[e] siècle a choyé la Prusse avec plus de tendresse encore que celle du XVII[e]. Elle a aimé en elle non seulement une rivale de sa vieille ennemie, la maison d'Autriche, mais encore une véritable fille adoptive, empressée à s'assimiler toute sa civilisation, gouvernée par un monarque selon son cœur, qui ne cessait de prodiguer les marques les plus sincères de déférence à sa littérature et à sa langue. L'empreinte laissée sur la monarchie prussienne par cette longue tutelle est encore visible. En tant qu'organisme politique, la Prusse unitaire, centralisatrice, disciplinée, est un corps étranger dans l'Allemagne particulariste, anarchique, tâtillonne, qu'on avait connue jusque-là. Ces qualités si peu germaniques, le royaume du Grand Électeur et de Frédéric II les doit aux institutions administratives et militaires françaises que ses princes, pendant un grand siècle, lui ont imposées, et qui, peu à peu, ont modifié le tempérament national. « Nous sommes ici

occupés, écrit le jeune Frédéric II au comte de Schaumbourg-Lippe en 1739, à rendre hommes des créatures qui n'en ont que la figure. Législateurs militaires nous n'en sommes pas moins chargés de l'art de conduire les hommes. C'est une étude continuelle de l'esprit humain et dont le but tend à rendre des âmes très grossières susceptibles de gloire, à réduire sous la discipline des esprits mutins et inquiets et à cultiver les mœurs de gens dissolus, libertins et scélérats. » Ce que le précoce philosophe disait de ses soldats, on peut l'appliquer à toute la nation. C'est la monarchie de Louis XIV qui a fait la Prusse[1]. Le « lieutenant prussien », ce soi-disant produit autochtone — *den preussischen Leutnant macht uns keiner nach*[2] — a, le plus souvent, au XVIIe et au XVIIIe siècle, parlé français et porté un nom français. Le « fonctionnaire prussien » a exactement les mêmes origines. Cependant la Prusse n'est ici encore qu'un cas typique parmi beaucoup d'autres en Allemagne. Sous le règne de Joseph II l'Autriche n'eut rien à lui envier. Fils d'un prince français, élevé dans une cour entièrement francisée, habitué à ne se servir dans sa vie privée que du français, disciple enthousiaste des « philosophes » français, épris de nos classiques du théâtre, que, même après la violente campagne de Lessing, il veut voir régner en souverains sur les scènes viennoises, le brillant successeur de Marie-Thérèse, accentua le caractère français que des hommes comme le prince Eugène, Louis de Bade, Bartenstein, Zinzendorf, Kaunitz, avaient donné au gouvernement autrichien. Ce sont les principes exposés par nos écrivains politiques qui l'amenèrent à centraliser sa monarchie, à lui imposer une langue officielle unique, à créer un corps hiérarchisé de fonctionnaires de la couronne destinés à se substituer aux pouvoirs locaux, à fonder des séminaires impériaux, à supprimer de nombreux couvents, à abolir le servage, à proclamer la liberté religieuse, à multiplier les institutions de bienfaisance. Vers la fin du siècle, le comte savoisien de Montgelas, de son côté, faisait pénétrer en Bavière les principes du gouvernement monarchique « éclairé », tel que l'avaient

1. Selon Pöllnitz, c'est la France qui aurait suggéré au fils du Grand Électeur l'idée de prendre le titre de roi pour faire échec à l'Autriche. *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Prusse*, t. I, p. 171.

2. Mot bien connu de Bismarck.

défini nos écrivains, et préparait ce pays au rôle important qu'il devait jouer dans un avenir très proche, en rajeunissant son administration, en réorganisant ses finances et son armée.

Mais bien d'autres États encore que la Prusse, l'Autriche et la Bavière ont tiré profit, à cette époque, de l'influence de la civilisation française dans le domaine politique et économique. Partout c'est le gouvernement de Louis XIV et le colbertisme qui servent de guides aux souverains et aux ministres désireux de faire progresser leurs territoires. Le système adopté par la plus grande partie des souverains allemands du XVIIIe siècle est identique dans ses lignes générales. Il consiste à mettre sur pied une armée de fonctionnaires soigneusement spécialisés, à entretenir des troupes permanentes, à créer des manufactures, à encourager les échanges, à attirer en foule les étrangers, à fonder des écoles, des instituts scientifiques, des académies. Les pires d'entre eux, un Charles-Eugène de Wurtemberg lui-même, à côté de leurs folies, ne croient pas pouvoir se soustraire à ces obligations dictées par la mode du jour. Or, toutes ces réformes sont inspirées par l'exemple de la France. Le plus souvent même on les accomplit au moyen des allocations libéralement octroyées par notre pays et en utilisant une « main-d'œuvre » française. Les armées des divers princes allemands de la seconde moitié du XVIIe siècle et de la première partie du XVIIIe, y compris l'armée prussienne, n'ont pu subsister que grâce aux sommes fournies par le gouvernement de Versailles. Mais les largesses de nos rois servaient à bien d'autres fins encore. On les employait à mettre en valeur les richesses du sol, à établir des fabriques, à payer les ingénieurs, les architectes, les ouvriers qu'on mandait du dehors, neuf fois sur dix de chez nous. Au contingent huguenot, qui s'était déversé sur toute l'Allemagne protestante, s'ajouta ainsi au XVIIIe siècle une immigration considérable de Français de toutes professions. Comme leurs prédécesseurs ces nouveaux venus ont élevé des châteaux et des édifices publics, assaini les villes, construit des chaussées, établi des jardins, dirigé des écoles. L'Académie des Sciences de Berlin comprenait au XVIIIe siècle surtout des Français et des Suisses. Ses délibérations et ses comptes rendus avaient lieu en français. Ce sont là des faits qu'il est utile de rappeler, en présence de l'attitude singulière de certains vulgarisateurs allemands, qui feraient volontiers tenir toute l'influence poli-

tique exercée par la France dans ce qu'ils appellent la *Maitressenwirtschaft*, le gouvernement des favorites. Que les souverains allemands aient attendu jusqu'à l'avènement des mœurs françaises au XVII[e] siècle pour se relâcher dans leur conduite privée, c'est ce qu'on fera difficilement croire à quiconque a pu jeter un regard sur la vie des milieux dirigeants au XV[e] et au XVI[e] siècle en pays germanique. Jamais l'égoïsme et la corruption ne se sont étalés plus cyniquement que chez ces gens et à cette époque. L'Allemagne de Folz, de Rosenplüt et de « saint Grobian » n'avait, en vérité, plus de virginité à perdre. Et dans quelle mesure les princes teutons du XVI[e] siècle se consacraient au bonheur de leurs sujets et se préoccupaient des intérêts généraux de la patrie, on peut en juger par la conduite qu'ils ont tenue pendant tout le début du XVII[e] siècle, où, pour conserver quelques prérogatives politiques et empocher des biens ecclésiastiques et même, tout simplement, à la suite de marchés avec l'étranger, ils n'ont pas hésité à livrer l'Allemagne entière à des bandes de pillards, venues des quatre coins de l'Europe sur leur appel, et à laisser mutiler l'Empire de la Poméranie, de Brême, de la Lorraine et de l'Alsace. L'exemple de Frédéric II de Prusse, de Joseph II, de Frédéric de Bade-Durlach, de Maximilien II de Bavière, de François d'Erthal prince-évêque de Wurzbourg, d'Auguste et d'Ernest de Saxe-Gotha les amis de Gœthe, de Charles-Auguste de Weimar le protecteur des lettres nationales, de sa mère Amélie nièce du grand Frédéric, de Marie-Antonia de Saxe et de ses belles-sœurs, les filles d'Auguste III, et de tant d'autres princes consciencieux et justes ou princesses honnêtes et bonnes, dont l'éducation intellectuelle et morale était pourtant exclusivement française, est un témoignage difficilement réfutable de la vertu éducative de nos idées et de nos mœurs [1]. Croit-on véritablement qu'un Charles-Eugène de Wurtemberg eût été

1. Frédéric II, dans son *Antimachiavel*, s'était proclamé le premier serviteur de l'Etat, Joseph II se déclare le premier fonctionnaire de l'Etat. Il veut substituer le *Sie* au *Er*. L'évêque Franz Ludwig von Erthal, à son avènement, prie ses sujets de laisser là les formules comme *gnädigst* et *unterthänigst*. Il écrit que « le prince est fait pour le peuple, non le peuple pour le prince ». Ce sont là des idées exposées par Montesquieu et Voltaire, et dont on chercherait vainement la trace en Allemagne avant cette époque. Charles-Eugene de Wurtemberg lui-même, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, rédige un manifeste à son peuple, où, dans un style tout plein de réminiscences « philosophiques », il déplore ses faiblesses antérieures et promet d'être désormais un père pour ses sujets.

moins débauché en d'autres temps? Il l'eût été avec plus de grossièreté, voilà tout, comme un lansquenet et non comme un gentilhomme. Il serait d'ailleurs facile d'opposer aux faits et gestes des souverains francisés ceux du roi gallophobe Frédéric-Guillaume Ier de Prusse, qui, tandis que les premiers affectaient tout au moins de pratiquer la tolérance religieuse, de fonder des écoles, de protéger les arts, d'élever des monuments qui sont encore la parure de l'Allemagne, de soutenir les écrivains qui ont créé la littérature nationale, se signalait en expulsant le philosophe Wolf, en déchaînant le fanatisme de ses pasteurs contre les gens d'étude, en donnant en tout et pour tout 300 thalers par an à l'Académie des Sciences fondée par son père, l'imitateur dévot de Louis XIV, en décorant un bouffon grotesque de tous les ordres possibles pour se railler des savants, en passant ses soirées à boire et à fumer dans une sorte de corps de garde, suprêmement heureux lorsqu'il réussissait à enivrer un de ses hôtes jusqu'à le faire rouler sous la table, en battant sa femme et ses enfants, en prodiguant l'argent pour l'achat de ses grenadiers géants, dont certains arrivaient à lui coûter 9 000 thalers. Et encore, si ce « patriote » n'a pas fait plus de mal, le doit-il aux bons principes de gouvernement que lui avaient légués son père et son grand-père, tous les deux foncièrement imprégnés de culture française, principes qui n'étaient autres que ceux de Louvois dans l'ordre militaire et de Colbert en matière économique. Car cet ennemi de notre civilisation fut un partisan forcené du « mercantilisme » colbertien, et personne ne sut mieux que lui faire son profit des réformes militaires qui s'étaient accomplies et s'accomplissaient encore journellement chez nous. Quand il s'agit de trouver un précepteur pour son fils il jugea tout de même, étant donné la qualité des éducateurs indigènes, qu'il était préférable de choisir un Français. Ce fut Duhan de Jandun au sujet duquel Pöllnitz écrivait. « On disait Duhan gentilhomme. Je ne sais pas ce qui en était, mais il méritait de l'être, ses mœurs étant irréprochables[1]. » A côté de certains inconvénients sur lesquels les historiens allemands de second ordre

1. Frédéric II l'a célébré dans ces vers :

> De mes plus jeunes ans fidèle conducteur;
> Cher Duhan, qui sais joindre au savoir d'un docteur
> L'aisance, la gaîté, les grâces et la joie,
> ... Minerve, avec toi, le flambeau dans la main,
> De l'immortalité m'enseigna le chemin.

ont trop complaisamment insisté, oubliant l'état lamentable dans lequel se trouvait leur pays matériellement et moralement au début du XVII[e] siècle, l'influence française offrait cet inappréciable avantage, d'abord de fournir aux souverains germaniques un programme de gouvernement régulier et de réformes vraiment actuelles, appliquées chez nous, sous leurs yeux, par de grands ministres, en outre, de les amener à réfléchir aux devoirs de leur « métier de roi », comme disait Louis XIV, ce ce qui ne leur était pas arrivé bien souvent jusque-là. Que pouvait donc leur livrer la littérature nationale de comparable, pour la hauteur des vues ou la fécondité des aperçus, à la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, au *Discours sur l'histoire universelle* et aux *Oraisons funèbres* de Bossuet, au *Factum de la France* de Boisguilbert, au *Télémaque* de Fénelon, à la *Dîme royale* de Vauban, aux *Considérations* et à l'*Esprit des lois* de Montesquieu, à l'*Essai sur les mœurs*, au *Siècle de Louis XIV* et au *Charles XII* de Voltaire, en attendant les travaux de Rousseau, de Raynal, de Quesnay et de Turgot, tous ouvrages dont nous savons avec certitude qu'ils ne manquaient dans aucune bibliothèque allemande? Les seuls écrivains qui, chez nos voisins, aient étudié les questions politiques et économiques avec quelque pénétration sont venus tard et procèdent directement des auteurs français cités plus haut, ainsi Karl von Moser, Justus Möser, Herder. Et encore Lessing déclare-t-il en 1769 à propos de la littérature de son pays qu' « elle offre bien peu d'ouvrages qu'un homme habitué à penser puisse prendre en mains quand, pour se récréer et se fortifier, il veut par aventure exercer sa réflexion en dehors du cercle uniforme et ennuyeux de ses occupations journalières. » Ce que représentait pour des âmes bien nées l'éducation politique à la française, qui n'était d'ailleurs qu'une partie de l'éducation générale donnée par notre civilisation, on s'en rendra compte en parcourant, par exemple, la correspondance de Frédéric II avec l'exquise Marie-Antonia de Saxe, et où, à propos d'un arrangement commercial quelconque, on voit les deux interlocuteurs s'élever sans effort, dans le limpide et probe français de leur temps, si accueillant aux idées générales, jusqu'aux considérations morales les plus élevées et aux principes les plus nobles de l'art de gouverner les hommes[1].

1. Cf. Sayous, *loc. cit.*, t. II, p. 369 et suiv.

IX

L'éducation politique, disions-nous, ne représentait qu'une partie de l'éducation générale donnée par notre civilisation. En effet les princes, pour leur compte, bénéficiaient directement de l'action exercée par nos idées et nos mœurs non seulement en tant que régents, mais encore en tant que membres de la classe aristocratique, que l'influence française, au XVIIe et au XVIIIe siècle, comme au XIIe et au XIIIe siècle, avait eu pour effet immédiat de placer au sommet de l'organisation sociale. Nous avons vu que, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, la civilisation de notre pays avait été essentiellement une civilisation aristocratique. Sa propagation en Allemagne ne pouvait donc que mettre fin à la situation privilégiée de la bourgeoisie, qui avait été la classe prépondérante dans la seconde moitié du moyen âge. L'ascension de la noblesse au delà du Rhin fut, d'ailleurs, favorisée par tout un ensemble de faits intéressant l'évolution générale de la nation. Gravement atteinte, comme nous l'avons constaté, par les découvertes géographiques de la fin du XVe siècle, la prospérité industrielle et commerciale des milieux urbains ne cessa de décroître pendant les années qui suivirent, jusqu'à ce que la guerre de Trente Ans vînt lui porter le dernier coup. Privée d'argent, la bourgeoisie se fit plus humble. Elle laissa l'aristocratie prendre le pas sur elle. Celle-ci, d'un autre côté, en tant que caste militaire, ne pouvait que grandir en importance pendant la longue période de guerres civiles qui fut la conséquence de la Réforme. En somme, il se produisit à ce moment-là un phénomène semblable à celui que nous avons observé à la fin du XIe et au début du XIIe siècle, où, grâce à la Querelle des Investitures, l'élément guerrier et aristocratique était parvenu à supplanter politiquement et socialement l'élément paysan et bourgeois. A ces causes de transformation intérieure vint s'ajouter maintenant l'action de l'influence française, qui travailla énergiquement en Allemagne pour les nobles contre la classe moyenne. Déjà nous avons pu remarquer que, dans les derniers siècles du moyen âge, le rayonnement de notre civilisation avait continué à favoriser en sourdine, chez nos voisins, les milieux aristocratiques, lesquels

se pourvoyaient en France de sentiments idéalistes et d'œuvres littéraires, romanesques, aventureuses, par suite, s'entretenaient, grâce à ces rapports avec notre pays, dans les dispositions qui faisaient la raison d'être supérieure de leur caste. C'était en France aussi que les nobles allemands du XIVe et du XVe siècle venaient chercher, soit à la cour de Bourgogne, soit à celle des Valois, les principes de l'éducation chevaleresque et mondaine. Le XVIe siècle les vit accourir plus nombreux encore à Paris et dans les résidences de Touraine, où le faste de François Ier les attirait. A cette époque le *Cavaliertour*, ce voyage d'études auquel tout jeune homme de bonne naissance était astreint en Allemagne, pour parfaire son instruction, embrassait cependant, outre la France, des contrées comme l'Angleterre, la Hollande et l'Italie. Avec les premières années du siècle suivant tout cela change. La France élimine ses rivales dans les faveurs de l'aristocratie allemande. Bien plus, à l'époque de Louis XIV et de Louis XV, ce qui avait été jusque-là un luxe devient une nécessité élémentaire. « On a, écrit Leibnitz, en quelque sorte érigé la France en parangon de tous les agréments, et nos jeunes gens — voire nos jeunes princes — ont méconnu en conséquence leur propre pays et admiré par contre toutes les choses de France. Ils ont, non seulement discrédité leur patrie auprès des étrangers, mais aidé eux-mêmes à ce discrédit; leur inexpérience a pris pour les mœurs et pour la langue allemande une répugnance qui leur est restée même quand ils avaient acquis de l'âge et de la raison [1]. » Frédéric II constate que, sous ses prédécesseurs déjà, « toute l'Allemagne voyageait en France » et qu' « un jeune homme passait pour un imbécile s'il n'avait séjourné quelque temps à la cour de Versailles ». Les officiers des divers États de l'Empire devaient, pour jouir chez eux de quelque considération, avoir fait un stage dans l'armée française, au Royal-Allemand par exemple. Aussi Versailles et Paris étaient-ils encombrés de princes et de nobles d'outre-Rhin. La duchesse d'Orléans, la fameuse Liselotte, en avait un jour jusqu'à vingt-et-un dans sa chambre. En 1699, elle note que sept princes, quatre comtes et de nombreux cavaliers de

1. *Unvorgreifliche Gedanken*, chap. XXVI. Ouvrage non publié du vivant de l'auteur. — Mais, dès 1679, à une époque où il n'écrivait d'ailleurs lui-même qu'en français et en latin, il adressait à ses compatriotes son *Invite aux Allemands à mieux cultiver leur raison et leur langue.*

son pays sont présents à Versailles. Nous savons d'autre part que, dès la fin du XVIIe siècle et surtout au XVIIIe siècle, il se produisit un véritable déversement de population française en Allemagne. Militaires, ingénieurs, fonctionnaires d'ordre divers, artistes et artisans, fabricants, maîtres de langue, d'escrime, de danse, de maintien, précepteurs, coiffeurs, courtisans, aventuriers, hommes d'État en disponibilité, les uns chassés par l'intolérance de Louis XIV, les autres attirés par les princes de là-bas, ou simplement poussés par le désir de chercher fortune, passèrent le Rhin en foule. Cette immigration française, dont les plus anciennes traces apparaissent au XVIe siècle, époque où de nombreux calvinistes originaires de notre patrie ou de la Wallonie se réfugièrent en Allemagne, plus particulièrement dans la région rhénane, atteignit son apogée dans les premières années du XVIIIe siècle, sous la Régence, mais se continua néanmoins pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI pour reprendre avec une intensité nouvelle à l'époque de la Révolution. Il est difficile d'évaluer même approximativement le nombre d'hommes qu'elle a pu jeter dans le pays voisin. On ne doit pas hésiter à le proclamer très élevé, en raison de la multitude de noms français qui se présentent aux regards de l'historien de la civilisation allemande de ce temps dans les domaines les plus divers. A Francfort, autour du jeune Gœthe, ils fourmillent; il y en a à Stuttgard auprès de l'élève Schiller et dans l'entourage de son terrible maître Charles-Eugène; ils ne manquent pas dans le voisinage de Wieland, non plus qu'à Leipzig, à Weimar, à Berlin. Pas d'écrivain, d'artiste, d'homme d'État allemand dont la biographie ne fasse surgir quelque nom français. Certains centres, comme la capitale de la Prusse, paraissent en avoir été inondés. L'aventurier français baragouinant l'allemand devint un personnage de théâtre [1]. « En vérité, s'écriait un jour un courtisan à la table du duc de Zell, en remarquant que tous les convives, sauf le maître de la maison, étaient des Français, Monseigneur, ceci est assez plaisant, il n'y a ici que

1. Dès 1740 un réfugié français, Mauvillon, proteste — le fait est à noter car il est rare, les réfugiés ayant en général plutôt médit de leurs anciens compatriotes — dans ses *Lettres françaises et germaniques*, Londres, 1740. « Rien n'est si aimable, dit-il, que les seigneurs français, quand ils ont passé l'âge où le Français est étourdi et qu'ils sont nés avec des principes d'honneur et de religion... Le nombre en est très grand en France. » Sur Mauvillon, voir plus loin, p. 278.

vous d'étranger! » Et tous ces gens sont traités avec les plus grands égards, presque avec déférence. La suprême élégance pour un prince allemand est de posséder une cour entièrement française. Frédéric II de Prusse et les Augustes saxons y parviennent à peu près. On est tout à fait « posé » lorsqu'on peut exhiber un premier ministre qui porte un nom français, un comte de Montmartin, un comte de Montgelas, un comte Stadion. Nous noterons, qu'en plein XIX[e] siècle, et même jusqu'à nos jours, en Allemagne et en Autriche, le fait de porter un nom français a constitué une sorte de titre de noblesse qui vous différenciait du vulgaire. Le nombre des Allemands qui ont « francisé » leurs noms, depuis le XVII[e] siècle, dans la politique, l'art, la littérature, est considérable et on pourrait faire une bien curieuse étude sur ce sujet. Au XVIII[e] siècle, en dépit des railleries de Lessing qui n'eurent pas la portée qu'on croit, les Français jouirent en Allemagne d'une grande considération. « Nous avions tant de respect pour la langue et les belles manières de l'étranger, écrira Schlosser dans son *Histoire du XVIII[e] siècle*, que n'importe quel barbier français portait en Allemagne le titre de marquis et, que, tandis que le docteur allemand marchait de pair avec le cocher, le maître de français était reçu à la cour et frayait avec les Altesses d'égal à égal. » Dans le compte des dépenses du duc Georges-Guillaume de Zell, le piqueur français figure pour un traitement de 421 thalers, le piqueur allemand pour 228, le muletier français (!) pour 206 thalers contre 77 attribués à son collègue indigène. On connaît la réponse typique de Frédéric II de Prusse aux intermédiaires qui lui demandaient d'engager comme bibliothécaire l'illustre Winckelmann au prix de 2 000 thalers. « Pour un Allemand 1 000 thalers suffisent! » Sur quoi il fit venir un obscur bénédictin français et lui donna la somme qu'il refusait à son sujet. Ces paroles et cet acte peignent à merveille toute l'époque.

X

L'effet que pouvaient avoir ces rapports multiples, on le devine. Placée en face d'une civilisation supérieure[1], la

1. L'Allemand Ehrhardt, auteur, en 1784, d'une dissertation sur l'universalité de la langue française (*Vermischte Schriften*, Halle, 1784, t. I), qui con-

noblesse puis la bourgeoisie allemande s'empressèrent d'en adopter les usages, la langue, les idées. Cela n'alla pas, bien entendu, sans susciter des protestations, dont la véhémence nous permet justement d'apprécier combien étendue et profonde fut la mainmise française. Ces protestations se font entendre de très bonne heure. Au début elles sont dirigées contre toutes les influences étrangères en général, contre l'italienne, l'espagnole, la française. C'est dans ce sens que s'expriment, dès le XVI[e] siècle, Tschudi, Melissus, Fischart, Rollenhagen, Boltz, Johannes Agricola. Peu à peu cependant on voit les reproches limiter et préciser leur champ. C'est au *Französling* qu'on s'en prend de plus en plus, c'est-à-dire au gallomane. « Que sont nos mauvais Allemands, gémit Moscherosch au début du XVII[e] siècle, qui viennent de chez les Français, se rendent chez les Français, chérissent les Français, sinon *effeminatissima virorum pectora*, sans cœur, sans volonté, sans langage propre, mais à qui la volonté des Welsches, l'opinion des Welsches servent de volonté et d'opinion, à qui la langue des Welsches, leur façon de manger et de boire, leurs usages et leurs manières servent de langage, de façon de manger et de boire, d'usages et de manières, que tout cela, d'ailleurs, soit bon ou mauvais! » Le *Brutus allemand*, en 1636, s'indigne en constatant que les Allemands adoptent la tenue, les vêtements, la conduite des Français et aussi leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs gestes, leurs festins, leurs modes, leur musique, leur langue. Il voit là-dedans le présage d'une future domination des Français sur ses compatriotes. Logau, Lauremberg, Schuppius, Ringwalt et d'autres encore joignent leurs obsécrations et imprécations à celles des précédents. « Si j'étais Français, dit Logau, je voudrais revêtir un costume de fou avec des sonnettes, persuadé que les Allemands s'empresseraient d'en faire autant. » Mais toute cette campagne, menée avec plus de zèle que de goût — Moscherosch va jusqu'à reprocher aux jeunes gallomanes de manger leur salade avec une fourchette, au lieu de se servir de leurs mains comme les ancêtres — ne pouvait prévaloir contre la force des choses.

courut avec celle de notre compatriote Rivarol pour un prix de l'Académie de Berlin, attribue la propagation du français uniquement à la civilisation plus avancée de notre pays et réduit à rien le rôle des réfugiés à cet égard. Pour l'opinion des Français eux-mêmes, voir Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, Paris, 1907.

Le « grobianisme », ce programme de vulgarité et de grossièreté dans lequel les « patriotes » incarnaient trop souvent la civilisation nationale, n'avait aucune chance de l'emporter sur les manières déjà délicates et soignées que l'influence française propageait dans les cours et les milieux aristocratiques d'Allemagne. Une fois la comparaison faite entre ceci et cela, les jeunes nobles n'hésitaient plus. En dépit de toutes les objurgations que le terrible Moscherosch leur faisait adresser par Arminius et les autres champions de l'indépendance germanique, ils passaient avec armes et bagages du côté des Welsches et mangeaient leur salade avec une fourchette. Si encore ils s'étaient contentés de cela! Mais c'était sur toute la ligne que les funestes coutumes des Welsches triomphaient. En 1668 Jean-Jacques Becher, dans son *Discours politique*, note que les objets servant à l'usage courant, à la toilette, au luxe, tels que montres, miroirs, garnitures, rubans, chaînes, perles, chaussures, bas, chemises, chapeaux, venaient sans exception de Paris. Leibniz, que ces tendances inquiètent, n'ose publier sa protestation. Ce qui enlevait, d'ailleurs, toute espèce d'autorité aux récriminations de ce genre, c'est qu'elles émanaient de gens, qui, comme nous le verrons, étaient les premiers, lorsqu'ils y trouvaient profit, à chercher leur bien en France, et qui devaient tout au pays qu'ils diffamaient publiquement. Voit-on Leibniz, qui avait écrit ses ouvrages les plus importants en français, avait séjourné longtemps à Paris et avait essayé même d'entrer au service de Louis XIV, prêchant la croisade contre les Welsches? D'ailleurs, à côté de ces esprits chagrins, il ne manquait pas de gens qui reconnaissaient ouvertement tout le profit que pouvait procurer à l'Allemagne l'espèce de rééducation générale que lui faisait subir l'invasion des mœurs françaises. De ce nombre était le professeur saxon Thomasius qui, loin de s'indigner contre la gallomanie générale de ses compatriotes, l'encourageait, au contraire, de tout son pouvoir et s'en allait répétant que les Français étaient d' « habiles gens qui s'entendaient à donner la vie à toutes choses[1] ». Combattue par les uns, bien accueillie

1. *Von der Nachahmung der Franzosen*, Halle, 1705. Mais, déjà en 1687, il traite dans sa première leçon à l'Université de Leipzig le sujet suivant : *Welcher Gestalt man denen Franzosen im gemeinen Leben nachahmen solle?* Les Français sont supérieurs aux Allemands, dit-il, pour l'érudition (c'était vrai alors), le goût, le savoir-vivre. Il s'agit de leur emprunter les moyens par lesquels ils ont acquis cet avantage. Ces moyens sont au nombre de trois :

par les autres, ayant pour elle, en dehors de son incontestable supériorité, la faveur des princes les plus distingués ou les plus puissants, l'influence française continuait à progresser avec une extrême rapidité, submergeant les cours et les châteaux, pénétrant même dans les milieux bourgeois, refoulant partout ce qui subsistait de la tradition du moyen âge. L'existence matérielle et morale des Allemands se transforma rapidement. Le cadre en fut tout d'abord renouvelé. L'art et l'industrie de notre pays substituèrent leurs créations élégantes et nobles aux produits souvent robustes et truculents mais toujours un peu épais et criards de l'ancienne école nationale. Après une période, d'ailleurs féconde, où l'influence de la Renaissance italienne, en se combinant avec le vieux gothique d'importation française, engendre ce que nos voisins appellent le « vieil art allemand » (*die altdeutsche Kunst*), l'architecture, la sculpture, la peinture de notre pays deviennent prépondérantes en Allemagne. Dès le XVI[e] siècle on construit des châteaux à la française en Mecklembourg, à Wismar, à Schwerin, à Gustrow. En 1605 Georges Ridinger de Strasbourg, commence, sur un modèle entièrement français, le château d'Aschaffenbourg qui sera le point de départ d'une révolution dans l'architecture allemande. Au début du XVII[e] siècle Salomon de Caus dessine les jardins de l'Électeur palatin. Plus tard Le Nôtre et Desgots son neveu fourniront un grand nombre de plans de ce genre à l'Allemagne. Les parcs de Nymphenbourg, de Weisenstein, de Rastadt, de Geibach, etc., ont été dessinés à l'imitation de ceux de Versailles et de Marly. Mais ce n'est guère qu'à la fin du XVII[e] siècle que notre architecture triomphera véritablement au delà du Rhin de l'architecture italienne. Les styles Louis XIV, Louis XV et Louis XVI y ont successivement régné et joui d'une vogue extraordinaire, le second surtout, en qui s'incarnait si heureusement le génie de notre civilisation aristocratique. Tout cadet d'une ligne apanagée, comme le constate Frédéric II, veut avoir son Versailles. Les bords du Rhin et du Main, les « résidences » de l'intérieur, telles que Cassel, Darmstadt,

1° Rejet de la méthode scholastique (déjà d'origine française en Allemagne) et adoption des principes de l'*Art de penser* de Port-Royal; 2° emploi de la langue nationale dans les choses d'érudition; 3° traduction des meilleurs ouvrages grecs et latins. Il souhaite enfin, que les Allemands acquièrent plus de « galanterie » d'esprit et plus de grâce.

Berlin, Potsdam, Dresde, Salzbourg, Vienne, Weimar, Munich, Wurzbourg, Stuttgart, Ludwigsbourg s'ornent de palais calqués sur les riches demeures de nos rois et de nos princes. Le plus souvent même ce sont des architectes français qui les élèvent. Chassé par la Révocation de l'Édit de Nantes, Charles-Philippe Dieussart se rend en Allemagne, où de nombreuses cours lui donnent de l'ouvrage. Il y rédige un traité d'architecture, qui sera réédité trois fois de 1682 à 1696, et restera classique chez nos voisins. Paul Dury se fixe en 1684 à Cassel et y édifie tout un quartier neuf pour ses compatriotes hugenots, le quartier encore aujourd'hui le plus distingué de la ville. Erlangen en Bavière, la Dorotheenstadt à Berlin, sont créés de même par les réfugiés français. Jean-Baptiste Broebes, élève de Daniel Morot, bâtit de 1686 à 1695 la Bourse de Brême, puis va enseigner à l'Académie des Beaux-Arts, nouvellement fondée, de Berlin. Blondel lui-même, pendant son séjour dans la capitale de la Prusse, donne les plans du *Zeughaus*, un des monuments les plus remarquables du Berlin du XVIIIe siècle, que Nehring continuera dans un style entièrement français. L'Allemand Hermann Korb, qui est avec ce Nehring le seul architecte indigène digne d'être nommé au XVIIe siècle, est un disciple de nos maîtres français. Son palais aujourd'hui détruit de Salzdahlum était une copie de Marly. En fait de sculpteurs et de peintres on ne rencontre en Allemagne, à ce moment-là, que des Français, des Belges et des Hollandais. Monnot sculpte à Cassel les fameux Bains dits du Landgrave. A Berlin travaillent Hulot et Charpentier, à Dresde Coudray et son fils. Au XVIIIe siècle l'influence de notre art est encore plus puissante. Zacharie Longuelune se signale au « Palais hollandais » de Dresde, au *Blokhaus*, au *Wasserpalais* de Pillnitz. Jean de Bodt, élève de Mansart, termine le *Zeughaus* déjà mentionné de Berlin, construit à Potsdam la façade septentrionale du château royal avec la coupole et le portail, achève à Dresde le « Palais hollandais ». François de Cuvillié apporte le délicieux style Régence ou Louis XV dont les Allemands raffoleront. Établi dès 1725 à Munich, où il exerce les fonctions de surintendant des Beaux-Arts, il crée de toutes pièces le « rococo » germanique. De lui sont les admirables « chambres riches » du palais royal de cette ville, ce spécimen peut-être le plus distingué du style Régence en Allemagne, en outre le *Residenztheater*, le château

d'Amalienbourg, qui, tous les deux, renferment des merveilles de décoration intérieure. Effner, Poppelmann, Neumann, Knobelsdorff, qui surgissent alors, sont des élèves de nos nouveaux architectes, dont ils appliquent scrupuleusement les principes. Effner a étudié en France et travaillé sous la direction de Cuvillié, Neumann, de même, a fait son apprentissage chez nous avec de Cotte et Boffrand. Knobelsdorf est l'architecte préféré de Frédéric II, lequel se montre aussi exclusivement « français » en matière d'art que dans la littérature. Il a livré pour lui les plans du célèbre palais de Sans-Souci. Les styles Louis XVI et Empire seront, à leur tour, importés de France, comme nous le verrons en esquissant l'histoire de la période suivante. Même prééminence absolue des produits français dans la sculpture et la peinture. Retenons que l'œuvre la plus admirée de la statuaire allemande du XVIIIe siècle tout entier, le monument équestre du Grand Électeur par Andreas Schlüter est, comme on l'a récemment établi, une imitation directe du Louis XIV de Girardon aujourd'hui détruit mais dont on a conservé une réduction[1]. Il était dans l'ordre des choses que le prince prussien, qui avait passé sa vie à se guinder sur les attitudes du Roi-Soleil, se fît aussi couler en bronze d'après une image de son illustre modèle. L'autre grand sculpteur « allemand » de l'époque fut un Belge d'Anvers, Tassaert, que Frédéric II fit venir de Paris où il résidait. Ce monarque employa, de plus, les Français Adam Cadet, Pigalle, Bouchardon, Guillaume Coustou, Lemoyne, Vassé. La peinture est soumise en partie à des influences italiennes, en partie à des influences françaises. Le peintre Rugendas imite Courtois; Tischbein le Vieux est un élève de Vanloo; Jacob von Schuppen se rattache à Largillière. C'est d'ailleurs un peintre parisien plutôt qu'un peintre allemand. Il fut mandé directement de notre pays, où il était installé, pour fonder l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. Les peintres indigènes sont peu estimés dans l'Allemagne francisée du XVIIIe siècle. Partout on veut posséder des Français formés à Paris. Louis Silvestre, crée à Dresde l'Académie des Beaux-Arts, décore les murs et les plafonds du « salon mathématique » du *Zwinger*, ainsi que le « Palais de Cour-

1. Hermann Voss, *Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen*, t. XXIX, p. 137.

lande » et le « Palais Japonais ». Un autre Français, Charles Hutin, dirige l'Académie des Beaux-Arts de Dresde jusqu'en 1776. A Berlin, Antoine Pesne occupe une situation analogue. Un Français encore, Nicolas le Sueur, lui succède dans ce poste. Avec Charles-Amédée Vanloo, son compatriote, il travaille pour Frédéric II. Liotard, Monnot, se rendent aussi en Autriche et en Allemagne. Les graveurs Amling, Frédéric Schmidt, Schmuzer, Preisler, Wille, qui ont étudié à Paris, et Chodowiecki lui-même[1], se meuvent entièrement dans le style des Gravelot et des Marillier. Un imprimeur viennois, Landerer, est envoyé à Paris, en 1775, par son gouvernement pour s'y perfectionner dans sa profession. L'art des belles reliures s'apprend chez nous. La reliure en veau est la reliure à la française[2]. Un Français, Mercier, est le premier qui ait confectionné des tapisseries à Berlin, ce qui lui a valu d'être chanté par Frédéric II. Bref, comme au XIIIe siècle, l'Allemagne est devenue une province artistique de la France. De 1758 à 1787 on relève le joli chiffre de 76 peintres allemands inscrits sur les registres de l'Académie de peinture de Paris, et ce n'est pas là tout, certainement, car une foule d'autres travaillent dans les ateliers privés. Ainsi Teucher reste douze ans à Paris, Schenau treize. Et, en outre, on fait venir directement de chez nous tout ce qui peut se transporter : statues, tableaux, bronzes, meubles, tapisseries, bibelots, bijoux, vaisselle, gravures. Déjà le Grand Électeur avait eu à Paris un correspondant chargé de lui procurer des objets de ce genre. Frédéric II, dans son palais de Sans-Souci, n'a autour de lui que des choses françaises. Le graveur allemand, Wille, fixé à Paris, renseigne l'Europe entière, notamment son pays d'origine, sur les événements artistiques de la capitale du goût. C'est le

1. Chodowiecki est le seul graveur, bien plus le seul représentant des arts du dessin, qui compte en Allemagne au XVIIIe siècle. Or, il n'est pas Allemand. D'origine polonaise d'une part, il a, d'autre part, pour grand-mère une Française de la Suisse romande. Il épouse une Française, vit dans un milieu exclusivement français à Berlin, de sorte que les types « si germaniques » qui figurent dans ses ravissantes gravures, les femmes surtout, représentent des gens portant les noms de Barez, Quantin, Rollet, Lecoq. Il a débuté comme peintre par l'imitation de Watteau et Lancret. Comme graveur il subit toute sa vie l'influence d'Eisen, de Cochin, de Marillier, de Moreau le Jeune. Enfin n'oublions pas qu'il a illustré plus de livres français dans l'original ou la traduction, que de livres allemands. Cf. G. Servières, *Gazette des Beaux-Arts*, nov. 1913, p. 372 et suiv.

2. *Franzband*, *Halbfranzband*, encore aujourd'hui.

Grimm de l'art. Il achète même des pièces de choix pour le compte des étrangers. En 1768 le marquis d'Argens peut écrire de Berlin : « Il paraît que bien des nations étrangères reviennent du préjugé où elles étaient que les Italiens aient produit les seuls grands peintres : elles commencent à rendre justice aux Français; et si elles conservent encore une trop grande prévention en faveur des anciens artistes italiens, il est certain qu'on ne saurait leur faire ce reproche quant à ce qui regarde les modernes; car elles sont très persuadées que les Italiens n'ont plus que des peintres médiocres; et la preuve qu'elles sont convaincues de cette vérité c'est que les peintres attachés aux différents souverains de ces pays sont tous français. Silvestre a été le premier peintre du roi de Pologne; Vanloo du roi d'Espagne, Pesne du roi de Prusse. Ce prince a montré son inclination pour nos peintres français : les superbes bâtiments qu'il a fait construire, dignes de la grandeur des Romains, sont remplis des ouvrages de nos Boulogne, de nos Caze, de nos Coypel, de nos de Troie, de nos Chardin, de nos Largillière, de nos Watteau et de nos Vanloo[1]. » Ce que d'Argens disait de la peinture on pouvait le dire de tous les arts sans exception. De nos jours encore les musées et les collections privées d'Allemagne regorgent des produits de cette noble et charmante période de notre passé artistique. L'Allemagne tout entière est un vaste conservatoire de chefs-d'œuvre français[2]. Né de l'idéal social de notre pays cet art gracieux et délicat du XVIIIe siècle, le plus fin et le plus joli que l'histoire connaisse, ne pouvait bien prospérer que sur notre sol où sa fécondité fut prodigieuse. Diderot fait remaquer avec raison que la France à elle seule, produit, de son temps, plus de peintres que l'Europe entière. C'est que justement l'Europe entière, et, dans l'Europe surtout l'Allemagne, se borne à recevoir de chez nous conceptions et modèles. Elle est le paravent sur lequel se joue la flamme brillante de notre foyer d'art[3].

1. *Examen critique des différentes écoles de peinture*, Berlin, 1768, p. 11.
2. Cf. Dussieux, *loc. cit.*, p. 147-242
3. Cf. outre l'ouvrage de Dussieux déjà cité : Wœrmann, *Geschichte der Kunst*, t. III, p. 401-531 ; P. Seidel, *Frédéric II et la peinture française de son temps*, Berlin, s. d. ; le même, *Gazette des Beaux-Arts*, 1891 ; Valabrègue, *l'Art français en Allemagne*, 1895 ; Humbert, *Gazette des Beaux-Arts*, 1888-1889 ; Locquin, *ibid.*, 1906 ; Servières, *ibid.*, 1911, 1912 ; Oulmont, *ibid.*, 1912, etc., etc.

XI

Dans ces magnifiques résidences de Benrath, de Wilhelmsthal, de Charlottenbourg, de Ludwigsbourg, de Nymphenbourg, de la Solitude, de Schönbrunn, où éclatent le marbre et l'or, qu'ornent des merveilles sculpturales, des fresques aux tonalités azurées, roses, souriantes, de grandes glaces bleuâtres encadrées de lumineux filets d'or; au milieu des parcs aux allées rectilignes, ornés de bassins et de jets d'eau, peuplés d'un monde éclatant de nobles divinités, que des élèves de Le Nôtre ont dessinés; parmi les terrasses majestueuses, les belvédères, les pavillons, les gloriettes, les faisanderies et les ménageries; dans ces palais et cette nature entièrement habillés à la française, ce fut aussi la vie française qui étala ses fastueuses splendeurs et ses charmantes séductions. Si, les Mémoires des contemporains à la main, nous pouvions parcourir ces galeries muettes aujourd'hui, errer le long de ces murailles de verdure que la nouvelle Allemagne contemple avec étonnement, c'est toute l'existence délicate et polie de Versailles, de Marly, de Trianon qui renaîtrait à nos yeux. Des courtisans nous apparaîtraient juchés sur de hauts talons rouges, vêtus de riches pourpoints de soie et de velours, couverts de rubans et de dentelles, coiffés du galant tricorne sur les boucles de leurs perruques poudrées, conduisant aimablement des dames aux visages affinés, à l'aise dans leurs fontanges ou leurs paniers, occupées à balancer du bouts des doigts leurs éventails d'ivoire décorés de scènes champêtres; nous assisterions à leurs promenades enjouées autour des pièces d'eau, nous entendrions le bruit léger de leurs conversations et de leurs rires, mêlé au froufroutement des étoffes de luxe; nous pourrions les suivre jusque dans les théâtres de verdure qui les attendent et où on va jouer la *Pêcheuse* de Monsieur de Gœthe, les accompagner à leurs carrousels persans ou turcs, prendre part à leurs réunions cérémonieuses dans les salons brillamment éclairés par des lustres massifs, ou encore aux festins pétillants d'esprit et de champagne doré, où les rires fusant des gorges décolletées, l'éclat des visages malicieux, les mille jeux de la lumière réflétée par les cristaux, nous donneraient l'illusion de revivre les soirées de la Régence ou du règne de Louis XV. Et, par-

tout, nous reconnaîtrions les choses, les usages, les façons de chez nous. La musique gracieuse qu'on écoute dans les salons ou au pied de la rampe, c'est celle de nos opéras et de nos opérettes, c'est du Perrin, du Lulli, du Collasse, du Marais, du Campra, du Rameau. L'opéra italien, longtemps tout-puissant, a dû, en effet, céder peu à peu le pas aux légères fantaisies de nos compatriotes qui, mieux que personne, savent adapter leurs airs caressants et berceurs aux féeriques visions d'une mythologie spirituelle et capricieuse comme aux merveilleuses imaginations de l'Arioste et du Tasse. Le rôle de notre musique dans l'Europe entière a été plus considérable qu'on ne le croit d'ordinaire. La musique de violon a été renouvelée par les Français Sénaillé, Aubert le Vieux, Leclair; la musique de piano par le grand Couperin qu'admirait Bach. L'orchestration moderne date de Lulli et de Rameau. Il y a plus. La France a non seulement introduit dans l'art musical, dès le début de cette période, plus de simplicité, de naturel et de vérité, mais elle a encore tendu sans cesse à réaliser l'union intime de la musique et de la poésie, dont les Italiens ne s'étaient pas souciés. Le premier pas dans cette voie a été fait par Lulli, sous l'influence de la grande tragédie de son temps, qui conférait à la poésie une dignité qu'on ne pouvait plus ignorer. Le second a été fait par le génial Rameau, le rénovateur le plus puissant de l'art musical jusqu'au Romantisme, le maître dont dépendront directement Glück, Haydn, Mozart et Beethoven pour ne nommer que ceux-là. Mais, à côté de lui, Dubos, Batteux et, plus tard, Diderot et Rousseau, préconisaient en termes non équivoques le retour à la nature et la fusion nécessaire dans le drame musical, de l'harmonie, de la poésie et de la danse. L'idée du *Gesamtkunstwerk*, que Wagner fort longtemps après Glück devait essayer de réaliser, est une idée française. La musique allemande, bien que soumise encore pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle à la tutelle de l'art italien, a réalisé ses progrès décisifs et s'est retrouvée elle-même en suivant les Français. Ce sont les idées de nos théoriciens, qu'on retrouve dans le *Dictionnaire* de Sulzer. Le *Traité de l'harmonie*, de Rameau est à la base du *Tentamen* d'Euler, du *Manuel de basse continüe* de Marpurg, des œuvres de Daube et de Kirnberger. Déjà Froberger et Muffat au XVIIe siècle, Reinhart Kaiser, au début du XVIIIe, avaient subi l'influence de nos compositeurs. Le mélodrame musical est venu un peu plus tard en Allemagne de

chez nous, où le *Pygmalion* de Rousseau l'avait mis à la mode. Gœthe a été conduit par des exemples français à écrire ses *Singspiele* qui utilisent, par dessus le marché, directement des modèles français[3]. L'opérette allemande est un emprunt fait à notre civilisation. Christian Félix Weisse et Adam Hiller l'ont introduite dans l'Allemagne centrale particulièrement à Leipzig, tandis que Marchand l'acclimatait dans l'Allemagne du sud. Le premier n'a pas adapté moins de cinq œuvres françaises, le dernier a traduit le *Zémor et Agor* de Grétry et un ouvrage de Baligand. Le plus grand maître allemand du XVIIIe siècle, Glück, s'est émancipé des méthodes italiennes en s'appuyant sur l'enseignement et la pratique de nos maîtres et notamment de Rameau. Avant de se rendre en France, il introduisait déjà dans ses *Amours champêtres*, nouvellement rendus au jour, des airs populaires français. Son *Orphée* et son *Alceste* sont composés dans le style inauguré par Rameau. Ensuite il vient se fixer à Paris — fait symbolique en l'occurrence — et c'est là qu'il produit, en communion intime non seulement avec la pensée de Rameau, mais avec l'inspiration de nos grands tragiques et surtout de Racine, ses chefs-d'œuvre si pleins de noblesse, de vie intérieure, de grâce française : l'*Iphigénie en Aulide* (1774), l'*Armide* (1777), l'*Iphigénie en Tauride* (1779). Mais c'est à Paris aussi que Mozart a eu la révélation du grand style de l'opéra et de l'importance des chœurs. Avant d'y venir, il avait, dans son *Bastien et Bastienne*, montré qu'il connaissait parfaitement notre musique. A plusieurs reprises il a remanié des chansons populaires françaises. Son *Mariage de Figaro* et son *Don Juan* trahissent pour le moins autant des influences françaises que des influences italiennes. A une époque où la musique allemande, régénérée pourtant de fond en comble au XVIIe et au XVIIIe siècle par l'action de nos maîtres, commençait à regarder de très haut son ancienne initiatrice et n'hésitait pas à se proclamer foncièrement indépendante et germanique, comme la littérature et l'art, sous l'influence du nationalisme romantique, Gœthe, qui avait été témoin de ses débuts, croyait devoir la rappeler à la modestie. Après avoir énuméré tout ce qu'elle devait à la musique française dans le domaine du drame notamment, et fait allusion en particulier au rôle décisif de l'intermédiaire Marchand, il écrivait : « A partir de ce moment l'histoire de l'opéra

1. Voir *Dichtung und Wahrheit*, l. XVII.

allemand peut être exposée d'une manière continue. Peut-être un collaborateur de la *Musikalische Zeitung*, qui aura participé aux événements de cette époque et en aura conservé le souvenir, voudra-t-il nous en donner une esquisse en raccourci. Il en ressortirait une fois de plus, que les Allemands ne sauraient rien faire de plus baroque que de se renfermer dans le cercle de leur production indigène en se figurant, à tort, qu'ils vivent sur leurs richesses propres. Ce serait oublier tout ce qu'ils ont reçu depuis un demi-siècle des peuples étrangers et leur empruntent encore chaque jour. » Mais la musique de société elle-même, celle qui se jouait dans les salons sur le violon, le clavecin et la flûte, et accompagnait les romances d'amour maniérées et doucement mélancoliques du temps, était de provenance française. C'est en s'inspirant de notre « chanson » que, vers le milieu du XVIII[e] siècle, à Berlin, Marpurg et Krause ont revouvelé la musique du *lied* allemand, et lui ont rendu la fraîcheur, le naturel, qui feront désormais tout son charme [1]. Déjà, on s'en souvient, au XVI[e] siècle, c'était sur les airs du Français Goudimel — le maître de Palestrina et de Nanini — que les Allemands avaient chanté leurs psaumes et, antérieurement encore, le chant à plusieurs voix, le *Gesellschaftslied*, leur était venu de chez nous. Il est curieux de constater que le peuple qui revendique avec raison l'instinct musical comme un de ses dons naturels les plus certains, a été, en fait, non seulement initié à la musique — au XII[e] siècle, on s'en souvient — mais guidé dans une bonne partie de son développement musical par notre pays. L'explication est la même ici que pour le lyrisme et la philosophie : des dons éminents, certes, mais nul esprit d'initiative. Français aussi sont les ballets que des maîtres, mandés à grands frais de Versailles ou de Paris, viennent organiser à Ludwigsbourg, à Vienne, à Dresde et ailleurs [2]. Les danses : menuet, gavotte, pavane, musette, bourrée, gaillarde, passe-pied, sont importées, comme au moyen âge, de notre France. On en peut dire autant des carrousels et des jeux aristocratiques. L'escrime, notamment,

1. Rochus von Liliencron, *Deutsche Musikgeschichte*, *Pauls Grundriss*, t. III (1900), p. 588-589, 595-599; K. Kautsky, *Musikgeschichte des* XVII[e] *und* XVIII[e] *Jahrhunderts*, p. 43-49, 54-61, 70, 72, 73-79, 84-91, 104, 126-127, 145, 147-154, 158, Dussieux, *loc. cit.*, p. 55, 83-84, etc., etc.

2. Ballets, mascarades, sérénades se sont introduits de France en Allemagne au début du XVII[e] siècle, tout d'abord à la cour de Stuttgart. Koberstein-Bartsch, *loc. cit.*, II, 272-273.

est toute française dans l'Allemagne du XVIIe et du XVIIIe siècle. C'est de nouveau à l'école des mœurs françaises que les Allemands apprennent à se tenir à table, à causer, à évoluer dans un salon. Malgré les clameurs de Moscherosch ils adoptent la fourchette, la cuiller françaises, les menus, l'art de servir et de découper, l'ordre des plats, les entremets, l'étiquette de nos repas, et renoncent aussi bien à essuyer leurs couteaux sur leur manche, comme ils le faisaient encore au début du XVIIe siècle, qu'à rouler sous la table après les séances de beuverie [1]. L'usage du café, du thé, du chocolat [2], du champagne, des desserts et des hors-d'œuvre, une foule de mets et de pâtisseries s'introduisent de chez nous. Les articles de toilette : flacons d'essence, savonnettes, parfums, sels, poudres, les ustensiles les plus élémentaires de l'hygiène sont révélés aux Allemands par l'influence française. L'ambassadeur de Louis XIV auprès du Grand Électeur, de Rebénac, ayant fait cadeau à la seconde femme de celui-ci, une Allemande pur sang, d'une toilette et de divers objets du même genre, destinés à gagner à la cause française le cœur de l'électrice, Mme de Rebénac se vit obligée de lui expliquer l'usage « d'une foule de choses qui accompagnaient la toilette » et que la bonne princesse n'avait apparemment jamais vues [3]. Dès la seconde moitié du XVIe siècle les lamentations des pamphlétaires gallophobes, nous apprennent que toute l'armature, toute l'organisation de la vie aristocratique allemande est française. « Aujourd'hui, déplore l'un d'eux, tout doit être français : la langue, les vêtements, les aliments, le mobilier, les danses, la musique, les maladies elles-mêmes... La plupart des cours allemandes sont ordonnées à la française et quiconque y veut obtenir un emploi doit savoir le français et avoir vécu à Paris... » La civilisation française prend l'aristocrate allemand à son lever et ne le laisse qu'à son coucher. A peine debout il tombe entre les mains de son valet de chambre français qui l'habille, de son coiffeur

1. En 1624, les officiers impériaux invités à la table de leur souverain se voient au préalable distribuer des instructions énumérant les grossièretés à éviter à table.

2. Liselotte, la seconde femme de Monsieur, et qui était, on le sait, une Allemande, est tout étonnée de trouver en usage à Versailles ces produits inconnus dans son pays et qui lui inspirent une méfiance invincible. « De ma vie, écrit-elle, je ne boirai de thé, de café ni de chocolat. » Steinhausen, *Gesch. der deutschen Kultur*, p. 628.

3. Waddington, *Le Grand Electeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg*, t. II, p. 469.

français qui le frise, le rase et le poudre, puis il reçoit son tailleur français qui étale devant lui de nouveaux vêtements à la dernière mode de Paris, son maître de langue, son professeur de maintien, de danse, de flûte, tous Français, qui font la toilette de son esprit et de ses manières; il faut ensuite qu'il s'entretienne avec son chef français du menu du jour, voie son décorateur, ses jardiniers français qui ont à lui proposer divers arrangements pour la prochaine fête, son piqueur et son maître d'équipage français qui veulent préparer une chasse à courre dans le style de Versailles, son impresario français qui désire lui soumettre un projet de ballet pour recevoir dignement l'Altesse du voisinage dont on attend la visite. « La France a fait bien des progrès, la France a réalisé cette merveille que nombre de pays et de peuples s'occupent de la singer », s'écriait déjà Logau vers le milieu du XVIIe siècle. Qu'aurait-il dit cent ans plus tard!

XII

Le même Logau déclarait avec amertume à ses compatriotes : « Les vêtements à la mode entraîneront les idées à la mode. Qui se transforme extérieurement se transformera aussi intérieurement. » Il avait mille fois raison. Avec les usages français les idées françaises passèrent le Rhin. Ces idées nous les connaissons. Elles étaient en contradiction absolue avec les principes de l'ancienne bourgeoisie allemande. Celle-ci avait été commerçante, utilitaire, volontiers pantagruélique. Les générations que forma l'idéal français virent dans le gentilhomme oisif, uniquement épris de belles actions militaires et de jouissances mondaines, littéraires, artistiques, habitué à vivre à la cour sous le sceptre de la grâce féminine, la plus haute forme du développement humain. Au marchand affairé, cupide, ripailleur, succéda le « cavalier » préoccupé de plaire à son prince et à sa dame, maître de ses gestes, de ses paroles, de ses sentiments, fait pour la guerre et les divertissements de société, beau joueur, capable de se ruiner comme de donner sa vie en souriant. Ou, du moins, ce fut bien là le type social qu'on prétendit réaliser désormais, s'il n'est pas certain qu'on y soit toujours parvenu. La recette de cette *galante conduite*, on la trouvait soit dans la lecture des ouvrages français, soit dans la

fréquentation des milieux français. Comme au XIIe et au XIIIe siècle, en effet, les livres qui venaient de chez nous, principalement les romans et les pièces de théâtre, servaient en Allemagne de véritables codes du savoir-vivre fournissant des règles de tenue pour toutes les circonstances de la vie. L'*Amadis* français du XVIe siècle exerça à cet égard une influence extraordinaire chez nos voisins, où il devint pour ainsi dire le bréviaire mondain des nobles et des bourgeois. Nul livre n'y fut plus répandu que celui-là. La vente en dépassait celle des pamphlets de Luther. On l'appréciait à cause « des conversations et lettres d'une fine et aristocratique courtoisie qui, agréablement et doucement, passait dans l'âme des lecteurs ». Grimmelshausen, au XVIIe siècle, avoue qu'on le pratiquait « pour en tirer des compliments ». Un résumé, fait en France également, de la version en vingt-quatre livres, et qui avait paru en 1560, fut traduit en allemand sous le titre de *Trésor des beaux et délicats discours et messages*[1]. Au début du XVIIe siècle l'*Astrée* de d'Urfé représenta de même pour les Allemands une sorte de manuel de l' « honnêteté[2] ». Les œuvres de Mlle de Scudéry, de la Calprénède, de Gomberville, et plus tard nos comédies et tragédies, remplirent le même office. Il ne faut pas oublier non plus les publications périodiques, comme le *Mercure galant* ou l'*Espion des cours*, qui renseignaient les gens de qualité, en Allemagne et ailleurs, sur tous les « potins » qu'il était de bon ton de connaître. Mais, en outre, dès la fin du XVIe siècle, on voit apparaître au delà du Rhin, toute une littérature de guides du « parfait homme de cour », qui puisent leurs préceptes dans nos romans et nos ouvrages dramatiques contemporains. A cinq cents ans de distance les « moralistes » du XIIe et du XIIIe siècle retrouvaient des successeurs. A Thomasius de Zirclaria correspond même un Thomasius de Leipzig. Le *Discours sur l'imitation des Français* du second fait pendant à l'*Hôte welsche* du premier. Seulement les courtisans de Versailles y ont pris la place des beaux seigneurs de Troyes ou de Blois. L'histoire semblait se répéter. Et, comme alors aussi, on se

1. On trouvera d'autres détails sur cette période dans l'article de M. Steinhausen intitulé : *Die Anfänge des französischen Literatur-und Kultureinflusses in Deutschland in neuerer Zeit* (*Zeitschrift fur vergleichende Literaturgeschichte*, t. VII, 1894).

2. En 1624, en pleine guerre de Trente Ans, environ cinquante personnes de haute naissance écrivent à d'Urfé pour l'informer qu'elles ont fondé une société de bergers galants selon les principes de l'*Astrée*.

croyait obligé de voyager en France, de se faufiler à la cour de nos rois, de regarder et de noter avec soin tout ce qui s'y passait, conformément aux recommandations minutieuses que donnait, en l'an de grâce 1600, le *De peregrinatione gallica utiliter instituenda* de maître Thomas Erpenius. Le but de ces voyages, qui sont devenus un rite obligatoire au XVIIe et au XVIIIe siècle pour tout noble allemand, ainsi que nous l'avons fait remarquer, est de permettre l'acquisition d'une « bonne conduite » et de faire oublier les « grossiers *mores patrios* » selon l'expression d'un autre de ces manuels. Mais, à l'intérieur même du pays, on se préoccupe de créer sur le modèle de nos « académies » des collèges où les fils des princes et des nobles puissent apprendre à vivre et à sentir en aristocrates. Ces instituts comme le *Collegium illustre* de Tubingue, le *Collegium Mauritianum* de Cassel, les *Ritteracademien* de Lunebourg, de Wolfenbuttel, d'Erlangen, de Brandebourg, de Berlin, de Liegnitz, sont fondés par des princes particulièrement gagnés aux idées françaises. On se propose d'y former les jeunes gens non seulement « aux arts et aux langues », mais encore « aux usages et aux vertus chevaleresques ». Le futur « cavalier » y apprend donc, en général sous des maîtres français, outre les pratiques qu'il n'est pas permis à un homme du monde d'ignorer, telles que l'escrime, l'équitation, la chasse, le jeu du ballon, la danse, la façon de saluer et de tourner un compliment, et les connaissances théoriques jugées indispensables dans sa condition, les principes moraux qui règleront toute sa conduite. Ces principes sont ceux que, déjà au moyen âge, notre civilisation avait introduits en Allemagne ; la « mesure », le respect des dames, le culte de l'honneur. Le rôle social de ces nouveaux sentiments s'affirme dans la vie courante, notamment par l'apparition de la « galanterie » et l'usage des duels — usage qui, si allemand qu'il paraisse, n'en a pas moins été importé d'Italie ou de France chez nos voisins au début du XVIIe siècle — mais aussi dans l'art et dans la littérature. En dehors même des influences directes d'ordre technique qu'elles supposent, des créations comme le palais de Sans-Souci, l'œuvre gravé de Chodowiecki, la statue du Grand Electeur par Schlüter, l'*Iphigénie*, le *Tasso* de Gœthe, la *Marie Stuart* de Schiller, les romans de Wieland, seraient impensables sans le travail d'affinement social et moral accompli en Allemagne, depuis le début du XVIIe siècle, par l'action de nos mœurs et de nos idées. C'est

dans les plus nobles conceptions de la vie aristocratique à la française, que ces pousses élégantes ont leurs racines, tout comme au XIIe et au XIIIe siècle les poèmes d'Hartmann d'Aue, de Wolfram d'Eschenbach, de Gottfried de Strasbourg, les belles cathédrales gothiques du Rhin et les figures de Bamberg, de Freiberg ou de Strasbourg. Il faut le dire et le redire, les notions qui dominent la morale idéaliste allemande du XVIIIe siècle, lui ont été, comme la *Höfescheit* au moyen âge, entièrement transmises par notre civilisation. C'est aux seules époques où l'influence française a prévalu en Allemagne que les notions d' « honneur », de « mesure », d' « amour respectueux » y ont joué un rôle *social* décisif et universel. Spontanément ce pays s'était toujours prononcé, nous le savons, pour l'utilitarisme, l'individualisme, la subordination complète de la femme à l'homme. Nous aurons, d'ailleurs, l'occasion de constater que, pas plus dans la période moderne que dans la période ancienne de notre influence, ces principes n'ont été acceptés sans résistance par les Allemands, et que, par exemple, il leur a été très difficile, au XVIIIe siècle aussi bien qu'au XIIIe, d'admettre que la femme pût cesser d'exprimer la première ses sentiments amoureux à l'homme. La réaction « nationale » dite du *Sturm und Drang* sera dirigée, de même que celle des réalistes de l'école de Neidhart, principalement contre ces conventions aristocratiques françaises. Il faut donc considérer comme une rencontre heureuse — si c'est simplement une rencontre — que, dans le *Camp de Wallenstein* de Schiller, ce soit un Wallon, un Français, qui représente la conception idéaliste du métier des armes et formule ces belles déclarations où la noblesse de la vie guerrière, régie par la loi suprême de l'honneur, éclate si magnifiquement[1]. Bien malgré elle, au XVIIe et au XVIIIe siècle, ainsi qu'au XIIe et au XIIIe, la pratique et rude race germanique a dû courber le front sous la suprématie de quelques termes

1. Après son *Siège de Calais* de Belloy reçoit une lettre de Frédéric II où celui-ci le félicite de l'effet produit par sa pièce « dans les pays même où l'on ne sent rien » et l'engage à continuer sa prédication idéaliste dont il attend le plus grand bien pour cette Allemagne où il est « las de faire des héros à coups de bâton ». En 1817 une nouvelle du Romantique Brentano met en scène un jeune soldat allemand qui revient de France la tête pleine du sentiment de l'honneur. « *Als er zum ersten male aus Frankreich zurückkam, erzählte er allerlei schöne Geschichten, aber immer war von der Ehre dabei die Rede... Der Ulane erzählte von den Franzosen, und als der Vater und Stiefbruder sie ganz schlecht machen wollten, sagte der Ulane : Vater, das versteht Ihr nicht, sie haben doch viel Ehre im Leibe*, etc... »

jusque-là fort peu usités chez elle. N'était-ce pas lui demander beaucoup, un siècle après les triomphes mondiaux des marchands de la Hanse et des banquiers de Nuremberg ou d'Augsbourg, au lendemain des exploits du *Raubrittertum*, et au sortir des séances où Rosenplüt et Folz avaient dilaté sa rate et cultivé son goût par les moyens que l'on sait, que de l'inviter à mettre au second rang dans son estime la possession des richesses matérielles et à reconnaître la supériorité que confèrent les sentiments délicats, le respect de la faiblesse, le désir de plaire, l'enthousiasme pour les causes désintéressées? Mais ce n'est pas seulement à l'utilitarisme, à la *Völlerei*, et au *Grobianismus* du XVe et du XVIe siècle que l'influence française déclara la guerre. Elle mit fin aussi à ces interminables querelles théologiques, qui, depuis si longtemps, jetaient les uns contre les autres, catholiques, luthériens et calvinistes, et faisaient ressembler l'Allemagne à une cage de fauves rugissants. De même elle bannit d'un geste impérieux la *Schulfüchserei*, ce lourd pédantisme de l'époque antérieure qui avait débordé en d'innombrables in-folios parfaitement indigestes et inutiles [1]. La charmante souveraine de la société nouvelle, la femme, ne voulait autour d'elle ni fanatiques ni pédants. Il était entendu qu'en sa présence les querelles théologiques et les discussions d'école devaient cesser. Ce n'était pas par de tels divertissements que les hommes pouvaient prétendre conquérir ses bonnes grâces et amener sur ses lèvres le sourire qui allait être désormais leur plus douce récompense et le témoignage infaillible qu'ils étaient sur le droit chemin. Pour le galant cavalier cultivé à la française, ou simplement pour l' « honnête homme » l'*Aufklärung*, c'est-à-dire un rationalisme tolérant, ennemi de la seule intolérance, et une conversation alerte, vivante, intéressante, étaient de rigueur. Dans les centres où nos mœurs s'imposèrent tout particulièrement, à Leipzig et à Berlin par exemple, le ton général fut bientôt entièrement « laïque » et

1. Steinhausen, *Geschichte der deutschen Kultur*, p. 614 et 623. « Il est antihistorique de ne voir dans l'adoption de la culture française moderne que dommage et abaissement. Au contraire la culture étrangère a rendu à la culture allemande la liberté de ses mouvements en la délivrant des chaînes théologiques. Ce que l'on nomme, au sens le plus large du mot, *Aufklärung*, la liberté et l'indépendance de la formation intellectuelle, le fond de l'esprit moderne, en dépendent directement. Le joug latin et théologique pesait jusque-là plus lourdement presque qu'au moyen âge. C'est seulement à l'école de l'étranger que l'Allemand a appris à se rebeller contre lui. »

mondain, les événements littéraires et artistiques faisant, comme chez nous, le fond de tous les entretiens. Lorsque le jeune Gœthe, que sa mère, le pieuse Frau Rat, avait élevé dans la lecture de la Bible et de la *Messiade* de Klopstock, arriva dans la première de ces villes, pour y suivre les cours de l'Université, on le trouva ridicule et suprêmement provincial. Quelques années auparavant l'étudiant Lessing, fils de pasteur par-dessus le marché, et tout frais émoulu de son séminaire de Sainte-Afra, s'était lui-même senti dépaysé dans la « galante » cité et avait éprouvé le besoin d'y refaire son éducation, en apprenant l'escrime, l'équitation, la danse, en se mêlant au monde des théâtres. Dans une œuvre de cette période, le *Jeune Savant*, il raillait sans pitié sa gaucherie et son pédantisme d'antan. Nous verrons plus loin qu'il était aussi, à ce moment-là, un admirateur convaincu de nos classiques. L'*Aufklärung* s'était implantée, en effet, à Leipzig, avec l'influence de nos mœurs aristocratiques et de notre littérature classique, grâce aux efforts de Gottsched, le disciple de Corneille, de Boileau et de Voltaire, qui avait traduit en même temps le *Dictionnaire* de Bayle et les œuvres de Fontenelle. A Berlin, ce fut aussi l'invasion de nos idées sous le règne de Frédéric II qui la mit à la mode. Deux amis de Lessing, Moïse Mendelssohn et Frédéric Nicolaï, devaient faire de cette ville, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la citadelle de l'esprit nouveau. Mais partout il en était de même. A Vienne l'*Aufklärung* triompha avec l'avènement de Joseph II, dont on sait la dévotion pour nos « philosophes ». Il y avait longtemps à cette date que dans toutes les cours allemandes, y compris les cours ecclésiastiques des bords du Rhin, dans les milieux aristocratiques et dans la haute bourgeoisie, elle était à l'ordre du jour. Il importe de noter que ce fut un des effets les plus certains de la pénétration de nos mœurs, dans les temps modernes comme au moyen âge. L'Allemagne du XVIe siècle avait laissé les questions religieuses envahir tout le champ de l'activité morale de la nation. Le *Sturm und Drang* et le Romantisme réhabiliteront la sentimentalité religieuse et déclameront contre l'*Aufklärung*. Dans les milieux luthériens cette laïcisation de la vie intellectuelle et sociale par l'influence française, sera un des griefs les plus violents que l'on invoquera contre elle. Réaction protestante et réaction nationaliste iront toujours de pair en Allemagne. Le grand ennemi de nos idées Frédéric-Guillaume Ier de Prusse a fait expulser le philosophe Wolf, dis-

ciple de Leibniz, par ses pasteurs, et Lessing qui, en tant que « philosophe », dépend entièrement de Bayle et de Voltaire, a dû subir les assauts acharnés du parti luthérien orthodoxe conduit par Goeze. On peut même dire que ce sont ces persécutions de dévots qui l'ont conduit au tombeau. Le courant teuton qui traverse tout le XVIII[e] siècle, en opposition avec les tendances qui viennent de chez nous, et que représentent Haller, Bodmer, Breitinger, Klopstock, Lavater, en attendant les *Stürmer und Dränger*, est un courant luthérien et même piétiste. Ce n'est donc pas de la Réforme, comme le soutenait Treitschke, qu'est sortie en Allemagne la liberté de penser. C'est un cadeau de l'influence française[1]. Le premier grand nom qui la symbolise est celui de Leibniz l'écrivain français, le disciple de Descartes, l'homme qui, avec Bossuet, Huet et Pellisson, avait essayé de réconcilier catholiques et protestants. Après lui, c'est son élève Wolf qui prend la direction de ce mouvement. Mais déjà Bayle, Fontenelle et Voltaire ont doublé ce premier apport français d'un afflux d'idées plus irrésistible encore. Les *Aufklärer* les plus influents du XVIII[e] siècle en Allemagne, Frédéric II, Lessing et Nicolaï, sont moins des sectateurs de Wolf que des lecteurs du *Dictionnaire* et de l'*Encyclopédie*. Bientôt, à la tolérance religieuse, s'ajouta encore, grâce à l'influence française, la tolérance nationale, le cosmopolitisme. Il faut faire au sujet de cette disposition d'esprit, dans laquelle on a voulu voir le caractère par excellence de l'ère classique allemande, les mêmes observations qu'à propos de l'*Aufklärung*. Ce n'est pas non plus un phénomène originairement germanique. C'est une importation étrangère. Si Mme de Staël avait connu un peu mieux l'histoire du pays qu'elle prétendait révéler en 1813 aux Français, elle aurait su que la disposition spontanée, permanente et caractéristique de l'âme allemande avait toujours été le nationalisme de race et de langue[2]. C'est même là un des sentiments que l'Allema-

1. C'est évidemment Descartes qui, en érigeant la *raison* en souveraine arbitre de ce que nous devons accepter ou refuser, l'a fondée le premier — quelles que fussent ses réticences — en même temps que la philosophie moderne. Elle ne pouvait pas sortir de l'opposition d'une interprétation des Ecritures à une autre ou du conflit de deux textes. Qui donc a jamais prétendu que l'arianisme et le socinianisme avaient inauguré la liberté de penser? Wolf lui-même reconnaissait avoir été amené à penser par la lecture des ouvrages de Descartes. Or, Wolf est l'homme qui a le plus fait en Allemagne au XVIII[e] siècle, pour propager l'idée de tolérance et de libre examen.

2. A. W. Schlegel, qui a « nationalisé » pas mal d'autres importations

gne a le plus certainement inoculés au monde moderne. La seconde moitié du moyen âge, le *Sturm und Drang*, le Romantisme, l'ère contemporaine, l'ont éprouvé et manifesté à un très haut degré, et ce sont là les périodes « allemandes » de l'histoire de la civilisation de nos voisins. Au contraire, c'est lorsqu'elle a subi le plus fortement l'influence de nos idées et de nos mœurs, soit au XIIe et au XIIIe siècle d'une part, au XVIIe et au XVIIIe de l'autre, que l'Allemagne a été cosmopolite, comme l'était alors chez nous l'opinion publique, et elle ne l'a été qu'à ces moments-là. Le cosmopolitisme, dans la France aristocratique et classique du temps de Louis XIV et de Louis XV, était, comme dans la France courtoise de l'époque de Philippe Auguste et de saint Louis, la conséquence naturelle et directe de toute une série de causes qui n'existaient pas en Allemagne et ne pouvaient pas y exister[1]. Eminemment sensible aux idées générales, éprise d'uniformité, plus accessible aux traits communs qui rapprochent les hommes qu'aux caractères particuliers qui les séparent, et, précisément pour cela, habituée à imposer autour d'elle ses façons de penser et d'agir, la civilisation de notre pays a toujours conçu, lorsqu'elle a été livrée à elle-même, les lois, les institutions, les progrès les plus divers sous leur aspect universel, parce qu'elle était foncièrement rationaliste, tandis que l'Allemagne, plus enfoncée dans l'instinctif et le sentimental, d'ailleurs passive, et en état perpétuel de défense contre les influences étrangères, obligée par suite de reporter sans cesse son attention sur ce qui constituait son originalité propre, a été d'ordinaire surtout attirée par les aspects indivi-

étrangères écrivait de même, en 1804 : « Le cosmopolitisme est le véritable trait national de la race allemande ». C'est en contradiction avec tout ce que l'on sait de l'histoire morale de l'Allemagne. Schlegel a érigé en règle générale un état d'esprit momentané, imposé par des influences extérieures.

1. Le cosmopolitisme des écrivains français du XVIIe siècle est tout aussi prononcé que celui de leurs successeurs du XVIIIe, mais moins conscient. A aucun moment on ne surprend chez eux le sentiment qu'ils font partie d'une nation particulière, laquelle s'oppose aux autres par tel ou tel caractère. Au XVIIIe siècle le cosmopolitisme est partout, de l'abbé de Saint-Pierre à Condorcet. Une simple femme du monde comme Mme du Deffand écrit : « Soyez bien persuadé que si ma naissance me rend française je n'adopte pas les sentiments de ma nation ». Elle écrit cela à son ami Horace Walpole, en 1779, au moment où la France est en guerre avec l'Angleterre. La Révolution elle-même n'a conçu la lutte contre l'étranger que comme une lutte contre les tyrans. Il n'y a pas un seul accent de nationalisme dans la *Marseillaise*. Sur le patriotisme français, tout semblable, de l'époque des Croisades, voir nos *Origines de l'influence française en Allemagne*, t. I, p. 360 et suiv.

duels qui isolent les êtres humains. Aussi, dans chacune de ses révoltes contre la tutelle française, a-t-elle opposé le sentiment nationaliste au cosmopolitisme, comme l'étude du *Sturm und Drang* et du Romantisme nous l'enseigneront. Donc, tandis qu'en Allemagne le cours régulier de toute la civilisation antérieure avait tendu, ici encore, à l'affirmation de l'individu en face du corps social, des nationalités devant l'humanité, du particulier contre le général, ce que notre seconde apogée comme la première lui enseignait dans les rapports sociaux, intellectuels, mondains, c'était la supériorité du général sur le particulier, de l'humanité sur les nationalités, du corps social sur l'individu. Pour l'être humain éduqué à la française la règle suprême tenait dans ces simples mots si expressifs et si pleins : « ne se piquer de rien », en d'autres termes, éviter d'étaler son « moi », comme nous dirions aujourd'hui, garder pour soi la conscience de ses avantages, se mettre au niveau des autres, s'effacer devant eux. Le principe de toute tolérance était renfermé dans cette formule, qui représente au moins autant une conception sociale et morale qu'un précepte de politesse, et repose en dernière analyse sur la constatation très juste que la première condition de toute vie en commun est la limitation des fantaisies de l'individu. De là découlait toute l'organisation intérieure de l'homme, extérieure de la société, telle que l'envisageait le génie français. Maître Thomasius de Leipzig avait donc parfaitement raison, lorsque, pour régénérer ses Allemands et les mettre à même d'égaler un jour les Français, il leur recommandait, en leur proposant ceux-ci pour modèles, « de se préoccuper d'acquérir honnêteté, science, beauté d'esprit, bon goût et galanterie », ajoutant que, « lorsqu'on assemble tous ces traits, il en résulte finalement un parfait homme sage, c'est-à-dire un homme parfaitement sensé qui, dans le monde, peut être employé à des affaires délicates et importantes ». Maître de lui, selon la belle expression de Corneille, l'homme pouvait être le maître de l'univers.

XIII

Dans la phrase de Thomasius que nous venons de reproduire, la plupart des substantifs exprimant les qualités que l'auteur préconise à ses Allemands sont français. Comme au

moyen âge, l'invasion des mœurs et des usages de notre pays se traduit par un apport énorme de termes venus de notre langue et dont l'étude permet d'apprécier exactement la portée et le sens de l'influence générale exercée au delà du Rhin par notre civilisation. La conquête des pays allemands par le français, au XVIIe et au XVIIIe siècle, rappelle exactement ce qui s'était passé au XIIe et au XIIIe. A vrai dire, si notre langue avait perdu du terrain chez nos voisins dans la seconde moitié du moyen âge, elle n'avait jamais été complètement oubliée par eux, tant s'en faut. Toujours les hautes classes lui étaient restées fidèles. Il ne faut pas oublier, qu'en pleine période de réaction bourgeoise et nationale, l'Allemagne à été gouvernée par deux empereurs entièrement français d'éducation, Henri VII de Luxembourg et Charles IV de Bohême. Un siècle plus tard la civilisation bourguignonne, qui représentait la quintessence de la civilisation française d'alors, entrait victorieusement en Allemagne avec la princesse Marie, fille du Téméraire, qui épousa, on le sait, Maximilien Ier d'Autriche, « le dernier des chevaliers ». Ce souverain rédige déjà sa correspondance en français. Avec Charles-Quint nouveau progrès. Le français est l'idiome préféré de ce Flamand. Il s'en sert dans ses rapports avec les princes allemands qui, peu à peu, prennent l'habitude de lui répondre dans cette langue. A ses yeux, l'allemand n'est bon que pour s'adresser aux chevaux. Cependant, à cette époque, notre parler est encore concurrencé en Allemagne par l'italien et l'espagnol, auxquels les cours du sud, celles de Vienne et de Munich entre autres, à cause de l'influence des Jésuites, resteront longtemps attachées. Mais, très vite, le français acquiert la prééminence. Dans l'ouest, le centre et le nord de l'Allemagne, ses succès, dès la fin du XVIe siècle, sont manifestes. Il y suit de très près l'invasion de nos mœurs, bien qu'avec un léger retard[1]. Ce furent partout les cours qui donnèrent le signal de l'adoption du français, bientôt suivies par la noblesse et la bourgeoisie. Les régions protestantes, par suite de l'afflux des calvinistes français et belges, et aussi à cause des rapports politiques qu'elles nouèrent de bonne heure avec la France, furent gagnées avant les contrées catholiques. Dès la seconde moitié du XVIe siècle, notre langue s'implante dans le Palatinat et la Hesse qui se convertissent au calvinisme, et

1. Kluge, *Von Luther bis Lessing.*

dans le Wurtemberg. L'Université de Heidelberg devient presque une Université française, tant nos compatriotes calvinistes y sont nombreux. Ils fourmillent aussi à Strasbourg. Les États du centre et du nord se francisèrent un peu plus tard.

Déjà, dans les dernières années du XVIe siècle les patriotes s'étaient alarmés de cet état de choses. N'avait-il pas paru nécessaire en 1571 de composer un dictionnaire des mots étrangers? Au début du XVIIe siècle les protestations se firent plus nombreuses et plus violentes. Elles émanaient en général des mêmes hommes que nous avons vus combattre la pénétration de nos mœurs et que nous retrouverons parmi les adversaires de notre littérature, c'est-à-dire les Moscherosch, les Lauremberg, les Logau, les Grimmelshausen. Mais, à côté de ces gens, il y a aussi les imitateurs de la Pléiade française, notamment tout le groupe d'Opitz, qui défendent la langue nationale avec des arguments tirés des manifestes de du Bellay et d'Estienne! Même dans la lutte contre l'influence française on lui emprunte des armes. Et ceci indique bien à quel point la cause des patriotes était déjà compromise. Le vacarme, cependant, est effroyable. On s'indigne de cet état de dépendance intellectuelle que l'adoption d'une langue étrangère semble assigner à l'Allemagne, on énumère les avantages de l'idiome national, on rappelle les hauts faits des ancêtres, on renouvelle les imprécations de Luther — car presque tous ces nationalistes sont des luthériens — contre la perfidie et la corruption des « Welsches », auxquelles on oppose la loyauté et la pureté germaniques. Les temps lointains du XIIe et du XIIIe siècle étant oubliés, on s'écrie que c'est la première fois que l'Allemagne subit une pareille humiliation. Grimmelshausen juge ce refoulement de la langue tudesque par le français d'autant plus honteux que les Français « descendent des Allemands ». L'orgueil national est terriblement froissé. « A peine certains d'entre nous, écrit le même auteur, ont-ils perdu le jaune derrière les oreilles et fini d'épeler, qu'on les voit apprendre daredare le français. Bien plus on s'en va en France et on y dépense autant et plus qu'on ne vaut et que ne vaut la langue de ce pays... Les marchands, ajoute-t-il, ne savent plus affirmer ni confirmer quoi que ce soit au moyen d'un *versichert*, d'un *fürwahr*, ou encore d'un *es ist gewiss*, non, il faut qu'ils recourent tout de suite à un *ma foi* ou à un *par ma foi*, ou à un *par Dieu*. On ne peut plus appeler personne *Herr*, non, il

importe d'aller vite chercher un *Monsieur*, et, ce qu'il y a de pire dans cet usage, c'est que bientôt le premier butor venu se fera interpeller ainsi et voudra être appelé *Monsieur* comme tout le monde. On ne consent plus à dire *des Herrn Diener*, mais seulement *serviteur*, *Monsieur*, ni *mein Bruder*, mais *mon frère* ou *votre cher frère*. Qui pourrait énumérer tous les exemples de cette corruption de notre langue allemande? » Et Logau de renchérir : « Quiconque ne sait pas parler français n'est plus un homme comme il faut. Il ne nous reste plus qu'à condamner ceux dont nous sommes issus, dont le cœur et la bouche ne s'exprimaient qu'à l'allemande. » Comme en Italie et aux Pays-Bas — car dans l'organisation pratique de la croisade on imite aussi — on fonde des sociétés de puristes aux noms étranges : la *Société frugifère*, l'*Ordre des cygnes de l'Elbe*, l'*Ordre du sapin*, pour veiller à l'intégrité de la langue allemande. Les teutomanes qui sont à la tête de cette réaction croient pouvoir enrayer le mouvement en germanisant à tour de bras les funestes termes étrangers. Malheureusement leurs tentatives témoignent de plus de bonne volonté que de goût. Ils vont jusqu'à s'en prendre aux déesses de la mythologie antique qu'ils revêtent d'affreux costumes tudesques. Zesen appelle Minerve *Kluginne*, Venus *Lustinne*, Vulcain *Glutfang*. La nature devient sous sa plume la *Zeugemutter*. Pour lui, il est vrai, le grec et le latin dérivent de l'allemand : exemple Hercules qui vient de *Heerkeule*, massue de guerre. Ces braves champions du nationalisme linguistique en furent pour leurs frais. Le public ne les suivit pas. Ils avaient réussi à se rendre ridicules même en Allemagne. D'ailleurs ces prétendus fils d'Arminius étaient de faux frères. Dans leurs écrits ils plagiaient effrontément les littératures étrangères, voire la littérature française, Zesen et Moscherosch tous les premiers. C'était justifier l'influence qu'ils faisaient mine de combattre si résolument. Le monde féminin, notamment, manquait d'enthousiasme. D'instinct Gretchen allait au-devant des envahisseurs. Une princesse d'Anhalt-Bernburg fonde une société de dames qui s'appelle — en français, s'il vous plaît — la *Noble académie des Loyales* ou l'*Ordre de la palme d'or*. La trahison était partout. A Frédéric-Guillaume I[er] lui-même, qui était notoirement gallophobe, ses nobles présenteront un jour, en 1717, une pétition rédigée en français ! Mais, dès 1613, le Palatinat n'avait-il pas fait circuler en Allemagne un mémoire diplomatique en langue welsche? En réalité, au

milieu du XVIIe siècle, la victoire de l'idiome étranger n'était plus douteuse. La levée de boucliers des nationalistes n'avait nullement impressionné les milieux aristocratiques, habitués déjà à considérer de haut la gent écrivassière. Dans les cours allemandes, sauf peut-être à Vienne et à Munich, on s'entretient généralement en français après 1650. Les nobles eux-mêmes et les bourgeois sont entièrement conquis quand s'ouvre le XVIIIe siècle. L'arrivée des réfugiés n'a fait que hâter le triomphe d'une cause déjà gagnée en principe. Un de nos compatriotes protestants, au cours d'une entrevue avec la belle-fille du Grand Électeur Sophie-Charlotte, pouvait lui demander, naïvement, si elle savait *aussi* l'allemand! « Chez nous autres Allemands, écrit Thomasius en 1687, avec quelque exagération peut-être, la langue française est devenue d'un usage si général, que dans beaucoup d'endroits déjà les cordonniers et les tailleurs, les enfants et les domestiques la parlent d'une façon satisfaisante. » Le fait est que non seulement dans la noblesse, mais aussi dans la bourgeoisie, on se met à rédiger sa correspondance en français. Mlle Culmus écrira en 1730 à son fiancé Gottsched que, d'après ses professeurs, « rien n'est plus plébéien que de se servir de l'allemand dans une lettre, tous les gens de qualité employant le français ». On en est là à Dantzig. Pendant tout le XVIIIe siècle cette règle a été suivie. L'adresse elle-même, sur la couverture, est invariablement écrite en français. Pas de gravure qui n'ait son inscription en français. Le français est la langue du bon ton, de la vie supérieure. « On ne prononce pas ici un seul mot qui ne soit du français, écrit Zimmermann de Hanovre en 1769 — Hanovre appartient à l'Angleterre! — On « coquette » en français, on plaisante en français, on s'embrasse en français. » Même témoignage pour Hambourg. En 1777 Cramer qui y réside déclare : « Dans beaucoup de sociétés distinguées de Hambourg notre pauvre langue maternelle est entièrement proscrite, il y a des jeunes gens qui prononcent jusqu'à leur nom à la française. » Il vient même un moment où notre langue menace de supplanter entièrement l'idiome national. C'est une crainte que Leibniz exprime au début du XVIIIe siècle et qui se retrouve sous la plume de la mère de Gœthe à la fin de cette période. Voltaire, voyageant en Allemagne, constate qu'on n'y emploie l'allemand qu'avec les soldats et les chevaux. L'académie de Berlin adopte le français comme langue officielle et Formey, son président, justifie cette

mesure en faisant remarquer que la langue de Paris joue dans le monde entier le rôle qui revenait quelques siècle auparavant au latin[1]. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, en 1756, il faut qu'un Français établi à Berlin, de Prémontval, explique aux Allemands que, s'ils ne font pas de progrès plus rapides dans les Lettres, c'est parce qu'ils négligent trop leur idiome propre[2]. Des faits curieux illustrent cette domination sans exemple de notre langue. La philosophie de Wolf a été répandue en Allemagne par un résumé en français qu'en avait fait Formey, d'après les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle : *la Belle Wolfienne*. Le traité que Gottsched avait consacré à ce même sujet ne fut lu que lorsqu'il eut été mis en français. Le marquis de Boufflers, voulant faire connaître aux dames de l'aristocratie à Vienne un roman de Wieland, pourtant tout français de ton, *les Grâces*, dut le traduire dans notre langue. Dans beaucoup de régions de l'Allemagne, de même, on connut tout d'abord cet auteur par le texte français de ses œuvres. Quand la *Messiade* de Klopstock parut, on ne crut pas possible de la rendre populaire dans son pays d'origine sans en faire exécuter une traduction française. De candides pasteurs prièrent même Voltaire, qui était à ce moment-là l'hôte de Frédéric II à Sans-Souci, de s'intéresser à sa diffusion. Arouet se livra à une de ses pirouettes ordinaires. « Je connais bien le Messie, c'est le fils du Père Éternel et le frère du Saint Esprit, je suis son très humble serviteur, mais, profane que je suis, je n'ose pas mettre la main à l'encensoir. » La *Miss Sarah Sampson* de Lessing ne put être jouée à Brunswick que sous un revêtement français. Sa *Minna* — pièce patriotique et gallophobe — fut représentée à Berlin en français! Même aventure arriva à un certain Johann Gottwerth Müller d'Itzehoe dont le roman *Der Ring* ne fut remarqué du public que lorsqu'il eut été translaté en français. Sur quoi on le retraduisit en allemand d'après cette version étrangère. Ewald von Kleist, que le « père Gleim » venait de convertir aux Muses germaniques, lui envoie sa première poésie allemande

1. « On a substitué le français au latin, pour rendre l'usage de ces Mémoires plus étendu; car les limites du pays latin se resserrent à vue d'œil, au lieu que la langue française est à peu près aujourd'hui dans le cas où était la langue grecque du temps de Cicéron : on l'apprend partout, on recherche avec empressement les livres écrits en français, on traduit en cette langue tous les bons ouvrages que l'Allemagne ou l'Angleterre produisent. » Bartholomess, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse, etc*,, t. I, p. 172.
2. Herder a traduit son mémoire dans les *Humanitätsbriefe*, 110.

dans une lettre rédigée en français[1]. Un des rénovateurs de la poésie allemande au XVIII[e] siècle, Haller, qui était en même temps un grand physiologiste, observant avec sang-froid les progrès de la maladie qui allait l'emporter, disait quelques instants avant de mourir en se tâtant le pouls : « il bat, il bat, il bat » en français. Sa dernière parole fut : « plus », au moment où la pulsation devint imperceptible. Et pourtant l'allemand était la langue maternelle de ce Bernois. On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Cette fortune de notre parler n'était pas une simple affaire de mode. La plus grande partie des objets, usages, institutions, idées, que notre civilisation venait de révéler à l'Allemagne, n'avaient pas d'expression dans la langue du pays. Force était donc de recourir aux termes originaux, qui, parce qu'ils arrivaient en même temps que les choses, s'imposaient très facilement aux esprits [1]. C'est ainsi que l'invasion de notre langue, au XII[e] et au XIII[e] siècle, avait déjà pu se produire. Non seulement, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, l'allemand n'était pas outillé pour désigner les progrès innombrables réalisés dans le domaine de la vie journalière par le confort et le luxe, mais encore dans le champ de l'activité intellectuelle que la France venait d'élargir considérablement, sa pauvreté éclatait tout aussi indéniable. C'est pour cette raison, au moins autant que dans le désir de se faire lire, que les savants, les philosophes et les critiques choisissaient de préférence le français. Leibniz, on le sait, a composé ses principaux ouvrages dans notre langue. Frédéric II, diplomate, administrateur et économiste, en a fait autant. Lessing voulait d'abord écrire son *Laocoon* en français. Gœthe, vers sa vingtième année, hésitait entre les deux langues comme entre les deux civilisations. De 1751 à 1780, il a paru chez nos voisins près de 5 000 ouvrages rédigés dans notre idiome. Les Allemands, dit Herder dans son *Adrastea*, « se piquèrent de ne plus lire que des ouvrages français et finirent par ne plus comprendre leurs propres écrivains ». L'allemand a dû faire un effort extraordinaire pour se mettre peu à peu au niveau de la langue rivale et lui disputer la

1. « Les écrivains et la bonne société ne pouvaient faire autrement que d'adopter purement et simplement d'abord les expressions françaises toutes faites pour rendre les pensers et les sentiments nouveaux... Nous devons donc de la reconnaissance au français pour nous avoir fourni des expressions précises et uniformes à une époque où nous en avions absolument besoin et ne pouvions les prendre ailleurs. » Seiler, *loc. cit.*, III, p. 108.

prééminence sur son propre territoire. Cet effort a été à la fois voulu et instinctif. Tout d'abord on se contenta de parler une langue dont la contexture seule était germanique et où la plupart des substantifs, des adjectifs, même des verbes, venaient du français. On dit et on écrivit : « *Ein Cavalier* ist, welcher ein gut *Courage* hat, *maintenirt* sein *État* und *Reputation* und gibt einen *politen Courtisanen* ab. » ou bien : « Es ist die grösste *Bassesse* eines *mauvais Goût* und das Zeichen eines schlechten *Esprit...* » ou encore : « Wenn ein junger Mensch *Sottisen* tut im *Courtoisiren...* solches kann man ihm als Jugendfehler *pardonniren*, aber mit Vorsatz *Lacheteten* und dergleichen geistige *Action* zu tun ist *impardonnable.* » Dans la préface primitive de ses *Brigands* le jeune Schiller faisait discourir comme il suit divers personnages, au sortir d'une représentation théâtrale : « *Mort de ma vie*, sagt Herr Eisenfresser, das heisse ich einen Sprung! — *Fi*, *fi*, flüstert die *Mamselle*, die *Coiffure* der Kleinen Sängerin war viel zu altmodisch. — *Sacré Dieu*, sagt der *Friseur*, welche göttlische *Symphonie!...* — Sie fiel sehr artig, sagt die gnädige *Tante*, recht *gustös*, *sur mon honneur...* was kostet Sie diese *Eventaille*, mein Kind?... und auch mit viel *Expression*, viel *Submission...* » Seuls le cocher et le laquais s'entretiennent en bon allemand. Dans le style soutenu on entend des choses extraordinaires : « *Monsieur mon très honoré frère*, hochgeehrter *Patron*, Seine hohen *Meriten*, wodurch er mich *à l'extrême verobligiret*, *causiren* mich demselben mit diesen Zeilen zu *serviren*. Mein *Devoir* hätte unlängsten mir *Adresse* gegeben, solches zu *effectuiren*; aber aus *Manquement* einiger *Occasion* habe ich bis dato mein Officium re ipsa nicht praestiren können. » Gottsched prétend dans ses *Vernünftige Tadlerinnen* avoir entendu un jour le compliment suivant adressé à l'un de ses amis par un subordonné, à l'occasion du nouvel an : « Eure *Excellence* werden *pardonniren*, dass ich als Dero *Client* mir die *Permission* ausgebeten, zu dem mit aller *Prospérité* angetretenen neuen Jahre mit gehorsamstem *Respect* und tiefster *Submission* zu gratuliren und *sincèrement* zu wünschen dass der Höchste Eure *Exellence* in allem *Contentement* dieses und viele Jahre *conserviren* wolle, damit ich ehestens *Occasion* habe meine *Témoignage* zu bezeigen, » Et Gottsched d'ajouter que si le sympathique visiteur avait su plus de mots français, il se serait empressé de les fourrer dans son discours. En 1785 encore, au Joachimsthaler Gymnasium de Berlin,

on traduit César dans ce style : « Cœsar *hazardirte* es den *publiken Tresor* zu spoliiren. » On le voit, l'allemand était devenu dans le cours du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, à peu près ce que l'anglais était devenu après l'invasion normande : une langue germano-romane dont toutes les parties supérieures étaient françaises. *Deux mille termes français au moins*, appartenant aux modes les plus divers de l'activité matérielle et morale, sans compter les dérivés qu'on en tira et les mots qui furent créés en dehors de ceux-là sur le modèle des nôtres, entrèrent dans l'allemand du XVII[e] et du XVIII[e] siècle [1], chiffre formidable si l'on songe que le langage réellement parlé et écrit dans les milieux cultivés de n'importe quel pays n'en comporte pas beaucoup plus, et auquel on ne trouvera d'équivalent dans le monde moderne qu'en se tournant, nous le répétons, du côté de l'anglais et du néerlandais, qui, eux, ont francisé la moitié de leur vocabulaire.

La structure même de l'allemand a été profondément modifiée par l'influence du français. Une trentaine de *suffixes*, tous féconds et pour la plupart encore vivants, ont fait irruption de notre langue dans celle du pays voisin [2] et les dialectes du nord ont renoncé à leur pluriel pour adopter le nôtre. « Au français, a pu écrire un philologue allemand, nous avons emprunté plus de mots qu'à n'importe quelle langue, probablement même qu'à toutes les autres langues réunies. » Pourquoi l'allemand, dans ces conditions, n'est-il pas devenu une langue analogue à l'anglais? C'est que, à la différence des Germains d'outre-Manche, ceux d'outre-Rhin ne se résignèrent

1. M. Seiler *loc. cit.*, t. III et IV, en a établi la liste approximative.

2. Ce sont les suffixes, *-age*, *-ant*, *-anz*, *-eske*, *-esse*, *-ette*, *-iade*, *-iker*, *-ist*, *-isieren*, *-ment*, *-ös*, *-euse*, lesquels se sont combinés de diverses façons avec -isch. En outre l'allemand a donné une forme latine aux suffixes primitivement français *-arier*, *-arien*, *-alien*, *-iar*, *-an*, *-enz*, *-ent*, *-ik*, *-os*, *-abel*, *-ibel*, *-ianisch*, *-ur*, *-orisch*, *-orium*, *-iv*, *-ut*, *-tor*, *-ell*. Seiler, *loc. cit.*, t. II, p. 36 et suiv., 67 et suiv. L'empreinte française sur la langue allemande fut si profonde que, de nos jours encore, les dialectes eux-mêmes, sont littéralement saturés de mots français, et cela dans toutes les régions de l'Allemagne. Si l'ouest offre *Bubeller* (papillon), *Bulwersmann* (bouleversement), *Defos* (défaut), *Lardrett* (la retraite), *Müllafär* (homme de mille affaires) par exemple, on trouve dans le nord et le centre : *Asche* (argent), *Bete* (bête), *Buttel* et *Butelje* (bouteille), *Courasche* (courage) et *couragiert*, *Geckchosereien* (quelques choses) *Gusche* (de bouche et gosier), *kaputt* (capot), *merci*, *meschant*, *Rage* (*ich bin ins der Rage*). Le Souabe va *kuschedurmen* (se coucher et dormir), le Viennois donne des *Busserl* (de bouche) et dit de son ami qu'il est *scharmant*. *Verstandez-vous?* Les dialectes du moyen allemand emploient, sur le modèle de notre « j'en ai » des formes comme *ich habe sen*, *ich habe er*, etc., etc.

pas à cette romanisation de leur langue, ce qui, soit dit en passant, prouve combien le nationalisme ethnique était, au fond, plus vivace chez les seconds que chez les premiers. Comme tant de manifestations du génie allemand, la langue littéraire de nos voisins a été un produit artificiel, une création voulue et obstinément voulue. De parti pris on a substitué aux mots étrangers, les seuls que le public employât dans la vie courante, des termes nouveaux, formés tout exprès, et qui, d'abord, lui parurent incompréhensibles. Il faut bien se représenter qu'il y eut en Allemagne, au XVIIe et au XVIIIe siècle, deux langues différentes, celle qu'on parlait et celle qu'on écrivait. Elles étaient fort éloignées l'une de l'autre. Déjà on remarque une distance considérable entre l'allemand qu'emploie Luther dans sa traduction de la Bible, dont il voulait faire un monument durable, vraiment littéraire, et ses pamphlets. Ici les vocables étrangers ne manquent pas, là-bas ils sont complètement éliminés, et, d'édition en édition, le purisme de l'auteur s'affirme. Les écrivains du début du XVIIe siècle, qui vivent au milieu d'une effroyable corruption linguistique, emploient un allemand relativement châtié. Grimmelshausen, par exemple, n'a, en moyenne, que 131 termes étrangers sur 10 000 [1]. On se souvient que tous ces gens étaient, d'ailleurs, d'ardents défenseurs du *Deutschtum* dans la langue et les mœurs. C'est dans la seconde moitié du XVIIe siècle et au début du XVIIIe que le plus grand nombre de vocables exotiques, en particulier de vocables français, pénétrèrent dans les livres. Mais, dès 1740-1750, la réaction commence. Tout auteur allemand se double alors d'un puriste et d'un puriste créateur. Gœthe fait écheniller son *Dichtung und Wahrheit* par Riemer. Au milieu du XIXe siècle Freytag a encore besoin d'un *Sprachreiniger* pour passer au crible ses ouvrages. C'est à qui imaginera le plus d'expressions nationales afin d'éliminer les termes welsches. Wolf se rend célèbre pour avoir germanisé la langue philosophique en remplaçant les mots français de son maître Leibniz par des vocables allemands. Lessing a créé de toutes pièces le langage de la critique littéraire et artistique et même celui de la scène. Chez tous ces écrivains il faut admettre un effort conscient pour débarrasser leur style des mots français qui tout naturellement s'y introduisaient. Lessing

1. Par contre, Moscherosch emploie une foule de mots étrangers.

a eu beau leur faire la chasse, ses ouvrages en prose en sont remplis encore. Il est souvent intéressant, à cet égard, de comparer, chez les auteurs de cette époque, le brouillon avec la copie. Là où le journal de voyage de Gœthe en Italie, rédigé au jour le jour, portait *Boutiquen*, *respectabel*, *sentirt*, *exponirt*, *Incongruität*, *Aquäduct*, sich *declariren*, *Monumente*, *Passion*, *Botanik*. le texte de l'*Italienische Reise*, qui en est sortie, dit *Werkstatten*, *ehrwürdig*, *gefühlt*, *ausgesetzt*, *Unsittlichkeit*, *Wasserleitung*, sich *erklären Denkmale*, *Leidenschaft*, *Pflanzenkunde*. Les premiers mots qui s'étaient présentés à l'esprit de l'auteur étaient des mots français ou latins. Il les a remplacés, à tête reposée, par des termes allemands, pour la plupart d'origine artificielle, forgés par lui ou par d'autres, et que le public n'employait pas. Gœthe lui-même, dans sa conversation et même dans sa correspondance, ne s'exprimait pas non plus ainsi. On cherchera vainement dans notre littérature un phénomène de ce genre. L'allemand littéraire est aux trois quarts une langue créée à coups de dictionnaire par des grammairiens. Les mots les plus courants y ont leur histoire. On sait à quel moment on a imaginé de mettre *empfindsam* à la place de *sentimental*, *weinerlich* à la place de *larmoyant*, *Denkfreiheit* à la place de *liberté de penser*. Mais des termes comme *Augenblick*, *Gesichtskreis*, *Feldherr*, *Vertrag*, *letzter Wille*, *Beweggrund*, *Eigenname*, *Flugschrift*, *Oeffentlichkeit*, *Umwälzung*. *Untertan*. *Gegenstand*, *Entwurf*, *Einbildungskraft*, *Heldengedicht*, *Sinngedicht*, *Schauspiel*, *Verfasser*, *Tagebuch*, *Jahrbücher*, *Tatkraft*, *Gewissen*, *Vollmacht*, *Selbstsucht*, *Einzelheit*, *Zartgefühl*, *Bildung*, *folgerecht*, *voreingenommen*, *selbständig*, *geeignet*, *altertümlich*, *verwirklichen*, etc,, etc., sont eux-mêmes des produits de laboratoire, et on connaît les chimistes. Zesen, Campe, Adelung, Harsdörffer, etc, qui les ont patiemment obtenus [1]. Une foule d'obscurs manipulateurs de cette espèce travaillent dans les sous-sols de la langue alle-

1. « L'histoire de chaque mot étranger est en même temps une partie de l'histoire d'un mot indigène. Quand on remonte dans l'existence des mots indigènes, on aboutit toujours à des mots étrangers, D'innombrables mots étrangers ont été remplacés par des mots indigènes. Le mot indigène est le plus souvent le phénomène postérieur, le mot étranger le phénomène antérieur. *Korrespondenz* a précédé *Briefwechsel*, à *point de vue* a succédé *Gesichtspunkt*. *Ehrenpunkt* est plus jeune que *point d'honneur*, à la place d'*Offensiv- und Defensivbündnis* on a mis *Schutz- und Trutzbündnis* ». Kluge, *Sprachreinheit und Sprachreinigung*, p. 21.

mande depuis plus de deux siècles. Et les grands écrivains eux-mêmes Klopstock, Wieland, Lessing, Herder, Gœthe, Schiller, Uhland ont attaché leur nom à la fabrication de quelques vocables. Cette activité singulière, et qui caractérise l'histoire de la langue allemande, a eu des résultats considérables. On a compté qu'un mot sur quatre, en allemand, résultait de la traduction par un néologisme d'un terme étranger d'abord adopté. D'autres procédés encore ont été mis en œuvre pour arriver au même résultat. On a donné, par exemple, à des termes déjà allemands, mais usités dans une autre signification le sens des vocables qu'on prétendait expulser. Si l'on fait le total de ces *Verdeutschungen* et des mots étrangers qui subsistent encore dans la langue allemande, on arrive, selon certains auteurs, au total formidable de 70 000 termes importés, dont le plus grand nombre sont venus de notre idiome ou par l'intermédiaire de notre idiome [1]. Le XVIIe et le XVIIIe siècle français ont apporté notamment tout le vocabulaire de la politique, de l'administration, de la science militaire, de la vie de société, du luxe et de l'élégance, de la critique et du métier littéraire, du théâtre, une bonne partie de celui des arts divers, de la philosophie et des sciences exactes ou physiques et naturelles. Bien que beaucoup de ces termes aient été éliminés depuis par le labeur patient des puristes, il en reste encore assez pour nous permettre d'apprécier à quel point la fécondation de la langue allemande à cette époque par la nôtre a été formidable. Mais, à côté de cet effort d'assimilation conscient, qui n'a pas porté seulement sur le vocabulaire [2], il faut tenir compte encore, pour mesurer les services rendus à la langue de nos voisins par la nôtre, de tout un travail inconscient et spontané d'enrichissement qui s'est poursuivi parallèlement au premier. De Gottsched à A. W. Schlegel l'allemand littéraire a été créé par des hommes habitués à lire sans cesse des ouvrages français — comme nous allons nous en apercevoir — et qui ont, le plus souvent, transposé involontairement dans leur langue les tour-

1. R. Kleinpaul, *Das Fremdwort im Deutschen*, p. 5.

2. Herder dans ses *Fragmente*, en 1766, se demande encore comment on pourrait s'y prendre pour faire de l'allemand une langue vraiment littéraire rivale du français et de l'anglais et il met en avant toute une série de procédés artificiels dont le plus important est toujours la traduction en masse d'œuvres étrangères. En luttant avec des idiomes plus raffinés l'allemand acquerra les qualités qui lui manquent. Au grec il prendra ceci, au latin cela, au français et à l'anglais autre chose, etc.

nures qu'ils rencontraient journellement chez nos auteurs. Il suffit de parcourir simultanément des textes français et allemands du XVIII[e] siècle pour s'apercevoir de la quantité incroyable d'expressions qui ont été empruntées à cette époque par l'idiome de nos voisins au nôtre. Beaucoup d'emplois grammaticaux et de tours syntactiques que nous considérons aujourd'hui comme spécifiquement allemands sont calqués purement et simplement sur des formules françaises d'autrefois que nous avons en partie modifiées. Wieland n'a écrit ses délicieux romans, qu'après s'être longtemps absorbé dans les historiettes d'Hamilton, de Voltaire et de Crébillon jeune; Lessing a formé son style entièrement sur la prose de Voltaire dont il traduisit à Berlin un certain nombre d'essais, Schiller n'est arrivé à l'histoire qu'après des années de commerce intime avec Bougeant, Saint-Réal, Voltaire, Duport du Tertre, Montesquieu. Herder et le jeune Gœthe avaient la tête pleine des phrases de Rousseau [1]. Aussi le langage de ces divers écrivains allemands est-il bourré de gallicismes bien identifiés. Quand on se décidera à composer une histoire loyale du style allemand moderne il faudra se préoccuper en première ligne de cette action de notre langue au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, action qui ne le cède pas en importance à celle que nous avons relevée au XII[e] et au XIII[e]. Et, puisque de lui-même le souvenir de cette lointaine époque se présente ici à l'esprit, ajoutons que l'influence du français sur l'allemand eut sensiblement au temps de Wieland, de Lessing et de Gœthe, les mêmes effets qu'aux jours illustres d'Hartmann d'Aue et de Gottfried de Strasbourg. Personne ne conteste plus que les qualités de clarté, de régularité et de distinction, qui sont propres au style des grands écrivains du XVIII[e] siècle comme à celui de leurs prédécesseurs du XIII[e], ne s'expliquent essentiellement par le contact bienfaisant de nos ouvrages. Mais il y a plus encore. Nous avons constaté que c'était l'exemple français qui avait provoqué, au moyen âge, l'apparition d'une sorte de langue littéraire commune chez nos voisins. On observe à l'époque moderne un phénomène analogue. L'allemand a été réhabilité en Allemagne, au début du XVII[e] siècle, en face du latin jusque-là tout-puissant, à la suite et à cause de l'initiative prise en

1. Selon Bartholomess c'est le Français Lambert, de l'Académie de Berlin, qui aurait créé presque entièrement la langue philosophique de Kant, *Hist. phil. de l'Acad. de Prusse*, II, 179. Herder le mettait au-dessus de Kant.

France par les gens de la Pléiade pour remettre en honneur l'idiome national. Dans son *Aristarchus sive de contemptu linguæ teutonicæ*, le Ronsard et le du Bellay allemand, Opitz, se sert des arguments de la *Défense et illustration de la langue française*. La première leçon universitaire en allemand a été faite à Leipzig, en 1687, par le champion bien connu des idées françaises, Thomasius. Dans la première moitié du XVIII[e] siècle, un autre réformateur, Gottsched, admirateur déclaré de notre littérature, voudra rendre à son pays un service plus signalé encore. S'inspirant de ce qui s'est produit naturellement en France, il prétendra donner une capitale aux Lettres allemandes et ériger — consciemment et artificiellement comme toujours là-bas — un dialecte déterminé, dont il fixera la grammaire, en langue normale, obligatoire pour tous les écrivains. On peut dire que, dans l'ensemble des tentatives du « dictateur » de Leipzig, c'est celle-ci qui a le plus complètement réussi. La langue des grands classiques allemands du XVIII[e] siècle sera bien, en somme, ce dialecte moyen, intermédiaire entre le *plattdeutsch*, et l'*oberdeutsch*, dont Adelung consacrera théoriquement la prééminence. Et si ce triomphe du saxon n'est pas entièrement explicable par les prescriptions de l'autoritaire Gottsched[1], il n'en est pas moins indiscutable qu'en faisant, par sa réforme, de Leipzig le centre littéraire le plus important de l'Allemagne, il y a contribué dans une large mesure. Car c'est à la flamme attisée par lui à Leipzig que s'allumera, par les soins d'une princesse de cette maison de Brunswick si connue pour son attachement aux Lettres françaises, Anne-Amélie, nièce par surcroît de Frédéric de Prusse, le resplendissant foyer de Weimar où brillera tout d'abord le génie d'un homme entièrement formé par l'influence de notre pays, Wieland[2].

1. C'est bien lui cependant qui a réussi à faire accepter la langue littéraire de l'Allemagne du centre en Autriche et dans les pays catholiques en général, où, jusque-là, on l'avait repoussée comme entachée de protestantisme.

2. Si la langue littéraire de l'Allemagne moderne est un produit factice, emprunté, c'est encore plus vrai de sa versification. Il n'y a pas de vers national allemand qui corresponde à notre décasyllabe ou à notre alexandrin. Les Allemands ont commencé par employer au XVII[e] siècle l'alexandrin français, auquel se sont joints, vers le milieu du XVIII[e] siècle, le *blanc verse* anglais et les vers antiques. Il n'est pas une œuvre allemande moderne qui soit composée dans un mètre indigène. Le *Knittelvers* lui-même du *Camp de Wallenstein* est une déformation de notre vieil octosyllabe. Nous savons déjà que la germanicité du vers des *Nibelungen* reste très douteuse et que les vers employés par les *Minnesinger* étaient de provenance française.

XIV

Nous avons vu la société allemande de la seconde moitié du moyen âge lire avec passion nos romans de chevalerie en prose traduits, tels que *Loher et Maller*, *Pontus et Sidonia*, le *Chevalier de la Tour*, *Lancelot*, *Floire et Blanchefleur*, *Mélusine*. Nous savons, en outre, que le XVIe siècle ajouta à ces adaptations, celles de *Maguelonne*, des *Fils Aymon*, de *Florent et Octavien*, d'*Ogier*, du *Chevalier de Galmy*[1], etc., etc. Vers la fin de cette période, l'*Amadis* français passa également le Rhin. La vogue de cet ouvrage, qui chez nous même avait eu un succès considérable, fut inouïe en Allemagne. Il fit la fortune des libraires. Nous avons déjà dit qu'on s'en servait comme d'une sorte de manuel des convenances. Au début du XVIIe siècle, cependant, il fut à son tour, supplanté par de nouveaux romans français : la *Phénice* de Belleforest, la *Belle Julie* de Nicolas de Montreux, le *Meliadus*, l'*Armide* de Joulet de Chatillon, l'*Ariane* de Desmarets, et surtout l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé qui, traduite dès 1619, opéra là-bas une révolution au moins égale à celle qu'elle avait déchaînée dans notre littérature[2]. Des sociétés de bergères et de bergers se constituèrent pour en faire revivre les principaux épisodes. Les œuvres de Gomberville, de la Calprénède, de Mlle de Scudéry jouirent aussi d'une immense popularité, comme nous aurons l'occasion de le constater plus loin. En somme, dès la première moitié du XVIIe siècle, le prestige de notre littérature en Allemagne éclipsait celui des littératures espagnole et italienne. Les œuvres qui parvenaient des pays les plus divers chez nos voisins de l'est étaient généralement transmises par la France, qui inaugurait ainsi ce rôle de courtière de la civilisation qu'elle remplira pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle à l'égard de l'Allemagne, en plus de son rôle d'initiatrice indépendante[3]. Mais, à côté de ces

1. Cf. Gœdeke, *loc. cit.*, t. II, p. 19-23.
2. Gœdeke, *loc. cit.*, III, p. 244 et suiv.
3. L'*Amadis* espagnol est connu par sa traduction française, de même l'*Arcadia* anglaise. Les Allemands lurent le *Don Quichotte* tout d'abord dans les traductions de Baudouin et Rossel. Le *Jardin de flores curiosas* d'Antonio de Torquemada pénètre en Allemagne par sa traduction française. De même à la base de l'*Unschuldiger Ehebruch* de Grefflinger (1662) il y a la traduction française d'un texte espagnol. C'est par la France également que le sonnet italien gagne l'Allemagne.

emprunts, qui prolongeaient pour ainsi dire l'influence de la littérature narrative française du moyen âge, d'autres eurent lieu, dont le résultat fut de faire bénéficier l'Allemagne des conquêtes littéraires de la Renaissance en Italie et en France. Car, ici encore, l'Allemagne était en retard. Dans quel ordre d'activité n'était-elle pas en retard? Les protestants allemands ont reçu toute leur nourriture intellectuelle de chez nous. Traduits par Mellissus et Lobwasser, les psaumes de Marot sont chantés en pays tudesque sur les belles mélodies de notre compatriote Goudimel. Le Strasbourgeois Jean Fischart, le polémiste le plus ardent du parti protestant, pille indifféremment Rabelais et Marnix de Saint-Aldegonde. Son *Bienenkorb* est une traduction de la *Ruche romaine* du second, — de même que son *Jesuiterhütlein* est un plagiat du *Blason du bonnet carré* publié chez nous en 1575, — et il met en allemand, en le dépouillant de toute sa saveur et en l'alourdissant déplorablement, le *Gargantua* du premier, après avoir adapté au préalable dans son *Aller Practik Grossmutter* la *Pantagrueline Prognostication*. Non content de cela, il fait passer en son langage nombre de pamphlets calvinistes français : le *Réveille-matin*, la *Déclaration publique des États mécontents*, le *Vrai patriote*, l'*Importante nouvelle de France*, etc., etc. On voit que la recette pour faire un écrivain allemand au XVIe siècle est des plus simples. Mentionnerons-nous le verbeux, diffus et informe Hans Sachs, le grand homme de l'époque, dont les œuvres, qui se chiffrent malheureusement par centaines, sont tout aussi originales? La production littéraire la plus *personnelle* de toute cette époque — qui a enfanté en France les Marot, les Rabelais, les Calvin, les Montaigne, les Ronsard, les du Bellay, les d'Aubigné — est encore la *traduction* de la Bible par Luther. Mais, dans le domaine délimité par la Renaissance italo-française, la dépendance de l'Allemagne est peut-être plus apparente encore. Opitz « le père de la poésie germanique », ne fait guère que prendre à Ronsard et à du Bellay leurs principales idées, et il ne s'en tient pas là, il s'empare de leurs phrases elles-mêmes. C'est ainsi qu'il compose son *Aristarchus* et sa *Deutsche Poeterey* avec des coupures de la *Défense et illustration*, de l'*Abrégé de l'art poétique* et du *Discours sur le poème héroïque*. Et, quand il ne met pas les Français à contribution, ce sont les Hollandais, Heinsius ou Grotius par exemple, qui lui fournissent l'étoffe de ses livres. Opitz est un médiocre,

dépourvu de toute espèce de talent et d'imagination. Pour la première fois on voit apparaître chez lui, dans les temps modernes, un argument qui reviendra souvent sous la plume des « initiateurs » d'outre-Rhin, et qui sera un des principaux facteurs du progrès littéraire en Allemagne, au XVIIIe et au XIXe siècle, comme il l'avait été au XIIe et au XIIIe siècle. Cet argument est brièvement celui-ci : « Du moment que les Français, et d'une façon générale les étrangers, possèdent des œuvres remarquables en telle et telle matière, il est honteux pour nous autres Allemands de n'avoir rien d'équivalent à mettre en ligne et d'être exposés à subir leurs dédains. » « En France, écrit Opitz, le célèbre Ronsard a comme enchanté les âmes par sa poésie et son roi l'a récompensé en lui attribuant une riche pension... Nous autres Allemands, seuls, ingrats envers notre pays, ingrats envers notre vieille langue, n'avons pu encore lui faire l'honneur de faire parler par elle la plaisante poésie. » Et Zincgref, son disciple, pour justifier une de ses publications, en 1624, de préciser : « Je l'ai fait d'abord pour bien montrer aux étrangers à quel point ils sont injustes envers nous lorsqu'ils se figurent qu'ils ont retiré derrière eux les échelles par lesquelles ils se sont élevés jusqu'à la cime du Parnasse, et que personne ne peut par conséquent les y suivre... » Nous entendrons à des époques décisives Gottsched, Herder, J. Grimm se servir du même langage. Tout ce que les autres nations ont produit, l'Allemagne *doit* le produire. Pour l'instant, cependant, les prétentions dépassent de beaucoup les ressources. Ces poésies d'Opitz, que Zincgref présente au monde entier pour sauver l'honneur de l'Allemagne, sont presque uniquement des imitations de nos maîtres français. « Il semble qu'à l'ordinaire, a-t-on dit de lui, l'inspiration ne lui vienne que s'il a relu au préalable quelques pages du chef de la Pléiade. Il prend à celui-ci des sujets, des images, des comparaisons, et jusqu'à des émotions. Lorsqu'il ne copie point il paraphrase[1]. » Il s'est, de plus, approprié toute la métrique de son modèle. « Jusque dans les détails les plus menus, il obéit aux enseignements du maître aimé. » On ne s'étonnera donc pas de le voir translater, en outre, les *Quatrains* de Pibrac, un ouvrage du « sieur de Serre », mettre en allemand l'*Argenis* de Barclay et l'*Arcadie* de Sydney d'après des

1. V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, p. 332. Dans les pages qui suivent nous avons beaucoup emprunté à cet ouvrage mais en le complétant partout par des faits nouveaux.

versions françaises, adapter des airs français à ses *Episteln der Sonntage und fürnehmer Feste.* Sa seule excuse c'est qu'il ne cherche pas, comme le feront beaucoup de ses contemporains et de ses successeurs, à cacher son jeu et qu'il a le plagiat honnête. Aucun fanatisme national ne l'anime, en effet, contre notre pays où il a longtemps vécu. Ses amis et élèves, Weckherlin, Zincgref, Devaisius, qui, pour la plupart, ont aussi séjourné en France et connaissent admirablement notre littérature, procèdent à sa manière. D'ailleurs ce centre de Heidelberg, où se forme le groupement qu'on a appelé « l'école d'Opitz », est à demi francisé par suite de l'immigration de nos compatriotes calvinistes et des sympathies de la maison palatine pour notre culture. Lorsque Frédéric V fait son entrée dans sa bonne ville avec sa jeune épouse, une Stuart, l'Université lui adresse ses vœux en français. Mais cette attitude conciliante n'est pas celle de tous les écrivains du temps. Dans les sociétés de puristes, qui se constituent du vivant même d'Opitz, règne un esprit d'agressive teutomanie. La *Deutsche Gesellschaft des Palmbaumes* ou *Fruchtbringende Gesellschaft* de Weimar, l'*Aufrichtige Gesellschaft der Tanne* de Strasbourg, le *Pegnisischer Blumenorden* de Nuremberg, le *Schwanenorden an der Elbe*, la *Hamburgische Gesellschaft*, ont déjà en grande partie les tendances nationalistes qui distinguent actuellement par exemple le *Deutscher Sprachverein.* Là règnent les terribles puristes Rist et Zesen. On fait âprement la chasse aux termes étrangers, aux termes français surtout. On déclame contre les vices des Welsches et on exalte les vertus germaniques. Qui s'attendrait à trouver des imitateurs de l'*Erbfeind* chez ces incorruptibles patriotes? Et pourtant nulle part la littérature française n'a été plus exploitée que dans ces officines de *Deuchtümelei.* Passons sur ce fait que l'inoffensif Tobias Huber, membre de la *Fruchtbringende Gesellschaft*, traduit avec componction la *Semaine* de notre du Bartas, tenu là-bas pour un grand homme, et se vante d'avoir « accompli ce chef-d'œuvre de mettre en allemand l'ouvrage entier ligne par ligne, en employant, dans chaque vers, juste autant de syllabes qu'il y en avait dans le texte français qu'il avait sous les yeux, ainsi que les mêmes rimes », mais voici le « *deutschgesinnter* » Zesen qui inaugure sa carrière littéraire par des traductions du français, translate un manuel français d'art militaire, emprunte à Daudiguier le sujet de son *Historia von Lysandern und Kalisten*, à

Mlle de Scudéry celui de son *Ibrahim* et de son *Afrikanische Sophonisbe*; Rist, qui tire d'un ouvrage français son *Capitan Spavente* en 1636, et s'approvisionne dans le *Berger extravagant*; le gallophobe Moscherosch, qui, dans son *Insomnis cura parentum*, utilise les *Quatrains* de Pibrac et les *Essais* de Montaigne, dans son *Philander von Sittewalt*, qu'il brandit contre les *Französlinge* d'Allemagne, plagie un ouvrage espagnol, les *Visions* de don Quevedo — ce qu'il se garde bien de rappeler — à l'aide de la traduction française qu'en a faite Geneste à Caen; Grimmelshausen, un autre intransigeant, qui, pour écrire son premier ouvrage, est obligé de traduire l'*Homme dans la lune* de Baudouin, et met largement à profit pour son livre principal, le *Simplicissimus*, la *Vie de Francion* de Charles Sorel, publiée en 1622, ainsi que les *Histoires tragiques*, qu'à un moment donné même il copie mot à mot; Buchholz, qui pour ruiner le crédit du « licencieux » *Amadis*, ne trouve rien de mieux que d'y puiser à pleines mains en s'aidant en outre des œuvres de Mlle de Scudéry! Quant aux romans à base historique de Ziegler, d'Antoine de Brunswick, de Lohenstein, ils représentent la postérité allemande de La Calprénède[1]. *Gedenke das du ein Deutscher bist!* s'écriait fièrement le Grand Electeur, qui était membre, lui aussi, de la *Fruchtbringende Gesellschaft*. Nous avons vu comment il entendait ce précepte dans la politique. Ses confrères en littérature l'interprétaient de même. « On ne peut pas toujours éviter les choses étrangères, dit Méphistophélès dans le *Faust*. Le bien est souvent fort éloigné de nous. Un véritable Allemand ne saurait souffrir les Français, mais il boit volontiers leurs vins. » C'est cette sage méthode qu'appliquaient les ardents teutomanes des *Sprachgesellschaften*[2]. Ils l'appliquaient d'ailleurs avec le plus

1. Les principales tendances qui se manifestent, en outre, dans la littérature allemande de cette époque ont leur origine chez nous, la tendance édifiante appliquée au roman (Buchholz) vient des œuvres de Pierre Camus, la tendance humoristique (Chr. Reuter) de celles de d'Aubigné (*Baron de Fœneste*) et de Théophile Viau (*Histoire comique*). C'est Sorel qui a inspiré surtout le roman picaresque allemand (Grimmelshausen) par son *Francion*, dont le succès fut immense. Enfin le roman exotique allemand (sans parler du roman historique) se rattache à Gomberville et à La Calprénède. Non seulement les productions isolées mais les *directions générales* sont dans la dépendance de notre littérature. Tout cela pourrait être prouvé par le détail.

2. Autres ouvrages de provenance française de cette époque : le *Theatrum amoris*, Francf., 1626-1629, traduction d'un livre de du Périer; le *Beutelschneider*, *ibid.*, 1627, traduction de l'*Histoire générale des larrons*; *Honny soit qui mal y pense*, Nuremb., 1630; *Die eifersüchtige Zelodijte*, traduite du français par

large libéralisme, car leurs plagiats dans les littératures de l'Italie et de l'Espagne sont aussi nombreux que ceux qu'ils ont commis aux dépens de la nôtre. Ni des uns ni des autres ne sont sortis des chefs-d'œuvre. Le seul roman de cette époque qui ait quelque valeur est le *Simplicissimus* de Grimmelshausen, où le réalisme allemand s'affirme par quelques-unes de ses qualités les plus précieuses[1].

La Pléiade ayant chaudement recommandé le genre tragique, Opitz ne pouvait se dispenser de chausser le cothurne. Mais il s'est borné dans ce domaine à donner des traductions. Ses *Trojanerinnen* et son *Antigone* sont la reproduction pure et simple des pièces de Sénèque et de Sophocle qui portent ce nom. Il était inévitable cependant que, tandis que certains de ses disciples le suivaient du côté du roman, d'autres se tournassent avec lui vers l'art dramatique. Bien que des influences diverses, celles de la Hollande, de l'Italie, de l'Espagne, se soient exercées sur ces successeurs d'Opitz, leur dette envers notre littérature est des plus importantes, et on a l'impression que leurs rapports avec nos écrivains ont été plus directs, plus personnels encore qu'avec ceux des autres nations. C'est ainsi que Gryphius, après avoir étudié à Leyde, vint, comme tant de ses compatriotes, faire un séjour à Paris, où il se lia avec des hommes éminents et put travailler même dans la bibliothèque du cardinal de Richelieu. C'est en France que sa vocation dramatique semble s'être éveillée. De là seulement, par Angers et Marseille, il se rendit en Italie, où il apprit également beaucoup. Nos auteurs lui étaient très familiers. Il a pris

Ryssel; l'*Entführung der preiswürdigen Helena von Amsterdam*, Bâle, 1683; *Oronce und Eugenie*; *Pharomund*, traduction du roman de la Calprénède par J. Ph. Perney; la *Cassandre* du même, traduite par Hagdorn dans son *Aeyquan*; la *Fausse Clélie*, Francf., 1672; l'*Almahide* de Scudéry, Nuremb., 1682-1696; *Die türkische Asterie*; *Die gekrönte Unschuld*, traduction du livre de Cerisiers sur la Pucelle d'Orléans, Geneviève de Brabant, Hirlande, Augsb., 1690; Augspurger traduit en 1644 (Dresde) une *Schäfferey* de Montchrestien; Richter traduit l'*Ariane* de Desmarets en 1644; Stubenberg, la *Clélie* de Scudéry, Nuremb., 1664 et, sous le titre de *Frauenzimmerbelustigung*, un ouvrage de Grenaille, etc., etc. La plupart de ces traducteurs sont des membres de la *Fruchbringende*. Gœdeke, *loc. cit.*, t. III, p. 245 et suiv.

1. Mais dont le thème général n'est pas plus allemand que celui du *Parzival* de Wolfram et du *W. Meister* de Gœthe, de sorte que la présence de ce trio de *Bildungsromane* dans la littérature allemande n'a pas du tout le sens qu'on lui prête. Le *Bildungsroman* est d'origine française et les trois œuvres qui le représentent en Allemagne sont des imitations d'œuvres françaises.

directement à Garnier des plans de tragédie, des situations, des pensées et des images. Il a traduit le *Berger extravagant* de Thomas Corneille et imité le *Fantôme amoureux* de Quinault. On retrouve chez lui des échos nombreux et distincts des tragédies de Pierre Corneille. Enfin, s'il a beaucoup emprunté au Hollandais Vondel, il convient de ne pas oublier que celui-ci était un élève de nos auteurs dramatiques de la première moitié du XVII[e] siècle. Hoffmann de Hoffmannswaldau avait, lui aussi, fréquenté l'Université de Leyde et vécu assez longtemps à Paris pour parler couramment notre langue. C'est chez nous, sans doute, qu'il a appris à admirer les Italiens, notamment ce « cavalier » Marin, qui devait rester son modèle préféré. Ce qui tendrait à le prouver c'est qu'il a traduit, tout à fait au début de sa carrière dramatique, le *Pastor fido* de Guarini d'après la version française de Théophile de Viau, dont il a mis aussi en allemand la *Mort de Socrate*. Notre poésie galante, celle des Théophile, des Saint-Amand, des Le Pays, des Colletet, lui a fourni bien des traits reconnaissables[1]. Gaspard de Lohenstein, qui, comme son maître Hoffmann, fut surtout un « mariniste », ne resta pas non plus étranger à notre littérature. Sa première œuvre tragique, *Ibrahim*, est empruntée au roman du même nom de Mlle de Scudéry. Son *Erleuchter Hoffmann* est traduit aussi du français. Un des rares auteurs de talent de cette époque féconde en médiocres prétentieux, Chr. Reuter, s'inspire déjà de Molière dans ses comédies[2]. Christian Weise de Zittau, dramaturge aussi abondant et aussi plat que Hans Sachs, parle un langage à demi francisé qui indique d'abondantes lectures françaises. Les sources de ses innombrables pièces ne sont pas toutes connues. Plusieurs de ses sujets, cependant, sont pris dans notre histoire nationale et n'ont pu lui parvenir que par des ouvrages français. C'est le cas pour le *Maréchal d'Ancre*, sa meilleure pièce, et encore pour la *Disgrâce du maréchal Biron*. Son

1. On voit par la préface de ses *Deutsche Ubersetzungen und Gedichte* (1673) que nos écrivains du XVI[e] et du XVII[e] siècle lui sont très familiers, notamment les deux Corneille.

2. On a de lui, en outre, *la Vie, la maladie et la mort de l'honnête femme, das ist der ehrlichen Frau Schlampampe Leben, Kranckheit und Tod in zweyen Lust- und Trauerspielen vorgestellt und aus dem Frantzösischen in das Teutsche übersetzt*, etc., 1[re] édit., 1695, 2[e] édit. (inconnue à Gœdeke) Leipz., 1750. — Notons aussi, en 1682, l'insertion d'une partie de l'*Origine des romans* de Huet dans l'*Insulanischer Mandorell*, de Happel, auteur du même groupe que Reuter.

Verfolgter Lateiner est une imitation directe des *Précieuses ridicules* et son *Niederländischer Bauer* a été tiré du *Trésor d'histoires admirables et merveilleuses* de Goulard. Que d'autres recueils oubliés de ce genre n'aura-t-il pas utilisés? Christian Kormart, son contemporain, a traduit du Scarron, du Pierre et du Thomas Corneille, d'ailleurs avec une absence complète de goût. Dans son adaptation de *Polyeucte* il fait supplicier des chrétiens sur la scène et descendre des démons du haut des airs « au bruit des tambours! » Dans le genre dramatique l'Allemagne n'était donc pas plus heureuse que dans le roman. Tandis que la France, lorsqu'elle imitait, transformait ses modèles en chefs-d'œuvre avec un Corneille et un Molière, l'étude laborieuse des modèles étrangers en Allemagne n'aboutissait qu'à des caricatures de pièces, sans ordre, sans psychologie, sans art. Tout manquait à ce pays de ce qui lui eût été nécessaire pour faire naître un grand théâtre. Il n'avait ni public, ni traditions littéraires, ni critique, ni acteurs, ni auteurs de talent. L'invasion des produits français était inévitable. Elle se produisit dès le milieu du XVIIe siècle. En 1650 le *Cid* est révélé aux Allemands par la traduction de Georges Grefflinger. Mais ce fut le chef de troupe Jean Veltheim ou Velten qui contribua le plus à faire connaître nos œuvres et à ruiner le crédit des Italiens. Il n'a pas adapté moins de dix-huit pièces françaises de Molière, de Scarron, de Desmarets, de Corneille. Il a révélé aux Allemands le *Misanthrope*, l'*École des femmes*, le *Festin de Pierre*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Mariage forcé*, le *Médecin malgré lui*, le *Dom Japhet d'Arménie* de Scarron, l'*Aspasie* de Desmarets, le *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, le *Menteur*, la *Mort de Pompée*, *Rodogune*. Cependant Veltheim n'était pas le seul à traduire. Un nommé Bressand mit en allemand pour le duc Antoine-Ulrich de Brunswick *Rodogune* en 1691, *Sertorius* en 1694, *Athalie* et le *Regulus* de Pradon. En 1700 Lange traduit de nouveau le *Cid*, en 1702 Fürer de Nuremberg y ajoute *Cinna*. *Polyeucte* ne viendra qu'en 1727. C'est Molière surtout qui fit la conquête des âmes allemandes, foncièrement rebelles à l'art hautain et idéaliste de nos grands tragiques. La *Schaubühne englischer und französischer Comœdianten*, en 1670, apporta l'*Amour médecin*, les *Précieuses ridicules*, *Sganarelle*, l'*Avare*, *Georges Dandin*. On jouait, en outre, d'autres comédies de cet auteur, vers la même époque, par exemple les *Fourberies de Scapin*, le

Tartufe, l'*École des maris*, d'après des versions manuscrites. En 1699 enfin toutes les pièces en prose de Molière parurent à Nuremberg sous le titre étrange d'*Histrio gallicus comico-satiricus*. L'opéra français de Quinault jouit d'une vogue extrême. Des auteurs de second ordre franchissent le Rhin : Gillet de la Trissonerie avec son *Art de régner* en 1666, Boisrobert avec la *Jalouse d'elle-même* en 1679, Montfleury avec *la Fille capitaine*, Thomas Corneille avec le *Geôlier de soi-même*, Boursault avec l'*Esope à la cour* et l'*Esope à la ville*, Legrand avec son *Roi de Cocagne* et son *Cartouche*. Le théâtre de la foire lui-même est représenté par le *Monde renversé* que J. H. König adapte.

C'était, d'ailleurs, vers la fin du XVIIe siècle, toute notre littérature qui s'avançait en rangs serrés vers l'Allemagne, aussi redoutable que les armées de Louis XIV. Le baron de Canitz, diplomate et homme du monde, un des rares écrivains indigènes que Frédéric II avouait pouvoir goûter, se range délibérément derrière le « législateur du Parnasse français » Boileau, dont il met à contribution les œuvres diverses dans ses satires, et dont il reprend à son compte tous les préceptes poétiques. Il est de médiocre intérêt de constater après cela qu'il a traduit également les *Maximes d'amour* publiées par un anonyme dans le *Mercure galant* en 1677. Ses amis Wernicke et Neukirch obéissent aux mêmes préoccupations que lui. Comme Canitz, Wernicke avait vécu longtemps en France. C'était presque un Parisien d'adoption. Ses épigrammes sont de facture toute française. Dans la préface de la seconde édition de ses opuscules il déclare vouloir introduire en Allemagne la critique littéraire, telle qu'elle fonctionne chez nous, car, selon lui, c'est à la présence de ce tribunal sévère et impartial que la France doit d'avoir accompli de si grands progrès dans les Lettres. Benjamin Neukirch écrit des satires et des épîtres imitées de fort près des œuvres analogues de Boileau et traduit le *Télémaque* de Fénelon qu'il met sur le même rang que *l'Iliade* ou l'*Enéide*. Le « Silésien » attardé Günther imite Boileau dans ses deux livres de satires. La Fontaine et nos poètes légers trouvent de nombreux admirateurs. Déjà les jolies pièces anacréontiques de Ronsard et de Baïf avaient suscité en Allemagne les *Oden und Gesänge* de Weckherlin, un contemporain d'Opitz. Mais lorsque parurent en France Chapelle et Bachaumont, Chaulieu, La

Fare et Lebrun, le mouvement prit une importance considérable chez nos voisins. Toute l'école anacréontique du XVIII[e] siècle y a pour point de départ l'action de ces gracieux auteurs français, auxquels il convient de joindre le fabuliste La Motte. Hagedorn, le vrai fondateur de la poésie anacréontique allemande, dépend entièrement de La Fontaine, de La Motte et de Chaulieu. Il a adapté trois contes et environ vingt fables du premier de ces écrivains, pour lequel il professe une admiration telle qu'il calque entièrement sur lui son style et sa versification, La Motte et les anacréontiques français tiennent aussi dans son œuvre une très grande place. Il déclare même avoir suivi les leçons de du Bellay, Bellegarde, Boursault, Desmarets, La Monnoye, Bergier, du Cerceau, du Ruisseau, Launay et Le Sage. Les écrivains anglais qu'il imite : Pope, Dryden, Waller, Sedley, Buckingham, Dorset, Rochester, sont les représentants fidèles de ce goût français qui domina dans la Grande-Bretagne à l'époque des Stuarts et d'Anne. Brockes, son compatriote hambourgeois, que l'on représente d'ordinaire exclusivement comme un disciple de ces mêmes auteurs anglais, a voyagé en France, traduit du Boileau, imité de très près La Motte et pris dans Mme Deshoulières son penchant pour les descriptions de la nature. Ce n'est que plus tard qu'il abordera la lecture des poètes francisés d'Angleterre. En 1827 nous le voyons encore mettre en allemand les *Principes de philosophie* de l'abbé Claude Genest. En face du joyeux Hagedorn il est de tradition de dresser, comme sa vivante antithèse, la figure austère du Suisse Haller qui serait même un des rénovateurs, avant Klopstock, de la poésie allemande. Mais ce Germain écrit son journal de voyage dans les Alpes et presque toute sa correspondance en français. Il a étudié à Paris l'anatomie avec Winslow et la chirurgie avec Le Dren. Une de ses plus anciennes lectures est le *Dictionnaire* de Bayle, et si sa première poésie est en latin, la seconde, *la Résolution d'aimer*, est en français. Il est vrai que, protestant austère, il déteste le scepticisme de nos Encyclopédistes et croit devoir censurer nos mœurs, mais, pour approuver ou blâmer, il est sans cesse tourné vers la France. Son *Fabius et Caton* est une réfutation du *Contrat social*. Ses notices bibliographiques aux *Annales de Gottingue* ne concernent guère que des auteurs français. Son compatriote et allié Drollinger traduit le *Lutrin* de Boileau. Pyra, Götz, Uz, Gleim, qui, en

tant qu'anacréontiques se rattachent à Hagedorn, ont, en outre, directement imité les modèles de leur maître. Götz a même été aumônier d'un régiment français. Tous ces gens sont pénétrés de notre culture. Gessner, que la France devait triomphalement accueillir, a découvert sa vocation idyllique en lisant la traduction de Longus par Amyot, laquelle lui a inspiré une de ses premières œuvres, le *Daphnis*, qui est de 1754. Il faut noter, de plus, que l'idylle était florissante en France lorsqu'il s'est mis à écrire, et que Fontenelle, par exemple, qu'il a parfois imité, jouissait d'une réputation européenne dans ce genre d'ouvrages. La littérature française enserre déjà la jeune littérature allemande et la pénètre de toutes parts. Ce qu'elle laisse entrer du dehors, comme la poésie anglaise didactique, est un prolongement d'elle-même. Cette domination est si forte qu'un ouvrage comme le *Robinson Crusoë* n'a été connu tout d'abord en Allemagne que par sa traduction française, sur laquelle a été faite, en 1720, la première version allemande qui compte [1]. Bodmer, dont nous aurons bientôt à caractériser le rôle, n'a appris l'existence du *Spectator* d'Addison, qui devait avoir une si grande influence sur son évolution intellectuelle, que par la reproduction française de cette célèbre revue. Nous rencontrerons ailleurs des manifestations encore plus caractéristiques de cette tutelle française. Ajoutons ici que le premier périodique scientifique allemand, les *Acta eruditorum*, fut fondé en 1682 par Otto Mencke sur le modèle de notre *Journal des Savants*, que les *Monastsgespräche* de Thomasius ont été suscités par les *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle en attendant que notre *Almanach des Muses* fasse apparaître un *Deutscher Musenalmanach*, notre *Mercure de France* un *Teutscher Merkur* et notre *Journal des Dames* l'*Iris* de Georges Jacobi. Le rationalisme de Descartes fait aussi son entrée en Allemagne avec Leibniz et Wolf, bientôt supplanté ou complété par le scepticisme de Bayle. Les théories esthétiques et littéraires françaises, celles de Boileau, de La Motte, de Ch. Perrault, de l'abbé du Bos sont reproduites par de nombreux théoriciens, par J. N. König notamment, qui s'inspire, dans sa *Dissertation sur le goût*, du *Traité du Beau* de J.-P. de Crouzaz, du *Discours sur l'origine du Beau* de Frain

1. Elle eut cinq éditions en un an. Une traduction antérieure faite sur l'original anglais, avait passé inaperçue.

de Tremblay, des *Causes de la corruption du goût* de Mme Dacier, des *Réflexions critiques* de l'abbé du Bos. Déjà Thomasius a commencé sa campagne en faveur de l'imitation des Français, et on répète de tous côtés le mot cruel du Père Bouhours sur l'impuissance littéraire des Allemands. Le moment est venu de tenter un nouvel effort.

Cet effort ce sera la réforme de Gottsched, une répétition de la réforme d'Opitz, mais plus française encore, appuyée sur la littérature classique de notre XVIIe siècle et non plus sur les modèles fournis par la Pléiade. Ainsi que son prédécesseur qu'il connaît et apprécie, Gottsched souffre de voir que les Allemands n'ont rien dans les Belles-Lettres à opposer aux Français et sont regardés par eux comme des Barbares. C'est une même fierté patriotique qui le pousse à secouer la torpeur de ses compatriotes [1]. Mais, pour rattraper la France, il ne voit qu'une seule méthode : s'inspirer de son exemple. Il pense, en effet, avec Thomasius, que les Français sont d'habiles gens, et leur conception de la poésie lui semble préférable à toute autre, même à celle des Anciens. C'est un disciple dévot de Boileau, mais aussi de nos « modernes », en particulier de La Motte. Il eut le regard plus large qu'on ne le dit d'ordinaire. La supériorité de l'*organisation* intellectuelle de la France le frappe. Il estime que la centralisation explique en grande partie l'avance qu'elle a prise. Pour lui, donc, il importerait que l'Allemagne, avant toute chose, possédât une langue littéraire uniforme et une sorte de capitale de l'esprit avec une Académie. C'est pourquoi il essaie de faire triompher, comme nous l'avons vu, le dialecte de Leipzig, et tente de rapprocher la *Deutsche Gesellschaft*, qui existait dans cette ville, du type de l'Académie française. En communion étroite d'idées avec les principaux littérateurs de notre pays, il s'adresse à eux pour avoir des conseils et reçoit quelques encouragements de Voltaire, de Fontenelle, de Baculard d'Arnaud. Les liens les plus étroits le rattachent à la pensée française. Comme la plupart de nos écrivains du XVIIIe siècle, il est rationaliste et « éclairé ». Son auteur philosophique de prédilection est Bayle dont il traduit le *Dictionnaire*. Il fait aussi de la propagande pour Leibniz et pour Wolf. Il a mis en allemand la *Théodicée*

1. Voir la préface de ses *Beiträge zur critischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit*, en 1732.

du premier, exposé la doctrine du second dans un manuel qui parut dans les deux langues [1]. De là sa méthode. Il pense qu'avec des définitions et des classifications on peut tout obtenir. Il donne, d'après Boileau, les « règles » de l'éloquence et de l'art poétique dans sa *Redekunst* et sa *Dichtkunst*, où, selon lui, on trouvera l'ensemble des recettes qui font le bon écrivain et le bon poète. Afin de répandre le plus possible ses idées il fonde plusieurs revues : les *Vernünftige Tadlerinnen*, les *Beiträge zur Belustigungen des Verstandes und des Witzes*, qu'il rédige avec ses disciples. Dans le but de réveiller le zèle de ses compatriotes et de leur donner confiance en eux-mêmes il se met à explorer — guidé par nos Bénédictins — le passé de l'histoire littéraire allemande et réunit sous le titre de *Nötiger Vorrat zur Geschichte der dramatischen Dichtkunst* tout ce qu'il peut trouver de présentable en fait de pièces de théâtre, dans les siècles antérieurs. Car c'est le genre par excellence de la littérature française, le drame, qui attire principalement son attention. La tâche principale qui s'impose dans cet ordre d'idées en Allemagne, croit-il, est de purifier la scène des mélodrames grossiers et des arlequinades vulgaires qui la déshonorent, pour l'ouvrir toute grande à l'art régulier et noble des Français. A cet effet il s'abouche avec une actrice de talent, la Neuber, directrice d'une troupe, qui, au cours de ses représentations dans les résidences princières d'Allemagne, notamment à Brunswick et à Dresde, a eu l'occasion d'observer le jeu plus savant des comédiens français et d'accomplir de sérieux progrès déjà dans l'interprétation des rôles et l'art scénique. Tous les deux ils décident de bannir de Leipzig les anciennes pièces allemandes et d'y acclimater la sérieuse tragédie française. Car, pour Gottsched, rien n'est au-dessus de Corneille et de Racine. Il ne consent à admettre à côté d'eux que les Anglais de l'école française comme Addison. On commencera par former le goût des Allemands en les habituant à voir sur la scène des pièces bien construites, ensuite on les poussera à imiter ces glorieux modèles. Gottsched traduit l'*Iphigénie* de Racine, fait traduire par sa femme l'*Alzire* de Voltaire, et réunit autour de lui une équipe de jeunes gens qui se chargent de continuer cette besogne. Un recueil, qu'il

1. Il traduit en outre le fameux livre d'Helvetius intitulé *De l'Esprit* et le recommande chaudement.

publie de 1742 à 1745, sous ce titre : *Théâtre allemand suivant les règles et exemples des Anciens avec une préface et les réflexions de l'archevêque Fénelon sur la tragédie et la comédie*, contient les résultats de ce labeur collectif. C'est grâce à l'atelier de Gottsched que la Neuber peut représenter sur le théâtre de Leipzig le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Iphigénie*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, *Bérénice*, le *Misanthrope*, ainsi que des comédies de Destouches et de Marivaux. Mme Gottsched, en effet, explore le domaine comique sur lequel son grave époux hésite à se risquer, déconcerté par le genre un peu libre de Molière, et appréhendant que le public allemand ne s'autorise des facéties de l'auteur des *Fourberies de Scapin* pour retomber dans ses anciens errements. C'est ainsi que l'évêque goth Wulfilas, traduisant la Bible pour ses barbares compatriotes, laissait à dessein de côté le livre des Rois afin de ne pas attiser inutilement leur ardeur belliqueuse déjà excessive. Mme Gottsched fit passer en allemand sous le titre de *Verschwender* et de *Poetischer Dorfjunker* deux comédies de Destouches, sous le titre de *die Widersprecherin* une comédie de Dufresny, puis une autre de Mme de Graffigny. En outre elle s'inspira de la *Femme docteur* de Bougeant pour sa *Pietisterey*, de Destouches de nouveau pour son *Gespenst mit der Trommel*, de *Georges Dandin* pour son *Mariage mal assorti*, du *Malade imaginaire* pour son *Testament*, tandis que M. Gottsched lui-même composait un *Caton mourant* d'après les pièces de Deschamps et d'Addison et adaptait *l'Endymion* de Fontenelle sous le titre de *Diane*. La fureur de traduction de l'illustre couple ne s'arrêta pas là. De 1745 à 1758, Mme Gottsched gratifia l'Allemagne de onze volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. On n'en finirait plus si l'on voulait énumérer tout ce qui sortit des mains de ces inlassables translateurs et adaptateurs [1]. Il vint au moment, cependant, où la discorde se mit dans leur camp. Gottsched finit par se brouiller avec la Neuber et presque avec sa femme qu'il abrutissait de travail. Parmi ses disciples certains secouèrent son joug. Sans doute l'homme était autoritaire et un peu étroit d'esprit. Mais ce ne fut pas là son véritable tort. Il échoua dans sa tâche parce qu'il entreprenait

1. Liscow est un disciple de Boileau, Otton de Schönaich suit les traces de l'auteur de la *Henriade* dans son *Hermann* et transforme le *Dictionnaire néologique* de Desfontaines en un *Neologisches Wörterbuch*, Quistorp imite les *Plaideurs* dans son *Bock im Process*.

une œuvre impossible : celle de discipliner des intelligences allemandes. Comment avait-il pu s'imaginer que, ce que l'histoire n'avait pas produit d'elle-même, il arriverait à le réaliser? L'individualisme germanique se souleva contre ses principes, sa tragédie régulière, son Académie. L'opposition, il est vrai, ne germa pas à Leipzig, centre tout francisé et qui restera longtemps encore la citadelle du goût français en Allemagne, elle se manifesta en Suisse tout d'abord et gagna de là l'intérieur du pays. Nous en étudierons ailleurs les causes et les effets. Il nous faut, cependant, noter ici tout ce que cette opposition nationale aux réformes francophiles de Gottsched contenait elle-même d'éléments français. Les promoteurs en furent Bodmer et Breitinger de Zurich. Quelque influence qu'ait exercée sur eux la poésie anglaise, ils n'en sont pas moins pénétrés, comme tous leurs compatriotes suisses au XVIIIe siècle, de culture française. Il est piquant de constater que le grand homme de ces braves champions de la poésie anglaise, Milton, leur fut révélé par le *Spectator* d'Addison qu'ils ne connurent, ainsi que nous l'avons dit, qu'à travers une traduction française. Il en fut de même pour Locke dont ils lurent l'*Esprit humain* pour la première fois en français [1]. A Zurich, comme à Berne, la langue et la littérature françaises régnaient souverainement. La Suisse germanique du XVIIIe siècle a fourni autant d'écrivains à notre pays qu'à l'Allemagne. Il suffit de rappeler ici Bonstetten, J. Meister, Muralt. Des hommes comme Gessner, Haller, Zimmermann, Johannes von Müller appartiennent presque autant à notre littérature qu'à la littérature allemande. On ne s'étonnera donc pas de constater que Bodmer et Breitinger — tout antifrançais qu'ils fussent — aient été à bien des égards formés par nos auteurs. Et d'abord, dans le cercle intime de ces dignes patriotes, on parle plus français qu'allemand, on lit plus d'ouvrages français que d'ouvrages allemands. Le « capitaine » Henzi, un ami de Bodmer, chante en français les victoires de Fontenai et de Friedberg. Un de ses disciples fervents, Rudolf Werdmüller, lui déclare, après avoir fait la connaissance de Klopstock chez lui, que

1. Le *Spectator* fut traduit en français en 1719, et c'est seulement en 1739 que l'original anglais fut mis en allemand. — Dans leur revue, les *Diskurse der Mahlern*, Bodmer et Breitinger recommandent aux femmes la lecture de l'*Education des enfans* (*sic*) de Locke dont ils ne semblent pas connaître le titre anglais.

l'admiration pour ce poète a chassé de son âme le *Vert-vert* de Gresset, Crébillon et La Fontaine! Voilà donc ce qu'on lit à Zurich sous l'égide des adversaires de l'influence française! Bodmer lui-même a débuté dans la littérature par des poésies françaises et italiennes. Il admire beaucoup Montesquieu et Voltaire, et les principaux arguments qu'il produira, en compagnie de Breitinger, contre la manie classique de Gottsched lui ont été fournis par ... l'abbé du Bos, le grand inspirateur des *Diskurse der Mahlern*, et aussi par La Motte. Ses partisans de Leipzig, qui sont connus dans l'histoire des Lettres allemandes sous le nom de *Bremer Beiträger*, sont aussi peu indépendants que lui de la perfide Lutèce qu'ils combattent dans la personne de Gottsched. On peut même affirmer que jamais le plagiat n'a été pratiqué avec autant d'impudence sereine que par ces gens. Certains d'entre eux, les Fr. Schulz, les Wall, les Jünger, les Meissner, les Mylius, les Chr. F. Weisse, sont de véritables écumeurs de notre littérature [1]. Ils sont tous tellement habitués à puiser à pleines mains dans nos auteurs qu'ils n'ont plus la notion exacte de l'originalité littéraire. Voici par exemple le patron, d'ailleurs doucereux et pleurard, de la bande entière, Gellert. Un jour que Frédéric II lui demande, non sans raison, dans un entretien, s'il n'a pas imité La Fontaine, ce médiocre entre les médiocres répond tranquillement : « Non sire, je suis un poète original ». On va voir ce que cette qualification représente en Allemagne vers le milieu du XVIIIe siècle. Dans quelque domaine qu'on étudie l'activité du pauvre homme on le surprend à emprunter. En tant que fabuliste il s'inspire de La Fontaine et de La Motte pour le fond et la forme de ses apologues, quand il ne suit pas les traces de Hagedorn, qui dépend déjà, nous le savons, de ces deux écrivains. Sa théorie

1. Non seulement la *littérature* allemande de cette époque se nourrit d'emprunts faits à la nôtre ou à celle de l'Angleterre, mais les *littérateurs* eux-mêmes ne subsistent matériellement, pour la plupart, comme les libraires, que du gain qu'ils retirent de leurs traductions. Les éditeurs allemands, qui n'ont absolument rien à livrer au public cultivé en fait d'œuvres indigènes, paient un tas de petits « gendelettres » pour mettre en allemand, « à pleines corbeilles », tout ce qui paraît à Paris ou à Londres. Du vivant de Lessing c'est, à Leipzig et à Berlin, l'industrie la plus florissante. Il a lui-même longtemps vécu de travaux de cette sorte. Cette importance de la caste des traducteurs dans l'Allemagne du XVIIIe siècle explique que le même Lessing leur ait consacré une de ses *Litteraturbriefe* les moins élogieuses. Mais lui-même n'avait-il pas traduit des ouvrages espagnols après quelques semaines d'études dans cette langue, et rendu *Novellas exemplares* (le titre d'un ouvrage de Cervantès) par *Neue Beispiele* (nouveaux exemples)!

de la fable est celle de La Motte [1]. Ses idées sur la poésie lui viennent de Batteux. Dans son *Pandemonium germanicum* R. Lenz montre Gellert se cachant dans un coin du temple de la gloire lorsqu'il aperçoit La Fontaine. Celles de ses fables qu'il n'a pas prises à ces écrivains connus, il les doit à l'*Élite des bons mots*, au *Dictionnaire* de Bayle, aux *Lettres sérieuses et badines* de Saurin. Dans le genre dramatique il fait preuve d'une égale « originalité ». Sa *Betschwester* est une plate imitation à la fois du *Tartufe* et de *L'École des Amis* de La Chaussée. C'est le premier exemple en Allemagne de la comédie larmoyante française que Gellert prise fort et qu'il a recommandée au public, en 1751, dans son *Pro comœdia commovente*. Ses *Zärtliche Schwestern* exploitent encore le théâtre de La Chaussée. Son *Los in der Loterie* imite une pièce française à travers Holberg; ses pastorales, *Das Band* et *Silvia* se rattachent à l'*Atalante* de Gottsched, où cet auteur suit les traces de Fontenelle. Son opérette *Das Orakel* est la servile reproduction de la pièce du même nom de Sainte-Foix. Sa *Leben der schwedischen Gräfin von G.*, n'imite, il est vrai, aucun roman français, mais est du Richardson tout pur. Enfin Gellert est épistolier. Il a même fondé en Allemagne le genre épistolaire. On l'admire et on le vante beaucoup de ce chef. C'est là qu'il est le plus lui-même. Aurait-il donné, pour une fois, libre cours à son tempérament, trouvé un style? Que non point. Ici encore il imite. En 1751, dans ses *Briefe nebst einer praktischen Abhandlung von dem guten Geschmacke in Briefen*, il nous découvre son modèle. C'est Mme de Sévigné, dont les *Lettres* ont paru en 1726, qui lui a révélé que le naturel, l'esprit, la vivacité des sentiments sont les premières qualités de l'épistolier. Cela même il ne l'a pas inventé tout seul. « Gellert était un plat écrivain, constatent en 1771 Mauvillon et Unzer; comme tel, il plut aux plats esprits et, ceux-ci formant toujours la majorité du public qui lit, ce n'est pas une merveille que Gellert ait pu devenir l'homme du jour. Il était l'écrivain préféré de tous les pasteurs de campagne et de leurs filles. Quel immense contingent d'admirateurs, d'adorateurs, de panégy-

1. Le *Discours sur la fable* de cet auteur fait surgir en Allemagne, en 1725, Wichmann avec sa *Poesie der Niedersachsen*, Triller, Hagedorn, Daniel Stoppe, Bock, Meyer von Knonau, Gellert et leurs fables de 1730 à 1760. Il inspire à Breitinger, le compagnon de Bodmer, cette idée que la fable est le genre littéraire le plus élevé.

ristes! » On juge d'après cet « homme du jour » de ce que pouvaient être les autres. Rost imite Grécourt et La Fontaine. Cramer traduit et continue l'*Histoire universelle* de Bossuet, et Gellert affirme — ceci éclaire le point de vue de ces gens — qu'il a dépassé son modèle. Rabener, qui, en 1754, a répondu à une question de l'Académie de Pau ainsi formulée : *La médisance est-elle autant l'effet de l'orgueil que de la malignité?* imite dans ses satires Boileau, Crébillon et Swift. Gärtner s'inspire du *Triomphe du passé* de Le Grand pour sa *Schöne Rosette*[1]; Giseke marche sur les traces de Hagedorn; Ramler est surtout célèbre pour avoir traduit Batteux. Ses odes sont dans le genre de celles de J.-B. Rousseau. Ebert, lui, est un fanatique de notre littérature qu'il porte aux nues. Straube met en allemand plusieurs pièces françaises, dont la *Nanine* de Voltaire. Qui nous manque-t-il encore? Adolphe Schlegel? Il s'inspire, dans ses fables, de La Fontaine, de La Motte, de Richer, de Pitaval, d'Argensville et d'autres Français encore. Jean-Elie Schlegel[2]? C'est un disciple de Molière, du Danois Holberg qui est l'élève de Molière, de Destouches, de Marivaux, de tout le monde; Krüger, le traducteur de Marivaux, qui trouve le moyen de combiner dans une seule pièce l'action du *Tartufe* avec celle du *Misanthrope* et du *Mariage forcé*? Les adversaires de Gottsched font donc exactement la même chose que lui. Leur opposition « nationale » est ce que nous appellerions aujourd'hui du « bluff ». Stériles par eux-mêmes, ils se fournissent chez les Anglais lorsque la source française ne coule pas avec assez d'abondance. Être un poète « patriote », au milieu du XVIIIe siècle, en Allemagne, cela consiste, en effet, uniquement à avouer ses emprunts anglais et à dissimuler ses emprunts français, à célébrer Londres et à honnir Paris. Encore fallait-il le trouver.

Cette pauvreté de la littérature allemande frappait tous les étrangers qui étaient à même de l'observer de près. Le P. Bouhours, en 1671, avait nié qu'un Allemand pût être un « bel esprit ». « Nommez-moi, s'écrie en 1740 Mauvillon, à Brunswick,

1. Avec Zachariä il traduira à partir de 1769 le *Théâtre espagnol* de Linguet qui a révélé aux Allemands la poésie dramatique de nos voisins du sud.

2. Celui-ci est, il est vrai, plutôt un partisan de Gottsched, mais un partisan indépendant. Pour rédiger ses *Aesthetische und dramatische Schriften* il puise à pleines mains dans les travaux de l'abbé Fraguier de l'Académie des Inscriptions.

en s'adressant aux Allemands, nommez-moi un esprit original sur votre Parnasse, c'est-à-dire nommez-moi un poète allemand qui ait tiré de son propre fonds un ouvrage de quelque réputation? Je vous en défie ». « Ils ont, ajoutait-il, défiguré les meilleurs originaux français, anglais, italiens ». Mauvillon, qui n'était nullement hostile aux Allemands, dont il vante dans le même traité[1] les qualités militaires, exprimait l'opinion générale de l'Europe cultivée. Lui aussi il était convaincu que ces « beaux hommes, grands, bien faits, bien membrés » ne manquaient que d'une chose, mais en manquaient absolument : l'esprit. Cette remarque sévère fit bondir d'indignation un jeune Allemand du nord, qui poursuivait à ce moment-là ses études à Schulpforta en Saxe, Frédéric-Gottlieb Klopstock. Dans le discours d'adieu que, selon l'usage, il lut, en septembre 1745, à ses maîtres et condisciples, avant de quitter l'établissement, il cita l'appréciation de Mauvillon, et, reconnaissant qu'elle n'était pas complètement injustifiée, adressa un vibrant appel à ses compatriotes pour faire cesser ce honteux état de choses. Ce n'étaient plus des mots qu'il fallait, mais des actes, car des actes seuls en imposeraient aux détracteurs du génie allemand rassasiés déjà d'éloquentes protestations. Pour son propre compte il laissait entendre qu'il se proposait de doter son pays d'une œuvre telle que jamais plus on n'oserait reprocher aux Allemands de n'avoir rien produit de remarquable. Et, en effet, il avait déjà conçu le plan audacieux de sa *Messiade*. La littérature allemande possèderait ainsi le poème épique le plus élevé par son sujet, le plus grave par son inspiration qui ait jamais tenté la plume d'un écrivain. Mais, ô Klopstock, n'était-ce pas encore subir l'influence de la France que de se décider, sur une injonction de sa part, à entreprendre une tâche pareille? Et qu'allait dire encore Mauvillon lorsqu'il constaterait, avec tout le monde, que ce poème, destiné à établir l'originalité littéraire de l'Allemagne, empruntait au *Paradis perdu* de Milton sa conception générale, son merveilleux, et une foule d'éléments particuliers, tels que la vision du

1. *Lettres françaises et germaniques*, Londres, 1740. Il s'agit ici d'Eléazar Mauvillon, de Tarascon, mort en 1779 à Leipzig. Son fils Jacques, né en Allemagne en 1743, y mourut en 1794. Il avait tellement raison que Lessing dans ses *Litteraturbriefe* et Herder dans ses *Fragmente*, dix-neuf et vingt-sept ans plus tard, renouvelleront les mêmes doléances, et que le second cherchera les moyens de remédier à cette calamité... en invitant ses compatriotes à traduire encore pour dérober aux étrangers le secret de leur originalité!

jugement dernier, les voyages des anges ou des démons à travers l'immensité, les différents types d'esprits infernaux, leur conspiration contre le Très-Haut, la description de leur séjour, enfin des scènes entières? — Sans doute, qu'il n'y avait rien de changé et qu'on n'évitait l'averse française que pour se mettre sous la gouttière anglaise, comme toujours. Mais, en y regardant de plus près encore, il y eût découvert même des influences françaises. Le jeune Klopstock avait, en effet, recueilli de l'eau des deux côtés. Dans le discours mentionné plus haut il avait montré qu'il connaissait fort bien notre littérature, notamment les œuvres de Chapelain, de du Perron, de Scudéry, de Bussier, de Saint-Amand, de Sorbière, de Fénelon, de Voltaire. Il ne s'était pas envolé dans les régions épiques sans faire la bibliographie de la question. Fénelon, qu'il égalait à Milton, semble avoir exercé une action directe sur son poème. Il est probable même que c'est la lecture du *Télémaque* qui l'a décidé à rédiger tout d'abord en prose les trois premiers actes de la *Messiade.* Dans sa *Declamatio* il y a des souvenirs de La Motte, de Batteux, de l'*Essai sur la poésie épique* de Voltaire. Que fait-il lire à sa première bien-aimée, Fanny Schmidt? Les *Lettres de Babet*[1]... Bref, la formation intellectuelle de cet écrivain nouveau a été assurée, tout comme celle de ses prédécesseurs, essentiellement par notre littérature. Ses drames bibliques rappellent de fort près les tragédies religieuses de Corneille et de Racine. La Bruyère, qu'il avait lu et relu à Schulpforta, lui a fourni certains des portraits que l'on rencontre dans ses articles du *Nordischer Aufseher* et même quelques caractères de sa *Messiade.* Et sa poésie lyrique, cette partie la plus intime, la plus personnelle de son œuvre? Est-elle la libération définitive, l'essor libre, spontané, original de l'âme allemande, enfin rendue à elle-même par le génie de cet homme, comme on l'affirme si souvent chez nos voisins? Nous ne demanderions pas mieux que de le croire, mais il y a, de ce côté encore, des coïncidences inquiétantes. Comment se fait-il que le sentiment du divin, la mélancolie rêveuse et la conception profonde, sérieuse de l'amour, « qui sont les caractères originaux de la poésie allemande », ne se soient jamais manifestés avant l'apparition des *Nuits* d'Young et de l'*Ossian* de Macpherson, et se soient manifestés, par contre, immédiate-

1. Paris, 1666. — Voir sa lettre à Schlegel du 12 juin 1749.

ment après, dans des pièces — celles de Klopstock — toutes pleines de ressouvenirs de ces deux œuvres capitales pour l'histoire du lyrisme moderne? Mais, à coup sûr, cette fois, dans celles de ses odes et dans ceux de ses drames où il étale un patriotisme si ardent, où, pour opposer superbement le monde germanique au monde latin, il fait revivre les anciens dieux de la Germanie, les « bardes », les chênes frémissants, les sacrifices terribles, toute la barbare mythologie du nord, Klopstock a été pleinement indépendant, Klopstock, sentant se réveiller en lui la fierté nationale, est allé tout naturellement chercher dans les origines de la race de grands souvenirs pour soulever au-dessus de lui-même le misérable présent, rendre la force et l'espoir aux générations qui montent, et qui, joyeuses, font déjà retentir les échos de la littérature de farouches *bardiete*, aussi vibrants, aussi farouchement anti-français que ceux du maître?... Eh bien non. Tout ce tapage patriotique vient de ce que Kretschman, Gerstenberg et, après eux, Klopstock, ont lu l'*Introduction à l'histoire du Danemarc*, où le Genevois Mallet, professeur de langue et de littérature française à Copenhague, tentait, par une heureuse inspiration, d'attirer l'attention des Scandinaves et des Allemands sur la vénérable poésie des *Eddas*. Tout cela sort d'un livre et d'un livre français. Et, par-dessus le marché, on confond la civilisation des Celtes avec celle des Germains, on « annexe » les bardes gaulois, on les place à la tête des hordes d'Arminius le libérateur, de sorte que l'on réalise ce miracle inattendu de marcher au combat contre les « Welsches » à la fois sous la conduite des « Welsches » anciens et des « Welsches » modernes.

Klopstock a été, comme nous le montrerons, un adversaire acharné de l'influence française. Lessing aussi. C'est même Lessing qui lui a porté les coups les plus redoutables. Nous aurons à exposer plus loin où il est allé chercher les armes dont il s'est servi dans cette campagne. Contentons-nous pour l'instant de jeter un coup d'œil sur sa formation intellectuelle. *Est operae pretium.* Elle va nous révéler une vérité pour le moins inattendue, à savoir, que le futur adversaire de notre littérature, a commencé par l'exploiter sans mesure, que le « tombeur » de nos classiques leur doit d'être devenu l'écrivain distingué qu'il a été incontestablement. C'est à Leipzig, puis à Berlin, dans les deux villes les plus complètement francisées

de l'Allemagne, qu'il a fait son apprentissage de la vie et de la profession littéraire. A peine débarqué dans le premier de ces centres, on le voit subir la séduction de la civilisation « galante » qui s'y épanouit sous l'influence des mœurs françaises, viser à l'élégance dans sa tenue, apprendre l'équitation, l'escrime, fréquenter les théâtres. L'air de Leipzig lui réussit d'ailleurs. Il y prospère remarquablement. L'ancien élève des luthériens orthodoxes de Sainte-Afra est, à l'âge de vingt ans, le type accompli de l'homme de lettres de fabrication française, comme le « petit Paris » en renferme tant. Comédies, épigrammes, vers légers, fables, voilà son horizon littéraire. C'est sensiblement celui de Gottsched. Mais il a de grandes ambitions. Il aspire, c'est lui qui le dit, à être un « Molière allemand ». Molière est en effet son dieu. Fort de cette prétention et de cette vénération, il met au pillage les œuvres de notre grand comique et lui prend toute sa technique dramatique. Le *Junger Gelehrter* est un amalgame des *Femmes savantes*, du *Mariage forcé*, du *Bourgeois gentilhomme*, de l'*Avare* et de quelques autres pièces encore. La *Jungfer*, le *Misogyn* sont composés de la même façon. Le *Freigeist* est une adaptation du *Misanthrope* et du *Festin de Pierre*, le *Schatz* met à profit l'*Avare* et l'*Amour médecin*[1]. Mais Lessing n'est point exclusif. Marivaux lui fournit presque autant que Molière. Il traduit son *Annibal*, s'inspire de lui pour son *Junger Gelehrter*, imite ses *Serments indiscrets*. Les emprunts à Regnard et à Destouches ne manquent pas non plus chez lui. Dans ses poésies légères, épigrammes, fables, il est tout aussi éclectique. On a pu remplir plusieurs volumes rien que de ses plagiats[2], et, comme de juste, c'est neuf fois sur dix la littérature de notre pays qui a l'insigne honneur de lui prêter ce qui lui manque. Le jeune Lessing peut être mis, à cet égard, sur le même rang que son ami Mylius et que tous les *Bremer Beiträger*. Il pille sans scrupule nos auteurs les uns après les autres. Les plus récentes des

1. Selon les critiques allemands le *Schatz* serait avant tout une adaptation du *Trinummus* de Plaute. Pour le *Journal encyclopédique* (avril 1772), une pièce française, intitulée le *Retour imprévu*, en serait la source avec beaucoup d'autres. Neuf fois sur dix, quand les auteurs allemands de cette époque prétendent s'inspirer directement des Anciens, il y a lieu de se demander — même lorsqu'il s'agit de Wieland, de Gœthe et de Schiller, — s'ils ne le font pas à travers un intermédiaire français. Car, ne l'oublions pas, il n'est pas d'œuvre, si médiocre, si éphémère soit-elle, de notre littérature d'alors qui n'ait été connue et exploitée en Allemagne.

2. P. Albrecht, *Lessings Plagiate*, Hambourg, 1890-1891.

pièces que nous venons de citer ont été écrites par lui à Berlin, où il se transporta dès 1748. Là il s'engage plus encore si possible qu'à Leipzig dans l'imitation des Français. C'est en traduisant à tour de bras des œuvres de notre littérature qu'il gagne sa vie. Une petite revue qu'il fonde avec Mylius, sous le titre de *Beiträge zur Historie und Aufnahme des Theaters*, subsiste avec des rognures de nos périodiques. Il y imprime les *Réflexions* de Corneille sur l'art dramatique, et les *Lettres anglaises* de Voltaire. Il y exprime le regret qu'on ne joue pas plus souvent les œuvres de Destouches dans les théâtres de Berlin. Dans le premier numéro de sa seconde entreprise journalistique, la *Theatralische Bibliothek*, il fait paraître une longue étude sur notre « comédie larmoyante ». Ses comptes rendus à la *Vossische Zeitung* nous le montrent surtout préoccupé des événements littéraires de chez nous. Ce sont nos œuvres qui y sont le plus longuement analysées et pour cause, l'Allemagne ne produisant encore que de mauvaises contrefaçons des modèles étrangers. Voltaire est venu prendre place à côté de Molière, dans son admiration. Dans Voltaire il ne découvre que des perfections. Il met en allemand quelques articles de lui sous le titre de *Des Herrn von Voltaire kleinere historische Schriften*, et les vante au public dans une préface retentissante. Voltaire écrivain forme son style, Voltaire historien lui fournit sa conception de l'histoire, Voltaire philosophe le transforme en déiste et en rationaliste. Voltaire ayant écrit une *Rome sauvée*, il ébauche un *Befreites Rom*, projette une *Virginie*; Voltaire ayant, dans deux petites études qu'il a traduites, exalté le sultan Saladin, il retient ce nom pour une tragédie future, Voltaire ayant réhabilité les adversaires de l'orthodoxie, il compose ses *Rettungen*. C'est sous l'influence directe de Voltaire qu'il rédige ses deux premiers ouvrages philosophiques : les *Gedanken über die Herrenhuter* et le *Christentum der Vernunft*, où il apparaît complètement acquis à la doctrine de son illustre maître. Cependant Voltaire ne l'accapare point tellement qu'il n'ait le loisir d'étudier de très près d'autres écrivains français. Bayle lui est presque aussi cher que l'ami de Frédéric II. L'action de Bayle se fait sentir dans tous ses ouvrages philosophiques. C'est Bayle qui alimente son érudition un peu hâtive et bigarrée. Il traduit l'*Histoire romaine* de Rollin, l'*Histoire des Arabes* de Marigny. Même lorsqu'il semble s'éloigner du point de vue français et se

diriger vers les autres littératures, c'est à des impulsions venues de chez nous qu'il obéit. S'il se préoccupe des Anglais, et plus particulièrement de Shakespeare, il le doit à Voltaire dont les *Lettres anglaises* lui ont signalé les mérites particuliers de la littérature dramatique de nos voisins d'outre-Manche. La « comédie larmoyante » française le conduit au drame bourgeois de Lillo[1]. Nous en verrons bien d'autres[2]. Notons en tout cas que, jusqu'au moment où il recueille pour la première fois ses œuvres de jeunesse, en 1753, Lessing, qui déjà s'annonce comme un futur dominateur de la littérature allemande, est exclusivement un disciple de nos auteurs, auxquels il est redevable de tous les progrès qu'il a réalisés dans les domaines les plus divers. Non seulement il les a directement imités, mais sa conception de la comédie, du drame, de la poésie en général, ses doctrines philosophiques, sa méthode critique, son style même lui ont été fournis par eux. C'est un pur représentant en Allemagne de l'esprit français, un Gottsched plus intelligent. Et cette empreinte de notre littérature sur son âme tout entière sera si durable, si profonde, qu'on le verra, une fois apaisée sa fièvre de gallophobie, finir en admirateur impénitent de Voltaire et en imitateur incorrigible de notre système dramatique. Le Lessing vieilli de Wolfenbüttel a mené contre le luthéranisme orthodoxe la même campagne que Voltaire menait chez nous contre l'orthodoxie catholique, et l'épitaphe qu'il a composée pour le philosophe de Ferney montre à quel point — en dépit de toutes ses polémiques littéraires antérieures — il se sentait proche de lui sur ce terrain[3]. Fait plus grave encore, et qui, à lui seul, suffirait à illustrer la puissance de l'influence intellectuelle de la France sur l'Allemagne au XVIII[e] siècle, l'homme qui a essayé de ruiner au delà du Rhin le prestige de notre théâtre et de prôner la manière des Anglais, n'a pas écrit une seule pièce, après comme avant les *Literaturbriefe* et la *Dramaturgie*, qui ne

1. Traduit chez nous, dès 1748, sept ans avant la *Miss Sarah Sampson* de Lessing qui est une adaptation du *Merchant of London* de cet écrivain.

2. Ces renseignements sont tirés du *Lessing* très complet du regretté E. Schmidt, 2[e] édit., Berlin, 1899, 2 vol. in-8.

3. Notons que la publication par Lessing des *Fragments de l'Anonyme*, à partir de 1774, rappelle singulièrement, comme acte littéraire, par le procédé employé autant que par le but poursuivi, la fameuse publication de l'*Extrait des sentiments du curé Meslier* en 1768, et du *Bon sens du curé Meslier* en 1772, par Voltaire et d'Holbach (déjà en 1762, *Testament de Jean Meslier*, par Voltaire).

soit entièrement française par sa technique. Ni *Miss Sarah Sampson*, ni *Minna de Barnhelm*, ni *Emilia Galotti*, ni *Nathan le sage*, œuvres du critique qui prétendait écraser nos classiques sous le poids du génie de Shakespeare, ne sont des pièces shakespeariennes. Elles ressemblent beaucoup plus à du Voltaire, à du Destouches, à du Molière qu'à *Macbeth*, à *Othello*, aux *Joyeuses commèrés* ou au *Songe d'une nuit d'été*. Et jamais même Lessing n'a été plus esclave de la formule dramatique française que dans son œuvre la plus gallophobe, *Minna de Barnhelm*[1].

Si Lessing est resté l'élève de nos classiques jusque dans les ouvrages qu'il dirigeait contre eux, Wieland, son grand contemporain, n'a jamais cessé, par contre, de professer la plus vive admiration pour la haute littérature française du XVIIe et du XVIIIe siècle, ce qui lui a valu d'être copieusement honni par les jeunes teutomanes de l'école de Klopstock et d'être traité d'écrivain trop français par Mme de Staël. Et cependant Wieland avait débuté en disciple exalté du poète de la *Messiade*. Des effusions d'un trouble mysticisme ayant paru sous son nom avaient inquiété le froid et sceptique Lessing qui se chargea de le remettre assez rudement sur le droit chemin. Mais ce n'est pas la seule ironie que l'on relève dans la carrière de ce souriant ironiste. On sait l'amusante façon dont il entra officiellement dans la littérature. Bodmer, l'adversaire de Gottsched et le protagoniste d'une poésie d'inspiration à la fois nationale et religieuse, avait eu des déceptions dans la personne de son élève préféré Klopstock, dont pourtant il avait « lancé » la *Messiade* avec cet enthousiasme juvénile et cette science de la réclame qui constituaient ses qualités les moins discutables. Klopstock, qu'on avait fait venir à Zurich pour admirer en lui une sorte de Joas inspiré, de lévite de la poésie sacrée, au lieu de prendre plaisir à converser sur des sujets édifiants avec les dignes vieillards du sanhédrin de Bodmer, avait préféré s'échapper de cette société austère pour faire sur le lac des promenades sentimentales, au cours desquelles il

1. Parmi ses amis et partisans rappelons que Mendelssohn, qui recommande aux historiens de son pays la lecture de Montesquieu, traduisit en 1756, le *Discours sur l'inégalité* de Rousseau, et que Abbt, suivant l'éloge que publia de lui Herder à l'occasion de sa mort, s'était formé par la lecture de Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Thomas. Helvétius lui avait inspiré son ouvrage intitulé *Sur le mérite*.

échangeait non seulement des soupirs poétiques, mais de forts réels baisers — le gaillard avait du tempérament, il devait le prouver plus tard — avec des dames et des jeunes filles non moins éprises de sa personne que de ses vers. Bien plus, il avait osé chanter la douceur de ces choses! Tous les pasteurs d'Allemagne se voilèrent la face lorsque les lettres indignées de Bodmer ébruitèrent ces événements fâcheux. Quant à lui Bodmer, qui avait encore des illusions à perdre, il se hâta de chercher un remplaçant à l'indigne Klopstock. La Providence, impitoyable, voulut que le brave homme tombât sur Wieland. Au début cela n'alla pas trop mal. Le jeune mystique, bien que sensible, lui aussi, aux agréments de la conversation féminine, n'embrassait personne, ne célébrait point en vers les coupables ardeurs qu'engendre la familiarité entre personnnes d'un sexe différent; il vantait, par contre, dans des écrits enflammés, les joies de la continence et dénonçait à l'indignation publique les corruptrices frivolités des poètes de l'école anacréontique. Avec lui on n'avait qu'un seul inconvénient à redouter, c'est qu'il n'allât trop loin dans la voie de l'intransigeance. Bodmer ne cachait point sa satisfaction. N'était-ce pas là un autre Klopstock, infiniment plus sérieux et plus reconnaissant que le premier? Lorsqu'il fallut enfin se séparer, Bodmer suivit avec émotion le départ de ce séraphin dans la vie. Bientôt, sans doute, des écrits du genre des *Lettres de quelques défunts à leurs amis restés en ce monde*, ou des *Sentiments d'un chrétien*, ou encore du *Traité des beautés du poème épique intitulé : Noé* — ce *Noé* était son œuvre à lui Bodmer, œuvre généralement méconnue — allaient lui rappeler que son disciple bien-aimé restait fidèle dans l'éloignement aux bons principes qu'il tenait de lui... Il reçut le *Don Silvio de Rosalva, les Histoires comiques* et *l'Agathon*, où, non seulement l'ex-enfant de chœur du piétisme se raillait ouvertement de l'exaltation sous toutes ses formes, y compris celle à laquelle on devait les « patriarchades », mais où il racontait les plus scabreuses aventures d'amour de l'air le plus satisfait du monde. C'est sur cette catastrophe que se termina le rôle de parrain pour jeunes littérateurs angéliques et gallophobes que Bodmer avait voulu se réserver et qu'il avait exercé à deux reprises avec le succès qu'on vient de voir. Wieland, lui, continua à naviguer à pleines voiles vers la terre défendue. Après un court séjour à Berne, où il avait noué des fiançailles éphémèresavec une vieille

fille laide et passionnée de littérature, Julie de Bondeli, il s'était réfugié dans son pays natal, à Biberach. Là, il avait fait la connaissance d'un certain comte de Stadion, domicilié dans le voisinage, et qui, comme tous les aristocrates allemands de cette époque, était un amateur éclairé des Lettres françaises, en même temps qu'un aimable et délicat homme du monde. Dans la fréquentation du comte et de sa bibliothèque, où trônaient tous nos classiques, Wieland s'était transformé. L'enthousiaste et intolérant piétiste d'autrefois était devenu un souriant sceptique, bien décidé à chercher dans l'observation des hommes des sujets de s'égayer plutôt que de se lamenter ou de prêcher. De là le caractère de ses nouveaux ouvrages, presque tous inspirés par des modèles français. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, que Wieland entrait en contact avec nos auteurs. Dans ses *Moralische Briefe*, en 1751-1752, il avait imité les *Épîtres diverses sur des sujets différents* du baron de Bar. Cette fois, il se tourna vers la littérature de fantaisie qui s'épanouissait depuis un demi-siècle sur notre sol. Les *Contes de Fées* de Perrault, bientôt suivis des publications analogues de Mmes d'Aulnoy, de Murat, de Faignan, etc., et des *Mille et une nuits* de Galland, avaient ouvert un champ illimité aux imaginations. On sait à quel point le revêtement oriental ou même fantastique fut aimé de nos conteurs, Voltaire en tête, au XVIII[e] siècle. Wieland trouva là une mine inépuisable à exploiter. Ses premiers contes s'inspirent de ceux de Mmes d'Aulnoy, de Lintot et de Faignan. Son *Don Silvio* provient tout droit du *Prince des Feuilles* de cette dernière et, en seconde ligne seulement, du *Don Quichotte*, que notre littérature avait remis à la mode[1]. Il doit à la *Chatte blanche* de

1. Nous signalons le fait parce qu'il est de règle dans les histoires de la littérature allemande écrites au delà du Rhin, et, par suite, dans celles qui paraissent chez nous et qui se bornent en général à copier les premières, de ne mentionner que les ouvrages étrangers, *non français*, que les auteurs allemands ont imités, toutes les fois qu'il est possible de ramener l'original français dont ils se sont servis à une source étrangère. Certains manuels réalisent à cet égard des prodiges. On y lit que les poètes allemands du moyen âge ont exploité des sujets bretons, espagnols! (le Graal) antiques, sans qu'il soit fait mention des œuvres françaises qu'ils ont le plus souvent purement et simplement traduites. On arrive à écrire la biographie de Wieland, de Lessing, de Gœthe sans prononcer une fois le nom de la France. De même, la plupart des mots que l'allemand du XVII[e] et du XVIII[e] siècle a pris au français, viennent pour ces historiens, tout droit du latin. On trouvera des procédés de ce genre chez les vulgarisateurs allemands même les

Mme d'Aulnoy un certain nombre de scènes et d'épisodes. Hamilton, qui, chez nous, avait inauguré le genre du conte psychologique et satirique, pénétré de merveilleux, est le guide de Wieland. Il avoue l'avoir lu et relu plus de vingt fois. Mais il suit, en outre, les traces de Voltaire et de Crébillon fils. Si son *Idris* se rattache aux *Quatre Facardins* d'Hamilton, ainsi que son *Nouvel Amadis*, il a emprunté à Crébillon fils, tout particulièrement au *Sopha* et à *Ah quel conte!* le sujet de son *Miroir doré*, tandis que l'*Hexaméron de Rosenheim* nous ramène aux contes de Caylus. Voltaire, enfin, lui a fourni le modèle inimitable de cette philosophie légère, mêlée aux aventures les plus amusantes, qui fait le charme de ses récits. La liste complète de ses emprunts serait longue à établir. Son *Dchinistan* est tiré du *Cabinet des Fées*. Les récits « nouveaux » qu'il prétend y avoir introduits sont eux-mêmes des traductions des *Voyages de Zulma dans le pays des fées* et de *Timander et Melissa*. Comme la plupart de ses compatriotes, Wieland n'avoue pas toujours ses larcins. Il affiche des prétentions à l'originalité là même où il doit tout à ses sources. Son *Rameau d'or* qui, selon lui, serait « librement » traduit d'un des plus beaux contes de Mme d'Aulnoy, en est, en fait, traduit *très fidèlement*[1]. De même, lorsque Wieland déclarait dans la préface de son *Obéron*, le meilleur de ses poèmes, que « tout était neuf » dans cet ouvrage, que le « génie de l'auteur y avait tout créé », il trompait sciemment son public. L'*Obéron* a été pris entièrement par Wieland dans la *Bibliothèque des Romans* du comte de Tressan, sorte de recueil où l'on donnait des versions modernisées de nos beaux récits du moyen âge, et il reproduit trait pour trait la chanson de geste d'*Huon de Bordeaux*[2]. *L'Obéron* n'est même pas le seul ouvrage que Wieland ait emprunté à la *Bibliothèque des Romans*. *Gandalin*, *Géron le Courtois*, le *Conte d'été*, *Hann et Gulpenheh*, *Pervonte* en sortent également. Des *Mille et une nuits* de Galland il a reçu son *Conte d'hiver*, son *Schach Lolo*. Le *Chant d'oiseau* vient, lui aussi, d'un conte français. Mais ses ouvrages philosophiques eux-mêmes, l'*Agathon*, le *Musarion*, les *Grâces*, sont d'adroits

plus sérieux. Tout cela répond à des préoccupations « patriotiques » dont nous parlerons plus loin.

1. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 425.

2. Quelques détails proviennent en outre du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, qui remonte en partie, d'ailleurs, à la même source.

pastiches de la manière de Voltaire et de Crébillon fils. Enfin son *Alceste* trahit l'influence de Racine et de Glück. C'est un opéra tout parisien. Wieland doit, en somme, toutes ses œuvres à des sources et à des modèles français, et, plus que ses œuvres, sa manière même. C'est précisément d'ailleurs, ce caractère si français de ses livres qui leur a permis de se répandre dans l'aristocratie allemande, jusqu'alors fermée à la littérature indigène. Par là, sans le savoir ni le vouloir, Wieland a été un adversaire de notre influence beaucoup plus dangereux que Klopstock et que Lessing. Mais si les résultats de son activité littéraire ont été, en fin de compte, défavorables au prestige de nos écrivains, il ne faut pas oublier que Wieland, a eu le rare courage, en pleine tempête antifrançaise, de ne jamais renier ses maîtres préférés. Dans son *Teutscher Merkur*, qu'il avait fondé sur le modèle du *Mercure de France*, et qui vécut — ceci lui soit encore pardonné — en grande partie de l'exploitation de nos revues et de nos œuvres du jour, ne demandait-il pas, en 1782, au moment même où sévissait dans toute sa frénésie shakespearienne le drame de protestation « nationale » des *Stürmer und Dränger*, où étaient les Corneille, les Racine, les Molière allemands, et quelles étaient les œuvres que l'Allemagne pouvait « sans se rendre ridicule aux yeux de toute l'Europe » opposer à *Cinna*, à *Athalie*, à *Britannicus*, à *Catilina*, à *Alzire*, à *Mahomet*? Déjà, quelques années auparavant, il avait vainement cherché des yeux, au grand scandale de Lessing, les Bossuet, les Bourdaloue, les Fléchier allemands. Nul Teuton n'a eu la tête plus française que ce fils de pasteur souabe, qu'on a quelquefois appelé le « Voltaire germanique », et qui se servait aussi volontiers de notre langue pour ses livres comme pour sa correspondance, que de celle de son pays d'origine, si ce n'est peut-être Frédéric II de Prusse ou... le jeune Gœthe.

Car celui-là aussi nous appartient entièrement. Il est né à Francfort-sur-le-Mein, ville pleine de réfugiés calvinistes, et où, sans cesse, les troupes de Louis XV défilent, musique en tête, pour gagner les champs de bataille de la guerre de Sept Ans. Tout enfant il parle et écrit notre langue. « Je me l'étais appropriée, dira-t-il plus tard dans sa biographie, comme une seconde langue maternelle ». Il a pour camarade un petit acteur français, le jeune de Rosne, qui fait partie d'une troupe de théâtre établie à Francfort pour distraire nos officiers. Car,

à partir de 1759, Francfort a pour ainsi dire une garnison française permanente. Chez le père de Gœthe loge même un lieutenant de Soubise, le comte de Thorenc, qui est un dist tingué connaisseur d'art et de littérature et un parfait galant-homme, vers lequel les regards de l'enfant se lèvent avec admiration. En compagnie du jeune de Rosne, Gœthe assiste régulièrement aux représentations de la troupe française, et voit passer sous ses yeux les pièces principales de Molière, de Regnard, de Voltaire, de Destouches, de Marivaux, sans doute aussi de Racine et de Corneille, à côté des œuvres plus actuelles d'un Favart, d'un Lemierre, d'un Palissot. « Assis au parterre, j'observais tout avec la plus grande attention ; je comprenais cependant la tragédie mieux que la comédie. » Ce sont là les premiers spectacles dramatiques qu'il lui ait été donné de contempler et ils ont décidé de sa vocation littéraire : « Les chefs-d'œuvre du théâtre français, déclarera-t-il, en 1830, au Polonais Cosmian, seront toujours des chefs-d'œuvre. Je m'occupais beaucoup du théâtre classique à Francfort quand j'étais jeune. C'est à ses chefs-d'œuvre que je dois mon inspiration dramatique. » Et, en effet, son premier ouvrage dans ce domaine est une sorte de prologue allégorique en langue française. Il lit avec ravissement Corneille, Racine, Molière, les auteurs de fond de toute bonne bibliothèque allemande à cette époque. Jamais sa sympathie pour Molière ne fléchira. Il lui consacrera tous les ans quelques journées, « afin de contrôler sans cesse et de renouveler sa profonde vénération pour lui ». Mais La Fontaine, Voltaire et les principaux écrivains de notre XVIIe siècle ont charmé aussi les heures studieuses de sa jeunesse. « D'étranges idées me passent par la tête, disait-il, un jour à Eckermann, en maniant distraitement la traduction de son *Faust* par Gérard, quand je pense que ce livre occupe un certain rang maintenant dans une langue où Voltaire régnait il y a cinquante ans. Vous ne pouvez vous figurer l'impression que cela produit sur moi. Vous ne vous faites pas une idée de l'importance qu'avaient Voltaire et ses grands contemporains à l'époque de ma jeunesse, et à quel point ils dominaient tout le monde moral. *Il ne ressort pas assez nettement de ma biographie quelle influence ces hommes ont exercée sur ma jeunesse.* » Nombre de lettres de Gœthe, à ce moment-là, celles qu'il adresse à sa sœur, à Schlosser, à Behrisch, sont écrites en français. A Leipzig, où il se rend en 1765 pour commencer ses

études universitaires, il est encore plus enveloppé d'influences françaises qu'à Francfort. Là tout est français : la vie de société, les manières, le costume, le langage, le théâtre, l'art, l'air même qu'on respire. Gœthe y subit une transformation qui rappelle celle de Lessing. Il y devient homme du monde et écrivain. L'art français fait l'éducation de ses yeux et de son goût. Il se met à composer, en suivant les traces de Hagedorn et de nos anacréontiques, des vers galants, des épigrammes, des pastorales, des essais dramatiques, et, parmi ces œuvres, quelques-unes sont même rédigées dans notre langue. Il ne néglige aucune occasion d'entendre au théâtre nos pièces classiques, et traduit la première scène du *Menteur*. Les deux comédies qu'il a composées à cette époque, les *Mitschuldigen* et *Die Laune des Verliebten*, sont d'une facture entièrement française. C'est du Molière ou du Favart gauchement reproduit. Bref, Gœthe est alors un des représentants les plus fidèles de l'idéal littéraire français de la première moitié du XVIIIe siècle tel qu'il s'exprime dans la littérature allemande. Il semble même qu'il ait caressé, à l'issue de cette période, le projet de se livrer plus complètement encore à l'influence de notre civilisation, et c'est pour se perfectionner dans la connaissance de notre langue qu'il se rend à Strasbourg. Mais, par un étrange caprice de la destinée, le jeune Francfortois, qui s'était francisé à Leipzig, ville allemande, devait se germaniser à Strasbourg, ville française, sous l'empire de circonstances dont nous aurons à nous occuper plus loin. En un soudain et bruyant accès de nationalisme tudesque, Gœthe tourna le dos, non seulement à nos classiques, mais à tout ce qui pouvait rappeler la France. Allait-il être perdu complètement pour l'influence de nos idées et de nos mœurs? Non, car à l'instant précis où il maudissait Lutèce et ses arts pervers, le jeune *Stürmer und Dränger* suivait des exemples français, comme nous l'établirons. Mais cette exaltation elle-même devait à la longue se calmer. Transplanté à Weimar par sa bonne étoile, mis en contact avec la vie de cour, le monde et les affaires, Gœthe sentira bientôt s'opérer en lui un nouveau changement qui nous le rendra en grande partie et le ramènera peu à peu à ce qu'il y a d'éternellement humain, de noble et de profond dans notre civilisation du grand siècle. Nous le considérerons ailleurs dans cette phase capitale de son développement.

Il est incontestable cependant que, au fur et à mesure qu'on

s'enfonce dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, on voit diminuer la part qui revient à nos classiques proprement dits — ce qui ne signifie pas, tant s'en faut, à notre littérature en général — dans la formation des principaux écrivains allemands. En se rapprochant de la furieuse cataracte de 1770-1780 les vagues se font plus courtes et plus pressées. Nous entrons dans la région des « rapides ». Alors que, précédemment, nous avions des existences entières à considérer, ce ne sont plus maintenant que des fragments de biographies qui nous appartiennent. Quoique plus âgé que Gœthe, Herder a subi moins longuement que lui l'action exclusive de nos écrivains aristocratiques du XVII[e] siècle et du début du XVIII[e]. Nature impulsive, sentimentale, agitée, il n'avait rien de ce qu'il faut pour les goûter. C'était, au contraire, un véritable Romantique avant la lettre, et nous le rencontrerons parmi les fauteurs les plus passionnés de la révolte nationaliste allemande contre la tutelle des Lettres françaises. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'il n'a éprouvé en aucune façon leur influence. Il n'est pas un seul écrivain allemand au XVIII[e] siècle dont on pourrait le prétendre. Invisible et présente la littérature de notre pays, comme sa langue, entrait dans tous les foyers, présidait à toute éducation tant soit peu soignée. Pour Herder le français est « une langue dont l'ignorance représente une barbarie achevée [1] ». Il a lu, comme chacun, nos classiques. Il défendra même le plus personnel et le plus réaliste d'entre eux, celui, par conséquent,

1. D'après le *Journal meiner Reise in Frankreich* le français est « la plus générale et la plus indispensable des langues en Europe, selon nos idées c'est la plus civilisée; le beau style, l'expression du goût sont le plus développés en elle et ont passé de là dans les autres langues; c'est la plus légère et la plus uniforme... Il faut, dans le monde où nous vivons, qu'elle *suive immédiatement la langue maternelle et précède toute autre, même le latin*. Je veux que le savant lui-même sache mieux le français que le latin. » Il suffit d'ailleurs d'ouvrir ce curieux ouvrage pour se rendre compte à quel point Herder était pénétré de notre culture. Il y nomme et apprécie une foule d'écrivains français, non seulement Corneille, Racine, Bossuet, Bourdaloue, Mme de Sévigné, Fénelon, Fléchier, Quinault, Molière, Voltaire, Fontenelle, Montesquieu, Buffon, d'Alembert, Duclos, Rousseau, Fréron, d'Argens, Diderot, Lagrange, Marmontel, Gresset, Laharpe, La Rochefoucauld, Pascal, Descartes, A. Arnauld, Lancelot, Batteux, Mably, voire de Thou, St-Réal, Hénault, Vély, Linguet, Rollin, etc., etc., mais encore Saint-Marc, Lacombe, Coyer, de Guigne, B. Picard, Marigny, de Mahegan, Goguet, Alain Mallet, du Halde, Tavernier, Morellet, de Missy, Terrasson, Ramsay, Cerceau, La Place, Lacaille, Mariotte, Nollet, Bouguer, Bonnet, etc., qui sont inconnus à nos histoires de la littérature française et qui étaient pourtant des pionniers ou des vulgarisateurs de mérite dans le domaine de l'histoire, de l'économie, de l'orientalisme, des sciences de la nature.

qu'il pouvait le mieux comprendre, La Fontaine, contre les injustes attaques de Lessing. Malebranche, Bayle, Voltaire, Montesquieu lui étaient parfaitement connus. L'idée peut-être la plus féconde de sa critique historique, celle de la solidarité intime qui unit chaque littérature à l'état de civilisation dont elle est sortie, lui vient de l'*Esprit des Lois*, un de ses ouvrages de chevet. Ses *Idées pour servir à une philosophie de l'histoire* lui ont été inspirées par l'Introduction de l'*Essai sur les mœurs*, qui lui a fourni — nous y reviendrons — non seulement le titre de son travail mais la méthode qu'il y emploie et les considérations générales qu'il y développe[1]. Même réduite à ces

1. Voir en outre Bazin, *La Philosophie de l'histoire*, Amsterdam 1765, 2e édit., Londres, 1770. Herder était un génie essentiellement « profiteur ». Ses ouvrages principaux ne sont que la reprise d'ouvrages étrangers qu'il venait de lire et qui avaient fait fermenter son imagination. Dans le trouble labeur qui en résultait, Herder confondait très vite les idées des autres avec les siennes propres. En réalité, il a surtout refait et repensé des livres de diverse provenance, d'ailleurs avec talent. Mais il avait besoin de s'appuyer sur autrui pour avancer. En 1765, il commence à Riga un *Essai d'histoire de la poésie*. Pourquoi? Il vient de lire l'*Histoire critique de la poésie* de Garnier sur le conseil d'Hamann. En 1766, il découvre le *Parallèle des tragiques grecs et français* publié à Lille en 1760 et veut écrire un nouveau traité. Ses *Fragmente* sont le développement des *Literaturbriefe* de Lessing au moyen du *On the original composition* de l'Anglais Young, traduit en allemand en 1760, des *Recherches sur Homère* de Blackwell et de quelques autres ouvrages. Ses *Kritische Wälder* s'appuient sur Harris et Locke; son *Geist der hebräischen Poesie* est inspiré tout entier par un traité de l'Anglais Lowth, etc., etc. Quand le célèbre philologue Wolf publie ses *Prolegomena ad Homerum*, vite Herder se jette sur ce sujet, et, tranquillement, présente les idées de Wolf comme s'il les avait eues avant lui, ce qui provoque une protestation indignée de l'érudit. A ce sujet le meilleur biographe de Herder, R. Haym écrit : « Il avait de nouveau succombé, comme dans les *Lettres sur les templiers* et son traité contre Spalding, à une de ces autoduperies auxquelles son imagination unie à son excitabilité et son amour-propre l'exposaient si facilement. Un autre avait-il écrit quelque chose, sa première impression, selon la remarque très juste de Wieland, était toujours qu'il l'aurait lui-même fait autrement et mieux. Quand les idées d'un autre touchaient en un point quelconque la riche fluctuation de pensée de son âme, il n'était pas toujours en état et pas toujours désireux non plus de séparer ce qui était sien de ce qui ne l'était pas. » *Herder*, II, 600-601. Cf. ci-dessous, ch. VI, § 13.

Son maître et ami Hamann de Kœnigsberg était un esprit du même genre, dont l' « originalité » consistait à remanier rapidement et à mettre en style bizarre des idées étrangères. En 1756 il avait débuté par la traduction de l'ouvrage de Dangeuil : *Sur les avantages et désavantages de la France et de la Grande-Bretagne par rapport au commerce et aux sources de la fortune publique*. Jusqu'à son voyage à Londres il avait suivi de très près tout ce qui se publiait chez nous. Son retour à la foi luthérienne en fit un ennemi de l'influence française. Il n'en adapta pas moins encore l'*Inoculation du bon sens* de Coyer et le *Préservatif contre la corruption de la langue française en Allemagne* de Prémontval. C'était en outre un admirateur de Diderot.

emprunts on voit que sa dette envers notre littérature resterait des plus considérables. Mais nous aurons l'occasion de constater prochainement que ce ne sont pas les seuls qu'il y ait à signaler chez lui. Nous le surprendrons dans le sillage de nos auteurs, là même où on s'attendrait le moins à l'y trouver, lorsqu'il combat notre influence. Ce genre de phénomène est si fréquent dans l'histoire des rapports de la civilisation allemande avec la nôtre qu'il faut renoncer à s'en étonner désormais. Il n'est pas jusqu'à Schiller, ce génie en apparence si germanique, qui n'ait été essentiellement éveillé à la réflexion et au sentiment littéraire par le contact de nos grands écrivains. Le français est la seule langue étrangère qu'il ait parfaitement connue. C'est celle qui lui a servi d'intermédiaire — nous le prouverons plus loin — pour parvenir jusqu'aux auteurs de l'antiquité, qu'il était, par suite de son insuffisante maîtrise du grec et du latin, parfaitement incapable de lire dans le texte. A l'École de la Solitude, plus tard dénommée École Charles, où il fit ses études, sorte d' « académie » du type français, comme en fondaient en grand nombre, au delà du Rhin, les princes fascinés par l'exemple de notre monarchie, les classiques qu'on lui met sous les yeux — où eut-on pris alors des classiques allemands? — s'appellent Corneille, Racine, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, Fléchier, Voltaire, d'Alembert, Thomas, Montesquieu, etc., la philosophie qu'on lui enseigne est celle de nos Encyclopédistes. Très vite, sans doute, il s'arrachera à l'influence de ces maîtres et de ces principes trop froids pour son âme ardente, mais nous verrons que sa « conversion » elle-même à un nouvel idéal, relève au premier chef de l'action de notre littérature en Allemagne, puisque le grand artisan en sera un écrivain français. D'ailleurs, pas plus chez lui que chez Gœthe, les effets de la première éducation n'ont été anéantis par cette explosion de sentimentalisme nationaliste et révolutionnaire. Parmi les auteurs préférés de Schiller homme fait, nous retrouverons en bonne place Voltaire, Montesquieu, Saint-Réal, Duport du Tertre, Bougeant, qui lui révéleront sa vocation d'historien et lui serviront de guides dans ce nouveau domaine.

On voit quelle action considérable la littérature française a exercée sur la littérature de l'Allemagne à l'époque de son plus brillant développement dans les temps modernes. A vrai dire, ce n'est pas assez de parler ici d'« action », le terme de « domi-

nation » seul pourrait exprimer toute l'étendue et la profondeur de cette influence. La littérature allemande est, à ce moment-là, une création pure et simple de la nôtre. Elle n'existe que parce qu'il y a une littérature française. Les genres qui s'y manifestent sont les mêmes que chez nous et ils se succèdent dans l'ordre où on les observe en France. Les œuvres sont calquées sur les nôtres, et, souvent même, elles méritent tout juste le nom de plagiats. Les auteurs qui les écrivent possèdent à fond notre langue, ont été formés par la lecture de nos écrivains, et, neuf fois sur dix, ont fait un long séjour dans notre pays. Toutes les initiatives nouvelles qu'ils ont l'air de prendre leur sont suggérées par le spectacle de ce qui se passe en France. A deux reprises différentes ils se proposent de réformer les Lettres germaniques parce que chez nous un effort de ce genre a été tenté pour les Lettres nationales. C'est sur l'exemple des Français qu'ils cherchent à fixer les regards de leurs compatriotes, c'est en mentionnant les résultats obtenus chez nous qu'ils essaient d'exciter leur amour-propre. Ils plaident la cause du progrès avec des phrases tirées de nos auteurs. Ils débutent par des traductions et continuent par des adaptations ou des imitations. Même lorsque les autres nations arrivent à fournir des modèles à l'Allemagne, elles ne le font qu'en se servant de notre littérature comme intermédiaire. Opitz avait mis en allemand l'*Argenis* de Barclay et l'*Arcadia* de Sydney au moyen de versions françaises de ces poèmes ; Bodmer connaît le *Spectator* d'Addison tout d'abord par sa traduction française ; et le *Robinson*, après les ouvrages italiens et espagnols du XVIe et du XVIIe siècle, comme l'*Amadis*, les *Suenos* de Quevedo, le *Pastor fido*, se présente aux Allemands sous un revêtement français. Nous rencontrerons d'autres cas plus frappants encore peut-être de ce phénomène constant. Les revues allemandes sont suscitées par des revues françaises. Elles vivent du pillage de celles-ci, et contiennent beaucoup plus de renseignements sur la vie intellectuelle de la France que sur celle de leur propre pays qui est nulle. Le seul moyen pour les éditeurs de subsister est de mettre en vente des traductions d'ouvrages français ou encore d'ouvrages anglais et italiens. Une caste extrêmement nombreuse de truchements prospère en Allemagne. C'est dans ce monde que se recrutent les écrivains nationaux même les meilleurs. Lessing et Voss ont débuté par des tâches de librairies de cette espèce, et il n'est pas d'auteur

allemand qui n'ait, à un moment donné, traduit ou adapté au moins un ouvrage français. Cette pratique se continuera longtemps encore. D'ailleurs, perpétuellement, le monde littéraire allemand reste en rapports étroits avec le monde littéraire français, non pour échanger avec lui des idées et des progrès, mais uniquement pour s'approprier tout ce que celui-ci met au jour et en faire son profit. Il faut avoir parcouru les correspondances privées et les périodiques du temps pour se rendre compte de la minutieuse attention avec laquelle les Allemands du XVIIIe siècle se tenaient au courant de ce qui se faisait et disait en France. Nos auteurs les plus médiocres, un Chapelle et un Bachaumont, un Grécourt, un Moncrif, ont eu au delà du Rhin des disciples, et inauguré des genres littéraires, nos œuvres les plus éphémères ont été remarquées et plagiées par les Allemands, comme les quelques renseignements qui précèdent, bien que très incomplets, ont pu nous en convaincre. Les adversaires les plus acharnés de notre littérature ont dû lui demander les armes au moyen desquelles ils la combattaient. Mais ce n'était pas notre littérature seulement qui alimentait la la littérature allemande. Les auteurs de là-bas vivaient et grandissaient dans une atmosphère saturée d'influences françaises diverses. La langue dont ils se servaient dans leurs relations mondaines et pour leur correspondance était fréquemment le français, les revues et les livres qui venaient distraire leurs loisirs, dans la plupart des cas leur arrivaient tout droit de France. Les usages de la société dans laquelle ils se mouvaient, les palais, les jardins qu'ils avaient sous les yeux — c'est frappant à Leipzig, à Berlin et à Weimar notamment — les tableaux, les statues, les gravures qu'ils admiraient, les costumes qu'ils portaient, tout cela était français d'origine ou d'inspiration. Les théories, littéraires, scientifiques, philosophiques — il suffira pour s'en convaincre de lire le *Laocoon*, la *Dramaturgie*, les *Ideen*, la correspondance de Gœthe et de Schiller — sur lesquelles ils discutaient, leur étaient fournies par notre civilisation. S'insurgeaient-ils contre certaines prétentions, c'était encore, le plus souvent, contre des prétentions françaises. Les mots de « France » et de « français » sont les pôles attractifs ou répulsifs entre lesquels la pensée allemande ne cesse d'osciller à cette époque. Qu'on aime ou qu'on déteste notre pays, on songe sans cesse à lui. S'intéresse-t-on à des écrivains étrangers, c'est à des écrivains étrangers francisés, aux Anglais

de la période des Stuarts ou d'Anne, au Danois Holberg, qui est un disciple de Molière, à Maffei, Goldoni, que l'on va tout d'abord. L'Europe, entièrement convertie à l'idéal français, renvoie de tous côtés à l'Allemagne l'image de la France. En sortant de chez lui l'Allemand retrouve notre civilisation à Londres, à Copenhague, à Stockholm, à Pétersbourg, à Varsovie, à Florence. Mais, dans son pays même, cette littérature d'expression allemande, si francisée qu'elle soit, n'est pas souverainement maîtresse. Elle n'existe en somme que comme un pis aller, pour remplacer auprès des bourgeois qui ne peuvent ou ne veulent lire nos auteurs et assister à nos pièces, les illustres ouvrages signés des noms vénérés de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire, de Marivaux. C'est une littérature de professeurs et de pédants, hostiles au fond au génie français et jaloux de ses triomphes, une vraie littérature pour auteurs. Elle a été suscitée artificiellement, pour rivaliser avec la nôtre, et on a l'impression qu'elle vit surtout parce qu'elle veut vivre. Il a fallu trois révoltes successives de la fierté nationale, celles qui s'incarnent dans les noms d'Opitz, de Gottsched, de Herder, pour la mettre sur pied. Et il est bien certain que si elle renonçait à l'exploitation des sources françaises, elle cesserait d'exister. Que joue-t-on au « théâtre national » de Hambourg, fondé pour affranchir l'Allemagne du joug dramatique de la France, et pour lequel Lessing a écrit sa *Dramaturgie* de gallophobe mémoire ? — Des pièces françaises traduites. Si la bourgeoisie pour laquelle cette littérature est spécialement faite s'en désintéresse à ce point, que peut-on attendre des milieux aristocratiques? Là, en effet, on l'ignore, ou, en tout cas, en ne la tolère que dans la mesure où elle rappelle des modèles français. Dans leurs résidences les princes ont sous la main des troupes françaises de tragédie, de comédie, d'opéra. Leurs corrrespondants parisiens les tiennent au courant des dernières nouveautés littéraires de la capitale. Un Allemand, Melchior Grimm, parvient à se faire une situation enviée rien qu'en remplissant ce rôle. Eux-mêmes se rendent fréquemment à Paris, comme nous l'avons vu, pour se remettre au ton de la capitale. Leurs bibliothèques ne contiennent que des livres français. Un souverain comme Charles-Auguste de Weimar, qui entretient à sa cour Gœthe, Wieland, Schiller, Herder, manifeste jusqu'à la fin de sa vie un goût plus vif pour la tragédie et la comédie françaises que pour les immortelles créations de

ses protégés. Le grand roi vers lequel les yeux de tous les patriotes sont tournés, Frédéric II, ne veut pas entendre parler des œuvres d'un Klopstock, d'un Gœthe, d'un Herder, d'un Schiller. Il recommande encore à ses Allemands, en 1780, de suivre les traces d'un médiocre et correct admirateur de Boileau, le baron de Canitz. Aussi bon nombre d'écrivains, désireux avant tout de se faire lire, adoptent-ils le français : tels Leibniz, Sturz, Euler, Bonstetten, Johannes von Muller, les Humboldt, et bien d'autres encore. Frédéric II ne s'est-il pas fait traduire les œuvres de son philosophe préféré, Wolf, pour les étudier? Nous avons déjà mentionné l'artifice auquel eut recours l'ambassadeur Boufflers pour répandre dans la haute société de Vienne un roman de Wieland, et rappelé que la *Messiade* de Klopstock elle-même fut mise presque instantanément en français, non pour notre public, mais pour le public allemand.

XV

Or, les livres français ne viennent pas seulement charmer les loisirs et cultiver le goût de cette société allemande, ils lui apportent les principes généraux sur lesquels va reposer sa conception du monde et de l'infini, ils l'initient à la philosophie et aux sciences. Ce n'est pas une des moindres surprises offertes par l'étude des rapports franco-allemands que cette constatation, qu'à deux reprises différentes, il a fallu une intervention prolongée et énergique de notre civilisation pour faire naître l'instinct philosophique lui-même chez le peuple qui volontiers s'en proclame le détenteur exclusif. De même qu'au moyen âge la scholastique est tout entière française par ses origines et que, sans l'énorme labeur qui s'était produit chez nous, un Albert le Grand, un Eccart, un Seuse, un Tauler, seraient inpensables, ainsi, dans les temps modernes, on observe avec surprise ce fait : avant Descartes l'Allemagne n'a pas un seul philosophe digne de ce nom, après Descartes elle en a un presque tout de suite, Leibniz, qui est son disciple. La dépendance intellectuelle de Leibniz envers Descartes, que les *Acta eruditorum* de Leipzig appellent, dès 1692, « philosophorum nostri sæculi facile princeps », n'a plus besoin d'être démontrée. Il l'a d'ailleurs avouée lui-même dans le récit de cette fameuse promenade, où, incertain d'abord entre Aristote

et Descartes, il avait fini par se décider pour ce dernier. Elle s'exprime non seulement dans sa méthode, sa doctrine et ses préoccupations diverses, mais encore, et tout aussi nettement, dans une série de circonstances extérieures, visibles, de sa carrière. C'est à Paris que s'opère la transformation morale profonde qui a déterminé tout son avenir, à Paris qu'il s'initie véritablement à la philosophie, aux mathématiques et à l'histoire[1]. Son séjour en France a incroyablement élargi son horizon intellectuel. Une foule de problèmes qu'il n'avait fait qu'entrevoir jusque-là se sont alors posés nettement devant son esprit. Les relations qu'il noue avec les savants les plus réputés de la capitale, français ou étrangers, sont une sollicitation perpétuelle pour son puissant génie. Il considère si bien la France comme sa véritable patrie qu'il désirerait s'y fixer définitivement. Bien plus, il fait des démarches auprès de Colbert pour entrer au service de Louis XIV. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous les moyens de rester dans notre pays qu'il s'en retourne en Allemagne. Mais, de là-bas encore, il correspond avec un grand nombre de nos compatriotes, collabore au *Journal des Savants*, au *Journal de Trévoux*. Notre langue est restée la sienne; ses principaux ouvrages : les *Nouveaux essais sur l'entendement*, la *Théodicée*, la *Monadologie* ont été rédigés en français[2]. C'est d'ailleurs en France qu'il a été tout d'abord compris et honoré. Cela seul suffirait à prouver que ce grand homme, isolé dans son pays, ne se rattachant là-bas à aucun mouvement général de pensée, appartient tout entier à notre civilisation qui l'a véritablement formé, comme cinq cents ans auparavant elle avait formé en Allemagne un autre solitaire de la philosophie, Albert le Grand, élève, puis maître de l'Université de Paris, lequel resterait inexplicable lui aussi du point de vue de l'histoire intérieure de la civilisation allemande. La mort de Leibniz ne provoqua en Allemagne aucune espèce d'émoi. Les gouvernements, les savants, le public restèrent muets. En France, au contraire, l'Académie des Sciences prit le deuil et Fontenelle célébra ses mérites dans un éloge fameux. Quand, un demi-siècle plus tard, l'Académie des Sciences de Berlin, qu'il avait fondée et présidée, songea à honorer sa

1. L. Davillé. *Le voyage de Leibniz à Paris. Revue des études historiques*, janvier-février 1912. Pascal aussi agit alors très fortement sur lui.

2. Il a en outre composé en français au moins une trentaine d'opuscules divers portant sur la politique ou la philosophie.

mémoire ce fut le panégyrique du Français Bailly qui obtint le prix dans le concours institué à cet effet. Le disciple principal de Leibniz, Wolf, est resté peut-être plus fidèle encore que lui à l'esprit du système cartésien. C'est grâce à Leibniz et à Wolf, secondés en l'occurrence par Bayle, Fontenelle et Voltaire, que le rationalisme critique, l'*Aufklärung* devint, nous le savons, prépondérant en Allemagne au XVIIIe siècle et mit fin pour un temps aux violentes querelles théologiques, qui, depuis plus de deux cents ans troublaient sans relâche ce pays. C'est sur le sol ferme de l'*Aufklärung* que s'est élevée toute la civilisation allemande classique. La « philosophie des lumières » fut la véritable religion de la noblesse et de la haute bourgeoisie d'outre-Rhin jusqu'à l'avènement du Romantisme. Gottsched, traducteur de Bayle et d'Helvetius, Lessing, Mendelssohn, Nicolaï, disciples de Bayle, de Wolf et de Voltaire, en furent les propagateurs les plus ardents. Herder et Kant ont été, eux aussi, émancipés par elle. Avec Frédéric II et Joseph II elle a gravi les marches du trône. Il serait difficile d'établir le compte des services qu'elle a rendus à l'Allemagne. Moins nettement antireligieuse dans ce pays d'opinions modérées que chez nous, elle y a fécondé les modes les plus divers de l'activité théorique et pratique, en faisant partout de la raison la souveraine régulatrice de la pensée et de la vie. Car l'*Aufklärung* ne comportait pas seulement une explication de l'univers, elle était une façon générale d'envisager les choses, une véritable méthode. Thomasius, dès la fin du XVIIe siècle, conseillait à ses compatriotes de se réformer l'esprit en lisant cette *Logique* de Port-Royal qui est imprégnée jusqu'au fond de cartésianisme. On était *Aufklärer* dans la politique, l'économie, la conception de la vie journalière, la littérature et l'art. La tolérance, la fraternité sociale, le cosmopolitisme, la pitié pour les déshérités surgissaient tout naturellement de ce rationalisme généreux, qui impliquait une foi robuste dans la science et l'éducation. Certes un pareil système d'idées offrait quelque étroitesse. Une certaine poésie intérieure, personnelle, profonde, lui restait étrangère. De là l'horreur qu'éprouvaient les piétistes à son endroit. Elle limitait le domaine de l'art en lui assignant partout des fins utiles et c'est ce qui explique l'acharnement avec lequel les *Stürmer und Dränger* puis les Romantiques la combattront. Mais c'était une force de « civilisation » de premier ordre. La

pédagogie, l'histoire des civilisations et des idées, les sciences morales, les sciences exactes ou physiques et naturelles lui doivent d'inappréciables encouragements. C'est elle qui répand sur tout le XVIIIe siècle allemand cette lumière égale et sereine qui en fait la noblesse. Jamais nos voisins n'ont été plus « humains » que sous sa domination. Tant qu'elle a régné sur eux ils ont su s'intéresser aux problèmes généraux de la civilisation, en dehors de toute préoccupation nationaliste, être citoyens du monde avant d'être Teutons. L'ecclésiastique d'*Hermann et Dorothée*, le pasteur de *Louise*, le héros de *Nathan le sage* sont des *Aufklärer*. Dieu veuille que l'Allemagne en produise encore beaucoup de cette espèce ! Nous avons expliqué tout ce que l'*Aufklärung* avait fait pour le développement des œuvres philanthropiques. Fondée sur le rationalisme elle devait favoriser également le progrès des sciences diverses. Mais, ici encore, la France, après avoir communiqué l'impulsion générale, a bien souvent apporté, en cours de route, les secours les plus efficaces. Leibniz mathématicien a profité des travaux de Descartes, de Pascal et du génial Fermat. Sa découverte du calcul différentiel et intégral fut, en somme, une coordination des résultats obtenus par ces deux derniers savants. Euler est aussi un continuateur de Fermat. L'illustre Gauss s'appuiera sans cesse sur les intuitions remarquables d'un Legendre, d'un Lagrange et d'un Laplace. C'est en effet chez nous que le développement continu, régulier des mathématiques s'est effectué, nos voisins livrant, ici comme ailleurs, surtout des individualités isolées, sans lien entre elles, et directement rattachées au contraire à l'évolution française. Il en est de même dans les sciences physiques, naturelles, morales. C'est la France qui, dans ces divers domaines, a su non seulement trouver les idées les plus fécondes, mais le mieux organiser les recherches et les vulgariser avec le plus de talent. C'est sur le modèle de ce qui existait chez nous que l'on fonde en Allemagne académies, cabinets, muséums, collections, revues, etc. Encore, le plus souvent, fait-on appel dans ce but à des Français. Frédéric II a attiré à Berlin Lagrange, Maupertuis, Lambert, et son Académie des Sciences était pleine de réfugiés ou de Suisses français. Si Haller, Unzer, Zimmermann se mettent à révéler au public les progrès des sciences biologiques et médicales, vers le milieu du XVIIIe siècle, c'est, nous apprend Gœthe dans ses Mémoires, en suivant l'exemple du

Français Tissot. Les ouvrages de Lémery, de Clairault, de Lagrange font autorité chez nos voisins, qui, de longtemps, se montreront incapables d'exposer clairement une question ardue. Buffon a été presque un classique en Allemagne. Gœthe lit ses *Époques de la nature* avec Mme de Stein à Weimar, et c'est là, dans ce livre étonnant, qu'il trouve les principes qui guideront tous ses travaux, et qu'il n'a pas le moins du monde inventés comme le croient tant d'historiens allemands : l'unité fondamentale des êtres organisés, l'action lente et insensible des forces de la nature[1]. A côté de Buffon il consulte Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, etc., etc. Partout l'influence de nos maîtres apparaît distincte et féconde. Dans les sciences morales les seuls hommes de valeur que compte l'Allemagne à ce moment-là : Abbt, Möser, Moser, Herder, sont des disciples de Montesquieu et de Voltaire. Schiller a puisé sa vocation d'historien, sa méthode large et sympathique, son style orné dans les ouvrages de Voltaire, de Montesquieu, de Saint-Réal, etc. Et quelle somme de connaissances de tout ordre n'ont pas déversée en Allemagne des recueils comme le *Dictionnaire* de Bayle ou l'*Encyclopédie* de Diderot, dont quatre éditions allemandes parurent avant l'achèvement de l'ouvrage! D'ailleurs, pour se rendre compte de la place tenue par la science française en Allemagne, il suffit de jeter un coup d'œil sur les noms que citent les penseurs du pays voisin au XVIIIe siècle, Herder, par exemple, dans ses travaux philologiques ou historiques, Lessing dans ses travaux esthétiques, Gœthe dans ses travaux d'histoire naturelle; on sera édifié. Aussi n'a-t-on pas de peine à comprendre que la langue de la science ait été au XVIIIe siècle pour nos voisins, le français — témoin Euler, Haller, Humboldt, Jean de Müller, etc. — la capitale de la science, Paris, ce Paris de Descartes, de Pascal, de Fermat, de Fontenelle, de d'Alembert, de Clairault, de Jussieu, de Buffon, de Prévost, de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Lagrange, de Laplace et de Monge, grands noms auxquels l'Allemagne n'avait alors rien à opposer. Leibniz envoyait à Paris ses solutions mathématiques, le vieux Gœthe en recevait ses publications géologiques.

1. Herder lui doit, nous le verrons, ses premières notions d'ethnographie et d'anthropologie.

XVI

Si nous jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre accomplie en Allemagne, du milieu du XVI[e] siècle au milieu du XVIII[e], par l'influence française, nous serons frappés de l'analogie qu'elle présente avec les résultats obtenus cinq cents ans auparavant par la domination de nos idées et de nos mœurs dans le même pays. De nouveau c'est un système complet de civilisation que la France apporte à l'Allemagne. Dans tous les cadres de la pensée et de l'activité, l'intervention française amène un renouvellement absolu de ce qui existe. Dans quelques-uns elle opère une véritable création *ex nihilo*. A une nation désagrégée par des siècles de particularisme effréné, ruinée, ou peu s'en faut, dans son agriculture, son commerce, son industrie, en proie au plus radical matérialisme, déchirée par les dissensions religieuses et politiques, dont l'art se mourait au milieu de l'indifférence générale, dont la littérature n'exploitait plus que les instincts les plus grossiers et les plus malfaisants, ou faisait preuve, lorsqu'elle tentait de s'affranchir de cette vulgarité, d'un manque de sens esthétique déconcertant, elle a fourni une conception logique et rationnelle de l'État, basée sur l'unité de pouvoir, la centralisation, la répartition du travail; une organisation sociale savamment réglée, où chaque classe avait son rôle précis à remplir, où les rapports entre les groupes humains, et, à l'intérieur de ces groupes, entre leurs membres, étaient minutieusement définis, les « convenances » entrant en ligne là où s'arrêtait l'action des lois pour maintenir chacun à sa place et l'empêcher d'empiéter sur les prérogatives d'autrui; une poésie essentiellement « humaine », ouverte aux seuls sentiments qui rapprochent les peuples et les individus, fermée au caprice personnel, à la bizarrerie, aux excès de la sensibilité et de l'imagination; un art pur de formes, délicat, ennoblissant, destiné avant tout à l'embellissement de l'existence, bien fait pour rappeler à tout instant à l'homme son pouvoir sur la réalité — cette réalité devant laquelle le germanisme l'abaissera — et la supériorité de ses conceptions claires ou de ses hautaines ordonnances sur les monstrueuses et incohérentes ébauches de la nature, optimiste et idéaliste par conséquent

jusqu'au fond. Sur son sol désolé elle a élevé des manufactures productrices de bien-être et de luxe, tracé les routes et creusé les canaux qui assurent la circulation des denrées et des idées, dressé des monuments, dessiné des jardins, édifié des villes, pour donner à l'être humain la sécurité du lendemain et entourer de beauté son travail ou son oisiveté. Elle lui a fourni des colons, des administrateurs, des officiers, des ingénieurs, des professeurs, des savants, des artistes. Elle a élargi son horizon en lui montrant, au delà des querelles confessionnelles, le domaine immense des idées pures et en y guidant ses premiers pas. Bonne dans l'ensemble, pernicieuse seulement par endroits[1], c'était là la tâche que déjà notre civilisation avait, en somme, exécutée dans l'Allemagne du moyen âge, toutefois avec une moindre science de l'organisation harmonieuse. A deux reprises différentes, donc, le génie français affirmait son action dans les destinées de l'Allemagne par des effets analogues. Il suscitait de toutes parts chez elle une vie supérieure intense et instaurait le régime de l'ordre. Il mettait de la régularité autour de l'homme et dans l'homme. Il lui faisait une nature, un État, une société parfaitement disciplinés et lui demandait de prolonger cette discipline jusqu'en lui-même. C'est vers ce résultat dernier que convergeaient tous ses efforts. Qui pourrait nier que ce fût là ce dont l'Allemagne, perpétuellement anarchique et instinctive, avait le plus besoin? Qu'on ne cherche pas à épiloguer sur l'opportunité ou la non-opportunité d'une intervention semblable. Dans la vie des peuples il n'arrive que ce qui doit arriver. Ce n'est pas le hasard, mais une mystérieuse nécessité qui leur impose, au moment voulu, les influences qui leur seront le plus utiles. Lessing se trompait, comme Moscherosch et comme Logau, lorsqu'il s'indignait de la prépondérance qu'avaient prises dans son pays la langue et la littérature du nôtre. Si l'Allemagne avait produit d'elle-même une civilisation originale et puissante, si, avec tous ces instincts particuliers que

1. Sur les inconvénients de l'influence française, cf. Steinhausen, *loc. cit.*, p. 604 et suiv. qui nous paraît avoir gardé la juste mesure. Ce sont les mêmes qu'à l'époque courtoise : un excès de « mondanité »; l'abus du conventionnel dans la vie, les sentiments et les œuvres de l'intelligence; une certaine affectation de scepticisme voire d'immoralité, tous les défauts éternels de notre civilisation. Ces inconvénients apparurent surtout en plein XVIIIe siècle, quand la société française entra elle-même en décadence par l'exagération de son principe.

lui attribuait l'auteur de la *Dramaturgie*, elle avait su notamment se donner une poésie et un théâtre, jamais les créations de notre génie n'eussent prévalu chez elle [1]. La France n'a pas entrepris de croisade pour la mettre dans l'obligation d'adopter ses institutions ou ses mœurs. Les Allemands sont venus d'eux-mêmes chercher dans notre pays ce qu'ils croyaient pouvoir avantageusement y prendre. Ils y ont recueilli tout ce qu'il leur a plu d'y recueillir sans que personne s'avisât chez nous de les en blâmer ou de les y pousser. La France du XVIIe et du XVIIIe siècle connaissait mal l'Allemagne. Elle n'a appris que très tard les invectives que lui avait valu le rôle d'initiatrice qu'elle avait joué malgré elle au delà du Rhin, et elle n'a saisi qu'à moitié quelle en était la cause. Nous sommes mieux placés que les hommes de ce temps pour la découvrir. Sans parler de l'humiliation que ressentaient les Allemands à se voir sans cesse à la remorque d'une civilisation étrangère, il est indiscutable que l'idéal français, à la longue, ne pouvait les satisfaire. Il exerçait sur ceux de leurs besoins qu'ils chérissaient le plus une compression intolérable. A ces Germains habitués à se circonscrire contre la société, à laisser le champ libre à leur « moi » dans tous les ordres de l'activité intellec-

1. Quelques écrivains allemands, rares encore, commencent à se rendre compte du rôle véritable qu'a joué la France du XVIIe et du XVIIIe siècle dans l'évolution de leur pays et essaient de réagir contre les procédés de dénigrement systématique de notre civilisation en usage au delà du Rhin depuis les temps de Lessing et d'A. G. Schlegel. Voici, par exemple, les réflexions que fait M. Seiler à ce sujet dans l'ouvrage cité déjà à plusieurs reprises, réflexions qui, dans l'espèce, ne sont pas seulement justes mais courageuses : « De même donc qu'au début du XVIe siècle l'étude de l'antiquité amena une puissante révolution dans notre vie intellectuelle et un enrichissement considérable de notre provision d'idées, *ainsi l'action éducatrice, qui dura près de deux siècles, de la culture française, antérieure et très supérieure à la nôtre, eut pour effet, non seulement de civiliser notre vie extérieure, mais encore de relever notre niveau moral et intellectuel et d'affiner l'ensemble de notre âme et de notre intelligence. C'est seulement grâce à cette influence française si vilipendée que nous avons été arrachés au Grobianisme et à la brutalité.* C'est seulement en se subordonnant et en se rattachant à cette civilisation brillante, unique et classique en son genre, que le peuple allemand pouvait être soulevé hors de l'assauvagissement et de la triste médiocrité dans lesquels, par ou sans sa faute, il était tombé du fait même de la marche de son histoire. Sans cette école il eût été inutile de songer chez nous de longtemps à une culture intellectuelle délicate et à une période de littérature classique. Si nous supprimions par la pensée soudainement les termes français empruntés par nous à cette époque, nous constaterions qu'il nous est impossible de nous faire comprendre aussi bien dans le domaine de la sociabilité ou de la vie domestique qu'en matière de science, d'art, de commerce et d'industrie. » *Die Entwickelung der deutschen Kultur*, etc., III, 115-116.

tuelle et morale, qui préféraient aux exercices de la raison les effusions du sentiment, qui, plus accessibles aux couleurs vives de la réalité qu'aux froides et distinguées abstractions de l'esprit d'analyse, demandaient, dans l'art et la littérature, des gestes, de l'émotion bruyante, des larmes et du rire plutôt que des effets d'une puissance tout intérieure, contenus par la mesure aristocratique des manières et du langage: à ces bourgeois individualistes, il demandait de s'interdire les éclats de voix, l'emphase et la pose mélodramatiques, de laisser là les aspirations sentimentales et aussi de négliger toute cette troublante griserie des rêves imprécis où l'âme se dissout voluptueusement dans l'universel, bref, de brider leur personnalité par tous les moyens pour se montrer exclusivement sociables, utiles, intelligibles; d'agir et de penser moins pour eux-mêmes que pour les autres; de rejeter de leur conscience intime tout ce qui n'avait pas une raison d'être collective. C'était les contraindre à un sacrifice inouï, au reniement de leur propre nature. Ce sacrifice, les Allemands le firent plus ou moins complètement pendant près de deux siècles, tant les gloires et les richesses de notre civilisation leur imposaient. Mais du jour où, grâce aux services de toutes sortes que leur avait rendus la France, ils se sentirent pourvus des moyens d'action nécessaires à l'élaboration d'une civilisation nationale, ils revendiquèrent fort légitimement le droit de se développer désormais suivant leur loi propre. Et, de nouveau, ce fut la classe bourgeoise, que l'on retrouve chaque fois au premier rang quand l'Allemagne s'épanouit dans toute sa force, qui rendit son indépendance morale au pays en profitant du fléchissement qui se produisit, dès le second tiers du XVIIIe siècle, dans la civilisation aristocratique française.

CHAPITRE VI

L'EFFORT DÉFINITIF DE LA CIVILISATION ALLEMANDE VERS L'ÉMANCIPATION ET L'AIDE DE LA FRANCE « DISSIDENTE ».

I

La période d'apogée des peuples est brève. Dès les dernières années du siècle de Louis XIV la civilisation française, à peine arrivée au faîte de sa grandeur, commence à redescendre. Cette décadence est tout d'abord sensible dans le domaine de la politique. Le gouvernement de Louis XIV est le dernier qui ait eu solidement la nation en mains. Et, lui-même, il a vu se manifester la dissociation du pouvoir et de l'opinion qui paralysera tous ceux qui lui succèderont. Fénelon et Vauban discutent là où les générations antérieures obéissaient. C'est bien pis encore au siècle suivant. Le Régent, par ses mœurs crapuleuses, ajoute au mécontentement général, qu'avaient provoqué les dernières guerres de Louis XIV, la désaffection. Sou Louis XV la royauté se fait mépriser. Partout son autorité rencontre des résistances et ces résistances viennent de la partie éclairée de la nation, des Jansénistes, des Parlementaires. Au milieu du XVIII[e] siècle la France ne croit plus en ses souverains. Ceux-ci, qui ont laissé dépérir tous les instruments de domination que leur avaient donnés le génie d'un Richelieu, d'un Colbert, d'un Louvois, assistent indifférents ou impuissants à l'effondrement de leur autorité. Les finances publiques, compromises par les expériences désastreuses du Régent, sont définitivement ruinées par le gaspillage éhonté de Louis XV.

L'état de l'armée, de la marine, des travaux publics, s'en ressent fâcheusement. L'administration est faussée par l'ingérence perpétuelle des favorites ou des coteries. Et l'opinion se rend parfaitement compte de toutes ces misères. Les écrivains l'ont habituée à juger de tout, ils lui ont indiqué les causes de la déchéance nationale et ont proposé des remèdes. On commence d'abord par abandonner l'idée de la monarchie absolue. Avec Voltaire et Montesquieu la France pensante se convertit au constitutionalisme anglais. Un peu plus tard le principe monarchique lui-même est attaqué. Jean-Jacques Rousseau exalte la forme républicaine, et la réaction classique, qui, à partir du milieu du XVIII[e] siècle, se fait sentir dans tous les ordres de l'activité littéraire et artistique, donne une force singulière à cet enseignement. Sous le poids de ses fautes et la pression des croyances nouvelles la royauté succombe dans la tourmente de 1789 et fait place à la République. La France connaît un instant d'ivresse qui l'élève au-dessus d'elle-même et lui prête une audace, une force même qu'elle avait rarement possédées jusque-là. Mais ce n'est qu'une surexcitation passagère. La contradiction est installée en elle. Le régime aboli n'est pas mort, le régime nouveau n'est pas né. Elle se débat dans l'incertitude. Si radical qu'ait été le bouleversement opéré par la Révolution, il s'en faut que le sol national et les âmes aient été débarrassés de tout vestige du passé. Une forme de gouvernement millénaire ne disparaît pas ainsi. Elle peut être modifiée, non détruite de fond en comble. Les logiciens à outrance de la Révolution, élevés par la philosophie du XVIII[e] siècle dans le dédain des faits historiques et la religion des idées abstraites, ont eu le tort de croire que des décrets suffisent à effacer l'empreinte profonde laissée par le temps sur les choses, qu'un mot mis à la place d'un autre représente une transformation réelle. Dans leur hâte d'en finir et leur griserie rationaliste les réformateurs se sont contentés de modifications politiques superficielles. Le personnel ancien a été remplacé par un personnel nouveau, les grands organes de la vie publique ont reçu une désignation différente, mais, au fond, ni les institutions, ni la conception du gouvernement, ni les habitudes n'ont varié. Égarés par des phénomènes purement accidentels — la révolte de certaines provinces — les Conventionnels n'ont pas eu le courage de briser l'ancienne organisation formidablement unitaire et despotique de la

monarchie, pour adopter le système de gouvernement qui s'accorde le mieux avec la forme républicaine et qui eût fait le plus rapidement et le plus sûrement l'éducation civique de la nation, en lui rendant le sentiment de ses droits, de ses devoirs, de sa responsabilité : la décentralisation, ou même ce fédéralisme dans lequel la jeune Amérique venait de trouver le salut. Bien plus, ce sont les tendances les plus caractéristiques de la monarchie qui restent en vigueur, celles qui avaient fini par en fausser tout le fonctionnement. La République, une et indivisible, est dirigée du fond de quelques bureaux par des hommes qui prétendent incarner toute l'autorité. Elle est concentrée dans l'espace de quelques clubs ou cabinets ministériels, dans l'enceinte d'un ou deux comités, et, par là, rendue extraordinairement vulnérable : une émeute du populaire ou une conspiration de factieux pouvant d'un moment à l'autre, en portant un seul coup vigoureux à ces organes, abattre non seulement le gouvernement, mais le régime lui-même. C'était là une république telle que, seuls, des hommes à tempérament monarchique, trompés par les mots, devaient la mettre sur pied. Ce manque de sens pratique est probablement la faute capitale qui a perdu la Révolution et à rendu si difficile l'établissement en France d'une forme politique définitive [1]. Faute d'avoir rompu complètement avec le passé — ou encore, ce qui eût mieux valu, de l'avoir en quelque sorte incorporé au présent, en bâtissant consciemment sur ses assises — on a laissé persister, dans un pays qui se croyait débarrassé de la monarchie, les procédés, les instincts, les besoins monarchiques. On a conservé des sujets et des maîtres sans réussir à obtenir des citoyens libres. Aussi, pour revenir aux formes de gouvernement despotiques, a-t-il suffi, à plusieurs reprises, de changer quelques étiquettes et quelques individus. Habitué à trembler, à obéir, à considérer comme ses maîtres légitimes tous les hommes qui étaient parvenus

1. Si nous nous consultons sérieusement nous verrons que ce sont bien plutôt des *principes* que des *réformes* politiques que la Révolution nous a laissés en France. Sa pensée a dépassé de beaucoup son œuvre. De là vient qu'elle a été en somme plus féconde pour les pays étrangers que pour le nôtre et que son importance est plus humaine que française. Les nations extérieures ont exclusivement reçu ce qu'elle avait de meilleur : son idéal. Elles n'ont pas eu en général à subir les conséquences de ses erreurs d'application. Vue du dehors la Révolution grandit singulièrement. Mais n'en est-il pas ainsi de tous les faits importants de notre histoire? C'est le vieux *sic vos non vobis* du Celte Virgile.

à se mettre à la tête des services publics, le pays a laissé des poignées d'agitateurs faire et défaire les régimes. De là l'instabilité de ceux-ci, la nécessité où ils ont été de songer presque uniquement à se maintenir en poursuivant leurs adversaires de la veille et du lendemain, leur impuissance à veiller, dans la sécurité et le calme, aux grands intérêts du pays. Depuis plus d'un siècle et demi — Ranke l'a bien vu — notre politique extérieure a subi les conséquences de ces vicissitudes intérieures. Les larges vues d'ensemble, les principes dominateurs, les longs desseins d'antan ont fait place aux combinaisons variables, aux résolutions précipitées et contradictoires, aux entreprises sans lendemain, ou même à la pure incurie. La France était sortie diminuée des dernières guerres de Louis XIV. Pour qu'elle pût rétablir son hégémonie, il eût fallu à sa diplomatie une perspicacité et une souplesse qui lui firent malheureusement défaut pendant tout le XVIIIe siècle. Les circonstances nouvelles exigeaient une nouvelle orientation. Devant l'ascension de la Prusse, de la Russie, et l'éveil des appétits coloniaux de l'Angleterre, la vieille formule de la lutte à outrance contre la maison d'Autriche n'avait plus de sens. Or, les ministres français ne surent pas faire la différence des temps, ou plutôt, si quelques-uns comprirent que la politique de François Ier, d'Henri IV et de Richelieu n'était plus de saison, leurs efforts furent sans cesse contrariés par ceux d'un parti traditionaliste, qui, n'ayant rien appris ni rien oublié depuis les traités de Westphalie ou des Pyrénées, n'arrivait pas à comprendre que l'antique duel des Bourbons et des Habsbourgs devait être considéré comme définitivement terminé. Ainsi s'expliquent les singulières fluctuations de notre diplomatie, aujourd'hui unie à la Prusse et à l'Angleterre, demain à l'Autriche et à l'Espagne, presque toujours à contretemps. Mais ce n'est pas seulement la perspicacité qui s'émousse, les caractères eux-mêmes chez les hommes d'État en général ne sont plus aussi vigoureux qu'autrefois. La « philosophie » puis le Romantisme développent une conception de la politique extérieure qui abrite la peur de l'action sous des phrases à effet. C'est la conception sentimentale. Aux robustes réalistes qu'avaient été les Henri IV, les Richelieu, les Mazarin, les Lionne et les Pomponne, à ce cardinal romain qui soutenait les protestants d'Allemagne contre le champion attitré de la catholicité, à ces ministres qui préparaient leurs victoires

diplomatiques en se faisant renseigner jour par jour sur tout ce qui se disait et se passait dans les cabinets de l'Europe, qui plaçaient leurs créatures dans le conseil, parfois dans l'alcôve même des souverains, tenaient tous les fils de la politique intérieure des pays voisins, savaient jouer de l'ambition, de la vanité, des rancunes, des besoins d'argent du personnel des cours, ont succédé maintenant des fils intellectuels de l'abbé de Saint-Pierre ou de J.-J. Rousseau, des « secrétaires de la république de Platon » comme d'Argenson, des philanthropes qui croient à la « vertu » de tout le monde et tiennent beaucoup à ce qu'on parle de la leur, se préoccupent de conformer leur conduite politique non aux intérêts vitaux de la nation, ce qui serait leur devoir strict, mais aux exigences d'une doctrine philosophique, prêtent l'oreille, pour couvrir leur responsabilité, aux soi-disant désirs de l'opinion, représentée en l'occurrence par une demi-douzaine de publicistes fort incompétents, mais qui leur imposent, bref, sont comme créés et mis au monde pour servir de dupes ou d'instruments à des volontés plus âpres, à des intelligences plus lucides. Ce sont des théoriciens de cette espèce que la mauvaise étoile de la France met depuis deux cents ans en face d'hommes tels qu'un Frédéric II, un Chatam, un Pitt, un Palmerston, un Bismarck[1]. Dès le XVIIIe siècle, les observateurs clairvoyants signalent le danger. Tout en reconnaissant qu' « avec une telle nation, il faut que le gouvernement soit absurde ou coupable pour que la France ne tienne pas le premier rang de l'univers », le baron de Bezenval, officier suisse au service de la France, se rend fort bien compte des raisons de l'infériorité de notre diplomatie devant celle des nations voisines : « Un autre avantage de l'Angleterre sur la France, note-t-il, c'est que, suivant un principe peut-être un peu machiavélique, elle s'embar-

1. Frédéric II a sur le devoir des chefs d'État des opinions autres que nos ministres éclairés : « Si j'avais eu le bonheur de naître particulier, écrit-il à Marie-Antonia de Saxe, je n'aurais eu de procès avec personne, parce que j'aurais cédé jusqu'à ma chemise, et que j'aurais trouvé des ressources dans une industrie honnête. Il en est autrement des princes; une opinion s'est établie dans l'esprit des hommes, que, s'ils cèdent c'est par faiblesse ou qu'ils sont dupes, ou qu'ils sont lâches s'ils sont modérés. Il y en a que leur facilité et leur bonté ont rendus des sujets de mépris aux yeux de leurs peuples. » Au lieu de suivre l'opinion, il la dirigeait par des pamphlets, disant : « Ces semences ne produisent pas d'abord, quelquefois elles portent des fruits avec le temps. » Personne, non plus, ne s'est mieux entendu à manier l'opinion que son vrai successeur, Bismarck.

rasse peu des formes et tend à son but sans calculer l'équité des moyens, au lieu que notre gouvernement, sans cesse retenu par des égards, se livre à des ménagements dangereux, et que, ne pouvant en avoir également pour tout le monde dans le même moment, il acquiert la réputation de dupe et celle de mauvaise foi[2]. » Au moment où les choses commencent à tourner mal pour la France, pendant la guerre de Sept Ans, Frédéric II se déclare frappé de « la grande indifférence avec laquelle les ministres de France regardent ces affaires, et la vivacité trop remarquable avec laquelle les ennemis de la France poursuivent leur plan pour lasser sa puissance et la mettre hors d'influence dans toutes les affaires de l'Europe, sans que les susdits ministres emploient aucun des moyens qu'il faudrait pour prévenir toutes les suites fâcheuses qui résulteront. » Mais aussi, voyons-les à l'œuvre ces ministres! En 1746, Louis XV tient la Hollande ennemie à sa merci. Ce petit pays, qui a de bonnes raisons pour redouter les pires catastrophes, envoie à Versailles un diplomate avisé, le baron de Wassenaer pour essayer de conjurer le péril. « D'Argenson ne reçut pas l'ambassadeur hollandais comme le messager d'une puissance inquiète; il vit en lui un négociateur qui pouvait témoigner devant l'Europe de la *pureté des intentions de la France*. Wassenaer admira qu'il n'y eût à Paris ni dame ni évêque ni chat qui se privât de parler politique. Il s'extasia sur les *nobles principes* de la diplomatie française et son *loyal désintéressement*. Bref, il tira du ministre la promesse d'une évacuation des Pays-Bas, d'une cession nouvelle de places de barrière, du désarmement de Dunkerque. En retour il offrit toutes sortes de choses dont il ne lui appartenait pas de disposer : la Gueldre autrichienne et le Limbourg pour l'Électeur palatin allié de la France, la Toscane pour Don Philippe, et, pour la France, diverses positions occupées en Amérique par les Anglais[2]. » Les d'Argenson n'ont pas manqué à la France durant les deux derniers siècles, soutenus et encouragés par le chœur des « grands éducateurs » de la nation, qui, de l'abbé de Saint-Pierre à Jules Favre et au delà, ont réussi, à force d'idéologie menteuse, à faire du Français d'autrefois, si sensé, si narquois, si actif, né diplomate et manieur d'hommes, l'uto-

1. Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II, p. 500-501.
2. H. Carré dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. VIII, p. 151. C'est nous qui soulignons.

piste bavard et jobard dont les bévues remplissent l'histoire récente de la politique européenne. Si nous ajoutons à cette cause de décadence l'intervention de plus en plus fréquente des coteries sous l'ancien régime, des partis politiques sous le nouveau dans les questions extérieures, nous aurons le fin mot de la longue série de défaites diplomatiques et autres, qui va de la mort de Louis XIV jusqu'à nos jours. Car, en dépit de quelques soubresauts de vigueur, comme en a toujours un peuple qui fut puissant pendant des siècles, il est impossible de se dissimuler que, depuis deux cents ans, notre nationalité recule sans cesse dans le monde. Déjà le traité de Paris, qui sanctionne la déplorable politique de Louis XV, représente un désastre inouï. Non seulement l'œuvre coloniale de Richelieu et de Colbert est anéantie brutalement par lui, mais il efface si bien la France du rang des grandes puissances que, pendant toute la seconde moitié du XVIII[e] siècle, les affaires de Pologne et d'Orient ont été réglées sans elle, c'est-à-dire contre elle. La guerre d'Amérique elle-même est une de ces expéditions brillantes et inutiles, pour ne pas dire funestes, comme nous en aurons tant au XIX[e] siècle, le prototype des campagnes de Grèce, de Belgique, d'Italie, de Crimée, entreprises de gouvernements mal assis en quête de popularité, expéditions pour journalistes et orateurs de club. La Révolution, il est vrai, inaugure, sous la pression des circonstances, une politique extérieure hardie et fière, profondément nationale, mais elle ne dure pas assez pour en consolider les résultats que, d'ailleurs, les exactions du Directoire vont bientôt compromettre. Napoléon utilise l'élan donné par elle au patriotisme français en vue de fins personnelles, ou tout au moins dynastiques, excédant de beaucoup les besoins réels de la France, aussi son œuvre, si imposante qu'elle soit, s'écroule nécessairement avec sa fortune. Tant à l'époque de la Révolution que sous son règne, nous avons bien plutôt affaire à un réveil passager de l'énergie nationale qu'à l'expansion lente, irrésistible et durable d'un peuple en voie de croissance. C'est un rêve magnifique sans racines dans la réalité. En 1814-1815, la France, qui vient de soulever le monde hors de ses gonds, se voit dépouillée non seulement de ses conquêtes récentes, mais entamée dans sa chair vive. Symptôme plus grave encore, pour la première fois depuis les tristes années de la guerre de Cent Ans, sa capitale, si longtemps inviolée, ouvre à deux reprises

ses portes à des armées étrangères. La Restauration, tenue d'abord en laisse par la Sainte-Alliance, succombe pour des raisons de politique intérieure, au moment où elle allait s'émanciper. Louis-Philippe est exploité et berné par l'Angleterre, Napoléon III par la Prusse. Sedan et le traité de Francfort sont la conclusion logique de cette interminable succession de fautes, imputables, en somme, comme le discernait fort bien Bezenval, beaucoup plus à une dégénérescence de la volonté et de l'intelligence pratique dans les classes dirigeantes de la nation qu'à l'épuisement du peuple tout entier.

II

Derrière cette dissolution du gouvernement se cache en effet la dissolution de la société aristocratique. Certes les dehors restent brillants. Ils le sont plus que jamais. A aucun moment la vie mondaine n'a été plus séduisante et plus raffinée que vers le milieu et dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. « Qui n'a pas vécu avant 1789, dira plus tard M. de Talleyrand, ne connaît pas la douceur de vivre. » La politesse, l'élégance des manières, l'agrément des rapports ont atteint un degré inimaginable. L'abbé Galiani ne se console pas d'avoir quitté Paris. Sous le beau ciel de Naples il songe avec tristesse aux conversations délicieuses du salon de madame Geoffrin et il épanche ses regrets dans des lettres touchantes. Gustave III de Suède, battu par les Russes, trouve une consolation dans l'idée qu'il pourra terminer ses jours à Paris dans un hôtel du boulevard. Voltaire a raison de le dire : « rien n'est comparable à la douce vie qu'on y mène au sein des arts et d'une volupté tranquille et délicate », tandis que « le cœur s'y amollit et s'y dissout comme les aromates se fondent doucement à un feu modéré et s'exhalent en parfums délicieux ». Mais c'est justement là qu'est le danger. Toute cette société est trop heureuse, trop oisive, trop aimable. Les volontés s'y détendent, les intelligences s'y assoupissent, les âmes s'y évaporent. Les fortes personnalités que l'on rencontre encore à l'époque de Louis XIV y sont devenues rares. Plus de ces consciences raides comme l'airain, dans lesquelles

retentissaient en échos vibrants les vers héroïques de Corneille et les appels sublimes de Bossuet. Au fur et à mesure qu'il renonce à ce qui avait fait jadis sa raison d'être : l'existence indépendante et fière du seigneur féodal au milieu d'un peuple de vassaux confiés à sa responsabilité, et qu'il se laisse absorber par ses obligations de courtisan, le gentilhomme se vide des anciennes vertus viriles de sa caste pour acquérir en échange les grâces superficielles d'un bellâtre de salon. Réduit à plaire partout et toujours, il n'a plus besoin que d'être bien élevé et spirituel. La vigueur intellectuelle et morale est désormais quelque chose d'inutile voire d'encombrant. On ne saurait porter une aussi lourde armure dans le monde. L'esprit est l'épée à poignée de nacre, acérée et damasquinée, de toute cette société enrubannée, dont le dilettantisme se promène de jouissance en jouissance pour se pencher rapidement sur chacune d'elles, en extraire en souriant un bon mot, une remarque ingénieuse et passer à la suivante. Par habitude on en arrive vite à traiter de la sorte les choses sérieuses elles-mêmes. Les grands sentiments qui avaient soutenu les énergies d'antan sont rongés peu à peu par l'acide corrosif de l'ironie. Le « libertinage » avait déjà fait son apparition dans les dernières années du règne de Louis XIV. Seule, l'austère piété du monarque vieilli en avait comprimé les manifestations. Louis XIV parti, il fit bruyamment explosion dans l'entourage du Régent. L'athéisme se porta fort dans le monde aristocratique pendant tout le XVIIIe siècle. Mais, même lorsqu'on n'était pas athée, on ne comprenait pas comme autrefois la religion. Ce n'était plus désormais qu'une habitude décente, à la base de laquelle il n'y avait ni ces croyances simples et fermes ni ces besoins de méditation qui frappent chez une madame de Sévigné ou une madame de La Fayette. La duchesse de Berry, sous la Régence, la même dont Lagrange-Chancel et Saint-Simon ont laissé un si inquétant portrait, allait de temps à autre, entre deux soirées licencieuses, s'enfermer chez les Carmélites, suivre tous les offices de jour et de nuit, se livrer à des jeûnes sévères, s'abîmer dans la dévotion. Louis XV, le lamentable Louis XV, faisait sa prière matin et soir, entendait la messe chaque jour, un livre d'heures à la main « dont il ne levait pas les yeux », et assistait le dimanche à vêpres, au sermon, au salut. Cet homme abhorrait les incrédules. N'importe qui

pouvait rencontrer dans les salons de fringants abbés qui dissipaient joyeusement les revenus de leurs bénéfices aux pieds de quelque belle. Un incroyable dérèglement s'introduisit en même temps dans les mœurs. La famille, qui, au XVII[e] siècle, était encore fortement constituée, chancela sur ses bases. Le mariage fut traité comme une sorte d'association mondaine, n'entraînant que des égards de convenance, n'imposant aucun devoir. Les enfants vivaient dans des collèges ou des pensionnats, tandis que leurs parents, chacun de leur côté, se distrayaient le plus possible. Le gouvernement, livré au caprice des favorites, remis trop souvent entre les mains de ministres méprisables, et éclaboussé par les scandaleuses orgies de la cour, n'inspirait plus le moindre respect. On était, certes, toujours prêt à se battre, à marcher à la frontière, parce qu'on était gentilhomme, qu'on portait un nom illustre et que la bravoure était encore une élégance, mais le grave dévouement monarchique qui avait animé les compagnons de Turenne, de Luxembourg, de Catinat, était bien loin. D'un devoir compris et accepté il ne subsistait plus que la tradition. C'est ainsi que lentement des brèches s'ouvraient dans les murailles qui supportaient l'édifice de l'ancienne société. Quand la noblesse et le clergé les eurent creusées assez larges, la bourgeoisie, qui, depuis quelque temps déjà, avait remarqué à travers les fissures du monument, qu'à l'intérieur de ce monde jusque-là respecté par elle on ne faisait plus guère que chanter et rire, s'avisa d'entrer pour prendre part à la fête. Les financiers passèrent d'abord, puis les gens de lettres, la noblesse dans la fumée des orgies n'y regardant pas de si près. Et ceux-là aussi, saisis par le vertige des fins de banquets où le champagne pétillait dans les flûtes, où les corsages de satin se dégrafaient, apprirent à lâcher la bride à leur esprit, à foncer de tout leur positivisme agressif sur les anciennes conventions sociales et morales déjà plus qu'ébranlées. La bourgeoisie française avait toujours été frondeuse. Elle l'était au grand siècle. Mais ses plaisanteries sur la religion, l'autorité, les principes en vigueur, avaient alors conservé en général le caractère d'inoffensives taquineries, comme seuls s'en permettent justement les hommes convaincus. Ni le *Lutrin* ni les *Plaideurs* ne sont des ouvrages subversifs. Au contact du scepticisme des aristocrates, la raillerie des traitants et des écrivains se fit plus

méchante, d'autant plus méchante que ces gens n'avaient pas, au fond, les mêmes motifs que la noblesse de ménager les puissances spirituelles et temporelles. Sous une forme presque identique, mais avec infiniment plus de vivacité et de trait, on vit reparaître les vieilles attaques de *Placide et Timéo* ou du *Roman de la Rose* contre l'Église et l'autorité en général. Le XVIIIe siècle tend à cet égard la main au XIIIe. De nouveau on entend dire que la religion est une invention des prêtres intéressés à duper les hommes, la guerre un moyen découvert par les rois pour opprimer les peuples. Voltaire et Diderot retrouvent les arguments de Jean Clopinel. L'absence d'information et de sens historique est pareille. On discute dans l'abstrait, à l'écart des faits, et on aboutit à des conclusions aussi radicales que simplistes. La méthode rationnelle qui avait fait la supériorité de la société française sur les sociétés voisines au siècle précédent, va maintenant la conduire à sa perte. Au lieu de s'appliquer, comme au temps de Descartes, de Malebranche, des solitaires de Port-Royal, de La Bruyère, de Boileau, de Corneille, de Racine, de Molière, aux phénomènes observables dans l'univers, ou dans l'homme pour les ordonner en magnifiques œuvres de science ou d'art, elle se meut uniquement dans le domaine des idées pures. L'intellectualisme a remplacé l'intelligence. Et, comme il n'est aucun principe général de pensée ou d'action qui puisse résister à l'analyse, pas plus dans l'ordre social et moral que dans l'ordre religieux, si l'on se refuse à admettre qu'il existe dans les choses elles-mêmes exprimées par nos conceptions une sorte de justification pratique, c'est au nihilisme qu'on aboutit en fin de compte. La joie de ratiociner est telle que, pour le plaisir d'aligner des déductions, on se retire le sol sur lequel on a les pieds posés, on se dépouille volontairement des garanties que le patient labeur de l'humanité a disposées autour de l'existence individuelle. Afin d'assister à un clair pétillement d'étincelles on met allègrement le feu à la maison qu'on habite, sans se douter le moins du monde de la gravité de l'acte qu'on accomplit et avec la persuasion tranquille que, sur le terrain déblayé de tout ce que le hasard des circonstances et les tâtonnements confus de l'expérience ont entassé, la raison, qui a su détruire un taudis, saura bien rebâtir une demeure régulière et confortable. C'est là le point de vue, sinon de Voltaire qui est encore relativement conservateur, du

moins de Diderot, d'Helvetius, de d'Holbach[1]. « Point de hardiesse politique ou religieuse, dit Morellet dans ses Mémoires, au sujet des soupers de d'Holbach, qui ne fût mise en avant et discutée *pro et contra.* » De démolition en démolition ces

1. Les théories des avancés de l'*Encyclopédie* faillirent brouiller les philosophes avec leurs amis couronnés. Si Catherine II se contentait de dire en souriant à Diderot — comment se fâcher avec Diderot? — « Avec tous vos grands principes... on ferait de beaux livres et de mauvaise besogne... Vous, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout... moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine qui est bien autrement irritable et chatouilleuse... », Frédéric II, lui, se fâcha pour de bon lorsqu'il entendit ses collègues en philosophie de Paris déclamer contre la guerre. « Sans doute, leur répond-il, il s'est fait des guerres injustes, il y a eu du sang répandu qu'on aurait dû et qu'on aurait pu ménager. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs cas où les guerres soient nécessaires, inévitables et justes. Un prince doit défendre ses alliés quand ils sont attaqués; sa propre conservation l'oblige à maintenir par les armes l'équilibre du pouvoir entre les puissances de l'Europe. Crier contre de telles guerres, injurier les souverains qui les font, c'est marquer plus de haine pour les rois que de commisération et d'humanité pour les peuples qui en souffrent indirectement. Marc-Aurèle, Trajan, Julien furent continuellement en guerre, cependant les philosophes les louent; pourquoi blâment-ils donc les souverains modernes de suivre en cela leur exemple? Apprenez, ennemis des rois; apprenez, Brutus modernes, que les rois ne sont pas les seuls qui font la guerre, les républiques en ont fait de tout temps... Indigne déclamateur, faut-il t'apprendre que les arts ne se cultivent en paix qu'à l'abri des armes; faudra-t-il prouver en notre siècle que, sans de vaillants soldats qui défendent le royaume, il deviendrait la proie du premier occupant? Oui, monsieur le soi-disant philosophe, la France entretient de grandes armées; aussi n'est-elle plus exposée à ces temps de confusion et de trouble où elle se déchirait par des guerres civiles, plus pernicieuses et plus cruelles que les guerres étrangères... » Il ne peut supporter que les sectateurs de d'Holbach injurient Louis XIV, « jadis l'objet de louanges outrées et maintenant en butte aux injures atroces d'ignorants déclamateurs qui s'acharnent à exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire et de grandeur. » Il ajoute : « Les fautes de Louis XIV sont connues et ces soi-disant philosophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera que huit jours en commettra sans doute, et à plus forte raison un monarque qui a passé soixante années de sa vie sur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, et que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous serez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans son royaume. La France lui doit ses manufactures et son commerce : elle lui doit de plus l'arrondissement de ses belles frontières et la considération dont elle a joui de son temps en Europe. Rendez donc hommage à ses qualités louables et vraiment royales. » Ces polémiques finirent par détourner Frédéric des gens de l'Encyclopédie. Il admit les Jésuites dans ses États surtout pour agacer ses anciens amis. « Voilà les Jésuites chassés de la moitié de l'Europe; pour moi je les tolérerai tant qu'ils seront tranquilles et qu'ils ne voudront égorger personne. Le fanatisme de nos pères est mort avec eux; ceux qui sont éclairés et humains doivent être tolérants; pour moi je me fais gloire de conserver les débris de la Société en Silésie et de ne point aggraver leur malheur, tout hérétique que je suis. » A la fin de sa vie, il répond à d'Alembert, qui lui proposait Suard comme correspondant, que la littérature française n'en valait plus la peine. C'était la rupture.

analystes à outrance parviennent jusqu'au principe nu de l'égoïsme humain, la seule notion résistante que la « raison » soit incapable d'entamer et de réduire, et qui formera donc la base solide sur laquelle on posera les assises de la société future. Vers le milieu du XVIII[e] siècle on en est là. L'individu, débarrassé de toutes les contraintes d'origine collective qui lui ont été imposées au cours des siècles, et qu'on appelle des « préjugés », est entièrement rendu à lui même, au moins en théorie. Il se sent libre en face des tyrans, des prêtres, de la société tout entière. La morale à la mode est celle d' « Otaïti » que Diderot et Saint-Lambert prônent à l'envi. Que va-t-il en résulter? Une refonte de l'organisation sociale? Pour cela il faudrait trouver une force capable de briser les cadres de celle qui existe. Mais ces penseurs que nous avons vus à l'œuvre sont des dilettantes, des abstracteurs de quintessence. Leurs raisonnements, ils les ont formulés sous la lumière des lustres, devant des flacons de Bourgogne et des dindes truffées, pour épicer leurs jouissances gastronomiques, donner la réplique aux fortes têtes de la Ferme générale, pour joindre à la fête des sens une fête de l'esprit, ou encore pour acquérir dans les salons la réputation de « philosophes », c'est-à-dire de gens capables de tout discuter. Ce n'est pas avec des Turcarets au teint luisant et des littérateurs plus bavards que convaincus qu'on fait une révolution Mais gare! Derrière ces publicistes et ces mathématiciens en veine de paradoxes voici des figures plus sérieuses. Ce sont celles des disciples de Jean-Jacques. Leur maître, un vagabond et un paria, leur a inculqué son évangile farouchement idéaliste, qui, sur la négation des « philosophes », édifie une brillante cité de bonheur et de bonté. Sensibles, ils aiment l'humanité et la « vertu ». En face de l'égoïsme desséchant auquel aboutit le raisonnement des sceptiques, ils dressent les aspirations généreuses et les profonds instincts de l'âme, ces aspirations et ces instincts dont la civilisation aristocratique avait fait si bon marché. La désorganisation d'un monde fondé entièrement sur la sociabilité les dispose à apprécier, par réaction, les bienfaits de l'état de nature, où l'homme, livré à lui-même, loin des cités corrompues, de leurs arts et de leurs littératures, obéit à ses penchants premiers, ignorant la dissimulation comme le cynisme. C'est dans un retour à cette existence simple et fruste qu'il trouvera, selon eux, sa

régénération... Pour se représenter la puissance qui se dégageait de pareilles doctrines, si fausses en elles-mêmes, il faut nous reporter dans cette fin du XVIIIe siècle, qui voyait s'étaler lamentablement la décrépitude d'un aristocratisme mondain ne se survivant plus que par ses vices. Les indignations et les espoirs du public firent le succès des aphorismes de Rousseau, au moins autant que son talent. Tout le monde avait soif d'un renouvellement de la morale intérieure et sociale. D'ailleurs quelques-uns parmi les Encylopédistes avaient éveillé déjà, par leurs écrits, des besoins de ce genre. Ni Voltaire, ni d'Alembert, ni Diderot lui-même n'étaient de purs destructeurs. Au fond de leurs railleries ou de leurs déclamations on sentait une sincère passion de justice. Diderot avait parfois parlé comme Jean-Jacques. Toutes ces rancunes et tous ces désirs s'abattirent un jour sur l'ancienne société qui chancela et s'effondra. Une époque finissait, une autre allait naître. Les âmes étaient transportées. Jamais œuvre de démolition ne fut entreprise avec plus de foi et d'idéalisme que celle de la Révolution. Cette foi et cet idéalisme éclatent avec tant de force qu'on a peine à comprendre qu'il se soit trouvé des gens pour les méconnaître. Les hommes qui ont remué la France et l'Europe en 1789, fixé les regards des plus nobles penseurs de ce temps, n'étaient ni les malfaiteurs ni les brouillons que nous a dépeints le pessimisme aigri de Taine. De grands instincts bien français les conduisaient. La Révolution est la réalisation de ce qu'il y avait de plus profondément national dans les tendances du XVIIIe siècle, une manifestation de notre esprit bourgeois poussé à ses dernières limites. Mais, en dépit de leur bonne volonté, ces robustes ouvriers n'ont réussi qu'à-demi dans leur tâche. Ils venaient bien tard. Pas plus que les cadres politiques, les cadres moraux et sociaux n'ont été foncièrement bouleversés. Le passé a résisté au présent. Comment quelques années auraient-elles anéanti le travail de tant de siècles? Le véritable changement accompli dans le domaine moral et social par la Révolution a consisté à introduire dans les formes traditionnelles de pensée et de vie des idées incompatibles avec elles et qui allaient peu à peu les ronger. Grisés de souvenirs antiques et de lectures philosophiques, les hommes de 1889 avaient trop présumé de l'enthousiasme de leurs compatriotes et même du leur. Sur des indices superficiels ils

avaient conclu à l'existence chez les Français d'alors d un appétit incoercible d'austérité et de frugalité républicaine. En réalité jamais, en France, cette morale « romaine », telle que l'avaient dépeinte Montesquieu et Rousseau, n'a été autre chose qu'un thème littéraire. Épris d'égalité, sans doute, et de liberté, nos compatriotes ont joué avec plaisir, pendant deux ou trois ans, aux Brutus et aux Caïus Gracchus. Mais les vieux instincts de la race : le besoin de sociabilité élégante, de luxe, la mondanité, veillaient sous les manières civiques. Entre les aspirations d'autrefois et les aspirations récentes s'est engagée, dès le lendemain de la Révolution, une lutte confuse qui dure encore, et qui n'a permis ni aux unes ni aux autres, jusqu'à maintenant, de se développer pleinement, engendrant dans la vie morale et sociale du pays cette série d'actions et de réactions qui s'observent dans sa vie politique et qui dureront jusqu'au jour où la synthèse définitive aura lieu, lutte compliquée encore par l'intervention d'un troisième élément d'origine étrangère, la sensibilité romanesque, qu'on voit poindre vers le milieu du XVIIIe siècle et qui s'affirmera surtout au début du XIXe [1]. Le Directoire nous fait assister déjà à la revanche des instincts ancestraux. Une « aristocratie » nouvelle se constitue avec une surprenante rapidité et ramène l'esprit mondain. Sous l'Empire elle est officiellement reconnue. La plupart des sentiments qu'on avait crus définitivement bannis reprennent dans les âmes la place d'autrefois. Mais il ne faut plus espérer désormais que les façons et les idées de nos parvenus, quelle que soit la valeur personnelle de certains d'entre eux, pourront servir de norme à l'Europe, qui, elle, n'a pas oublié complètement celles de leurs pères. Malgré tout quelque chose de plébéien dépare cette société qui a fait ses premières armes sous Barras et Notre-Dame de Thermidor. Les exquises manières, le tact, la galanterie d'autrefois, qu'on essaie de ressusciter après avoir voulu les

1. Ce troisième élément mériterait une étude à part. C'est essentiellement le déplacement des bases de la morale. Au lieu de considérer les actes, comme dans l'ancienne morale française, on considère les intentions, les sentiments. A l'homme de bien succède la « belle âme ». On se satisfait en prenant conscience de ses aspirations élevées. Ces conceptions nous viennent d'Angleterre par Richardson-Diderot et de Suisse par Rousseau. Elles ont donné chez nous l'auteur des *Bijoux indiscrets* prêchant la vertu, Saint-Preux allant séduire Julie en invoquant Dieu et la nature, la maîtresse de Schlegel, Constant, etc., célébrant la « religion ».

proscrire, s'en sont allés pour de bon. Il n'en est resté que la nostalgie. Et, malheureusement, ce ne sont pas les manières seules qui laissent à désirer. Le grand art de se donner au plaisir des autres n'est ni connu ni pratiqué. A vivre dans la rue et dans les réunions publiques, ces gens ont pris l'habitude de se mettre en avant, de jouer des coudes, de plastronner, de pérorer. Des camps ils rapportent le ton rude du commandement, les plaisanteries les plus osées. Nous sommes revenus au lendemain des guerres de religion. Toute l'œuvre accomplie par l'hôtel de Rambouillet serait à reprendre. Mais personne ne la reprend. La Restauration voudrait bien faire croire qu'elle continue l'ancien régime, et dans les idées et dans les mœurs. Mais sur les frivoles gentilshommes de Versailles la propagande encyclopédique, les souffrances de l'émigration, les dépits, les révoltes de l'exil, n'ont point passé sans laisser de traces. Ils ont lu des ouvrages allemands et anglais. Leurs femmes ont lavé le linge des grosses bourgeoises de Hambourg ou de Londres. Ils sont sceptiques sous des allures dévotes, et âpres au gain comme des fournisseurs d'armée. Leurs fils surtout, élevés dans une médiocrité hargneuse et des poses fatigantes, n'ont plus rien de la fine distinction mondaine du XVIIIe siècle ni de la sincérité de conviction du XVIIe. Comment confondre cette société morose et bigote, où règne le « cant » britannique, où, selon la *Confession d'un enfant du siècle*, les hommes passent d'un côté, les femmes de l'autre, et commencent à « se mesurer des yeux », avec celle des salons du vieux Versailles? Monsieur de Chateaubriand, qui a pourtant connu les splendeurs finissantes de l'ancienne cour, s'accoude à la cheminée chez madame de Récamier, et, du haut de sa cravate, laisse tomber sur l'assistance émerveillée des phrases d'oracle. Campé, la main dans son gilet, avec des attitudes de théâtre, il fascine de son regard « profond » les femmes sentimentales et ne souffre pas qu'on admire qui que ce soit en dehors de lui. Est-ce là l'attitude d'un gentilhomme ou celle d'un héros mal élevé de Gœthe ou de Byron? « J'étais Anglais de manières, de goût et, jusqu'à un certain point de pensées », dira-t-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. On s'en aperçoit. Les jeunes gens portent tous maintenant « un mystère » terrible dans leur âme et se jugent trop atteints pour vivre. De sauvages passions les agitent, qu'ils ne savent comment exprimer. Ils sont très

malheureux et très grands, étant visés spécialement par la destinée. Qu'eussent dit leurs grands-pères de ces façons? Certes Rousseau les avait habitués, dans une certaine mesure, à de pareilles attitudes, mais, tout en goûtant fort ce singulier personnage, ils l'avaient jugé fou, et ce qui est plus grave encore, insociable. Or, voici qu'il n'y a plus dans le monde que des fils hypocondriaques de Rousseau, des frères de Saint-Preux, de Werther, de Manfred! Qui eût jamais pensé que ces fictions littéraires prendraient un jour forme humaine? Écoutez Musset : « Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. » Jamais génération n'a manié tant d'adjectifs retentissants et disparates. Sous la monarchie de Juillet, nouveau recul encore. Tandis que les jeunes incompris de l'ère romantique vont se perdre vaguement dans le Saint-Simonisme et le socialisme, laissant pousser leurs convictions à l'instar de leur barbe ou de leurs cheveux, la bourgeoisie enrichie arrive aux affaires. Engoncée dans ses doctrines, elle a l'air grave et pontifiant de M Royer-Collard. C'est l'époque de Gavarni, des « ventres législatifs », des nez de vautour saillant de faces bouffies encadrées de cols pointus. Le second Empire débraille ces gens de tenue et vide leurs sacs d'or. Ils les mue en boulevardiers et les envoie chez Tortoni, chez Mabile, à la Maison Dorée, où ils rencontrent, rédigeant leur chronique sur le coin d'une table, les derniers survivants du Romantisme embauchés par M. de Girardin, et qui se consolent du « mal du siècle » en dégustant des apéritifs. Musset, Gautier, Dumas sont là. C'est la « fête impériale » : goûts et gestes d'ancien régime drapés d'oripeaux romantiques, le tout disparate et un peu vulgaire. La France est, ici encore, dans l'équivoque. Elle n'a pas su choisir. Elle a hésité et s'est répétée au lieu d'aller franchement de l'avant, et, en se répétant, elle a fait du Louis XV à la Louis-Philippe, du Marie-Antoinette impératrice Eugénie. Elle a, pour l'ordinaire, suivi des littérateurs croyant obéir à des hommes, et ces littérateurs l'ont laissée en route, à égale distance de l'ancienne splendeur aristocratique et de la robuste austérité républicaine, incertaine entre l'une et l'autre, trop souvent enlisée dans l'individualisme égoïste d'importation germanique. A cet égard aussi l'avenir nous doit donc une solution, qui sera une synthèse, mais qui est peut-être encore bien loin de nous.

III

Le « littérateur », voilà, en effet, le produit le plus caractéristique de la période qui s'ouvre avec la disparition de Louis XIV et de sa génération. Les hommes du XVIIe siècle avaient eu dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, l'horreur du « professionnel ». Volontiers ils eussent affirmé qu'on ne devait pas plus se « piquer » de littérature et d'art, que d'élégance mondaine. Pour eux l'auteur était un « honnête homme » qui occupait ses loisirs à pratiquer les bons livres laissés par l'antiquité et parfois essayait d'égaler ces modèles éternels. Aucune prétention, aucun esprit de caste n'étaient tolérés dans le monde des écrivains. Dès la fin du siècle tout cela change. On voit apparaître une espèce sociale nouvelle, celle des gens qui font métier d'écrire. Ils n'ont plus, naturellement, des sentiments identiques à ceux de leurs prédécesseurs en littérature. Ils existent en tant que groupe, ils veulent se faire une place au soleil et rêvent bientôt d'usurper dans la société le premier rang. Ils ne seront plus les « domestiques » des grands, c'est-à-dire leurs familiers et leurs protégés. Leur dignité ne saurait désormais s'accommoder de cet état de dépendance. Au contraire, ils dicteront à tout le monde leurs lois et se feront craindre. Ils seront les directeurs de conscience de la société, conseilleront les hommes politiques, auront seuls l'autorité et la compétence nécessaires pour résoudre les plus graves questions de la religion et de la morale. Une des premières déclarations de La Bruyère est que « c'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule » et qu' « il faut plus que de l'esprit pour être auteur ». En même temps que l'opinion s'insurge contre la domination intellectuelle des Anciens, elle rejette leur conception du rôle des Lettres, qui avait été aussi celle des contemporains de Corneille et de Racine. Il résulte de ces prétentions nouvelles un changement profond dans l'inspiration des œuvres. A la littérature désintéressée de jadis succède une littérature de combat, ambitieuse et agressive. Les livres ne sont plus écrits pour eux-mêmes, mais en vue de prouver ou de réfuter quelque théorie. Les auteurs sont moins naïfs et plus utilitaires que par le passé. Si donc les grandes formes littéraires de l'âge précédent subsistent

quelque temps encore, c'est pour recevoir un contenu nouveau. On n'ose pas, tout d'abord, rompre extérieurement avec la tradition, mais on rompt intérieurement avec elle, la seconde de ces opérations étant plus facile que la première. Tout en prétendant continuer Racine, Boileau, La Fontaine, Bossuet, La Rochefoucault ou Pascal, on compose des ouvrages qui dégagent une impression entièrement différente des leurs. Les exercices d'art pur, tels que les pratiquaient ces maîtres ne conviennent plus à une caste avant tout éprise d'influence et d'action, et qui ne voit autour d'elle que des choses à modifier. La différence qu'il y a entre une tragédie, une comédie, une épître, un conte, un discours de XVIII[e] siècle et les produits qui rentrent dans ces définitions générales au XVII[e], est celle qui sépare des œuvres de polémique immédiate, dictées par des besoins extérieurs et passagers, d'œuvres spontanément nées du désir d'exprimer les préoccupations supérieures et durables de l'espèce humaine. Cette transformation amène tout naturellement la déchéance esthétique des genres les plus hauts. On écrit désormais à la façon des « géomètres », les grands favoris de l'époque. On démontre toujours. Une œuvre qui ne soutient pas l'épreuve de la traduction, n'a, selon d'Alembert, aucune espèce de valeur. La qualité des idées exprimées et la façon dont elles sont enchaînées importent seules. C'est la négation de toute poésie. On s'en rend compte : « De toutes les nations polies, dit Voltaire, la nôtre est la moins poétique ». Et bien d'autres écrivains font la même constatation. Il y a évidemment entre le caractère utilitaire de cette littérature et la poésie une barrière infranchissable. C'est pourquoi la tragédie, notamment, se meurt. Elle remplace le lyrisme par le plaidoyer. Comparons, en effet, une tirade de Corneille ou de Racine avec une tirade de Voltaire. D'un côté c'est l'effusion éloquente d'une âme agitée par une grande passion, de l'autre un discours pour ou contre quelque chose d'actuel. On a quelquefois confondu l'art qui se manifeste dans ces deux catégories d'œuvres sous une même appellation. La tragédie française, a-t-on dit, est oratoire. C'est une vue superficielle. La tragédie de Corneille et de Racine n'est pas le moins du monde oratoire, elle est lyrique, de ce lyrisme nourri de thèmes généraux, exprimant les sentiments de la collectivité plutôt que de l'individu, tel que le concevait l'antiquité. Polyeucte et Joad parlent comme Bossuet qui est notre grand poète lyrique de l'époque clas-

sique. Au contraire, dans la tragédie de Voltaire, apparaît l'élément nouveau qu'on veut apparemment désigner par l'épithète d'oratoire : la rhétorique. La rhétorique date du XVIIIe siècle. Jusque-là elle n'avait pas été française. Il n'y a pas de rhétorique chez Corneille, chez Racine ou chez Bossuet, il n'y a guère que cela chez Voltaire, Diderot, Jean-Jacques Rousseau quand ils haussent le ton. Donc, alors même que le XVIIIe siècle semble continuer le XVIIe, il en altère profondément les conceptions essentielles, parce qu'il est intéressé, critique, entreprenant, là où l'autre, assuré dans sa foi, confiant dans l'avenir, soucieux avant tout de beauté pure, créait pour le seul plaisir de donner une forme parfaite à ses pensers les plus nobles. Mais le XVIIIe siècle n'en est pas resté bien longtemps à cette imitation même extérieure de la période précédente. Après avoir modifié l'inspiration des œuvres, il en a modifié l'aspect. Il était, nous l'avons vu, foncièrement individualiste. Or, on ne fait pas à l'individualisme sa part. Les conventions esthétiques sur lesquelles reposait la littérature classique ont paru bien vite insupportables aux nouveaux écrivains. Limiter le champ exploitable de la poésie à l'étude des conflits généraux et durables, des grandes forces, qui agitent l'âme humaine, transporter toujours ces conflits dans une région élevée et sereine où les sentiments, dépouillés de leur revêtement individuel, local, temporel, ne conservent plus que leur essence impersonnelle, les exprimer dans un langage idéalisé, perceptible seulement à la pure intelligence. à la partie supérieure de l'esprit, volontairement débarrassé de tout ce qui pourrait intéresser les facultés moyennes ou basses, l'imagination et la sensibilité, et apparaîtrait comme une concession à l'animalité dans l'homme, comme un appel aux puissances égoïstes, antisociales, plébéiennes qui sommeillent en lui et qui sont des puissances d'anarchie, hostiles à l'œuvre de rapprochement moral tentée par la littérature : tout ce programme qui avait été celui de Boileau, de Corneille, de Racine, fut promptement rejeté comme exigeant de l'individu, désormais émancipé, une soumission trop absolue à des règles d'intérêt collectif dont on n'entrevoyait plus la nécessité, et qui paraissaient factices. A mesure que la discipline sociale se relâchait, que les gestes devenaient plus libres, que le langage se faisait plus cru, que les tempéraments, s'affirmant davantage, se laissaient aller à étaler, pour ne pas s'imposer de contrainte

gênante, jusqu'aux parties basses ou vulgaires de leur conformation morale, celles qu'on voilait jadis impitoyablement, on comprenait moins que la jouissance littéraire se refusât à tout compromis avec des sentiments qui étaient éminemment dans la « nature ». Si Voltaire résistait encore, La Chaussée, Diderot et Rousseau se montraient moins délicats. Avec eux l'intérêt de l'œuvre se concentra de plus en plus sur l'individu qui exprimait en elle, à côté de ses idées, son cœur, ses appétits et ses instincts[1]. A coup sûr l'âme française s'enrichissait à certains égards, et il faudrait se garder de méconnaître une rééducation de la sensibilité et de l'imagination qui nous a valu finalement un Rousseau, un Châteaubriand, un Lamartine, un Musset, un Hugo, mais il est vrai de dire, tout de même, que cet enrichissement prenait, dans bien des cas, l'apparence d'un pur déplacement, en ce sens qu'on abandonnait les plus précieuses conquêtes du génie national pour des acquisitions moins fécondes peut-être : élargissement, oui certes, mais, trop souvent, élargissement par en bas. Aux sommets lumineux et calmes, sur lesquels s'étaient tenus de préférence les classiques, on annexait les pentes moyennes et inférieures, couvertes d'une végétation parfois luxuriante, mais souvent enchevêtrée, et jusqu'aux marécages du fond. On se rapprochait de la nature, c'est-à-dire de la vérité, on s'éloignait de l'art, si l'art est un choix fait dans la nature vue d'en haut et de haut, une réduction à des types épurés des multiples et grossières ébauches du réel, une création humanisée. Désormais l'œuvre littéraire ne se bornait plus à faire penser et comprendre, à inonder l'âme de la belle clarté des cimes, elle déchaînait l'imagination, ébranlait la sensibilité, allumait parfois les convoitises charnelles. Pour obtenir ces résultats il lui fallait nécessairement emprunter des moyens nouveaux d'expression, trouver des genres inconnus aux classiques. C'est ainsi que la comédie larmoyante de La Chaussée, le drame de Diderot, de Hugo et

1. « A la fin, chez les maîtres eux-mêmes... l'équilibre mental et nerveux n'est plus intact; chez leurs successeurs... il s'est faussé, puis renversé, et toujours du même côté, du côté de la sensation absorbante, physique et personnelle, chez les uns inculte et brute, chez les autres surexcitée et pervertie, de plus en plus bas chez quelques-uns jusqu'à l'étalage et à l'affichage voulu de soi-même, jusqu'à l'ostentation effrontée des préférences ignobles, des préoccupations vicieuses, des lèpres et des souillures intimes, que le sens commun le plus vulgaire ordonne de cacher. » Ces paroles de Taine s'appliquent-elles à je ne sais quelle école de peinture de la fin du XIXe siècle ou aux *Confessions*, au *Supplément au voyage de Bougainville*?

de Dumas, le mélodrame de Mercier et de d'Ennery, le roman de Rousseau, de Chateaubriand, de George Sand sont nés : formes complexes et souples, adaptées à leur contenu varié, entièrement dépendantes de l'arbitraire de l'auteur qui les manie, plus aptes à produire les bruyants effets d'émotion sentimentale qu'à offrir à l'esprit de délicates jouissances esthétiques. Mais c'est aussi en vertu de ce besoin que la langue littéraire s'est ouverte aux termes familiers, à ceux qui tutoient le lecteur et lui tapent sur le ventre, jouent de la grosse caisse et vocifèrent sur l'estrade, avec force gesticulations : truands de la rue, de l'atelier ou de la foire, soigneusement tenus à l'écart jusque-là, et qui, maintenant, entrent dans le sanctuaire en marchant sur les pieds de tout le monde, à la suite d'un Diderot ou d'un Hugo. En même temps une multitude d'accessoires dédaignés par les classiques viennent transformer les coulisses du théâtre, du roman, de la poésie lyrique ou narrative elle-même en une véritable boutique de bric-à-brac, où, pour rendre réels et frappants les purs sentiments d'autrefois on les revêt du froc, de l'armure, du pourpoint, de la cape. Les hommes du XVIIe siècle n'avaient pas eu ce que nous appelons le sens historique. Ils n'en avaient pas besoin, faisant de parti pris de l'art abstrait et intemporel, refusant le concours de l'imagination et des sens. Leurs successeurs n'en jugèrent pas ainsi. L'homme en soi ne les intéressant plus, sa vie profonde leur étant devenue inaccessible, ils le situèrent quelque part, lui donnèrent une figure, un vêtement, des manières, un nom bien particuliers. N'est-il pas caractéristique au suprême degré que les littérateurs du XVIIIe siècle aient éprouvé le besoin de « restituer » aux héros des tragédies de Corneille et de Racine leur « véritable » costume grec ou romain? Cette antiquité dans laquelle nos classiques n'avaient voulu voir que la plus haute expression de la civilisation humaine, l'épanouissement inoubliable des plus nobles qualités de notre espèce, n'était plus maintenant qu'une époque où l'on s'était habillé de telle et telle façon, où l'on avait mangé, bu et parlé de telle et telle autre [1]. La renaissance « classique » qui s'ébauche vers le milieu du XVIIIe siècle est une renaissance d'archéologues qui étudient les Anciens plus par le dehors

1. Cette conception nouvelle s'incarne à merveille dans le *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, mais elle est déjà chez Voltaire, Diderot, Caylus, etc.

que par le dedans. C'est du « pompeïsme ». Elle coïncide avec un éveil général d'intérêt pour les civilisations les plus diverses envisagées comme des magasins de pittoresque. L'Orient, les pays du sud, le moyen âge sont à la mode au moins autant que Rome et Athènes. A cet égard, comme dans l'histoire de l'individualisme en général, le romantisme, avec son goût pour l'exotisme et le passé national, n'a rien innové. Il n'a fait que porter à leur plein développement des tendances vieilles de près d'un siècle. On sait toute la place que la poésie historique et la conception historique de la critique ont tenue depuis lors dans notre littérature. Qu'il y ait là une extériorisation du sens esthétique, l'aveu d'une sorte d'impuissance à pénétrer jusqu'au centre même des problèmes humains, lequel est immuable et soustrait aux variations du pittoresque historique, cela n'est pas douteux. Les yeux et les oreilles ont pris, en tant qu'organes littéraires, la place de la pensée. De même l'incapacité de sortir entièrement de soi pour se consacrer à des tâches générales et désintéressées d'art, qui se manifeste tout le long de la nouvelle littérature, est un signe d'infirmité. Mais il ne faudrait pas croire tout de même que la révolution ait été plus complète dans le domaine des Lettres que dans celui de la politique ou de la vie de société. La prédication individualiste a été faite, ici comme là-bas, à des hommes doués, au fond, de plus de raison que de sensibilité et d'imagination. L'écrivain français, en dépit du rousseauisme et du romantisme, est resté en grande partie ce qu'il était autrefois, un être plus attiré par l'ordre, la discipline logique, l'abstraction psychologique que par la couleur et le mouvement. Il ne s'est pas « retrouvé », tant s'en faut, comme l'Allemand ou l'Anglais, dans cette théorie nouvelle, il l'a subie comme une mode, dont lentement il s'affranchit. Dans sa conception de l'œuvre littéraire, du milieu du XVIIIe siècle à nos jours, se mêlent étrangement, non pour se fondre, mais pour se combattre et, en tout cas, pour se limiter, les besoins héréditaires et les exigences modernes. Notre romantisme est plus près du classicisme des Allemands que de leur romantisme. L'Allemand nage dans l'individualisme comme le poisson dans l'eau. Le Français s'y débat et est obligé de remonter, pauvre amphibie, à la surface, pour respirer, ou même d'aller sur le rivage se faire caresser un instant par le bon soleil et toucher un sol ferme, s'il veut vivre. Que l'on retranche des œuvres d'un écri-

vain allemand quelconque, sauf de quelques œuvres de Gœthe, les éléments « romantiques », il ne restera plus rien. Si l'on fait subir le même traitement aux produits les plus romantiques de nos auteurs romantiques, il subsistera un fond classique très reconnaissable, bien que déformé. Et c'est ce fond classique, ce fond français, qui, en dépit des apparences, conserve seul quelque intérêt pour nous. Que perdraient Lamartine, Vigny, Musset, a être dépouillés de leur vêtement romantique? Presque rien. On les débarrasserait tout simplement de ce qu'il y a de ridicule ou de faux dans leur production. Le véritable Lamartine, le véritable Musset, le véritable Vigny sont ceux qui, dans une langue pure, maîtresse d'elle-même, presque abstraite, analysent délicatement, à la façon de Racine, des états d'âme en développements clairs et harmonieux. Leurs meilleures poésies sont pensées. Les meilleures poésies allemandes sont uniquement senties. Qui donc hésite aujourd'hui entre *Salambô* et *Madame Bovary*? Or, *Madame Bovary* est de la lignée de la *Princesse de Clèves* et de *Manon Lescaut*. Hugo lui-même n'est grand que lorsque on entend sonner dans sa fanfare épique les mâles accents de Corneille. Le romantique, chez lui, est puéril ou grotesque. Cet homme eût été, avec la discipline austère du classicisme, un poète incomparable. Chacun de nos écrivains modernes a dû lutter contre l'individualisme de mauvais goût et le pittoresque de clinquant, qui sévissent chez nous depuis Diderot et Rousseau, pour devenir un véritable artiste. Seuls les symbolistes, de nos jours, sont allés jusqu'au bout du programme anticlassique. Qu'en est-il résulté? La révolte du public a été telle, que, pour longtemps, peut-être pour toujours, l'intérêt que la nation portait à la poésie a été brutalement tué, de sorte que nous n'avons plus qu'un lyrisme de petites chapelles, absurde, étriqué, ridicule. Partout ailleurs il y a eu et il y a encore conflit entre l'instinct profond de la race et la conception que lui ont apportée les individualistes de la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe, par suite tâtonnements, essais continuels, anarchie dans la littérature et dans les œuvres. Tout cela indique aussi nettement que possible que nous vivons dans une époque de transition qui nous mène probablement de la grande apogée classique à une nouvelle apogée encore inconnue, qui conciliera la tradition nationale avec les apports du romantisme, en incorporant ceux-ci à celle-là.

IV

Nous pourrions faire à propos des arts plastiques la même constatation. Le maximum de l'effort français original correspond à la première moitié du XVIIIe siècle, à l'épanouissement du style des Robert de Cotte, des Meissonier, des Boffrand, des Watteau, des Lancret, des Boucher. Plus tard, vers 1750, le génie national, qui semble se fatiguer, cherche un point d'appui extérieur, et ce point d'appui, c'est derechef l'antiquité qui le lui fournit, mais une antiquité observée, comme dans la littérature, surtout par le dehors. Les auteurs de cette réaction furent les mêmes hommes que nous avons vus combattre le goût national dans la poésie : les Encyclopédistes et tout particulièrement Diderot et Grimm. Mais l'admiration fanatique et bornée de l'antiquité n'était pas spéciale à ces gens. Les Jésuites rivalisaient avec eux dans la méconnaissance des traditions nationales. L'homme qui attacha son nom à la réhabilitation de l' « académisme » fut le comte de Caylus, dont le *Recueil d'antiquités* en 1752, le *Recueil de peintures antiques* en 1757, les *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture* en 1755, les *Tableaux tirés de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Énéide* en 1757, exercèrent une influence considérable non seulement en France, mais dans l'Europe entière. Watelet, Dandré-Bardon et les « philosophes » le secondèrent vaillamment. Au même moment J.-J. Rousseau, avec l'aide de l'Allemand Grimm, une créature de Diderot, ruinait le prestige de la musique française, récemment mise hors de pair par Rameau, au profit de la musique italienne. Cependant ici — sauf dans le domaine musical où la partie fut bel et bien perdue — l'avance de notre pays était telle que, même dans sa décadence, il réussit à maintenir presque intacte sa domination sur l'Europe. La France, sous les règnes de Louis XVI et de Napoléon Ier, resta ce qu'elle avait été à l'époque de Louis XIV, du Régent et de Louis XV, le centre artistique par excellence du monde entier. David fut aussi admiré et imité à l'étranger que n'importe lequel de ses prédécesseurs. Percier a été le premier architecte de son temps. Dans la sculpture seule, il y eut un léger recul de notre influence. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en délaissant le terrain de sa supériorité propre, celui où elle

devait tout à ses qualités nationales, pour un terrain neutre où n'importe quel peuple se trouvait placé dans des conditions aussi favorables qu'elle, l'école française permettait à ses rivales de s'affranchir de son joug et, en se développant parallèlement à elle au lieu de suivre ses traces, de faire les premiers pas dans la voie de l'indépendance.

V

Nous avons prononcé parfois le mot de « décadence » en parlant des diverses manifestations de l'activité de notre pays depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. C'est là un terme qui, au premier abord, a de quoi surprendre. Époque de décadence, celle qui a produit un Rousseau, un V. Hugo, l'ère de la science, de la Révolution, de la démocratie! Il convient de préciser le sens exact que nous donnons à cette expression. La période dite « contemporaine » de notre histoire contient certainement quelques-uns des événements, quelques-unes des œuvres, quelques-uns des hommes qui font le plus d'honneur à notre race. Étudiée en elle-même elle est aussi grande qu'aucune autre et d'une richesse, d'une puissance d'initiative jusque-là inégalées peut-être. Ces qualités, elle les doit au réveil de l'individualisme. Les époques d'individualisme, les époques d'anarchie elles-mêmes, — nous l'avons vu par le spectacle du XIVe, du XVe et du XVIe siècle, auxquels notre période ressemble tant — sont toujours fécondes en hommes, en idées, en efforts. L'anarchie est la mère nourricière du progrès, elle enfante les caractères et les actes surhumains. Mais, si elle peut préparer des lendemains de triomphe, elle n'achève rien directement. Par définition elle est la contradiction et l'incohérence. En elle s'entrechoquent les forces multiples qui bientôt, sélectionnées et unies, créeront des œuvres immortelles. Ce caractère tumultueux des siècles de transition ne suffit sans doute pas à les faire considérer comme inférieurs aux siècles de plein et tranquille épanouissement pour quiconque étudie l'histoire d'un peuple par le dedans. Mais, pour nous, qui considérons ici du dehors en quelque sorte le passé de la France et cherchons à expliquer les variations de son expansion universelle, il en va tout autrement. Sans

rechercher si, en principe même, cet aspect extérieur ne devrait pas toujours corriger la vue qu'on obtient en se plaçant à l'intérieur d'une civilisation, nous sommes bien obligé de constater que l'activité nationale, à la fin du XVIIIe siècle et pendant le XIXe tout entier, présente ce grave inconvénient, lorsqu'on la compare à celle de l'époque antérieure, de n'être *ni aussi synthétique*, *ni aussi nette*, *ni aussi française* qu'elle. Entre les instincts du passé qui terminent leur œuvre et ceux de l'avenir qui commencent déjà la leur l'accord n'est pas fait. La formule supérieure qui unira en elle ces tendances divergentes n'est pas trouvée. Nous sommes encore dans le provisoire et l'accidentel. Ni la vie politique, ni la sociabilité, ni l'art, ni la littérature de notre pays ne dégagent une impression dominante. Des courants opposés et bizarrement entrelacés les traversent. Que sortira-t-il de tout cela? Nous n'en savons rien encore au début du XXe siècle. Mais que peut emprunter l'étranger à une civilisation aussi troublée? Des idées de détail seulement qui n'affirmeront pas nettement et puissamment sa prééminence. Par son poids seul la grande civilisation du XVIIe siècle avait subjugué l'Europe. Tout en elle concourant au même but, l'impression qu'elle produisait au dehors devait être nécessairement formidable. L'image que projetait son organisation politique et sociale s'accordait trait pour trait avec celle que dessinaient sa littérature et son art. La résistance était donc pour les peuples étrangers extrêmement difficile. Quand on laissait s'introduire un doigt de notre civilisation, c'était bien vite le corps tout entier qui passait. De plus cette civilisation était quelque chose de parfait en son genre, au sens premier et profond du mot. Elle était terminée, elle représentait par conséquent un aboutissement imposant du labeur humain. Il n'y avait donc pas possibilité, pour des nations encore dans l'indéfini et l'incertain, de se dérober à ses attraits. Le fini est une chose qui ne se discute pas. Il est bien plus aisé, par contre, de se soustraire à l'action de forces encore inorganisées et qui trébuchent à chaque pas, comme il y en avait tant chez nous au XVIIIe et au XIXe siècle. Enfin la civilisation du XVIIe siècle, comme celle du XIIe, était spécifiquement française, sinon par ses origines, du moins par son expression définitive. Les qualités qu'elle avait mises en œuvre et dont les effets éblouissaient tous les regards, étaient les qualités par définition de

notre race, celles qu'aucune autre nation ne pouvait se flatter de posséder à un même degré et dont toutes étaient heureuses de s'assimiler les produits. La vie de société, l'art, la littérature, le gouvernement lui-même, à ces deux grandes époques, portaient la marque indélébile du génie français, dans leur admirable discipline, leur pureté de lignes, leur rationalisme élégant. Après 1750, comme après 1250, cette marque s'effaça. Les besoins nouveaux qui entrèrent en lutte dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle contre les instincts français traditionnels, n'avaient rien de particulièrement national. C'étaient même des besoins tels que d'autres nations pouvaient et devaient les ressentir plus fortement que nous. *En ouvrant la porte à l'imagination, au sentiment, à l'individualisme, la civilisation française laissait pénétrer chez elle des forces qui, selon toute prévision, n'allaient pas enfanter des résultats aussi remarquables dans son domaine propre que dans celui de ses voisines. Comment rivaliser, quand on est, en somme, foncièrement rationaliste, pour le réalisme, le pathétique, la sensibilité, avec des peuples dont ce sont là les dons uniques? Et quelle apparence qu'ils viennent alors se fournir chez nous de ces idées et de ces œuvres qu'ils produiront désormais sans le moindre effort*[1]? Cette orientation antinationale de notre civilisation[2], à partir du

1. On est étonné combien peu, après les Diderot et les Rousseau, qui révélèrent à l'étranger aussi bien qu'à nous-mêmes les besoins nouveaux de leur temps, les génies que nous considérons comme les plus originaux de notre XIX[e] siècle, les Chateaubriand, les Lamartine, les Vigny, les Michelet, les Hugo ont été imités au dehors, au moins dans le nord. Par contre on y a suivi ceux qui représentaient encore la vieille manière, un Musset par exemple.

2. On notera le rôle grandissant que jouent les « métèques » dans notre civilisation à mesure qu'on s'avance dans le XVIII[e] siècle. Ces étrangers sont surtout des gens du nord, des Germains : Helvétius (Schweizer), d'Holbach, Grimm, Meister, Necker (fils d'Allemand), Franklin, Hume, Sterne, Garrick, Mesmer, Walpole, etc., etc. Vers la fin du XVIII[e] siècle les noms germaniques abondent dans les pièces de théâtre et les romans. L'exotisme est partout. Voltaire et Grimm (un Allemand!) se plaignent de l'invasion des mœurs anglaises. Déjà Marivaux signale cette tendance nouvelle de l'opinion : « Estimer ce qui se fait chez nous! Eh! où en serait-on s'il fallait louer ses compatriotes?... On ne saurait croire le plaisir qu'un Français sent à dénigrer nos meilleurs ouvrages et à leur préférer les fariboles venues de loin. Ces gens-là pensent plus que nous, dit-il... » En outre la plupart des hommes marquants du siècle ont vécu en Angleterre, en Hollande, ainsi Montesquieu, Voltaire, Prévost. Herder dans le Journal de son voyage en France constate cet engoûment de la France pour les littératures étrangères et y voit un signe de décadence. Et à quel point le manque de mesure des « métèques » dans l'expression des idées de la civilisation française pouvait nous coûter, on s'en rendra compte en constatant que le *Système de la nature* de l'Allemand

milieu du XVIIIe siècle, n'a pas besoin d'ailleurs d'être établie par des raisons psychologiques. Les faits historiques la démontrent. C'est une influence germanique, beaucoup plus contraire au génie français que les anciennes influences de l'Italie ou de l'Espagne, et plus difficile à assimiler, l'influence anglaise, qui est à l'origine de la révolution totale qui, vers 1750, s'est accomplie dans la vie française. Notre vieille civilisation française, usée sans doute et chancelante, a été, à tous égards, anéantie par l'Angleterre. En même temps qu'elle brisait notre puissance politique sur terre et sur mer, et nous dépouillait de notre empire colonial, elle faisait naître par le spectacle de sa constitution libérale, dans l'esprit de nos publicistes, les premiers doutes, qui, peu à peu, devaient miner la monarchie française et la ruiner définitivement en 1789. Sa philosophie a éveillé chez nous le scepticisme des Encyclopédistes. Sa littérature bourgeoise, avec ses effets bruyants et vulgaires, sa prédication morale, a donné naissance au drame d'un Diderot et préparé la chute de l'idéal classique; ses mœurs individualistes, sa vertuomanie et sa sentimentalité ont enfanté chez nous un Rousseau, fils de Genève, cette colonie britannique sur le continent, protestant, grand admirateur de Richardson. Et si l'influence française, malgré cette invasion d'éléments étrangers sur notre propre territoire, a pu subsister en Europe, c'est uniquement parce que les anciennes qualités de notre race ont su s'insinuer dans la mode nouvelle et lui conférer une portée qu'elle n'aurait jamais acquise sans cela. A travers notre anglomanie c'est nous qu'on a continué de chercher.

VI

A partir du milieu du XVIIIe siècle il devient évident pour l'observateur non prévenu que l'influence française est en recul de tous côtés. C'est d'abord l'Angleterre, naturellement, qui s'affranchit, puis vient le tour de l'Italie, de la Scandinavie, de l'Espagne. L'Allemagne ne fut pas la dernière à tenter de reconquérir son indépendance morale. Comme dans la seconde moitié du moyen âge, cette indépendance morale lui fut rendue

d'Holbach brouilla définitivement avec notre « philosophie » Herder, Gœthe et Frédéric II lui-même.

par l'avènement social de la bourgeoisie. Ainsi se vérifie une fois de plus la constatation, que nous avons déjà faite à plusieurs reprises, du caractère bourgeois des grandes époques de la civilisation allemande par opposition au caractère aristocratique des grandes époques de la nôtre. Mais il importe ici de signaler une différence capitale qui sépare l'insurrection allemande de la fin du XVIII[e] siècle contre la suprématie française, de l'insurrection de la fin du XIII[e] : la seconde a reçu une ampleur et une force qui manquaient à la première, du fait que, dans l'intervalle, l'Allemagne avait pris nettement conscience de sa véritable nature par la Réforme luthérienne. Nous avons déjà indiqué les effets principaux qu'avait entraînés pour ce pays l'adoption du protestantisme. Nous avons, en particulier, noté que, grâce à lui, les qualités et les défauts spécifiques de la race allemande s'étaient trouvés accusés et fixés définitivement pour ainsi dire. Tout d'abord, nous nous en souvenons, ce furent les conséquences de ces défauts : la tendance à l'anarchie, à l'isolement individuel, la manie querelleuse, l'indifférence à la forme esthétique, l'excès de sentimentalisme voire d'égoïsme, qui se firent sentir pour le plus grand désavantage de la vie nationale de l'Allemagne et amenèrent son asservissement complet à l'influence française. *Mais voici maintenant que les qualités de ce peuple, agrandies et approfondies par la Réforme, vont entrer en action et le libérer, bien plus, lui assurer, pendant toute la période contemporaine, une situation prépondérante en Europe.* L'Allemagne moderne protestantisée sera plus attentive aux réalités, plus froidement objective et utilitaire, plus réfléchie et plus méthodique, plus consciente, plus philosophique et plus grave que l'ancienne Allemagne catholique. Et si la jovialité, la spontanéité, le sens artistique qui avaient distingué celle-ci, lui manquent désormais dans une large mesure, le mal ne sera pas aussi grand qu'on pourrait le redouter, car la longue domination de l'influence française l'a pourvue pour quelque temps de toutes les habitudes étrangères à sa nature qui lui étaient indispensables pour se régénérer, de sorte que, dispensée de l'effort d'organisation intellectuelle et esthétique que son genre de tempérament lui interdisait plus que jamais, elle allait se trouver dans l'heureuse obligation de n'avoir à déployer, dans un cadre tout préparé et sur des modèles déjà très remarquables, que les dons les plus caractéristiques de son génie,

tel que le luthéranisme, au cours des deux derniers siècles, par un labeur sourd mais ininterrompu, sous le brillant vernis de la francisation apparente, l'avait finalement constitué. La présence de ces éléments nouveaux dans la régénération moderne de l'Allemagne comparée à celle de la fin du moyen âge, devait se manifester par des changements importants même dans l'aspect extérieur des deux civilisations. L'Allemagne catholique du moyen âge s'était incarnée dans les régions celtisées et romanisées de l'ouest et du sud-ouest, et avait regardé de préférence vers la France et l'Italie, en somme vers les pays du midi; l'Allemagne luthérienne sera représentée surtout par les contrées du centre et du nord, plus complètement germaniques, et se tournera du côté de l'Angleterre protestante, utilitaire et sentimentale comme elle. Par suite les provinces qui donnaient autrefois le ton, celles des bords du Rhin et du Danube passeront au second plan, tandis que les pays de colonisation, jadis si arriérés, prendront la direction du mouvement général de la civilisation.

VII

La force politique qui libéra et réorganisa l'Allemagne, et, par contre-coup, affranchit sa civilisation, fut une force essentiellement luthérienne et septentrionale : la Prusse. La Prusse a été créée par la Réforme. Son noyau oriental s'est formé par la sécularisation des biens de l'Ordre Teutonique. Son noyau occidental a été une des régions les plus promptement et les plus complètement acquises au protestantisme en Allemagne. Toujours, par la suite, l'électorat de Brandebourg restera la citadelle du luthéranisme. Plus qu'aucune autre nation européenne la Prusse a eu une âme protestante. En méconnaissant cette vérité on s'exposerait à ne rien comprendre à son histoire. Cette histoire commence réellement au début du XVII[e] siècle, le jour où l'union du Brandebourg et du duché des bords de la Baltique a été un fait accompli. A partir de ce moment-là, les progrès de la Prusse, bien qu'arrêtés par des obstacles de toute nature, sont extrêmement rapides. Les traités de Westphalie lui donnent, pour récompenser son zèle protestant, une partie de la Poméranie, ainsi que les évêchés de Magdebourg, d'Hal-

berstadt, de Minden. Le Grand Electeur la débarrasse de la suzeraineté polonaise en 1660, lui gagne sa première victoire à Fehrbellin sur les Suédois alliés de la France, en fait un Etat moderne, pourvu de bonnes finances, d'une administration régulière, d'une armée solide et bien entraînée. Son fils, Frédéric Ier échange son titre d'Electeur-duc contre celui de roi, et l'Europe, qu'il a bien servie contre la France, le confirme, au traité d'Utrecht, dans sa nouvelle dignité. Désormais l'ascension de la Prusse va s'effectuer parallèlement à la décadence de la France et le plus souvent à ses dépens. En face de la monarchie Très-Chrétienne, tête du monde catholique et celto-latin, elle représente les intérêts du germanisme protestant. Le Grand Electeur a été, avec Guillaume d'Orange, l'âme des dernières coalitions contre Louis XIV. Son hostilité contre ce prince auquel il devait beaucoup, lui a été inspirée surtout par la Révocation de l'édit de Nantes[1], dont il a d'ailleurs tiré l'excellent parti que nous savons. Frédéric-Guillaume Ier, son petit-fils, attire dans ses Etats les luthériens salzbourgeois persécutés par leur archevêque, annexe une nouvelle portion de la Poméranie, porte l'armée au chiffre respectable de 80 000 hommes, laisse un trésor de 27 millions de marcs, tout cela, pendant que chez nous le fils de l'Allemande Liselotte, gaspille les ressources de la France, traîne le prestige de la monarchie dans la boue, inaugure le règne des influences de cour dans la politique extérieure. Dès l'époque de Frédéric-Guillaume Ier une réaction antifrançaise se dessine en Prusse, qui coïncide avec un redoublement de fanatisme luthérien. Le roi-sergent proscrit les philosophes avec le même zèle que les institutions françaises. Les pasteurs sont au pouvoir. Frédéric II son fils, un des plus beaux génies d'hommes d'Etat que l'Allemagne ait produits, est le contemporain et l'adversaire de notre triste Louis XV. C'est lui qui a véritablement mis la Prusse au rang des grandes puissances européennes, au moment même où la France semblait vouloir renoncer à ce privilège. Il achève l'organisation intérieure de son pays, l'augmente de la Silésie et d'une partie de la Pologne, triple le nombre de ses habitants, lui crée une armée de 220 000 hommes, qui passe bientôt à juste titre pour la première du monde, et, ce qui importe peut-être plus encore, exalte prodigieusement l'orgueil prussien par la gloire de

1. Voir à ce sujet l'ouvrage déjà cité de M. Waddington, t. II, p. 549 et suiv.

triomphes militaires comparables à ceux d'un Condé et d'un Turenne. Pour la première fois la France est vaincue par la Prusse à Rossbach en 1757. Retenons cette date. A plusieurs reprises l'Autriche est battue, et, déjà, s'ébauche dans le *Fürstenbund* de 1785 un nouveau groupement des puissances allemandes exclusif de l'Autriche, avec la Prusse pour centre de ralliement. L'avenir se dessine confusément. Dès cette époque la supériorité politique de l'Allemagne protestante du nord sur l'Allemagne catholique du sud est d'ailleurs indiscutable[1]. La fin du XVIII[e] siècle et le XIX[e] verront se poursuivre l'essor de l'une et la déchéance de l'autre. Sous le règne de Frédéric-Guillaume II la fortune naissante du jeune État est soumise à une terrible épreuve, qui, finalement, tourne à son profit. Vaincue déjà par la Révolution française, la Prusse subit à Iéna une humiliation plus douloureuse encore et se voit réduite de moitié au traité de Tilsitt par Napoléon I[er]. Ce sont là, en apparence, les années les plus noires de l'histoire de ce pays. De nouveau les Français se sont rendus maîtres de l'Europe. Contre l'inquiétant développement de la Prusse ils ont soulevé les jalousies de la vieille Allemagne du sud et de l'ouest, leur alliée de jadis. Dans le duel formidable qui se livre entre Germains et Romans les Allemands catholiques, mus par un obscur instinct, se rangent du côté de ces derniers[2]. Mais la Prusse, un instant étonnée par l'immensité de la catastrophe qui vient de fondre sur elle, ne perd pas courage. Avec ce sens des réalités, cet esprit utilitaire, aussi peu accessible aux mouvements imprudents qu'aux scrupules inutiles qui l'ont toujours distinguée, elle se prépare en silence, dissimulant ses rancunes sous des complaisances adroites, flattant l'Empereur

1. Gœthe les distingue fort bien. Voyez ce passage de son autobiographie : « Les Prussiens, et avec eux l'Allemagne protestante, gagnèrent donc pour notre littérature (en la personne de Frédéric II) un trésor qui manquait au parti opposé et dont elle n'a pu compenser l'absence par aucun effort ultérieur ». *Dichtung und Wahrheit*, II, 7. D'autres témoignages montrent que les victoires de Frédéric II furent considérées par les protestants d'Allemagne comme autant de triomphes pour leur religion. Cf. Wackernagel-Martin, *Geschichte der deutschen Literatur*, II, p. 288, n. 8, et en outre sur l'ascension de la Prusse l'*Adrastea* de Herder, t. III, 3, 4.

2. Des faits significatifs éclairent les dispositions des deux Allemagnes à l'égard de la France sous le règne de Napoléon I[er]. Le jeune Platen, le futur poète, Allemand du nord et luthérien, qui est à l'École des cadets de Munich, se plaint d'avoir à y soutenir des discussions passionnées, lui, adversaire de Napoléon, contre ses camarades catholiques — en grande majorité dans l'établissement — qui sont, eux, des partisans fanatiques de l'Empereur.

par devant et excitant par derrière l'opinion contre lui, pour l'heure de la revanche qui sonnera tôt ou tard. En 1809, au lieu de se laisser entraîner, comme quelques impulsifs le lui conseillent — le poète Kleist par exemple —, à prendre place aux côtés de l'Autriche dans l'effort désespéré que fait celle-ci pour briser l'hégémonie française, elle se recueille et se réserve, comprenant qu'une nouvelle défaite serait sa ruine définitive, et bien décidée à n'attaquer que le jour où elle sera sûre de vaincre. En attendant, elle rétablit ses finances, refond son administration, transforme son armée, travaille les esprits par la propagande fanatique de ses sociétés secrètes et de ses publicistes. En 1813, quand les débris de la Grande Armée s'en reviennent des mornes déserts de neige de la Russie, le moment si longtemps espéré lui semble enfin venu. L'Europe entière s'arme contre l'Empire français qui a perdu toutes ses vieilles troupes, et se débat, à l'intérieur même, contre de multiples et insaisissables trahisons. Comme on le voit, la réflexion tient au moins autant de place que l'enthousiasme dans ce soulèvement de la Prusse, et il faudrait se garder de prendre au pied de la lettre les légendes répandues à ce sujet par les vulgarisateurs allemands ou même par un Treitschke. Il n'est pas jusqu'à la littérature patriotique de cette période qui n'ait eu parfois des raisons sonnantes et trébuchantes de s'échauffer. Görres, Gentz, Arndt, Auguste-Guillaume Schlegel et d'autres encore passaient à la caisse autrichienne ou russe. S'il est excessif de soutenir avec Heine, qui n'aimait pas la Prusse et adorait Napoléon, que toute cette ardeur guerrière de 1813 s'est déchaînée « par ordre », il n'en est pas moins certain qu'il y eut beaucoup de méthode dans cette surexcitation. C'est à un vaincu que l'on s'en prenait et à un vaincu menacé par quatre grandes puissances. Le « réveil national » de la Prusse a su se produire à l'instant le plus opportun et il ne rappelle à aucun égard, comme on l'a parfois soutenu, l'élan de révolte nationale qui s'est incarné chez nous dans la noble figure de la Pucelle. Rien dans tous ces événements qui démente le caractère déjà fixé de cette âpre et volontaire nation. L'indépendance commune fut donc reconquise par la diplomatie et les armées de la Prusse, appuyées sur le concours de l'Europe entière. Mais les traités de 1815 n'apportèrent que des déceptions aux patriotes des bords de la Sprée. L'Allemagne était replacée sous le joug de l'Autriche. Cette nouvelle décon-

venue, fut, cependant, elle aussi, salutaire au jeune et ambitieux État. Elle lui montra clairement, au moment où d'autres tentations risquaient d'égarer ses efforts, quelle était la tâche primordiale qu'il avait à résoudre. Il s'agissait pour lui, avant tout, d'abaisser l'Autriche et de l'éliminer du corps germanique. Le XIX[e] siècle a été, en effet, rempli par la lutte sans merci de la Prusse contre l'ancienne dominatrice de l'Allemagne, de la puissance slavo-germanique et luthérienne du nord, contre la puissance catholique et romano-germanique du sud. Des deux côtés on prit nettement position dans les problèmes essentiels. La Prusse s'affirma aux yeux de tous comme le pays par excellence de la Réforme en opérant chez elle (1817-1821) la fusion des deux grandes confessions protestantes, le luthéranisme et le calvinisme, qui, désormais unies, allaient constituer une véritable religion allemande, l'Évangélisme, et en se livrant à une active propagande protestante dans les pays nouvellement acquis du Rhin [1]; l'Autriche, comme le champion du catholicisme en favorisant de tout son pouvoir la réaction cléricale qui se déchaîna après le congrès de Vienne, et, plus tard, en signant avec Rome, le fameux concordat de 1855 qui la plaçait presque sans réserve sous l'autorité de la Papauté. Mais il est incontestable que, d'une façon générale, l'instinct de progrès sous toutes ses formes, la méthode et aussi l'esprit d'audace qui naît de la conscience de la force, étaient du côté de la Prusse. C'est elle qui prit l'initiative du *Zollverein*, se mit à la tête du mouvement de transformation industrielle, commerciale, intellectuelle, qui saisit l'Allemagne dès le second tiers du XIX[e] siècle. Aussi, aux yeux de la plupart des patriotes allemands, le salut de la nation entière apparut-il bientôt comme étroitement lié au triomphe matériel et moral de la Prusse sur l'Autriche. Même ceux que choquaient la dureté et le manque de scrupules de ce « Tartufe parmi les États », selon la cinglante expression de Heine, le

1. Le prosélytisme protestant de la Prusse amena vers 1837, dans le pays de Posen et sur le Rhin, une véritable levée de boucliers des éléments catholiques. Le sentiment religieux protestant s'était réveillé avec force en Allemagne après les défaites de 1806 sous l'influence de Schleiermacher et de Nicholovius. Les piétistes reconquirent une grande influence après 1815 et ne se signalèrent pas toujours par leur esprit de tolérance, exemple Claus Harms et Hengstenberg. La *Gazette évangélique* (1827 et suiv.) dénonçait au pouvoir les pasteurs suspects de rationalisme. Mais la jeunesse libérale elle-même se tournait vers la « religion nationale », comme le montre la fête de Luther célébrée en 1817 à la Wartburg par les *Burschen* avec un éclat extraordinaire.

reconnaissaient. A partir du milieu du XIX[e] siècle il y a une conspiration générale des partis libéraux, non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe, en sa faveur. On ferme les yeux sur ses procédés pour n'envisager que le but qu'elle poursuit « par le sang et le fer », comme dira un jour Bismarck. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que jamais le génie prussien n'a déployé ses qualités propres, dont quelques-unes sont proprement admirables, tandis que les autres appellent un jugement plus sévère, avec plus de bonheur que dans cette période remarquable qui va de 1815 à 1870. Qui veut pénétrer l'âme de l'Allemagne du nord, voir à l'œuvre sa force patiente, sa hardiesse froide, sa maîtrise de soi, son souci d'information, son art de manier l'opinion publique, et aussi son réalisme, son absence de générosité, parfois son amoralisme tranquille, doit l'étudier dans ces années fécondes où elle a si savamment ourdi les rets qui devaient lui livrer pieds et poings liés successivement le Danemark, l'Autriche, la France, en calculant à l'avance toutes les convulsions des victimes et la résistance que leur opposerait chacune de ses mailles, l'observer dans l'homme qui, mieux encore que le Grand Electeur et Frédéric II, quoiqu'il soit indiscutablement de leur lignée, la résume en bien comme en mal : Bismarck. Ainsi qu'au XVIII[e] siècle, les « intellectuels » français, bercés dans un rêve candide par les fumées d'opium qui se dégageaient du livre de Mme de Staël, furent parmi les défenseurs les plus ardents de la politique prussienne. Renan salua plein d'enthousiasme la victoire de Sadowa. Avec plus de clairvoyance historique que de sens politique, il interprétait comme il suit ce succès décisif, prélude des formidables triomphes de 1870 : « Ce qui a vaincu à Sadowa c'est la science germanique, c'est le protestantisme, c'est la philosophie, c'est Luther, c'est Kant, c'est Fichte, c'est Hegel. » Renan ne se trompait pas. Il y avait longtemps que le « voyant » Michelet avait reconnu dans « le grand drapeau de sa chère Allemagne... le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller, Beethoven ». Il s'agissait bien, en effet, en 1866, de l'anéantissement de l'Allemagne catholique du sud par l'Allemagne luthérienne du nord, en ascension ininterrompue depuis la fin du XVII[e] siècle. Au lendemain de Sadowa se forma, pour soutenir Bismarck et sa politique impérialiste, le parti national-libéral, entièrement « évangélique » par sa composition et ses idées directrices, le parti des pasteurs et des universitaires. C'est ce parti qui a

permis au chancelier de fer de poursuivre sa tâche audacieuse. Le traité de Prague avait exclu l'Autriche de l'Allemagne et placé la Prusse à la tête de la Confédération qui groupait les États protestants du nord. Mais l'unification de l'Allemagne n'était pas achevée. Il restait encore à étendre l'hégémonie de la Prusse sur les régions catholiques du sud. La guerre de 1870-1871 contre la France permit de réaliser enfin ce dernier article du programme unitaire. A Versailles, dans le palais de Louis XIV, où tant de princes allemands étaient jadis venus en solliciteurs, sous les grands panneaux illustrés des victoires de Turenne et de Luxembourg, l'Empire germanique, jadis renversé par Napoléon Ier, fut restauré au profit de la Prusse et des Hohenzollern, dont les troupes avaient fêté le triomphe inouï de Sedan, comme déjà un siècle auparavant les soldats du grand Frédéric celui de Leuthen, en chantant avec émotion un choral de Luther. Bientôt Bismarck, fidèle à l'esprit de sa politique, entrait en conflit avec l'Église catholique par le *Kulturkampf*[1]. Les origines et la tradition de la Prusse se symbolisaient dans cette entreprise. Plus récemment encore c'est au cri de « rupture avec Rome ! » que les pangermanistes ont inauguré leur campagne prussophile dans l'empire des Habsbourg ; et, dans le duché de Posen, en Wurtemberg, en Bavière, dans le pays de Bade, en Alsace-Lorraine, partout, il y a identité entre prussification et protestantisation[2]. Il est donc impossible de se méprendre sur les causes profondes qui ont amené le relèvement politique de l'Allemagne au XVIIIe et au XIXe siècle. C'est la Réforme luthérienne qui peut en revendiquer tout le mérite. Et ainsi se vérifie ce que nous avancions plus haut, à savoir que le protestantisme, après avoir été pour l'Allemagne un facteur de désorganisation et de décadence, devait un jour lui permettre de déployer son génie avec une vigueur inconnue jusque-là.

1. Les persécutions contre les Polonais furent engagées par lui en 1886, moins pour des raisons politiques que pour des raisons religieuses. Cf. Kissling, *Geschichte des Kulturkampfes*, Fribourg, 1913.

2. E. Hasse, président de l'Association pangermaniste, écrit : « Seule la culture évangélique protestante peut avoir de la valeur pour l'avenir du peuple allemand. Plus la culture de l'avenir sera protestante, plus sûrement elle sera allemande. » *Die Zukunft des deutschen Wolkstums*, p. 175. En 1907 l'Association ajoute à ses statuts un paragraphe qui déclare obligatoire la lutte contre le catholicisme. Historiquement, c'est une vue très juste.

VIII

Ce fut aussi le luthéranisme qui prépara l'affranchissement moral et social de ce pays du joug français. Il y avait dans l'esprit luthérien quelque chose qui devait rester inassimilable à la civilisation élaborée par la France. La plupart des protestations virulentes que nous avons enregistrées, à la fin du XVI[e] siècle et au début du XVII[e], contre l'influence de nos idées et de nos mœurs, émanaient de milieux luthériens. Les Moscherosch, les Lauremberg, les Logau, étaient d'ardents protestants. Tandis que, dans le sud-ouest et le sud catholiques, où pourtant on luttait à main armée contre l'envahissante politique de Richelieu, les plaintes de ce genre sont extrêmement rares, les contrées luthériennes, que la France soutenait depuis le règne de François I[er] contre les prétentions centralisatrices de la cour de Vienne, et qu'elle avait véritablement sauvées au cours de la guerre de Trente Ans d'une absorption définitive, retentissent de furibondes déclamations contre tout ce qui vient de chez nous : langue, usages, littérature. Les sociétés de purisme, qui se sont constituées surtout contre l'envahissement de notre idiome, se recrutent presque exclusivement dans les milieux réformés. On dirait qu'un obscur instinct avertit ces gens qu'il y a dans les mœurs françaises quelque chose qui menace directement leurs conceptions religieuses et morales. Le Welsche est peut-être plus encore détesté en tant que catholique qu'en tant qu'étranger. Déjà chez Luther on rencontre une hostilité prononcée contre l'homme du sud, le Latin, qu'il soit espagnol, italien ou français [1]. La Réforme abritait en Allemagne un mouvement nationaliste

1. *Welschland hat hernach auch gelernt dass sie dürfen zusagen und schwören was man will, und darnach spotten, wenn sie es halten sollen... Uns Deutschen hat keine Tugend so hoch gerühmbt, und, wie ich gläube, bisher so hoch erhaben und erhalten, als dass man uns für treue, wahrhaftige, beständige Leute gehalten hat, die da haben Ia Ia, Nein Nein lassen sein, wie des viel Historien und Bücher Zeugen sind... Der CI Psalm durch D. Mart. Luth. Ausgelegt Wittemberg MDXXXV.* Sur la valeur de cette prétention, cf. nos *Origines*, I, p. 425-430. Zwingli en Suisse était aussi le chef d'une réaction germanique. On se méprend souvent sur l'importance nationale de ces mouvements religieux. L'hérésie de Jean Huss fut au moins autant une protestation nationale antiallemande qu'un schisme. L'antisémitisme, qui fut imaginé en Prusse par le pasteur de la cour Stœcker, est moins un mouvement religieux qu'un mouvement nationaliste, issu de la surexcitation du patriotisme de race des teutomanes.

très vif. Le tempérament germanique se sentit plus nettement en désaccord avec le tempérament français et roman en général le jour où, par le protestantisme, il eut pris pleinement conscience de son individualité. Gardiens par excellence de l'originalité nationale, les luthériens furent tout de suite plus portés que les catholiques à faire front contre les civilisations qui submergeaient l'Allemagne. Voilà l'explication réelle du phénomène. L'attitude des deux Allemagnes ne se modifia guère par la suite. Après s'être longtemps contentées de l'hispanisme et de l'italianisme, l'Autriche et la Bavière se livrèrent sans restriction à l'influence française. La domination de notre langue, de nos mœurs, de nos idées fut là-bas si absolue que les émigrés, qui, à l'époque de la Révolution, se réfugièrent dans ces contrées, eurent l'impression d'y respirer un air entièrement français. Nous verrons que la seule région allemande où la campagne gallophobe de Lessing ne produira aucun effet, sera précisément l'Autriche. Il fallut les guerres de l'Empire pour la convertir — partiellement — au germanisme. De même les bords du Rhin furent si complètement conquis à l'influence de notre pays que, dès les premières années du XVIIIe siècle, on peut les considérer comme francisés. Seule la minorité protestante, là aussi, résiste. A Strasbourg, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les milieux luthériens, notamment l'Université, restent très attachés à l'Allemagne. Il y existe une société protestante pour cultiver et développer la langue tudesque. On entretient des relations intellectuelles plus étroites avec la pensée et la littérature d'outre-Rhin qu'avec la pensée et la littérature de chez nous. Bien plus, on fait une opposition sourde à l'influence française. Le petit groupe luthérien dans lequel tombera Gœthe, à son arrivée dans la capitale de l'Alsace, le défrancisera. Il y aura là des gens pour lui dire que, s'il adopte comme écrivain la langue française, les Jésuites critiqueront méchamment son style, heureux de malmener un protestant[1]. En 1814-1815 des protestants exaltés d'Alsace-Lorraine — d'ailleurs sans mandat de leurs coreligionnaires — s'agiteront pour demander l'annexion de leur pays à l'Allemagne. Les milieux véritablement dévots du luthéranisme alsacien ne se sont francisés que fort tard et jamais sans restriction[2]

1. Cf. *Dichtung und Wahrheit*, l. XI.

2. Les hommes que l'Alsace, pendant la domination française, fournit à la littérature allemande, les Arnold, les Stöber. les Spach, les Häusser, les

Par contre, quand la Prusse s'installera, au même moment, dans les provinces du Rhin, elle y rencontrera de la part de la population catholique et juive, une opposition acharnée, qui durera jusque vers le milieu du XIXe siècle. Bref, c'est bien l'Allemagne luthérienne qui sert d'asile pendant toute la période moderne au sentiment national, à côté d'une Allemagne catholique plus cosmopolite et, en particulier, plus favorable à la civilisation française. La protestation nationaliste, il est vrai, s'atténue dans la seconde moitié du XVIIe siècle, mais la résistance, consciente ou non, ouverte ou dissimulée, ne cesse pas pour cela. Une sorte de renaissance protestante s'opère justement à cette époque. Gœthe note, en parlant des années de sa jeunesse que « l'idéal s'était réfugié dans les choses de la religion ». L'esprit foncièrement individualiste de la Réforme luthérienne, qui ne croit plus trouver de suffisantes garanties d'indépendance dans l'organisation de plus en plus rigide de l'Église officielle et son dogmatisme de plus en plus intransigeant, cherche de nouvelles issues. Après le milieu du XVIIe siècle on voit naître et se développer le mouvement piétiste, qui, plus radical encore que le pur luthéranisme, vise à éliminer le prêtre comme intermédiaire entre le croyant et Dieu pour placer l'âme directement en face de son Créateur. Le piétisme organisé en communautés et poussé à ses conséquences extrêmes par le comte de Zinzendorf, aura une influence capitale sur l'évolution de la pensée et de la vie allemandes au XVIIIe siècle, par conséquent sur les rapports intellectuels de l'Allemagne avec la France. Il s'inspire du besoin le plus solidement enraciné dans les tempéraments germaniques : l'horreur de toute discipline collective en matière religieuse et morale. Pendant que les élégantes manières françaises et les idées mondaines qui les accompagnent s'imposent aux cours et aux milieux aristocratiques, même à la haute bourgeoisie ; dans la classe moyenne et chez les humbles, au contraire, parmi les pasteurs, les universitaires, les petits commerçants, on accueille avec empressement

Schneegans, les Ungerer, les Jäger, etc., et qui font propagande dans leur pays pour la langue et la littérature germaniques, appartiennent aux milieux luthériens cléricaux. C'est dans ce monde que les historiens d'outre-Rhin placent ce qu'ils appellent le « parti protestataire » alsacien-allemand sous le régime français. Ici comme ailleurs c'est par le luthéranisme que la culture allemande se défend et attaque. Voyez Süpfle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, t. II, p. 28-29, 60-61.

la doctrine des *Herrenhuter*, des *Stillen im Lande*, de la *Brüdergemeinde*. De petites chapelles se forment partout, qui ont leurs assemblées régulières, où on lit et commente les Écritures, où l'on s'exalte par des communications mystiques, des cantiques dévots, des prêches, des effusions de toute nature. La sensibilité féminine trouve son compte à ces épanchements. Entre « frères » et « sœurs » règne un ton de pieuse et humide affection. On se confesse longuement les uns aux autres, on se prodigue les exhortations et les consolations, on se fait part de ses réflexions les plus intimes, on s'écrit, quand on est séparé charnellement, des lettres qui débordent de tendresse[1]. Dans cette atmosphère surchauffée, la sentimentalité allemande, de tous côtés traquée et honnie par les nouvelles mœurs à la française, s'épanouit avec délices. Les conventicules des piétistes sont les soupapes de sûreté qui lui ont permis de traverser, sans faire explosion, un long siècle de souriant et calme scepticisme. Rares sont les grands écrivains « nationaux » de l'Allemagne du XVIIIe siècle qui ont échappé à l'influence du piétisme. Gellert, Klopstock, les Jacobi, le jeune Gœthe ont aspiré à plein gosier ce lait chaud et sucré. Wieland y a trempé les lèvres. Un type des plus intéressants de petite bourgeoise piétiste du milieu de cette époque est la mère de Gœthe, la digne Frau Rat, qui, malgré son robuste bon sens, s'est donnée corps et âme à ces débauches de sentimentalité dévote. Ses lettres, parsemées de citations de la Bible, d' « amen », de prédictions, de songes surnaturels, de prières, nous font assister à la vie journalière de ces communautés, où ne manquaient, à côté de braves et dévoués apôtres, ni les fades confidents spirituels pour vieilles et jeunes dames, comme Lavater ou Georges Jacobi, ni les originaux biscornus comme Hamann, ni même les imposteurs, comme Kaufmann le « limier de Dieu », qui « levait » surtout des porte-monnaie. On sortait de là marqué pour la vie, à moins d'avoir en réserve, comme Wieland, un tempérament incoercible de pécheur. Klopstock prendra couramment le Créateur pour confident de ses émotions érotico-sentimentales et mêlera des prières à ses sanglots de passion au grand scandale de Lessing qui ne comprenait pas qu'on pût faire

1. La correspondance du « père » Gleim avec J.-G. Jacobi (Berlin, 1768) est caractéristique à cet égard.

intervenir Dieu dans ces sortes de choses[1]. Dans certaines familles nobles, voire dans quelques cours, les piétistes acquirent une véritable puissance. Leur première trouée dans la haute société se place à l'époque de Frédéric-Guillaume Ier de Prusse. Dans la famille du roi-sergent on est dévot. Le jeune Frédéric et sa sœur Wilhelmine sont mis au régime des homélies. Tout le monde, dans le palais, a des mines graves et confites. Il surgit un pasteur de toutes les encoignures. Dans l'État les incroyants, ou ceux qui passent pour tels, comme le philosophe Wolf, sont pourchassés. Les querelles entre calvinistes et luthériens se ravivent et deviennent si insupportables que le monarque lui-même est obligé d'intervenir. Détail caractéristique, ce réveil du fanatisme protestant coïncide avec une attaque en règle contrt l'influence française. Les idées et les façons de notre pays sone mal vues à la cour de Frédéric-Guillaume. Les enfants du roi doivent dissimuler avec soin leur goût trop vif pour la littérature et les arts de la France. La flûte est proscrite au même titre que les livres de « philosophie ». Certaines coupes de robe ou de culotte sentent le roussi. Le pasteur piétiste Francke dirige la conscience déjà récalcitrante du futur élève de Voltaire. « Cet ecclésiastique, écrit la sœur de Frédéric dans son pittoresque français, se plaisait à lui faire des scrupules de conscience des choses les plus innocentes. Il condamnait tous les plaisirs qu'il trouvait damnables, même la chasse et la musique. On ne devait parler d'autre chose que de la parole de Dieu, tout autre discours était défendu. C'était toujours lui qui faisait le beau parleur à table, où il faisait l'office de lecteur comme dans les réfectoires. Le roi nous faisait un sermon tous les après-midis; son valet de chambre entonnait un cantique que nous chantions tous; il fallait écouter ce sermon avec autant d'attention que si c'était celui d'un apôtre. L'envie de rire nous prenait à mon frère et à moi, et, souvent, nous éclations. Soudain on nous chargeait de tous les anathèmes de l'Église, qu'il fallait essuyer d'un air contrit et pénitent que nous avions bien de la peine à affecter. » Le résultat le plus clair de cette éducation pour des âmes comme

1. En revanche Bodmer, le type de l'écrivain dévot à tendances piétistes de l'époque, écrit à Gleim, le 11 sept. 1748, à propos d'une ode de Klopstock de ce genre : « J'ai vu de lui une ode sur une femme, que le Messie lui-même aurait pu écrire sans inconvénient s'il avait été amoureux! »

celles de Frédéric, était de faire prendre la religion en horreur et de développer une hypocrisie mille fois plus odieuse que l'indifférence. Il faut l'entendre multiplier les déclarations d'orthodoxie dans des lettres adressées à Grumkow ou aux pasteurs qui essayaient de le représenter à son père comme un dangereux « spinoziste »! Le bon apôtre, en cachette, riait ensuite de l'effet produit par ces missives sur le roi et ses conseillers, tristes et bas flatteurs dont il avait depuis longtemps percé à jour l'insincérité. Le costume « national » et le *zopf*, destiné à supplanter la perruque française, ne trouvaient pas davantage grâce à ses yeux. « Le public, dira-t-il plus tard, avait pris par affectation un air aigrefin; personne dans tous les États prussiens, n'avait plus de trois aunes de drap à son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté. Les femmes fuyaient la société des hommes et ceux-ci s'en dédommageaient entre le vin, le tabac et les bouffons. Enfin nos mœurs ne ressemblaient plus à celles de nos ancêtres ni à celles de nos voisins; nous étions originaux et nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne. » Sa sœur se montre encore plus méchante dans ses *Mémoires*. Voici de quel ton elle raconte une entrevue des sujets du roi son père avec les Saxons francisés d'Auguste II : « Le roi, le prince de Pologne et leur suite, qui consistait en trois cents grands personnages de leur cour, tant Polonais que Saxons, étaient superbement vêtus. On voyait un contraste frappant entre ces derniers et les Prussiens; ceux-ci n'avaient que leur uniforme; leur singularité frappait la vue. Leurs habits étaient si courts qu'ils auraient pu servir de feuille de figuier à nos premiers pères, et si étroits qu'ils n'osaient se remuer de crainte de les déchirer. Leurs culottes d'été sont de toile blanche, de même que leurs guêtres, sans lesquelles ils n'osent jamais paraître. Leurs cheveux sont poudrés, mais sans frisure et tortillés par derrière avec un ruban. Le roi lui-même était ainsi vêtu. » Cette insurrection du tempérament national venait un peu tôt; elle se brisa contre la supériorité encore trop évidente des mœurs françaises. Vers le même temps un jeune fils de pasteur de l'Allemagne du sud, que l'on avait également soumis de force à l'éducation piétiste, rompait ses liens pour courir droit au rationalisme sceptique et au souriant épicuréisme français. Frédéric II et Wieland symbolisent la défaite dans les milieux aristocratiques et litté-

raires de la première moitié du XVIIIe siècle, de l'opposition piétiste et nationaliste.

Mais ce n'était là qu'une première alerte qui devait être suivie d'une attaque plus sérieuse, le jour où, devant une civilisation française affaiblie et divisée, les aspirations allemandes auraient pris conscience de leur force et de leur légitimité. Le germanisme et le protestantisme unis avaient deux foyers principaux de rayonnement : la région de Hambourg et celle de Zürich, la Suisse comme l'Allemagne du nord cherchant dans une alliance morale avec l'Angleterre un contre-poids à l'influence française. Cette alliance nous la recontrerons de nouveau dans le domaine littéraire, où elle alimentera une offensive perpétuelle contre notre conception classique de la poésie. Le protestantisme anglais, à ce moment décisif, est venu au secours du protestantisme allemand pour le soustraire à la domination de l'esprit catholique celto-latin, de même que, partout, les armées de Guillaume d'Orange et de sa fille Anne avaient soutenu les troupes prussiennes dans l'assaut final contre l'impérialisme de Louis XIV. Dans le domaine moral, le plus important effet de ce rapprochement des deux civilisations du nord fut de confirmer les milieux luthériens allemands dans leur aversion pour l'irréligiosité, à laquelle aboutissait chez nous le mouvement philosophique avec les Encyclopédistes, et pour la vie mondaine à la française, qu'on accusait de mener au dévergondage. Haller, Bodmer, Breitinger, Klopstock, tous ceux qui fomentent l'insurrection nationale contre la tyrannie de l'idéal français, sont des protestants convaincus, des rigoristes même, qui enveloppent d'une même haine l'incrédulité voltairienne et les mœurs qui la reflètent. A Zurich, comme à Hambourg, le promoteur de la réaction piétiste fut Milton. Les Allemands trouvèrent dans l'immortel poème du grand contemporain de Cromwell l'expression éloquente des sentiments qu'ils ressentaient confusément et auxquels ils n'avaient su encore donner une forme littéraire. Milton fut l'inspirateur de Bodmer et de Breitinger, et encore plus de Klopstock. Celui-ci a été le véritable libératenr de l'âme nationale, et, cette libération, il l'a effectuée en lui rendant la conscience de ses besoins religieux. L'œuvre, capitale dans l'histoire de la pensée allemande, au moyen de laquelle il a opéré cette révolution, est la *Messiade,* imitation du *Paradis perdu*, sentimentale et mystique méditation lyrique sur la passion du

Christ plutôt qu'épopée. C'est un des monuments les plus caractéristiques du génie luthérien allemand tel que le piétisme, depuis près d'un siècle, l'avait façonné. L'auteur est « l'homme de Dieu ». Il reçoit directement les confidences du Très-Haut et, à son tour, il le mêle à tous les incidents de sa vie terrestre. Il lui demande, dans des vers brûlants de tendresse sensuelle et dévote, de lui amener la bien-aimée qu'il désire. A chaque instant il a l'oreille tendue vers le Ciel comme pour recueillir de troublants et sublimes messages. C'était bien là l'idée que les piétistes se faisaient des rapports de la créature avec son Dieu. Aussi l'impression produite par la *Messiade* fut-elle immense, et peut-être plus encore morale que littéraire. L'Allemagne protestante se retrouva dans cette œuvre, qui devint en un clin d'œil le bréviaire de tous les luthériens dévots. D'un bout à l'autre de l'Europe les pasteurs se mirent en campagne pour assurer le succès du livre sacré. Il était à peine sorti des presses que l'un d'eux, à Paris, l'avait déjà signalé à Bernstorff, l'ambassadeur de Danemark en France. A Berlin l'aumônier de la cour Sack multiplie les démarches. De concert avec un Suisse, Sulzer, il essaie même d'intéresser Frédéric II au sort de la *Messiade*, et, pour cela, imagine de s'adresser à Voltaire! De Zurich, l'infatigable Bodmer dirige cette pieuse propagande[1]. Mais le public n'avait pas besoin de toutes ces sollicitations pour admirer l'œuvre du jeune poète. Partout où la *Messiade* passait elle célébrait des triomphes. Les jeunes filles rêvaient de Klopstock. Une vierge de Hambourg lui voua son cœur et s'arrangea pour le lui faire savoir. Les dames d'âge pleuraient en parlant de lui. Tous les conventicules piétistes étaient en émoi. A Francfort, la bonne Frau Rat introduisait en cachette le poème divin dans sa maison, malgré la défense formelle du Herr Rat, qui, admirateur de Frédéric II et rationaliste, ne pouvait souffrir ces effusions mystiques, rédigées, par-dessus le marché, en vers qui « n'avaient pas de rimes »! Lorsque Klopstock arrive à Magdebourg, peu après la publication des premiers chants de son poème, une foule de femmes exaltées se presse autour de lui, avide de contempler ses traits, d'entendre sa parole. On lui fait lire l'épisode de Semida et

1. Il vante l'ouvrage de Klopstock par correspondance à tous ses amis, *veut faire insérer des annonces dans des feuilles françaises et italiennes pour agir sur le public allemand*, invite ses amis à en parler dans les journaux et revues de leur pays. Meier reçoit l'ordre de rédiger un traité élogieux, ce qu'il fit.

Cidli, sur quoi on sanglote, on se pâme. A Zurich, où il se transporte presque aussitôt, comme pour affirmer publiquement les rapports étroits qui unissaient les deux principaux centres de la protestation piétiste et nationaliste, les mêmes scènes se reproduisent, le jeune prophète se laissant complaisamment violenter par ces enthousiasmes féminins, depuis qu'il a constaté que « rien n'est plus doux que d'être honoré et, en même temps caressé par d'aimables lectrices ». Quand il franchit le seuil de la maison de Gœthe à Francfort, la mère du poète verse des larmes. Ces hommages passionnés ont un sens très net. Ils prouvent à quel point la *Messiade* était une œuvre nationale. Klopstock apparaissait comme le vengeur attendu qui avait brisé les chaînes par lesquelles toutes les âmes sensibles et pieuses de son pays étaient retenues dans l'esclavage de la frondeuse impiété parisienne. On respirait dans son livre un air protestant et allemand, et on s'en grisait. Mais ce ne fut là que la première partie de sa tâche. De l'opposition religieuse et morale pour ainsi dire spontanée contre l'influence française, il passa très vite, en vertu d'une loi nécessaire, à l'opposition nationaliste consciente. Là où les Suisses avaient été simplement patriotes, parfois sans le savoir, il fut franchement teutomane. Il ne laissa passer aucune occasion de célébrer la langue, les mœurs, les vertus de son peuple, et de honnir tout ce qui venait de chez nous. Sous sa plume reparaissent les anciennes invectives des Moscherosch et des Logau. La France est, pour ce pasteur laïque, qui n'admet pas qu'on parle légèrement des choses saintes, et ne conçoit l'amour qu'entouré des voiles d'une sentimentalité séraphique, le pays de la frivolité et de la corruption en même temps que du « libertinage d'esprit ». C'est là un reproche qui reviendra sans cesse dans les diatribes des nationalistes luthériens d'Allemagne contre la civilisation française. De tous côtés il cherche des alliés pour mener le bon combat. Un instant il espère gagner à ses vues Frédéric II. Mais celui-ci, incapable par définition de rien comprendre au pathos sublime de la *Messiade* et des *Odes*, s'étant détourné avec humeur, Klopstock, après lui avoir retiré les strophes lyriques où il célébrait ses exploits et les avoir consacrées à Henri... l'Oiseleur (919-1024), se persuade qu'il aura plus de succès auprès des jeunes gens. Et, en effet, à Gœttingue, quelques adolescents se constituent en confrérie pour l'encenser dévotement et propager ses saintes doctrines.

C'est le fameux *Hainbund*, dont la forte tête est Voss, le futur traducteur d'Homère. L'exaltation sentimentale et patriotique y est poussée à un degré incroyable. On s'y livre à de véritables orgies de vertu, de piété, et de nationalisme. Sous le feuillage d'un chêne « germanique » et au clair de lune, on s'est juré éternelle amitié, et on a promis solennellement de lutter jusqu'à la mort contre les mauvaises mœurs importées de Lutèce, afin de rendre à l'Allemagne l'auréole de chasteté qui la parait au temps des ancêtres. On porte des noms de « bardes » aux consonnances ultra-tudesques : Gottschalk, Teuthard, Haining, tirés de la *Bataille d'Hermann* ou des poésies lyriques de Klopstock. On entonne des hymnes en l'honneur de Dieu, de la piété, de la patrie. Wieland et Voltaire sont voués aux gémonies. « Quelqu'un nomma Wieland, écrit Voss à un de ses amis en lui racontant une des séances du *Bund*, il me semble que ce fut Bürger. Tout le monde se leva, le verre plein à la main, et on s'écria : « Mort au corrupteur des mœurs Wieland, mort à Voltaire ! » Et voici qui complète le tableau : « Tout de suite après midi, explique encore Voss, nous nous rendîmes dans la chambre de Hahn, qui est la plus grande, pour nous y réunir tandis qu'il pleuvait. Une longue table y était dressée, ornée de fleurs. A l'extrémité supérieure se trouvait un fauteuil vide pour Klopstock, parsemé de roses et de giroflées, sur lequel étaient placées ses œuvres complètes. Sous ce siège gisait l'*Idris* de Wieland en morceaux. Cramer lut alors quelques passages des chants de triomphe, et Hahn un certain nombre d'odes se rapportant à l'Allemagne. Là-dessus nous bûmes notre café. Les allume-pipes avaient été confectionnés avec les écrits de Wieland. Boie, qui ne fume pas, dut en enflammer un tout de même et piétiner l'*Idris* déchirée. Ensuite nous vidâmes des verres de vin du Rhin à la santé de Klopstock, en l'honneur de Luther, d'Arminius, du *Bund*, d'Ebert, de Gœthe (peut-être ne connais-tu pas ce dernier), de Herder, etc. L'ode de Klopstock intitulée *le Vin du Rhin* fut lue à haute voix avec quelques autres. Alors la conversation s'échauffa. Nous nous mîmes à parler de la liberté, nos chapeaux sur la tête (*sic*), de l'Allemagne, de chants sur la vertu, tu peux te figurer en quels termes. Puis nous mangeâmes, bûmes le punch et brûlâmes l'*Idris* de Wieland ainsi que son portrait. Klopstock, qui a entendu parler de tout cela, ou l'a deviné, nous a demandé une description de cette journée. » Klopstock est, en effet, le dieu de ces jeunes gens.

Voss lui demande « sa bénédiction » pour la société, et c'est à l'occasion de son anniversaire que la petite fête narrée plus haut a été célébrée. Lorsque le grand homme demande à faire partie du *Bund*, c'est du délire. « Le plus illustre des poètes, le premier des Allemands qui vivent en ce temps, le plus pieux des hommes veut participer à l'union des jeunes gens ! » Hahn, au nom de ses collègues, lui adresse l'élucubration suivante : « Quand les chênes bruissaient, que les cœurs frémissaient, que la lune devenait plus brillante à nos yeux, que notre société s'enflammait, dans un baiser et un serrement de mains général, pour Dieu, la liberté et la patrie, déjà nous pressentions et nous nous disions que Dieu nous avait bénis. Grand homme, vous voulez être des nôtres ! Maintenant ce n'est plus un pressentiment, c'est une certitude : Dieu nous a bénis, etc., etc. » Voss, qui avait été chargé de porter ce message, s'évanouit presque en le remettant à l'apôtre.

Si enfantines que soient ces manifestations, elles marquent une date mémorable dans l'histoire de l'Allemagne. C'est la première fois que le sentiment national s'affirme avec autant de force et de hardiesse. La vénération qui entourait l'idéal français est tombée, on porte des mains indignées sur les principes de pensée et de vie inspirés par notre civilisation. On veut être des Allemands, rien que des Allemands. Ailleurs encore ces symptômes se reproduisent. A Kœnigsberg habite un certain Hamann, qui, d'abord indifférent, s'est converti, au cours d'un voyage en Angleterre, et, depuis lors, se confine, s'abîme dans la lecture de la Bible. Il a pris au contact de ce livre, tout comme les contemporains de Cromwell, des allures de prédicant sybillin, qui impressionnent extrêmement les jeunes gens et les femmes. C'est le « mage du nord » l'oracle, dont les formules pittoresques et indéchiffrables descendent de temps à autre sur la tête des bons bourgeois de l'Allemagne luthérienne et provoquent en eux une stupéfaction fervente. Lui aussi il prêche le déchaînement absolu de la sentimentalité individuelle, l'affranchissement intégral du « moi »; lui aussi il rejette toute espèce de discipline générale, de règles, de conventions. L'homme perpétuellement en rapport avec Dieu n'est-il pas au-dessus de ces contingences? Sa semence de révolte tombe dans l'âme avide et inquiète du jeune Herder, que le froid criticisme de Kant vient de rebuter et qui, bientôt, constatera, pendant un séjour à Paris, le néant, le

vide, l'indignité de cette civilisation française si vantée. Tout y est mort ou corrompu. « On y habite sur des ruines ». Ni la vie de société, ni la littérature, ni la langue ne trouvent grâce à ses yeux. La passion et l'imagination y sont comprimées par des règles insupportables. Il n'y a plus rien à attendre de ce pays desséché [1]. Telles sont les idées que l'ex-pasteur de Riga va développer à Strasbourg devant l'étudiant Gœthe, que l'influence de son nouvel entourage a préparé admirablement à les recevoir. Revenu, en effet, malade et découragé du « petit Paris » des bords de la Pleisse, le jeune Wolfgang a traversé à Francfort, dans la maison paternelle, une grave crise morale et religieuse. Assise à son chevet de convalescent, la bonne Frau Rat, qui est dévote avec exaltation, et une amie quelque peu visionnaire de celle-ci, Mlle de Klettemberg, piétiste zélée, ont entrepris de le ramener non seulement au Dieu de la Bible et de Luther, mais à celui des *Herrenhuter*, au mysticisme et au spiritisme — si le terme n'est pas prématuré — à Paracelse, à Basilius Valentinus, voire à l'alchimie. C'est au sortir de cette cure de religiosité qu'il prend le chemin de Strasbourg où son père l'envoie terminer ses études juridiques et s'initier à la vie française avant de le diriger sur Paris où il terminera son éducation de jeune bourgeois aisé. Mais les deux femmes, craignant pour leur œuvre, l'ont adressé, après de longues investigations, non seulement à de nombreuses familles piétistes mais encore à une pension de tout repos, tenue par de vieilles demoiselles, et où ne fréquentent que des fils de pasteurs ou de futurs pasteurs, tant alsaciens qu'allemands. Dans l'Alsace française, nous l'avons dit, les milieux luthériens, et notamment l'Université de Strasbourg, dont le gouvernement de Versailles semble s'être complètement désintéressé, forment une sorte d'îlot de germanisme résistant. Chez ces gens, pour toutes sortes de raisons, la langue et les idées d'outre-Rhin prévalent encore sur celles de leur nouvelle patrie. A Strasbourg, au milieu du XVIIIe siècle, les Allemands sont tout à fait chez eux. La faculté de théologie leur appartient, les autres se servent de l'allemand comme langue d'enseignement. Les étudiants alsaciens vont littéralement se germaniser à l'Université [2]. C'est donc dans un milieu plus allemand que français

1. Les sentiments de Herder sur la France sont exprimés avec beaucoup de netteté dans son *Journal meiner Reise in Frankreich*.

2. Le premier soin des Français, maîtres de Strasbourg, fut de mettre la

que le jeune Gœthe se trouve transporté. A la table des demoiselles Lauth, où mangent pourtant un chevalier de Saint-Louis et un fonctionnaire alsacien, ce sont les *Deutsche* qui imposent leur idiome, de sorte que presque jamais un son français ne s'y fait entendre. Gœthe, qui est venu à Strasbourg pour se perfectionner dans notre langue et se façonner à nos manières, se trouve là, en terre française, plus loin de la France qu'à Leipzig[1]. Le hasard veut, en outre, que Herder soit amené dans cette ville, à son retour de Paris, par les nécessités d'une cure chirurgicale. Pendant tout l'hiver qu'il passe en Alsace, le missionnaire fougueux du germanisme intégral, qui rapporte de son séjour en France une condamnation en règle de toute notre civilisation, s'applique, à force d'éloquence persuasive et d'ironie mordante, à gagner le jeune Gœthe à ses idées et à détruire ce qui pouvait subsister en lui de vénération pour notre littérature et nos mœurs. Déjà transformé à demi par sa récente crise morale, l'ancien *Franzœsling* de Leipzig prête l'oreille avec empressement à ces discours patriotiques, dont il transmet l'écho aux camarades de la pension Lauth, les Weyland, les Lerse, les Engelbach, les Jung-Stilling, ainsi qu'aux apprentis poètes alsaciens ou allemands qui gravitent autour de lui, comme Wagner, Klinger, Lenz. Comme si elles n'attendaient que ce signal, toutes ces âmes, éloignées déjà de notre civilisation par tant d'instincts profonds, flambent d'une

religion luthérienne et la religion catholique sur le pied d'égalité. Les luthériens, bien que le gouvernement français se soit appuyé plutôt sur les catholiques, ne furent pas inquiétés dans leur foi — on sait que la Révocation n'atteignit pas l'Alsace — mais ils durent réserver à ceux-ci une place dans les fonctions publiques d'où ils les avaient absolument exclus sous le régime allemand. Un édit de 1687 prescrivit que les charges municipales seraient alternativement occupées par des catholiques et des protestants. L'Université seule fut exceptée de cette mesure. De là son caractère luthérien et germanique. Les catholiques d'Alsace fréquentant l'« académie » de Molsheim, aristocratique et mondaine, plus tard transportée à Strasbourg, il n'y avait à l'Université que des Alsaciens protestants comme maîtres et élèves, à côté de beaucoup d'étudiants allemands.

1. *So waren wir denn an der Grenze von Frankreich alles französischen Wesens auf einmal bar und ledig. Ihre Lebensweise fanden wir zu bestimmt und zu vornehm, ihre Dichtung kalt, ihre Kritik vernichtend, ihre Philosophie abstrus und doch unzulänglich.* Gœthe, *Dichtung und Wahrheit*, l. XI. Il faut étudier dans ces mémoires toute la série de malentendus caractéristiques qui séparaient vers 1770 une âme allemande d'éducation luthérienne de notre idéal français d'ailleurs en décadence. Les influences protestantes subies par Gœthe à ce moment-là ressortent de maint détail de son récit. Ses œuvres d'alors, notamment le *Götz*, ont aussi pour la première et la dernière fois dans sa carrière, une couleur confessionnelle prononcée.

subite ardeur de gallophobie. Religion, germanisme, sentimentalisme, tout cela ne fait qu'un pour ces enthousiastes. Le *Sturm und Drang* est déchaîné. On va entamer contre les idées et les mœurs des Welsches une lutte sans merci. Les mêmes manifestations délirantes se produisent qu'à Gœttingue. On clame sa haine de tout ce qui est français à tort et à travers. Sans doute les quelques étudiants qui se livrent à ce tapage, y compris le « patricien » Gœthe, ne sont pas de bien gros personnages. De même que leurs compagnons de Gœttingue, on les rencontre plus souvent dans les petites brasseries que dans le monde, et il est probable qu'à l'Intendance M. Gayot a ignoré jusqu'au bout l'existence de ce groupe de *Theologen*, de *Mediziner* ou de *Juristen* en effervescence; mais la propagande exaltée de ces jeunes gens n'en eut pas moins les conséquences les plus graves pour l'avenir des relations morales et intellectuelles entre les deux nations. *Car c'est bel et bien le* Sturm und Drang *strasbourgeois, qui, en se communiquant peu à peu au reste de l'Allemagne, a soustrait définitivement la civilisation de ce pays, sinon à toute influence émanant de la nôtre, du moins aux directions générales qu'elle en avait reçues jusque-là,* pour la livrer à la domination du tempérament national, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, à la toute-puissante inspiration de l'individualisme sentimental teinté de religiosité protestante. La double tentative d'insurrection morale de Gœttingue et de Strasbourg n'est pas, d'ailleurs sans lien avec l'évolution politique de l'Allemagne, particulièrement de la Prusse. A l'origine de ces mouvements il y a l'impression profonde et durable produite au delà du Rhin par la victoire de Rossbach[1]. Ce succès militaire de Frédéric II, qui ne fit pas prendre le deuil chez nous, et qui compromettait, en somme, beaucoup moins la réputation des troupes françaises que celle de leurs alliés impériaux, fut accueilli là-bas avec des transports de joie qui resteraient une énigme si l'on ne tenait compte de toutes les rancunes accumulées par la prédominance séculaire de notre civilisation dans une bonne partie des âmes

1. Ce n'est pas la seule preuve qu'on possède du lien qui relie les succès politiques et militaires d'un peuple à son expansion intellectuelle et morale. Que l'on médite les dates suivantes : après 1814-1815, éveil du nationalisme flamingant; après 1830, retour offensif de la culture française en Belgique; en 1873, loi qui met le flamand sur le même pied que le français, complétée en 1878 et 1883.

allemandes, dont elle heurtait de front les aspirations les plus élémentaires et froissait terriblement l'orgueil. Rossbach c'était le commencement de cette revanche qu'on attendait depuis si longtemps, et dont le Grand Électeur, son fils puis son petit-fils avaient en vain poursuivi la réalisation. La hauteur de Louis XIV, le dédain offensant de la France officielle pour l'Allemagne étaient enfin vengés. On allait essayer de prouver maintenant aux Welsches qu'on était capable de les dépasser sur d'autres terrains encore que celui des armes. Gœthe atteste qu'on se mit presque tout de suite à les mépriser[1]. Une foule d'odes, d'épigrammes, de poèmes de toute nature célébrèrent ce triomphe inespéré, exaltèrent l'homme incomparable auquel on en était redevable et qui, lui, plus enfoncé que jamais dans son admiration pour la civilisation du pays qu'il venait de vaincre, ignora toujours l'étrange effet de ce qui n'était à ses yeux qu'un événement purement militaire[2]. Toute l'Allemagne protestante fut secouée; elle devint « frédéricienne » selon le mot de Gœthe. Il y eut des conversions soudaines à la muse guerrière. Le père Gleim, qui n'avait jusque-là rimé que d'inoffensifs madrigaux, entonna ses bouillants *Grenadierlieder*. Ramler, saisi par le démon de l'imprudence, donna de l'éperon à son froid Pégase. Une poétesse, Anna-Louise Karschin, se déguisa en amazone prussienne. Lessing entreprit sa violente campagne des *Literaturbriefe* et de la *Dramaturgie* contre notre théâtre classique et notre littérature en général. Dans sa *Minna de Barnhelm* il campa sur la scène un type grotesque de Français vantard et escroc, baragouinant l'allemand. Autant la considération qu'on avait témoignée précédemment à la France avait été humble, autant le ton qu'on adoptait maintenant était outrecuidant. Les expressions dont se servent Lessing, Herder, les « bardes » de Gœttingue, les jeunes émancipés de Strasbourg, dans leur polémique contre notre civilisation, dépassent toute mesure. C'est l'époque où Lessing ne sait plus prononcer le mot de Français sans l'accompagner d'une épithète comme « vaniteux », « léger », « superficiel », « présomptueux », « ignorant ». Et on en entend bien d'autres

1. *Dichtung und Wahrheit*, I. (I.), III.

2. « La victoire de Rossbach ne valait proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les Français (les troupes) et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. »

encore! Mais justement ces exagérations nous permettent de mesurer le discrédit dans lequel notre nation était tombée. C'est bien en ces années du *Sturm und Drang*, qui suivirent de près la date fatidique de Rossbach, que le règne absolu de l'idéal français en Allemagne a pris fin. Des coups qui lui ont été portés à ce moment-là notre prestige social, moral et intellectuel ne s'est jamais complètement relevé. Libre de s'abandonner dorénavant à son propre génie, l'Allemagne connut quelques années de véritable ivresse individualiste et sentimentale. Si l'on s'en tenait aux apparences, le changement pourrait sembler inquiétant. Le véritable Teuton émancipé du joug français, entre 1772 à 1785, s'offre trop souvent aux regards comme un personnage bruyant, encombrant, phraseur, qui se croit énergique parce qu'il agite éperdûment les bras et les jambes ou roule des yeux féroces; qui ne parle de rien moins que de révolutionner le monde, de fonder une république « au regard de laquelle Rome et Sparte seront des couvents de nonnes », et, en fin de compte, n'ébranle même pas le trône du dernier de ses principicules; qui ne mentionne la patrie allemande qu'avec une ferveur hargneuse; ne cesse de stigmatiser la « corruption » et l' « impuissance » des Français; s'attribue le monopole de la profondeur, du sentiment poétique, de la loyauté, de la vertu; annonce une ère de chefs-d'œuvre littéraires comme jamais l'humanité n'en a encore connus. C'est ainsi que se comportent tout d'abord les apôtres du *Deutschtum* à Gœttingue, à Strasbourg, à Francfort, à Stuttgart. Le type déconcertant du nouveau Germain de cette époque se symbolise dans le révolté déclamateur des *Brigands* de Schiller, l'égoïste et maladif héros du *Werther*, et tant d'autres personnages, franchement burlesques cette fois, des drames ou romans d'un Lenz, d'un Wagner, d'un Klinger, d'un Miller. Les principes sociaux les plus respectés et les plus respectables sont attaqués avec une véhémence inouïe. Le *Kraftmensch* d'alors — l'éternel « surhomme » de toutes les réactions nationales de l'esprit germanique —, n'existe que pour lui-même. La société est une monstrueuse institution qu'il brave ou ignore. Il revendique le droit à la « génialité » c'est-à-dire à la jouissance, à l'inaction, au dilettantisme. Les seuls commandements devant lesquels il consente à s'incliner sont ceux que lui dicte son propre cœur, qu'il « traite en enfant gâté » selon l'expression de Werther. Il se déclare l' « homme

de la nature » par opposition à « l'être de civilisation » qu'est le Français. Or, la « nature » a toujours raison contre la civilisation. La « nature » c'est l'instinct, la passion ; la civilisation ce sont les conventions et aussi les convenances. Donc, que chaque individu se donne à lui-même sa loi, et foin des préjugés ! Il s'agit de « vivre sa vie ». Se soumettre à une obligation extérieure est une honteuse diminution. Dans le *Faust* une jeune fille innocente est impitoyablement sacrifiée à l'appétit d'émotions du terrible compagnon de Méphisto. Le premier rôle de *Stella* rétablit pour son propre usage — au nom de ces grands principes — la polygamie. Quand la « passion » ou l' « instinct » parlent, et Dieu sait s'ils parlent souvent ! tout doit céder à leurs exigences. On prouve qu'on a de fortes passions et de vigoureux instincts, c'est-à-dire qu'on est un *teutscher Jüngling*, en bravant les règles les plus élémentaires de la décence, en poussant des cris rauques, en employant ces termes « virils » que prohibent les bonnes mœurs, en courant les champs comme un possédé, en embrassant ses amis avec des sanglots lorsque la lune se lève ou que le soleil se couche, en faisant étalage de forces naturelles impossibles à comprimer. Il n'est pas mauvais, même, d'avoir l'air d'un dément. Pour donner à Lerse une haute idée de sa personne, le jeune Gœthe, qui fut un instant le coryphée de la bande, un soir qu'il dort à ses côtés au cours d'une fugue à travers la « nature », se lève sur son séant et se met à délirer avec une telle frénésie que l'autre redoute, selon sa propre expression, de le voir « déménager ». A Elberfeld, où il est allé rendre visite à son ami Jung-Stilling, il danse autour de la table de l'auberge, avec des yeux égarés, et se fait prendre pour un insensé par les gens de l'endroit. En passant par Darmstadt avec deux coreligionnaires en *Sturm und Drang*, les frères Stolberg, il se baigne tout nu devant la population ébahie. C'est ainsi qu'on révèle sa *Genialität*. A ce jeu le pauvre Lenz, qui n'a pas les nerfs aussi solides que Gœthe, devient, lui, réellement fou. Herder a eu toute sa vie, la maladie de la persécution. Les femmes sont conviées à ces dangereuses outrances, les femmes dont la morale aristocratique, imposée par nos usages, avait fait les gardiennes de la mesure et du bon ton, et qu'elle avait voulu armer seulement de délicatesse, de tact, de grâce souriante. Tout ce qui peut sommeiller au fond du tempérament féminin de sentimentalité intempérante, voire de névrose, est

brusquement réveillé par les apôtres de l'émancipation nationale. Dans un cercle d'exaltées qui s'est constitué à Darmstadt et dont fait partie la fiancée de Herder, on joue à l'amitié amoureuse entre jeunes filles et jeunes hommes. Les adorés sont Leuchsenring, un mielleux littérateur pour journaux de modes [1], et notre Wolfgang, l' « envoyé du ciel ». Ces dames, qui se sont intitulées « les saintes », hantent un bois où il y a une « hutte de l'amitié » et où chacune possède un « rocher sacré », devant lequel on fait des sacrifices. L'une d'entre elles, qui répond au doux nom de Lila, a érigé son propre tombeau dans son jardin et nourrit un agneau qui mange et boit avec elle. Quand les « amis » arrivent, les cheveux au vent, l'air inspiré, en fredonnant un hymne à la « Nature » généralement dénué de sens — le *Wanderers Sturmlied* par exemple —, on fond en larmes et on s'étreint avec des soupirs. Puis, réunis, les « saintes » et leurs saints esquissent des rondes autour d'un étang et se livrent à toute espèce de rites symboliques de ce genre. A Magdebourg et à Zurich nous avons vu des scènes analogues se produire dans l'entourage du jeune Klopstock. Tout cela est encore assez inoffensif. Mais on ne lâche pas impunément la bride à cette sentimentalité féminine contre laquelle notre civilisation avait pris tant de précautions. Aux douces maniaques succéderont les bacchantes. Derrière tout « génie » de l'époque s'avance bientôt une horde farouche d'avides incomprises qui lui crient leur amour. Klopstock avait été formellement demandé en mariage par sa Meta. Bürger eut une aventure semblable qui, d'ailleurs, tourna fort mal pour lui [2]. Le jeune Gœthe dut se débattre contre une multitude d'adoratrices menaçantes. Schiller eut à tenir en respect Charlotte von Kalb. Le malheureux Jean-Paul fut assailli sans relâche par un troupeau de ménades dévoyées. Partout où il passait se rencontrait quelque Titanide prête à se jeter dans ses bras sous prétexte d'esthétisme. Comme au moyen âge, avant et après l'intervention de notre civilisation,

1. Gœthe s'est moqué de lui dans son *Pater Brey*, de même qu'il a fait de Herder le héros de son peu respectueux *Satyros*.

2. La trop fameuse Élise, qui devait le tromper cyniquement, lui écrit une ode qui se termine ainsi :

> O demande ma main, demande ma main !
> Mais que tu me prennes ou ne me prennes pas, mon chant
> Est et reste en tout temps :
> Je t'aime, je t'aime, toi.

la femme allemande revendique le droit de manifester en toute liberté ses sentiments à l'homme, droit que, dans la littérature au moins, elle ne s'est plus laissé ravir jusqu'à nos jours [1]. Tel est, au premier coup d'œil, l'aspect de cette révolution allemande qui porte dans l'histoire le nom de *Sturm und Drang*. C'est incontestablement, en principe, une rébellion de l'instinct individualiste germano-luthérien contre la discipline sociale que, depuis un siècle au moins, l'influence de notre civilisation lui faisait subir. Mais il y avait autre chose que des extravagances dans le programme, d'ailleurs aussi littéraire que possible [2], qu'on opposait en Allemagne sous le nom de « retour

1. Cette conception restera celle du Romantisme, du Réalisme poétique du XIXe siècle, et elle est encore celle du lyrisme contemporain (voyez nos constatations dans la *Revue germanique* de novembre-décembre 1910, p. 596 et suiv.). Elle est si profondément germanique que, même dans les pièces allemandes du XVIIIe siècle de facture française, elle s'introduit. Lorsque l'acteur Grossmann traduisit en 1772 la *Minna de Barnhelm* de Lessing en français, il supprima la déclaration d'amour que Franzisca adresse « pudiquement » à Werner, et rendit à chacun des deux amants son rôle naturel selon nos idées françaises. Il crut devoir expliquer à ses compatriotes la raison de ce changement, en disant que la dernière des blanchisseuses de Paris rougirait de se conduire comme la soubrette de Lessing, sur quoi il concluait avec plus de psychologie que d'élégance : « Chaque pays, chaque mode ! » (*sic*) Déjà avant le *Sturm und Drang* le poète Haller, un précurseur de la révolution morale allemande, fait exprimer en toute gravité à sa Doris, sa future femme, des sentiments si naïvement crus, que La Mettrie qui ne l'aimait pas, en tire un *Art de jouir* fort méchant. On voit où réside le malentendu entre les deux civilisations. Ce que la nôtre trouve choquant c'est la manifestation de l'instinct brut, tandis que la civilisation allemande n'admet pas, de son côté, qu'on plaisante avec ces choses même pour les voiler.

2. Pour montrer le caractère littéraire de toute cette émancipation morale, il ne suffirait pas de dire qu'elle est sortie en principe de quelques livres lus et relus avec passion : les œuvres de Shakespeare, d'Ossian, d'Homère et d'autres encore plus inattendues, dont nous aurons à nous occuper plus loin; il faudrait, une bonne fois, faire ce que les critiques allemands, dans leur dévotion un peu fétichiste pour leurs grands hommes, hésitent à entreprendre ou écartent même pieusement du geste, rechercher tout ce qu'il y a de réminiscences littéraires et d'attitudes apprises dans les épisodes les plus illustres de cette période de l'histoire morale de l'Allemagne. Prenons par exemple les fameuses amours de Gœthe avec Frédérique Brion. Il est déjà visible que le récit du poète dans *Dichtung und Wahrheit*, est un roman calqué en grande partie sur le *Vicar of Wakefield*, — le déguisement du début et maint épisode, les noms, les caractères en viennent — mais on peut aller plus loin encore et se demander si la *conduite réelle* de Gœthe en cette occasion ne lui a pas été suggérée véritablement par la lecture de cet ouvrage; et même, si ce n'est pas, en outre, un cas plus général de « litteraturite »; si, dans l'enthousiasme de notre étudiant pour Frédérique, enfant de la nature, type de l'innocence champêtre, etc. n'entrent pas un certain nombre de formules purement livresques, du genre de celles que Herder venait de lui révéler; s'il n'a pas aimé, en un mot, parce qu'il *voulait*, lui aussi, appliquer la doctrine du maître, revenir aux sentiments soi-disant « naturels »,

à la nature », à la conception française de la vie. C'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut pleinement apprécier les résultats de toute espèce qu'il a produits. Les attitudes chez nos voisins manquent souvent d'élégance, et la mesure n'est pas précisément leur fait. En réalité, ce que l'âme allemande réclamait et ce qu'elle a enlevé de haute lutte en cette circonstance, c'était la liberté d'épancher ceux de ses instincts par lesquels elle pouvait le plus nettement s'affirmer et contribuer le plus utilement à l'œuvre de civilisation générale.

vivre l'Évangile nouveau. En tout cas, aucune pièce de l'appareil tout conventionnel — lui aussi hélas — du retour à la nature selon la prédication herdérienne, n'y manque. N'oublions pas que Gœthe, à cette époque, était déjà littérateur jusqu'aux moelles. Nous avons malheureusement pris l'habitude en France, au contact de la critique allemande, de parler des écrivains germaniques avec une sorte de solennité religieuse qui les met hors de discussion, oubliant que partout les hommes et surtout les hommes de lettres se ressemblent, et que, depuis l'avènement de Rousseau, la sincérité n'est pas leur vertu prédominante. Toute la littérature moderne est pleine « d'attitudes ». Loin de nous la pensée de blasphémer, mais nous ne pouvons nous empêcher d'estimer que la franchise de Gœthe avec lui-même dans toute cette affaire, comme plus tard dans ses aventures avec Lotte Buff et Mme de Stein, nous paraît fort problématique. Qu'est-ce que cette passion, cette « grande passion », qui jamais ne fait un pas ou un geste sans souvenir d'un passage littéraire, qui a les yeux fixés sans cesse sur le *Vicaire de Wackefield*, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Odyssée* ou les poésies d'Ossian, qui évoque pour chacun de ses mouvements un précédent illustre, qui n'aperçoit les objets qui la ravissent qu'à travers des figures poétiques connues? Est-ce que, chaque fois, on ne se serait pas « monté la tête » consciemment? Est-ce qu'on n'aurait pas, par hasard, *créé* les événements eux-mêmes sous l'empire d'une hantise littéraire, est-ce qu'on ne se serait pas observé avec complaisance dans l'accomplissement de ces rites de l'amour et du désespoir en s'arrangeant pour leur donner le maximum d'expression littéraire? Le héros du *Werther* s'est tué et il ne pouvait que se tuer dans l'état moral où il se trouvait. Mais Werther-Gœthe, quelques jours après avoir quitté sa Lotte, s'éprenait des yeux noirs de Maximiliane Laroche. Le roman de Gœthe avec Lotte, non seulement le roman écrit, mais le roman *vécu*, n'est qu'une suggestion de cette *Nouvelle Héloïse* dont le jeune homme était plein à son arrivée à Wetzlar. Il est à craindre, de même, que l'attitude du « renoncement douloureux » dans la liaison avec Mme de Stein, ne soit là aussi, que pour répondre à des modèles déjà existants. Même dans le détail de l'existence du jeune Gœthe des traits inquiètent. A partir de 1771 il est « l'homme qui adore les enfants » (voir son récit de l'épisode de Sesenheim, son *Werther*, etc.). Or, « l'homme qui adore les enfants », leur conte des histoires, leur apporte des jouets, est un des principaux personnages encore du *Vicar of Wakefield*, Mr. Burchell pour le nommer. Ce Mr. Burchell semble avoir hanté l'imagination de Gœthe, au moins autant que Saint-Preux. Il y aurait un bel article de psychologie morbide — quelque peu sacrilège, évidemment — à écrire sur la part d'influence qui revient à ce livre et à d'autres dans les faits et gestes du poète allemand entre 1771 et 1776. Ce serait un paragraphe inédit et nouveau ajouté au chapitre de la plasticité du génie germanique, cette *Nachahmungsschucht* dans laquelle Lessing et Herder voyaient la marque distinctive du tempérament allemand, et qui ressortira si nettement de toute notre étude.

C'est grâce au *Sturm und Drang* que l'Allemagne a donné sa note originale et précieuse dans le concert des nations. L'individualisme sentimental qu'elle a tenté de faire prévaloir, à ce moment-là, sur notre sociabilité intransigeante renfermait des germes féconds de progrès, qui portèrent leurs fruits dès que les exagérations du début se furent calmées. Bon nombre de vertus solides, dont le tempérament de la race et l'éducation protestante favorisaient le développement : l'amour du foyer, le sentiment religieux, la bonhomie familière, le goût de la vie simple, la recherche des émotions sincères, la conception grave et sérieuse de l'amour, obtinrent dès lors l'autorisation de se montrer, sans courir le risque d'être taxées de ridicule, comme au temps où régnaient les idées françaises aristocratiques, et ce fut-là, pour la bourgeoisie allemande, un gain inappréciable. A côté du *Werther*, du *Götz*, du *Titan*, il faut citer comme documents littéraires sur l'état des âmes allemandes libérées par le *Sturm und Drang* : la *Louise* de Voss et l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe, qui sont des œuvres saines et nobles, dignes à tous égards de notre admiration.

Mais, quelles que fussent ces manifestations, c'était bien cet appétit d'individualisme, révélé à l'Allemagne par le *Sturm und Drang* qui allait rester le caractère le plus frappant de son évolution ultérieure, si on la compare à celle de notre pays. Un instant arrêté dans ses progrès par le retour des Weimariens, notamment de Gœthe et de Schiller, à un idéal de vie tout aristocratique et tout français — qui s'enrichit d'ailleurs de ses conquêtes — il se déchaîna de nouveau, avec plus de fureur encore que la première fois, au début du XIXe siècle, sous le couvert du Romantisme. Des fils cachés relient d'ailleurs, à travers le règne des « classiques », l'individualisme romantique à l'individualisme du *Sturm und Drang*. Toute une partie de l'opinion allemande, en effet, était restée sourde aux appels éloquents des sages de Weimar et avait continué de cultiver avec ferveur la sentimentalité sous toutes ses formes, encouragée par des écrivains comme Kotzebue, Iffland, Jean-Paul et Herder lui-même, qui ne s'amenda jamais qu'à moitié, pas plus que Klopstock. Le Romantisme fut donc à la fois une prolongation et un renouvellement. Avec plus de fracas encore que précédemment si possible, il affirma les droits de l'individu. Sa doctrine morale, si l'on peut employer ce terme, est tout simplement l'anarchie pure. Telle est, du

moins, l'enseignement qui ressort de la *Lucinde* de Frédéric Schlegel et de l'existence de la plupart des Romantiques. Mais la doctrine morale des Romantiques paraît avoir été moins sincère et plus pénétrée encore de littérature que celle du *Sturm und Drang*. La part de « cabotinage » qu'il y a dans la vie et les gestes de ses principaux apôtres est considérable. Le besoin d' « épater le bourgeois » y domine toute autre considération. Il ne faut rien faire comme tout le monde. A cette condition seulement on sera « quelqu'un ». La réalité devient un roman fantasque et désordonné. La jeune Bettina Brentano veut aller rejoindre Gœthe sous des vêtements de garçon, tandis que la vieille Frau Rat, qui a pourtant assisté aux folies de la jeunesse d'antan, hoche la tête. La femme d'Auguste-Guillaume Schlegel l'abandonne pour le philosophe Schelling. Dorothée Veit se fait enlever par Frédéric Schlegel. Thérèse Heyne quitte son premier mari, Forster, pour suivre un ami de celui-ci, Huber. Benjamin Constant a satisfait successivement les ardeurs de cinq à six de ces prêtresses du nouveau culte individualiste, la baronne de Cramm, Charlotte de Hardenberg, Mme Charrière, Mme de Staël — qu'il faut rendre à son véritable milieu — et quelques autres. Bien entendu, toutes ces incomprises invoquent derechef la même métaphysique sentimentale que leurs aînées du *Sturm und Drang* pour justifier ce que nos aïeules appelaient plus simplement des « égarements ». Mais, du côté des hommes, on n'agit pas autrement. Kleist, l'auteur dramatique, voudrait décider sa fiancée à s'installer avec lui dans une solitude de la Suisse, et, sur son refus, il l'abandonne. Clemens Brentano, le frère de Bettina, court les grands chemins, sa guitare à la main, comme les ménestrels du moyen âge. On séduit la femme de son meilleur ami à seule fin de lui faire connaître le « grand amour », quitte à la planter là au bout de quelques jours pour recommencer le même apostolat auprès d'une autre. On ricane alors des mines effarées des « philistins ». L'approbation d'une douzaine d'émancipées, qui tiennent salon à Berlin, est la consécration du génie, la seule qui compte. Aussi quels effondrements brusques au milieu de ces carrières extravagantes! Kleist se tire un coup de pistolet dans la tête au bord du lac de Wannsee, près de Berlin, après avoir tué son « amie », Henriette Vogel, qui lui avait demandé ce service. Brentano va s'enterrer tout jeune encore dans un couvent, où il passe quatorze ans à décrire les stigmates de voyants et voyantes

illustres. Zacharias Werner, après trois mariages et trois divorces, dans un accès de mysticisme, se fait prêtre. Lenau devient fou. D'autres, comme Grabbe, l'ont peut-être toujours été. Cependant l'action du Romantisme sur le développement moral de l'Allemagne a été des plus profondes. Le *Sturm und Drang* représentait, nous le savons, une révolte de l'instinct individualiste luthérien, strictement limitée aux milieux protestants. Dans l'agitation romantique, l'Allemagne du nord et l'Allemagne du sud se sont mêlées. Pour la première fois l'individualisme sentimental fait, à ce moment-là, des conquêtes dans les âmes régies par la discipline catholique, et entame les régions germano-romanes. Cologne, Munich et Vienne, qui n'avaient pas eu leurs *Stürmer und Dränger*, possèdent maintenant leurs Romantiques. Bien plus, l'esprit catholique imprime parfois sa marque à l'exaltation nouvelle. Nous avons montré déjà un certain nombre de promoteurs de ce mouvement se réfugiant dans la dévotion catholique; la liste pourrait en être allongée. D'une façon générale, contrairement au *Sturm und Drang*, qui était strictement protestant et même hostile au catholicisme, le Romantisme montra une sympathie bruyante, purement esthétique d'ailleurs, pour cette religion qui avait été celle du moyen âge, son époque de prédilection, et qui fournissait à sa pensée irrésolue, à sa volonté malade, l'appui ferme de son dogmatisme inébranlé. Par là le germanisme étendait son empire dans l'espace et résolvait le problème ardu de faire communier les deux Allemagnes, que tout avait séparé jusque-là, dans un même idéal. Il étendit aussi son empire dans le temps, en rattachant par ses complaisances pour le catholicisme, la nouvelle civilisation allemande, issue de la Réforme, par-dessus les siècles de la domination morale de l'étranger, à ce moyen âge que l'on croyait alors tout entier imprégné de génie germanique. Cette double expansion est certainement en rapport étroit avec la mainmise progressive de la Prusse sur l'ensemble des pays allemands au XIXe siècle. Car il ne faudrait pas se laisser tromper par les apparences. En dépit de toutes ses concessions à l'esprit catholique, le Romantisme allemand restait, en son essence, un mouvement protestant, individualiste, une simple aggravation du *Sturm und Drang*. Par ses tendances profondes il s'opposait aussi complètement que possible à la pensée et à la morale catholiques. Ses origines protestantes apparaissent très nettement dans sa localisation

du début et la personnalité de ses premiers chefs. C'est à Berlin qu'il a pris naissance et ce sont des hommes comme Tieck, les frères Schlegel, Novalis qui l'ont déchaîné, des Allemands du nord imprégnés de culture luthérienne. Mais, en se dirigeant vers l'ouest et le sud, où il se heurtait au monde catholique, il a su accueillir en lui certains éléments superficiels empruntés à ce nouveau milieu, qui lui ont permis de le gagner à ses vues. Groupée pour la première fois derrière la Prusse, énergique représentante des intérêts nationaux, contre la France, en 1813-1814, l'Allemagne s'est peu à peu laissée convertir à la conception protestante de la morale et de la vie qui était celle de sa future dominatrice politique. Ce fut la France qui fit les frais de la réconciliation dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel. L'Allemagne de l'ouest et du sud n'avait pas été jusqu'alors plus antifrançaise dans sa pensée que dans ses actes. Au contraire l'Allemagne du nord l'avait toujours été dans ce double domaine. Elle inocula, en cette occasion, sa gallophobie aux régions qui en étaient encore indemnes. Car le Romantisme fut au moins aussi nationaliste et antifrançais que le *Sturm und Drang*. Le nom de son principal initiateur, Auguste-Guillaume Schlegel, est significatif à cet égard. C'est dans son sein que se sont recrutés la plupart des *Freiheitssänger* et des pamphlétaires de 1813-1814. Mais, maintenant, c'était toute l'Allemagne, et non plus seulement l'Allemagne luthérienne, qui faisait front moralement contre la civilisation française. Le Romantisme a consolidé et étendu les résultats du *Sturm und Drang*. Il marque un nouveau recul, plus décisif encore, de notre influence au delà du Rhin. On peut même dire qu'il a définitivement gagné la bataille. Depuis l'époque des Schlegel et des Kleist, l'idéal national n'a cessé, en Allemagne, de repousser devant lui les mœurs françaises. L'Allemagne s'est véritablement germanisée à ce moment-là. Le livre de Mme de Staël qui parut en 1813, l'année même où les troupes des alliés entrèrent à Paris, est un symbole éclatant de cette victoire morale de l'Allemagne sur l'influence française, qui a accompagné sa victoire militaire sur nos armées. Gœthe, qui le trouvait en somme fantaisiste, ne pouvait s'empêcher d'y voir la reconnaissance éclatante des progrès réalisés par son pays. Cet ouvrage est une date importante dans l'histoire de nos rapports avec l'Allemagne. Il fut, pour nos voisins, comme la sanction patente de leur long effort

d'émancipation, et il répandit en France cet esprit d'admiration un peu béat, dénué de critique, pour les choses d'outre-Rhin, de timidité inquiète dans l'appréciation des mœurs et des traditions nationales, qui est le signe indiscutable d'une période de renonciation et de retraite. Convaincus par les dires de leurs écrivains et le témoignage solemnel du peuple auquel ils avaient autrefois obéi en tout, qu'ils détenaient la plus remarquable des civilisations européennes, les Allemands, à partir de ce moment, n'ont cessé de se replier sur eux-mêmes, de s'enfoncer, pour ainsi dire, dans leur propre individualité, avec le sentiment qu'ils ne pouvaient rien faire de mieux. Dès le début du XIXe siècle on a vu les descendants des Réfugiés de 1785, qui, jusqu'alors, s'étaient fait un honneur de conserver intactes leur langue et leurs mœurs, adopter l'allemand et se « germaniser » consciemment, parfois même traduire leurs noms. Des Français comme Charles de Villiers, Adalbert de Chamisso, après avoir séjourné en Allemagne, ont opté délibérément pour la culture de nos voisins. Que veut-on de plus éloquent que des faits de de genre? Pendant tout le XIXe siècle, tandis que l'Allemagne, à son tour, porte sur notre caractère et nos mœurs les jugements les plus dédaigneux, nos littérateurs et nos publicistes s'extasient à l'envi sur sa « pureté », sa « loyauté », sa candeur », et un Michelet trouvera même les paysages d'outre-Rhin « vertueux ». Les derniers retranchements de la culture française en Allemagne, les cours et les salons aristocratiques, ont été pris d'assaut par le germanisme dans le cours de cette même période. La guerre de 1870 a naturellement porté un coup mortel à tout ce qui pouvait y subsister de notre prestige. L'Allemagne, depuis quatre générations au moins, a donc une tradition morale et sociale qui lui est propre et qui exprime son véritable idéal. Ce sont ses qualités originales qu'elle développe. La plupart des caractères de la vie allemande qui frappent aujourd'hui notre attention ont été acquis par elle depuis le *Sturm und Drang*, et surtout depuis le Romantisme. Tous ils attestent un éloignement de plus en plus marqué de la vieille conception française de la sociabilité. Tous ils dénotent une tendance de plus en plus prononcée vers l'individualisme. Sans doute, en Allemagne comme ailleurs, le ton général des relations mondaines est resté essentiellement tel que l'avait fixé l'ancienne France, mais, derrière ce paravent extérieur, la vie germanique n'a cessé de s'orienter

vers une indépendance morale de plus en plus complète des individus. Défendre son « moi » contre les conventions sociales : telle est la suprême préoccupation de l'être humain dans l'Allemagne allemande du XIXe siècle. Il n'y a pas d'œuvre tant soit peu importante dans sa littérature moderne (si l'on en excepte peut-être certaines créations de l'école autrichienne) qui ne traite ce thème. Du *Werther* et du *Götz* aux drames de Hauptmann, tous les héros du roman et du théâtre allemand sont des « surhommes » en guerre avec les choses et les gens qui les « limitent ». L'incompris et l'incomprise sont les types par excellence de la poésie de nos voisins. Et, alors que chez nous ces types littéraires n'apparaissent guère que dans des produits de décadence et sont plus souvent caricaturés qu'admirés, — ce qui montre bien à quel point la sociabilité française résiste encore, même aux époques d'affaiblissement du tempérament national, à l'individualisme moral — là-bas ils ont toujours été et sont encore étudiés avec une sympathie profonde, vénérés sans réserve. De même, ce qui surprend le plus l'observateur français dans la vie des classes moyennes ou supérieures en Allemagne, aujourd'hui comme au temps de Mme de Staël, c'est, à côté d'une docilité civique extrême, une singulière indépendance morale et intellectuelle des individus, qui les soustrait, par exemple, à l'influence, irrésistible en France, de la « mode » dans ses acceptions les plus diverses, mais les conduit aussi, une foule de cas, à un étalage indiscret de leur personnalité, qui indique bien chez eux un certain manque de tact mondain, et, dans la société dont ils font partie, l'absence de ce terrible pouvoir coercitif des écarts de l'égoïsme qu'est le ridicule. De là, dans la personne humaine, une vie sentimentale et morale souvent plus riche en Allemagne que dans notre pays, mais, par contre, une propension à la pose et aux attitudes forcées, une recherche fréquente de l'originalité à tout prix par les moyens les plus extérieurs. Il y aurait, à cet égard, puisqu'on ne saurait faire état ici des observations personnelles, une ample moisson à recueillir dans la littérature. Les cas historiques cités plus haut précisent cependant suffisamment notre pensée. Et, comme de juste, c'est en pays protestant que les bons et les mauvais côtés de cet individualisme intégral apparaissent surtout, bien que l'Allemagne entière y tende plus ou moins. On notera pourtant que le féminisme, sous sa forme intellectuelle et morale, nous allions dire métaphysique, est

un phénomène strictement protestant. Mais, bien avant le féminisme, la femme avait revendiqué en Allemagne, comme Angleterre et en Amérique, une indépendance dans l'affirmation de son « moi », qui, si on la compare au rôle social qu'elle s'était attribué chez nous aux grandes époques de notre civilisation, donnera exactement la mesure de la distance qui sépare l'idéal germanique de l'idéal français.

IX

C'est probablement par son évolution politique et morale que l'Allemagne moderne s'est le plus complètement émancipée du joug français. Mais ce changement d'idéal a laissé des traces profondes dans sa littérature, bien qu'il n'ait pas réussi, comme nous le verrons, à la soustraire entièrement à l'influence de la nôtre. En règle générale, on peut constater que, plus on s'éloigne de la vie intérieure pour se rapprocher de ses manifestations extérieures, moins l'effort de la civilisation allemande vers l'indépendance semble avoir été couronné de succès. Bien que très énergique aussi, l'insurrection littéraire de l'Allemagne contre la tutelle française n'a pas abouti à une libération définitive, et, dans le domaine esthétique, les résultats seront plus médiocres encore. Néanmoins la conscience des besoins nationaux a été, ici encore, très nette. Les premières velléités d'opposition littéraire remontent au second tiers du XVIIIe siècle. Comme la résistance aux mœurs françaises, elles ont une origine protestante indiscutable. C'est du centre et du nord de l'Allemagne et de la Suisse orientale, de Hambourg, de Halle, de Zürich, les trois citadelles de l'esprit réformé, qu'elles partent, et l'allié fidèle qui les soutient est derechef l'Angleterre. C'est, en effet, la poésie britannique, non celle du début du XVIIIe siècle, toute française d'inspiration et de technique, mais celle du XVIIe siècle, où souffle l'âpre génie de la révolution religieuse, qui a révélé aux Allemands des classes moyennes leur véritable idéal littéraire. On n'a pas, cependant, atteint tout d'un coup la période la plus originale de cette poésie anglaise. Brockes, Hagedorn, Haller, s'adressent d'abord aux écrivains de l'école française, tels que Pope, Addison, Prior, Gay, etc., qui, pourtant, diffèrent déjà de nos compatriotes, leurs modèles, par un goût plus prononcé pour la dissertation

morale. Les revues anglaises du début du XVIIIe siècle : le *Spectator*, le *Guardian*, le *Tatler*, répandent encore davantage cette tendance. Après s'être insinué en Allemagne sous le haut patronage de l'esprit français, l'esprit anglais devient peu à peu là-bas son plus dangereux compétiteur. Les affinités entre le tempérament britannique et le tempérament allemand se montrent plus impérieuses qu'entre le tempérament allemand et le tempérament welsche. Nos voisins, qui souffrent obscurément de la contradiction qui existe entre leurs instincts réels et les façons de s'exprimer que leur impose l'influence française, voient dans une orientation consciente vers les méthodes anglaises un moyen de se libérer. Peu habitués à s'affranchir par eux-mêmes, réduits à imiter toujours quelqu'un, ils se disent qu'il vaudrait mieux pour eux suivre leurs cousins d'Angleterre que ces Français dont tout les sépare. Dans la littérature anglaise un poème, nous l'avons vu, les attire surtout. C'est le *Paradis perdu* de Milton, qu'Addison a remis à la mode. Quelle lecture réconfortante que celle de ces vers sacrés, vibrants de foi et d'émotion religieuse, pour ces luthériens, habitués à méditer sur leur Bible, à s'exalter au chant des psaumes, et qu'on voudrait rassasier avec les mondains et subtils problèmes de la tragédie aristocratique française, ou dresser à écrire des madrigaux à Phillis ! Même dans leurs parties sérieuses notre littérature du XVIIe siècle, foncièrement catholique, notre littérature du XVIIIe siècle, hardiment ou hypocritement sceptique, ne les satisfont pas. Bossuet, Fénelon et Bourdaloue leur agréent aussi peu que Fontenelle ou Voltaire. Dans Milton, par contre, ils trouvent non seulement les émotions littéraires dont ils sont assoiffés, mais encore des moyens directs de combattre la domination souveraine du goût français. Milton a contribué doublement à la libération de la littérature allemande, d'une part en fournissant à Klopstock l'idée et le sujet de sa *Messiade*, d'autre part en révélant aux Suisses les principes de leur poétique, ces principes qu'ils opposeront opiniâtrement à ceux que Gottsched, appuyé sur Boileau, essaie de faire prévaloir à Leipzig. Nous avons déjà signalé l'immense succès qu'obtint la *Messiade* dans les milieux bourgeois de l'Allemagne luthérienne, où le piétisme avait poussé de si profondes racines. Ce fut le manifeste de l'opposition antifrançaise et spécialement de l'opposition antivoltairienne. Les femmes la faisaient circuler sous le manteau et

l'introduisaient dans la *Kinderstube* ou elle allait travailler à dresser contre les pères « frédériciens » une génération imprégnée de religiosité et de sentimentalisme. Le jeune Gœthe et sa sœur Cornélie lisent avec passion, cachés derrière le poële, la *Messiade* que leur a prêtée leur mère. Ils en savent des passages entiers et les récitent avec emphase, en se partageant les rôles. Leurs véhémentes tirades, un soir, troublent le « friseur » de leur père, au point de lui faire répandre malencontreusement son eau de savon dans le cou du digne Herr Rat. *La Messiade* sera le livre de chevet des jeunes « bardes » de Gœttingue. De la virile et pieuse épopée de l'Anglais, l'auteur allemand a fait une touchante, gémissante et sentimentale rhapsodie, où s'exprime admirablement le tempérament piétiste. En outre, c'est en défendant leur cher Milton contre les attaques des critiques francisés de Leipzig, et en s'efforçant d'ériger ses pratiques en règles inviolables, que Bodmer et Breitinger de Zurich ont été amenés à se séparer de Gottsched, avec lequel ils avaient marché d'accord jusque-là, à élaborer une poétique différente de la sienne, à grouper autour d'eux tous les adversaires du « dictateur ». De Halle, le centre piétiste, on les seconde énergiquement. Pyra, par exemple, a presque autant fait qu'eux pour ruiner le prestige de Gottsched. Jusque dans l'entourage du « philosophe de Sans-Souci » ils trouvent des complices pour leur venir en aide matériellement et moralement. L'Allemagne luthérienne ne s'est pas un seul instant méprise sur ses véritables intérêts. Attaqué dans sa résidence même de Leipzig par les sectateurs des Suisses, Gottsched succombe. Une école nouvelle se forme, recrutée surtout parmi ses anciens disciples, maintenant alliés à Bodmer et à Klopstock. Ce sont les *Bremer Beiträger*, ainsi nommés à cause du titre de la revue qu'ils éditent. Ils sont délibérément hostiles à l'influence littéraire de la France et partisans des Anglais. C'est à ce groupe qu'il convient de rattacher le pieux Gellert, le directeur de conscience de l'Allemagne protestante au XVIII[e] siècle, le père de la sensiblerie larmoyante à tendances piétistes. Après... les auteurs français ce sont, en effet, les auteurs uaglais qu'il imite le plus. Par les jugements pleins de désinvolture qu'il porte sur les premiers, dans sa fameuse conversation avec Frédéric II, — il met tout simplement Cramer, un obscur continuateur de l'*Histoire universelle* de Bossuet, au-dessus de son modèle, et s'égale lui-même à La Fontaine — on

peut mesurer à quel point le respect pour notre littérature a diminué dans ces milieux. C'est cet air là qu'a respiré Lessing. Tout d'abord entièrement dévoué aux idées de Gottsched et hostile à Klopstock, le bouillant critique se lance, comme nous l'avons vu, au lendemain de Rossbach, dans une polémique impitoyable contre le théâtre français. La scène est, en effet, la dernière et la plus redoutable des forteresses à emporter. Délogée déjà de ses ouvrages avancés, l'influence littéraire de la France reste encore toute-puissante dans l'art dramatique. Il était réservé à Lessing de forcer ce suprême retranchement, de déconsidérer définitivement aux yeux du public bourgeois de l'Allemagne du nord et du centre, les noms jusque-là si vénérés de Corneille, de Voltaire, et, indirectement, de Racine et de Molière. De nouveau le cheval de bataille que le nationalisme allemand enfourche pour partir en guerre est anglais. Cette fois le noble coursier s'appelle Shakespeare. « Quelle folie, déclare Lessing, d'aller chercher des modèles dramatiques chez les Français, ces plats imitateurs des Anciens, quand nous avions Shakespeare![1] Si Gottsched avait eu seulement une étincelle de bon sens, c'est à Shakespeare qu'il nous aurait adressés, non à Corneille. » Voilà la thèse. Pour l'établir Lessing, dans ses *Literaturbriefe* et sa *Dramaturgie* entreprend de démontrer — car il considère lui aussi les Anciens comme des maîtres infaillibles — d'une part, que nos « classiques » n'ont rien compris au système dramatique préconisé par Aristote et appliqué par les auteurs grecs, bien qu'ils aient prétendu s'y conformer; d'autre part, que Shakespeare, qui ignorait la définition de la tragédie donnée par le Stagyrite et ne se souciait guère de Sophocle, est le véritable disciple moderne des Grecs. Grâce à cette argumentation hardie, les Allemands, rassurés sur la légitimité de leur révolte, abandonnent délibérément les Français pour les Anglais, persuadés qu'ils se donneront ainsi un « théâtre national » digne de celui des Anciens. Il y aurait beaucoup à dire — ou plutôt peu à dire — sur la valeur de la polémique du grand critique, mais quelque sosphistiques que nous paraissent aujourd'hui la plupart de ses arguments[2], la cause pour

1. Lessing ignorait que, dès la fin du XIVe siècle, le drame anglais avait été connu et imité par les Allemands qui n'en avaient tiré que des pièces informes. Ce fut la « cure » française qui leur révéla le théâtre littéraire et leur permit, cette fois, de mieux comprendre Shakespeare.

2. Racine et Molière sont laissés presque entièrement de côté dans une discussion qui conclura au rejet du système dramatique français dans son

laquelle il combattait fut gagnée dans son ensemble, pour cette bonne raison que Lessing apportait à ses compatriotes la doctrine dont ils avaient besoin pour se libérer d'une sujétion littéraire longtemps justifiée, désormais funeste. Du coup, Shakespeare devint le roi ou même le tyran de la scène germanique, et le libérateur lui-même, qui n'avait point prévu les dangers de son initiative, et qui, d'ailleurs, s'était calmé en vieillissant, dut assister, déconcerté, à une frénésie de shakespearomanie rien moins que rassurante pour l'avenir du théâtre national. Car, ce qu'on prit tout d'abord au « grand Anglais », ce ne fut pas sa psychologie profonde, la vie ardente de ses per-

ensemble. De Corneille Lessing n'examine ni le *Cid*, ni *Cinna*, ni les *Horaces*, pour s'acharner uniquement sur *Polyeucte*, qu'il condamne pour des raisons *a priori*, et sur *Rodogune*, qu'il présente comme une œuvre capitale de Corneille, sous prétexte que le poète avait une prédilection particulière à son endroit, et exécute ensuite d'autant plus facilement qu'il l'a choisie à dessein pour les nombreuses exagérations qu'elle contient. Quant à la conception dramatique des Français en elle-même, elle est considérée comme ayant reçu son expression la plus parfaite dans les discours où Corneille s'efforce de montrer la conformité de sa méthode avec les règles posées par Aristote, sur quoi, Lessing, après avoir interprété de travers la fameuse définition de la tragédie donnée par le philosophe grec, montre que Corneille l'a mal appliquée! A aucun moment la tragédie française n'est traitée comme un produit nouveau, indépendant, correspondant à l'idéal d'une civilisation fort éloignée de la civilisation grecque, ce qui était et reste le seul moyen de la bien apprécier, lorsqu'on veut faire à tout prix abstraction de sa valeur intemporelle. De même Auguste-Guillaume Schlegel, qui explique historiquement la tragédie grecque, le drame espagnol et anglais, refuse de se placer à ce point de vue quand il s'agit de juger la tragédie française. Il n'y a pas à mâcher les mots, Lessing a fait uniquement œuvre de polémiste dans sa *Dramaturgie*, et il a pris soin d'ailleurs de l'avouer lui-même. Quelques critiques de détail mises à part, ce livre fameux n'a plus, lui-même, à moins qu'on ne veuille y voir un modèle d'ironie agressive, qu'un intérêt historique. Les procédés de discussion de Lessing sont partout les mêmes. Quand il veut exécuter La Fontaine, — car son *Traité de la fable* n'a pas d'autre raison d'être — il commence par chercher une définition *a priori* du genre. Cette définition il la tire des apologues dits d'Esope qu'il considère comme des chefs d'œuvre inimitables, et qui, en réalité, sont de mauvais produits de la décadence grecque, des anecdotes de provenances diverses destinées à servir d'arguments aux rhéteurs du temps. Naturellement Lessing aboutit ainsi à une définition de la fable qui en fait une sorte de figure de rhétorique, brève et utilitaire. Il parcourt alors la *préface* des *Fables* de La Fontaine, comme auparavant les discours de Corneille, y trouve un aveu modeste du poète français, qui déclare avoir désespéré d'atteindre à la simplicité rapide des Anciens, et avoir essayé de dédommager le lecteur en égayant ses sujets, grâce auquel il exécute l'inimitable conteur, sans avoir même étudié une seule de ses œuvres. Il faut ajouter que Lessing, outre qu'il poursuivait un but intéressé, manquait à un très haut degré de sens poétique. La critique allemande sérieuse avoue aujourd'hui ces faiblesses du grand écrivain. Voyez le *Lessing* d'Erich Schmidt. Berlin, 1884-1899.

sonnages, sa science des effets scéniques, mais l'incohérence, le mauvais goût, l'agitation, la brutalité, le désordre, les gros moyens mélodramatiques qui se trouvent aussi dans son œuvre. Lessing avait accusé les Français de n'avoir imité les Anciens que par le dehors, sans les comprendre. Or, voici que ses compatriotes, maintenant, en dépit de tous les conseils qu'il leur avait prodigués, tombaient réellement dans un défaut du même genre. Complètement fanatisés par un Shakespeare de circonstance, aperçu à travers leur tapageuse théorie du « retour à la nature », les Lenz, les Klinger, les Wagner, les Leisewitz, et le jeune Gœthe lui-même [1], rédigeaient des pièces féroces et abracadabrantes, parfaitement injouables, pleines de *Kraftausdrücke*, de sang, de meurtres, d'incestes horribles, d'épisodes réalistes [2] où ils rivalisaient littéralement d'incohérence et jouaient à qui ébranlerait le plus fort les nerfs du spectateur [3]. C'était là ce qu'on appelait imiter Shakespeare. Lessing et Herder ne furent pas moins scandalisés que Frédéric II. « Shakespeare vous a complètement perdu », disait Herder à Gœthe en recevant la première version de ce *Götz de Berlichingen*, qui, même après avoir été retouché, comptait encore soixante-deux personnages actifs et eût demandé, si on avait voulu le représenter, quelque chose comme cinquante changements de décor [4]. Quant à Lessing, sa fureur était telle qu'il voulait lancer contre la pièce de Gœthe une de ces redoutables « recensions » où il excellait et qui ne se distinguaient pas d'ordinaire par l'indulgence. Les circonstances l'en ayant empêché, il exhala tout de même sa mauvaise humeur dans une épigramme fort dure. Mais tout cela n'eut pas grand effet. La révolution littéraire n'obéissait plus à ceux qui l'avaient déchaînée. Liberté, nature, lyrisme : telle était la devise de ses partisans. Que venait-on leur parler d'unités, de règles, de conventions! Chacun avait le droit non seulement d'écrire tout ce qui lui passait par la tête, en intitulant cela « drame »

1. Voyez son discours de 1771 pour le *Shakespeares Tag*.

2. Dans le *Götz* un soldat impérial déclare qu'il a la colique et cherche un endroit écarté « *seine Notdurft zu verrichten* ».

3. Mêmes tendances dans le lyrisme. Le premier *lied* de Maler Müller s'appelle : *Chant d'un aigle de Wodan ivre de sang*.

4. Dix-neuf pour le troisième acte seul, autant donc que le *Roi Lear* de Shakespeare, tout entier, en suppose. Dans cet acte et le second le tableau change à chaque scène, c'est-à-dire toutes les dix lignes. Même lorsque le héros est assiégé dans son château et ne peut plus en sortir l'auteur nous promène d'une pièce à l'autre sans interruption.

ou « roman », mais encore de se faire sa langue. Dans l'art on revendiquait la même indépendance que dans la vie. Et de ces excès qui donc était responsable sinon Lessing et Herder? Hâtons-nous de dire que le *Sturm und Drang* poétique ne se caractérisa pas dans tous les genres par le même anarchisme brouillon. Là où véritablement les règles et les conventions tenaient une place secondaire, et où la sincérité de l'inspiration importait avant tout, dans le lyrisme par exemple, il inaugura une période nouvelle et féconde. Son principal mérite fut de remettre en faveur la poésie dite populaire, les « chansons » qui volaient de bouche en bouche chez les divers peuples, et de voir dans ces humbles et naïfs produits des modèles inimitables de fraîche émotion. Les *Stimmen der Völker* de Herder, sorte de recueil qui comprenait des *lieder* empruntés aux pays les plus variés, ont véritablement montré au lyrisme allemand la voie dans laquelle il devait rencontrer ses succès les plus légitimes. Le sentiment de la nature, l'expression simple et grave de l'amour sont venus en grande partie à la poésie allemande de cette source. Là encore le *Sturm und Drang* suivait l'exemple des Anglais. Les *Stimmen der Völker* sont une imitation des *Reliques of ancient poetry* de l'évêque Percy. De même il est incontestable que les œuvres des Anciens, notamment l'Iliade et l'Odyssée, ainsi que la Bible, que l'on regardait désormais, avec quelque exagération, comme des monuments de la poésie primitive, de la vraie poésie, vierge des artifices compliqués en usage dans les civilisations avancées, ont, sous ce nouvel aspect, exercé une action des plus salutaires, dont on retrouve les effets dans nombre de créations postérieures de l'époque « classique ». Mais, dans les « grands genres », qu'on prétendait renouveler de fond en comble, notamment dans le genre dramatique, où, poussée par un faux amour-propre, l'Allemagne voulait à tout prix se faire un nom, les résultats directs du *Sturm und Drang* furent moins heureux. Les auteurs qui ne surent pas s'affranchir à temps de ses suggestions frénétiques en arrivèrent bien vite au galimatias double et triple. Le roman perdit lui aussi plus qu'il ne gagna au bouleversement des anciennes habitudes. En face d'un *Werther* que de *Ritterromane et de Raüberromane!* C'est que, sur ce terrain, il ne suffisait plus de vaguer à l'aventure, en bondissant à tort et à travers et en rugissant sa passion. L'art avait ici ses exigences qu'on ne violait pas impunément. Ce qui

sauva la littérature allemande de l'abîme d'incohérence dans lequel elle menaçait de choir et de se perdre, ce fut la courageuse volte-face qu'exécutèrent ses deux principaux représentants, Gœthe et Schiller, qui, parvenus à l'âge mûr, sentirent la nécessité de revenir en arrière, de se rattacher aux traditions de composition régulière, de mesure, de forme pure et noble, que nos classiques avaient autrefois imposées au goût germanique. Le secret de l'immense supériorité d'un Gœthe sur tous ses contemporains doit être cherché dans la synthèse intime qu'il parvint à opérer entre les éléments d'émotion et de vie fournis par le *Sturm und Drang* et les principes de l'esthétique française. De son côté, Schiller ne gardait de la fougue shakespearienne de sa jeunesse que ce qui était conciliable avec les meilleures habitudes de notre tragédie. Déjà Lessing, en dépit de son enseignement gallophobe, avait procédé de même, devinant que là était le salut. On aboutissait donc, en fin de compte, dans les hautes sphères de la littérature à un compromis, tandis que les exaltés, qui s'attardaient dans l'excessif et l'inorganique, échouaient lamentablement, et qu'un Herder lui-même, à qui les dangers de l'individualisme n'apparurent jamais, et qui resta toute sa vie l'homme du *Sturm und Drang*, se montrait incapable de créer une véritable œuvre d'art, et manifestait jusque dans ses poésies lyriques un manque de sens esthétique stupéfiant. Mais la réaction accomplie par Gœthe et Schiller contrariait les tendances fondamentales du tempérament allemand. Elle représentait, en somme, une concession à l'esprit latin. Autour des maîtres on résistait sourdement. Le mélodrame, inauguré par les fortes têtes de Strasbourg en 1871-1872, sous la dénomination trompeuse de drame à la Shakespeare, se continuait par les *Ritterstücke* d'un Babo, d'un Törring, d'un Soden, et par les pièces bourgeoises, platement sentimentales, d'un Iffland et d'un Kotzebue. L'instinct de la race trouvait là une échappatoire. Le fossé qui séparait Gœthe et Schiller de la grande majorité des auteurs à la mode était si profond qu'on en vint, vers la fin du siècle, à une sorte de guerre ouverte. Les *Xénies* des maîtres de Weimar coupèrent les ponts entre eux et le public de leur pays, qui se refusait à les accompagner sur les sommets d'art pur et lumineux où ils prétendaient le conduire. L'âme allemande eut de nouveau un formidable accès d'individualisme. Ce fut le Romantisme, sorte d'édition revue et

augmentée du *Sturm und Drang*. Dans la littérature comme dans la vie l'arbitraire relevait le front. Aux existences détraquées firent pendant des œuvres informes, d'une déconcertante extravagance, qui ressemblaient trop souvent à d'audacieuses mystifications. Le signe le plus certain du génie consistait à se moquer de son sujet et du public. On mettait de « l'ironie » — la fameuse ironie romantique — dans ses écrits comme dans ses actes. Dans un drame d'Arnim figure, à côté du Juif errant, une cigogne comme principal personnage. Une de ses nouvelles nous exhibe conjointement une bohémienne, un mort revêtu d'une peau d'ours, un « golem », sorte de figure d'argile avec une inscription hébraïque au front, un feld-maréchal nommé Cornelius Nepos, qui n'est pas autre chose qu'une mandragore changée en homme. Tieck fait chanter la forêt, les buissons, le bleu du ciel. Hoffmann, le héros de nos cabinets de lecture vers 1830, décrit de véritables hallucinations dans ses contes. Mais, là même où les auteurs semblent prendre leur tâche au sérieux, on est frappé par un manque absolu d'équilibre entre la forme et le fonds. Le métier s'est perdu. Derechef le déversement capricieux des instincts et des sentiments a fait éclater toutes les formes esthétiques. Déjà la « poésie » en prose apparaît, mauvais signe! Fort heureusement une seconde réaction de classicisme se produit vers le milieu du XIXe siècle, incarnée principalement par le groupe dit des « Munichois ». Il n'en est pas moins indiscutable que, malgré ce double retour en arrière, l'histoire de la littérature allemande moderne se caractérise par un affaiblissement continu des qualités esthétiques au profit d'un renforcement incessant de l'individualisme intérieur des œuvres. L'idéal auquel elle tend de toute son énergie est l'indépendance absolue de l'inspiration, voire de la fantaisie subjective, poussée jusqu'à l'indifférence presque complète à l'égard des lois objectives de la beauté. La dernière offensive du tempérament national, celle qui a enfanté le mouvement dit « moderne », offre très nettement ce caractère. Les lignes se sont estompées et enchevêtrées. On n'aperçoit plus de contours. Tous les genres sont confondus. Il n'y a désormais plus de prose ni de vers. Les œuvres sont sans commencement ni fin. De l'expression artistique chacun s'est fait juge, au risque de n'être compris que de soi seul. Il ne faut pas s'étonner de ce résultat. Il est le terme logique de l'évolution

qui se poursuivait depuis le *Sturm und Drang*. La littérature allemande n'a cessé de s'en rapprocher volontairement. Sans relâche elle s'est appliquée, une fois émancipée, à réduire la part des habitudes de régularité et d'ordre que l'influence française avait essayé de lui inculquer. La faiblesse de la composition, l'insuffisance de la forme chez ses meilleurs représentants sont la rançon de la profondeur sentimentale et de la richesse instinctive qui la distinguent. Elle n'est tout à fait remarquable, à n'importe quelle période, que là où de pareilles qualités jouent le principal rôle et où de pareils défauts sont le moins sensibles, soit dans le lyrisme ou, plus précisément, dans le *lied*, qui est et reste le genre allemand par excellence. En revanche, le lecteur étranger a de la peine à s'associer aux éloges que les Allemands prodiguent si libéralement à leurs romanciers et à leurs auteurs dramatiques du XIXe siècle. Pour nous autres Latins, presque partout, l'œuvre allemande, incomplètement « pensée » et organisée, aurait besoin d'être soulevée plus haut encore au-dessus du chaotique de l'inspiration première où elle se confine. C'est, en somme, cette grave imperfection qui explique le peu d'action de la littérature romanesque et dramatique de l'Allemagne en France et, généralemeut, hors des frontières de son pays d'origine. La matière n'y est pas assez pénétrée d'art. Cela tient visiblement au fait que les auteurs allemands se dégagent rarement de la sphère trouble et incertaine où se meuvent les instincts et les sentiments, pour s'établir solidement dans la partie claire et lumineuse de l'âme, c'est-à-dire dans la raison. Nous acceptons cela dans le lyrisme, nous ne l'admettons plus pour le drame et le roman. Il nous semble d'ordinaire, à nous, fils d'une civilisation plus ancienne, en prenant contact avec les héros des ouvrages de cette sorte écrits en Allemagne, que nous avons affaire à des personnages, il est vrai, plus rapprochés que nous de la vie de nature, et intéressants à ce titre, mais n'ayant pas atteint ce niveau de pleine et entière conscience, où l'individu raisonne et veut ses actes, lequel niveau est pour nous la région de la véritable humanité. Si le lyrisme allemand nous charme parce qu'il réveille dans les profondeurs de notre âme des sensations que notre éducation, toute sociale, nous a appris à négliger ou à méconnaître, nous restons perplexes devant les figures du drame et du roman germaniques, qui, sourdement menées par des instincts obscurs qu'elles n'entre-

voient même pas, nous font l'effet de créatures rudimentaires, encore inachevées. Et nous remarquons alors que la plupart des auteurs allemands ne sont véritablement à leur aise que dans la peinture des êtres simples, des gens du peuple, des petits bourgeois, ou bien de ces natures exaltées chez qui l'exaspération des instincts subconscients supprime toute action décisive des facultés supérieures. Quel est le Français, qui, en feuilletant les œuvres de Storm, de Keller, de Kleist ou de Hebbel, n'a pas ressenti cette impression? Or, notre littérature ne nous a préparés à comprendre et à goûter que l'homme parvenu au degré ultime de son évolution, capable d'analyser ses besoins, de voir clair dans les conflits intérieurs de son âme, l'individu libre et responsable, bien plus, l'aristocrate poli par des siècles de vie mondaine, aussi peu instinctif et sentimental que possible, et tout esprit, tout intelligence. Et de même — car ceci est une conséquence de ce qui précède — si nous ne nous entendons pas non plus entre Allemands et Français sur l'importance qui doit revenir à la forme dans les ouvrages de littérature, cela s'explique par la nature différente des facultés humaines auxquelles nous nous adressons chez le lecteur. Tandis que nous parlons, nous, à sa volonté et à son intelligence, nos voisins cherchent à agir sur sa sentimentalité et ses instincts. Or, si l'intelligence et la volonté exigent des ensembles bien ordonnés, la sentimentalité et l'instinct sont à leur aise dans l'imprécis et le vague.

Étant donné le lien qui rattache ces caractères fondamentaux de la littérature allemande à l'individualisme de la race, et l'influence qu'a exercée la Réforme sur le développement de cet individualisme, on n'aura pas de peine à comprendre que cette littérature soit essentiellement une littérature protestante. Jusqu'au XIXe siècle on chercherait vainement parmi les écrivains de marque de l'Allemagne un non-protestant, voire un non-luthérien. Même lorsqu'ils sont originaires de régions surtout catholiques, comme Wieland ou Schiller, ils se recrutent dans la minorité protestante. La stérilité du monde catholique allemand au XVIIIe siècle, notamment à l'époque « classique », est un phénomène des plus surprenants au premier abord. Après tout ce que nous avons dit de l'histoire politique, sociale, intellectuelle de l'Allemagne moderne on se l'explique facilement. Dans la littérature fondée par Klopstock les catholiques alle-

mands n'étaient pas chez eux. Bien que la plupart des écrivains du XVIIIe siècle, Lessing, Herder, Gœthe, Schiller, se soient élevés bien au-dessus du point de vue confessionnel, ils n'en sont pas moins reliés à la pensée luthérienne allemande par mille fils invisibles qui les rendent parfaitement solidaires de tous les mouvements qui s'y produisent, mouvements qui, par contre, ne se communiquent pas aux rares écrivains catholiques de leur temps. N'est-il pas intéressant au suprême degré de constater, par exemple, que le *Sturm und Drang*, en y englobant la campagne antifrançaise de Lessing, n'a pour ainsi dire pas atteint l'Autriche? Sonnenfels et Ayrenhoff à Vienne, pensent, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en matière littéraire, comme Gottsched. Malgré les *Literaturbriefe* et la *Dramaturgie* ils restent obstinément fidèles à l'idéal de nos classiques. C'est, au fond, la différence des tempéraments qui rend compte de cette attitude si dissemblable. Mais les préjugés religieux eux-mêmes interviennent. La littérature de langue allemande est considérée à Vienne — et ceci confirme pleinement l'interprétation que nous avons donnée de son évolution — comme un véhicule des idées protestantes. Quand Sonnenfels, en 1761, fonde dans la capitale de l'Autriche une « Société allemande », destinée à favoriser l'essor des Lettres, on l'accuse de vouloir introduire dans son pays la religion de Luther. Déjà on avait vu de fort mauvais œil Charles VI inviter des libraires « de l'Empire » à se fixer dans ses États héréditaires, la librairie allemande d'alors passant pour être entièrement aux mains des luthériens. Cet état de choses ne s'est modifié qu'avec l'avènement du Romantisme, lequel, dans la littérature comme dans les mœurs, marque l'accession de l'Allemagne catholique à la civilisation de l'Allemagne protestante, l'assujettissement de l'ouest et du sud aux idées du nord. Malgré tout, la production des régions catholiques dessine, au XIXe siècle, dans le grand fleuve de la littérature nationale, un courant distinct par son allure et sa couleur. Les œuvres originaires de la Bavière et de l'Autriche offrent presque toujours un caractère plus archaïque, moins actuel, que celles de l'Allemagne protestante. Elles sont moins subjectives, moins lyriques, en revanche plus régulières d'aspect. Le contenu en est moins philosophique et plus psychologique. L'instinct social les inspire plus que l'instinct individualiste. On sent très nettement cette opposition en passant de Kleist ou de Hebbel à

Grillparzer et à Anzengruber[1]. Là où le poète allemand retrace avec sympathie la lutte de l'individu contre la société, le poète autrichien l'envisage comme un crime et une faute. Il est, en somme, moins spécifiquement « germanique » et plus rapproché de la conception latine que son collègue du nord. Il se sépare de lui dans la littérature comme dans la vie de société et la politique. Aussi la production littéraire autrichienne n'est-elle, jusqu'à présent tout au moins, qu'une sorte d'annexe de celle de l'Allemagne proprement dite. C'est dans le nord, en pays luthérien, qu'est le centre de la littérature allemande, c'est là qu'elle a livré ses principaux combats et enfanté ses œuvres les plus remarquables, celles qui représentent le plus fidèlement l'esprit de la race germanique. L'Allemagne doit incontestablement sa littérature, en tant que celle-ci est originale, à la Réforme.

X

Du nord aussi, en tout cas des régions protestantes, sont venus les progrès qui ont transformé les sciences les plus diverses en Allemagne, notamment les sciences morales. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle la philosophie s'engage là-bas dans des directions nouvelles avec Kant qui suscite Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer. Des hommes tels que Schleiermacher, Marheineke, Neander, Twesten y rendent la vie à la théologie. Le droit y renaît avec Savigny, Thibaut, Eichhorn; l'histoire politique avec Niebuhr, Rühs, Wilken, Raumer, Pertz, Ranke, auxquels succèderont Droysen, Sybel, Treitschke; la philologie et la linguistique avec Wolf, Bopp, Bekker, les frères Grimm, Lachmann, Mone; la philosophie de l'histoire avec Herder et Hegel; l'histoire de la littérature avec Guillaume de Humboldt, Gervinus; la pédagogie avec Campe, Pestalozzi, Herbart; la géographie avec Alexandre de Humboldt, Niebuhr, Hornemann, Georges Förster, Ritter; l'histoire

1. C'est frappant surtout chez Grillparzer, le représentant typique de l'esprit autrichien, dont l'œuvre entière est une protestation impitoyable contre l'esprit d'indiscipline, l'individualisme orgueilleux. Voir la très fine analyse de M. R. Meyer dans sa *Deutsche Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*, p. 85 et suiv., qui est un morceau de psychologie remarquable, et le livre si plein d'aperçus de M. Ehrhard : *Franz Grillparzer*.

de l'art avec les frères Boisserée et Wackenroder; la mythologie avec Creutzer et les Grimm. L'esprit qui anime ces pionniers n'est plus celui de leurs devanciers. Là où le XVIIIe siècle, sous l'influence des idées françaises, avait surtout jugé, approuvé ou blâmé, ils se préoccupent de connaître, de comprendre et d'expliquer. Le rationalisme de l'époque antérieure n'avait pas abordé les phénomènes avec l'unique désir de les étudier en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Son point de départ n'était pas dans les choses mais dans l'homme. Et, dans l'homme, ce qu'il voyait exclusivement, c'était la raison, l'organe noble, créateur de concorde et de bien-être. Les phénomènes de tout ordre ne l'intéressaient donc que dans leurs rapports avec la raison humaine. Satisfaisaient-ils à ses exigences, ils étaient rangés dans une catégorie supérieure; contredisaient-ils ses lois, on les faisait descendre tout au bas de l'échelle. Buffon classe les animaux d'après leur utilité; il célèbre le cheval en termes dithyrambiques, et flétrit les instincts carnassiers du loup. Le lion lui paraît plus noble que le tigre. C'est en partant du même principe que Voltaire apprécie les civilisations et les époques disparues. L'antiquité et le siècle de Louis XIV, qui présentent à ses regards des lignes nettes, un aspect « rationnel », sont l'objet de ses préférences; le moyen âge, plein de confusion et d'instincts sauvages, « chaos d'aventures barbares sous des noms barbares », est couvert par lui d'anathèmes. Montesquieu, qui prétend justifier toutes les institutions, quelles qu'elles soient, par des considérations tirées du climat, du genre de vie, des circonstances extérieures, est souverainement antipathique à Voltaire. Nos gens n'aiment pas la réalité d'un amour naïf. Préoccupés avant tout de travailler au progrès de la civilisation, de faire à l'homme une existence meilleure, ils ne cherchent dans le monde extérieur que des matériaux utiles. Parmi les choses les unes sont belles et bonnes, les autres laides et funestes. On accueille bien les premières, on repousse les secondes. Dans l'homme lui-même les forces d'union et d'ordre sont seules estimées, les forces d'anarchie et de révolte sont considérées avec horreur. De l'imagination et de la sensibilité, et *a fortiori* des instincts, on se défie. La raison intelligente est la faculté par excellence, celle qui suffit à tout. On est résolument anti-individualiste et disposé à ne reconnaître aux objets particuliers d'existence légale que lorsqu'ils sont groupés en de vastes

et harmonieux ensembles. On ignore les nationalités pour ne voir que l'humanité, les tempéraments particuliers pour ne s'attacher qu'à la société. Telle était la conception de nos « classiques ». Tout autre sera celle des Allemands. Indifférents au but que visent leurs voisins de l'ouest, ils observent les faits avec la seule préoccupation de les mieux pénétrer. Ce sont des hommes de science, non des hommes de progrès. Pour eux il n'y a pas deux catégories de réalités. Tous les phénomènes se valent à leurs yeux. Tous sont intéressants au même degré. Les bien voir, tel est leur premier souci. Et ils les voient bien en général. D'abord parce qu'ils ont l'esprit libre de préventions, « objectif », ensuite parce que ce sont des individualistes. Le grand instinct qui mène la civilisation allemande tout entière manifeste ses effets aussi bien dans le domaine scientifique et philosophique que dans le domaine littéraire, moral ou politique. La race qui a revendiqué pour chacun de ses membres le droit à la personnalité, accorde aussi ce droit aux objets et aux faits. On admet qu'ils ont une physionomie propre, et, cette physionomie, on essaie de la définir [1]. De là les investigations et les descriptions minutieuses, qui sont à la science nouvelle, ce que la couleur locale est à la nouvelle littérature. Et, de même que cette nouvelle littérature trouve de la couleur locale partout, jusque dans les époques et les régions les plus dédaignées par l'ancienne, surtout dans celles-là pourrait-on dire, et qu'elle aime à considérer aussi bien les scènes « barbares » du moyen âge que les « déserts stériles » et « les rochers affreux », ainsi la science nouvelle ne distingue plus entre les réalités qui s'offrent à elle, et

1. Dans la politique ce sens de l'individuel a enfanté le « nationalisme », qui est la forme allemande de la conception de l'histoire et du patriotisme. C'est Niebuhr, on le sait, qui a, le premier, parlé de l' « individualité » des peuples. En 1871, dans la préface du tome cinquième de son *Histoire de la période révolutionnaire*, Sybel écrit : « Notre empire est sorti du principe des nationalités inconciliable avec les fausses idées d'égalité (universelle) de la Révolution française ». La Révolution, selon lui, s'est trompée en admettant que l'homme est partout identique et en laissant de côté la race, la langue, bref l'individualité des peuples. Mais on peut dire que déjà chez Herder le sens de la nationalité est partout. Il y revient avec insistance dans chacun de ses ouvrages même dans les *Ideen*. Le vrai progrès pour lui est le progrès qui a ses racines dans le génie particulier de chaque peuple et le sauvegarde. Jamais nos auteurs du XVIIe et du début du XVIIIe siècle n'auraient admis cette différence « de nature » entre les races. La pensée française est classique, la pensée allemande romantique. On saisit ici sur le vif leur opposition profonde.

consacre la même attention au dernier des patois qu'à la plus illustre des langues littéraires, à la plus humble légende qu'aux plus hautes productions de la poésie. Dans un certain sens même c'est aux choses négligées ou méprisées autrefois qu'elle va de préférence, la vérité et la vie, résidant, selon elle, dans le détail brut plutôt que dans les ensembles harmonieux construits par l'abstraction. L'humanité semble désormais jouir avec délices des différents aspects de l'univers physique et moral, et savoure longuement la prodigieuse variété des phénomènes. Mais quelle est la faculté mentale qui engendre ce besoin, et quelle est, inversement, la faculté mentale qu'il est destiné à satisfaire, sinon en première ligne l'imagination? C'est l'imagination qui demande à la littérature de la couleur locale, c'est l'imagination qui exige de la science la perception nette des particularités individuelles. Ne nous y trompons pas : *à la base de la science germanique il y a l'imagination et non plus la raison*. A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. L'esprit classique, qui avait pour organe la raison, n'apercevait que les caractères généraux des choses. L'esprit nouveau, romantique, distingue surtout l'accidentel ; il constate les oppositions plus facilement que les analogies. Ne lui parlez plus d' « hommes » en soi, mais bien d'Allemands, d'Espagnols, de Français et d'Anglais ; de la tragédie et de la comédie, mais des drames de Shakespeare, de Lope, de Corneille. La raison ne joue plus maintenant qu'un rôle subordonné. Quand l'imagination audacieuse et curieuse a rempli son magasin d'objets disparates, la raison essaie d'y mettre un peu d'ordre. Elle est la modeste employée qui classe et range. Mais ce n'est pas à elle qu'on s'adresse pour fournir la seconde partie de la tâche scientifique, pas plus que pour la première. Car, après avoir retrouvé la personnalité des objets, on se propose de l'expliquer. Or, comment l'expliquer sans rechercher les causes qui l'ont produite? C'est ainsi qu'à la méthode objective, qui enseigne à bien voir, s'ajoutera, comme son complément naturel, la méthode génétique ou historique, qui a pour tâche de fournir le pourquoi de ce qu'on a vu, en faisant abstraction de toute autre considération, notamment de celle d'utilité, d'agrément ou de beauté. Là encore c'est à l'imagination qu'on aura recours, car seule l'imagination est apte à reconstituer des enchaînements de causes et de faits éloignés. Le XIX[e] siècle sera le siècle de l'histoire et, plus encore, de la méthode historique, c'est-à-dire

des grandes ou menues hypothèses destinées à représenter le *devenir* des choses. Il est bien peu de sciences que ces préoccupations nouvelles n'aient transformées. Les sciences de la nature : physique, chimie, biologie, etc., ont bénéficié de l' « objectivité » des observations et de l'impulsion que pouvait donner aux recherches l'élaboration de vastes hypothèses, même fausses. Les sciences morales ont changé complètement d'esprit. De dogmatiques elles se sont faites historiques. A la critique esthétique les Allemands ont substitué l'histoire de la littérature, la recherche des sources; à la grammaire autoritaire consacrant le fait actuel, l'histoire de la langue; aux systèmes de morale, de jurisprudence, de politique, l'histoire des idées morales, juridiques, politiques. La philosophie s'est ressentie de cette orientation nouvelle. Là où Descartes, Spinoza et Leibnitz analysaient la substance, Fichte, Schelling, Hegel nous en montrent le développement méthodique. Dieu et l'Univers ne sont plus, ils deviennent. Nous voilà bien loin des habitudes de la pensée française, si autoritaire, qui partout faisait son choix, acceptait et rejetait, approuvait ou blâmait, au nom de l'infaillible raison. La science germanique ne connaît pas ces façons d'agir. Elle aime toutes les choses d'un amour égal et ne se reconnaît pas le droit de leur assigner un rang dans son estime. Elle se défie de la raison. Le grand mouvement scientifique de l'Allemagne a commencé par une condamnation en règle du rationalisme. Cette condamnation c'est Kant qui l'a portée. A la faculté par excellence de l'être pensant, à la superbe organisatrice de la société et de l'univers, à la « déesse raison » il a montré qu'elle n'était capable que d'apercevoir les phénomènes extérieurs, et que les réalités supérieures lui échappaient entièrement. C'est sur des sentiments qu'il a voulu fonder les notions de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu et de la liberté. Le premier grand philosophe de l'Allemagne émancipée s'en prenait directement au principe de vie de notre civilisation tout entière pour lui opposer ce qui sera le principe de vie de la civilisation allemande : l'individualisme sentimental. Ses successeurs l'ont dépassé encore dans cette voie. Fichte fera tenir dans le « moi » humain tout l'ensemble des êtres réels, Schelling et Hegel ne concevront la réalité extérieure que comme une sorte de projection du « moi », soumise dans son évolution aux mêmes règles que lui. Et ce « moi » qu'ils ont trouvé dans la philoso-

phie de Kant, c'est la « conscience » c'est-à-dire, en dernière analyse, le monde obscur des sentiments où nos penseurs français avaient évité de s'engager.

XI

Cette affirmation de l'individualisme, féconde dans la plupart des domaines de l'activité et de la pensée, devait avoir des effets moins heureux dans celui des arts plastiques. Bien que, là aussi, l'esprit germano-protestant ait fait un effort vigoureux dès la fin du XVIII[e] siècle, on ne saurait affirmer aujourd'hui que cet effort ait abouti à la constitution d'un « art allemand ». Ce n'est pas avec de la sentimentalité que l'on crée des monuments, des statues, des tableaux esthétiquement beaux. Il y faut quelque chose de plus, quelque chose qui a presque toujours manqué à l'Allemagne : le sens de la forme et le goût. L'histoire de l'art en Allemagne, à partir du milieu du XVIII[e] siècle, est édifiante à cet égard. De même qu'au moyen âge, nos voisins, à l'époque moderne, n'ont réussi qu'à couler plus de sentimentalisme et de réalisme dans des modèles empruntés aux civilisations les plus diverses, et il est impossible d'affirmer que, dans la plupart des cas, il soit sorti de ce mélange des ensembles véritablement beaux. Successivement l'excès de sentimentalisme et l'excès de réalisme ont fait grimacer le dessin. C'est là une constatation que la critique allemande ne fait pas aussi aisément que la nôtre. L'œil germanique n'est pas choqué par les outrances qui nous révoltent. Plus il y a de pensée dans une œuvre, entendez, plus elle exprime de passion, d'émotion, plus elle « crie » ses intentions, et plus nos voisins sont disposés à la trouver artistique. Vérité en deçà du Rhin, erreur au delà ! Nous ne pouvons ici nous placer tout à fait au point de vue germanique. Dans l'architecture, l'Allemagne, à côté de quelques heureux pastiches de l'antiquité, du gothique, de la Renaissance, a trop souvent créé des monuments prétentieux, surchargés, mélodramatiques, et qui représentent bien ce que l'Europe contient de plus inquiétant. Rarement la physionomie des villes a gagné à la « germanisation » de l'art. Le luxe dans les constructions y est devenu, au XIX[e] siècle, outrecuidant et lourd, et lorsque, comme à Berlin, à Cassel, à

Strasbourg ou à Metz, les produits déconcertants de l'époque nouvelle se dressent en face des élégants et nobles édifices du XVIIIe siècle, élevés par nos architectes ou leurs disciples allemands, le contraste est tel qu'on en garde nettement l'impression d'un recul immense dans l'éducation artistique, et qu'on serait presque tenté de croire à l'irruption d'un peuple encore rude et primitif dans une civilisation raffinée. La sculpture et la peinture de l'Allemagne moderne n'existent qu'en corrélation étroite avec l'art français auquel elles doivent tout, comme nous le montrerons. Plus intéressante est l'évolution de la musique. Comme les autres manifestations de la vie nationale elle a reçu une vive impulsion de l'esprit protestant, dont Schütz, Bach et Haendel sont imprégnés. Même lorsque l'inspiration religieuse s'en fut allée, elle laissa derrière elle le subjectivisme sentimental, que nous avons rencontré partout ailleurs, et qui caractérise aussi bien l'art musical de l'Allemagne du nord que sa littérature et sa vie morale, tandis que l'Autriche est restée, dans ce domaine encore, plus près du romanisme que du germanisme proprement dit[1]. Lentement la musique allemande a évolué vers l'absorption de la mélodie dans l'orchestration et même vers une fusion complète des sons avec la poésie et les arts plastiques. L'instinctif avec sa puissante, mais confuse expression, le sentimentalisme avec sa douceur et aussi avec sa banalité, ont triomphé dans la musique comme dans la poésie de nos voisins. Impétueux et dominateur chez Beethoven, dont la « personnalité déchaînée » attirait et repoussait Gœthe, l'individualisme musical allemand s'est allégé de fantaisie capricieuse avec Weber, alourdi de mélancolie dans les *lieder* de Schumann et de Schubert, pour atteindre son expression suprême et extrême dans le « drame musical » de Wagner, où le trouble des sens et des sentiments, l'ardeur

1. Voyez ce jugement caractéristique du grand poète autrichien Grillparzer sur Mozart et Beethoven : « Celui qui entend les airs de Constance dans l'*Enlèvement au sérail* remarque que Mozart à ses débuts, était plus près du point auquel Beethoven aboutit finalement. L'émotion l'emporte encore sur la forme. Mais, avec la maturité qui venait, il apprit, sans préjudice pour l'émotion, à la subordonner à la forme, à la rendre plastique, chose que Beethoven a de plus en plus désapprise ». Sur Weber il écrit : « Weber est sans doute un esprit poétique, ce n'est pas un musicien. Pas de trace de mélodie, et pas seulement de mélodie agréable, mais d'une mélodie quelconque... Des idées décousues, reliées uniquement par le texte, sans cohésion musicale. Pas d'invention ; dans le style même aucune originalité... » Contre Wagner il est plus violent encore. Cf., A. Ehrhard, *Franz Grillparzer*, p. 178, 196, 197 et suiv.

lyrique, trouvent souvent une expression éloquente, mais où les gros effets d'émotion, la trivialité tapageuse, l'érotisme hypocrite, les prétentions à la philosophie, s'étalent parfois avec une insistance aussi fâcheuse que dans la poésie de nombre de ses contemporains, d'un Hebbel, d'un Jordan par exemple.

XII

Intéressant le plus souvent et toujours profitable au progrès de la civilisation moderne, cet élan général de l'Allemagne n'a pas été sans modifier sa situation vis-à-vis des peuples voisins et particulièrement de la France. Chez nous, depuis qu'il existait une conscience nationale, le dédain — nous disons le dédain et non pas la haine — de l'Allemand y avait figuré en bonne place. Il n'y a pas de phraséologie académique qui puisse infirmer la signification de ce fait absolument indéniable. Si, parfois, dans notre pays, on a rendu justice à l'application au travail et aux progrès matériels de la nation tudesque, à aucun moment on n'a cessé de la considérer, jusqu'en plein XVIIIe siècle, comme une race douée d'une intelligence médiocre et d'un caractère désagréable [1]. Leibniz le constate et en cherche les causes. Des expressions comme : « Vous me prenez pour un Allemand » ou : « Vous me cherchez une querelle d'Allemand » étaient courantes de son temps. L'avidité, l'humeur contrariante la grossièreté, la lourdeur d'esprit du Teuton étaient pour nos Français du moyen âge, de la Renaissance et du XVIIe siècle, autant de vérités admises que personne ne contestait plus. L'Allemand apparaissait aux yeux de nos ancêtres comme un bon ouvrier et un bon soldat sans doute, mais aussi comme un butor vigoureux, mal élevé, dénué d'esprit, et que, moyennant finance, on pouvait employer à toutes les besognes. « Les Allemands ont l'entendement ès mains » dit un proverbe du XVIe siècle. Nous avons rapporté les appréciations du cardinal du Perron et de Bouhours. Saint-Simon, pour exprimer le comble de la gaucherie et de la maladresse chez une princesse, la qualifie de

1. Cf. Baldensperger, *Revue universelle*, 1907, II, p. 526 et suiv.; Steinhausen, *Deutsche Runsdchau*, 1909-1910, t. CXLI-CXLII et nos *Origines*, t. I, p. 412 et suiv. pour la première partie du moyen âge.

parfaite Allemande. L'opinion de Voltaire sur nos voisins ressort clairement de son *Candide*. Le Sage dans son *Diable boiteux* voit surtout l'Allemand à table, devant une bouteille. J.-J. Rousseau lui-même écrit dans ses *Confessions* cette phrase, à propos de son séjour à Lausanne : « J'eus en tout deux ou trois gros Teutsches aussi stupides que j'étais ignorant, qui m'ennuyaient à mourir.... » Rien, d'ailleurs, ne prouve mieux la défaveur dont était entouré en France le nom allemand que la singulière précaution que prenaient les gens d'outre-Rhin, voyageant chez nous, pour échapper aux railleries. Ils se faisaient d'ordinaire passer pour des Anglais. Helvétius raconte à ce sujet une anecdote curieuse. Il nous montre un « danseur » démasquant un de ces faux insulaires : « Un étranger se présente un jour dans la salle. « De quel pays êtes-vous? » lui demande Marcel. « Je suis Anglois »... — « Vous Anglois? » lui réplique Marcel; « vous seriez de cette île où les citoyens ont part à l'administration publique et sont une portion de la puissance souveraine? Non, Monsieur : ce front baissé, ce regard timide cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur[1]. » Les bévues des princes et des nobles allemands à Versailles sont un sujet de conversation inépuisable pour nos petits-maîtres. Les étrangers ont sur eux la même opinion que les Français. Dans le *Voyage sentimental* de Sterne une silhouette épaisse et encombrante d'Allemand mal élevé se dessine. Et voici un Allemand, Winckelmann, qui se plaint amèrement, à Rome, de l'impression détestable que font sur lui et sur les Italiens ses compatriotes en tournée. « Quels tristes sires sont pour la plupart nos voyageurs allemands!... C'est une misère de voir quelle sorte de gens on envoie ici... Tous nos cavaliers s'en viennent ici à l'état de fous et s'en retournent à l'état d'ânes... Il m'est dernièrement arrivé ce que Cicéron raconte de lui-même à l'époque où il revenait de Sicile en qualité de questeur. Un jeune comte saxon vint me rendre visite..; il avait appris seulement à Bologne que j'existais et que j'avais écrit quelque chose, il ne savait quoi au juste; mais il croyait que c'était en latin et là-dessus notre entretien prit fin[2]. » C'est sur le ton d'une politesse condescendante que Fontenelle répond à Gottsched lorsque celui-ci lui

1. *De l'Esprit*, disc. III, chap. I, note.
2. Voyez également à ce sujet Frédéric II, *Epître à Rottembourg*.

demande des conseils pour éveiller en Allemagne l'esprit littéraire. Pour l'abbé du Bos « la peinture et la poésie ne se sont point approchées du pôle plus près que la hauteur de la Hollande. » Le marquis d'Argens dans ses *Lettres juives* trouve aux Allemands un « esprit peu vif », et leur langue lui paraît « plus propre à écrire des ouvrages de science et de morale que des pièces d'éloquence et de poésie ». Cette opinion sévère sur les Allemands persista jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle. A cette époque une réaction se dessine timidement. On a déjà connu et admiré deux Allemands de haute valeur, Leibniz et Frédéric II, qu'on jugeait, il est vrai, entièrement francisés. Mais, dorénavant, c'est la véritable Allemagne, l'Allemagne individualiste et sentimentale qu'on va essayer de comprendre. La révolution qui s'opère dans nos mœurs et nos idées, sous l'influence de la civilisation anglaise, rend cet effort plus aisé. Dans ces étrangers, rebelles à la discipline aristocratique et classique, les novateurs bourgeois discernent des frères. De leur côté les Allemands ne négligeront rien pour gagner l'estime du peuple qui les avait si longtemps ignorés ou dédaignés. Toutes les qualités de méthode et de tenacité qu'ils savent déployer dans les tâches pratiques, d'une utilité immédiate, seront ici mises en œuvre. Le « lancement » de la littérature allemande en France fut admirablement organisé. Il ne rappelle en rien — que l'on note cette différence, car le tempérament des deux peuples s'y reflète — l'expansion toute spontanée de nos usages, de notre langue et de nos livres au delà du Rhin. Les Allemands ont déjà des amis dans la place, entre autres Melchior Grimm, le bras droit de Diderot, l'ami de Rousseau, qui est à Paris une puissance. Si gagné qu'il soit, en apparence, à nos conceptions littéraires, Grimm est resté profondément allemand. On remarquera, tout d'abord, qu'il soutient chez nous le parti anticlassique, le groupe des « sentimentaux ». Ce sont, en somme, des idées germaniques qu'il répand sans le vouloir. Il incarne à merveille le « métèque », naturellement hostile à l'idéal national du peuple qui lui donne l'hospitalité. Mais, de plus, il est très attaché à son ancienne patrie. Il garde au fond de lui-même la conviction qu'elle est mieux douée pour la poésie et la philosophie que celle où il vit. A côté de lui agiront d'autres comparses, dont le zèle infatigable sera soutenu par un patriotisme des plus ardents, et qui, malgré la médiocrité de leur talent, obtiendront cependant à la longue des résultats

importants, à force de patience[1]. Les écrivains de langue française de Hollande et d'Allemagne seconderont tout ce monde avec une discipline admirable comme ils secondent dans l'ordre politique les diplomates prussiens[2]. Pour ces journalistes protestants, dont la plupart sont des descendants de refugiés, il y a là une question d'amour-propre. Il s'agit de montrer que la Réforme n'a pas, comme on l'a parfois insinué en France, en Italie et ailleurs encore, tué le sentiment littéraire et artistique chez les peuples qui l'ont adoptée, mais que, bien au contraire, elle a été un ferment de progrès intellectuel. Tel est le point de vue auquel se place la *Bibliothèque germanique*, qui paraît à Berlin de 1720 à 1740 sous la direction d'un certain Lenfant. Ce point de vue est si manifeste même que l'opinion française regimbe et se détourne de cette feuille. Mais à la *Bibliothèque germanique* succèdent le *Journal littéraire d'Allemagne de Suisse et du Nord*, la *Nouvelle bibliothèque germanique*, le *Journal étranger*; tandis que des revues comme le *Mercure de France*, le *Journal helvétique*, l'*Année littéraire*, la *Revue encyclopédique*, ouvrent de plus en plus largement leurs colonnes, pour des raisons diverses, à la même propagande. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où la partie sera définitivement gagnée pour les Allemands, les périodiques — que l'on songe aux *Archives littéraires*, à la nouvelle *Bibliothèque germanique*, au *Globe*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue germanique* de Dollfus et Nefftzer — joueront un rôle prépondérant dans la diffusion des idées allemandes en France; et les protestants de langue française, dont beaucoup d'Alsaciens et de Suisses — on peut citer ici les noms de de Villiers[3], Mme de Staël, Benjamin Constant,

1. Huber de Frankenhausen (Bavière), traducteur de Gellert, Gessner, Winckelmann, Wieland; Tcharner de Berne, traducteur de Haller; Juncker de Hanau (Hesse), professeur d'allemand à l'École militaire; Friedel né à Berlin; Ramon de Carbonnières, Alsacien; la Martelière, dont le vrai nom est Schwindenhammer. Les traductions ou imitations d'ouvrages allemands dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, sont surtout l'œuvre d'étrangers de ce genre. Klopstock par exemple, est mis en français par le *Journal helvétique*, Juncker, Petitpierre pasteur de Neufchâtel, Mme von Kurzrock, von Horrer, von Liebhaber, Mme von Carlowitz; Lessing par Friedel, Juncker, Grossmann, Liesen, Vanderbourg; Mendelssohn par Abbt. Le plus curieux c'est que, ces traductions, personne ne les lit. Mais les Allemands reviennent à la charge sans se lasser. Il est vrai qu'ils traduisent *surtout pour leurs compatriotes!*

2. Cf. Waddington, *loc. cit.*, II, 545.

3. Sur ce personnage bizarre, plein, au début, de bonnes intentions, mais d'esprit étroit et exalté, qui poussa le fanatisme luthérien jusqu'à la mono-

Cuvier, Bonstetten, Ph.-A. et A. Stapfer, Guizot, Quinet, Schérer, Vinet, etc. — que leur éducation première rend plus accessibles aux caractères particuliers de la culture germanique, s'en feront les principaux missionnaires, suivis de loin par quelques militants du catholicisme comme Fréron, de Gérando, C. Jordan, Montalembert, et des spiritualistes du genre de Cousin et Caro, qui voient dans la religiosité allemande un contrepoison au matérialisme du XVIII[e] siècle. Mais, de tous ces apôtres, aucun n'a exercé une influence comparable à celle de Mme de Staël. A demi Allemande par ses origines — son grand-père était Brandebourgeois — disciple de Jean-Jacques Rousseau puis Romantique, protestante et même reconvertie depuis peu d'années à la religion de ses pères, sentimentale et individualiste, peu sympathique à l'esprit latin dont elle a dénoncé la faillite, persuadée, comme de Villiers, que la régénération de l'humanité sera l'œuvre des races du nord, c'est-à-dire de la Réforme et du germanisme unis, elle concentre en elle toutes les tendances qu'on rencontre dispersées chez ses collaborateurs[1]. Les circonstances dans lesquelles elle « découvre » l'Allemagne, la haine personnelle qu'elle porte à Napoléon, les conseils de son ami et initiateur Auguste-Guillaume Schlegel, ce chef du Romantisme allemand, qui vient de reprendre contre nos classiques la campagne de dénigrement de Lessing et d'annoncer l'avènement d'une Allemagne idéale dont il trace un portrait enthousiaste, son talent enfin : tout conspire pour donner à l'ouvrage qu'elle fait paraître sous ce simple titre : *de l'Allemagne*, en 1813, au moment où succombe sous les coups des alliés l'Empire qui avait voulu en interdire la publication, une valeur et une portée incomparables. Ce n'est pas que le livre de Mme de

manie (voir son *Essai sur la réforme de Luther*) et la germanophilie jusqu'au mépris de sa patrie d'origine, on consultera l'étude de M. P. Gautier, *Revue des Deux-Mondes*, 1906 et le livre de M. Wittmer, Genève, 1909. Voir aussi J. Texte, *Revue d'histoire littéraire*, 1898, et Bégin, *Revue des Deux-Mondes*, XXXII, p. 129 et suiv.

1. Le piétiste Klopstock — c'est caractéristique — est, sans comparaison, celui de tous les auteurs allemands qu'elle admire le plus. Son premier contact avec lui la plonge dans le ravissement. « Comment vous exprimer l'enthousiasme que m'a fait éprouver votre traduction, écrit-elle à C. Jordan en 1803, j'ai tressailli, j'ai pleuré en la lisant, *comme si j'avais tout à coup entendu la langue de ma patrie après dix ans d'exil* ». Klopstock a la place d'honneur dans l'*Allemagne*. Devant Gœthe le « païen » elle reste plus froide. Seul le *Faust* l'intéresse par ses sorcelleries et ses diableries. Wieland est « trop français ». Schiller n'est qu'à demi goûté.

Staël soit sans défauts. Il a, au contraire, tous ceux d'un plaidoyer mal assis, auquel la passion a travaillé plus que l'esprit d'équité. Il est incomplet, partial, souvent perfide[1]. C'est, par ses mauvais côtés, un livre de femme. Gœthe et Heine l'ont jugé sévèrement : « Les Allemands auront de la peine à s'y reconnaître » a dit le premier[2], qu'amusaient les « exaltations de la bonne dame », et le second l'a appelé « le manifeste d'une coterie[3] » ou même, en un jour de mauvaise humeur : « un ratelier complet d'idées fausses et de fleurs de langage qui sont comme des émanations puantes ». Et il est incontestable que la base en est extraordinairement fragile, si fragile même que l'on a de la peine aujourd'hui à en discuter sérieusement les conclusions. Mme de Staël, qui songe constamment à établir un parallèle général entre la civilisation française et la civilisation allemande, ignore tout de l'une et de l'autre. Elle ne sait rien du passé des deux pays, rien non plus de leurs rapports antérieurs. Bien plus, ce qu'ont été ces rapports à la veille même du jour où elle écrit, elle ne s'en inquiète pas. Ses connaissances, elle les a acquises dans des conversations, des « interviews », comme nous dirions aujourd'hui, avec des Allemands de marque, invités à se produire devant elle de cinq à six[4]. Pour le reste, pour les gros faits de

1. Les avantages que l'auteur ne peut s'empêcher de reconnaitre à l'esprit français, sont habilement présentés comme résultant de défauts moraux: les quelques insuffisances de l'esprit allemand correspondent à des qualités morales. C'est à cause de leur « loyauté » que les Allemands sont de mauvais causeurs. La langue allemande elle-même est rebelle au mensonge, etc., etc. Il y a au fond de ce livre un mépris immense pour le génie latin et français, mépris enveloppé de formules prudentes, mais qui se communique invinciblement au lecteur. Voici quelques passages caractéristiques. Dès l'Introduction il est dit que l'Allemagne souffre pour ses vertus, qui sont la loyauté et la fidélité. *Ibid.*, c'est le pays des sorcières, des revenants des « vieilles tours »; *ibid.*, les savants allemands sont les « hommes les plus instruits et les plus méditatifs de l'Europe »: p. 19 (édit. Garnier), les Allemands sont incapables de tromper; p. 25, ils méprisent les « intérêts de la vie » et s'enflamment pour les pensées abstraites: p. 29, de nouveau, « loyauté parfaite » des Allemands, l'amour chez eux est une « religion »; p. 33, l'Allemagne n'est corrompue et immorale que *là où on y imite la France*; p. 35, les Allemands « sont incapables de tromper »; p. 53, l'auteur *dissuade les Allemands de suivre les mœurs françaises*. Les Allemands évitent les expressions brillantes par haine du « charlatanisme », p. 70; p. 73, l'Allemagne protestante est le pays le plus instruit du monde. L'étude de l'allemand a été pour l'auteur une illumination, p. 382.

2. Lettre à Mme de Grothuss 17 février 1814.

3. Voyez sa *Romantische Schule* et ses *Bekenntnisse*.

4. Elle observa l'Angleterre, avec la même étroitesse et la même superficialité. Voyez Doris Gunnel, *Mme de Staël en Angleterre. Revue d'hist. litt.*,

l'histoire antérieure de la civilisation allemande, qu'elle ne peut se dispenser de citer, elle est obligée de s'en rapporter à son conseiller Auguste-Guillaume Schlegel, qui est gallophobe de profession, et, ce qui n'est pas moins grave, théoricien en titre d'un nouveau cénacle littéraire. Le peu qu'elle a donc appris ne vaut rien. C'est Schlegel qui lui a soufflé que le meilleur de la civilisation moderne : la vie de société, la littérature, l'art du moyen âge, est un produit de l'esprit germanique, ce qui représente tout le contraire de la vérité; que la France, héritière abâtardie de Rome, n'a réussi qu'à fausser pendant un certain temps le cours naturel de l'évolution du monde moderne issu du christianisme et du germanisme, et qu'il est réservé maintenant à l'Allemagne romantique de ramener l'Europe dans la bonne voie. Egarée par ces fantaisies historiques, Mme de Staël en est arrivée à considérer la supériorité momentanée de la civilisation allemande sur la civilisation française, comme le fait normal et permanent dans les rapports des deux nations. Elle oublie qu'elle compare une période de décadence prononcée dans l'évolution française à une période d'apogée dans l'évolution allemande. En outre, que la majeure partie des avantages présentés actuellement par la culture germanique, que certains de ses caractères les plus profonds, comme l'idéalisme, le cosmopolitisme, le goût pour la spéculation, soient originairement dus à une influence souveraine de nos mœurs, elle ne s'en doute pas, et Schlegel, qui ne peut le méconnaître, se garde bien de le lui dire. Même dans l'époque présente, qu'elle a sous les yeux, des aspects très importants des deux civilisations lui échappent. Du côté français elle n'aperçoit que des tares, du côté allemand que des qualités. La singulière hauteur de pensée qui se cache derrière le scepticisme de nos philosophes ne frappe pas ses regards; ce qu'il y a d'égoïste et d'infécond dans la sentimentalité germanique ne lui apparaît pas. Que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* soit, au fond, un être plus idéaliste que l'auteur du *Werther*, elle ne le voit nullement. On ne dirait pas, à lire son œuvre, que la nation allemande, dont elle vante à toutes les pages la « douceur », la « loyauté », la « modération », soit la même qui, sans une protestation, a laissé deux de ses princes commettre

nov.-déc. 1913. Heine avait plus raison encore qu'il ne pensait dans son jugement sur elle.

l'attentat le plus odieux de l'histoire moderne : le dépeçage de la Pologne; tandis que le peuple « incrédule », « dépravé » et « vain » faisait la Révolution, sacrifiait son repos, donnait tout son sang à de généreuses chimères. Sa psychologie est donc bien souvent des plus superficielles et des plus fausses, d'abord parce qu'il lui est difficile d'analyser exactement l'âme de deux peuples dont elle ne connaît pas l'histoire, et ensuite parce qu'elle récite, en bien des cas, une leçon apprise. Il convient d'insister particulièrement sur ce dernier fait qui est encore généralement ignoré en France : le tableau idyllique que Mme de Staël trace de la vie allemande, le portrait rose et azuré qu'elle esquisse du tempérament allemand, rien de tout cela n'est sorti de son esprit, rien de tout cela n'est le fruit de ses observations, rien de tout cela n'est neuf. Ce ne sont même pas là les mirages d'une voyageuse en tournée sentimentale, ce sont des clichés, de très vieux clichés qui datent au moins du *Sturm und Drang*, et que le Romantisme germanique a remis en honneur. C'est de la littérature[1]. Que reste-t-il donc à ce livre

1. Il faudrait un volume pour reproduire toutes les déclamations sur la pureté, la loyauté, la profondeur de l'Allemagne qui se trouvent dans les œuvres de Klopstock, des jeunes bardes de Gœttingue et de Strasbourg, de Herder puis des Romantiques, et qui y voisinent avec les considérations bien connues sur la dépravation, la fausseté, la vanité insolente des Français. La littérature allemande de grande consommation, à la fin du XVIII[e] siècle, connaît également ces formules. Weidmann, dans son *Verkannter*, fait dire par Otton d'Eberstein à un Français qui lui demande la main de sa fille : « Mon enfant épousera un jeune homme allemand; aux Français je ne veux pas avoir affaire ». Voici Tieck, maintenant, dans son *Karl von Berneck* : « De notre patrie allemande, la perfidie, le mensonge et la tromperie sont bannis. Chacun y aime avec son cœur comme avec sa bouche. Moi, Allemand, je le fais savoir à tous »; Iffland dans son *Mündel* : « Je suis un loyal Allemand, sans compliments », dans son *Elise de Valberg* : « Vous êtes une noble dame allemande, une femme vertueuse »; Grossmann dans *Rien que six plats* : « Tu voudrais être l'épouse allemande d'un homme allemand, à tu et à toi?... »: Bretzner dans son *Räuschchen* : « Sa franche, ouverte loyauté allemande... »; Hensler, de nouveau, dans sa *Männerschwäche* : « Cet homme loyal, allemand, droit, honnête... »; Sprickmann dans son *Eulalie* : « Chastement vit l'homme allemand avec la femme de son choix. » Des fats à la française, s'essayant à parler le français et écorchant l'allemand, sont mis, dans tous ces mélodrames, en conflit avec des Allemands parés de toutes les vertus, par exemple dans la *Victorine* de Schröder et l'*Enfant de l'amour* de Kotzebue. (Voir Kürschners, *National Literatur*, t. CXXXVIII, 1, p. XIV-XV, XXX-XXXI, 183.) Mais en France aussi on pérore de la sorte. Pour le polisson Dorat lui-même, en 1769, les Allemands sont « plus philosophes que courtisans ». Leurs poèmes sont des « hymnes sacrés ». Leur vertu simple s'oppose à notre « frivolité fardée ». « Un poète, sur les bords du Rhin, est, en quelque sorte, l'homme de la nature. Il ne respire que pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connaît ni le fiel de la haine, ni les manèges de

de l'*Allemagne* qui justifie son immense succès? Un certain nombre de mérites de premier ordre et l'avantage inappréciable d'être venu à son heure. Erronées ou non, la plupart de ses allégations n'en présentaient pas moins un intérêt littéraire très prenant. La vérité n'est pas ce qui attire le plus les lecteurs. Un beau roman historique aura toujours plus de succès que l'étude la plus sérieusement documentée. Pour le public français les rengaines des *Stürmer und Dränger* et des Romantiques allemands sur les vertus de leur race avaient tout le charme de la nouveauté. On s'était épris des « bons » sauvages, on pouvait bien s'éprendre des « bons » Allemands. Ce qui avait passé, en outre, des conversations et des écrits de Schlegel dans l'ouvrage de son admiratrice, toutes ces vues curieuses sur l'histoire de la civilisation européenne, était on ne peut plus séduisant. Le moyen âge, le « troubadour » jouissaient d'une vogue extrême, on n'était que trop disposé à accueillir favorablement une théorie qui vengeait les chevaliers, les croisés, l'Eglise, des mépris injustes de l'Encyclopédie. De plus, si incomplètes que soient les appréciations de Mme de Staël sur les œuvres qu'elle avait à examiner, on ne saurait lui refuser un enthousiasme sincère pour la plupart d'entre elles, et souvent un don de compréhension tel que pas un critique de son temps ne le possédait, uni, là où les rancunes de l'auteur disparaissent, à une largeur d'idées et de sympathie véritablement bienfaisante. Enfin, ce long et pesant livre, dont le style, à certains endroits, n'est pas seulement helvétique, mais tudesque, trahissait un talent d'une espèce fort rare et d'autant plus prisée chez nous. Une douceur, une bonhomie, une sentimentalité grave s'en dégageaient, auxquelles il est bien difficile de résister même à un siècle de distance. En quelques mots simples Mme de Staël a l'art d'atteindre l'âme même des choses. Son pittoresque, pour ainsi dire intérieur, est plus impressionnant et enveloppant encore que celui de Chateaubriand, dont la langue écrase pourtant la sienne. Quiconque a lu, par exemple, la description du Rhin qui ouvre son livre, ne verra plus le roi des fleuves allemands, qu'à travers ses phrases émues, poétisées de grands souvenirs. Mais, plus encore que ces qualités de son style et de sa pensée, les circonstances ont

l'ambition, ni les fureurs de la jalousie; il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes, il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur présenter sans cesse l'image de la vertu. » *Idée de la poésie allemande.*

servi l'auteur. Des circonstances extérieures en partie. L'*Allemagne* eut la bonne fortune d'être interdite par la police de Napoléon, qui fit ainsi à cet ouvrage une réclame des plus efficaces; du coup, en effet, les libéraux, qui, étant généralement en matière littéraire des traditionalistes, n'eussent jamais soutenu la lecture de deux de ses pages, crurent devoir le sacrer admirable. D'autre part. la Révolution romantique grondait déjà. Quelle mine précieuse de renseignements, quel code de pensée fécond, quelle arme redoutable pour les novateurs, que ce résumé de l'histoire d'une littérature tout entière « romantique » au goût de nos gens, et qu'illustraient les noms glorieux d'un Klopstock, d'un Gœthe, d'un Schiller! On allait donc pouvoir brandir des œuvres illustres, en jeter les titres à la tête des classiques, en étaler superbement le contenu. sans avoir besoin de les lire! *Germania tota in nuce*! Pour ces raisons diverses le livre de l'*Allemagne* est une date des plus importantes dans l'histoire de nos rapports avec le peuple voisin. La France intellectuelle, et pas seulement celle-là, a vécu un siècle sur lui. En dépit des rectifications de Heine et de Quinet, l'Allemagne a été pour les Français du XIXe siècle ce que Mme de Staël a voulu qu'elle fût. C'est à travers les phrases romanesques et romantiques de son livre que Jean-Jacques Ampère, Saint-Marc Girardin, Geoffroy, Victor Hugo, Michelet, Taine, Renan, pour ne citer que ceux-là, ont aperçu l'Allemagne du présent et du passé. « L'Allemagne, enseigne Michelet à ses disciples de l'École normale en 1831, n'est que naïveté, poésie et métaphysique. » J'ai étudié l'Allemagne, s'écrie Renan en 1845, et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon ami, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah! qu'ils sont doux et forts!... La France me paraît de plus en plus un pays voué à la nullité pour le grand œuvre de renouvellement de la vie de l'humanité. » C'est sur ce ton que la plupart des littérateurs français ont parlé de leur pays et de l'Allemagne au XIXe siècle, continuant instinctivement et dans le même esprit le parallèle ébauché par Mme de Staël, et avec une spontanéité, une ardeur d'admiration qui dépassent tout ce qu'on pourrait recueillir en fait de déclarations francophiles chez les écrivains d'outre-Rhin au XVIIe et au XVIIIe siècle, à plus forte raison au XIXe. La germanomanie de certains Romantiques français a

employé des formules qui nous laissent aujourd'hui rêveurs[1]. Voici Soumet, par exemple, qui trouve, en 1816, que Mme de Staël a été trop dure pour l'Allemagne! Un second, Eynard, écrit en 1827 : « Les Allemands savent aimer. Les autres arrivent tout au plus à la bienveillance. Leur bonté est inépuisable, elle est pure et sans mélange ». Jean-Jacques Ampère, lui, attribue, sans sourciller, toute la civilisation française du moyen âge et même des temps modernes à l'Allemagne au nom des uniques perfections du germanisme. Lagrange blâme le démocrate allemand Börne, réfugié à Paris, de la sévérité excessive avec laquelle il traite son pays d'origine. Saint-René Taillandier et Daniel Stern (Mme d'Agoult) clouent Heine au pilori pour ses révélations cruelles sur les procédés de la politique prussienne. Tant que la France ne faisait que rendre justice aux beautés de la poésie allemande et aux hardiesses géniales de sa philosophie, il n'y avait qu'à s'en féliciter, et de ce résultat on ne pourrait que savoir gré à Mme de Staël. Le malheur c'est que nos « intellectuels », comme on le voit, se croyaient tenus de vaticiner sur le caractère allemand en soi et d'exalter les principes de la politique allemande elle-même qu'ils n'avaient aucun moyen d'apprécier. Hugo recommande à la France de s' « amalgamer » avec l'Allemagne. S'il n'était Français il voudrait être Allemand. Michelet et Renan applaudissent à la victoire de Sadowa comme à un triomphe de la moralité germanique! Et Michelet est « historien »! C'est ici que les conséquences funestes de l'ouvrage de Mme de Staël se dessinent. Femme de lettres et femme du monde avant tout, elle avait fermé, volontairement ou non, les yeux sur une incarnation pourtant bien curieuse de l'esprit allemand,

1. Musset écrit dans un article sur les pensées de Jean-Paul : « Schiller au fond de son cabinet, Hoffmann assis sur la table d'un estaminet, Marguerite accoudée sur la fenêtre gothique et regardant passer les nuages au-dessus des vieilles murailles de la ville, Klopstock, Mignon, Crespel, Firmion, tous les génies, toutes les créations de l'Allemagne vivent dans l'élément des rêveurs et des oiseaux du ciel. » Telle a été l'Allemagne de nos Romantiques : une belle estampe « gothique » de Delacroix. Ils la connaissaient d'ailleurs très mal. J. Texte (*Études de littérature européenne*, 1898 : l'*Influence allemande dans le romantisme français*) a montré qu'ils l'avaient surtout étudiée dans Mme de Staël. Il est curieux de constater que jamais en Allemagne, même au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, l'admiration pour la France n'a enfanté une image de rêve de notre pays, du genre de celle-là. C'est que l'Allemagne suivait la France par force, tandis que nous nous sommes véritablement *épris* de l'Allemagne. Et, aujourd'hui que ce beau songe est évanoui, nous sentons tous qu'il nous manque quelque chose.

la Prusse. C'était son droit. Mais nos philosophes et littérateurs, qui voyaient à l'œuvre cette force redoutable, étaient sans excuse en se cantonnant, pour juger l'Allemagne de leur temps, dans la phraséologie conventionnelle de l'illustre amie de Schlegel. Nous ne saurons jamais à quel point le manque de perspicacité de ces gens et leur verbiage solennel ont égaré notre politique. Par les revues et les journaux, les déclamations des dévots de Mme de Staël pénétraient partout, et les historiens découvriront quand ils le voudront, dans nombre d'illusions de la diplomatie française au XIXe siècle, un effet de la prédication romantique[1]. Ce sont là des constatations que l'on doit faire sans animosité, mais qu'il faut faire tout de même, car elles sont grosses de signification à tous égards.

Ce débordement d'enthousiasme chez nos « intellectuels » correspondait-il à une action réelle du génie germanique sur les destinées de notre civilisation à cette époque? Ce n'est pas douteux. Des dernières années du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours l'influence allemande s'est introduite chez nous par des voies diverses. Nous n'avons pas à étudier ici cet ordre de phénomènes. Il importe cependant de noter qu'on rend compte très insuffisamment des changements apportés dans notre vie nationale par cette intervention germanique lorsqu'on se borne à considérer la littérature. Tant au XVIIIe qu'au XIXe siècle c'est probablement dans le domaine littéraire qu'elle a été le moins efficace[2]. La seule littérature qui ait fécondé véritablement la

1. Par l'image, par le feuilleton, par les récits des voyageurs, les bords du Rhin font propagande pour le génie simple, idyllique et romantique de l'Allemagne, et cette propagande a des ramifications infinies. La *Revue des Deux-Mondes* en est le véhicule aussi bien que le *Magasin pittoresque*. L'*Écho des feuilletons* situe là-bas ses touchantes nouvelles accompagnées de gravures poetiques. Byron, Hugo, Dumas père rivalisent avec les *Keepsakes*. Nos frivoles boulevardiers eux-mêmes reviennent de Bade avec des souvenirs attendris. Entre deux séances de « rouge et de noir » ils ont vu passer sous les tilleuls « quelque ange pensif de candeur allemande ». Bref c'est un besoin universel d'illusion. Au lendemain de la guerre de 1870 les soldats français chantaient encore une chanson dont beaucoup de nos lecteurs se souviendront et qui survit çà et là dans nos campagnes, sur un soldat prussien qu'un zouave se désole d'avoir tué, après avoir trouvé sur son cadavre un médaillon de sa mère et une méche de cheveux de sa fiancée :

> Pardonne-moi, pauvre petite,
> J'aurais sauvé ton fiancé,
> Si j'avais un instant pensé,
> Qu'au foyer m'attend Marguerite.

Comme on le voit les idées et les représentations staëliennes avaient fait leur chemin.

2. Voir les observations très justes à ce sujet de M. Aug. Dupouy dans son

nôtre, à ces deux époques, est la littérature anglaise. Les écrivains allemands ne sont entrés chez nous que dans l'escorte des écrivains anglais. Le livre de Mme de Staël fait à l'Angleterre, malgré son titre, une place considérable. Dans le domaine des mœurs et des usages l'influence anglaise l'a emporté aussi de beaucoup sur l'influence allemande. Le véritable terrain sur lequel s'est opéré la germanisation de l'esprit français est celui des idées abstraites, philosophiques, morales, politiques même, et celui des méthodes de l'érudition ou de la science. Si l'on s'en tenait au critère des mots fournis au français par la langue voisine et qui concernent surtout la philosophie, la géologie, la géographie, on serait tenté de considérer l'action du génie allemand sur le nôtre comme peu importante. Une ou deux douzaines de vocables en marquent la trace. Mais cette influence, très vague et très impalpable, a été plus profonde que nous ne l'imaginons. La politique des nationalités, par exemple, qui a absorbé les forces vives de notre pays au XIXe siècle est un produit de ce romantisme allemand dont Napoléon III était imprégné jusqu'aux moelles. En morale le criticisme et le pessimisme nous sont venus de là-bas. Enfin la dette de nos sciences historiques et philologiques envers l'Allemagne est énorme.

XIII

Il pourrait sembler, à première vue, étrange de rechercher, dans ces conditions, s'il s'est produit une influence inverse de la civilisation française sur la civilisation allemande au cours de cette période. Le génie germanique n'a-t-il pas pris conscience de lui-même, en ces années décisives, surtout en s'opposant au génie français, en s'insurgeant contre la domination de nos idées et de nos mœurs? Ne s'est-il pas ensuite laissé conduire uniquement par ses propres instincts, et n'a-t-il pas engendré une « culture » entièrement différente de la nôtre?... Sans doute. Il n'en est pas moins vrai, pourtant, —

livre intitulé *France et Allemagne* (Paris, 1913), qui, pour les époques antérieures, laisse fort à désirer. Mais déjà Sainte-Beuve, dans la lettre-préface au *Corneille Shakespeare et Gœthe* de Reymond (Berlin, 1864); M. Lemaître, *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1894, et Brunetière, *ibid.*, octobre 1895; J. Texte, dans l'étude citée plus haut, s'étaient prononcés dans le même sens.

et c'est là une des plus savoureuses ironies de l'histoire, — *que le signal de la révolte de l'Allemagne contre la France est venu à l'Allemagne de la France même; que les armes employées par l'Allemagne pour combattre l'influence française lui ont été fournies par l'influence française; enfin que les principes nouveaux sur lesquels nos voisins ont édifié toute leur « culture » nationale sont des principes de provenance essentiellement française. Même lorsqu'elle a voulu s'affranchir de l'influence de notre pays, l'Allemagne a eu besoin de lui.*

Là est le fait extraordinaire, significatif entre tous, de l'histoire des rapports franco-allemands. Aucun ne montre plus éloquemment quelle puissante action a exercé notre peuple sur les destinées de la race voisine, puisque, non content de la civiliser, il est allé jusqu'à lui indiquer comment elle devait s'y prendre pour affranchir et « germaniser » sa civilisation. Comment s'explique cette aventure quelque peu paradoxale? D'une façon très simple. La France, qui avait fécondé la civilisation allemande à l'époque de Louis XIV et de Louis XV, et la France qui l'a aidée à se libérer n'étaient pas identiques; c'étaient deux Frances distinctes, l'une disciplinée, classique et aristocratique, l'autre individualiste, romanesque et bourgeoise. Nous avons assisté à la lutte acharnée de la France du XVIIIe siècle, contre la France du XVIIe. La vie ne se prolonge qu'en se renouvelant incessamment. Il n'y a qu'à le constater en se réjouissant de l'enrichissement qui en résulte pour l'humanité. Mais la France a toujours eu le privilège — le privilège? — de travailler à la fois pour elle et pour les autres. Ce qui n'était chez nous qu'une querelle de famille changea de nature en se propageant au delà de nos frontières. *Le combat de la nouvelle France contre l'ancienne, en passant le Rhin, comme tout ce qui s'accomplissait alors dans notre pays, devint le combat de la civilisation allemande contre la civilisation française.* En effet, le programme de la France autoritaire, classique et aristocratique heurtait à bien des égards les goûts profonds de l'Allemagne, et c'est pourquoi elle ne l'avait subi qu'à contre-cœur; celui de la France individualiste, sentimentale et bourgeoise, au contraire, qui résultait d'un affaiblissement du génie national et d'une infiltration d'idées étrangères, d'idées anglaises, s'accordait admirablement avec ses aspirations les plus élémentaires, aussi l'adopta-t-elle avec enthousiasme. Donc, si la domination du monarchisme catholique et du classicisme aristocratique fran-

çais en Allemagne avait représenté la mainmise de notre civilisation, dans ce qu'elle avait de plus original, sur la civilisation de ce pays, l'arrivée de nos principes individualistes, bourgeois et sentimentaux allait rendre l'Allemagne à elle-même, la mettre sur son propre terrain, lui apporter l'occasion de se passer de nous. Le combat que livraient nos « dissidents » contre l'organisation et l'idéal du siècle de Louis XIV prenait chez elle la signification d'une guerre d'indépendance. Ces novateurs étaient de véritables alliés pour elle puisqu'ils s'attaquaient à ses maîtres. Leurs victoires furent ses victoires. C'était là, d'ailleurs, un phénomène qui s'était déjà produit au XIIIe et au XIVe siècle. Le nationalisme allemand a presque toujours procédé ainsi : les forces inemployées ou insurgées de notre civilisation ont été sans cesse mises à profit par lui pour fonder la sienne et la dresser ensuite contre son ancienne tutrice. Cette fois encore, l'Allemagne, appuyée sur la masse imposante de progrès livrés par notre pays à l'époque antérieure, a su merveilleusement utiliser les ferments qui désagrégeaient la brillante culture française du XVIIe siècle, et les faire servir à la préparation de sa grandeur.

Rien n'est plus curieux, par suite, que de considérer de près, en suivant du regard l'évolution de notre pays, cette émancipation nationale de l'Allemagne protestante déjà sauvée de la ruine, on s'en souvient, par la diplomatie et les armes de la France, et qui ne s'est soutenue jusqu'en 1685 que grâce à son alliance avec elle. En cet instant décisif de leur histoire, nos voisins ont l'air de soldats que des étrangers mènent malgré eux au triomphe. Nous avons montré que l'instrument par excellence de leur libération politique avait été la Prusse. Mais qui pourrait reconnaître dans la Prusse qui a vaincu à Rossbach une « force allemande »? Rappelons-nous les faits cités plus haut. Non seulement toute son organisation administrative, militaire, financière a été empruntée, un siècle auparavant, à la monarchie de Louis XIV, mais encore ce n'est qu'après une seconde invasion d'idées et de méthodes, voire d'intelligences françaises, qu'elle entreprendra sa tâche primordiale. Le roi qui commande à Rossbach est plus francisé encore que le Grand Electeur, de même que ses compagnons sont plus francisés aussi que ceux de son arrière-grand-père. On ne découvre plus rien en lui d'allemand. Il a complètement abjuré la religion nationale pour s'imprégner de ce rationa-

lisme philosophique qui est l'aboutissement de tout le labeur intellectuel de la France du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il ne parle la langue de son pays qu'avec ses domestiques, et il ne daigne plus l'écrire. Non content de cela, il a pour suprême ambition de devenir un « classique » français, et il y a si bien réussi que, par une rencontre étrange, le plus grand roi de cette Prusse qui devait porter des coups si funestes à la puissance de notre peuple, figure parmi ses meilleurs auteurs. C'est dans l'idiome de Corneille, de Racine, de Voltaire, en effet, qu'il consigne ses méditations les plus graves comme ses badinages les plus légers. Sa société se compose uniquement de Français ou d'Allemands francisés. Pour lui plaire il faut abjurer tout *Deutschtum*. Il taxe Winckelmann deux fois moins cher qu'un obscur scribe parisien. Ses compatriotes lui apparaissent comme des Barbares mal dégrossis, qui feront peut-être un jour figure dans le monde, mais après s'être mis complètement à l'école de leurs voisins de l'ouest c'est-à-dire après avoir dépouillé leur véritable nature. Français en tant qu'homme privé, il ne l'est pas moins en tant que souverain. Ses conceptions politiques sont celles de Colbert revues par les « philosophes » et les économistes des bords de la Seine. Il est tolérant, humain, uniquement appliqué au bien de ses sujets, préoccupé de mettre le sol en valeur et de créer des manufactures, comme l'exigent ces gens. Il incarne consciemment et volontairement leur idéal du monarque. Bien plus, il mande quantité de ses collaborateurs de chez nous, pour acclimater dans son pays les méthodes françaises. Et cette armée dont il va faire la première de l'Europe? Les officiers, et bon nombre de simples soldats en sont d'authentiques Français, incapables de prononcer un seul mot d'allemand. Au premier contingent welsche recruté par son arrière-grand-père, il en a superposé un second, au moins aussi important, composé de volontaires français attirés par lui en Prusse. Une bonne partie de notre armorial figure dans ses effectifs. Et ce qui n'est pas français y est encadré, armé, équipé, commandé suivant les principes établis par Louvois et Vauban. Telle était la Prusse qui libéra l'Allemagne : une colonie protestante de la France, le refuge des énergies rejetées par la monarchie de Louis XIV et de Louis XV. Et c'est en grande partie au moyen de ces énergies, — voilà le point qui nous intéresse maintenant —, par le secours des militaires, des ingénieurs, des politiques accourus de la rive gauche

du Rhin, et grâce aux enseignements de toute nature puisés du même côté, que la Prusse, représentante de l'Allemagne nouvelle, a pu prendre l'offensive, au milieu du XVIII[e] siècle, contre la France et s'élever en l'abaissant. En mainte occasion décisive des soldats, fils du sol gaulois, ont vaincu pour elle les troupes françaises, des diplomates d'origine identique l'ont emporté sur les ministres de Versailles. D'Hallard, en 1676, arrête sous Wolgast les Suédois alliés de la France. Du Plessis-Gouret contribue essentiellement à la victoire de Fehrbellin. Pendant la fatale guerre de la ligue d'Augsbourg, ce sont les « grands mousquetaires » huguenots qui mettent nos troupes en déroute à Neuss. Au siège de Bonn les cadets de Cornuaud, de Campagne et de Brissac délogent la garnison française dans un assaut furieux. A Carmagnole et à Suse ces mêmes cadets de Cornuaud et le régiment de Varennes se distinguent. Namur est enlevée en 1694 par de Bodt pour le prince d'Orange. En 1704, au cours de la guerre de la succession d'Espagne, du Chesnoi s'empare de Landau. A Hochstedt, à Cassano, à Turin, à Oudenarde, à Malplaquet, noms sinistres qui recouvrent la gloire de Louis XIV d'un sanglant linceul, les enragés de du Portail, de du Trossel, de Varennes, couchent des files entières de combattants français dans la poussière. Voici maintenant l'âge glorieux de Frédéric le Grand. A la défaite de Landshut, en 1760, c'est le général de La Motte-Fouqué qui sauve l'honneur prussien en soutenant pendant huit heures les attaques répétées de la cavalerie autrichienne, tandis que Le Fèvre dirige d'autre part l'investissement de Schweidnitz. Dans la première campagne de Silésie le Normand Chazot a sauvé la vie à Frédéric II; dans la seconde, il fait des merveilles à Czaslau; dans la troisième, il déploie une bravoure si folle à Hohenfriedberg, que le roi écrit en personne à sa mère pour la féliciter d'avoir un fils pareil. D'une façon générale, cette brillante cavalerie à laquelle Frédéric II a dû la plupart de ses victoires, notamment celle de Rossbach, est presque entièrement une création de nos compatriotes. Pendant ce temps le comte de Beauveau, du Plessis-Gouret, Pierre de Falaiseau, de Gorgier, de Chambrier et beaucoup d'autres, forts de la complicité ardente de tous les réfugiés d'Angleterre, de Hollande, de Suisse, trament les machinations diplomatiques qui mèneront la France au traité de Paris, la Prusse au traité d'Hubertsbourg. Et peut-être, malgré tout, les choses n'en seraient-elles pas venues là, si, d'autre part, un

illustre transfuge français, le prince Eugène, ne s'était acharné, au service du germanisme, contre sa malheureuse patrie avec toutes les ressources d'un tempérament de guerrier et d'homme d'État unique à son époque. Ajoutons-y l'aide apportée à la Prusse par les « émigrés » sous la Révolution et l'Empire. Que de sang et de génie français dans l'ascension des Hohenzollern[1] !

La réalité économique offrirait-elle un spectacle différent ? Point. La Prusse, qui, dans ce domaine, a été encore l'initiatrice du progrès, s'est éveillée de sa torpeur au XVIIe siècle seulement en lisant les édits de Colbert, ainsi que nous l'avons vu, et en prenant note des mesures que le grand continuateur des Sully et des Richelieu adoptait pour mettre la puissance industrielle de la France à la hauteur de sa puissance politique. A l'affût de tous les gestes de Colbert ou de ses collaborateurs, le véritable fondateur de la Prusse moderne, le Grand Électeur, se fait envoyer de chez nous les traités techniques qui y paraissent sur les branches les plus diverses de l'activité économique et en remplit sa bibliothèque. Cet écoulement d'idées françaises en Allemagne durera jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Nos manuels français sous les yeux, les agronomes, jardiniers, architectes, fabricants de là-bas créent les centres de production, qui, peu à peu, affranchiront l'Allemagne du tribut onéreux qu'elle payait aux nations voisines. Des modèles français pour les objets manufacturés ont servi de guides aux premiers efforts du labeur germanique. Et c'est pourquoi, au XVIIe et au XVIIIe siècle, les princes allemands se montrent si friands de ces sortes de cadeaux dans leurs relations avec la cour de Versailles. L'argent même que ces pratiques souverains retirent de leurs complaisances envers la France fournit à l'Allemagne, dépourvue de numéraire, les premiers capitaux puissants dont elle ait disposé. Mais notre pays devait faire mieux encore. En même temps qu'il cédait à la Prusse les meilleurs de ses ingénieurs et officiers, il lui passait les plus actifs et les plus intelligents de ses industriels et commerçants. La Révocation de l'Édit de Nantes, si funeste au point de vue politique, le fut peut-être plus encore au point de vue économique. Elle procura à l'Allemagne les moyens de se soustraire définitivement et sans peine à la domination de nos produits de toute nature.

1. Cf. Weiss, *loc. cit.*, t. I, p. 123-248; Erman et Reclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés, etc.*, t. I à VI.

En l'an 1700 les réfugiés français formaient le dixième de la population du Brandebourg et le quart au moins de celle de Berlin. En matière économique ces gens, si libéralement cédés à la Prusse par Louis XIV, representaient une élite. Ce fut « le levain qui fit lever la lourde pâte germanique [1] ». L'horticulture et l'arboriculture perfectionnées de la France du nord furent introduites en Allemagne par les huguenots. La culture des fleurs, des fruits délicats, du tabac, leur dut, en Brandebourg, son origine. Il essayèrent même d'importer, sans succès d'ailleurs, celle de la vigne. Dans l'industrie l'essor de l'Allemagne fut aussi brillant que rapide. En quelques années ce pays, qui avait jusque-là reçu presque tous ses objets fabriqués de chez nous, se vit pourvu de nombreuses et actives manufactures. Dès 1686 l'ambassadeur de France note avec inquiétude ce changement. Les petits métiers, la boulangerie, la pâtisserie, la confiserie, la cordonnerie, l'hôtellerie, éprouvèrent une transformation totale. Mais c'est surtout la grande industrie qui a bénéficié des efforts de nos compatriotes, que stimulaient sans relâche les subventions et les encouragements des États protestants, notamment de la Prusse. La fabrication des lainages, la tapisserie, la soierie, la passementerie, la mégisserie et la maroquinerie, la savonnerie, la faïencerie, la cristallerie et la verrerie, la fonderie, la teinturerie, la poterie d'étain, l'armurerie, l'horlogerie, la quincaillerie, la carrosserie, ont été, soit directement acclimatées en Allemagne, soit régénérées de fond en comble par les huguenots, qui, accourant des régions les plus diverses de la France, de la Lorraine, du Lyonnais, du Dauphiné, du Languedoc, du Poitou, de la Normandie, apportaient à nos voisins comme un extrait de cette vaste activité manufacturière que la sollicitude de François I[er], d'Henri IV et de Louis XIV avait développée chez nous au cours des deux précédents siècles. La banque fut réorganisée. Bientôt, de cliente fidèle, l'Allemagne se mua en rivale de notre pays. Dès le milieu du XVIII[e] siècle, ses produits concurrençaient les nôtres dans toutes les contrées du nord et de l'est de l'Europe. Sous le règne de Louis XVI ils pénétraient même en France. Sur le terrain économique, donc, comme sur le terrain militaire et diplomatique, l'Allemagne a surtout triomphé de la France

1. P. Boissonnade, *Histoire des premiers essais de relations économiques directes entre la France et l'État prussien*, p. 305. Voir tout le chap. VIII de cet ouvrage.

par les initiatives et les hommes dont celle-ci l'avait pourvue.

Ce n'est pourtant pas dans ces domaines que nos voisins ont remporté leurs succès les plus frappants, mais dans le domaine moral et intellectuel que nous allons aborder maintenant. Du moins, pensera-t-on, l'affranchissement de l'Allemagne a bien été ici son œuvre propre. Quel peuple pourrait se comparer à elle pour l'intensité de la vie intérieure? A la France l'empire de la mode et de la sociabilité avec ses vaines agitations, à l'Allemagne la pleine propriété des régions sublimes de la pensée et de la poésie. Dans ce domaine elle n'avait besoin de personne pour se découvrir. Un beau jour son individualisme, si longtemps comprimé par la discipline française, a fait éclater tous les liens par lesquels on avait tenté de le ligotter, et, sous la seule poussée de sa propre surabondance, il s'est magnifiquement épanché. Le *Sturm und Drang* et le Romantisme, sont les deux phases principales de cette libération... C'est ainsi qu'on raisonnait à l'époque de Schlegel et de Mme de Staël, en s'autorisant de définitions *a priori* de l'esprit allemand et de l'esprit français. Mais, comme tant de théories romantiques, édifiées sur une connaissance superficielle de l'histoire et de la psychologie des deux peuples, cette explication est incomplète, par conséquent fausse, si on ne la corrige par l'exposé des événements réels. Or, l'étude des relations franco-allemandes nous fait apparaître les choses sous un tout autre jour. Elle permet de constater que, plus on descend dans l'intimité de la révolte allemande contre la tutelle française, au XVIIIe siècle, plus l'action de cette même tutelle française s'affirme.

Nous avons montré dans l'individualisme luthérien, approfondi encore par le piétisme, la force principale qui s'était insurgée contre les conceptions morales et sociales de notre civilisation, et nous ne croyons pas qu'on puisse faire de sérieuses objections à cette façon de voir. Qu'il y ait, en outre, des affinités toutes particulières entre le tempérament germanique et un certain sentimentalisme religieux, c'est ce que personne ne voudra contester. Mais, si nous nous en tenions-là, nous n'exposerions qu'une partie de la vérité, et nous tomberions dans l'erreur que nous reprochions tout à l'heure à l'auteur de l'*Allemagne*. Il faut ajouter en effet, que le sentimentalisme religieux, qu'il soit ou non germanique par définition, a été révélé en fait aux Allemands, dans les temps modernes comme

au moyen âge, par la France, aux luthériens par le monde catholique[1]. Spener n'est pas plus le fondateur du piétisme allemand que le Grand Electeur n'est le créateur de l'armée prussienne. Le véritable initiateur de l'organisation militaire de la Prusse est Louvois; le père du mysticisme luthérien est... saint François de Sales. C'est à Genève, où le dévot prélat avait répandu pendant son épiscopat les doctrines mystiques qu'il avait rapportées d'un séjour dans le nord de la France, que Spener, l'organisateur du piétisme germanique, qui, dans son pays d'Alsace, avait déjà subi l'influence indirecte du nouveau courant religieux français, vint chercher les principes qui devaient, par la suite, inspirer sa prédication et ses actes. Son premier ouvrage *piétiste*[2] est la traduction d'un traité de J. de Labadie, ancien chanoine catholique de Genève, plus tard converti au calvinisme, où se retrouve toute la conception attendrie des rapports personnels entre la créature et Dieu, que François, dont l'auteur s'inspire, avait exposée dans son *Introduction à la vie dévote* et son *Traité de l'amour de Dieu*. Il paraîtra peut-être surprenant à quelques-uns que ce soit la religion et la nation hiérarchisées par excellence qui aient fourni à la religion et à la nation individualistes entre toutes une pareille forme de piété, mais ce n'est pas là le seul fait de ce genre qu'on rencontre dans l'histoire des échanges intellectuels entre la France et l'Allemagne. N'est-ce pas de chez nous que l'Allemagne « lyrique », « philosophique », « musicale », a reçu le lyrisme, la philosophie et la musique? Le luthéranisme lui-même n'a-t-il pas fait son apparition dans l'Ile-de-France plus tôt qu'en Saxe? Le mysticisme est encore un de ces cadeaux inattendus mais authentiques de notre civilisation à la civilisation germanique. D'ailleurs, chez nous, le mysticisme, quelque

1. Il y aurait lieu de rechercher en outre s'il ne s'est pas produit une influence continue du protestantisme de langue française (Hollande, Genève, Berlin), sur la théologie allemande au XVIIIe siècle. Des hommes comme Ch. Ancillon, Abbadie, Lenfant, Beausobre à Berlin n'ont pu rester sans action. En tout cas l'ouvrage de Ch. Bonnet *Palingénésie philosophique*, publié à Genève en 1769, enchante tellement Lavater que celui-ci le traduit, et que, considérant que jamais le christianisme n'avait été mieux défendu, il dédie au philosophe juif Mendelssohn, l'ami de Lessing, la deuxième partie de sa translation en le priant de se convertir ou de la réfuter. — Ce Lavater est l'écrivain qui reprit dans ses *Physiognomische Fragmente* l'idée lancée au XIII[e] siècle par l'Écossais Michel Scot, ancien étudiant de l'Université de Paris, auteur d'une *Physiognomia* qui eut dix-huit éditions de 1477 à 1533. En 1739 Schmutzer avait ramené l'attention sur lui.

2. *Von andächtigen Betrachtungen, etc.*, Francfort, 1667.

brillante qu'ait été sa carrière, allait entrer en conflit avec l'esprit classique et succomber devant lui. C'était une de ces forces « dissidentes » dont nous parlions précédemment. Les héritiers de saint François de Sales : Arnauld et la mère Angélique, Mme Guyon et Fénelon, seront vaincus par Descartes et Bossuet. Par contre, le courant qui resta d'importance secondaire en France, trouvant en Allemagne moins d'obstacles sur sa route, put librement féconder le sol tout entier de la vie nationale. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour en placer la source chez nos voisins. Il est acquis, de plus, que le piétisme luthérien allemand ne se développa point sans recevoir maint apport du mysticisme français, auquel il faut rattacher, en outre, au moins indirectement, la réforme inaugurée par Neander dans le calvinisme germanique [1]. Les œuvres des solitaires de Port-Royal, de Mme Guyon et de Fénelon furent, en effet, très lues au delà du Rhin.

L'influence française se fit sentir à d'autres égards encore. Nous avons signalé le précieux réconfort que les idées anglaises apportèrent à l'individualisme protestant allemand. Or, ces idées anglaises furent répandues tout d'abord en pays germanique par des livres français. On n'ignore pas que nos compatriotes calvinistes, établis en Hollande ou de l'autre côté de la Manche, traduisirent de bonne heure une foule d'ouvrages essentiels de la littérature de leurs patries adoptives. Or, la langue anglaise était fort peu connue en Allemagne au début du XVIIIe siècle, comme nous nous en convaincrons ultérieurement. Par contre, tout le monde y savait le français. Il n'est donc pas surprenant que ce soient des traductions françaises de livres britanniques qui aient servi d'intermédiaire, au début, entre l'Allemagne et l'Angleterre. « Anglais, s'écrie Robinet dans ses *Considérations sur l'état présent de la littérature en Europe* [2], la France vous a fait connaître de l'Europe ! » Cette réflexion était des plus justes. Ce sont des réfugiés de Hollande qui ont élaboré la traduction du *Spectator* d'Addison qui tombera entre les mains de Bodmer et déclanchera en Allemagne le mouvement d'opposition contre la civilisation française. La première bonne histoire d'Angleterre a été écrite par Rapin-Thoyras, encore un réfugié

1. Sur Spener et le piétisme cf. Hossbach, *Spener und seine Zeit*, Berlin, 3e éd., 1861 ; Frank, *Geschichte der Theologie*, t. II, p. 130 et suiv. ; Schmidt, *Geschichte des Pietismus*, p. 42 et suiv.
2. Londres 1762.

de Hollande [1]. Ses compagnons d'exil rédigent une *Bibliothèque anglaise* et une *Bibliothèque britannique* qu'on utilise énormément en pays tudesque. La philosophie de Newton et de Locke a été popularisée par ces gens en Allemagne aussi bien qu'en France. Ils ont, les premiers, révélé à l'Europe le *Robinson Crusoë* et les *Voyages de Gulliver* par leurs traductions françaises. Or, c'est sur un texte français que le *Robinson Crusoë* a été mis en allemand, dans les conditions indiquées plus haut. A bien des égards le Voltaire des *Lettres philosophiques* n'est que le continuateur de ces réfugiés de Hollande auxquels il rendit visite et qu'il devait si fort détester. Mais quel événement littéraire que la publication de ces impressions de voyage en Angleterre par l'auteur le plus en vue de notre pays! C'est là, dans ces pages vivantes et alertes, que l'Allemagne a appris véritablement à admirer Milton, dont on peut dire que Voltaire a fait la réputation européenne [2]. Or, nous savons tout ce que Milton représente par son *Paradis perdu* dans l'évolution de la sentimentalité religieuse allemande. Il est piquant de rencontrer ici l'action décisive du pire ennemi de la religion et de la sentimentalité. Mais, bien que toutes ces infiltrations françaises et franco-anglaises eussent créé en Allemagne, dès la première moitié du XVIII[e] siècle, un état d'esprit hostile à notre civilisation aristocratique, rationaliste et sceptique, la protestation restait silencieuse, à peine consciente, et n'éclatait pas. Il lui manquait un corps de doctrines cohérent et complet, qu'elle pût opposer à la conception des Encyclopédistes. Elle attendait un porte-parole éloquent, capable d'exprimer nettement ce qu'elle sentait et voulait. Ce porte-parole, il semble que l'Allemagne, intéressée au premier chef dans cette querelle, et qui avait à sauver sa culture nationale, eût dû le produire... Pas du tout, c'est encore de chez nous qu'il lui est venu. L'avocat de la pensée germanique et protestante a été... Rousseau. Plus que Milton, Young, Ossian et Goldsmith, Jean-Jacques Rousseau mérite d'être appelé le chef du *Sturm und Drang* moral allemand. Alors qu'il faut encore se livrer à des recherches patientes pour retrouver la part réelle qui revient

1. Schiller y puisera, nous le verrons, le sujet de sa *Maria Stuart*, de son *Warbeck*, de son *Elfride*.

2. D'ailleurs, bien avant Klopstock, la France avait eu son traducteur de Milton dans la personne de Dupré de Saint-Maur, dont l'œuvre fut rééditée souvent au cours du XVIII[e] siècle, ce qui atteste son succès. Dès le début du XVIII[e] siècle, Bayle s'était aussi beaucoup occupé de Milton.

aux Anglais dans cette révolution sentimentale, le nom de Rousseau y frappe partout les regards, y retient partout l'attention de l'historien. Il nous est difficile de nous représenter aujourd'hui l'action prodigieuse qu'exerça sur les imaginations allemandes la rhétorique passionnée du citoyen de Genève. Le succès même qu'il rencontra en France ne saurait nous en donner une idée. Chez nous Rousseau trouva des contradicteurs. Il se heurta même à de violentes résistances. Par bien des côtés son tempérament fougueusement individualiste choquait l'esprit classique, encore très puissant à son époque, et dont la mesure, la clarté, les tendances sociables ne pouvaient s'accommoder de l'anarchisme à peine dissimulé du brillant déclamateur. Beaucoup de gens en France, surtout dans les milieux aristocratiques, l'admirèrent sans chaleur, à cause de son étrangeté. Ce fut une « attraction » dans le genre de Franklin ou de Mesmer, un personnage bizarre, qui changeait de tout ce qu'on avait vu jusque-là. Mais, au premier contact avec le fantasque apôtre des revendications individualistes, on se retirait froissé et déçu. L'attitude de Voltaire, de d'Alembert, de Frédéric II, de Marmontel, de Mme d'Épinay, bref de tous les représentants de la tradition classique et aristocratique, est des plus significatives. Entre Rousseau et ces personnages une muraille infranchissable d'idées et d'habitudes se dressait. Au fond ils ne l'ont ni compris ni aimé. Rien de pareil en Allemagne. Dans ce pays de petits bourgeois luthériens, individualistes et férus de sentimentalité, rebelles à toute discipline intellectuelle et morale, c'est Rousseau tout entier, Rousseau avec ses grands gestes et ses manières mélodramatiques autant qu'avec son éloquence généreuse et sa dialectique serrée, qu'on accueille et admire. Et peut-être les défauts — ou ce que nous appelons en France des défauts — plaisent-ils en lui plus que les qualités. Car c'est bien à sa manière que l'on conçoit les rapports entre les hommes. S'il a exagéré çà et là l'individualisme et versé dans l'anarchisme, on lui est reconnaissant d'avoir ainsi manifesté plus bruyamment les droits de la personnalité isolée. Quant aux idées qu'il expose, c'est une véritable révélation pour l'Allemagne, un nouvel Évangile. Tout ce qui s'agitait confusément dans les âmes depuis le début du XVIIIe siècle, ce qu'on souhaitait obscurément sans parvenir à le formuler, s'étalait là en phrases définitives, d'une audace et d'une netteté sans pareilles. Le mot magique était enfin pro-

noncé, que l'Allemagne attendait pour se réveiller et se mettre joyeusement à l'œuvre. La proclamation d'indépendance dont son lent génie n'avait su trouver les termes, un Français insurgé contre l'idéal séculaire de sa race, un Français appartenant au petit monde excentrique du protestantisme genevois venait de la lui rédiger. Détail à noter! Tandis qu'en France ce furent surtout les écrits politiques de Rousseau, en première ligne le *Contrat social*, qui agirent sur les âmes, en Allemagne ce fut plutôt son roman, la *Nouvelle Héloïse*, qui fit impression. Ce livre offrait le condiment de sentimentalité humide et tapageuse sans lequel le public allemand ne savait pas et ne sait pas encore goûter une œuvre littéraire. On y prononçait de grands mots, on y étalait de nobles aspirations. L'amour y était considéré par le côté solennel. On s'y embrassait, on s'y livrait aux derniers « égarements » au nom des plus sacrés principes, en prenant à témoin le Créateur. Et, à tout instant, les personnages y faisaient appel du jugement des hommes à la conscience qu'ils avaient de leur propre « vertu ». Cela, c'était le point de vue protestant. Pour la première fois le centre de gravité de la vie était placé non dans les œuvres, comme l'avait fait la littérature française d'inspiration catholique et sociale, mais dans les intentions. Qu'importaient, en somme, les actes pourvu qu'on gardât une âme élevée? L'individu avait à se préoccuper de lui-même et non des autres. Les conséquences pratiques de ses faits et gestes méritaient moins d'attention que leur racine morale. De là le succès extraordinaire de ce roman en Allemagne. Non seulement il abordait les problèmes qui intéressaient le plus vivement le monde germanique, mais il les résolvait à la façon allemande. L'admiration pour le livre et son auteur ne connut pas de bornes. Mendelssohn constate dans les *Litteraturbriefe* qu'on s'arrache la *Nouvelle Héloïse* et qu'on ne s'entretient pas d'autre chose. Elle a « presque tourné la tête » à Zimmermann. Herder et sa fiancée Caroline, dans leur correspondance, ne s'occupent que de Julie et de Saint-Preux. Caroline considère Rousseau comme « un saint et un prophète » qu'elle adore. C'est aussi l'opinion de Campe, qui grave sur le socle d'une statue du philosophe ces mots : « A mon saint ». Lavater, Basedow, Voss, F. H. Jacobi, Wieland[1], J. Möser le

1. Pour Wieland, qui se rattache à la tradition française semi-classique, au genre « rococo », la *Nouvelle Héloïse* — c'est significatif — est le roman « le plus dangereux et le plus instructif du monde ».

célèbrent à l'envi. Quant aux jeunes gens du *Sturm und Drang*, ils l'idolâtrent. A Gœttingue ils sont tellement pleins de ses déclamations qu'ils les fourrent à tort et à travers dans leurs essais lyriques. C'est de Rousseau que leur vient cette haine des « tyrans », cette exaltation « républicaine », cette griserie de « vertu », de « nature », de « religion », qui revêtent chez eux des formes si candidement écolières. A Strasbourg, dans le petit clan teuton que nous y avons signalé, on ne jure que par Rousseau. Lenz appelle la *Nouvelle Héloïse* « le meilleur livre qui ait jamais été imprimé avec des caractères français ». A en croire Gœthe, Rousseau aurait pù regarder Klinger « comme un des plus purs disciples de l'Évangile et de la Nature ». Gœthe lui-même utilisera le *Contrat social* pour sa « dissertation » de licence, la *Profession de foi du vicaire savoyard* et la *Lettre à M. de Beaumont* pour sa *Lettre d'un pasteur*, et imitera de très près, nous le verrons, la *Nouvelle Héloïse* dans son Werther[1]. A l'« École Charles » de Stuttgart l'élève Schiller sent s'éveiller sa vocation d'écrivain en lisant Rousseau et ses premiers drames ne seront que les théories du maître mises en dialogues[2]. Herder a pris conscience de ses idées fondamentales au contact de Rousseau, et il restera, jusqu'à la fin de ses jours, sous sa domination. Kant, qui possède le portrait de Rousseau dans sa chambre, trouve dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* le principe profond de sa philosophie : l'insuffisance de la raison pour connaître les vérités éternelles, et la justification de ces vérités par le témoignage de la conscience ou plutôt par les besoins élémentaires de la vie morale. Pestalozzi, Basedow, Campe lui doivent leur pédagogie. Schleiermacher, Fichte, Hegel sortent en grande partie de lui. En résumé, c'est Rousseau, qui, par sa virulente insurrection contre les principes sociaux

1. Il nous paraît probable aussi que la fameuse aventure de Gœthe avec les deux filles du maître de danse de Strasbourg, racontée dans le l. IX de *Dichtung und Wahrheit*, a été arrangée, sinon imaginée, par l'auteur pour faire pendant aux nombreux épisodes de ce genre qui figurent dans les *Confessions*, et où Rousseau se montre en proie aux agaceries de *deux femmes à la fois* (Mlles de Galley et de Grafenried, la Merceret et la Giraud, etc.). On sait que *Dichtung und Wahrheit*, comme l'*Italienische Reise*, est plein de scènes inventées de toutes pièces pour donner à l'auteur une attitude avantageuse ou agrémenter le récit.

2. Il jouera plus tard au Rousseau persécuté dans sa fuite de Stuttgart. Quand un admirateur inconnu Körner lui offre un asile chez lui, en 1785, il répond qu'il n'imitera pas la conduite du « grand Rousseau » à l'égard du comte Orlof et acceptera avec reconnaissance. C'est une obsession.

et moraux de la France aristocratique, a provoqué la révolte nationaliste de l'Allemagne. La *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat social* sont de 1761 et de 1762; le *Sturm und Drang* a éclaté dix ans plus tard. Avant lui il n'y avait que des besoins épars. Il les a groupés, organisés, conduits à la bataille. C'est par lui qu'ils ont vaincu. La cohésion et l'ardeur belliqueuse qui leur manquaient, il les leur a apportées. Il a donné le signal de l'assaut. Mais, surtout, il a fourni à ces Allemands diffus et confus l'idée simple, claire, autour de laquelle toutes leurs aspirations pouvaient se rallier : le retour à la nature! Ce cri, qui retentit à chaque page de l'œuvre de Rousseau, sera celui que les *Stürmer und Dränger* répéteront sans cesse. Ni Klopstock, leur maître allemand, ni les auteurs anglais ne l'avaient poussé. Mais avec des accents indignés le citoyen de Genève n'avait cessé, de son premier « discours » à son *Émile*, de montrer dans la vie de « société » la cause de la décadence morale des individus. Selon lui, dans l'idyllique existence des bois, et tant qu'il avait été livré à ses instincts primitifs, l'homme avait été pur et bon. En se rapprochant de ses semblables, en se laissant imposer par les nécessités de la vie en commun toutes sortes de lois et de conventions absurdes, en se « civilisant », il avait acquis la plupart des vices qui le souillaient actuellement, il était devenu vil, perfide, méchant. Pour le régénérer il suffisait de le débarrasser des mille entraves artificielles qui paralysaient les mouvements spontanés de son âme, de le rendre à la « nature ». Séduisant programme, qui fut à peine pris au sérieux en France, où il n'engendra que des « modes » superficielles, mais qui ne pouvait manquer de produire un effet immense en Allemagne, où il prêtait aux revendications obscures de l'individualisme antisocial une force qu'elles n'auraient jamais trouvée en elles-mêmes. Car nos voisins ne sont véritablement hardis à l'action que lorsqu'ils peuvent s'autoriser pour le moindre de leurs gestes d'une théorie philosophique. On suivit donc Rousseau avec enthousiasme. Bien des caractères du *Sturm und Drang*, qui paraissent, au premier aspect, n'avoir aucun rapport avec son enseignement, en découlent pourtant. C'est ainsi que Rousseau est responsable dans une large mesure de la gallophobie agressive elle-même qui se glissa dans le mouvement insurrectionnel allemand. Pour se donner un genre, pour n'être pas comme tout le monde, et aussi pour humilier cette société parisienne qui ne concevait

rien de plus brillant qu'elle-même, l'apôtre de l'individualisme avait affecté de se montrer sous la face du Suisse, du « citoyen de Genève », ou encore du fruste « montagnard » ; il avait dit, en parlant des Français, « ils » et « eux ». Il les avait considérés du dehors et rappelés sans ménagement au sentiment de la modestie. A plusieurs reprises même — et c'est là ce qui avait le plus agacé Voltaire — il avait fait mine de dénoncer à l'Europe leurs travers nationaux[1]. Ce sont ces attaques, parfois très méchantes, de Rousseau, ce sont ces allures de rude et simple enfant de la nature s'érigeant en censeur d'un peuple corrompu, qui ont inspiré aux « bardes » extravagants de Gœttingue et aux jeunes fous de Strasbourg leurs accès de teutomanie exaltée. A tous égards donc, la libération *morale* de l'Allemagne du joug français peut être considérée comme l'œuvre d'un écrivain français.

Mais ce n'est pas tout. Comme si elle eût craint que son paradoxe humoristique ne passât inaperçu, l'Histoire a pris soin de le renouveler dans tous les ordres d'activité. Non contente de ranger les forces politiques et militaires de l'Allemagne en marche contre la France derrière la Prusse francisée, d'envoyer un Français au secours de la sentimentalité individualiste teutonne en pleine insurrection contre la discipline française, elle a voulu que ce fût derechef un Français qui émancipât sa *littérature* de l'influence française. Mais, ici encore, le rôle de la France ne se borna pas à susciter le stratège victorieux qui allait mettre en déroute ses propres troupes, elle prépara de longue main le succès de la rébellion, en fournissant à ses futurs adversaires tous les moyens d'attaque dont ils pouvaient avoir besoin. Les péripéties de la campagne littéraire sont essentiellement identiques à celles de la campagne morale dont nous ne l'avons séparée que pour les commodités de l'analyse. Dans la réalité elles se sont confondues. De nouveau c'est l'individualisme allemand qui a engagé les hostilités, le même que nous venons de voir à l'œuvre. Mais, dans le domaine littéraire comme dans le domaine moral, il sera sans cesse dirigé et encadré par des forces françaises. Ce

1. Il reconnait lui-même que c'était une manie et une attitude plutôt que l'effet d'un sentiment sincère et d'une conviction, les Français lui étant très sympathiques. « Je suis sûrement le seul, qui, vivant chez une nation qui le traitait bien et qu'il adorait, se soit fait chez elle un devoir de la dedaigner », *Confessions*, I, v.

sont des novateurs français qui ont ameubli le terrain sur lequel devait tomber la semence de la critique dissidente française. Ce premier travail accompli, ce sont encore des Français qui ont apporté aux Allemands les modèles anglais dont ils avaient besoin pour prendre conscience de leurs véritables intérêts. Enfin c'est un Français, et un Français de marque, qui entraînera les critiques de là-bas à la bataille suprême, au Rossbach littéraire... Nos fortes têtes du début du XVIIIe siècle, La Motte-Houdard et l'abbé du Bos, ont commencé à faire concevoir aux Allemands, jusque-là béats admirateurs de notre théâtre classique, une nouvelle espèce de tragédie plus libre et plus romanesque que celle de Corneille et de Racine. Bodmer et Breitinger, les fameux réformateurs zurichois, puiseront la plupart de leurs idées « originales » dans les ouvrages de ces deux critiques. Vint ensuite la tentative de La Chaussée. Cette « comédie larmoyante », qui n'obtint chez nous qu'un succès relatif, fut pour l'Allemagne comme une ondée rafraîchissante après de longues années de dure sécheresse. Enfin des pleurs, des soupirs, du « sentiment »! En 1759 le pieux et tendre Gellert la signalait à ses auditeurs de Leipzig: *De comedia commovente*. Pour son compte il n'allait plus cesser de s'approvisionner de sujets touchants chez La Chaussée, Destouches, Gresset. On ne montre jamais plus sa vénération pour un auteur qu'en le pillant. Kotzebue et Iffland, plus tard, apaiseront la soif du *Gemüt* allemand, pendant un quart de siècle, par des moyens analogues. Le mélange de comique et de sérieux, l'allure bourgeoise, quotidienne, le ton grave et plaintif de ces pièces bâtardes convenaient admirablement au goût allemand, qui déjà révélait pour le mélodrame une passion démesurée, et ne s'avisait toujours pas, cependant, de la satisfaire en puisant dans son propre fonds. Quand il fut suffisamment familiarisé avec ces produits, on lui servit, de chez nous encore, des œuvres anglaises, pièces de théâtre ou romans, où la recette « larmoyante » était appliquée dans toute sa perfection. C'est ainsi que nous eûmes l'honneur de populariser Lillo et Richardson en Allemagne, comme dans l'Europe entière [1]. Mais nous ne devions pas nous en tenir là. Il

1. Le *Marchand de Londres* de Lillo est traduit en France dès 1748. En 1741-1742 l'abbé Prévost adapte la *Paméla* de Richardson. Il est bon d'ajouter que les écrivains de chez nous qui s'inspiraient du goût anglais, Marivaux, l'abbé Prévost, furent très populaires en Allemagne comme on le voit par l'in-

fallait aux Allemands un allié plus énergique et plus imposant que ces bavards pour entamer la lutte contre nos principes littéraires. Shakespeare convenait à ce rôle. Nous le leur amenâmes. Ce n'était pas un mince service. Shakespeare devait, en effet, représenter pour nos voisins, dans le domaine littéraire, ce que Milton avait été pour eux dans le domaine moral. C'est en invoquant Shakespeare, en s'autorisant de son exemple, qu'ils allaient partir en guerre contre le système dramatique de Corneille, de Racine et de Voltaire. Il n'en est que plus intéressant de constater que ce fut Voltaire lui-même qui se chargea d'attirer l'attention des Allemands sur le « grand Anglais ». C'est guidé par Voltaire que Wieland entreprit sa traduction de Shakespeare, bien après que Delaplace, d'ailleurs, l'eût mis en français chez nous[1]. Lessing a connu, de même, le poète anglais par les *Lettres philosophiques* de Voltaire, et, bien longtemps, il a parlé de lui dans les termes mêmes qu'avait employés le critique français, c'est-à-dire en regrettant fort que Shakespeare n'eût pas soumis son fougueux talent à la salutaire contrainte des « règles ». Mais, si les Allemands savaient déjà en gros ce qu'ils voulaient, ils n'arrivaient toujours pas à le dire. Il était pourtant indispensable qu'on s'expliquât une bonne fois. Qui donc allait attacher le grelot? Bodmer et Breitinger étaient trop timorés et trop bornés pour jouer ce rôle. Klopstock n'était qu'un théoricien médiocre, tout entier en effusions et en invectives. Les adversaires de Gottsched à Leipzig formaient une bande peu reluisante de petits gribouilleurs, capables tout au plus de démarquer des pièces françaises ou anglaises. Il y avait bien, vers le milieu du XVIIIe siècle, à Berlin, un jeune critique doué d'une certaine pénétration et vivacité, et qui ne manquait pas non plus de

troduction que J. A. Schlegel mit à sa traduction de Batteux. Ils balançaient la vogue de Richardson et Fielding. Prévost fut traduit dès 1734.

1. C'est en 1745 que Delaplace publie le premier volume de son *Théâtre anglais*, dont le second volume parut l'année suivante. Dans sa préface Delaplace vante copieusement l'auteur anglais. Il contribue à créer la légende, qui sera adoptée avec enthousiasme en Allemagne, d'un Shakespeare puisant tout en lui-même, ignorant l'art et les règles, parvenant d'un bond à la maîtrise. « Un coup d'œil lui a dévoilé la nature, et l'on reconnaît en lisant ses ouvrages qu'il n'était pas moins grand philosophe que grand poète. » Il fait en outre observer que « l'esprit français ne doit pas être nécessairement celui de toutes les nations ». Ces paroles ne seront pas perdues. En 1752, en outre, arrive Yart avec son *Idée de la poésie anglaise*. Vers le milieu du siècle il est de mode chez nous, dans les milieux avancés, de préférer Shakespeare à Corneille.

« toupet ». Mais cette lumière naissante du Parnasse allemand n'avait fait jusque-là que s'alimenter à l'huile de Voltaire, et tout annonçait qu'on allait avoir dans la personne de Lessing — c'est de lui qu'il s'agit — un second Gottsched, aussi exclusivement épris que le premier des Lettres françaises, quoique plus intelligent. Car ce débutant, qui n'avait pas craint de railler la *Messiade* elle-même, et allait s'amuser du piétisme d'ailleurs momentané de Wieland, passait, et à juste titre, pour ambitionner sur la scène le surnom de « Molière de l'Allemagne », et, dans les autres domaines de la littérature, la réputation d'un second Voltaire ou d'un second Bayle, tant il s'ingéniait à prendre dans ses comptes rendus, ses ouvrages en prose et en vers, l'attitude impertinente, rationaliste, anti chrétienne de l'ami de Frédéric II, dont il imitait jusqu'au style et qu'il couvrait d'éloges. Il écrivait même, guidé par Arouet ou par Bayle, des *Rettungen* antiluthériennes. Quelle apparence que ce garçon-là — dont on racontait qu'il mangeait parfois à la table de Voltaire à Sans-souci — dût jamais travailler à l'affranchissement de la littérature allemande? Sans aucun doute il se préparait, au contraire, à l'asservir davantage encore. Un beau jour, cependant, des pamphlets violents, signés de son nom, vinrent révolutionner le monde des écrivains germaniques. Dans ces pamphlets qu'il appelait *Literaturbriefe*, ou qui se donnaient comme des comptes rendus critiques de pièces jouées au « théâtre national » de Hambourg, Lessing prenait vigoureusement à partie Gottsched, et, derrière Gottsched, les plus grands auteurs dramatiques français, notamment Corneille et Voltaire. Que s'était-il donc passé? Les petites difficultés que Lessing avait eues avec Voltaire, pour avoir fait circuler sans sa permission, à Berlin, le manuscrit du *Siècle de Louis XIV*, lui avaient-elles inspiré sur le grand homme de sa jeunesse des idées subversives? Les beautés de la littérature anglaise avaient-elles définitivement conquis l'ancien admirateur des *Lettres philosophiques*? La victoire de Rossbach avait-elle déterminé en lui une crise de nationalisme gallophobe? Peut-être, peut-être. Mais, ce qui importait beaucoup plus que tout cela, c'est que Lessing s'était de plus en plus laissé gagner par l'influence de Diderot, dont les diatribes contre le théâtre français classique, dont les théories audacieuses sur la nécessité de s'orienter vers un drame bourgeois et moralisateur, dont toutes les conceptions sociales et litté-

raires lui avaient ouvert des horizons nouveaux. D'où l'explosion. Dans les *Lettres sur la littérature*, et plus encore dans la *Dramaturgie de Hambourg*, ce sont les arguments développés par notre intrépide compatriote dans ses *Bijoux indiscrets* (chap. XXXVII), ses *Entretiens sur le Fils naturel*, son *Discours sur la poésie dramatique* qui forment les morceaux de résistance, délayés dans une sauce assez âcre d'attaques personnelles contre Gottsched et Voltaire, et corsés d'éloges dithyrambiques de Shakespeare[1]. Les reproches que Lessing adresse à nos auteurs tragiques, sa conception de l'action, des caractères, du rôle de la morale au théâtre, son interprétation des règles aristotéliciennes : tout cela lui a été suggéré directement par Diderot, dont il a traduit en 1760 les œuvres dramatiques avec les discours qui les accompagnent, mais qu'il étudiait bien avant cette date. Il avouera lui-même en 1781 que cet écrivain a eu la plus grande part à la formation de son goût et il ajoutera : « Que celui-ci (ce goût) soit ce qu'il voudra, je ne sais que trop que, sans le modèle et les exemples de Diderot, il aurait pris une tout autre direction, peut-être une direction plus personnelle, mais difficilement une direction que ma raison, en fin de compte, eût pu approuver plus complètement ». De nouveau c'est un « dissident » français, écouté distraitement dans son propre pays, qui apporte aux Allemands les armes dont ils avaient besoin pour combattre notre influence[2]. « Je serais tenté de dire, écrit Lessing dans la préface de sa première traduction du théâtre de Diderot, que, depuis Aristote, il n'y a pas eu de tête plus philosophique qui se soit occupée des choses de la scène. C'est pourquoi il est bien éloigné de considérer que le théâtre de sa nation ait atteint ce degré de perfection où les plats esprits de chez nous, en tête le professeur Gottsched, le croient arrivé. Il avoue que ses poètes et acteurs sont encore à une grande distance de la nature et de la vérité, que les uns et les autres appliquent surtout leur

1. L'auteur réalise en outre ce chef-d'œuvre de prendre, dans un livre dirigé surtout contre Voltaire, une bonne partie des critiques qu'il adresse à Corneille, dans Voltaire lui-même.

2. Dans la *Jenaer Literaturzeitung* A. W. Schlegel écrit en 1797 au sujet de Diderot : « Si utilement qu'il ait agi, d'un côté, en faveur de notre scène, en partie directement, en partie par son influence sur la théorie et la pratique de Lessing, *surtout en nous délivrant des chaînes qu'une imitation aveugle des Français avait imposées aux Allemands*, il n'en a pas moins, d'autre part, donné lieu à de très fâcheux malentendus. »

talent à observer de petites convenances, à se soumettre à des exigences purement extérieures, ou à une froide étiquette. *Il est rare que nous nous guérissions d'une imitation méprisable de certains modèles français avant que les Français eux-mêmes aient commencé à rejeter ces modèles.* Et souvent même nous résistons encore alors. Il s'agit de savoir si l'homme qui ne poursuit que le seul but de rétablir le génie dans les droits anciens d'où un art mal compris l'a évincé, si l'homme qui avoue que le théâtre est à même de produire des impressions beaucoup plus fortes que celles qu'on vante dans les chefs-d'œuvre les plus illustres d'un Corneille et d'un Racine, si cet homme trouvera chez nous plus de créance que chez ses propres compatriotes. » Diderot, en effet, fut le grand favori des Allemands. « Diderot était fort voisin de nous, déclare Gœthe dans son autobiographie; dans tout ce que les Français lui reprochent il est un véritable Allemand[1]. » La liberté de ses manières, de son langage, son impétuosité, l'indiscipline de son esprit, le désordre de ses idées, les éclats brusques de son imagination et de sa sensibilité, sa façon de s'étaler, de se raconter, son « bongarçonnisme », ses déclamations perpétuelles sur la « vertu » et la « nature », son penchant pour le mélodrame ne pouvaient que le rendre sympathique à nos voisins, qui l'ont, en effet, choyé et encensé presque autant que Rousseau lui-même. Gœthe lui voua une admiration quasi religieuse. « Diderot est Diderot, disait-il, un personnage unique. Quiconque le dédaigne, lui et ses écrits, est un sot. » Il édita son *Neveu de Rameau* qui fut, ainsi, connu en Allemagne plus tôt que chez nous, ce qui était arrivé déjà — n'est-ce pas symbolique? — pour *Jacques le fataliste* et les *Contes moraux*. Il traduisit son *Essai sur la peinture*. Schiller partageait la vénération de son illustre ami pour notre Encyclopédiste. Arndt, Varnhagen, Hegel, Raumer l'ont abondamment loué, souvent même en des termes qui peuvent paraître excessifs. L'Allemagne

1. Il l'était par la nature même de son talent. Comme la plupart des écrivains germaniques il manquait du don d'invention et de création esthétique, mais excellait à reprendre les œuvres des autres et à les « ornementer ». Sa carrière, à ce point de vue, est très « allemande ». Il traduit beaucoup : l'*Histoire de la Grèce* de Stanyan, l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury, un dictionnaire de médecine anglais. En outre il imite; la première idée de l'*Encyclopédie* lui est suggérée par la *Cyclepedia* de Chambers publiée en 1727. Ainsi que les Allemands il a besoin, donc, de s'appuyer sur quelque chose de déjà existant pour donner libre cours à ses facultés intellectuelles.

avait raison de le traiter ainsi. Elle lui devait beaucoup, comme nous venons de le voir et le verrons encore. Il est intéressant de constater que, si les Allemands aimaient Diderot, celui-ci le leur rendait bien. Personne n'a plus fait que lui pour répandre en France les idées germaniques. Tout ce qui venait d'outre-Rhin était assuré par avance de sa protection. Il a été le véritable patron de ces nombreux Allemands, qui, dès le milieu du XVIIIe siècle, organisaient chez nous une propagande si active en faveur de la littérature de leur pays, notamment de Grimm, de Leuchsenring, de Michel Huber, etc., etc. C'est dans l'entourage de Diderot qu'il faut chercher les commencements de ce mouvement de germanophilie qui aboutira bientôt aux déclarations d'amour de Charles de Villiers et de Mme de Staël. Donc, voilà encore une révolution nationale allemande, et, par-dessus le marché, une révolution anti-française, qui était déchaînée en grande partie par un Français.

La campagne de Lessing ne fut, nous le savons, qu'une sorte de prélude à la grande insurrection du *Sturm und Drang*. Le *Sturm und Drang* relève, en littérature comme en morale, bien plus de Herder que de Lessing. Il est essentiellement caractérisé par la réhabilitation de la « poésie de la nature ». Or, la ferveur qu'on afficha, pendant toute cette période, pour les effusions naturelles par opposition aux jeux d'esprit dans lesquels on prétendait faire tenir toute la littérature moderne française, n'est pas plus allemande par ses origines que la conception dramatique de Lessing. La simple lecture de Rousseau pouvait y conduire. Mais les Allemands n'eurent même pas la peine et le mérite de faire ce petit travail de déduction. La théorie que Herder a proclamée avec tant de fracas, sur laquelle il a vécu jusqu'à la fin de ses jours, et qui lui a servi surtout à combattre l'influence française, il l'a prise en France. Les critiques allemands qui s'extasient sur la géniale trouvaille et les vues profondes de leur grand critique devraient bien relire un peu leur Diderot. Voici ce qu'écrivait en 1758 notre compatriote. « *En général plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poétiques.* Tout s'affaiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modèles à l'art? C'est au temps où les enfants s'arrachent les cheveux autour du lit d'un père moribond; où une mère découvre son sein et conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité; où un ami se coupe la chevelure et la répand sur le cadavre de son ami; où c'est

lui qui le soutient par la tête et qui le porte sur un bûcher, qui recueille sa cendre et qui la renferme dans une urne qu'il va en certains jours arroser de ses pleurs; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux; où les chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussière, ouvrent leurs vêtements dans la douleur et se frappent la poitrine; où un père prend entre ses bras son fils nouveau-né, l'élève vers le ciel, et fait sur lui sa prière aux dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parents et qu'il les revoie après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux et d'en attendre, prosterné, la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent et finissent par des coupes remplies de vin et versées sur la terre... *Je ne dis pas que ces mœurs soient bonnes, mais qu'elles sont poétiques.* » L'idée d'une opposition foncière entre la poésie des « civilisés » et la poésie des « primitifs » et de la supériorité de la seconde sur la première, l'exaltation implicite de la Bible [1], d'Homère, et, si l'on veut, d'Ossian : tout ce que Herder a « révélé » à son peuple est contenu dans ce passage. Et Diderot est revenu souvent sur

1. D'ailleurs, avant Herder, Voltaire, oui Voltaire lui-même, en 1759, dans son *Précis de l'Ecclésiaste* et son *Cantique des Cantiques*, avait poursuivi et atteint un but analogue. Et voici comment s'exprime Voltaire dans la « Lettre » qui accompagne ce second ouvrage. « J'apprends avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorants qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à Iris.... Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle des conquêtes; ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André-des-Arts.... Il faut apprendre à ces pédants petits-maîtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé et celles des badauds de Paris qui changent tous les jours.... Les chastes amours, la propagation de l'espèce ne faisaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chansons.... Si les amours respectables de l'époux et de l'épouse commencent par ces mots : *Isaguni minsichot piho kylobem dodeka me yayin* : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est meilleure que du vin », c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris, c'est que ni notre galanterie ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommé Jérusalem.... Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques*.... » Ce sont déjà les idées que Herder délaiera dans quatre ou cinq ouvrages. Le ton « antiparisien » y est aussi. Et il est difficile d'admettre que cet ouvrage de Voltaire, qui a eu nombre d'éditions, dont une contrefaçon pour la foire de Francfort en 1759, ait échappé à un homme qui ne laissait passer aucun des produits même les plus insignifiants de notre littérature, comme on peut le voir par les noms qu'il cite soit dans sa correspondance, soit dans ses œuvres.

cette conception pour la préciser ou l'illustrer. N'est-ce pas lui qui disait, en s'adressant au poète : « Touche-moi, étonne-moi, déchire-moi, fais moi tressaillir, pleurer, frémir, m'indigner ». Ne montrait-il pas sur son rayon les auteurs grecs voisinant avec la Bible? Ne se vantait-il pas d'avoir « sucé de bonne heure le lait » d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Térence, d'Anacréon, de Platon, d'Euripide « coupé avec celui de Moïse et des prophètes »? Nous citons Diderot, mais c'est par centaines qu'on pourrait recueillir en France les témoignages de cette nature vers le milieu du XVIIIe siècle. En même temps qu'on retrouvait le pittoresque des Anciens, on devenait accessible aux formes les plus diverses de la poésie. On s'engouait à la fois des contes orientaux et des contes de fées, des récits héroïques ou aventureux du moyen âge, des « romances » des troubadours, des épopées scandinaves, de la chanson populaire elle-même. Nulle époque ne fut plus curieuse et plus ouverte que celle-là. On ignore trop chez nous, à force de s'hypnotiser sur une demi-douzaine de premiers rôles, l'immense richesse des initiatives de notre XVIIIe siècle, qui est une période vraiment unique à cet égard dans l'histoire de l'humanité. Ces générations, qu'on se représente d'ordinaire comme étroites et intransigeantes, ont fait preuve, au contraire, d'un libéralisme qui pourrait encore nous servir d'exemple. Mais, pour se rendre compte de la multitude d'idées qu'elles ont mises en cours, il faut descendre jusqu'à ces chercheurs ou vulgarisateurs de second plan que nos manuels d'histoire littéraire ignorent superbement. C'est là, dans les sous-sols de la littérature, parmi les érudits, les historiens, les voyageurs — — n'oublions pas que tous ces gens étaient des écrivains de talent, clairs, attrayants, vivants — que se préparait l'avenir, bien plus que sur la scène brillamment éclairée où se démenaient les grands favoris du public. Bien des préoccupations que l'on a qualifiées de « romantiques », étaient déjà très générales au XVIIIe siècle. Le goût et le sens de l'histoire sont nés à ce moment-là et de fort bonne heure. N'oublions pas que Montesquieu en donnait la formule avant le milieu du siècle dans son *Esprit des lois*. Mais l'*Esprit des lois* s'appuyait lui-même sur une foule de travaux antérieurs. Dès la fin du XVIIe siècle, Charles Perrault avait ressuscité les contes de fées. D'innombrables auteurs se mirent à sa suite à en recueillir, au besoin à en inventer, et le *Cabinet des fées* qui, en 1785-1786,

servira d'asile à toute cette littérature narrative, comprendra une quarantaine de volumes. Dans les premières années du XVIIIe siècle on eut ensuite la traduction charmante des *Mille et une nuits* par Galland, qui initia le public français aux enchantements de la poésie orientale. A quel point l'Orient fut en faveur au XVIIIe siècle, on s'en aperçoit en lisant des ouvrages comme les *Lettres persanes* ou les *Contes et romans* de Voltaire. En même temps on revenait avec empressement au moyen âge français. Ce n'est pas par hasard que La Bruyère signale déjà dans ses *Caractères* le charme des anciennes ballades et vante la langue de nos pères. Les travaux des érudits du XVIIe siècle avaient peu à peu préparé l'opinion à s'intéresser aux soi-disant siècles barbares de notre histoire nationale, que, d'ailleurs, malgré les ignorants dédains des monomanes de l'antiquité du genre de Boileau ou de Fénelon, on n'avait jamais complètement délaissés. Au début du XVIIIe siècle, en 1706, un certain abbé Mervesin s'occupe des troubadours dans des extraits détachés de son *Histoire de la poésie française* qui paraîtra en 1739. Il est suivi par l'abbé Goujet, l'abbé Sollier, le comte de Caylus, l'abbé Millot, et surtout par La Curne de Sainte-Palaye, qui a été le véritable fondateur des études médiévales en France, et dont l'immense labeur s'étend sur presque tout le XVIIIe siècle. On ne se contente pas de se livrer à des études théoriques, on publie des textes. La maison Coustelier édite Villon, Saint-Gelais, Marot, Regnier, etc. Les trouvères et troubadours sont lus par les gens du monde. Les revues et les journaux, le *Mercure de France* en tête, initient le public cultivé à ces découvertes. En 1750 les Bénédictins ont fait paraître déjà les neufs premiers tomes de leur *Histoire littéraire de la France*. On peut dire que la cause du moyen âge, à cette date, est gagnée. Les romans de Cazotte, le *Tancrède* de Voltaire, le *Siège de Calais* et le *Gaston et Bayard* de de Belloy consacrent cette mode qui n'est qu'une manifestation particulière de l'instinct de curiosité historique et exotique qui pousse tout le siècle vers les civilisations les plus diverses. C'est afin de répondre à ce goût général du public pour les choses du moyen âge que le comte de Tressan publiera sa fameuse *Bibliothèque des romans*, vaste recueil de chansons de gestes et de romans de chevalerie joliment costumés à la mode du XVIIIe siècle, qui a fait les délices de la France et de l'Europe pendant près de cent ans et relie le médiévisme élégant de nos

arrière-grands-pères à notre médiévisme austère. De leur côté l'opéra, l'opéra-comique, la musique de salon, à l'affût de merveilleuses histoires, contribuaient pour une large part à populariser, sous un revêtement d'ailleurs de pure fantaisie, les héros et les traditions de la vieille France. Pendant le règne de Louis XVI, le Consulat et l'Empire, toute une floraison de romances sentimentales, de contes, de nouvelles, de pièces de théâtre est sortie de cet engoûment pour la vie et la poésie d'autrefois, tandis que, de son côté, l'érudition se portait avec plus d'intérêt que jamais vers l'étude de la féodalité, du blason, des tournois, des églises gothiques. Le Romantisme n'a été que l'aboutissement ultime, et, à bien des égards, l'exaspération, de tendances fort anciennes chez nous[1]. Il ne nous a rien révélé que nous ne connussions déjà. Il a même rétréci le programme du XVIIIe siècle français. Car, pour apprécier tout l'enrichissement que cette singulière époque a procuré à l'imagination et les services qu'elle a rendus à la science, il faudrait la suivre dans l'exploration de l'antiquité gréco-latine, du monde celtique et germanique, des civilisations de l'Amérique, de la Perse, de l'Égypte, de la Chine, l'accompagner au Maroc, en Laponie et en Polynésie.

Quand on examine à la lumière de ces souvenirs l'œuvre littéraire du *Sturm und Drang* germanique, on s'aperçoit tout de suite qu'il n'est peut-être pas une seule de ses idées et des applications de ces idées — en dehors des emprunts faits à l'Angleterre — qu'il ne doive à l'influence française. Son chef de chœur, Herder, a non seulement pris ses principes directeurs dans Montesquieu, Rousseau, Diderot et quelques autres, mais il s'est inspiré pour toutes ses initiatives de détail de l'exemple de nos compatriotes. Où découvre-t-il les beautés de la poésie « primitive »? Dans la traduction allemande de l'*Histoire du Danemarc* de Mallet[2], qu'il mentionne en termes enthousiastes, en 1765, dans la *Kœnigsberger Zeitung*. C'est pour lui la révélation d'un monde nouveau. Il y voit, pour le génie allemand, un « arsenal », où il pourra trouver la matière de nouvelles œuvres qui conviendraient mieux à l'Allemagne que celles qui sont fondées sur la « mythologie des Romains ».

1. On lira avec fruit sur ce sujet le récent livre de M. Mornet : *Le romantisme en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1912, qui nous paraît cependant passer un peu trop vite sur les préoccupations médiévales et exotiques de cette époque.

2. Dès 1756 le même auteur avait publié une *Mythologie et poésie des Celtes*.

Parcourons ce singulier manifeste intitulé *Von deutscher Art und Kunst* qu'il fit paraître avec Gœthe en 1773; l'idée qu'il y développe surtout est qu'il conviendrait que les Allemands se missent à recueillir leurs chants nationaux et populaires. Mais d'où lui vient-elle? Nous allons être fixés tout de suite. Il invite ses compatriotes à se livrer à ce travail, il le dit, parce que les Français et les Anglais l'ont entrepris les uns pour leurs *chansons* les autres pour leurs *songs*. Dans un autre traité *Von Æhnlichkeit der mittleren englischen und deutschen Poesie*, il reproche aux Allemands de n'avoir pas encore un La Curne de Sainte-Palaye et un abbé Millot. Les « sauvages » dont il vante les mœurs, il les connaît à travers l'*Histoire et description de la Nouvelle-France* de Charlevoix, les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* de Lafiteau. Si ses *Stimmen der Völker* s'inspirent d'un ouvrage de l'évêque Percy, qui avait, en Angleterre, continué les travaux de nos médiévistes, son *Cid*, où il prétend donner au public germanique l'impression d'une poésie naturelle et forte, absolument distincte de la poésie « conventionnelle » des Français, sera traduit, comme les *Gesichte* de son prédécesseur Moscherosch, d'une version française de l'original espagnol, dans l'espèce les « romances » sur le héros des guerres mauresques. Sans la version française, qui suppose cette curiosité et ce sens de la poésie « primitive » dont il fait si grand bruit, Herder n'eût probablement jamais entendu parler de ces héroïques couplets [1]. Signale-t-il en 1775, à Riga, dans ses *Erläuterungen zum Neuen Testament* les prières et le culte des Parsis à l'attention des exégètes, c'est parce qu'il vient de lire la traduction du *Zend-Avesta* par Anquetil. Rappelons aussi qu'il a dérobé à Voltaire, le titre, le sujet et la méthode de ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, où, par surcroît, Montesquieu, Rousseau et Diderot — nous le verrons — ont été largement mis à contribution [2]. La part que Wieland a prise au *Sturm*

1. La traduction du *Romancero* espagnol par Couchut parut dans la *Bibliothèque universelle des romans* en juillet 1783 et fut reproduite par le *Neuer teutscher Merkur* de 1792. Herder est donc, comme Wieland, un client de la fameuse *Bibliothèque* de Tressan.

2. Herder, d'une façon générale, ne peut être envisagé comme un « initiateur » que si l'on se renferme dans les limites de l'histoire des Lettres allemandes. Considéré du point de vue de l'évolution des idées européennes, il n'apparaît plus que comme le propagateur dans son pays de notions déjà fort nettement exprimées en France et en Angleterre par des penseurs originaux, et nouvelles seulement pour ses compatriotes. Les idées fondamentales de

und Drang se limite à ses romans d'inspiration médiévale, dont les sources, nous l'avons vu, sont entièrement françaises, tout comme l'esprit et les tendances. Trouverons-nous plus d'indépendance chez les véritables « révolutionnaires », chez ceux de Gœttingue, de Strasbourg ou de Stuttgart? On va en juger. La conversion de Klopstock au « bardisme » et à la mythologie germanique avait été, nous le savons, produite par un ouvrage français, celui de Mallet, qui, par-dessus le marché, fut signalé aux Allemands par la *Correspondance* parisienne de Grimm. La teutomanie rétrospective de ses disciples du *Hain* se rattache donc par là-même à une initiative française. Mais où donc ces jeunes exaltés publient-ils leurs strophes incendiaires contre Lutèce? Dans un *Musenalmanach*, qui est le décalque de notre *Almanach des Muses*, et qui a commencé par subsister principalement en le pillant. Les fondateurs de ce futur organe de la gallophobie des Voss, des Hahn et des Miller étaient Gotter et Boie, deux élèves de Wieland, deux imitateurs de nos poètes légers du XVIII[e] siècle. Voilà des antécédents bien compromettants. Ne nous arrêtons pas trop au fait que l'irascible Voss a découvert tout d'abord son modèle préféré, Théocrite, dans le manuel de Batteux, et qu'il a été initié à l'intelligence d'Homère par un livre anglais, celui de Blackwell, car ce sont là des peccadilles courantes chez les « patriotes » de toutes les époques de la littérature allemande, mais voici qui est plus grave : l'aigle lui-même du groupe, Bürger, semble avoir été conduit à la « ballade » oui, à *Lenore*, par l'influence française. Du moins c'est par l'opéra-comique français à tendances médiévales que nos Allemands, qui ne laissent rien passer de ce qui se produit chez nous sans l'examiner, le tourner et le retourner, ont pour la première fois entendu parler de

ses *Fragmente* et de ses *Critische Wälder* sur l'originalité littéraire, sur le caractère de la poésie d'Homère, de la Bible, etc., sur les rapports entre le génie et la nationalité ou le milieu, celles de ses ouvrages sur l'Ancien Testament considéré comme une œuvre poétique orientale, lui viennent — abstraction faite de Montesquieu, de Diderot, de Rousseau, etc., — de Blackwell, *Inquiry into the life and writings of Homer*, 1736; Wood, *Essay on the original genius of Homer*, 1771; R. Lowth, *De sacra poesi Hebraeorum*, 1753; Young, *On original composition*, 1759. Ses *Briefe das Studium der Theologie betreffend* reproduisent des considérations déjà développées par Shaftesburg dans un ouvrage qui porte le même titre. Dans sa *Plastik* et surtout son *Vom Erkennen und Empfinden* il s'approprie le système de Condillac. Nous retrouverons à la base de ses *Ideen* une exploitation en règle des principaux ouvrages français du XVIII[e] siècle, etc., etc. Tout cela a été prouvé par Haym dans l'ouvrage déjà cité.

« romances » et de « ballades », choses françaises, noms français. Gotter, l'un des fondateurs du *Musenalmanach*, qui avait traduit un certain nombre de comédies et d'opérettes françaises, en composa quelques-unes. Sa *Chaste Lucrèce* et sa *Rosette et Lucas* ont des sources françaises. C'est lui qui acclimata vers 1769-1770 la « romance » ou « ballade » — on employait indifféremment les deux termes — à Gœttingue. Mais, dès 1756, le genre avait été importé en Allemagne par le père Gleim, un fade anacréontique de l'école française, qui, lui, s'était inspiré pour ses *Romanzen* des œuvres de notre compatriote Moncrif, et s'en était inspiré au point de les plagier sans vergogne[1]. Après ce brillant début le pacifique bonhomme — il était chanoine et piétiste — soulevé d'enthousiasme par la victoire de Rossbach, entonna ses *Grenadierlieder*, pour lesquels Lessing, attentif à tout ce qui pouvait nuire à la cause française, écrivit une préface belliqueuse. Le Tyrtée teuton avait joint, dans ces chants patriotiques, l'imitation des vieilles ballades anglaises à celle des ballades de Moncrif. C'était la recette habituelle des œuvres « originales » allemandes. Bürger suivit la même voie que Gotter et Gleim. Ses débuts nous le montrent emprisonné dans les genres français. S'il traduit, étant encore étudiant, le *Pervigilium Veneris*, ce n'est pas, comme on serait tenté de le croire, pour avoir lu et admiré l'original latin, c'est parce que l'un de ses professeurs de Halle, Klotz, a découvert dans le *Mercure de France*, en 1767[2], deux adaptations de la célèbre pièce antique, et qu'il a demandé à un de ses auditeurs de faire un travail analogue. Ses autres essais poétiques ont des origines semblables. Sa *Stutzerballade* reprend un motif d'Estienne Pasquier, son *Dörfchen* est une imitation du *Hameau* de Gentil-Bernard, son *An die Liebenden* lui vient de Rochon de Chabannes, son *Vergnügtes Leben* de Grécourt, son *Lied vom braven Manne* de la *Poétique* de Marmontel, son *Edelmann und Bauer* est pris au baron de Servières, son *An Stentor unter der Predigt* à un certain Pidou, son *Kluger Held* à Goulard, son *Armer Dichter* à Saint-Just, son *Lied* à de Cailly, sa *Königin von Golconde* à

1. « L'auteur, écrit Gleim dans une de ses préfaces, à propos de la romance, trouva dans un très vieux manuel français le nom, et bientôt après dans un poète français, Moncrif, la chose. » Koberstein-Bartsch, *loc. cit.*, V, p. 32-33. En réalité Fischart, au XVI[e] siècle, nous avait déjà pris le mot « ballade ».

2. Exactement dans le *Recueil des meilleures pièces du « Mercure de France »* de 1767.

Boufflers, son *Lied von der Treue* a sa source dans la *Bibliothèque des Romans* et utilise l'histoire de Tristan et d'Yseult, etc., etc. Quand il n'imite pas les Français, ce sont les Anglais qu'il met à contribution, et quand il ne traduit ni les uns ni les autres, il se conforme à leur manière. De même c'est Moncrif qui lui dicte ses premières romances. C'est alors que, fortifié par tant d'exercices préliminaires, il compose sa *Lenore*, dont la source est inconnue, mais qui trahit une influence très forte des ballades anglaises de Percy[1]. Voilà comment les Allemands de l'époque se « retrouvent » ou « s'affranchissent ». A Strasbourg, les *Stürmer* de l'observance herdérienne ne se comportent pas autrement que leurs frères de Gœttingue. Gœthe, le plus bruyant de tous, après avoir reconquis son « germanisme » en admirant la cathédrale de Strasbourg — monument d'un style tout entier imaginé par la France, et qu'il a fallu près d'un siècle pour faire accepter à l'Allemagne, ce qui n'empêchera pas notre fougueux patriote de s'écrier en honnissant les Welsches : « Voilà de l'art allemand, voilà notre art, puisque ni l'Italie ne peut se vanter d'en posséder un, et encore moins la France[2] ! » — lancera, comme manifestes de la littérature nationale, désormais émancipée de l'imitation des Français, son *Götz* et son *Werther*. Le *Götz* est une pièce patriotique, moyenâgeuse, shakespearienne. Il est à craindre qu'elle ne relève à ces trois titres différents... de l'influence française. On n'a pas assez tenu compte, en Allemagne, pour la juger, des

1. A propos des *Reliques of ancient poetry* de Percy (qui ne contiennent guère que des chansons et romances écossaises), de l'*Ossian* de Macpherson et du regain de faveur des romans de chevalerie, il n'est pas inutile de signaler que l'*esprit celtique* a joué dans le renouvellement de la poésie au XVIIIe siècle un rôle à peine inférieur à celui qu'on lui attribue au XIIe-XIIIe siècle. La poésie lyrique de Klopstock, des « bardes » de Gœttingue, du jeune Gœthe, de Bürger, c'est-à-dire le lyrisme allemand tout court, sort d'Ossian ou des ballades de Percy. On sait quelle vogue eurent chez nous aussi les poèmes recueillis par Macpherson, et dont le noyau, on ne l'ignore pas non plus, est constitué par des chants irlandais du XIIIe siècle, et non, comme il le prétendait, par des chants écossais du IIIe siècle.

2. L'admiration pour le gothique avait été, d'ailleurs, réveillée en France beaucoup plus tôt qu'en Allemagne, notamment par les *Monuments de la monarchie française* du savant Montfaucon, publiés dès 1833, œuvre colossale, qui fit grand bruit dans toute l'Europe. Delaplace dans sa traduction de Shakespeare déjà mentionnée comparait aussi — et Diderot reprendra cette formule — le grand poète anglais aux « beautés frustes et sublimes d'un palais gothique ». Le rapprochement de Shakespeare et du style « allemand » dans le manifeste de Herder et de Gœthe *Von deutscher Art und Kunst* est donc encore emprunté... à notre littérature.

quelques coïncidences suivantes. C'est six mois juste avant la première rédaction du *Götz*, en avril 1771, que de Belloy faisait jouer avec le plus grand succès son *Gaston et Bayard*. Que cette tragédie, pleine d'une noble exaltation patriotique, ait pu rester inconnue à Gœthe, c'est peu vraisemblable, étant donné la popularité dont jouissait l'auteur en Allemagne depuis la publication de son *Siège de Calais*, dont le triomphe avait arraché à Lessing, alors engagé à fond dans sa campagne antifrançaise, un cri d'admiration pour la vivacité du sentiment national chez le peuple ennemi. D'ailleurs Gœthe, à ce moment-là, ne vivait pas en Allemagne, mais en France, dans une ville où les nouveautés théâtrales de Paris arrivaient assez vite. Et d'un. Mais sous quelle forme s'était manifesté ce réveil du patriotisme français qui coïncide avec la honteuse promulgation du traité de Paris? On était allé chercher dans les glorieux souvenirs de la nation une consolation aux misères du présent, on les avait portés au théâtre, en insistant sur tout ce qui pouvait faire apparaître dans sa grandeur épique la vaillance, l'abnégation des ancêtres. C'est ainsi que Voltaire lui-même avait été amené à écrire son *Tancrède*, pièce qui lui valut une véritable ovation et qui consacra la mode nouvelle[1]. Gœthe, qui admirait fort le *Tancrède* et qui le traduira un jour, n'a fait que suivre l'impulsion qui venait à ce moment-là de chez nous, lorsqu'il a choisi, pour exprimer ses sentiments patriotiques, un héros contemporain de Gaston de Foix et de Bayard, un chevalier « sans peur et sans reproche ». Et de deux[2]. Enfin on remarquera que deux ans seulement avant la

1. Grimm a fait dans sa *Correspondance*, qui s'adresse aux Allemands, un éloge vibrant de la chevalerie à propos de *Tancrède*. Après cette pièce (1760) Voltaire fait reprendre son *Adélaïde du Guesclin* en 1765. Déjà en 1752 il a donné un *Duc de Foix*.

2. On peut même aller plus loin encore et se demander si la figure de Gœtz n'est pas une sorte de réplique allemande *directe* de la figure de notre Bayard. Comme Bayard, c'est un chevalier du XVIe siècle, le « dernier des chevaliers », le « chevalier sans peur et sans reproche », le type idéal de sa caste, enfin un héros national. En face de Bayard il y a le traître Bourbon; Gœtz aura de même le félon Weislingen pour repoussoir. N'oublions pas que Bayard a été un des personnages les plus familiers à notre littérature du XVIIIe siècle. En Allemagne aussi on l'admire beaucoup. A Rheinsberg le futur Frédéric II a fondé un *Bayardbund* dont les membres portent des noms français du moyen âge, correspondent en vieux français et s'obligent par serment « *zu jeder edlen Tat* ». On n'ignore pas que Gœthe, à Wetzlar, entrera dans un *Ritterbund* analogue, où il sera dénommé *Götz der redliche*. Rappelons-nous, d'ailleurs, que toute cette belle passion pour le moyen âge n'est alors chez les Allemands, que la prolongation d'une mode française. Le fait que

composition du *Götz*, Ducis avait acclimaté victorieusement par son *Hamlet* — événement sensationnel — le drame de Shakespeare sur la scène française, et que, en 1772, cet auteur faisait jouer un *Roméo*. Et de trois. Ainsi les diverses tendances qui s'expriment dans le *Götz* venaient de se manifester en France avec une force singulière. On avouera qu'il y a là de quoi donner à penser. N'oublions pas que ces tendances n'étaient qu'un aspect particulier du mouvement général de retour au moyen âge, d'orientation vers les civilisations étrangères, que Herder, le maître de Gœthe, observait avec intérêt en France et essayait de propager en Allemagne. En ce qui concerne le *Werther* il n'y a pas à discourir si longuement. C'est une imitation directe de la *Nouvelle Héloïse*, qui lui a fourni son héros, son intrigue, ses sentiments les plus caractéristiques, notamment l'inspiration antisociale et l'enthousiasme pour la nature, son style et sa forme extérieure elle-même. Où Gœthe cherche-t-il des renseignements pour le *Mahomet* qu'il veut écrire? Dans la *Vie* que notre compatriote Turpin lui a consacrée. Il n'est pas jusqu'à ce *Faust*, que le jeune *Stürmer und Dränger* commençait à cette époque, qui ne trahisse des réminiscences françaises très nettes. L'idée maîtresse de l'œuvre, le mépris de la science livresque, est celle qui inspire le *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau et son *Émile*, et c'est la *Nouvelle Héloïse* qui a révélé à l'auteur la vertu curative de l'action après les égarements des sens. La passion pour la nature et la vie se dégage avec une force irrésistible des œuvres de Rousseau encore aussi bien que de celles de Diderot. Le *Im Anfang war die Tat* ne viendrait-il

Gœthe n'ait pas prononcé le nom de Bayard à propos de son *Götz* ne prouve rien, la suggestion ayant pu être inconsciente. Il n'a pas non plus parlé de la *Nouvelle Héloïse* au sujet de son *Werther* qui en sort immédiatement. Quand au *Gaston et Bayard* de de Belloy, on remarquera qu'il est joué le 24 avril 1771 et que Gœthe se met à écrire son *Götz* à la fin d'octobre de cette même année. Mais la pièce française avait paru en librairie avant cette première représentation. Dans la préface, de Belloy déclarait qu'il se proposait de « faire aimer nos anciennes mœurs et en ramener quelques traces ». C'est le but même que poursuivra Gœthe. Cette préface contenait, de plus, quelques passages bien propres à frapper les Allemands. De Belloy y citait la lettre qu'un prince étranger lui avait envoyée à propos de son *Siège de Calais*. Ce prince, qui était Frédéric II, déclarait que l'effet de cette tragédie s'était fait sentir « *dans les pays même où l'on ne sent rien* ». Il engageait de Belloy à continuer à faire valoir les « *beaux traits* » de sa « *nation magnanime* » disant que les autres s'en ressentiraient, et qu'il était, pour son compte, las « *de faire des héros à coups de bâton* ». Cela dut apparaitre aux jeunes teutomanes de Strasbourg comme une provocation.

pas des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, un des ouvrages chers à Gœthe, où Diderot affirme que « être c'est agir » et fonde sur ce principe tout son matérialisme? Dans le détail aussi il y a peut-être des réminiscences de nos classiques. L'évocation de Méphisto par le héros — nous ne savons si ce trait a été signalé — rappelle de très près celle d'Asmodée par Zambullo dans le *Diable Boiteux*. Même cabinet d'alchimiste, même apparition du démon dans la fumée, mêmes questions sur les fonctions diverses du diable, même énumération des noms par lequel on le désigne, même manteau et même chapeau à plume de coq dans son costume, même proposition de sa part de conduire son interlocuteur en curieux à travers la vie, etc., etc.[1]. Un peu plus tard Gœthe se tourne vers le drame bourgeois. Il n'y aurait pas lieu de s'en préoccuper autrement si l'*Eugénie* de Beaumarchais ne datait de 1867, ses *Deux amis* de 1770, ses *Mémoires* de 1773-1774, et si Gœthe n'avait emprunté tout le sujet de son *Clavigo* précisément aux dits *Mémoires* de Beaumarchais qui s'indigna de ce plagiat dans une lettre à Marsollier. D'autre part, il trouvait dans le *Dictionnaire* de Bayle celui de sa *Stella*. Deux de ses saynètes de la même époque, *Erwin et Elmire* et *Claudine de Villabella*, imitent absolument le ton de nos opérettes, et Gœthe a reconnu d'ailleurs, lui-même, qu'il avait été conduit par des modèles français à écrire des œuvres de ce genre. Un peu plus tard sa *Lila* sera empruntée à l'*Hypocondriaque* de Rotrou. Le *Pater Brey* est un fruit de la lecture du *Tartufe*, ainsi que le *Satyros*, au moins dans sa dernière partie. Dans son *Götter, Helden und Wieland* Gœthe a copié mot à mot, en certains endroits, la traduction d'Euripide par Brumoy[2]. Donc, il n'est pas une de ses œuvres essentielles, à cette époque, qui ne relève directement de l'influence française. Si le jeune Gœthe n'avait pris soin de nous prévenir qu'il était gallophobe, nous serions tentés de le prendre pour un gallomane. Il aurait pu, il est vrai, invoquer à sa décharge le précédent fourni par le grand « précurseur », Lessing, lui-même, qui, désireux de lancer contre les Français une pièce de combat, sa *Minna de Barnhelm*,

1. Faust ressemble plutôt à l'enchanteur chez qui se trouve Zambullo qu'à Zambullo lui-même. Il y aurait lieu d'étudier, en outre, les nombreux romans fantasmagoriques français du temps. Le personnage de Faust n'était pas lui-même inconnu à notre littérature, voyez l'*Enchanteur Faustus* d'Hamilton.

2. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 438.

ne s'était pas contenté d'en demander la recette générale à notre théâtre, mais avait pris une bonne partie de l'intrigue à l'*École des amis* de la Chaussée (sans oublier quelques modèles anglais supplémentaires tels que le *Constant couple* de Farquhars), le personnage de Riccaut au *Joueur* de Regnard, force détails et expressions à l'*Histoire des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune* de Fr. Michel (1758), enfin l'exposition au *Tartufe*. A la bonne heure, voilà des gens qui savent se retourner et que leurs déclarations les plus tonitruantes n'embarrassent guère...

Eh bien, et les autres, les Wagner, les Lenz, les Klinger et tout le menu fretin du *Sturm und Drang?* A les entendre on croirait que, de leur vie, ces « jeunes hommes allemands » ne vont plus ouvrir un seul de nos « corrupteurs » livres welsches. Que non pas! Quand ils ne se guindent pas sur des œuvres anglaises, ce sont des modèles français qui les inspirent. Leur grand homme, au moins autant que Shakespeare, qu'ils comprennent très superficiellement, est Mercier, un sous-Diderot, dont Wagner traduit, à l'instigation de son ami Gœthe semble-t-il, le *Nouvel essai sur l'art dramatique*. Wagner, d'ailleurs, est éclectique. Après avoir mis en allemand *le Temple de Gnide* de Montesquieu, déjà traduit en 1759 par l'anacréontique Götz, il se jette sur le *Mémorial d'un mondain* de Lamberg et, en pleine révolution antifrançaise, remplit ses *Confiscable Erzählungen* de nouvelles... françaises démarquées [2]. Bien entendu, l'illustre *Brouette du vinaigrier* de Mercier n'échappe point à ses griffes. Il la germanise. Klinger, lui, se tourne du côté de Crébillon fils, qu'il suit de très près dans son *Orpheus*, puis adopte peu à peu la manière de Wieland, c'est-à-dire la manière française. Lenz, dans ses pièces extravagantes, se range derrière Diderot et Mercier, Leisewitz, une autre lumière du parti, découvre le sujet de son *Julius von Tarent* en lisant les œuvres de notre de Thou. Les professions de foi les plus nationalistes ne sont pas un obstacle au plagiat, bien au contraire. On pille de préférence les ennemis contre lesquels on vitupère le plus fort. C'est de bonne guerre. Il se fonde dans le Palatinat, en 1775, une

1. Sur l'incroyable popularité de Mercier en Allemagne cf. Zollinger dans la *Zeitschfrit für französische Sprache und Literatur*, XXV, 1903. En 1775-1776, *la Brouette du vinaigrier* est traduite cinq fois!

2. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 422.

Teutsche Gesellschaft, qui est une sorte de filiale de celle de Strasbourg, et à laquelle on devra la fondation de ce « Théâtre national » de Mannheim sur lequel débutera Schiller. Qui croyez-vous qui la dirige? Un certain Anton von Klein qui passe son temps à « chercher son bien » dans les œuvres de nos classiques. Si les apôtres eux-mêmes sont aussi peu exclusifs dans la pratique, il ne faut pas s'attendre à trouver plus de scrupules chez leurs disciples. Les écrivains qui procèdent du *Sturm und Drang* ont plus imité peut-être les Français encore que ceux qui reconnaissaient la suprématie de notre littérature. Pêle-mêle on les voit s'adresser à Diderot ou à Mercier, et, quand ceux-ci ont été dépouillés, se ruer sur tout ce qui peut, dans notre XVIIIe et notre XIXe siècle, leur fournir des sujets, des situations, des caractères, des procédés. C'est le *Père de famille de Diderot* qui, bien plus que la *Miss Sarah Sampson* de Lessing, a fondé en Allemagne le drame bourgeois. Dès 1759, un an après son apparition en France, on le joue à Hambourg, et, à partir de ce moment, il figurera d'une façon permanente dans le répertoire de toutes les troupes allemandes. De plus on l'imite. Schrœder, dans ses *Gefahren der Verführung*, son *Glück der Torheit*, son *Fähndrich*, s'en inspire. Cependant l'Allemagne souffre en secret de ne pouvoir opposer un chef-d'œuvre bien « national » à ce *Père de famille*. En 1782, Henri de Gemmingen, qui avait déjà perpétré une traduction du *Pygmalion* de Rousseau, donne enfin à son pays un *Deutscher Hausvater*, qui remplit tous les cœurs d'une noble fierté. En même temps le *Déserteur* de Mercier, traduit en 1771 par Schwan, ouvre à nos voisins des horizons nouveaux. Le criminel sympathique va désormais sévir sur la scène allemande. Stephanie, Eschenburg, Babo, Hensler, Schikaneder se précipitent sur ses traces. Les deux hommes qui représentent le plus fidèlement l'idéal dramatique de l'Allemagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Iffland et Kotzebue, les véritables rois du théâtre[1], sont de purs disciples de Diderot et de Mercier, mais, qui, bien entendu, ne se font point faute de mettre à contribution les auteurs français les plus divers. Iffland mêle, par exemple, la grosse sentimentalité de ces deux pontifes du mélodrame aux claires

1. De 1780 à 1820, sur un chiffre total de 1471 représentations, on joue à Dresde 6 fois du Lessing, 6 fois du Gœthe, 46 fois du Schiller, 143 fois de l'Iffland, 334 fois du Kotzebue. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 402.

données des pièces de Molière dans ses *Vieux garçons*, qui utilisent le *Misanthrope* et le *Mariage forcé*, et dans son *Crime par ambition*, qui est une adaptation du *Bourgeois gentilhomme*. Kotzebue fut un véritable pirate de notre théâtre et de notre littérature en général. Sa *Prêtresse du soleil* et sa *Mort de Rolla* sont tirés des *Incas* de Marmontel. Le récit des voyages de Bougainville lui a fourni son *La Pérouse*; l'*Histoire philosophique des deux Indes* de Raynal, ses *Esclaves noirs*, non sans que l'*Habitant de la Guadeloupe* de Mercier intervienne dans ces pièces « exotiques ». Son *Kind der Liebe* est de la postérité du *Père de famille* ainsi que ses *Noces d'argent* et sa *Mère de famille allemande*. En revanche ses comédies de caractère et de mœurs sont du Molière affadi, et sentimentalisé à la Diderot. Son *Étourdi* est plein de réminiscences de *Monsieur de Pourceaugnac* et des *Précieuses ridicules*; son *Voyage dangereux* met à profit l'*École des femmes*, tout comme sa *Comédie à la fenêtre*. Dans le *Chat et le Rosier* il suit les *Femmes savantes*; dans le *Déserteur*, l'*École des maris* et *Georges Dandin*; dans le *Muet*, le *Médecin malgré lui*; le *Bourgeois gentilhomme* encore dans le *Pédant* et l'*Ennemi du mensonge*; l'*Amour médecin* dans l'*Étrange maladie*; le *Tartufe* dans l'*Amour est aveugle*; l'*Avare* dans la *Ménagère*; le *Mariage forcé* et le *Bourgeois gentilhomme* dans l'*Homme qui sait tout*, etc., etc. En outre la *Petite ville* de Picard lui sert de modèle pour ses *Deutsche Kleinstädter*; le *Vieux fat* d'Andrieux pour ses *Beide Klingsberg*; le *Prisonnier* de Duval pour son *Gefangener*; la *Fête de campagne* de Dorvigny pour son *Comédien malgré lui*; le *Duel impossible* de Martainville pour son *Neveu mort*. Il traduit l'*École des femmes* de Molière, le *Fanchon* et l'*Abbé de l'Épée* de Bouilly. En voilà assez sans doute [1].

A côté du groupe antifrancais et teutomane de Strasbourg il y en eut un autre à Stuttgart. Le membre le plus illustre en fut le jeune Schiller. Schiller, en effet, a traversé comme Gœthe une crise d'intempérant nationalisme de la vingtième à la trentième année environ. L'homme qui a écrit les *Brigands*, la *Conjuration de Fiesque* et *Cabale et amour* — pièces qui lui vaudront à l'époque de la Révolution le titre de citoyen français — était violemment gallophobe. De même que Herder et le jeune Gœthe il affectait alors de ne jurer que par Shakes-

1. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 402 et suiv.

peare. C'est là, du moins, ce qu'on peut lire dans toutes les histoires de la littérature allemande. Mais regardons-y de plus près. A côté des déclarations il y a les actes. Et les actes chez Schiller, seront ce qu'ils ont été chez tous ses confrères en *Sturm und Drang* : un démenti perpétuel infligé aux théories. En réalité ce n'est ni Klopstock, ni Ossian, ni Herder, ni Shakespeare qui a marqué son génie de l'empreinte la plus ineffaçable mais bien Rousseau, qu'il célèbre dès 1781 en des vers passionnés où il reproche à la France de l'avoir méconnu. Mais le Rousseau qu'il admire est moins l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* que celui du *Contrat social*, le républicain et le révolté. Les Souabes sont, de tous les *Stürmer und Dränger*, les plus sincèrement révolutionnaires et démocrates. C'est Rousseau qui a inspiré à l'ancien élève de l' « École Charles » ces drames violents où il s'insurge contre l'ordre social établi et vante les vertus républicaines. La première pièce de Schiller oppose, selon la méthode du « philosophe de Genève », la créature telle que l'a formée la nature, c'est-à-dire l'être loyal, bon, spontané, au produit de la vie de société : l'hypocrite ambitieux et sans scrupules, avec un parti-pris et une naïveté qui rappellent le ton du *Discours sur l'inégalité*, de l'*Émile* ou des *Confessions*. Mais il est certain aussi que, d'une façon générale, ce drame, conçu suivant les principes des novateurs bourgeois français, se rattache à des œuvres comme le *Déserteur* de Mercier, — Schiller professait beaucoup d'estime, pour cet écrivain, — où le thème du « criminel sympathique » était traité avec toute la profusion de sentimentalité sophistique et de lâcheté sociale que les époques de dégénérescence savent y déverser[1]. Sur le *Fiesco* l'action de Rousseau fut plus immédiate encore. Dans les *Confessions*[2] Schiller avait trouvé un passage où l'auteur, après avoir loué Plutarque de n'avoir dépeint que de grands héros de vertu et de grands coupables, signalait le cas de Fiesque de Gênes comme répondant, à notre époque, à ce que recherchait de préférence l'historien grec. C'est cette remarque qui donna à Schiller l'idée d'écrire un *Fiesco*, et, avant la première représentation, il faisait afficher sur les murs « qu'il ne voyait pas de meilleure recommandation, provisoirement, pour son héros, que de

1. Voyez aussi dans le même goût l'*Honnête criminel ou l'amour filial*, drame en cinq actes de Fenouillat de Falbaire, joué en 1768 et souvent ensuite.
2. Ou plutôt dans la traduction qu'en avait donné H. P. Sturz en 1779.

rappeler que Rousseau l'avait porté dans son cœur ». Si Rousseau avait été l'inspirateur premier de ce drame, qui est une véritable profession de foi républicaine, ce furent des sources françaises : la *Conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque*[1] par le cardinal de Retz, l'*Histoire des conjurations* de Duport du Tertre[2], l'*Histoire de la république de Gênes*[3] par le chevalier de Mailly qui fournirent à l'auteur les renseignements utiles pour l'action et la peinture des caractères. *Cabale und Liebe*, où retentissent de nouveau les déclamations de Rousseau contre la corruption des grands, se rattache directement au *Père de famille* de Diderot par l'intermédiaire du *Deutscher Hausvater* de Gemmingen que Schiller a fortement utilisé. Nous rencontrerons Mercier parmi les auteurs qui ont influé sur la conception première du *Don Carlos*. C'est Diderot qui a fait l'éducation de Schiller conteur. En 1795 celui-ci traduisait pour sa *Rheinische Thalia* un épisode de *Jacques le fataliste*[4] et commençait son *Verbrecher aus verlorener Ehre* ainsi que son *Geisterseher* où l'on sent très nettement l'action de l'écrivain français. L'admiration de Schiller pour Diderot était très vive. Il lit avec ravissement les *Mémoires* alors inédits de Mme de Vandeul sur la vie et les ouvrages du grand Encyclopédiste, recommande à son ami Körner la traduction de *Jacques le fataliste* par Mylius, parle de publier la *Religieuse!* dans ses *Horen*, se déclare enchanté de l'*Essai sur la peinture* que Gœthe lui a fait parvenir. Sa dernière lettre à son illustre ami sera consacrée au *Neveu de Rameau*. D'autre part les études dramatiques insérées dans sa *Rheinische Thalia* nous le montrent tout pénétré des idées de Mercier. Le jeune Schiller n'est en somme qu'un disciple de Rousseau, qui expose avec fougue les théories de son maître dans des drames composés suivant la recette apportée par Diderot et Mercier.

Partout, donc, le *Sturm und Drang* reste dans la dépendance de cette littérature française qu'il prétendait évincer. Si, du jour où Herder et le jeune Gœthe ont lancé leur

1. Publiée d'abord en 1665 puis rééditée dans les *Mémoires* du cardinal de Retz, t. IV, Amsterdam, 1731.
2. Paris, 1763, t. III.
3. En Hollande, 1697.
4. *Merkwürdiges Beispiel einer weiblichen Rache*. Schiller avait pu consulter le manuscrit de *Jacques le fataliste* qui circulait à ce moment-là dans les cours allemandes, grâce aux bons offices du baron de Dalberg, intendant du théâtre de Mannheim.

appel à l'insurrection nationale dans *Von deutscher Art und Kunst*, et mieux encore, si du jour où Lessing publia sa *Dramaturgie*, les ponts avaient été subitement coupés entre la civilisation de notre pays et celle de l'Allemagne, la plupart des œuvres qui caractérisent la période d' « affranchissement » n'existeraient pas. Or, dans les branches les plus diverses de l'activité intellectuelle, les Allemands ont procédé comme dans la littérature. Si Wilhelm Scherer a raison de prétendre que c'est l'enseignement de Herder qui est au principe de la résurrection philosophique et scientifique de l'Allemagne, on voit que Montesquieu, Diderot, Rousseau et tous nos érudits du milieu du XVIII[e] siècle, dont Herder n'a guère fait que synthétiser les idées géniales et populariser les curiosités, auraient le droit d'en revendiquer presque tout le mérite. D'ailleurs, ici de même que dans la production littéraire, on observe que, non contente d'apporter les vues générales, la France a précédé l'Allemagne dans les applications particulières. Un ouvrage comme celui de Winckelmann sur l'art grec, repose tout entier sur des travaux français antérieurs notamment sur ceux de Caylus. Dans l'orientalisme, l'assyriologie, l'égyptologie, la sinologie, comme dans l'étude du moyen âge les Allemands ont obéi à des impulsions françaises. Mais que veut-on de plus caratéristique que ce fait : ce sont des Français qui ont appelé l'attention des Allemands sur le passé germanique [1]. Si, donc, il est incontestable que le *Sturm und Drang* représente, dans son ensemble, une manifestation des instincts les plus profonds de l'âme allemande, nous avons maintenant le droit d'ajouter qu'aucune des idées conscientes qu'il a exprimées ne lui appartient, qu'elles viennent toutes du dehors, du pays dont il proclamait si bruyamment la déchéance. A aucun moment l'imagination germanique ne s'est plus ménagée qu'en cette occasion. La révolution « nationale » qui devait libérer l'Allemagne du joug de l'influence française s'est faite uniquement avec des moyens fournis par l'étranger et neuf fois sur dix par la France.

On se rend compte qu'une « insurrection » entreprise dans ces conditions et où se trahissait d'une façon aussi éclatante le

1. Déjà au XVII[e] siècle c'est un Français, Junius (Dujon) établi en Allemagne qui éveille l'intérêt des gens d'outre-Rhin pour leurs antiquités nationales. Il a traduit la Bible de Wulfilas. Nous avons déjà signalé, au XVIII[e], le rôle de Mallet.

manque d'invention de la civilisation qui prétendait se suffire à elle-même, ne pouvait que difficilement aboutir à un affranchissement définitif. Le *Sturm und Drang*, s'il eut des effets considérables, ne fut cependant pas la libération définitive qu'avaient escomptée ses promoteurs. Quand bien même il aurait complètement réussi dans sa tâche, il n'aurait fait que substituer l'influence de la France bourgeoise à celle de la France aristocratique. Mais il ne réussit pas complètement dans sa tâche. Tout le groupe de littérateurs allemands qui suivait nos conteurs et nos anacréontiques ne changea rien à sa manière de faire. Wieland ne broncha pas. Jean-Georges Jacobi continua comme devant à essayer de mériter son surnom — qu'il tenait pour fort honorable — de « Gresset allemand », à imiter Chaulieu, Chapelle et Bachaumont. On traduit avec plus de fureur que jamais. Cazotte, Marmontel, Bernardin de Saint-Pierre, Florian, Mme de Genlis, Restif de la Bretonne, Tressan, Laclos sont les grands favoris du public. La littérature narrative française inonde encore l'Allemagne de ses produits bons ou médiocres au point de submerger la production indigène [1]. Le théâtre comique français n'a pas eu non plus à souffrir le moins du monde de la levée de boucliers des teutomanes, comme nous l'avons vu par l'attitude d'Iffland et de Kotzebue. C'est le réservoir inépuisable auquel l'indigence allemande s'alimente sans interruption. Tout y passe. On chercherait vainement une œuvre même de dixième ordre qui n'ait été traduite ou exploitée par nos voisins. La fameuse scène « nationale » de Hambourg, pour laquelle Lessing avait écrit les virulents articles de combat de sa *Dramaturgie*, s'était vue elle-même désertée par le public en faveur des représentations de la troupe française d'Hamon qui jouait en face, et, le peu de temps qu'elle avait vécu, elle avait dû s'astreindre à réserver à nos auteurs la place d'honneur dans son répertoire [2]! Est-ce

1. L'énumération des traductions de nos ouvrages faites en Allemagne dans les dernières années du XVIIIe siècle tient 34 pages fort serrées dans le *Grundriss* de Gœdeke!

2. On peut voir par le *Repertorium des Mannheimer Nationaltheaters* publié par Schiller dans le premier cahier de sa *Thalia* que le « Théâtre national » de Mannheim procédait exactement de même. On y trouve surtout des traductions ou des adaptations de pièces françaises, et, à défaut de cela, des imitations offrant tout le caractère de véritables plagiats, telles que pouvaient en livrer les Schröder, Gotter, Gemmingen, Stephanie, Klein, etc. Ce qui n'est pas français est anglais ou italien. D'œuvres vraiment allemandes, point. Il suffit d'ailleurs de lire dans Koberstein-Bartsch, *loc. cit.*, IV, 190-193,

assez significatif? Mais notre théâtre tragique lui-même ne fut pas aussi grièvement atteint qu'on serait tenté de le croire. Les cours du nord de l'Allemagne lui restèrent obstinément fidèles. Les théâtres de Berlin continuent à mettre en scène des œuvres françaises qui atteignent parfois un chiffre énorme de représentations. A l'occasion de l'anniversaire du roi de Prusse, en 1802, on donne *Rodogune*! Le protecteur de Gœthe et de Schiller, Charles-Auguste de Weimar, leur demandera de traduire pour lui des pièces de Racine et de Voltaire. N'est-ce pas un comble? A Vienne on ne semble avoir entendu parler ni de la *Dramaturgie*, ni de *Von deutscher Art und Kunst*. Sonnenfels, le critique officiel, encouragé par Joseph II, exalte nos auteurs classiques et les fait jouer; Ayrenhof attaque Shakespeare, traduit l'*Art poétique* de Boileau, défend les trois unités, et ne voit pour la scène allemande de salut que dans Racine et Molière. Dans une comédie imitée des *Femmes savantes* et du *Tartufe* il se raille des *Stürmer und Dränger*. Le baron de Peyrach, son compatriote, suit les traces de Voltaire. Brandes et Christophe d'Arien s'en tiennent à Molière. Mais que voulait-on que fissent les indifférents, lorsque les croisés eux-mêmes, à part une exception ou deux, donnaient l'exemple du retour en arrière! N'était-ce pas Lessing, Lessing en personne, qui, dans son *Emilia Galotti*, écrite au lendemain de la *Dramaturgie* et dont la première idée, d'ailleurs, se rattachait à des précédents français, avait pratiquement restauré les principes de notre art dramatique? Dégoûté par les exagérations de ses disciples, il finissait comme il avait commencé, en disciple de Voltaire [1], tandis que ses confrères en *Aufklärung*, les Nicolaï, les Lichtenberg, les Hottinger, les Chodowiecki,

la liste des innombrables recueils de pièces françaises publiés à l'usage des scènes allemandes pour voir de quoi vivait le théâtre chez nos voisins à la fin du XVIII[e] siècle.

1. Ajoutons, pour clore le chapitre Lessing, que sa dernière pièce *Nathan le Sage* n'est pas tirée, comme il voudrait le faire croire, et comme les critiques allemands le répètent après lui, d'une nouvelle de Boccace, mais vient en droite ligne des *Guèbres* de Voltaire, qui lui ont fourni tout simplement sa thèse, son action et la plupart de ses caractères. La parabole des Trois Anneaux est extérieure au drame de Lessing. En outre tous les renseignements qu'il nous donne sur Saladin et les Croisades, il les a puisés dans l'*Histoire des Arabes* de Marigny, l'*Histoire de Saladin* de Marin, la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. *Zaïre* même, que Lessing, on s'en souvient, avait vilipendée dans sa *Dramaturgie*, lui a prêté quelques motifs importants. Erich Schmidt dans son *Lessing* (II, 357 et suiv.) a signalé ces faits mais il s'en faut qu'il en ait apprécié toute l'importance. Une nouvelle étude serait nécessaire.

tournaient en dérision les folies du *Sturm und Drang*. Klopstock et Herder, de leur côté, enthousiasmés par le spectacle de la Révolution, mirent une sourdine à leurs attaques contre la France. On entendit ces anciens gallophobes célébrer en des odes pompeuses, les champions de la liberté, les *Neufranken*, comme disait le patriarche de Hambourg, incapable de renoncer complètement à son jargon teutomane. Pour composer ses *Ideen* et ses *Humanitätsbriefe* Herder s'adressait de nouveau aux maîtres de sa jeunesse, inconsidérement « exécutés » dans le journal de son voyage en France : Montesquieu et Voltaire. A l'*Essai sur les mœurs* du premier, qu'il venait de réfuter non sans violence dans son *Auch eine Philosophie der Geschichte*, il prenait maintenant, outre le titre et le plan, l'idée générale de son livre : cette conception de l'Humanité en marche vers le progrès à travers l'histoire, qui l'inspire tout entier, si bien qu'un bon connaisseur de Voltaire, Auguste de Saxe-Gotha, lui écrivait : « Vous vous rencontrez plus souvent avec lui que vous ne l'avez cru ni voulu. » Et bien des aperçus secondaires, comme la condamnation des croisades, le mépris des Hébreux (toutes conceptions jadis blâmées par Herder), l'éloge des musulmans, des Hindous, des Parsis, des Indiens, etc., venaient encore tout droit du grand ouvrage de notre compatriote. A l'*Esprit des lois* de Montesquieu il empruntait la théorie de l'influence de l'habitat et du climat sur les mœurs, qu'il développe surtout du livre VI au livre X; à ses *Considérations* tout ce qu'il dit de la grandeur et de la décadence de Rome. Mais d'autres auteurs français encore ont contribué aux *Ideen*. Rousseau a fourni les déclamations contre l'Etat moderne et en faveur de la vie primitive qui y figurent (l. VIII, chap. v); Buffon, les grandes vues sur les révolutions du globe et les renseignements sur les espèces animales; Condillac, les explications qui font de la sensation le point de départ de tout le développement intellectuel et permettent à l'auteur de rattacher l'homme à la nature. Voilà pour la contexture vivante de l'œuvre. Les innombrables faits eux-mêmes qu'elle embrasse sont le plus souvent puisés dans nos historiens, nos voyageurs, nos « philosophes », nos économistes. A Herder n'appartient en propre que l'effort de synthèse, qui, extérieurement brillant, recouvre en réalité des contradictions irréductibles[1]. Mais la

1. Instruit par nos romanistes et notamment par La Curne de Sainte-Palaye,

palinodie la plus éclatante et la plus significative fut encore celle de Gœthe et de Schiller, les deux représentants par excellence du *Sturm und Drang*. Attiré par Charles-Auguste à Weimar et mis en contact avec la vie aristocratique à la française[1] dans ce qu'elle avait de plus délicat et de plus noble, l'auteur du *Götz* et du *Werther*, par un effort d'intelligence et de volonté qui restera une des plus singulières manifestations de son puissant génie, fit solennellement amende honorable aux principes de discipline individuelle et de sociabilité élégante que notre civilisation avait acclimatés en Allemagne, et dans lesquels il voyait maintenant l'aboutissement de la morale, la sauvegarde de la dignité humaine. Cette conversion de Gœthe n'a pas été toujours sainement appréciée. On a souvent affecté de la considérer uniquement comme un effet de la lecture de Spinoza ou des auteurs de l'antiquité. Mais si ces influences ont pu intervenir à un moment donné, il n'en est pas moins certain que le point de départ de la transformation du grand écrivain a été l'action souveraine du milieu aristocratique dans lequel il s'est trouvé subitement transporté et qui a refait complètement l'éducation de ses manières d'abord, puis de ses sentiments[2]. A chaque instant on surprend à

il ne peut plus se refuser à reconnaître que la France a joué un rôle prépondérant dans l'élaboration de la civilisation moderne. « *Il n'est pas étonnant*, s'écrie-t-il (XX, 2) *que la nation française soit devenue la plus vaine de l'Europe : presque depuis la constitution de sa monarchie elle a éclairé les chemins suivis par l'Europe et donné le ton dans les changements les plus importants.* » Dans son *Adrastea* il en arrivera même — d'ailleurs sous l'influence du *Siècle de Louis XIV* — à donner la préférence à la culture française sur la culture anglaise!

1. Rappelons que, outre les influences générales et diffuses qui s'exerçaient au XVIIIe siècle sur toutes les cours allemandes, celle de Weimar était, au moment ou Gœthe y arriva, présidée par une femme, qui, nièce de Frédéric le Grand et princesse de Brunswick, avait été élevée entièrement à la française, au point qu'elle écrivait mieux notre langue que l'allemand. Le premier soin d'Anne-Amélie avait été d'attirer à sa cour Wieland, et ce choix indique où allaient ses préférences littéraires. Charles-Auguste, son fils, avait, bien entendu, fait à Versailles le séjour de rigueur. Il était nourri de nos auteurs au point de ne pouvoir goûter la *Jeanne d'Arc* de Schiller à cause de *la Pucelle* de Voltaire. Jusqu'à la fin de sa vie il exigea qu'on jouât sur son théâtre des pièces de Racine et de Voltaire. Les principaux personnages de sa cour étaient pénétrés de culture française. Kraus, son peintre décorateur, venait de Paris. Un Français, Destouches, dirigeait ses concerts. Son ancien précepteur, von Knebel, avait servi longtemps dans la garde de Frédéric II, à Potsdam. C'était, de plus, un écrivain du groupe anacréontique allemand, lequel se rattachait à nos poètes légers. Nous avons mentionné Wieland, le représentant par excellence de l'esprit français en Allemagne. A côté de lui Musaeus, son disciple, imitait Charles Perrault et nos conteurs, etc., etc.

2. Gœthe était préparé à accepter l'enseignement qui se dégage d'un milieu

Weimar l'ex-individualiste, en admiration, dans ses lettres et son journal, devant la sûreté, l'aisance, la politesse discrète des hommes et des femmes qui l'entourent, et occupé à réfléchir aux enseignements qui s'en dégagent pour lui. Or ces mœurs, cet idéal de vie et de pensée qui s'offrent maintenant à lui, étaient bien un présent de notre civilisation aristocratique à l'Allemagne. C'est dans une atmosphère toute pénétrée d'effluves françaises qu'ont été composés l'*Iphigénie* et le *Tasso*, les deux œuvres qui expriment le plus éloquemment les conceptions morales nouvelles du poète. Or, si le revêtement en est antique, comme dans notre tragédie classique du XVIIe siècle, il est facile de constater que les deux sentiments fondamentaux sur lesquels elles reposent : l'amour respectueux pour la femme, ou mieux l' « amour ennoblissant », et l'honneur mis dans la loyauté absolue et dans la générosité chevaleresque, sont bien les acquisitions les plus caractéristiques de la civilisation française à ses deux apogées successives, et celles qu'elle a surtout transmises aux peuples voisins. L'air du « grand siècle » circule à travers ces scènes posées et nobles, dans ces longs et subtils entretiens, où des âmes d'élite découvrent avec une grâce et une réserve souveraines les plus secrètes de leurs aspirations; comme par de longues allées droites et nettes, les idées générales s'y avancent avec un cortège majestueux de développements bien ordonnés. Ces vierges fières et chastes, ces femmes du monde souriantes et bonnes sont les sœurs des héroïnes de Racine; ces jeunes gens et ces hommes discrets, galants, prêts à s'incliner devant la royauté invisible de la femme honnête et belle, — du moins ceux qu'on nous propose comme modèles — ce sont des Pyrrhus, des Tite, des Achille; cette morale de l'abnégation discrète, du sacrifice accompli sans attitudes et sans phrases, c'est la morale du chevalier de Méré, de Mme de Lafayette, de Vauvenargues. Quel bain réconfortant de distinction et de goût pour l'auteur lui-même et pour son public que la fréquentation de ces êtres d'élite, après les orgies de sentimentalité tapageuse et égoïste

aristocratique et d'une vie réglée par la morale même d'un des livres qui avaient le plus agi sur lui pendant sa phase antérieure, la *Nouvelle Héloïse*, morale qui sera celle de son *Wilhelm Meister* et de son *Faust* (cf. ci-dessus), et qu'il a ainsi prêchée à son peuple tout entier. Qu'on veuille bien relire à ce sujet la partie du roman de Rousseau qui suit la lettre de Saint-Preux sur le suicide. Gœthe a pris la même route que le maladif amant de Julie.

du *Werther* et les vulgarités du *Götz*! On a, d'ailleurs, établi que Gœthe, avant de rédiger son *Iphigénie* et son *Tasso*, avait étudié de très près Racine, et on a retrouvé de nombreuses réminiscences de ce poète dans les deux tragédies weimariennes[1]. D'une façon générale, dès son arrivée à Weimar, il avait ouvert de nouveau toutes grandes les deux portes de son âme à l'influence de notre littérature. Gœthe, homme fait, nous appartient presque aussi complètement que Gœthe adolescent. On a même l'impression, à parcourir sa correspondance et à étudier la genèse de ses œuvres, que les lectures françaises tiennent une place beaucoup plus considérable dans sa vie intellectuelle que les lectures allemandes. La plupart de ses œuvres dramatiques vont désormais s'inspirer de sources françaises. Il a pris le sujet de sa *Natürliche Tochter* dans les *Mémoires historiques* de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, qu'il a dû parcourir l'année même de leur publication. Deux autres de ses pièces, le *Grosscophta* et le *Bürgergeneral*, puisent leurs données, l'une dans la fameuse histoire du collier, l'autre dans les scènes journalières de la Révolution, telles que les journaux ou les correspondances privées pouvaient les faire connaître à Gœthe. La dernière contient, en outre, des souvenirs des *Deux billets* de Florian. Son *Epimenides Erwachen* a mis à contribution *le Réveil d'Epiménide* de de Flins, dont un écrit de Kotzebue, *Ma fuite à Paris*, ou bien la *Correspondance* de Grimm avaient pu lui révéler le contenu, peut-être aussi *le Réveil d'Epiménide* du président Hénault, qui parut à Berlin en 1755, et *le Réveil d'Epiménide* de Poisson publié à Paris en 1735. Mais il ne s'est pas contenté de prendre çà et là des scènes et des personnages à nos auteurs dramatiques, il a peu à peu abandonné l'étrange point de vue où il s'était placé pour juger notre théâtre national à la suite de Lessing, et en est arrivé à sentir pleinement tout ce qu'il y avait de véritable humanité et de poésie dans la tragédie française. Déjà, dans le

1. Il a en outre utilisé l'*Oreste et Pylade* de Lagrange, l'*Iphigénie en Tauride* de Latouche, celle de Glück, qui a précédé la sienne de deux ans seulement, — la première rédaction de l'*Iphigénie* de Gœthe est de 1779 —, l'*Electre* de Crébillon, l'*Oreste* de Voltaire. Le titre de l'œuvre de Gœthe est calqué sur celui de l'œuvre de Glück et non sur celui de l'œuvre d'Euripide qui est : *Iphigénie chez les Tauriens*. On ne se trompera pas en attribuant une grande influence à l'*Iphigénie* de Glück, toute pénétrée de l'esprit de Racine, sur la pièce de Gœthe. Le personnage d'Arcas, inconnu à Euripide, lui a été fourni par Racine, Crébillon ou Latouche. Euripide ne connaît pas non plus de Thoas amoureux d'Iphigénie. C'est Lagrange qui a imaginé ce rôle.

Wilhelm Meister, on peut noter un changement à cet égard : « Quand j'étudie *Britannicus*, *Berénice*, il me semble véritablement que je suis à la cour, initié aux grands et aux petits mystères de ces dieux terrestres, et, je vois, par les yeux d'un Français délicat, des rois que tout un peuple adore, des courtisans que la foule envie, représentés sous leur figure naturelle, avec leurs vices et leurs souffrances[1] ». L'atmosphère de Weimar prépare une évolution qui sera bientôt complète. Par une expression qu'il emploie le 9 décembre 1797, dans une lettre à Schiller, nous apprenons qu'il considère la « tragédie », comme la forme dramatique par excellence. C'est l'époque où le théâtre de Weimar qu'il dirige est dans tout son éclat. Bien que Schiller ait déjà donné à cette scène son *Wallenstein* et qu'il prépare une *Marie Stuart*, Gœthe ambitionne pour elle de plus hauts triomphes encore. C'est alors que, de Paris, Guillaume de Humboldt lui écrit, le 13 septembre 1799, pour lui expliquer tout le noble et profond plaisir esthétique que lui a procuré l'audition des chefs-d'œuvre de notre tragédie, si pleins, selon lui, de vérité et de beauté. Cet aveu sincère, provenant d'un connaisseur comme Humboldt, le décide à tenter d'acquérir définitivement pour son théâtre quelques pièces de choix du répertoire français. Il savait, en outre, qu'en agissant ainsi, il comblerait les désirs de son illustre protecteur, le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar[2]. Il se mit donc à traduire le *Mahomet* de Voltaire, en communion étroite de pensée avec Schiller, dans les derniers mois de 1799. La pièce fut jouée sur le théâtre de Weimar, le 30 janvier 1800, pour l'anniversaire de la duchesse. Six représentations en

1. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 439. — Un incident, qui se place en 1786, montre à quel point Gœthe, à cette date, était revenu des préjugés de sa jeunesse. Un certain Cramer avait traduit cette année-là les chœurs d'*Athalie* pour le musicien I. A. P. Schulz. Il y avait joint une traduction de la pièce entière. Dans sa préface il s'était vanté de corriger Racine, sous prétexte que la langue française, antipoétique au suprême degré — on reconnaît là les idées de Herder — n'avait pas permis à ce poète d'obtenir une forme parfaite. Lorsqu'il revint d'Italie et qu'il eut connaissance de ce méfait, Gœthe prit sa bonne plume et écrivit à Reichardt le 15 juin 1789 : « La sottise de Cramer dépasse tout ce qu'on saurait concevoir. Il est étrange que les Allemands, qui ont des ressources et du talent pourtant, aient si peu le sentiment des convenances dans l'art. » Il commença alors à traduire lui-même, tout autrement que Cramer, les chœurs d'*Athalie*.

2. Charles-Auguste écrit le 4 janvier 1900 à Knebel : « La traduction de *Mahomet* par Gœthe inaugurera, je l'espère, une époque d'amélioration du goût allemand ».

furent données, cette même année, sous sa propre direction, soit à Weimar, soit à Lauchstedt ou à Rudolstadt. Bien que le choix de Gœthe ne fût pas très heureux, sa traduction eut une carrière assez brillante. En 1801 ce fut le tour du *Tancrède* de Voltaire qu'il avait adapté dans le courant de l'année précédente. Cette pièce eut encore plus de succès que *Mahomet*. C'est alors que Schiller, voulant suivre l'exemple de son ami, se décida, avec un goût plus sûr, à mettre en allemand la *Phèdre* de Racine. Plus tard, une amie des deux poètes, Sophie Mereau, la future épouse de Brentano, s'attaqua au *Cid*. En même temps *l'Avare* de Molière, la *Rodogune* de Corneille — la pièce si malmenée par Lessing, — le *Mithridate* de Racine, la *Zaïre*, la *Mort de César* de Voltaire, l'*Eugénie* de Beaumarchais, d'innombrables traductions de Bouilly, Duval, Fabre d'Églantine, Florian, Mercier, Picard, Beaunoir, Bourgogne, entraient au répertoire du théâtre de Weimar, dont les acteurs furent, en outre, formés par les soins de Gœthe au jeu distingué et discipliné de nos scènes parisiennes. Jusqu'à la fin de sa vie, comme on peut le constater par les *Entretiens* d'Eckermann, le plus grand poète de l'Allemagne a proclamé bien haut sa vénération pour nos maîtres de la tragédie. Mais ce n'est pas seulement dans le domaine dramatique que Gœthe s'est de plus en plus rapproché, à Weimar, de l'idéal français. Les conteurs et les romanciers français sont toujours restés pour lui des modèles admirés. Il est incontestable que le *Wilhelm Meister*, outre les souvenirs du *Roman comique* de Scarron qu'on y a relevés, doit beaucoup au *Gil Blas* de Le Sage, dont on ne l'a pas assez souvent rapproché, et qui a fourni à Gœthe, cependant, non seulement le type du roman biographique, à la fois humoristique et philosophique, mais, très probablement aussi, l'idée de donner dans son œuvre une importance toute particulière aux choses du théâtre. Dans les *Entretiens d'émigrés allemands*, il reproduit, à un certain moment, presque mot pour mot, deux récits des *Mémoires* de Bassompierre, et utilise, pour une autre partie, les *Cent nouvelles nouvelles*. Le *Voyage des fils de Mégaprazon*, qui est resté à l'état de fragment, se rattache directement au *Naufrage des îles flottantes* de Morelly[1] et plus encore peut-être au

1. Messine, 1753, 2 vol. L'œuvre est donnée comme une traduction « de l'indien ».

Pantagruel de Rabelais[1]. Oublierons-nous que le *Reineke Fuchs* de Gœthe est l'adaptation — à travers de nombreux intermédiaires sans doute — de notre vieux *Renart*, signalé de nouveau à l'attention du public par nos romanistes du XVIIIe siècle? Même dans certaines de ses poésies lyriques Gœthe a puisé à des sources françaises. Que l'on parcoure la correspondance du grand écrivain avec Schiller, et l'on verra qu'aucune œuvre de marque, et même aucune œuvre tant soit peu connue, de la littérature contemporaine française, n'est restée ignorée de lui. Dans ces conditions il est difficile de déterminer exactement, on le conçoit, la part qui revient à notre civilisation dans le développement de son génie. D'autant plus que ce ne sont pas seulement les œuvres de nos auteurs qui agissent sur lui, c'est aussi leur existence même. Si Gœthe est allé à deux reprises en Suisse, n'hésitons pas à y voir un effet de l'intérêt que Rousseau, le maître de sa jeunesse, avait su éveiller pour la grande nature alpestre par sa *Nouvelle Héloïse* et ses *Lettres écrites de la montagne*. Il est infiniment probable que l'universalité qui caractérise ses goûts lui a été inspirée par l'exemple de Voltaire, dont la royauté intellectuelle, — c'est lui qui nous l'a dit — éblouissait, au moment où il s'est formé, les yeux de l'Europe entière. Comme Voltaire Gœthe a mis sa coquetterie à faire de la philosophie, des sciences, de l'histoire, et même à réussir dans la vie pratique. Mais, en outre, les phases générales de son évolution correspondent, en général, à celles de notre civilisation elle-même. Bien des changements d'orientation que l'on attribue à des mobiles intérieurs chez lui, sont l'effet de causes extérieures, obscurément et puissamment ressenties, qui, émanant de notre culture nationale, travaillaient la civilisation allemande tout entière. Le retour à l'antiquité dans l'art et la littérature, qui se manifeste en Allemagne après 1776, et qui se traduit d'une façon individuelle chez Gœthe par la conception d'œuvres comme l'*Iphigénie* ou par le voyage en Italie, n'est que la prolongation au delà du Rhin du mouvement français qui, avant le milieu du XVIIIe siècle, avait enfanté les travaux

1. Ces macédoines de réminiscences françaises disparates et d'époque différente dans les œuvres allemandes s'expliquent souvent par la date où les œuvres de nos écrivains ont été traduites ou retraduites avec succès. Ainsi le *Roman comique* de Scarron fut traduit vers 1760 et en 1782 et suiv., tandis que ses nouvelles le furent de 1779 à 1791. Le *Gil Blas* parut en allemand en 1768 puis en 1779, le *Bachelier de Salamanque* en 1782 (mais il avait été traduit déjà), le *Diable boiteux* en 1764 puis en 1789, Rabelais en 1785 et suiv., etc., etc.

de Montfaucon, de Caylus, de Laugier, et qui fit éclore à Paris, peu de temps avant le départ de Gœthe pour Weimar, toute une série de tragédies héllénisantes. Dans ses études abstraites, Gœthe a été bien souvent guidé, comme nous l'avons vu, par des Français. Nous savons déjà qu'il étudiait Buffon avec Mme de Stein dans les premières années de son séjour en Thuringe. Il est probable que la théorie du transformisme, qu'on lui fait l'honneur d'avoir entrevue par la seule puissance de son génie, lui a été suggérée par la lecture de l'*Interprétation de la nature* de Diderot, où elle est nettement formulée, ou encore par les ouvrages de Robinet intitulés : *De la nature* et *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, qui la développent avec beaucoup de précision, et qui sont contemporains de ses premières préoccupations scientifiques. Vers la fin de sa vie, de même qu'il sera un véritable disciple de Geoffroy Saint-Hilaire pour la zoologie et la paléontologie, de même c'est dans les livres de Sylvestre de Sacy qu'il découvrira l'Orient et puisera l'idée de son *Westöstlicher Divan*. On voit combien il avait raison de s'écrier en parlant des Français : « Comment aurais-je pu... haïr un peuple... *auquel je dois une si grande partie de ma formation intellectuelle*? »

La volte-face de Schiller, quoiqu'on ait pu dire, n'a pas été moins complète que celle de Gœthe. Elle s'ébauche au lendemain de *Cabale und Liebe*, la pièce la plus révolutionnaire du plus révolutionnaire des *Stürmer und Dränger*. Les jugements qu'il porte à Mannheim, dans sa *Rheinische Thalia*, sur Corneille et Racine, n'ont plus rien de l'intransigeance d'autrefois. En 1784 il parle même de « transplanter » en Allemagne « les œuvres classiques de Corneille, Racine, Crébillon et Voltaire » et d' « enrichir » ainsi la scène de son pays[1]. En effet il adaptera plus tard, l'année même de sa mort, la *Phèdre* de Racine et commencera à traduire *Britannicus*. Mais déjà en 1803 il avait mis en allemand l'*Encore des Menechmes* de Picard sous le titre *Der Neffe als Onkel*, et le *Médiocre et rampant ou le moyen de parvenir* du même, qu'il dénomma : *Der Parasit oder die Kunst sein Glück zu machen*. Schiller, cependant, devait se rapprocher de notre théâtre autrement que par des travaux de ce genre. Sa « conversion » s'opéra dans les années où il s'oc-

1. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 453 et suiv.

cupait du *Don Carlos*. Le sujet de cette pièce lui avait été fourni par la nouvelle de Saint-Réal[1], qui lui offrait déjà des caractères très étudiés, et il avait en outre consulté le *Portrait de Philippe II roi d'Espagne* par Mercier, plus un « tableau dramatique » du même, tiré de l'œuvre de Saint-Réal, ainsi que l'*Andronic* de Campistron qui en provient également. Les « lectures françaises », qui, selon son propre aveu, l'absorbent, autant que la composition de sa pièce, amènent alors un changement complet, non seulement dans le plan primitif qu'il avait tracé de ce drame, mais dans ses idées sur le théâtre en général. Du mélodrame bruyant et tendancieux il s'oriente vers la tragédie psychologique, fondée entièrement sur l'étude des passions humaines. A quel point les modèles français ont agi sur le *Don Carlos*, on peut s'en convaincre en scrutant la langue de cette œuvre, qui est toute bourrée de gallicismes et offre de nombreuses réminiscences de nos classiques[2]. La transformation qui s'annonçait là ne pouvait manquer de s'achever. Elle fut singulièrement favorisée par le renouvellement total que subit l'esprit de Schiller au cours des années qui suivirent la composition du *Don Carlos*, renouvellement qui fait en quelque sorte pendant à celui de Gœthe et eut aussi Weimar pour théâtre. Des études d'un ordre très général le produisirent. Sur ces études il est incontestable que le génie de la France plane souverainement. Pour diverses raisons, que nous n'avons pas à énumérer ici, Schiller abandonna insensiblement le théâtre, au moment même où il essayait de mettre sur pied son *Don Carlos* et se laissa séduire par l'histoire. Or, ce sont des auteurs français qui lui ont révélé les attraits de cette science. Tout d'abord il a abordé l'histoire par ses à-côtés romanesques. L'*Histoire des conjurations* de Duport du Tertre fut sa première initiatrice. Saint-Réal et Mercier continuèrent ensuite son éducation. Son plus ancien travail historique est la traduction de l'article de Mercier sur Philippe II que nous avons mentionné plus haut. Mais bientôt il passe à des modèles plus sérieux. L'ouvrage de Bougeant sur le traité de Westphalie l'enthousiasme, et, sous l'impression de cette lecture, il

1. Traduite en 1784 à Eisenach.

2. Nous profitons de l'occasion pour faire remarquer que la plupart des tragédies de Schiller, à partir du *Wallenstein*, sont dans le même cas. Une lecture attentive permet d'y découvrir une foule de vers qu'on dirait traduits de nos poètes. Chose curieuse, Corneille, que Schiller goûtait médiocrement, lui en a prêté plus encore que Racine.

s'écrie : « Tous les jours l'histoire me devient plus chère.... Je voudrais n'avoir depuis dix ans étudié absolument que l'histoire. Je crois que je serais un tout autre homme! » Puis c'est le *Charles XII* de Voltaire qui le ravit « parce qu'il unit l'intérêt d'une robinsonade à l'esprit philosophique et à un style vigoureux ». Enfin Montesquieu s'empare de lui et le conduit sur les hauts sommets de la spéculation historique. Ce sont essentiellement Voltaire et Montesquieu qui ont formé Schiller historien. La définition qu'il donne de l'histoire est celle que Voltaire avait proposée, son style a été entièrement façonné par celui de ce grand écrivain. En revanche, c'est de Montesquieu qu'il tient l'habitude de toujours expliquer les événements et les hommes par l'ensemble des circonstances, non seulement morales mais matérielles, au milieu desquelles ils évoluent. Ses travaux historiques ont pour la plupart des sources françaises. Sa fameuse leçon d'ouverture sur l'histoire universelle utilise surtout la *Philosophie de l'histoire* de Voltaire, mais aussi les œuvres de Bossuet, de Montesquieu, de Rousseau. A la base de son *Histoire de la révolte des Pays-Bas* on relève l'édition française de l'ouvrage de Watson sur le règne de Philippe II[1], l'histoire de de Thou (en latin), plusieurs mémoires néerlandais en langue française. Sa *Guerre de Trente-Ans* s'appuie sur l'*Histoire de Gustave-Adolphe* par Mauvillon, la *Conspiration de Valstein* de Sarasin, l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie* du Père Bougeant, la traduction française de l'étude de Priorato sur Gustave-Adolphe. Il en va de même de ses œuvres secondaires. Le livre de Duport du Tertre lui suggéra l'idée d'écrire une *Geschichte der merkwürdigsten Rebellionen und Verschwörungen*, qui ne contient guère que des travaux particuliers tirés de sources françaises[2]. Sur le modèle de la *Collection universelle des mémoires particuliers à l'histoire de France* il entreprend une *Allgemeine Sammulng historischer Memoiren*, où toutes les pièces sont de provenance française. Vertot l'amène à écrire une *Geschichte der Malteser*. Il traduit les *Mémoires* de Vieilleville et fait mettre en allemand les *Causes célèbres* de Pitaval[3], où il voit une mine d'observations pré-

1. Amsterdam et Rotterdam, 1777.
2. La préface de sa collection reproduit même, à peu de chose près, celle de la collection française.
3. Paris, 1734-1743, 20 vol.

cieuses sur l'espèce humaine. Ce n'est qu'après cette excursion prolongée dans le domaine de l'histoire, dont la bienfaisante influence sera singulièrement accrue par des études approfondies de philosophie et d'esthétique[2], qu'il revient au théâtre. Ses idées dramatiques se sont, dans l'intervalle, complètement modifiées. L'histoire a élargi son horizon, elle l'a familiarisé avec l'étude des caractères, elle l'a confiné dans les sphères supérieures de l'humanité. Il voit désormais le monde avec les yeux de nos classiques. Aussi ne leur reproche-t-il plus que de manquer de *Gemüt*. Pour la technique dramatique il les trouve inimitables. On devine, dans ces conditions, ce que pourra être la conception de Schiller. Elle tiendra le milieu entre celle de Corneille et celle de Shakespeare, plus voisine cependant de la première que de la seconde, et assez semblable, somme toute, à la formule de Voltaire, qui avait déjà tenté une conciliation analogue. C'est ainsi que le *lied*, tel que le concevront Gœthe et Schiller, sera également un compromis entre la romance française, révélée à l'Allemagne par nos opéras, et le *song* anglais, et que le roman « classique » s'inspirera à la fois de la manière de nos conteurs, représentée au delà du Rhin par Wieland, et de la tendance anglaise popularisée par Rousseau. Si Schiller verse un peu plus de sentimentalité dans l'âme de ses personnages que nos classiques, s'il aime à rendre la scène plus vivante, s'il est moins rigoureux sur la question des unités, s'il écarte moins sévèrement les effets extérieurs pris au mélodrame ou à l'opéra, dans l'essentiel il se conforme à leur façon d'agir. Ce sont les grandes actions historiques qui l'intéressent, où se meuvent des princes et des hommes illustres, où se décide la destinée des peuples. Il a quitté définitivement la sphère bourgeoise. Il a cessé aussi de prêcher. La tragédie doit, selon lui, être une œuvre d'art pur, ayant en elle-même sa raison d'être. Il en fait exclusivement une étude des passions humaines, où les événements et les actes sont moins importants que les causes intérieures qui les ont amenés. En de longs développements oratoires, où se balancent les antithèses d'idées et de mots, les personnages mettent leur âme à nu, font assister le spectateur, devenu surtout auditeur, aux conflits intimes qui se livrent en eux entre l'égoïsme et le

1. Le principal de ces ouvrages d'esthétique, les *Lettres sur l'éducation artistique*, emprunte toute sa distinction entre l'État fondé sur le besoin et l'État fondé sur la raison à Rousseau.

devoir. Cet égoïsme c'est la voix de l'intérêt individuel, ce devoir c'est la répercussion de l'intérêt collectif. Par un très long détour, on le voit, Schiller, a regagné les hauteurs sereines, jadis habitées par notre muse tragique. N'était la langue, sa *Maria Stuart* pourrait être signée d'un nom français. Et, de plus en plus aussi, il emprunte ses sujets à des sources de chez nous. C'est dans le livre de Bougeant que Schiller a trouvé le thème de son *Wallenstein*. L'*Histoire d'Angleterre* de Rapin, et l'*Histoire d'Écosse avec l'histoire d'Angleterre* de du Chesne lui ont fourni celui de sa *Maria Stuart*[1]. Sa *Jungfrau von Orleans* est sortie encore de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin, des *Mémoires secrets de la cour de Charles VII* par Mme D...,[2] de l'*Histoire admirable de Jeanne la Pucelle* publiée à Lyon en 1577, de l'*Histoire du siège qui fut mis par les Anglais devant Orléans*, de *Jeanne d'Arc native de Vaucouleurs en Lorraine*[3], etc., etc[4]. Pour sa *Braut von Messina*[5] comme pour sa traduction de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, il s'est servi — ne sachant pas la langue originale — du *Théâtre des Grecs* de notre compatriote Brumoy[6]. Le *Guillaume Tell* de Schiller est venu après celui où Lemierre, en 1766, avait conservé aux paysans suisses leurs noms allemands et introduit l'épisode de la pomme. Les fragments de *Warbeck* reposent sur une nouvelle de Lizancour intitulée : *Perkin, faux duc d'York sous Henri VII d'Angleterre*[7]. Le plan d'*Elfride* s'appuie sur l'ouvrage déjà cité de Rapin ; celui des *Malteser* sur l'*Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* de Vertot ; celui de *die Polizei* sur le *Tableau de Paris* de Mercier, le

1. Il ne convient pas d'attacher grande importance aux sources anglaises que l'on cite d'ordinaire à côté de ces sources françaises. Schiller, qui lisait facilement le français, ne comprenait l'anglais que très imparfaitement.

2. Amsterdam, 1735.

3. Orléans, 1621.

4. Voyez, en fait d'ouvrages contemporains, la *Jeanne d'Arc* de Desforges, musique de Creich, représentée au Théâtre Italien le 10 mai 1770.

5. Notons en outre que le sujet de cette pièce rappelle étrangement celui de certaines tragédies « troubadour » de la seconde moitié de notre XVIIIe siècle, par exemple le *Blanche et Guiscard* de Saurin (1763).

6. Il est bon de faire remarquer que Gœthe procédait de même, pour des raisons identiques. Il faut se garder de prendre à la lettre tous ces passages de leurs lettres ou de leurs œuvres où les deux poètes aiment à se montrer errant par les champs leur Homère ou leur Sophocle grecs à la main. L'Homère de Gœthe ce fut la traduction de Mme Dacier en attendant celle de Voss. Son Sophocle ce fut celui de Brumoy. Partout où l'on peut contrôler, c'est du moins ainsi que les choses se sont passées.

7. Paris, 1732.

Nicolas ou le cœur dévoilé de Rétif de la Bretonne et ses *Nuits de Paris*, les *Essais historiques sur Paris* de Saint-Foix; celui de la *Gräfin von Flandern* sur la *Bibliothèque universelle des romans* du comte de Tressan; celui de la *Princessin von Celle* sur l'*Histoire secrète de la duchesse d'Hanover, épouse de Georges Ier*, publiée à Londres quatre ans après la mort de cette princesse, sur l'*Essai sur l'histoire de la princesse d'Ahlen* que renfermait la livraison d'août 1804 des *Archives littéraires de l'Europe*; celui du *Schiff* sur le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney; enfin celui du *Demetrius* sur l'*Histoire de Russie* de Pierre-Charles Levesque, et celui des *Kinder des Hauses* sur les *Causes célèbres* de Pitaval.

Ces énumérations de sources ont leur éloquence. Elles nous montrent toute la place que tenait encore, à la fin du XVIIIe siècle, après le *Sturm und Drang*, notre littérature dans la vie intellectuelle des écrivains allemands. La révolution littéraire déchaînée par Lessing et Herder n'a donc pas entraîné le moins du monde une expulsion complète de nos auteurs. Accomplie en grande partie au moyen de théories prises dans des livres français, elle ne pouvait espérer sérieusement bannir une littérature dont elle avait eu besoin même pour se révolter contre elle. En réalité le *Sturm und Drang* fut bel et bien suivi d'un retour de faveur de nos grands poètes classiques. Après s'être engagée à fond dans l'individualisme et la sentimentalité, et avoir jeté par-dessus bord tous les principes esthétiques, l'Allemagne éprouva la nécessité de se discipliner à nouveau. Et, pour se discipliner, elle recourut encore à son ancienne tutrice, la France, la France du « grand siècle ». Ce fut la France, beaucoup plus que l'antiquité gréco-romaine, connue le plus souvent à travers nos ouvrages, qui reçut la mission de mettre de l'ordre dans les acquisitions récentes faites par l'Allemagne. La littérature de ce pays, comme toute sa civilisation, représente une fusion de l'individualisme sentimental germanique, rendu à la vie par des influences bourgeoises anglaises et françaises, avec la tradition de la vieille France, sociable, aristocratique et « classique ». Mais il n'en est pas moins vrai, que, grâce aux hommes éminents qui avaient su réaliser cette synthèse, notamment Gœthe et Schiller, une formule « nationale » existait à la fin du XVIIIe siècle, qui allait conférer à l'Allemagne son indépendance. A cette nation qui s'était enfin « trouvée », la France, ballottée elle-même entre

des aspirations contraires, n'avait plus à fournir de directions absolues. Elle ne pouvait, en vertu de son éternel esprit d'initiative, que lui apporter des progrès de détail. Nous allons constater, que l'influence française, même réduite à ce rôle, resta un des facteurs essentiels de l'évolution de l'Allemagne.

XIV

Bien que les deux nations, en effet, fussent désormais placées sur un terrain qui semblait plus favorable à l'Allemagne qu'à la France, ce fut tout de même cette dernière, qui, presque à tous égards, prit les devants, dans la politique, l'activité économique, la littérature et les arts. Pas plus qu'autrefois, donc, l'Allemagne ne put se dispenser de regarder du côté de sa voisine de l'ouest. Innombrables sont les services que la France lui a encore rendus de la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Dans la législation et la politique, la Révolution et l'Empire ont acquis un titre impérissable à la reconnaissance de l'Allemagne en jetant bas la vieille constitution impériale que lui avaient imposée Charlemagne et les Othons, et à laquelle, malgré tous ses efforts, elle n'était point parvenue à apporter, depuis dix siècles, la moindre amélioration; cette *confusio divinitus conservata*, qui avait paralysé son développement national, en la condamnant à l'anarchie au dedans de ses frontières, à l'impuissance au dehors. Certes on avait bien entendu les disciples allemands de Rousseau déclamer furieusement contre les multiples tyrans locaux et même réclamer leurs têtes; des odes et des tragédies vengeresses avaient éclaté comme des fanfares belliqueuses, mais toute cette tempête n'avait secoué que des encriers. Schubart lui-même, le Bonnivard de l'époque, avait fini dans la peau d'un poète pensionné; Gœthe et Schiller étaient devenus *Hofräte*. Au premier signe de leurs « despotes », nos « républicains » allemands s'empressèrent de marcher contre la France qui venait de réaliser leur rêve. L'opinion germanique a-t-elle jamais fait ou empêché quelque chose [1]? Heureusement pour

1. L'Allemagne s'est contentée de jouer avec l'idée de la Révolution, comme elle l'a fait avec toutes les idées susceptibles d'être réalisées. Elle fut satisfaite lorsqu'elle en eut tiré des livres, des systèmes abstraits et des effusions sentimentales. Quiconque eût observé les deux pays, vers 1875, eût juré

l'Allemagne, ce fut la Révolution qui l'emporta. Heureusement pour l'Allemagne aussi, quelques cris qu'aient poussés plus tard les *Freiheitsdichter*, la meilleure partie de son sol fut un instant réunie à la France. L'énergie avec laquelle nos ancêtres nivelèrent puis reconstruisirent au delà du Rhin, dans le domaine politique, social, civil, administratif, les nombreuses réformes d'ordre pratique qu'ils y introduisirent, sont la préface de la renaissance de l'Allemagne au XIXe siècle. Ce pays leur doit l'idée de l'unité sous toutes ses formes et sous tous ses aspects, de l'unité politique à l'unité des poids et mesures[1]. Il a reçu d'eux la notion et la réalité de l'égalité civile, de la liberté individuelle, de la participation de tous les citoyens au gouvernement, avec leurs conséquences essentielles, telles que la reconnaissance effective des divers cultes, la réhabilitation des Juifs, l'abolition des privilèges de classe, la suppression du servage, l'affranchissement de la propriété, du commerce et de l'industrie, le droit de parler, d'écrire, de se réunir[2] : autant d'améliorations qui, révélées

que, de la France et de l'Allemagne, c'était la seconde qui allait accomplir la Révolution. Non seulement elle possédait plus de 300 « tyrans » au lieu d'un, et des « tyrans » qui vendaient leurs sujets à l'étranger, ce que n'a jamais fait tout de même Louis XVI, mais, de tous côtés, les littérateurs chez elle, menaient un infernal tapage. Quand la Révolution éclata — en France — ce fut du délire chez nos voisins. Schlözer, Schubart, Klopstock, Schiller, Campe, Herder, Voss, Kant, Jacobi, Förster, la célébrèrent tumultueusement. Gœthe fut presque le seul à rester froid. Les aristocrates eux-mêmes s'en mêlèrent. La duchesse de Gotha avait les bustes des héros de la Révolution dans ses appartements. Les princesses portaient des rubans tricolores. La musique des gardes du corps de Potsdam joua un jour le *Ça ira*. On vit le ministre prussien Herzberg applaudir le directeur d'un lycée de Berlin, qui, à l'occasion de l'anniversaire du roi, avait fait l'éloge de la Révolution ! Mais combien y eut-il de voix pour s'élever contre l'entrée en campagne de la Prusse et de l'Autriche en 1792 ? Exactement autant que pour protester contre le partage de la Pologne, c'est-à-dire aucune. Tout cela n'était que de la badauderie intellectuelle.

1. Biedermann (*loc. cit.*, t. I, 2e éd., p. 71) note que les premières idées d'unité politique en Allemagne apparaissent sous l'influence de la Révolution dans les dernières années du XVIIIe siècle.

2. « Ce serait porter de l'eau dans le Rhin, écrit Honegger qu'on ne saurait accuser de trop de sympathie pour notre pays, que de vouloir s'étendre sur les progrès dus à l'action de la France de la Révolution et de l'Empire... Que ses violences ne fassent pas oublier ses bienfaits, qui sont ce qui reste ; cela, il faut le crier tout particulièrement à la génération qui s'épanouit actuellement. Les bienfaits que la Révolution, même encore par son fils dégénéré, Napoléon, a répandus sur les peuples de l'Europe, en imposant au monde dans le cours de quelques années des réformes, qui, au train journalier de l'Histoire, eussent demandé des siècles pour se réaliser, sont d'une importance et d'une force de transformation si illimitée que tous les sacrifices,

d'abord aux provinces de langue germanique administrées par la République ou l'Empire, se propagèrent de là, peu à peu, dans les régions soumises à l'hégémonie française, comme les États de la Confédération du Rhin, pour gagner enfin la Prusse et l'Autriche. Les constitutions que les diverses nations allemandes se donneront au XIX[e] siècle, les réformes capitales de Stein et de Hardenberg qui régénéreront la Prusse après Iéna, ne seront que des applications opportunes des principes de la Révolution française. Ni le service militaire obligatoire pour tous les citoyens, ni l'éducation des enfants par la nation ne sont des idées prussiennes, comme on le répète tous les jours chez nos voisins. Ce sont des idées révolutionnaires. Ce sont même des idées de nos philosophes du XVIII[e] siècle. Duclos, Bernardin de Saint-Pierre et La Chalotais ont formulé la seconde, Montesquieu, après Vauban, a énoncé la première. « Nous ferons de haut en bas, disait Hardenberg, ce que les Français ont fait de bas en haut. » C'est l'éternelle façon de procéder de l'imitation allemande. Ce qui surgit chez nous des entrailles même de la nation est imposé là-bas par quelques observateurs perspicaces au peuple indifférent et apathique... L'histoire intérieure de l'Allemagne, au siècle dernier, a consisté à se remettre au niveau de celles de ses provinces que la France avait réorganisées. Au bout de cent ans environ le Code Napoléon, qui était resté en usage dans la région rhénane depuis l'occupation française, a été étendu — en 1900 — à tout l'Empire. La mesure la plus efficace peut-être que la Prusse ait prise en vue de faire aboutir l'unification de l'Allemagne : l'établissement du *Zollverein*, est un retour à la doctrine économique de la Révolution et de l'Empire, et la reprise du projet qu'un de nos fonctionnaires impériaux, Estève, avait, en 1806, élaboré déjà pour la Prusse[1]. Les premières

bien lourds cependant, en argent et en hommes qu'ils ont coûté, ne sauraient entrer en balance avec eux, bien plus, que l'asservissement passager de la nation lui-même n'y ajoute que le poids d'un malheur momentané. Que l'on prenne tout le droit politique et toute l'administration; que l'on prenne dans le domaine social et économique, si l'on veut, les deux seuls points de la sécularisation des biens, accomplie ou tout au moins préparée par cette grande initiative, et de la libération du sol ainsi que du partage de la propriété, on s'en convaincra. Les principes de l'administration et du droit français agirent puissamment sur tous les États européens. Le code civil (Napoléon) ne fut-il pas traduit dans toutes les langues, le code de commerce ne marqua-t-il pas une date pour l'ensemble des échanges des temps nouveaux? » (*loc. cit.*, p. 381-382.)

1. Denis, *L'Allemagne* (1810-1852), p. 172.

chaussées qu'ait possédées l'Allemagne ont été construites par Napoléon. Dans l'œuvre de réfection de l'armée prussienne, après la catastrophe d'Iéna et d'Auerstädt, on s'inspira de la théorie révolutionnaire et napoléonienne. Jusqu'en 1870 les études de tactique, qui, lentement, ont rénové le haut commandement en Prusse, ont été fondées sur les enseignements des campagnes napoléoniennes, que les Allemands n'ont cessé de méditer et ont essayé de ramener à quelques principes simples[1]. Ce sont ces principes : concentration rapide de masses énormes sur des points décisifs, emploi constant d'une forte artillerie, utilisation intensive de la cavalerie pour le service des reconnaissances et pour la poursuite de l'ennemi, adduction de troupes fraîches sur le champ de bataille à l'issue de l'action, offensive toujours et partout, qui, oubliés chez nous, ont vaincu en 1870 notre routine défensive. La France a été envahie, à cette époque, par les armées de Moltke d'après un plan calqué sur celui de la campagne de Russie de Napoléon I[er]. Quand, en 1813, les cabinets allemands soulevèrent le peuple contre l'« ennemi héréditaire », ce fut en reprenant les habitudes et le langage de la Convention, car cette idée que le « peuple » existait et pouvait être appelé à la rescousse directement par les souverains, n'avait jamais encore traversé une cervelle germanique. En outre, pour mener à bien cette entreprise patriotique, il fallut promettre aux pauvres diables dont on découvrait pour la première fois l'utilité, tous les droits que la Révolution française leur avait révélés. Encore, chez beaucoup d'entre eux et dans mainte région, n'y eut-il pas la fièvre d'enthousiasme qu'on escomptait et que les historiens allemands ont pris l'habitude de décrire. Gœthe défendit à son fils de s'engager contre les Français. « Il est trop grand pour vous », disait-il de Napoléon à ses compatriotes dont le succès lui paraissait impossible[2]. Dans le sud et dans l'ouest on se montra

1. A la veille de la guerre d'Autriche, le prince Frédéric-Charles, qui se couvrira de gloire en Bohême, consacre ses loisirs à la lecture de *l'Esprit des institutions militaires* de Marmont.

2. Mêmes sentiments chez Hegel. Bien qu'ayant eu personnellement à souffrir des conséquences de la bataille d'Iéna, voici comment le grand philosophe s'était exprimé sur le compte de cet événement dans une lettre à Zellmann : « Rien n'est plus propre à nous convaincre que la civilisation est destinée à prévaloir sur la barbarie et que l'esprit qui pense aura toujours raison de la présomption qui ne pense pas... » La « civilisation » et l'« esprit qui pense » c'est la France de Napoléon, la « barbarie » et la « présomption qui ne pense pas » c'est la Prusse... Hegel est un Allemand du sud. A Iéna

fort tiède. Les Rhénans, surtout, qui s'étaient on ne peut mieux trouvés du régime français, manifestaient la plus grande répugnance à marcher avec des Prussiens et des Autrichiens contre leurs frères de la veille. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, les cocardes tricolores surgirent par milliers à Spire, Trèves, Mayence, Aix-la-Chapelle. « Beaucoup de gens, remarque Stein avec indignation, montrent une joie indécente. » Sur les mêmes contrées un fonctionnaire prussien écrira plus tard : « Il n'y a plus ici un homme qui ne remerciât Dieu à genoux si le pays retournait sous la domination française[1] ». Il a fallu, de l'aveu même du vieil empereur Guillaume Ier, soixante-dix ans à la Prusse pour y effacer les souvenirs de vingt ans de domination française. A quel point notre pays a été aimé dans ces provinces celto-germaniques du Rhin, on s'en rendra compte en relisant les pages vibrantes du livre que Henri Heine, juif de Dusseldorf élevé sous le régime français, a consacrées à la mémoire du tambour impérial Le Grand[2]. La

il a aperçu Napoléon, « cette âme du monde », et il en est très ému, car, dit-il, « c'est une prodigieuse sensation que de contempler assis sur son cheval et n'occupant qu'un point dans l'espace, l'homme qui tient le monde dans sa main ». Il appelle l'empereur « notre grand professeur de droit public ». Que d'autres pensaient comme lui ! De Weimar Kuebel lui écrit, le 7 octobre 1808, qu'on y « est enthousiaste du grand homme ». Et il est vrai que Gœthe et Wieland furent très flattés de recevoir de ses mains la légion d'honneur. En 1814, Hegel laisse à d'autres « le soin de fêter les libérateurs, ces centaines de milliers de cosaques, de Baschkirs, de patriotes prussiens ». La chute de Napoléon lui arrache ces mots : « L'imbécile et massive médiocrité pèse de son poids de plomb sans relâche et sans merci jusqu'à ce qu'elle voie à ses pieds le colosse qui l'offusquait. Le secret de sa victoire c'est qu'un jour le grand homme qu'elle hait donne prise sur lui et se détruit lui-même (Lettre à Niethammer du 29 avril 1814.) Cherbuliez, *Profils étrangers* : *Hegel et sa correspondance*.

1. Denis, *loc. cit.*, p. 208.

2. La dévotion fanatique pour Napoléon, qui traverse toute son œuvre, et qui est d'autant plus étrange qu'elle jure avec ses convictions démocratiques, s'explique par les mêmes raisons. Voici comment il raconte le soulèvement de 1813. « Nous aurions supporté Napoléon fort tranquillement. Mais nos princes, tout en espérant que Dieu les en délivrerait, se laissèrent gagner en même temps par l'espoir que les forces réunies de leurs peuples pourraient leur rendre un excellent service en cette occasion. Dans ce but on essaya d'éveiller le sens de la solidarité chez les Allemands, et les plus hautes personnes se mirent à parler maintenant de la nationalité allemande, de la commune patrie allemande, de l'union des peuples chrétiens germaniques, de l'unité de l'Allemagne. On nous prescrivit le patriotisme et nous devînmes patriotes, car nous faisons tout ce que nos princes nous prescrivent.... Ce qui se passa bientôt après en Allemagne vous est très suffisamment connu. Lorsque Dieu, la neige et les Cosaques, eurent anéanti le meilleur des forces de Napoléon, nous obtînmes, nous autres Allemands, l'ordre supérieur, de nous libérer du

défaite de la France fut regardée non seulement dans ces contrées mais dans l'Allemagne entière, par les petites gens, comme « leur » défaite. La récompense que les « sujets à l'entendement borné » attendaient de leurs princes pour leur zèle à libérer la patrie, leur apparut bientôt sous la forme de la Sainte-Alliance et de la « chasse aux démagogues ». Les hommes qui avaient prêché avec le plus d'acharnement le soulèvement national, ô ironie, le terrible Arndt lui-même, et ce Jahn qui voulait créer entre la France et l'Allemagne un désert qu'on peuplerait de bêtes fauves, se virent exposés aux pires tracasseries policières. Appuyés sur tout un peuple de philosophes et de littérateurs réactionnaires ou qu'on avait obligés à « se prostituer »[1], les despotes allemands, le roi de Prusse en tête, refusaient maintenant de sanctionner le principe de la participation du peuple aux affaires publiques qu'ils avaient jadis, dans un moment de détresse, emprunté à la France révolutionnaire. La nation germanique, soumise comme toujours, protestait dans des *lieder* ou des brochures et ne bougeait pas. De nouveau notre pays vint à la rescousse. L'insurrection parisienne de 1830 provoqua quelques troubles au delà du Rhin. Le duc de Brunswick, Charles, un tyran abominable, fut expulsé de ses États. A Hambach dans le Palatinat quelques Allemands, conduits par des Polonais et des Alsaciens-Lorrains, célèbrent, en mai 1832, une fête en l'honneur de la « régénération de l'Allemagne ». L'année suivante il y eut une échauffourée sans importance à Francfort. Les partis rétrogrades, bien loin de se tenir pour vaincus, redoublèrent d'audace. Il fallut le coup de clairon français de 1848 pour réveiller le zèle des démocrates allemands. Cette fois le mouvement fut plus sérieux. Les journées de février eurent leur écho à Vienne et à Berlin. On vit se reproduire, traduites en allemand, les scènes de notre révolution républicaine, que les gens de là-bas n'osèrent, cependant, imiter

jour étranger, et nous flambâmes d'une colère virile à cause de la servitude trop longtemps supportée, et nous nous excitâmes au moyen des bonnes mélodies et des méchants vers des chansons de Körner, et nous conquîmes notre indépendance, car nous faisons tout ce qui nous est prescrit par nos princes. » *Die Romantische Schule*, livre I. Ailleurs il parle de « l'âne prussien » qui donna « au lion expirant les derniers coups de pied » et exprime presque le regret que Napoléon, quand il le pouvait, n'ait pas anéanti la Prusse.

1. Voyez la préface des *Französische Zustände* de Heine (1832).

jusqu'au bout. Ces soulèvements avaient été préparés par une action intense de nos idées libérales. « On ne peut se faire une idée, écrivait plus tard le duc Ernest de Saxe-Cobourg, de l'influence et de la domination que la France exerçait sur la vie politique de l'Allemagne avant 1848. Louis Blanc avait une foule de lecteurs, peut-être autant qu'en France; les écrits les plus radicaux avaient pénétré jusque dans les couches inférieures de la population. » Après 1830 les journaux allemands n'avaient cessé de tonner contre les « Justemilianer » indigènes, et de représenter à leurs ministres obstinés le *deplorables Schicksal* du cabinet Polignac[1]. L'éloquence politique des Itztein, des Liebenstein, des Welcker, des Rotteck s'était formée et développée sur le modèle des harangues enflammées des chefs de notre opposition libérale : les Foy, les Manuel, tandis que, de leur côté, les catholiques allemands, dans la personne de Reichensperger, l'élève de Montalembert, étaient venus chercher en France, leurs idées directrices, et que Fourier, Saint-Simon, Enfantin avaient suscité de toutes pièces ce socialisme germanique, qui se figure volontiers, aujourd'hui, être le plus ancien de l'Europe, et qui n'a pas inventé, en réalité, un seul mot de sa doctrine. Droysen accusait l'*Histoire des Girondins* de Lamartine d'avoir « perdu » les orateurs du Parlement de Francfort. Les Allemands devraient, au contraire, s'incliner bien bas devant cette rhétorique ardente et généreuse de nos grands libéraux, qui, entre les outrances chauvines du début du XIXe siècle et le dur utilitarisme de l'ère bismarckienne, a versé dans l'âme de leurs « patriotes » la provision d'idéalisme indispensable pour aborder et mener à bien la grande tâche de l'unification nationale, à laquelle, on le voit, l'influence des idées françaises de tout ordre n'a pas médiocrement contribué.

La mise en valeur du pays, qui a préparé son essor économique actuel est aussi, pour une grande part, l'œuvre de la France. On se souvient que, déjà au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'application des principes du colbertisme et la colonisation huguenote avaient puissamment favorisé le développement industriel et commercial de l'Allemagne. Au XIXe siècle de fécondes impulsions sont encore venues de chez nous. Les grands organismes qui ont transformé la vie matérielle de la

1. Cf. Denis, *loc. cit.*, p. 138, 180, 234-235.

nation : postes, voies ferrées, douanes, institutions de crédit (notamment la Banque de Prusse et la Banque d'Empire, filles très reconnaissables de notre Banque de France), ont été créés ou reconstitués sur le modèle de ce qui existait de pareil en Angleterre et en France — les initiatives britanniques parvenant, cette fois encore, à nos voisins de l'est le plus souvent par notre intermédiaire — comme l'indique le vocabulaire technique allemand, ou plutôt comme il l'indiquait il y a une cinquantaine d'années, avant les *Verdeutschungen* en masse qui en ont modifié l'aspect de fond en comble, en faisant disparaître ces termes étrangers qui étaient autant de témoignages des emprunts innombrables faits par la civilisation allemande à la nôtre. Le journal moderne, sous sa forme actuelle, date en Allemagne comme en France de la fondation de la *Presse*, le 1er juillet 1836, par de Girardin, dont l'initiative géniale consistait à affranchir les feuilles de la cotisation de l'abonné pour leur assigner comme base financière les annonces, révolution qui permettait d'en abaisser le prix et de les écouler au numéro. Mais les agences de publicité elles-mêmes, dont Bismarck devait jouer si supérieurement, sont un cadeau de la France à l'Allemagne. La première qu'ait vue ce pays fut établie à Berlin en 1835 par deux employés (dont Wolff) de notre compatriote Havas, l'inventeur de cet important organe de la vie politique et économique moderne. La régénération industrielle proprement dite de l'Allemagne fut en grande partie un prolongement de celle qui avait eu lieu chez nous sous le premier Empire et la Restauration. Cette nationalisation de nos initiatives, on peut en suivre la trace jusque dans le détail des entreprises particulières. Les usines du bassin de la Sarre, par exemple, ont été fondées par des Français et des Wallons. Si la *Hibernia* est anglaise par ses origines, la *Gelsenkirchen* est française. Le Belge Van der Zirpen et un de nos compatriotes, nommé Charlier, ont établi la fabrique de wagons bien connue qui s'est longtemps appelée la Zirpen-Charlier et porte aujourd'hui les noms plus germaniques de *Vereinigte Stahlwerke* et *Wiesener Bergwerke*. Les usines *Kaiser Friedrich* et le *Lothringer Hüttenverein* sont des créations du roi des Belges. Un Belge encore, Margery, a donné au *Aachener Hüttenverein* toute son importance. La *Bürbacher Hütte* est une fondation wallonne. L'Alsacien français Hartmann, missionnaire de notre laborieuse région des Vosges, a inauguré en Saxe l'industrie des constructions

mécaniques et ouvert ainsi à l'activité de ce pays des voies nouvelles. De chez nous sont venus, au début du XIX[e] siècle, les nouveaux métiers pour le tissage, et aussi les progrès essentiels de la chimie industrielle, de même que les procédés d'éclairage modernes, de la lampe Carcel aux becs de gaz de Lebon, etc., etc. Le tissage mécanique du lin et de la laine — c'est l'Alsacien Lalance qui a introduit, en 1850, à Augsbourg les premières machines à filer la laine et a fondé à Dusseldorf en 1854 la première filature de laine peignée —, la fabrication du papier à la machine, les presses rotatives, ont été révélés à l'Allemagne par la France, en faisant parfois le tour par l'Angleterre. Le téléphone, inventé chez nous par Bourseul, dès le milieu du XIX[e] siècle, a pris la même route, tandis que la télégraphie sans fil, autre découverte française, s'est rendue d'abord en Amérique et de là en Allemagne [1]. Deux des industries qui ont le plus enrichi l'Allemagne au XIX[e] siècle : la fabrication des puissantes machines électro-dynamiques et des couleurs artificielles (aniline) exploitent des découvertes françaises, celles d'Ampère et de Béchamp. Krupp lui-même dut sa prospérité et sa grandeur à l'emploi systématique de l'acier fondu au creuset, lequel est une découverte de Réaumur perfectionnée par Samuel Lucas et Clouet en France, Mushet en Angleterre. En 1861 les usines d'Essen adoptèrent le marteau-pilon à vapeur crée chez nous, au Creusot, en 1839, par Bourdon. Ce sont des ouvriers allemands ayant travaillé en France, qui rapportèrent chez eux en 1870-1871 les procédés de fabrication du meuble moderne. La photographie, la photogravure [2], le cinématographe sont venus en Allemagne de notre pays. Tout récemment encore nous avons vu les nouveaux appareils de locomotion : le sous-marin, l'automobile, l'aéroplane, dont le principe est dû à Mouillard et non aux Wright, se développer chez nous d'abord, y acquérir leur véritable rôle social et franchir ensuite la frontière du Rhin pour compléter ou remplacer en Allemagne, le cuirassé, l'aérostat, la chaise de poste, que déjà la France y avait expédiés. Et qui donc se doute,

1. La première expérience de télégraphie électrique proprement dite fut faite en 1774 par le Genevois Lesage, qui était d'origine française. Mais déjà en 1626 le jésuite lorrain Leucheron, dans sa *Récréation mathématique* publiée à Pont-à-Mousson sous le pseudonyme de Van Etten, en énonçait très nettement le principe.

2. Contrairement à ce qu'on croit la photogravure n'est pas d'origine américaine. C'est Ed. Carnevel qui, en 1885, la découvrit mais n'eut pas les ressources suffisantes pour la faire connaître.

chez nous, que la plus considérable des entreprises économiques et coloniales de la jeune Allemagne; la construction du fameux chemin de fer de Bagdad, qui donnera peut-être à nos voisins, un jour, le plus bel empire du monde, a été conduite d'abord dans sa période difficile par un ingénieur français M. Laporte, soutenue par des capitaux français, et qu'elle est encore sous la haute direction d'un Suisse français? Quel beau chapitre à ajouter aux *Gesta Germaniæ per Francos*[1] !

Cette avance générale de notre pays dans le domaine des applications pratiques est étroitement liée à l'extension prodigieuse que les études scientifiques avaient prises chez nous dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et la première du XIXe. L'électricité fut à ses débuts une science franco-italienne. C'est un Français, Denis Papin, qui a entrevu la force utilisable de la vapeur et ce sont deux Français encore, Cugnot et Jouffroy, qui, avant Fulton et Watt, l'ont mise au service de la locomotion terrestre ou aquatique. Deux autres Français, les frères Montgolfier, ont créé l'aéronautique, que des Français, Pilâtre des Rosiers, Blanchard, d'Arlandes, Charles, ont été les premiers à expérimenter au péril de leur vie. La télégraphie, de Chappe à Branly, est une idée française. La chimie moderne date de Lavoisier, l' « immortel », l' « unique », comme on l'appellera en Allemagne, et de Berthollet. L'optique a été mise au point par Fresnel. L'électromagnétisme et l'électrodynamisme sont redevables de leurs progrès décisifs à Ampère, qui a, le premier, formulé le principe de la télégraphie électrique dont les Anglais devaient s'emparer. La géologie, la paléontologie, la zoologie sont des sciences toutes françaises. De Buffon à Cuvier, à Geoffroy Saint-Hilaire et à Brongniart on est venu les apprendre chez nous. L'histoire naturelle est dans le même cas. La cristallographie, l'étude des gaz, la chimie organique datent essentiellement d'Haüy, de Gay-Lussac, de Berthelot, de Bichat et de Pasteur. Mais ce serait faire peu de chose ici que d'aligner des noms et des découvertes. Il faut se rendre compte de ce qu'a été l'effort scientifique français à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Cet effort a consisté, comme au XIVe siècle, à soustraire l'étude de la réalité vivante ou inanimée à la domination des théories métaphysiques, à lui enseigner la méthode féconde de l'observation et de l'expérience,

1. Voir *Temps*, 23 sept. 1913.

à formuler les grands principes suivant lesquels s'orienteront les recherches Lavoisier rompt avec la « phlogistique » et fixe la notion des corps simples, Lamarck énonce les lois du transformisme, Laplace forge une théorie purement mécanique du système des mondes, en attendant que Berthelot abatte les barrières qui séparent les éléments fondamentaux des corps organisés de ceux des corps bruts, que Pasteur, d'un coup, révèle l'activité des infiniment petits, que Claude Bernard débarrasse la physiologie de l'hypothèse vitaliste et la fasse rentrer dans le domaine des sciences exactes, que Curie et Becquerel révolutionnent la conception de la matière. Hypothèses grandioses et rigoureuse précision : par ces deux extrémités du labeur intellectuel la France innove ou rénove. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, la science allemande ait d'abord fait ses classes chez nous. Alexandre de Humboldt, qui doit beaucoup à Bernardin de Saint-Pierre, a passé vingt ans en France et publié en français son principal ouvrage : le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, et ses *Vues des Cordillières*[1]. Le véritable fondateur de la géographie en Allemagne, Ritter, était son élève, tandis qu'un autre pionnier éminent de cette science, Georges Förster, suivait Buffon qu'il a fortement mis à contribution dans ses ouvrages. Liebig, le plus grand chimiste de l'Allemagne moderne, s'est formé à Paris auprès de Thénard, Biot, Dulong, et dans le laboratoire de Gay-Lussac où travailla aussi Humboldt lui-même. Bunsen a séjourné à Paris en 1832-1833. Claude Bernard a été célèbre chez nos voisins avant de l'être chez nous. De Berthelot sont sortis Gräbe, Liebermann, Ladenburg, Tiemann, Fischer. Pasteur a suscité Koch. D'une façon générale, pendant toute la première moitié du XIXe siècle, c'est de Paris que les chimistes et physiciens d'Allemagne, comme ceux du monde entier, reçoivent les directions les plus fécondes. Et ce que ces hommes apprennent de nos savants, c'est, d'une part, à se libérer des nuageuses théories accumulées autour des faits par la *Naturphilosophie*[2]

1. Paris, 1808-1827 et 1816.

2. « Les philosophes allaient pérorant d'une certaine méthode intuitive, qui, par l'effet du seul regard, devait atteindre ce qui faisait le désespoir de l'investigation. Dans la plupart des domaines de la recherche scientifique appliquée à la nature se produisirent ces ravages philosophiques qui ont rendu tristement célèbre le nom de *Naturphilosophie*. La capacité d'observer sainement ou de juger comme il faut une expérience décrut d'une façon terrifiante. » Scherer, *Gesch. der deutsch. Literatur*, p. 620. Cf. Lote, *Les origines mystiques de la science « allemande »*, 1913.

qui prétend déchiffrer l'univers par des procédés métaphysiques, d'autre part à bien conduire une observation ou une expérience. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, chez nous, exactement depuis Rouelle, on a des laboratoires et on joint à l'enseignement les opérations pratiques qui l'illustreront, le confirmeront ou le mettront en défaut. Cette façon de procéder nous paraît toute simple. C'est pourtant Liebig le premier, qui, en revenant de Paris, l'a transplantée en Allemagne et a monté dans ce pays le plus ancien cabinet de physique et de chimie. Il a fallu plus de cinquante ans à nos voisins pour se mettre à notre niveau dans ce domaine, tant leur manie de ratiociner à vide était ancrée.

Mais, dans cet ordre même de connaissances pour lequel le génie allemand semblait spécialement doué, dans les sciences historiques et philologiques, les premières impulsions décisives sont venues de chez nous. La fameuse « science allemande », il n'y a plus à en douter, a des racines françaises. Les fondateurs de cette « science allemande », qui tiendra tant de place au XIXe siècle, sont essentiellement Wolf pour la philologie classique, Grimm pour la philologie germanique, Bopp pour la linguistique, Niebuhr pour l'histoire, auxquels on peut ajouter Kant pour la philosophie. Or, Kant est un disciple direct de Rousseau qui lui a livré les deux idées fondamentales de sa doctrine : l'insuffisance de la raison pour atteindre les vérités éternelles, l'appel à la conscience morale, preuve décisive par son existence même de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Et il y a bien d'autres souvenirs du XVIIIe siècle français dans Kant[1]. Comment de Kant sont sortis Fichte, Schelling, Hegel, nous n'avons pas à l'exposer ici. Pour les autres disciplines l'action française est plus facile encore à démontrer. Et, tout d'abord, elles puisent leur principe fondamental, comme l'a fort bien vu W. Scherer, dans les théories de Herder dont nous avons reconnu les sources françaises. Mais des influences plus directes encore, émanant de notre civilisation, les ont définitivement constituées. Wolf, l'auteur célèbre des *Prolegomena ad Homerum*, s'appuyait sur les travaux du grand helléniste français d'Ansse de Villoison, dont la nouvelle version

1. Voltaire, dans son poème sur la loi naturelle, définit la conscience un *ordre* de Dieu à notre âme, et fait résider l'essence de la loi morale dans son *universalité*. Voyez de même le « si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer » de Voltaire et le postulat de Kant. Cf. Lange, *Gesch. des Materialismus*, p. 306, 411.

de l'*Iliade*, publiée avec une admirable introduction en 1888, d'après un manuscrit, jusque-là inconnu, de Venise, révolutionna toutes ses idées. Le philologue Heyne de Gœttingue affectait même de ne considérer l'interprétation nouvelle de Wolf que comme un des résultats les plus remarquables de l'impulsion donnée aux études grecques par notre compatriote. Grimm a été, selon son propre aveu, formé par Savigny et il fut juriste avant d'être philologue et mythologue[1]. Or, toute l'originalité de Savigny a consisté à revenir à la méthode exégétique et historique du grand Cujas, dont il étudia sans se lasser les œuvres en Allemagne puis à Paris, méthode qu'il rajeunit en s'inspirant de Montesquieu, le maître préféré de son professeur Hugo. Niebuhr, qui était Danois d'origine et qui écrivit en français avant d'écrire en allemand, se rendit célèbre par sa critique sagace des sources de l'histoire romaine. Mais, avant lui, toutes les objections qu'il devait formuler contre le récit mensonger de Tite-Live, avaient été clairement développées en France, et Villemain a eu raison de faire observer qu'elles se trouvent dans le tome VI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, ainsi que dans la *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* de Beaufort, qui parut en 1738 et fut réimprimée en 1750. C'est justement ce que Niebuhr a ajouté à cette argumentation si solide — son hypothèse des chants épiques, sources des historiens latins — qui est caduc. D'ailleurs la véritable méthode historique moderne ne date pas de lui mais de Mably, et, si l'on ne veut pas la faire remonter à Mably, on remarquera que le premier grand ouvrage du XIXe siècle où elle soit appliquée est l'*Histoire des républiques italiennes* de Sismondi qui, publiée en 1807, est antérieure à

1. Veut-on un exemple de la façon dont les idées françaises font obscurément leur chemin en Allemagne? En 1804 se fonde à Paris une Académie celtique. L'année suivante Dulaure, un de ses membres, publie un questionnaire-programme, destiné à orienter les travaux, qui est un véritable manuel de *folk-lore* et un excellent manuel. En France cet écrit passe inaperçu et bientôt, faute d'adhérents, l'Académie celtique se mue en Société des Antiquaires de France. Mais en Allemagne on a lu le travail de Dulaure. En 1811 J. Grimm a été nommé, en effet, membre correspondant de l'Académie celtique. Brusquement, en 1815, à Vienne, il parle de fonder une société analogue, germanique naturellement, et lance des circulaires pour inviter ses compatriotes à recueillir leurs chants et leurs légendes d'autrefois. L'idée n'apparaît pas chez lui avant 1811, date de son entrée en relation avec l'Académie celtique. Dans sa correspondance on n'en découvre pas trace antérieurement. C'est le réflexe d'une initiative française. Cf. l'article de Gaidoz dans le Recueil publié par la Société des Antiquaires pour son centenaire. Paris, Klincksieck, 1804.

l'*Histoire romaine* de Niebuhr[1]. Bopp est encore plus dependant du mouvement intellectuel français, si possible, que les précédents. C'est à Paris qu'il a fait son éducation intellectuelle et qu'il s'est initié aux langues orientales, de 1812 à 1816, avec des maîtres comme Sylvestre de Sacy et Antoine de Chézy. Plus tard, pour sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, il utilisera les savantes recherches de Burnouf. Ce qu'il faut bien affirmer ici c'est que l'étude des langues orientales a pris naissance en France et non en Allemagne, en France, où, à la fin du XVIII[e] siècle, on trouve des hommes tels que d'Ameilhon, Dancarville, Grosier, Amiot, d'Anquetil du Perron, Pastoret, Paulin Barthélemy, alors qu'en Allemagne il n'y a pour ainsi dire rien encore. Le savant qui les a imposées à l'attention de l'Europe, et tout particulièrement de l'Allemagne, est le Français Sylvestre de Sacy, le maître des Schlegel avec Chezy et Langlès, l'érudit poète auquel Gœthe dédia son *Divan*[2] et qui fournit à Rückert la matière de ses poésies orientales. Veut-on faire entrer dans la « science allemande » la philologie romane? Elle a été fondée dès le milieu du XVIII[e] siècle, en France, par La Curne de Sainte-Palaye. En Allemagne elle se rattache au grand nom de Diez. Or, Diez a découvert sa voie en lisant Raynouard, dont Gœthe en personne, en 1818, lui signala les travaux. Bien avant qu'il se trouvât des Allemands pour recueillir les légendes, les contes, les chansons populaires de leur pays, des Français comme le comte de Tressan, Roquefort, Cambry, Le Grand d'Aussy, Fabre d'Olivet, Méon et d'autres, dont les travaux étaient suivis de très près au delà du Rhin, s'étaient engagés dans cette voie. Partout la production scientifique de nos

1. Nous sommes tellement habitués à regarder les Allemands comme les fondateurs de la science historique, que nous oublions que cette science historique s'est développée plus tôt chez nous, au XIX[e] siècle comme au XVIII[e], qu'en Allemagne. Ni Mignet, ni Thierry ne doivent rien aux Allemands. La réciproque est-elle vraie? Saint-René Taillandier faisait déjà observer que, si bons historiens que soient les Allemands, ils n'ont aucun nom au moyen âge et à l'époque de la Renaissance à opposer à ceux de Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines. En tout cas Ranke, le maître de l'école historique allemande, rappelait, en répondant au discours par lequel on fêtait son 94[e] anniversaire, qu'il avait été un fervent admirateur d'A. Thierry et que c'était la lecture de notre vieux Commines qui lui avait révélé la vraie nature de l'histoire. Il considérait d'ailleurs Voltaire comme le créateur de cette science dans les temps modernes.

2. « Sylvestre de Sacy! De la première page à la dernière, de l'Orient à l'Occident, de l'alpha à l'oméga, va, petit livre, sois consacré avec confiance et joie à notre maître! »

voisins se greffe sur la nôtre. Si leur propre mythologie leur fut révélée par Mallet, Gley, qui découvrit le manuscrit du *Heliand*, composait avant J. Grimm, une grammaire du vieil allemand. L'égyptologie prit naissance chez nous antérieurement à l'expédition de Bonaparte et resta longtemps ignorée des Allemands. Quand on examine de près le Romantisme germanique, tant littéraire qu'érudit, on constate bien vite que, malgré ses prétentions à l'originalité et son nationalisme agressif, il n'a guère vécu en somme que sur des idées d'origine française. Le mot même de « romantique », il nous l'a emprunté. Les deux termes cabalistiques dont les chefs de l'école useront et abuseront, celui d' « Ironie » et celui de « Bildung » sont, le premier un vocable français accueilli tel quel, le second un néologisme allemand créé au XVIII[e] siècle pour remplacer notre « formation ». Non seulement les institutions et les monuments du passé que le Romantisme allemand revendique superbement comme germaniques, ainsi la féodalité, la chevalerie, les croisades, la « courtoisie », le style gothique, et bon nombre de ces *Volksbücher*, *Volkslieder*, *Volksmärchen* autour desquels il mène si grand bruit, sont purement et simplement pris à notre civilisation ancienne, mais encore l'intérêt même qu'il leur porte est une suggestion récente de provenance française. Le *Knaben Wunderhorn* lui-même doit son titre à notre *Lai du corn* et il débute par une adaptation de cette œuvre. O vanité des formules et des attitudes! Ces pourfendeurs de la futilité, de la corruption française, ces apôtres du germanisme intégral, qui pensent et qui disent que rien de grand n'a été produit dans le monde en dehors de la race teutonne, et refusent *a priori* à l'esprit français, comme avant eux les *Stürmer und Dränger* la capacité d'enfanter quoi que ce soit de poétique et de profond, ne cessent eux-mêmes de plagier notre civilisation en tout et partout. De même que leur prédilection pour le moyen âge n'est

1. Voici un aperçu du travail d'importation d'originaux ou de traductions de provenance française qui explique la naissance du romantisme allemand, lequel s'appuie, en outre, directement sur le *Sturm und Drang*, dont nous avons indiqué les racines également françaises : les *Mille et une nuits de Galland*, traduites en 1730 puis en 1771-1774 à Leipzig, derechef en 1781-1785 par J. H. Voss (l'auteur de *Louise*); les *Contes de ma nourrice*, traduits en 1764; les *Romans et contes de fées*, en 1770; le *Cabinet des fées*, traduit en partie par Wieland en 1785; la *Bibliothèque universelle des romans* du comte de Tressan (recueil de chansons de geste et de romans de chevalerie), plagiée en grand par la *Bibliothek der Romane*; les *Mille et un jours* de Petit de la Croix, traduits en 1788 et suiv. par Schorch; les *Nouvelles mille et une nuits* de Chavis et Cazotte, tra-

qu'une mode venue de chez nous, où on cultive, depuis un demi-siècle au moins, le genre « troubadour », et où on n'en a précisément jamais été plus épris que sous le Directoire et le Consulat, ainsi leur exotisme hispano-italien, cet exotisme dont ils sont si fiers, n'est qu'une conséquence de l'immense effort, d'ailleurs plus littéraire que scientifique, fait par notre pays, au XVIIIe siècle, pour comprendre et goûter les civilisations du sud, pour rendre justice, à des œuvres comme celles de l'Aristote, du Tasse, de Cervantès, qu'on lit de tous côtés, à la veille de la Révolution, avec autant d'empressement que les contes de fées et les romans de chevalerie, en de charmantes éditions à vignettes lesquelles serviront aux Allemands de textes originaux pour leurs traductions! Il est même à craindre que la fameuse « ironie romantique », la chose cette fois et pas seulement le nom, ne soit que l'espèce de gentillesse malicieuse avec laquelle des hommes comme Hamilton, Le Sage, Voltaire, de Tressan, racontaient les aventures plus ou moins féeriques de leur héros, sans se croire astreints à justifier métaphysiquement cette façon d'agir, que Schlegel et Tieck ont recueillie dans les ouvrages de Wieland et dans le *Wilhelm Meister* de

duites par Wichmann en 1790-1792: les *Contes de ma mère l'Oye* de Perrault, traduits en 1790 (déjà en 1770) dans la *Blaue Bibliothek aller Nationen* de Bertuch, imitation de notre *Bibliothèque bleue*: les *Contes* de Mme d'Aulnoy, traduits à partir du tome second dans cette même bibliothèque; les *Fabliaux et Contes* de Le Grand d'Aussy, traduits par Lutkemüller sous le titre de *Erzählungen aus dem XII und XIII Jahrhundert*, 1795-1797: le *Don Quichotte*, traduit sur un texte français par Wolf (*Angenehmes Passetems*), 1734-1743, 1753, 1767; les *Novelas exemplares*, traduites en 1752 sur une version française; une *Histoire de Sancho Pança* (*Die Geschichte des Sancho Pansa*), traduite du français en 1754 à Leipzig; L'Arioste, traduit par Mauvillon en allemand en 1777 et suiv., puis souvent par d'autres (c'est d'ailleurs Mauvillon qui attire l'attention des Allemands sur la littérature italienne en 1771); les traductions données par *le Journal étranger*, en 1759, d'œuvres italiennes qui font impression sur Herder; de 1773 à 1778, la lecture à l'Académie de Berlin, par le Suisse français Mérian, d'une série de mémoires sur le Dante, traduit chez nous en 1776 par Moutonnet; la traduction des *Romances du Cid* par Herder sur une version française, 1803 et suiv. et les contes chinois, traduits par le même dans le septième cahier de son *Adrastea* sur des versions françaises; la *Galathée* de Cervantès, traduite en 1787 par Mylius sur la version de Florian; en 1769 et suiv. le *Théâtre espagnol* de Linguet, traduit par Zachariä et Gärtner; en outre la traduction du *Bélisaire* de Marmontel en 1767 et 1770, des *Incas* en 1777, 1783, des *Contes moraux* en 1791, 1794 — mais déjà auparavant — (selon Koberstein-Bartsch, IV, 237, n. 64, grande influence sur la nouvelle romantique): Cazotte, *Moralisch-Komische Erzählungen, Märchen und Abenteuer*, traduction de Schatz, 1789 et suiv.: une foule de traductions des récits « troubadours » de Mme de Genlis; les *Liaisons dangereuses* de Laclos, traduites en 1783; le *Des erreurs et de la vérité* de Saint-Martin, traduit en 1782 par Claudius (grande influence sur le mysticisme romantique): les romans de Rétif, traduits à la fin du XVIIIe s., etc., etc.

Gœthe dont nous connaissons les modèles. Tout cela explique le mieux du monde que si Berlin, Iéna et Heidelberg représentent les capitales officielles du Romantisme allemand, il y en ait une autre encore, qu'on ne saurait se dispenser de nommer, dès qu'on est amené à parler de cette période illustre de la littérature allemande, et qui s'appelle... Paris. C'est à Paris, en effet, où Savigny étudie le droit, où Uhland copie des chansons de geste à la Bibliothèque Impériale, où les deux Schlegel s'initient aux langues orientales, où Jacob Grimm s'oriente dans le médiévisme, où Kleist vient avec l'intention de s'engager dans l'armée de Napoléon Ier, ou Arnim et Brentano assistent à nos représentations théâtrales, où Chamisso se tâte pour savoir s'il est Français ou Prussien, où Zacharias Werner regarde de trop près les péripatéticiennes du Palais-Royal, qu'on est sûr de rencontrer, bien plus qu'à Berlin, Iéna ou Heidelberg, à tout instant, le plus fort contingent de Romantiques allemands. Cela, d'ailleurs, ne les empêche pas de déclamer contre les mœurs et la littérature françaises. Mais il se trouve, cette fois encore, que ceux qui crient le plus fort, sont justement ceux qui doivent le plus à notre civilisation. Savigny, qui sera un des organisateurs principaux du soulèvement de 1813, est d'origine française et son nom devrait l'empêcher de l'oublier. Comme son collègue Thibaut, autre descendant de Français, il s'alimente au large courant d'études juridiques dont la réfection des codes français a provoqué la formation sous le Consulat. Fichte est un ancien admirateur de la Révolution et de Rousseau. Le féroce teutomane Görres est allé à Paris en 1799, à la tête d'une députation, pour demander l'annexion à la France de la rive gauche du Rhin. Auguste-Guillaume Schlegel, l'infatigable diffamateur de notre théâtre et de notre esprit national, que la monarchie de Juillet décorera de la Légion d'honneur on ne voit pas trop pourquoi, préfère le séjour de notre patrie à tout autre et écrit une partie de ses œuvres dans notre langue. A son fameux *Cours de littérature dramatique* il y a un précédent immédiat chez nous, dont il s'est visiblement inspiré : le *Lycée* de La Harpe, la plus ancienne des « histoires de la littérature[1] ». Quant aux idées qu'il y développe, on trouve déjà les plus fécondes dans la *Littérature* de

1. Le *Lycée*, ouvrage remarquable pour l'époque, s'occupe, comme le *Cours de littérature dramatique*, successivement des Grecs, des Latins et des Français et repose sur des leçons véritablement faites.

Mme de Staël[1]. Kleist, lui aussi, a été élevé dans l'admiration de nos écrivains. Il recommande à sa fiancée, en 1801, de se nourrir de J.-J. Rousseau, et lui promet, comme prochain cadeau, les œuvres complètes du citoyen de Genève. Son premier grand voyage le conduit en France. De retour en Allemagne et installé à Kœnigsberg, il se plonge dans la lecture des classiques français. C'est alors qu'il adapte les *Deux pigeons* de La Fontaine et cet *Amphytrion* de Molière où il trouve le thème équivoque qui reparaîtra dans presque toutes ses œuvres dramatiques ou narratives. Des réminiscences de Racine sont fréquentes dans ses pièces de théâtre, et sa langue fourmille de gallicismes. Sa *Marquise von O...* traite un sujet tiré des *Cent nouvelles nouvelles*, son *Zweikampf* une anecdote prise dans Froissart. On admet généralement que sa *Verlobung in Sankt-Domingo* doit avoir une source française, qui n'a pu être encore déterminée[2]. Voilà pour les gallophobes notoires. Leurs compagnons ne se distinguent nullement d'eux à cet égard. Jean-Paul Richter ne s'est pas contenté de jouer au Jean-Jacques allemand en adoptant le nom de guerre de son modèle préféré, il s'est pénétré jusqu'aux moelles de ses sentiments et de ses procédés de style. Dans ses papiers on a retrouvé une foule d'extraits de Rousseau. D'une façon générale c'est un admirateur déclaré de notre littérature. Il écrit en 1781, au moment même où il prend conscience de son génie : « Jusqu'ici je ne m'occupais pas précisément de la langue française. Maintenant je lis les livres français plus volontiers que les livres allemands. L'esprit d'un Voltaire, l'éloquence d'un Rousseau, le style magnifique (*sic*) d'un Helvétius, les fines observations d'un Toussaint : tout cela me pousse maintenant à étudier la langue française. Il ne me semble pas apprendre mais seulement me divertir. Avec l'impression des beaux passages et des saillies spirituelles, je garde le souvenir de la façon dont cela était dit. » L'héroïne de son *Titan*, qui est une personne distinguée, ne lit, elle aussi, que des ouvrages français. Lui-même a emprunté nombre de ses traits les plus ingénieux à nos moralistes, à La Rochefoucauld, à Voltaire, à Cham-

1. La femme de Frédéric Schlegel, Dorothée, a traduit à Berlin le *Faublas* de Louvet de Couvray, dont la *Lucinde* de son mari contiendra des réminiscences.

2. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 469-470. Comme précédemment nous complétons un peu partout les indications de cet auteur.

fort[1]. Tieck, qui fut avec les Schlegel un des fondateurs du Romantisme allemand, avait passé une bonne partie de sa jeunesse à traduire de « pleines corbeilles » de nouvelles françaises pour les *Plumes d'autruche* de Nicolaï qui, comme tant de recueils périodiques allemands de cette époque, vivait uniquement de rapines. Celui-ci, fondé par Musaeus, l'imitateur allemand de Charles Perrault, servit de fil conducteur à Tieck, pour remonter jusqu'aux *Contes de ma mère l'Oye*, que lui révéla la *Blaue Bibliothek aller Nationen*[2], et auxquels il demanda la matière de ses féeries les plus originales : le *Barbe-Bleue*, le *Chat botté*, le *Petit Poucet*, le *Chaperon-Rouge*. On peut admettre que ces récits l'orientèrent, en outre, vers le monde de la légende qui devait servir de cadre à ses autres œuvres, dont la plupart utilisent des traditions primitivement françaises : ainsi l'*Histoire des fils Aymon*, la *Merveilleuse histoire d'amour de la Belle Maguelone et du comte Pierre de Provence*, la *Vie et mort de sainte Geneviève* (de Brabant), la *Merveilleuse histoire de Mélusine*[3]. Dans son *William Lovell*, qui contient des méchancetés contre la France, il avait imité, comme de juste, un modèle français, le *Paysan perverti* de Rétif de la Bretonne. Son *Peter Leberecht* a aussi une source française. Une de ses dernières nouvelles raconte la guerre des Camisards contre les armées de Louis XIV. Chamisso, lui, était de race française. Fils d'un gentilhomme champenois qui avait émigré en Prusse à l'époque de la Révolution, il était entré aux pages de la reine Louise, puis devenu officier prussien. Il prit part à la campagne de 1806 et fut fait prisonnier assez tôt pour n'avoir pas à combattre ses compatriotes. Ce Français transformé en Allemand n'a jamais su complètement la langue de son pays d'adoption. Il n'était capable de compter qu'en français. Dans sa dernière maladie il ne balbutiera plus que des mots français. A un moment donné, en 1810-1811, cédant aux sollicitations des membres de sa famille qui étaient restés en France ou y étaient retournés, il semble avoir eu l'intention de se fixer

1. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 465-466.

2. Gotha, 1790 et suiv. — Nous avons vu que le tome premier de ce recueil contenait les contes de Perrault. L'idée de faire de ces contes des pièces fantastiques et satiriques n'est même pas de Tieck, il la doit à Gozzi.

3. Il y avait, en outre, des précédents français à ces féeries. Voyez le *Lanval et Viviane* ou *les Fées et les Chevaliers* de Murville joué au Théâtre français le 13 sept. 1788. Ce sont probablement des œuvres de ce genre qui ont guidé Tieck de ce côté. Les Allemands ont toujours été si bien « informés »!

définitivement dans son ancienne patrie. Il avait même sollicité dans ce but une chaire au lycée nouvellement fondé de Napoléon-Vendée. La fatalité voulut qu'il tombât, en France, au milieu du petit groupe de germanomanes, qui, au château de Chaumont, puis à Paris, vivait autour de Mme de Staël. Il y apprit — si ce n'était déjà fait[1] — à mépriser son pays d'origine et à s'estimer heureux d'avoir été transporté par la destinée au sein du peuple le plus poétique, le plus honnête, le plus profond que l'humanité eût jamais produit[2]. Plus tard, marié à une Prussienne, et de plus en plus gagné aux idées de sa nouvelle patrie, il ne put se décider, lorsqu'il revint à Paris, en 1825, pour toucher sa part du « milliard des émigrés », à opter pour la France, malgré l'accueil flatteur qui lui fut réservé dans tous les milieux cultivés de la capitale. Depuis longtemps il se sentait plus Allemand que Français. Il a célébré sa *deutsche Heimat* en termes qui ne laissent aucun doute à ce sujet. « Il revient de lointaines contrées, ému jusqu'au fond de son âme, le voyageur; il dépose son bâton et s'agenouille, il baigne ton sein de larmes silencieuses, ô patrie allemande! Ne rejette pas, pour tant d'amour, la seule prière qu'il t'adresse : quand, fatigué, le soir, ses yeux se fermeront, fais qu'il trouve sur ton sol la pierre sous laquelle il cachera sa tête pour dormir. » Cette pièce est de 1818. En 1831 il s'écriait encore : « Tu m'as donné, ô ma chère patrie allemande, tout ce que je t'avais demandé, et au delà... ». C'est ainsi qu'Adalbert de Chamisso était devenu Adelbert von Chamisso. Mais, s'il se laissa germaniser assez aisément, comme tant de ses compatriotes à cette époque, ce Champenois conserva toujours une sorte d'attachement intellectuel pour la France. Nos chansons de gestes, nos romans de chevalerie et nos contes populaires le passionnaient. Plusieurs de ses poésies : le *Bettler*, la *Prophezeiung des Nostradamus* sont empruntées à Béranger. Il a imité aussi le jeune Victor Hugo. *Peter Schlemihl*, son œuvre la plus connue, repose beaucoup moins sur le *Faust* de Gœthe que sur ces récits des *Mille et une nuits*, de Perrault, de Mme d'Aulnoy, de la *Bibliothèque bleue*, dont, en vrai Français du début du XIXe siècle, il faisait ses délices. En tant que botaniste il a été formé par Candolle. Son ami La Motte-Fouqué, encore un

1. Dès 1806 il écrit : « *Frankreich ist mir verhasst.* »
2. C'est à cette époque qu'il va jusqu'à appeler le français « *eine canaillöse Sprache* ».

Romantique allemand malgré son nom, descendait d'une famille de réfugiés normands. Son œuvre la plus attachante, *Undine*, est un remaniement de notre vieille légende poitevine de Mélusine. Son *Ritter Elidouc* repose également sur un roman français du XIIe siècle[1]. Féru de germanisme, il fut l'un de ceux qui assignèrent à la chevalerie des origines teutonnes. Née chez les généreux et loyaux Allemands, elle s'était de là répandue dans le reste du monde. Telle est la doctrine qu'il professe dans son *Zauberring*, et qui n'a qu'un défaut, celui d'être historiquement aux antipodes de la réalité, la chevalerie ayant été, nous le savons, communiquée au contraire par la France à l'Allemagne. Mais on tranchait alors toutes ces questions, dans les milieux romantiques d'outre-Rhin, au nom d'arguments *a priori* difficilement réfutables. Quel autre peuple que les Allemands pouvait avoir inventé le gothique? Les frères Boisserée, ceux là aussi Romantiques et Germains pur sang, et, qui plus est, teutomanes, propagèrent, après un long séjour à Paris où les beautés de l'ancienne achitecture leur furent révélées par des Français, cette salutaire « vérité » dans leur pays. Le gothique reçut donc le titre d'*altdeutsche Baukunst* et servit de nouveau, comme à l'époque de Herder, à exalter le génie germanique et à honnir l'indigence artistique française[2]. L'indigence française fournissait, cependant, sans se lasser, les champions du *Deutschtum* de modèles et d'idées. Uhland, qui eut son heure de frénésie nationaliste, et qui conviait les « Bourguignons » eux-mêmes à marcher sur Paris en 1813, n'a jamais été mieux inspiré que lorsqu'il a mis en vers allemands des épisodes de nos chansons de geste. Ses *Altfranzösische Gedichte* ne contiennent que des morceaux de ce genre et il n'en manque pas non plus dans ses *Balladen und Romanzen*. Grâce à lui Charlemagne, Roland et Olivier, que l'ancienne poésie allemande avait totalement ignorés ou n'avait connus que par l'intermédiaire de la nôtre, sont devenus, ainsi que l'exigeaient les Romantiques, des héros « nationaux ». Mais n'oublions pas que, depuis un demi-siècle, les adaptations d'anciens textes abondaient chez nous, si bien que Uhland ne faisait, en choisissant ces modèles

1. Il a traduit en outre l'*Histoire de Jeanne d'Arc* de Le Brun de Charmettes.

2. Faut-il rappeler, pour en finir avec ces Allemands à noms français, que le prolixe A. Lafontaine composa une de ses premières œuvres *Antonie oder das Kostergebäude* (1789) en s'inspirant de l'*Euphémie* de Baculard d'Arnaud? L'imitation vaut le modèle.

vénérables, que se conformer encore à des exemples français [1]. Le farouche barde des *Geharnischte Sonnette*, Ruckert fut heureux de trouver dans les anthologies du baron de Sacy les originaux de ses *Makamen*, et dans la traduction que le Père Lacharme avait donnée des chants de Confucius, ceux des poèmes chinois qu'il publia dans le *Musenalmanach* de 1832 et dans son *Chinesisches Liederbuch*. Il a mis en allemand l'*Atala*, le *René* et *le Dernier Abencérage* de Châteaubriand [2]. Ce fut notre vieux Callot qui éveilla par ses savoureuses estampes la verve du démoniaque E. Th. A. Hoffmann, d'où ses *Phantasiestücke in Callots Manier*. L'influence des *Confessions* de Rousseau plane sur ses *Elixire des Teufels*, qui, d'autre part, utilisent directement le *Comte de Gabalis ou entretiens sur les sciences occultes* [3]. Une source française inconnue lui a servi à composer ses *Ungeladene Gäste*. Son *Ritter Glück* rappelle, par le fond et la forme, le *Neveu de Rameau* de Diderot. Scarron lui a aussi beaucoup prêté. De plus, avant lui, Cazotte, auquel il dérobe son *Elementargeist*, avait cultivé, en compagnie de Caylus et de Florian, le genre fantastique, qui n'est pas le moins du monde une initiative allemande, et qui, en tout cas, lui a été révélé par le *Peter Schlemihl* de notre compatriote Chamisso, dont nous connaissons les sources françaises. Platen a débuté par une *Nuit de la Saint-Barthélemy* et une *Charlotte Corday*. Ses lectures, pendant les années qu'il consacra à la carrière des armes, portèrent spécialement sur La Rochefoucauld, Pascal, Helvetius. Notre langue, dont il se servait régulièrement pour sa correspondance avec sa mère, lui était très familière. En 1817 il veut composer une épopée sur Richard Cœur-de-lion, et en 1819 il commence une *Mathilde de Valois*. Ce Romantique émancipé allait jusqu'à mettre Corneille et Racine au-dessus de Gœthe et de Schiller. Platen est resté célèbre pour avoir donné le coup de grâce à la *Schicksaltragödie* des Romantiques, représentée surtout par Zacharias Werner — une des grandes admirations de Mme de Staël —, Adolphe Müllner et quelques autres. Mais d'où venait-elle, cette *Schicksaltra-*

1. Son disciple et ami, G. Schwab, a traduit en 1828 les poésies de Lamartine et fort bien. Stuttgart fut, au début du XIX[e] siècle, un véritable atelier de traduction d'œuvres françaises.
2. Il n'était pas le premier. Dès 1801, Cramer traduisait en allemand *Atala*.
3. Cet ouvrage de l'abbé de Villars avait été traduit déjà par F. L. W. Meyer.

gödie? En droite ligne peut-être de ces drames « frénétiques », qui envahirent la scène française vers la fin du XVIII[e] siècle, et auxquels le nom du trop fécond Pixérécourt reste attaché : affreuses histoires d'inceste, de viol, de brigandage, qui, très rapidement, conquirent les sympathies du public allemand, si bien que Tieck se vit obligé de protester contre ce fâcheux débordement[1]. Le poète autrichien Grillparzer débuta lui aussi par une *Schicksaltragödie*. Serons-nous, dans son pays, à l'abri des influences littéraires françaises? Que non pas. Les premières lectures de Grillparzer l'ont familiarisé avec les exploits de Mandrin, et la façon dont le célèbre bandit fut capturé lui a fourni la fin de sa *Ahnfrau*. Il avouait lui-même qu'il s'était reconnu dans les *Confessions* de Rousseau. Le sujet de sa pièce *Der Traum ein Leben*, il l'a trouvé dans le *Blanc et le Noir* de Voltaire. Sa *Sapho* porte des traces visibles de l'action de la *Corinne* de Mme de Staël. Pour sa *Jüdin von Toledo* il a utilisé une nouvelle de Cazotte, *Rachel ou la belle Juive*. Rappelons enfin qu'il fit, en 1836, un assez long séjour à Paris où notre théâtre l'intéressa vivement. Il appelle Racine « un poète aussi grand qu'il y en eut jamais », Corneille un « grand poète », et sa vénération pour Molière est sans limites[2]. Il estime que les Français l'emportent sur les Allemands par la logique, la chaleur, le naturel, le sens pratique, qu'ils « savent, à tout le moins, rendre vivant un sujet, et se rapprochent de l'art, par cela même, plus que les Allemands, qui tuent, en le mettant en œuvre, le sujet le mieux choisi ». Son compatriote Lenau a relu de très près le *Festin de Pierre* de Molière avant d'écrire son *Don Juan*, et sa *Clara Hebert* comme ses *Albigenser* s'alimentent aussi à des sources françaises. Constatons rapidement que Castelli et Bauernfeld ont imité sans fin nos comédies du commencement du XIX[e] siècle, ce dernier ouvertement, et passons, après beaucoup d'omissions, à la *Jeune Allemagne*.

Ici la dévotion à la France est avouée, proclamée même[3]. La *Jeune Allemagne* s'est donnée pour mission de combattre le

1. Pixérécourt fut une des puissances littéraires du début du XIX[e] siècle. Ses pièces, chez nous, oscillaient entre le chiffre de 500 et celui de 1 500 représentations. Elles étaient traduites dans toutes les langues. Voyez J. Marsan, *Revue d'hist. littér.*, 1900.

2. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 474-475.

3. Cf. H. Bloesch, *Das junge Deutschland in seinen Beziehungen zu Frankreich*, Berne, 1903

Romantisme. Elle est libérale, démocratique, novatrice, là où il était traditionnaliste, féodal et confiné dans le passé. Son nom lui est venu de chez nous. C'est une sœur cadette de la *Jeune France*[1]. Deux de ses plus brillants représentants : les juifs Henri Heine[2] et Börne, appartiennent à ces populations du Rhin que la Révolution française avait initiées à la liberté. Ils ont passé la plus grande partie de leur vie à Paris, d'où le second, qui a traduit les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, envoyait en Allemagne ses fameuses *Lettres*, écrites dans le style de P.-L. Courier, et qui ont fondé la langue du journalisme chez nos voisins, tandis que le premier, disciple en matière politique et sociale des Saints-Simoniens, tout en conservant pour Napoléon un véritable culte, composa la plupart de ses œuvres à la fois en français et en allemand. De l'*Histoire de don Pèdre* de Mérimée il a tiré ses *Spanische Atriden*, et le *Tamango* du même lui a fourni le sujet de son *Sklavenschiff*. Dans ses chants lyriques il a subi çà et là l'influence de la chanson populaire française[3], et, plus souvent, celle de Béranger qui, très admiré en Allemagne — on sait que c'était le poète français que préférait Bismarck — a servi de guide et de modèle à la plupart des *Tendenzdichter* de cette époque : Freiligrath, Grün, Dingelstedt, Herweg, Hoffmann von Fallersleben, etc. Les autres membres de la *Jeune Allemagne*, Gutzkow et Laube, qui étaient plutôt des auteurs dramatiques, ont transporté dans leur pays l'art des Augier, des Scribe, des Dumas, que de moindres écrivains ont littéralement mis au pillage[4]. Dans ses romans, Gutzkow s'est inspiré d'Eugène Sue, après avoir d'abord, avec sa *Wally*, donné un pendant germanique — oh combien ! — à la *Lélia* de George Sand. Lamartine, que Hervegh et

1. La première fois que cette dénomination de *Jeune Allemagne* apparaît c'est *en français* dans une lettre de Gutzkow à Cotta du 2 nov. 1833. La traduction allemande (*Junges Deutschland*) date d'avril 1834. Elle se trouve dans les *Aesthetische Feldzüge* de Wienbarg.

2. L'influence de la France sur Heine est encore insuffisamment connue. On ne remarque pas assez que ses idées fondamentales : son socialisme démocratique d'origine saint-simonienne, qui est à la base de sa *Romantische Schule*, du tome second du *Salon* ou *Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland*, sa vénération pour Napoléon, sa haine de l'Angleterre qui se font jour dans tant d'ouvrages, il les doit à notre civilisation. Heine avait en somme les idées d'un bourgeois français « avancé » de son temps. Nous établissons d'autre part (*Revue germ.*, mars-avril 1914) que son *Atta Troll* est tiré d'une source française.

3. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 477-478.

4. Cf. V. Rossel, *loc. cit.*, p. 486-487.

Freiligrath ont traduit, a fourni à Griepenkerl le sujet et l'idée générale de ses *Girondisten*. Dans le groupe des « Munichois » et des nouvellistes du milieu du siècle notre littérature fut très connue et très appréciée. Les premiers tiennent probablement de Gautier leur théorie de « l'art pour l'art », leur religion de la beauté plastique envisagée comme la consolatrice suprême des douleurs et des bassesses de l'existence, ainsi que leur prédilection pour l'Espagne et l'Italie. Geibel, leur chef, a imité les *Nuits* de Musset et écrit lui aussi un « proverbe » dans le genre de ceux du maître : son *Echtes Gold wird klar im Feuer*. En collaboration avec Leuthold, il présenta au public allemand dans ses *Fünf Bücher französischer Lyrik* des spécimens d'André Chénier, Hugo, Musset, Vigny, Lamartine, Béranger, Th. Gautier, Barbier, Brizeux, Leconte de Lisle, tandis que Freiligrath traduisait, et fort remarquablement, du V. Hugo, du Musset, du Lamartine, du Barbier, du Béranger. Les seconds semblent se rattacher, selon les cas, à Mérimée, à G. Sand et à Th. Gautier. Du moins peut-on affirmer que la théorie de la « nouvelle » telle que l'a énoncée Paul Heyse — qui s'essaya lui aussi dans le genre des « proverbes » à la suite de Musset — est exactement celle qu'on pourrait dégager des œuvres narratives de Mérimée, qu'il a évidemment étudiées avec la plus grande attention. La « silhouette dominatrice », c'est, en effet, tout le secret de l'art de notre pur et sobre conteur. Et il est incontestable, d'autre part, que Gottfried Keller a subi très fortement l'action de G. Sand qui fut extrêmement populaire en Allemagne vers 1840-1850 et suscita toute une phalange de femmes de lettres. Son action sur la seconde manière d'Auerbach, à partir de *Barfüssele* (1856), sur Stifter, sur Freytag (*Valentine*, *Waldemar* où l'on retrouve la thèse et l'intrigue des romans socialistes de notre grande compatriote) est certaine. Quant à C. F. Meyer, qui connaissait à fond notre littérature — il traduisit en 1855 les *Récits des temps mérovingiens* de Thierry et y puisa le sens du pittoresque historique — on ne se trompera pas en admettant qu'il a trouvé dans Mérimée aussi — notamment dans la *Chronique du règne de Charles IX* — la recette de sa nouvelle historique aux contours si plastiques. Il a imité d'ailleurs directement cet ouvrage dans son *Amulett*[1]. Fontane, issu par son père et sa mère de

1. Cf. *Biblioth. univers.*, déc. 1909 et Kaeslin, *Wissen und Leben*, II, 4, 5.

Hugenots réfugiés en Brandebourg, par conséquent plus qu'à demi Français, montre un genre de talent qui est unique dans l'histoire de la littérature allemande par la netteté, la franchise, la profondeur de sa psychologie mondaine. On doit, sans hésiter, chercher encore dans notre littérature contemporaine les modèles qui ont converti, vers 1880, l'ancien admirateur de Walter Scott à l'étude de la vie de grande ville. Otto Ludwig a transposé en style bourgeois, dans son *Zwischen Himmel und Erde*, *Notre-Dame de Paris* de V. Hugo. Sa *Maria* est tirée des *Causes célèbres* de Pitaval. Les *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* de Freytag — qui ailleurs s'est inspiré de Balzac — sont-ils sans rapports avec les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle, qui ont inauguré ce genre de tableaux historiques? En tout cas, s'il n'a pas connu Leconte de Lisle, il a certainement pratiqué avec assiduité son Scribe, qui lui a fourni la méthode de ses *Journalisten* et qui a, d'autre part, agi sur Hackländer et Gottschall. Alexandre Dumas a joui en Allemagne d'une vogue extraordinaire par ses romans, mais n'y a trouvé que des imitateurs médiocres. La *Salambô* de Flaubert a servi de modèle à l'*Aspasia* d'Hamerling[1]. C'est Paris qui a éveillé Hebbel. « Paris restera toujours le centre de tous mes vœux, écrivait-il en s'en éloignant. Adieu, belle et magnifique cité, qui m'as accueilli si hospitalièrement, reçois mes remerciements les plus ardents. » Balzac, Hugo, Eugène Sue ont pétri à ce moment-là son génie. La conception de son héroïne dans *Judith* lui fut inspirée par un tableau d'H. Vernet. Sa *Maria-Magdalena* traite le même sujet que l'*Antony* de Dumas. D'autre part on a signalé une influence très nette de Racine sur son *Gyges und*

1. Nos romanciers du XIXe siècle ont tous été traduits en masse en allemand et de très bonne heure, et les multiples rééditions de ces traductions montrent qu'ils ont du être très lus. C'est surtout l'Allemagne du sud qui les a accueillis. Dès 1735 Seybold traduit le *Père Goriot* et le fait suivre bientôt de la plupart des œuvres de Balzac (Stuttgart et Vienne). Vers 1843-1844 L. Meyer et L. Eichler traduisaient les romans de G. Sand, d'ou H. Laube, en 1845, tirait une galerie de portraits féminins illustrée. De 1834 à 1850 environ, tous les romans d'E. Sue ont été traduits et dévorés par le public allemand. Paul de Kock lui-même a passé tout entier en Allemagne de 1837 environ à 1850, et un germaniste estimé, K. Weinhod, le cite (*Die deutschen Frauen im Mittelalter*, 3e édit., t. II, p. 198-199) comme un écrivain caractéristique du génie français dans un parallèle avec le genie allemand! A. Dumas père, de 1844 à 1860 environ, a été lui aussi traduit au grand complet par Wesché, Fort, Zoller, Schrader, etc. Et on lisait, en outre, tous ces auteurs dans le texte.

sein Ring. Mais il faut nous hâter[1]. Rappelons seulement que tout récemment encore le naturalisme de Zola a déchaîné une véritable révolution dans la littérature d'outre-Rhin. Il est à l'origine du mouvement appelé *Die Moderne*. Le meilleur écrivain de l'Allemagne actuelle, Gerhardt Hauptmann, s'est formé à l'école de Zola, qu'il a ensuite abandonné pour Ibsen[2]. Il n'est pas jusqu'à nos symbolistes et décadents qui n'aient franchi triomphalement la frontière. Mallarmé, Huysmans, Verlaine, Maeterlinck, sans oublier l'ancêtre Baudelaire, ont en Allemagne, à l'heure actuelle, des disciples fervents. La chanson montmartroise elle-même eut naguère dans l'*Uberbrettl*, sur les bords de la Sprée, une postérité inattendue[3]. Aujourd'hui comme autrefois le théâtre parisien règne souverainement en pays germanique[4]. Mais notre influence littéraire ne survit pas seulement par la scène. Le « dernier philosophe » de l'Allemagne, Frédéric Nietzsche a été un fanatique de la civilisation française qu'il n'a cessé de vanter avec affectation à ses compatriotes en plein déchaînement de pangermanisme. Et cet Allemand est plus délicat même que bien des nôtres. Ce n'est pas notre civilisation en bloc qu'il admire, non, c'est ce qu'il y a de plus national en elle, l'esprit aristocratique et classique, celui qui, à l'entendre, a su faire la synthèse parfaite du nord et du midi, unir au respect de la forme l'acuité pyschologique, entourer de beauté calme et noble la pensée comme la vie. Jean-Jacques Rousseau, George Sand, Renan, qui rompent avec cette tradition, lui sont odieux. Les deux premiers sont des Allemands « au plus mauvais sens du mot », l'autre fut « une calamité de plus pour la pauvre France malade dans sa volonté ». Cet homme — n'oublions pas qu'il se considérait à moitié comme un Slave — qui a dit un jour : « Ces Allemands, ah, je les exècre... » a surtout aimé à vivre au milieu de notre XVIIIe siècle et même de notre XVIIe avec des gens de bonne compagnie comme Corneille, La Rochefoucauld, Voltaire, Chamfort

1. Gobineau et Taine ont influé sur Weigand. Les Goncourt ont formé Ompteda ; Maupassant a fortement agi sur Hartleben, H. Bahr, Th. Mann et bien d'autres romanciers actuels de l'Allemagne ; Baudelaire sur Stefan George et ses disciples, etc.

2. Lequel, façonné par Augier et Dumas fils, lui transmettait encore des influences françaises, de même que, par Tolstoï et Tourgueneff, l'influence de G. Sand se continuait.

3. La nouvelle dialoguée de Gyp a été imitée à Vienne par M. Schnitzler.

4. P. Fritsch, *Influence du théâtre français sur le théâtre allemand de 1870 jusqu'aux approches de 1900*. Paris, Jouve, 1912.

et leurs descendants du XIXe : Stendhal, Taine, Maupassant. Il n'est pas téméraire de supposer que ce contact de tous les instants avec les maîtres de notre prose française a été pour quelque chose dans la formation de son style admirablement plastique et lumineux, un des plus beaux que l'on rencontre dans l'histoire de la langue allemande. Et ceci nous rappelle, que, déjà avant lui, un autre philosophe de là-bas, qui fut aussi un écrivain de premier ordre, Schopenhauer, avait professé pour les Lettres françaises un véritable culte. « On a reproché aux Allemands, lui arrive-t-il de dire, d'imiter tantôt les Français, tantôt les Anglais, mais c'est justement ce qu'ils peuvent faire de mieux, car réduits à leurs propres ressources, ils n'ont rien de sensé à vous offrir. » Ses penseurs préférés sont des écrivains français de la bonne époque : La Rochefoucauld, Voltaire, Chamfort. Et David Strauss, l'auteur célèbre de la *Vie de Jésus*. ne s'était-il pas donné pour tâche de réhabiliter Voltaire en Allemagne? Mais, si nous regardons en bas, ce sera comme en haut : la France est partout. Quel est le conteur que la jeunesse allemande a lu avec le plus de passion dans le dernier quart du XIXe siècle? Jules Verne; et qui sait ce que l'expansion « mondiale » de nos voisins doit à ce merveilleux professeur d'audace et de foi, dont Guillaume II n'a pas craint de célébrer un jour publiquement les mérites? O sacrilège! le dogme lui-même du « germanisme » race noble, sel de la terre, n'est-il pas sorti en grande partie du cerveau d'un Français, ce brave comte de Gobineau[1], qui, descendant d'obscurs bonnetiers de Bordeaux, s'était, comme autrefois La Motte-Fouqué, forgé une généalogie superbe de Vikings? Et n'est-ce pas le fils d'un marin français du premier Empire établi à Anvers, Henri Conscience, qui a donné au flamingantisme, ce produit direct du romantisme allemand, son meilleur écrivain et l'apôtre qui l'a fait vaincre[2]? On le voit, l'Allemagne, au siècle de sa plus grande puissance, n'a pas renoncé à s'approvisionner dans

1. E. Seillière, *la Philosophie de l'impérialisme, etc.*, Paris, 1903.

2. Parmi les protagonistes de ce mouvement ou les érudits qui l'ont favorisé on relève encore les noms bien germaniques de J. Renier, C. A. Serrure, L. D. Petit, Ch. M. Dozy, H. M. Delprat, J. G. Acquoy, Galiee, Penon, Lelong. D'ailleurs la littérature néerlandaise est une création de la nôtre. Son premier représentant est Veldeke, qui, en tant que poète epique et lyrique, n'a guere fait que traduire ou imiter des originaux français. Des adaptations et des traductions du français forment ensuite la partie la plus considerable de la litterature néerlandaise pendant tout le moyen âge et au delà. La langue neerlandaise a reçu la moitié de son vocabulaire de chez nous.

notre pays d'initiatives et de modèles. L'imitation française se faufile encore chez elle là même où on ne la soupçonnerait jamais. Ouvrez la *Deutsche Rundschau* : c'est une reproduction de notre *Revue des Deux Mondes*, l'*Illustrirte Zeitung* : c'est une fille de notre *Illustration*. Allez consulter les *Monumenta germaniæ historica*, cette superbe collection des textes relatifs à l'histoire de l'Allemagne : le ministre Stein les a fondés pour donner à son pays un équivalent de nos *Rerum gallicarum scriptores*; tandis que, sur le rayon voisin, cette *Allgemeine deutsche Biographie* que vous apercevez est sortie de notre *Dictionnaire biographique*. Vous visitez à Berlin la *Freie Bühne*... rappelez-vous qu'elle a été suscitée par notre Théâtre Libre. Mais il ne suffirait pas de dire que nos livres ont continué pendant tout le XIXe siècle a féconder la vie intellectuelle de l'Allemagne. Bien que nombre de questions restent à élucider dans les rapports intellectuels des deux peuples durant cette période, on peut affirmer d'ores et déjà que les principaux courants littéraires qui se sont manifestés en Allemagne depuis l'époque du *Sturm und Drang* ont eu leur origine chez nous plus souvent encore qu'en Angleterre. De notre pays sont venus le médiévisme et l'exotisme « romantiques » dès la fin du XVIIIe siècle, la « poésie politique » après 1830, l' « art pour l'art » vers 1840, le drame et le roman réalistes un peu plus tard, le naturalisme après 1870, puis le symbolisme et le décadentisme, et nous en passons certainement. Si ce ne sont plus nos conceptions morales, si ce ne sont plus nos principes littéraires qui guident souverainement l'Allemagne comme au XVIIe et au XVIIIe siècle, elle obéit encore, dans la plupart des cas, à des impulsions qui lui sont transmises par nous, elle cherche sa voie en nous observant[1]. Selon un critique allemand actuel, M. Bartels, tous les trois ans la littérature française donnerait encore un nouveau mot d'ordre à la littérature allemande.

Dans le domaine esthétique, l'Allemagne est peut-être

1. M. Briegler, dans les *Grenzboten* 1913, n° 26, fait observer (*Wider die Sprachverderbnis*) que, pour un terme étranger que le *Deutscher Sprachverein* réussit à exterminer, dix nouveaux s'introduisent. On se rendra compte de la grande quantité de mots prêtés à l'allemand par le français au XIXe siècle, en parcourant les tomes III et IV de l'ouvrage déjà cité de M. Seiler, où ils sont malheureusement énumérés pêle-mêle avec ceux du XVIIe et du XVIIIe siècle, ainsi que les travaux mentionnés dans la dernière partie de notre bibliographie.

demeurée plus dépendante encore de la France au XIXe siècle que dans le domaine littéraire. Seule la musique a vécu chez elle, dans une certaine mesure, d'une vie propre, encore que le *lied* moderne ait son origine dans nos « romances du XVIIIe siècle [1] »; que, de l'aveu même de Weber, l'opéra romantique allemand soit sorti des œuvres de Méhul, Chérubini, Breton, Nicolo, et que, d'une façon générale, jusqu'en 1870 environ, Paris ait donné le ton à l'Allemagne comme au reste de l'Europe dans la musique dramatique, Paris où Meyerbeer, Offenbach, Wagner lui-même sont venus, à côté des grands Italiens, se présenter devant la barre de l'opinion universelle [2]. Il est entendu actuellement — et quel dogme est plus solidement établi? — que ce dernier est l'incarnation même du génie musical allemand. Il n'en est que plus nécessaire de faire observer que trois de ses œuvres les plus riches et les plus profondes, *Lohengrin*, *Tristan et Yseult*, *Parzival* — un avenir prochain nous dira s'il n'y en a pas d'autres — sont fondées sur de nobles et belles légendes celto-françaises, empruntées déjà de toutes pièces, comme nous l'avons vu, par les poètes allemands du XIIe et du XIIIe siècle aux nôtres, et aussi peu germaniques par leurs sens profond que le *Polyeucte* de Corneille ou l'*Athalie* de Racine; de plus que c'est en France, au témoignage de son meilleur biographe, M. Stewart Houston Chamberlain, que Wagner a été tout d'abord apprécié par une élite intellectuelle dans laquelle figuraient Barbey d'Aurevilly, Vacquerie, E. Ollivier, J. Ferry, Challemel-Lacour, Th. Gautier,

1. Le *lied*, au XIXe siècle, a continué, comme au XVIIIe, à s'inspirer de la chanson française. Une étude d'ensemble manque sur ce sujet. Notons cependant que le *Treuer Tod* de Körner (1813) est la reproduction de *la Sentinelle* (1806) de Choron, détail intéressant puisque le recueil de Körner est dirigé contre les Français; que le *Joseph* de Duval (1809), (*Ich war Jüngling noch an Jahren*) est pris à Méhul; que *Ueber die Beschwerden des Lebens* a été, en 1799, emprunté par Herklot au *Petit Matelot* de Gaveaux: que le *Brundeslied* de Hinckel (1815), (*Wo Muth und Kraft in deutschen Seelen flammen*) utilise la mélodie de notre romance « Brûlant d'amour ». Déjà le *Jägerlied* de Hancke était l'adaptation de notre « Pour aller à la chasse » et le *Morgen kommt der Weinachtsmann* (chant de Noël!), celle de « Ah! vous dirai-je Madame... », air sur lequel Mozart écrivit, en 1776, des variations pour piano. On aurait des surprises en cherchant de ce côté.

2. Beethoven, comme les autres, se tenait fort au courant des choses de notre pays. On sait qu'il s'est servi pour son *Fidelio*, l'opéra tant admiré des Romantiques, du livret composé sous le titre de *Léonore* par Nicolas Bouilly en 1798 pour le musicien Gaveaux. — De même le livret de l'*Euryanthe* de C.-M. Weber fut tiré par Helmina von Chézy de l'*Histoire de Gérard de Nevers et de la belle et vertueuse Euryanthe de Savoie sa mie*, en 1823.

Reyer, Mendès, etc. Et que ce Paris, où on le devina, fût bien, dans la seconde moitié du XIXe siècle, la capitale musicale de l'Europe, Wagner le reconnaît lui-même lorsqu'il nous montre dans sa fameuse *Capitulation*, composée en novembre 1870, les directeurs de théâtre allemands se précipitant dans cette ville pour mettre la main sur les derniers modèles de pièces ou de ballets. « Les Français, écrivait-il en 1873 dans la préface de cette satire, dans toutes leurs folies se montrent *originaux*, et nous, dans notre honteuse imitation d'eux, nous sombrons au dernier degré du ridicule. » Il est fort heureux que ce soit Wagner qui l'ait dit. Et voyez! Aujourd'hui encore, si étrange que cela puisse paraître au premier aspect, les créations de Bizet, d'Ambroise Thomas, de Gounod, de Massenet, sont beaucoup plus populaires au delà du Rhin et font plus facilement recette que celles des compositeurs nationaux[1]... Plus encore que dans la musique la domination de notre pays est restée et reste entière dans l'architecture, la sculpture, la peinture, les arts mineurs. Non seulement ce sont des initiatives françaises qui ont suscité en Allemagne le retour à l'antique, le romantisme, le « paysagisme », le réalisme et l'impressionisme, initiatives auxquelles sont attachés les noms de David, de Géricault, de Delacroix, de Corot, de Rousseau, de Courbet, de Manet dans la peinture; de Falconnet, de Houdon, de David d'Angers, de Rude, de Carpeaux, de Rodin dans la sculpture; de Gabriel, de Soufflot, de Percier et Fontaine, de Labrouste, Baltard et Viel, de Viollet-le-Duc, de Garnier dans l'architecture, mais bon nombre de personnalités éminentes de l'art allemand ont été directement formées par nos meilleurs maîtres. C'est ainsi que Piloty sort de l'atelier de Delaroche, Begas de l'atelier de Gros, Rayski des ateliers de Vernet et de Delaroche, Pettenkofer de l'atelier de Meissonnier comme Henneberg et Victor von Müller, que Leibl, Trübner et Hans Thomas ont subi l'influence de Courbet, Kaulbach celle de Granville, Schindler celle de Rousseau, Liebermann, Meyer-Graefe et Tschudi celle de Manet, Klinger celle de Rodin. Le véritable père de la peinture allemande moderne, Feuerbach, se rend comme Leibl, à Paris, au moment décisif de son évolution. « Ce que je suis devenu, écrira-t-il, je le dois tout d'abord aux artistes français de 1848, à la vieille et à la jeune Italie et à moi-même. » Menzel s'est

1. De 1901 à 1910, l'opéra le plus souvent joué au pays de Wagner a été *Carmen*, l'œuvre de notre compatriote Bizet, avec 3956 représentations.

« trouvé » à Paris. Son *Souvenir du théâtre du Gymnase*, qui est peut-être son chef-d'œuvre, procède directement de Daumier qu'il étudia en 1855 dans cette ville. En 1867 la *Musique aux Tuileries* de Manet lui inspire son *Après-midi au jardin des Tuileries* qui marque encore une date dans son développement. Son *Théâtre de paysans* (1859) se ressent de l'influence de Courbet. D'une façon générale c'est son premier séjour en France, en 1855, qui l'a orienté vers sa voie propre [1]. Et presque tous les hommes que nous venons de citer ont été en Allemagne des précurseurs [2]. Rares sont les artistes de ce pays qui, d'une façon générale, se sont dispensés de faire un séjour à Paris. Le XIXe siècle les y a vus accourir aussi nombreux que le XVIIIe. Outre ceux que nous avons mentionnés plus haut on y rencontre, à diverses époques, les architectes et sculpteurs Dannecker, Gau, Semper, Hittorf; les peintres Knaus, Tieck, Wach, Wichmann, Kramer, Eschke, Eybel, Corinth, Muncaksy, Slevogt, Liebermann, Simon Meister, Uhde, Kuehl, Olde, tous personnages de marque. Que d'œuvres trahissent une imitation directe de nos modèles! La *Nicolaikirche* de Potsdam reproduit le dôme des Invalides, les monuments élevés par Nüll et Siccardsburg en Autriche s'inspirent de notre Renaissance, les bustes classiques de Gœthe et de Schiller par Triller sont de style entièrement français [3]. Mais c'est chez nous encore que la renaissance de la gravure sous ses diverses formes s'est produite au début du XIXe siècle, et longtemps les Allemands ont été tributaires, pour l'illustration, de nos Gigoux, Nanteuil, Gavarni, Daumier, Bertall et Doré. Bien que découverte à Prague par Senefelder, la lithographie n'a pris d'abord toute sa signification qu'en France [4]. Le style « moderne » dans l'architecture, la décoration, le mobilier, l'orfèvrerie et la céramique, qui fait en ce moment fureur en Allemagne et qu'on n'est pas loin d'y considérer comme une idée nationale, y a été importé par des Français et des Belges. Le mouvement connu là-bas sous le nom de *Secession*, et qui a eu des conséquences si

1. Tschudi, *Aus Menzels jungen Jahren*, Berlin, 1906.

2. Leibl et Trübner sont les créateurs du réalisme; Mayer-Graefe, Tschudi, Klinger, de l'impressionisme, etc., etc.

3. Cf. Dussieux, *loc. cit.*, p. 90 et suiv., 107 et suiv., 124 et suiv., 126 et suiv. Woermann, *loc. cit.*, t. III, p. 582-625, 651; Meyer-Graefe, *Entwickelung der modernen Kunst*, 1904; Réau, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1908, II, p. 265 et suiv., 505 et suiv.

4. P. Leprieur, *Gazette des Beaux-Arts*, 1896, I, p. 45 et suiv., 147-242.

importantes dans la peinture notamment, est venu aussi de Paris. A l'heure qu'il est la « tyrannie » exercée par l'art français, récent et ancien, sur l'art allemand fait l'objet des récriminations amères de certaines critiques d'outre-Rhin [1].

S'il est incontestable, donc, que, depuis l'insurrection des *Stürmer und Dränger* et surtout depuis celle des Romantiques, la civilisation allemande dans son ensemble a conquis le droit d'exprimer son propre idéal, ce qui représente non seulement pour elle mais pour l'humanité entière un avantage précieux, rien n'autorise néanmoins à placer à la fin du XVIIIe siècle le terme ultime de l'expansion française au delà du Rhin. A l'époque contemporaine, de même que dans la seconde moitié du moyen âge, notre civilisation a conservé un rôle des plus importants dans le développement du pays voisin. Mais c'est par des impulsions isolées plutôt que par de vastes programmes d'action que ce rôle s'exerce. S'agit-il d'aller de l'avant, de renouveler des formes traditionnelles d'activité, de lancer des idées fécondes, la France, aujourd'hui comme autrefois, est prête régulièrement avant l'Allemagne. Sa hardiesse inventive et son aptitude aux réalisations dans les domaines supérieurs de l'activité, lui assurent de ce côté, un avantage permanent sur sa rivale. Elle a pu, à deux reprises différentes, et cela au moment de sa plus grande splendeur, ignorer pour ainsi dire complètement cette nation, mais jamais l'Allemagne n'a été à même de se passer d'elle, bien qu'il soit entendu, par une sorte de convention tacite, chez nos voisins, depuis le *Sturm und Drang*, qu'on ne doit jamais plus nommer la France comme pays créancier de progrès, même quand on l'imite le plus visiblement. Les périodes d'indépendance de l'Allemagne, en ce qui concerne ses rapports avec la France, sont, en somme, des périodes d'indépendance relative. Même dans ces périodes c'est essentiellement la France qui donne, l'Allemagne qui reçoit. Nous venons d'en faire plusieurs fois l'expérience. Quelque imposant qu'ait été l'épanouissement du génie germanique au XIXe siècle, les deux peuples ont conservé leur rang respectif, et il y a encore entre leur développement général cette distance d'une génération au moins qui s'observe depuis les origines de leur histoire.

1. Th. Alt, *Die Herabwertung der deutschen Kunst durch die Parteigänger des Impressionismus*, Mannheim, 1911.

CONCLUSION

L'IMPORTANCE, LES CAUSES, LES EFFETS DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

I

Même avec le résumé fort incomplet[1] que nous avons donné de la question, il est aisé de se rendre compte que l'influence exercée par la civilisation française en Allemagne offre un caractère tout particulier d'importance. A aucun moment elle n'a cessé de s'exercer. Elle accompagne l'histoire de ce peuple depuis ses obscurs commencements jusqu'à notre époque, toujours décisive pour lui. Déjà le Germain barbare est tributaire du Celte pour la majeure partie des progrès qu'il accomplit. Il apprend de lui à cultiver le sol, à construire des maisons, des villages et des cités, à combattre, à se grouper socialement et politiquement, à chanter ses héros, à orner les objets familiers de l'existence, probablement aussi à se représenter la divinité et à célébrer son culte. Quand le christianisme a remplacé le polythéisme, c'est encore à la Gallo-France mérovingienne et carolingienne qu'incombe le soin d'évangéliser la Germanie, d'y établir des routes, des ponts, des villes, d'y ouvrir des marchés, d'y installer des évêques et des

1. Nous répétons que nous n'avons voulu donner ici qu'un résumé des faits actuellement connus de l'histoire de l'influence française en Allemagne. D'autre part, même l'ensemble de ces faits ne représenterait qu'une faible partie de ce qui a existé dans la réalité. L'action exercée par notre pays dans le domaine des sciences, de la musique, de l'industrie, du commerce, des métiers, du droit, de l'administration, celle de notre littérature et de notre art du XIXe siècle, n'ont pour ainsi dire pas été étudiés.

fonctionnaires, d'y organiser l'État, l'administration et l'armée, d'y faire naître le goût des occupations intellectuelles et artistiques. Plus tard, aux Allemands qui s'obstinent dans cette civilisation bientôt vieillie, la France envoie ses Clunisiens, ses Cisterciens, ses Prémontrés et ses religieux de toute espèce, qui défrichent les terres, forment des ouvriers, des artisans et des artistes, perfectionnent l'architecture, approfondissent les sentiments religieux des masses, prêchent la Croisade, sèment à pleines mains l'idéalisme, tandis que, de leur côté, les milieux militaires de notre pays importent leurs institutions féodales, leurs usages guerriers, leur code moral de loyauté et d'honneur. Le XIIe et le XIIIe siècle voient alors se produire un véritable débordement de civilisation française en Allemagne. La vie de société, la chevalerie, la philosophie, les sciences, la littérature épique et lyrique, la musique, l'art de notre pays s'imposent à l'Allemagne et en font une simple annexe de la civilisation française. Et lorsque, mise en mesure de se développer par ses seules ressources, l'Allemagne bourgeoise et urbaine de la fin du moyen âge, florissante par le commerce et l'industrie, se décide enfin à obéir à l'appel de son génie propre, c'est tout de même vers notre pays qu'elle se retourne à chaque pas pour en recevoir les secours les plus urgents. Ses libertés communales, sa vie religieuse et philosophique, ses Universités, sa science, sa littérature, sa musique, ses arts divers, rejetons récents de la souche française, tirent encore d'elle la meilleure partie de leur sève, directement ou par l'intermédiaire des Pays-Bas. Derechef, au bout de quelques siècles, voici qu'un nouveau système complet de civilisation, engendré par notre sol généreux, plein du vieil esprit courtois rajeuni, est transmis à l'Allemagne. Comme au XIIe et au XIIIe siècle, on assiste, au XVIIe et au XVIIIe, au phénomène d'une transplantation intégrale de nos mœurs et de nos idées au delà du Rhin. Conception de la vie politique, institutions civiles et militaires, attitude envers la religion, philosophie, usages mondains, rôle social de la femme, littérature, art, métiers : tout est français, à cette époque, en Allemagne, jusqu'à la langue elle-même. De cette prodigieuse fécondation surgit une seconde renaissance de la civilisation nationale, dont la Prusse protestante, réorganisée par le Grand Electeur, couverte de gloire par les triomphes de Frédéric II, a été la principale ouvrière. Mais, là encore, la France joue un rôle

capital. Ce sont ses penseurs qui révèlent à l'Allemagne son propre génie, la mettent sur la voie de l'indépendance : indépendance bien relative, puisque notre pays continue à guider la nation voisine dans toutes les occasions importantes. C'est à la Révolution et à l'Empire qu'elle doit la refonte de son organisation nationale; ce sont des courants français qui alimentent chez elle la vie politique et sociale, l'industrie et le commerce, la littérature et les arts. Elle est encore aujourd'hui plus que jamais accessible à notre influence. Voilà pour la quantité, qui est littéralement formidable. Si l'on veut apprécier la qualité des apports français on n'aura qu'à se souvenir que *les deux époques les plus brillantes de la civilisation allemande coïncident avec celles où elle a été le plus étroitement dépendante de nos mœurs et de nos idées.* Et, quand on considère la nature des caractères qui ont fait de ces époques des époques brillantes : la politesse des manières, l'élégance aristocratique des sentiments, la tolérance religieuse et nationale, la largeur d'esprit, la pureté du langage, la préoccupation générale d'ordre, de tenue, de beauté, la pleine « humanité » enfin, on constate sans peine qu'ils sont nés du contact intime de l'âme allemande avec le génie français créateur de cet idéal, aussi bien au XVIIIe siècle qu'au XIIIe. Les manifestations les plus typiques et les plus précieuses de la civilisation allemande : sa philosophie, son instinct lyrique et musical, ont été provoquées et entretenues par l'influence française qui a pénétré jusque dans les régions profondes de la pensée et de l'émotion germaniques. La civilisation allemande est donc rattachée à la civilisation française par toutes ses grosses racines. S'il est incontestable qu'il existe une poésie et une science allemandes, et surtout des poètes et des savants allemands, *la civilisation allemande, envisagée dans son ensemble, n'en reste pas moins un simple prolongement de la civilisation française.* Séparée de celle-ci elle devient inintelligible. La loi de son développement ne lui est pas intérieure, c'est la loi de la civilisation française qui est devenue la sienne. Pour dominer la multitude des événements qui se pressent sans lien intime dans son histoire ce n'est ni à Berlin, ni à Dresde, ni à Vienne, ni à Leipzig, ni à Munich, ni à Stuttgart, ni à Cologne qu'il convient de se placer d'abord, c'est à Paris. La France a été pour l'Allemagne ce que la Grèce et Rome ont été pour les peuples latins : une initiatrice de tous les instants. Effacer son nom du passé de cette

nation serait aussi difficile que de retrancher celui des deux grandes civilisations antiques de la nôtre. L'appellation que les Celtes avaient donnée aux ancêtres des Allemands, résume d'avance le programme de leur évolution tout entière. Ils sont restés jusqu'au bout les « voisins » : *Germani*, les voisins et les clients.

II

De ce rôle capital joué par la civilisation française dans le développement de l'Allemagne nous avons en plusieurs endroits signalé les causes. Il n'est pas possible de soutenir, comme le fait un des historiens les plus distingués de l'Allemagne actuelle, M. Lamprecht [1], que l'Allemagne doit d'avoir subi si longtemps l'influence de notre pays à ce fait qu'elle a bénéficié plus tard et moins complètement que la Gaule des apports de la culture romaine, et perdu ainsi des années qu'elle n'est peut-être jamais parvenue à rattraper complètement. En effet les résultats directs et même indirects de la domination romaine ont été rapidement éliminés en tant que facteurs de progrès par l'évolution générale des idées et des mœurs dans l'Europe occidentale. A plusieurs reprises l'Allemagne et la France se sont trouvées, par la suite, placées de front en quelque sorte pour la course à l'avenir, dans des conditions identiques de préparation, sur un terrain qui n'avait plus rien de commun avec celui de la civilisation antique. C'est ainsi qu'à l'époque de Charlemagne les deux pays, réunis sous une même monarchie, ont été en gros dotés des mêmes moyens de perfectionnement. La légère distance qui les séparait encore ne saurait entrer ici en ligne de compte. L'Allemagne, en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, gouvernée par une dynastie intelligente et énergique, celle des Othons, allait à tous égards se trouver dans une situation plus favorable pour prendre la tête que la France en proie à une anarchie effroyable. Au XVII[e] siècle, la France, pour citer un cas du même genre, bien que fort en retard quelque cinquante ans auparavant sur l'Italie et l'Espagne, les distancera rapidement grâce à un concours de circonstances analogues. Et cependant non seulement

1. Lamprecht, *Deutsche Geschichte*, t. VII, I, p. 6 et suiv.

l'Allemagne n'a pas dépassé notre pays sous les Othons, mais elle n'a cessé de se tourner vers lui pour lui emprunter les éléments les plus divers de sa civilisation, en attendant que, dès le début du XIIe siècle, elle accueille en bloc ses institutions et ses mœurs. Derechef au XIVe siècle, après s'être assimilé la culture chevaleresque et courtoise, l'Allemagne se trouvait en mesure de gagner du terrain comme le firent l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie dans des conditions exactement pareilles. Néanmoins, pendant toute cette fin du moyen âge, malgré la prospérité économique dont elle jouissait, elle est restée sous la dépendance presque absolue des civilisations de l'Italie, de la Flandre, de la France. Nouvel afflux de progrès étrangers au XVIIe siècle. Que fait alors l'Allemagne? Elle continue, même après cette période de fécondation générale, à se guider sur les nations voisines, cette fois sur l'Angleterre et encore sur la France. Ce que MM. Vogt und Koch ont relevé dans l'ordre littéraire est vrai de tous les domaines de l'activité allemande : « Telle est donc, disent-ils, l'évolution de la littérature allemande moderne, la plus récente des littératures de l'Europe occidentale et méridionale : non seulement elle est restée continuellement sous la tutelle des modèles de l'antiquité classique, mais encore sous celle de ses voisins. Même ses progrès et sa libération du joug d'une influence étrangère se sont accomplis grâce au secours d'une autre influence étrangère [1]. » Or, toutes ces innovations que l'Allemagne allait chercher au dehors n'avaient rien qui pût rendre les nations romanes plus aptes qu'elle à les produire. La civilisation du moyen âge représente, par rapport à la civilisation antique, quelque chose de tout à fait nouveau par son esprit et par ses formes. N'était-ce pas aux Germains, destructeurs du monde gréco-latin, que revenait de droit la mission de la créer? Ils ne s'y sont même pas essayés. C'est du cœur de la France qu'elle est sortie, comme celle qui la remplacera au siècle de Louis XIV, et l'Allemagne ne l'a point accueillie sans résistance. Et qu'on ne dise pas qu'elle est née chez nous d'un mélange d'éléments germaniques et latins, car un pareil mélange a eu lieu ailleurs qu'en Gaule, ainsi en Italie et en Espagne, et, de plus, c'est dans la partie de notre pays la plus épargnée par les invasions germaniques, el Limousin et l'Auvergne, qu'elle a ses racines. Donc, qu'on la

1. Vogt und Koch, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. II, p. 73.

tourne et la retourne comme on voudra, l'hypothèse de M. Lamprecht apparaît impuissante à résoudre le problème de l'éternelle sujétion de la civilisation allemande. Si l'Allemagne n'eût été que perpétuellement en retard, on découvrirait chez elle, tout de même, les germes de progrès originaux. Or, les manifestations *les plus typiques* de son génie lui ont été suggérées par l'exemple de la France et de l'Angleterre. A quelque moment qu'on envisage l'Allemagne on la trouve occupée à développer patiemment le programme de civilisation qu'une influence extérieure quelconque lui a communiqué plusieurs siècles auparavant. D'effort personnel, d'initiative nouvelle, point. Tout indique que nous avons affaire ici non à une cause historique lointaine, dont l'action n'eût été ni aussi prolongée ni aussi constante, mais à des causes psychologiques sans cesse présentes et efficaces dont nous avons çà et là laissé soupçonner la nature.

Celle qui frappe le plus vivement les regards de l'observateur est le *conservatisme de la race*. Du jour où il existe une nationalité allemande, elle s'affirme par sa fidélité aux traditions. Ce caractère lui est d'ailleurs commun avec les autres fractions de la famille germanique : la Hollande, l'Angleterre, la Scandinavie. Nulle part il ne se montre plus nettement que dans l'ordre politique. Au début du XIX[e] siècle l'Allemagne est encore régie par la constitution que lui avait donnée Charlemagne et que les Othons avaient reprise à leur compte. Pendant dix longs siècles, alors que la France et l'Angleterre elle-même, — celle-ci grâce à l'invasion normande, — renouvelaient de fond en comble leur régime, créaient, l'une, l'absolutisme monarchique, l'autre, la royauté constitutionnelle, l'Allemagne avait gardé son antique organisation parvenue cependant à un degré de décrépitude lamentable. Si Napoléon ne l'avait mise en pièces, elle l'aurait peut-être encore. Mais, à l'intérieur de ce cadre, nous l'avons vu, tout était à l'avenant. Charlemagne suscite dans son empire une littérature d'école en langue latine. Trois siècles plus tard elle est encore florissante chez nos voisins, au moment où la France fait retentir les échos de ses châteaux de ses mâles chansons de geste et de ses tendres strophes lyriques. Charlemagne implante dans ses vastes domaines un style gauchement imité de l'antique. On le trouve encore en Allemagne, confiné dans ses principes archaïques, au XII[e] siècle, et le jeune style gothique

français met près de cent ans à l'évincer. Il n'a pas accompli par lui-même un seul progrès. Plus tard le gothique importé par la France résistera avec le même acharnement aux formes d'art de la Renaissance. L'Allemagne ne sait pas oublier. C'est là sa *Treue*. Sa poésie nationale du XIII[e] siècle se compose uniquement de traditions mérovingiennes à peine recouvertes d'un léger vernis de récente courtoisie française. On dirait que, dans l'intervalle, ni ses goûts intellectuels, ni ses sentiments moraux n'ont évolué. En France, au contraire, un monde nouveau d'idées et de mœurs est né. Elle n'éprouve pas non plus le besoin de varier ses façons d'agir. Jusqu'au XVI[e] siècle, la Frise, pays de pure race germanique, mais que sa position excentrique préservait des influences romanes, a ignoré ce que pouvait être une œuvre littéraire, un jeu désintéressé de l'imagination. Les Néerlandais ne s'en sont doutés qu'au XII[e] siècle en lisant des poèmes français. Toutes ces régions étaient, pourtant, douées d'une industrie et d'un commerce depuis longtemps florissants. On trouverait encore, en explorant les campagnes allemandes, des traits de mœurs païens égarés en pleine civilisation moderne. Machinalement le fils répète le geste du père. La coutume du *Menschern*, *du Gasseln* et du *Korteln*, à laquelle nous avons fait allusion ailleurs [1], est caractéristique à cet égard. Cet « essai » de la fille par son galant, avant le mariage, ouvertement et naïvement pratiqué dans toutes les provinces de l'Allemagne rurale, avec la complicité des parents, érigé en institution, accompagné de rites archaïques et grossiers, date de l'époque préhistorique. Quinze siècles de christianisme n'ont pu réussir à le proscrire, à faire admettre par ces populations, qui ne sont pas corrompues mais arriérées, le principe de la virginité obligatoire pour la jeune fille qui fait partie depuis si longtemps — quelles que soient les défaillances dans la pratique — du code moral social des nations romanes. Au XVIII[e] siècle l'usage veut encore dans l'Oberland bernois que le père offre sa fille, le frère sa sœur, le mari sa femme à l'hôte de passage pour l'honorer. C'est une vieille pratique germanique. Même quand l'esprit allemand s'applique aux problèmes sociaux, il ne conçoit, le plus souvent, la réforme des abus du présent que comme un retour au passé. Justus Möser, un des plus célèbres écrivains poli-

1. *Les origines de l'influence française en Allemagne*, t. I, p. 433-434.

tiques de l'Allemagne du XVIIIe siècle, défend le particularisme traditionnel et appelle le droit féodal du plus fort, le *Faustrecht*, « une œuvre d'art de grand style ». Jacob Grimm, qui est un libéral, vante le servage en plein XIXe siècle. A côté de lui Uhland passe sa vie à opposer, avec un entêtement honnête et borné, le « bon vieux droit » souabe aux avantages de la constitution moderne qu'un ministre, Wangenheim, imbu des principes du XVIIIe siècle veut octroyer au Wurtemberg. Et Uhland est ce que nous appellerions un radical. Il n'est pas un mouvement spontané de l'évolution allemande qui ne soit un recul vers un état antérieur. Nous avons fait observer que la pensée philosophique chez nos voisins s'est toujours prononcée pour les droits de ce qui existe contre les combinaisons de l'esprit. Hegel proclame l'identité du réel et du rationnel, et en déduit que, tout ayant sa raison d'être profonde, il vaut mieux, en matière politique et historique, faire effort pour comprendre les choses que pour les modifier. C'est un point de vue entièrement opposé à celui de nos Révolutionnaires et de leurs maîtres, les philosophes du XVIIIe siècle. Mais déjà Kant, en refusant à la raison le pouvoir de connaître les vérités éternelles, tendait à lui retirer cette puissance absolue que lui avait conférée la philosophie française de Descartes à Condorcet. Et Leibniz lui-même, lorsqu'il déclarait que ce monde était le meilleur des mondes possibles, n'indiquait-il pas, deux siècles avant Hegel, le caractère foncièrement conservateur de l'esprit allemand? Pour être révolutionnaire il faut détester la réalité, ou, tout au moins, mettre au-dessus d'elle les conceptions idéales de l'esprit humain. Voltaire écrivit tout un traité mi-sérieux, mi-plaisant pour réfuter l'aphorisme de Leibnitz. La distance qui sépare le tempérament français du tempérament germanique s'exprime dans ce simple fait avec toute la netteté possible.

Même lorsque les Allemands reconnaissaient les imperfections de la réalité présente, nous les avons vus rester immobiles. Au XVIIIe siècle, quand Rousseau lança aux échos de l'Europe ses déclamations violentes contre l'organisation de la société de son temps, nulle part sa voix ne fut écoutée plus religieusement qu'en Allemagne. On était bien placé, en effet, de l'autre côté du Rhin, pour apprécier ce qu'il y avait de fondé dans les diatribes du farouche tribun. Les maux dont souffrait la France y étaient répercutés au centuple. Qu'arriva-t-il? Les

Allemands épanchèrent leurs rancunes et leurs espoirs en une foule d'écrits plus ou moins subversifs, et, pour le reste, se tinrent cois. En France on renversa le gouvernement et on essaya de réformer la société elle-même. Lentement, alors, et à toutes petites doses, nos voisins se laissèrent administrer — *par leurs souverains!* — les remèdes préconisés au pays de la Révolution. « Nous autres Allemands, disait Heine, nous ne faisons que ce que nos princes nous ordonnent. » Il y a beaucoup de vérité dans cette boutade[1]. La Réforme, bien que sympathique à la majeure partie de la bourgeoisie allemande, n'osa lever le front que lorsque les dynastes allemands l'eurent prise à leur service. Les masses, quelles que fussent leurs convictions, se laissaient conduire comme un troupeau par leurs chefs politiques. Là où ils devenaient protestants elles devenaient protestantes; là où ils restaient catholiques, elles restaient catholiques. L'absurde principe sanctionné par les traités de Westphalie : *cujus regio ejus religio* n'est pas une invention des diplomates; il a été emprunté par eux à la réalité présente. *Jamais l'opinion allemande n'a su faire ses affaires elle-même*. Elle n'y a d'ailleurs jamais songé. Pour qu'elle s'ébranle il lui faut une impulsion venue du dehors. En 1830 et en 1848 elle a suivi l'exemple français, d'ailleurs maladroitement et le plus souvent sans aboutir à aucun résultat. Sa terreur de l'action a produit parfois des effets comiques. Maîtres de Berlin les ouvriers ont oublié de demander au roi de Prusse son abdication, qu'il était prêt à donner, et qui eût mis fin aux misères du régime romantique et réactionnaire de Frédéric-Guillaume IV qu'ils avaient prétendu abolir. A Vienne, l'empereur ayant fui sa capitale devant l'insurrection, les bourgeois, au bout de quelques jours, se trouvant comme empêtrés dans leur victoire, lui envoient une députation pour le prier de revenir. Cette indifférence et cette gaucherie des Allemands dans l'application des principes d'ordre supérieur est d'autant plus étrange que ces mêmes gens ont toujours été des industriels, des commerçants, et en général des hommes d'affaires de premier ordre. On dirait que leur activité n'est sollicitée que par les tâches immédiatement utiles

1. « Pour avoir une activité politique qui conduise au succès, le peuple allemand a besoin, de par l'essence de son caractère, d'être dirigé par une autorité ferme à laquelle il se soumette volontairement ». Eichhorn, *Wahlrecht und Volksvertretung*, Bonn, 1906, p. 40.

et se désintéresse absolument des autres[1]. Au moyen âge nous avons montré ce peuple déployant dans la vie économique un esprit d'initiative remarquable et ne songeant à aucun moment à remanier l'absurde constitution qui le régissait. Actuellement encore on peut observer parallèlement chez nos voisins une extrême application au négoce et une passivité politique portée aux limites de la servilité. Les partis « révolutionnaires » eux-mêmes, en Allemagne, semblent préoccupés uniquement de remplir leur caisse. Aujourd'hui comme autrefois le mécontentement s'exprime et s'apaise par des articles de journaux et des dissertations. A deux heures de chemin de fer de Hambourg, cette capitale du commerce européen, le Mecklembourg obéit encore à une législation toute féodale. La Prusse est gouvernée à coups de bâton par une camarilla piétiste et militaire. Le suffrage universel y est faussé par un mode de scrutin digne de l'époque de la Sainte-Alliance. La Prusse s'enrichit et se tait. Cette résignation des Allemands dans les domaines de l'activité collective supérieure a frappé tous les observateurs. Pour Mme de Staël c'est l'expression éloquente de l'idéalisme d'une race, qui, satisfaite d'errer en liberté dans les espaces illimités du rêve, abandonne volontiers à des sociétés plus vulgaires le soin de régler les affaires de ce monde : *et tradidit mundum disputationibus eorum*. Mais les Allemands n'ont jamais eu ce dédain pour la réalité que leur prête l'illustre Romantique. Au contraire ils ont de tout temps manifesté un goût très prononcé pour les transactions lucratives[2]. L'Allemagne a été utilitaire, on peut le dire, en venant

1. Il faut bien se remémorer que, quand on parle d'idéalisme français et d'idéalisme allemand, on entend par là deux choses fort différentes. L'idéalisme français est la propension naturelle qu'a notre peuple à agir pour réaliser des principes, c'est un idéalisme pratique. L'idéalisme allemand est une philosophie, qui, d'ailleurs, serait désignée plus justement par les termes de subjectivisme absolu ou individualisme intégral. C'était la doctrine qui consistait à faire de l'âme individuelle la seule réalité métaphysique et à voir dans la réalité une simple extériorisation du « moi ». Tel est le sens qu'a le mot d' « idéalisme » dans l'histoire de la civilisation allemande. Il s'agit là d'une conception théorique. Toute autre interprétation repose sur un contresens. Idéaliste, au sens français, l'Allemagne ne l'a jamais été. Elle a été « sentimentale », — en poésie — ce qui est tout différent.

2. On n'a pas assez remarqué que c'est une mesure commerciale, le *Zolverein*, qui a véritablement jeté les bases de l'unité allemande. Chez les autres peuples, l'abolition des douanes intérieures a été une conséquence de l'unification politique, qui s'est accomplie pour des raisons politiques. En Allemagne il a fallu d'abord faire sentir aux gens les avantages pratiques de l'unification avant de leur en proposer l'acceptation. De même, en 1454, au

au monde, dès l'aurore de sa civilisation, sous Charlemagne et sous les Othons. Chaque fois qu'elle a pu obéir à son propre génie, elle a mis au premier plan l'industrie et le négoce, et il a fallu tout le prestige de la courtoisie française puis de l'aristocratisme de Versailles pour lui faire admettre, à deux reprises, nous le savons, que la perfection suprême de l'humanité résidait moins dans la poursuite de profits exclusivement matériels et les discussions de secte que dans la recherche des jouissances mondaines ou intellectuelles. C'est uniquement sur le terrain où se produisent les grandes initiatives de la civilisation, entre le labeur intéressé d'en bas et les spéculations métaphysiques d'en haut que les Allemands se sont montrès apathiques. Et ce terrain n'est pas seulement celui sur lequel mûrissent les grandes réformes politiques, c'est celui sur lequel la littérature et les arts se renouvellent. Aussi l'Allemagne en est-elle réduite, dans ces divers ordres d'activité, à attendre pour s'ébranler le signal que lui donnent les peuples étrangers et les formules qu'ils lui proposent.

Il n'est pas besoin de chercher longtemps pour découvrir la disposition d'esprit qui est responsable de cette singulière inertie. C'est l'*individualisme*, cet individualisme que nous avons rencontré à toutes les phases de l'évolution allemande et auquel la Réforme a donné un aliment si précieux. L'individualisme germanique, notons-le bien, a, lui aussi, son champ d'expansion limité. Il ne se manifeste que dans les régions où s'élabore à proprement parler la civilisation supérieure d'un peuple. Dans l'existence quotidienne, l'Allemand, comme chacun peut s'en convaincre, n'est pas individualiste le moins du monde. Il a, au contraire, à un très haut degré le sens de l'association. Nul pays ne renferme plus de groupements divers que l'Allemagne, mais ces groupements présentent tous un caractère pratique. Qu'il s'agisse de gagner de l'argent ou simplement de se distraire, aussitôt, chez nos voisins, un *Verein* surgit. Et la discipline dans les *Vereine* allemands est rigoureuse. Chacun y a son rôle tracé d'avance dont il ne doit

moment où l'anarchie politique dans l'Empire atteint son maximum, le Brandebourg, Bamberg, Wurzbourg, Nuremberg savent fort bien s'entendre pour unifier la frappe de leurs monnaies. Dans le chapitre XVIII de sa *Dramaturgie*, Lessing attribue nettement l'infériorité du théâtre allemand à *l'indifférence de ses compatriotes pour les choses désintéressées*. Frédéric II va jusqu'à dire de l'Allemagne à d'Alembert, en 1781, que c'est une nation « qui jusqu'ici n'a su que manger, boire, faire l'amour et se battre. »

point s'écarter. L'Allemagne est, dans la sphère utilitaire, la patrie de l'ordre et de la méthode. La fin du moyen âge et l'époque contemporaine sont instructives à cet égard. Jamais marchands n'ont su s'organiser comme ceux de la Hanse, et la façon dont le commerce allemand est arrivé de nos jours à conquérir successivement tous les marchés du monde excite l'admiration des connaisseurs. Dans les substructions de la science ces dispositions ont assuré à nos voisins une supériorité incontestable sur tous les peuples civilisés. Recueillir des matériaux, les classer, les filtrer, personne ne le fait mieux que les Allemands. Mais que l'on s'élève tant soit peu dans le labeur intellectuel et moral et on ne trouve plus trace de cet esprit de discipline et d'association. Là règne l'anarchie la plus complète. En politique les Allemands n'ont jamais dépassé par eux-mêmes le niveau du particularisme le plus étroit. Il a fallu plus de mille ans pour faire d'eux une nation. Au XVIIe siècle ils n'étaient pas plus avancés à cet égard qu'au Xe ou au XIe. Jamais il ne leur est venu à l'idée qu'on pût sacrifier à la notion d'une patrie commune les petits intérêts de clocher, les *Stammesinteressen*. Ce sont nos Encyclopédistes et nos Révolutionnaires qui leur ont inoculé le besoin unitaire. En matière religieuse ils ont justement accompli la Réforme pour donner à chaque individu le droit de penser et de se conduire à sa façon, à l'abri de toute règle générale, et sitôt que le luthéranisme a prétendu à son tour se constituer un dogme et posséder une hiérarchie, le piétisme est apparu, qui a réduit la religion à un colloque entre l'homme et son créateur. Le principe d'une langue commune leur a été révélé par l'influence française, une première fois au XIIe siècle, une seconde fois au XVIIe. Spontanément ils ne s'étaient jamais haussés au-dessus du dialecte. Dans l'ordre littéraire il a été toujours impossible de former un goût national et une tradition nationale en Allemagne. Gottsched, pour avoir voulu mettre un peu d'ordre dans ce domaine, s'est attiré des haines implacables. Lessing a laissé tomber sa plume de découragement et porté un jugement cruel sur ses compatriotes. D'art allemand, de vie de société allemande, de mode allemande, il n'y en a jamais eu. La notion de « style », qui implique un accord étroit et durable de toutes les forces intellectuelles d'une nation, est restée inconnue à ce pays. Il a toujours vécu sur des styles étrangers, à quelque époque qu'on le considère, et ce n'est pas

assez de dire, comme le fait Nietzsche, qu'il manque à l'Allemagne « l'unité de style dans toutes les manifestations vitales d'un peuple », le besoin lui-même qui aboutit à la création d'un « style » n'est pas un besoin allemand. Les réactions vraiment caractéristiques de l'âme allemande ont sans cesse tendu à l'émancipation de l'individu, ainsi, après la Réforme, le *Sturm und Drang* et le Romantisme. Comme nous l'avons déjà fait observer, on ne peut demander à une race ainsi organisée d'engendrer ces grands courants qui composent une civilisation originale. Chacun pensant et agissant pour soi, jalousement renfermé dans son indépendance, il ne saurait se produire de collaboration féconde des efforts isolés. Dans cet amalgame humain les vagues, au lieu de rouler toutes dans un même sens, se heurtent et se contrarient sans interruption. « Nous faisons tous en somme, bande à part, déclarait Gœthe à Eckermann, il ne faut pas songer à une concordance quelconque; chacun a l'opinion de sa province, de sa ville, même de sa propre individualité, et nous pouvons attendre longtemps avant qu'un esprit général s'affirme chez nous ». Il ajoutait même : « Au fond, nous autres (Allemands), nous menons une vie solitaire et mesquine. De notre peuple il nous vient très peu d'éléments de civilisation. » De là peut-être cette maladresse dont les mieux doués des Allemands font preuve dans l'exécution des hautes tâches littéraires et artistiques. Habitué à travailler seul et avant tout pour lui-même, l'individu, chez eux, n'a pas appris à faire aux autres ces concessions qui sont peut-être tout le secret de la beauté. Du moment qu'il se comprend l'Allemand est satisfait. Il ne demande rien de plus. Il en arrive donc fatalement à négliger la forme, et cela d'autant plus aisément que, cet état d'esprit étant général dans son pays, l'opinion se montre fort peu exigeante et n'exerce aucune pression sur lui. Les produits du génie allemand ne sont tout à fait remarquables que là où la régularité des proportions, la pureté des contours, la belle tenue de l'ensemble, bref la beauté esthétique, est chose secondaire. Poètes lyriques, musiciens, philosophes et philologues de valeur, les Allemands n'ont pas été aussi heureux dans les genres proprement littéraires et artistiques. Dans le roman et le drame ils ont rarement laissé des œuvres bien construites. *Henri le Vert* et *Jörn Uhl* sont aussi déconcertants et mal agencés que les *Affinités électives* et le *Wilhelm Meister*. Il n'y

a peut-être pas un drame de Schiller lui-même qui nous présente une action bien ordonnée. Tieck, Kleist, Immermann, Grabbe, Hebbel sont encore plus informes. En revanche la nouvelle, qui n'exige pas des qualités particulières de bonne composition, est bien supérieure en général au roman dans la littérature de nos voisins. Où est le monument, la statue, le tableau allemand — exception faite pour les œuvres qui s'inspirent directement d'un style étranger — que nous ne trouvions pas, nous autres Latins, surchargé d'ornementation, disproportionné, plus pensé que réalisé? Quel est l'ouvrage scientifique, rédigé outre-Rhin, dont les dispositions ne nous choquent pas, qui nous paraisse autre chose qu'un assemblage confus de faits groupés suivant un plan extérieur ou métaphysique, et non d'après leurs affinités logiques? C'est là l'explication de l'éternelle servitude de la civilisation allemande, de son incapacité à se suffire et, à plus forte raison, à s'imposer aux peuples voisins. Elle n'est point parvenue d'elle-même à créer des formes d'expression nationales, nettes et belles, et elle n'y est point parvenue parce que les volontés multiples qui travaillent en elle n'ont jamais évolué d'un même mouvement, en obéissant à une pensée commune[1].

A la base de cet individualisme nous avons déjà signalé le *singulier développement des instincts et des sentiments* qui caractérise l'âme allemande. La langue elle-même de nos voisins suggère cette interprétation. Tout en elle est disposé pour assurer une expression complète à ces forces subconscientes aux dépens des éléments rationnels. Dans les mots le concept générique, fourni par la racine, sur laquelle, on le sait, porte l'accent principal, écrase littéralement les préfixes, suffixes et autres désinences servant à préciser l'acception spéciale de l'idée fondamentale. Les vocables y gagnent une résonnance profonde mais y perdent toute possibilité de précision. Quant à la phrase, soulevée et abaissée tour à tour par

1. Voyez le portrait tracé par l'esthéticien F. Vischer de ses compatriotes souabes dans *Auch Einer*. « Ils ont le sang lourd, ne savent pas manifester au dehors leur vie intérieure, s'imaginent que leurs traits particuliers sont meilleurs et plus particuliers que ceux des autres groupes de la race germanique, se figurent avoir le privilège de la *Gemütlichkeit*. Chez eux pas de sociabilité, pas de société, pas de conversation... un sentiment d'indépendance qui se barricade contre les caprices de la mode. Ils sont prompts à s'irriter. Les formes leur paraissent de l'affectation et ils élèvent l'absence de formes à la hauteur d'un principe. »

des tons d'intensité variable et ramassée autour de quelques termes énergiquement prononcés, elle a une allure constamment pathétique. Merveilleusement approprié à la poésie, surtout au lyrisme, l'allemand est un instrument médiocre pour la prose. On dirait que le degré d'évolution qui mène toutes les langues du général au particulier, de l'instinctif au rationnel n'a été franchi qu'à moitié par lui. Les termes y abondent pour désigner les phénomènes sensibles et les émotions, le net et franc vocabulaire des idées lui fait défaut. Il reflète fidèlement l'organisation de ces tempéraments germaniques développés par leurs seules extrémités, instinctifs et rêveurs à la fois, pratiques et sentimentaux, érudits et métaphysiciens, mais dépourvus de cette solide raison centrale qui est la faculté par excellence de l'esprit roman et en première ligne de l'esprit français. La littérature porte un témoignage identique. Ce sont les épanchements vagues du lyrisme et les fortes sensations qui y tiennent la plus grande place. Qu'est, en somme, le théâtre allemand? Du mélodrame lyrique. Et le roman, la nouvelle? Du feuilleton sentimental. Réalisme minutieux et *Gemüt* : voilà ce qu'il y a de plus national et de plus intéressant dans les œuvres écrites au delà du Rhin. Tout le reste : analyse psychologique, invention, composition y est extrêmement faible. L'Allemand n'est à son aise que dans la peinture des émotions de la sensibilité ou des mouvements de l'instinct. Ses personnages préférés, dans les genres dits objectifs, sont des êtres élémentaires ou des natures troubles. Les hommes bien finis, socialement complets, qui voient clair en eux-mêmes et se meuvent avec aisance dans la vie mondaine le déroutent. Donnez-lui au contraire un personnage pris dans le peuple ou bien un maniaque, une femme en proie à la fièvre des sens, il les comprendra et les décrira parfaitement, qu'il s'appelle Gellert, Jean-Paul, Tieck, Brentano, Hoffmann, Kleist, Grillparzer, Hebbel, Storm, G. Keller ou même Gœthe et Schiller. C'est que, par sa constitution intime, il est leur proche parent. Chez lui la raison n'est pas isolée de l'instinct et de la sensibilité comme chez le Français, elle est emprisonnée dans ces émanations confuses de la chair, pénétrées de tous côtés par elles. Quand l'Allemagne a voulu conquérir son indépendance littéraire et morale, elle l'a fait en détrônant la calme et abstraite raison française et en proclamant la souveraineté des forces subconscientes que celle-ci mainte-

nait dans son empire. Herder donne à cet égard la main à A. W. Schlegel, qui eût approuvé de son côté le programme des *Modernen*. Or, là où règne la sensibilité, il est inévitable que l'individualisme triomphe. Un lien visible les unit. Voyez Werther. En effet, la philosophie des instincts et des sentiments est l'égoïsme. La raison seule établit des points de contact entre les hommes. La sensibilité les dresse les uns contre les autres, non seulement parce que l'être sensible trouve en lui-même le principe et la fin de ses plus chères jouissances, mais parce que toute créature, à moins qu'elle ne se soumette passivement à son caprice, lui donne l'impression de le limiter. Seule la vaste et solitaire nature est assez grande pour le contenir. L'anarchisme social et politique n'est que l'exaspération de cet état d'esprit qui s'appelle dans la littérature, l'art, et l'existence journalière l'individualisme : religion tout indiquée des âmes en qui les organes de la jouissance et de la souffrance sont plus développés que l'intelligence sereine et la droite volonté.

L'Allemagne n'était pas en retard, elle s'est mise en retard; la France n'avait pas seulement de l'avance, elle en a pris. Cette avance elle l'a gagnée pour les raisons inverses qui ont causé le retard de l'Allemagne. Dans l'esprit d'initiative perpétuel de la France, entrent tout d'abord, comme nous l'avons discerné, ce goût de la nouveauté, cette mobilité de tempérament, cette passion du changement que tous les observateurs, depuis Strabon et César jusqu'à Mme de Staël, ont relevés chez elle, soit pour l'en louer soit pour l'en blâmer. Qu'une idée neuve, inconnue la veille, soit lancée chez nous, n'importe où et par n'importe qui, c'est à elle que d'instinct vont les sympathies. Et malheur à quiconque prétend lui barrer le passage! En nul pays le rôle d'opposant n'a été et n'est encore aussi ingrat qu'en France. Vouloir à tout prix dépasser son temps, ne s'effrayer d'aucune innovation fut, est et sera toujours la suprême élégance intellectuelle chez les fils de ces hommes qui, au temps de César, arrêtaient les voyageurs pour s'instruire des choses étrangères. Cet instinct de progrès, qui tourne souvent à la manie, et qui a engendré, à toutes les périodes de notre civilisation, une formidable fermentation d'idées, n'est pas, comme chez d'autres peuples, une simple curiosité d'esprit. Avec une inconcevable rapidité le Français passe de l'idée à l'action. Au lendemain même de la mort de Charlemagne, tandis que le reste de l'Europe s'immobilise

dans la contemplation du passé, la France s'occupe déjà de démolir et de reconstruire. Sur les ruines de la monarchie gallo-franque elle édifie la féodalité; de l'art pseudo-antique du grand empereur elle fait sortir le roman, en posant et en résolvant audacieusement le problème de la voûte à côté de beaucoup d'autres; à la place de la littérature savante d'autrefois elle inaugure une poésie d'actualité en langue vulgaire, embrassant tous les genres possibles. En deux siècles ce grand travail est fait, et, un beau jour, grâce à elle, l'humanité se trouve placée en présence d'une civilisation entièrement neuve. C'est là peut-être le plus étonnant exemple qu'elle ait donné de son aptitude aux réalisations. Mais on en pourrait citer bien d'autres. Comme elle avait échafaudé de toutes pièces le système de vie et de pensée du moyen âge, celui qui a suffi aux nations chrétiennes pendant quatre siècles, elle a créé la culture aristocratique et classique, qui a régné souverainement durant deux cents ans, et a commencé ensuite l'organisation de notre société contemporaine. La Révolution de 1789 est sienne comme celle qui a abouti aux Croisades. On l'oublie trop chez nous et ailleurs : les formes politiques, la vie de société, la littérature, l'art, la philosophie, la musique du monde moderne sont entièrement son œuvre. Elle a ressucité, en leur infusant une âme nouvelle, la cité, les plaisirs mondains, l'épopée, le lyrisme, l'architecture, la sculpture, la peinture, la métaphysique, le chant des voix humaines et des instruments : tout ce que la catastrophe des Invasions semblait avoir anéanti pour jamais. Otez le travail accompli par elle de 850 environ à 1150 et l'Europe moderne n'existerait pas. La première langue littérairement constituée a été la sienne. Après les bouleversements de la fin du moyen âge, de la Renaissance, de la Réforme, c'est elle encore qui s'est chargée de grouper en une synthèse harmonieuse les éléments nouveaux de progrès acquis par l'humanité. Et chaque fois elle a procédé avec un instinct plastique si sûr que bien peu de créations du génie humain peuvent se mesurer avec son grand art gothique et sa délicieuse architecture du XVIII[e] siècle; que jamais peut-être les rapports entre les hommes n'ont été réglés d'une façon aussi logique et aussi stable que dans son code mondain de la « courtoisie » et de l'« honnêteté ». Le consentement universel des peuples à la représenter comme la « semeuse » de progrès, la grande initiatrice, repose sur un ensemble de

souvenirs très précis. Et, si l'on se demande pourquoi il lui a été donné de faire preuve d'une virtuosité aussi remarquable, on reconnaît bien vite que, sociable à un degré extraordinaire, elle a toujours su admirablement rapprocher les intelligences dans un effort commun de création, établir de prime abord chez elle, non pas seulement l'unité politique, mais, ce qui est plus difficile, l'unité morale et intellectuelle, celle qui agrandit le travail d'un seul de l'immense collaboration de tous, et, par cet accord, enfante sans peine les « styles » de vie et de pensée collectives qui composent une civilisation. Mais, derrière cette sociabilité elle-même, qu'y-a-t-il? Nous l'avons montré à plusieurs reprises : un tempérament national en qui prédomine la raison, c'est-à-dire la partie de l'âme qui, semblable chez tous les hommes, établit le plus facilement la concorde et la coopération entre eux, la mère des idées acceptables pour tous, des formes belles pour tous, parce que les unes et les autres ont été élaborées par tous. Si l'instinct et la sentimentalité isolent l'homme de l'homme, la raison rapproche l'homme de l'homme. Par essence elle est communicable et communicative étant le général et non plus le particulier. C'est dans l'organisation foncièrement raisonnable de notre race, comme nous l'avons vu, qu'il faut chercher la cause première du rôle prépondérant qu'elle a joué dans l'histoire de la civilisation.

Telles sont les considérations qui nous ont paru expliquer la domination permanente de la civilisation française sur la civilisation allemande, domination qui offre, ainsi que nous l'avons fait remarquer, un caractère d'absolue nécessité historique[1]. La France a réussi là où échouait l'Allemagne parce qu'elle possédait les dons moraux et intellectuels les plus opposés à ceux de ce peuple. Dans le conflit pour la priorité et la suprématie, qui de très bonne heure s'est engagé entre les deux civilisations, c'est la civilisation française qui l'a emporté, étant mieux armée que sa voisine. Nous constaterons que celle-ci, à d'autres égards, a été largement dédommagée de son infériorité sur ce terrain.

1. « Par malheur les Allemands furent à cette époque (au moyen âge), et pendant de longs siècles, encore assez faibles pour croire les Français sur parole, quand ceux-ci leur affirmaient être le seul peuple véritablement cultivé, tandis qu'ils étaient, eux et leur langage, grossiers et mal léchés. » Henne am Rhyn, *Kulturgeschichte des deutschen Volkes*, 3e édit., t. I, p. 233. Ces appréciations simplistes ne manquent pas chez les historiens allemands.

III

Cette longue dépendance de la civilisation allemande se reconnaît encore à nombre de ses aspects. Il n'est personne, sans doute, qui n'ait été frappé de son air conscient, voulu, en d'autres termes, de son défaut de spontanéité. *Cet air conscient et voulu, ce défaut de spontanéité*, apparaissent dans la plupart de ses grandes manifestations. Elles ont quelque chose de prémédité qu'on ne retrouve pas au même degré chez les autres peuples. En Angleterre, en Espagne, en France les institutions politiques sont nées des besoins profonds de la nation, ici despotiques, ailleurs libérales selon les circonstances et les tempéraments. La centralisation s'y est opérée par le développement progressif d'une région plus favorisée que les autres et qui a fini par leur imposer sa suprématie. Ce n'est que lorsque ce travail instinctif a été terminé que les idées théoriques se sont fait jour. La conscience a été la floraison suprême de cette lente croissance. En Allemagne, c'est, à toutes les époques, le rapport inverse qu'on observe. Ici les idées ont précédé les faits et les ont même directement engendrés. Le premier gouvernement national qu'ait possédé l'Allemagne lui a été imposé de toutes pièces par l'Église qui s'est bornée à restaurer la constitution carolingienne, jadis apportée du dehors à une Germanie anarchique. Incomprise et détestée de la population, cette constitution n'a jamais pu prendre racine dans le pays. Pendant huit siècles l'Allemagne n'a cessé de réagir contre elle sans parvenir à la rejeter ni à l'assimiler. Nous avons vu la Prusse, dans les temps modernes, se régénérer d'une façon tout aussi artificielle. Les édits de Colbert et de Louvois à la main, le Grand Électeur l'a refaite entièrement sur un plan préconçu, après les affreux ravages de la guerre de Trente Ans, et ses successeurs ont procédé comme lui. On a posé ici des écoles, ailleurs des manufactures, plus loin des villes entières. Des étrangers, attirés en masse, ont accompli ce travail. Du jour au lendemain une armée, une flotte, une administration toutes neuves, sans lien organique avec la nation, sont sorties du néant. Des hommes formés par la civilisation française ont dessiné une sorte de cadre idéal sur lequel les choses, bon gré, mal gré, ont dû se modeler. Un peu plus tard il a suffi d'étendre

à toute l'Allemagne cette façon d'agir pour la moderniser. Les instincts les plus élémentaires ont été eux-mêmes inculqués à la nation par la voie officielle. Le patriotisme est un de ceux-là. Jusqu'au début du XIXe siècle l'Allemand ne s'intéresse qu'à sa « tribu ». L'école, la presse, les livres l'ont peu à peu, depuis lors, rendu accessible à une formule plus générale du sentiment national, lui ont enseigné qu'avant d'être Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Lippois et Schwarzbourgeois, il faisait partie d'une grande collectivité qui s'appelait l'Allemagne. Dans les mœurs même spectacle. Les Allemands, au XIIe siècle puis au XVIIe, ont appris à se tenir et à évoluer dans le monde en lisant, la plume à la main, des poèmes de chevalerie et des romans français. La vie de société, chez nos voisins, encore aujourd'hui, trahit son origine étrangère. La littérature allemande a une histoire analogue. Mme de Staël remarquait déjà que l'Allemagne était peut-être le seul pays d'Europe où la critique eût précédé la production proprement dite [1]. Ne parlons pas de la poésie germanique du moyen âge qui est toute entière empruntée ; mais comment se sont formées au XVIIe et au XVIIIe siècle, les Lettres allemandes ? On a commencé par jeter un regard circulaire sur les peuples voisins, on a essayé successivement de la formule espagnole, de la formule italienne, puis de la formule française corrigée par la formule anglaise. Des hommes comme Opitz, Gottsched, Lessing, Herder sont venus qui ont dit : voici comment il faut penser, voici comment il faut écrire et voici les modèles qu'il convient de suivre. D'abord la théorie puis l'application. On prendra ceci aux Grecs, cela aux Latins, telle qualité aux Welsches, telle bonne habitude aux insulaires de la Grande-Bretagne [2]. Et les individus se sont comportés isolément comme

1. Schelling, le philosophe, était du même avis. Platen, racontant une visite qu'il lui avait faite le 20 septembre 1823, lui prête, dans son Journal, les réflexions suivantes au sujet du drame allemand : « Schelling commença à déplorer que nous n'eussions pas encore de véritable auteur dramatique disant que la critique avait fait son apparition trop tôt dans notre littérature et l'avait paralysée, et que nos poètes étaient perdus par la conscience trop nette de ce qu'ils voulaient faire... ». Schelling, comme Mme de Staël, oubliait qu'il y avait eu, avant l'avènement de cette critique, deux siècles au moins de tâtonnements mais qui n'avaient abouti à rien. D'où la nécessité de procéder méthodiquement et de s'adresser aux étrangers pour avoir une littérature digne de ce nom. Ce retard est un effet, non une cause ; il en est de même du goût pour l'imitation que Lessing reprochait si amèrement à ses compatriotes.

2. Dans son « dialogue des morts » entre Lessing et Frédéric II, Grillparzer

la nation elle-même. L'un a voulu être le Milton, l'autre le Voltaire, un troisième le Molière de l'Allemagne. Swift, Sterne, La Motte, Gresset, Crébillon fils ont eu leurs doublures germaniques. Nos gens d'outre-Rhin ne se mettent à écrire qu'après une soigneuse préparation. Leurs « sources » sont sur la table, en face d'eux. Beaucoup restent, d'ailleurs, de simples remanieurs. L'Allemagne est par excellence le pays de l'adaptation. Hartmann d'Aue, Wolfram d'Eschenbach, Gottfried de Strasbourg, Luther, Fischart, Gottsched Wieland, Herder, A. G. Schlegel, Tieck, Uhland, Hebbel, Wagner, Jordan et bien d'autres se sont distingués dans cet exercice[1]. Même lorsque l'auteur allemand n'imite pas directement, il se garde d'aborder son sujet sans avoir passé la revue des écrivains qui l'ont traité avant lui, sans avoir déterminé, s'il est un esprit supérieur, la méthode littéraire à laquelle il se conformera. Avant de composer son *Iphigénie* elle-même Gœthe avait pris connaissance de toutes les pièces françaises de ce nom. Son *Hermann et Dorothée* découle de principes très conscients sur la façon d'entendre l'épopée. Schiller a rédigé sa *Fiancée de Messine* comme Lessing avait rédigé son *Emilia Galotti* : pour illustrer par l'exemple une théorie dramatique précise.

Le souci d'information qui distingue à toutes les époques la civilisation allemande n'a pas d'autre raison d'être non plus que

fait dire à ce dernier : « Tout d'abord je nie votre littérature allemande au sens où on entend qu'il y a une littérature française, italienne, anglaise, espagnole; la vôtre n'est qu'un résumé de toutes les autres. Née de l'imitation et non d'un besoin naturel, sortie des livres, non d'une conception originale, elle s'est assimilée toutes les autres littératures, pour la bonne raison qu'elle était la dernière venue et qu'aucun homme n'invente là où il n'a qu'à profiter de ce qui existe.... » Le même Grillparzer écrit en 1840 à propos de Platen : « Ce comte Platen peut en quelque sorte passer pour un prototype des Allemands d'aujourd'hui. Non qu'ils soient tous capables de faire d'aussi bons vers que lui et qu'ils aient tous autant d'esprit que lui, mais ils lui ressemblent tous en ceci qu'ils sont plus ou moins bons lorsque, pour écrire, ils s'insinuent dans une nature étrangère; tandis que, quand ils écrivent avec leur propre personnalité, ils sont au-dessous de tout. Lorsqu'un de ces matadors a mis sur son nez en guise de lunettes, Aristophane ou Shakespeare (allusion à Tieck, Grabbe, Immermann, etc.), il voit les choses les plus étonnantes, il sent en contemporain de Periclès ou de la reine Elisabeth, mais lorsqu'il lui faut sentir en sieur Platen ou Immermann, en Allemand du XIX[e] siècle, en homme non en livre, c'est le vide complet. » Il y a quelque exagération dans ces formules du grand poète autrichien, mais elles précisent notre pensée.

1. On se rendra compte de l'importance énorme qu'ont eue les traductions dans la production littéraire de l'Allemagne en parcourant par exemple le *Grundriss* de Gœdeke.

son retard éternel sur les civilisations voisines. Il faut y voir, à l'origine, la réaction naturelle de l'instinct de conservation d'un peuple particulièrement lent à évoluer et trop orgueilleux cependant pour se laisser dépasser par les autres. Ce n'est que bien plus tard que, faisant de nécessité vertu, les Allemands ont tiré le magnifique parti que l'on sait de cette tendance primitivement utilitaire au premier chef. La race germanique dans son ensemble a manifesté dès la plus haute antiquité ce souci d'information. Les commerçants norvégiens qui fréquentaient les rivages de la Gaule, au VIIe et VIIIe siècles, n'ont-ils pas transporté chez eux, avec les belles armes et les objets manufacturés de toutes sortes que leur livrait notre pays, les légendes héroïques franques qui figurent dans leur *Edda*? Au moyen âge n'ont-ils pas, de la même façon, recueilli et transcrit soigneusement la totalité de nos poèmes et de nos romans? De tout temps le Germain a aimé ainsi à se promener en observateur attentif dans les civilisations étrangères, prêt à faire son profit de ce qu'il voyait et entendait pour avoir ensuite l'honneur et l'avantage de révéler à ses compatriotes une foule de progrès ignorés d'eux. C'est par des moyens analogues que tant d'institutions et d'usages de notre pays ont été communiqués aux régions d'outre-Rhin. Dès le Xe et le XIe siècle nos écoles, nous le savons, étaient pleines d'étudiants allemands. Au XIIe et au XIIIe siècle ils les encombrent littéralement. C'est par l'intermédiaire de ces gens que non seulement notre science théologique, mais notre poésie en langue vulgaire a gagné l'Allemagne qui ne possédait rien de pareil. Du voyage de France on revenait la tête et la valise garnies. Au besoin on consignait tout ce qu'on y découvrait dans de beaux cahiers fort compacts, car nos voisins sont gens méticuleux. Dans les cours féodales de France c'est, au même moment, une affluence ininterrompue de « bacheliers » d'outre-Rhin qui ne perdent pas non plus leur temps. Nos chantiers gothiques aussi forment de nombreux ouvriers et contremaîtres d'origine tudesque. Aucune innovation n'a été réalisée à cette époque par la France dans les domaines les plus variés, que les Allemands n'aient connue immédiatement. Pendant toute la fin du moyen âge ils accourent encore en foule chez nous mais se rendent aussi aux Pays-Bas et en Italie où ils font de fructueuses observations. Le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle, voient renaître la coutume des pérégrinations en France pour jeunes

nobles. Là aussi, nous l'avons vu, il s'agissait beaucoup moins de se distraire que d'ouvrir les yeux et les oreilles. En même temps, à peine imprimés, nos journaux et nos livres passaient le Rhin. Et, ce qui montre bien qu'on ne les consultait pas seulement pour satisfaire une sorte de besoin de se tenir au courant, c'est l'extraordinaire exploitation dont ils étaient l'objet. Mis en coupe réglée de la première à la dernière page, ils fournissaient les auteurs de là-bas pêle-mêle d'idées intéressantes et de menues broutilles. Un essaim noir de mouches avides tournait autour de ces friandises. Rien, donc, qui s'explique plus naturellement et plus prosaïquement que ces goûts encyclopédiques de l'Allemagne, cette ferveur pour les idiomes étrangers qui l'ont toujours caractérisée, ces sempiternelles excursions en France, en Italie, en Hollande, qui, sous divers noms, reviennent tout le long de son histoire, et conduisent ses fils, le carnet à la main, le questionnaire en poche, partout où il y a quelque chose à apprendre. Les Allemands ont fait pendant huit siècles ce que les nations des Balkans, les Égyptiens, les Asiatiques font de nos jours. Ils ont étudié les langues pour les mêmes motifs que ceux-ci. Le phénomène n'a rien de mystérieux. Si les Allemands, jusque vers la fin du XVIII[e] siècle, n'avaient su ni le français, ni l'italien, ni l'espagnol ni l'anglais, ni le hollandais, et s'ils n'étaient pas sortis de chez eux, ils n'auraient possédé — nous croyons l'avoir établi, — ni la littérature, ni l'art, ni la science, ni la civilisation que nous leur connaissons. Cette curiosité est un succédané de l'esprit d'initiative dont l'Allemagne a été et est encore dépourvue à un si haut degré dans les domaines de l'activité désintéressée. Jamais peuple n'a eu plus de raisons de ne pas compter sur son imagination. Quelle que fût la tâche qu'il entreprît il sentait d'abord le besoin d'assembler des fiches. C'étaient là de précieuses dispositions pour le travail érudit. Il a suffi, à un moment donné, de les systématiser et de les appliquer consciemment.

Les princes étant de tous les gens ceux qui peuvent le plus facilement connaître l'étranger, soit directement, soit par les livres et les œuvres d'art, on ne sera pas étonné de constater qu'en Allemagne, plus encore qu'ailleurs, ils aient été les pionniers essentiels du progrès. Il y a une autre raison à cela. L'Allemand a besoin d'être commandé dans une certaine sphère pour agir. Ses princes l'ont souvent poussé malgré lui en avant. C'est là

un des caractères les plus singuliers de la civilisation d'outre-Rhin. On pourrait presque dire, en recourant à une formule sans doute extrême, mais juste au fond, qu'elle est née « par ordre » *auf allerhöchsten Befehl*. En France c'est en général d'en bas, du sein de la classe qui représente, à un moment donné, toute la nation (la féodalité au moyen âge, la bourgeoisie plus tard, l'aristocratie au XVIIe et au XVIIIe siècle, le Tiers ensuite) que surgissent les idées et les mouvements qui transforment la masse entière. La chevalerie, la courtoisie, le gothique, la chanson de geste, la tragédie classique, l'art Louis XV, la Révolution sont des produits collectifs de ce genre, auxquels toute une race a travaillé. Combien y en a-t-il dans l'histoire de la civilisation allemande? La Réforme elle-même, le seul qu'on puisse citer ici, a été en grande partie, nous ne l'ignorons pas, provoquée par l'action des puissances politiques, et ailleurs l'intervention de ces dernières est plus visible encore. Les nobles, les bourgeois, les vilains de chez nous s'attelaient aux charrettes qui transportaient les matériaux destinés à l'édification des grandes cathédrales, avec la même ardeur qu'ils mettront plus tard à planter des arbres de la liberté. Comme les ancêtres allaient à la Croisade les descendants voleront au secours de l'Europe opprimée par les « tyrans ». Le besoin de plaire aux milieux aristocratiques a peu à peu conduit notre roman de chevalerie du XIIe siècle et notre tragédie du XVIIe à leur forme définitive. Aux palais de Mansart, de Boffrand et de Gabriel, aux déesses de Coysevox, des Coustou et de Girardon, aux meubles de Boule, de Riesener et d'OEben les yeux de tous les courtisans de Versailles et le sourire de la dernière des dames d'honneur de Marie-Thérèse ou de Marie Leczinska ont collaboré. Aussi est-ce bien un aspect de la pensée française qui s'exprime dans ces événements ou ces œuvres. Rien de tout cela ne s'est produit en Allemagne. Ce n'est pas du milieu des foules qu'est montée l'idée libératrice, elle est le plus souvent descendue d'en haut sur elles, du trône des rois, du cabinet des penseurs isolés, lesquels l'ont presque toujours demandée à l'étranger. Ce sont des évêques qui ont doté l'Allemagne au Xe siècle de sa constitution abstraite et créé d'un coup de baguette le Saint Empire romain germanique. Les mœurs allemandes ont été renouvelées au moyen âge par l'initiative de quelques princes, revenus enthousiastes de la seconde croisade, où ils avaient contemplé

de près les usages de la chevalerie française. La littérature épique et lyrique du XIIe et du XIIIe siècle a été provoquée par ces mêmes hommes, les Henri le Fier, Henri le Lion, Hermann de Thuringe, Barberousse. L'art du XVIIe et du XVIIIe siècle a une origine semblable. Même dans la seconde moitié du moyen âge les princes ont, à plusieurs reprises, servi d'intermédiaires entre l'Allemagne et l'étranger. Ce sont quelques grandes dames, nous l'avons vu, qui ont introduit au delà du Rhin nos romans en prose. L'importation du « baroque » italien est dû à l'initiative de puissants dynastes. Au XIXe siècle deux rois de Bavière ont fait de Munich, que rien n'avait préparée à ce rôle, la capitale artistique de l'Allemagne. Il résulte de cette origine artificielle de ses manifestations les plus diverses une sorte d'incohérence dans la civilisation de l'Allemagne, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs au même degré. Trop souvent les siècles allemands ressemblent à ces rues des résidences de là-bas, où, à côté d'un monument gothique, se dresse un temple grec, suivi lui-même d'un édifice Renaissance. Ce qui est plus grave encore c'est le désaccord absolu qui existe entre ces produits et le milieu qui les entoure. Ni le ciel, ni la lumière, ni les hommes ne les ont faits tels qu'ils sont. La civilisation germanique apparaît dans l'ensemble comme une sorte de musée des civilisations voisines. La conception classique, représentée au XVIIIe siècle par Lessing, Wieland, Gœthe et Schiller était un élément étranger dans l'Allemagne individualiste et sentimentale. Des œuvres comme l'*Iphigénie en Tauride* et *la Fiancée de Messine* sont restées incomprises du public même cultivé. Les Weimariens ont vécu comme Moïse « puissants et solitaires ». Il a fallu laisser à leur peuple le temps de venir jusqu'à eux. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent d'ordinaire en Allemagne. Des dictateurs de l'action ou de la pensée, dont les regards franchissent sans cesse les frontières du pays, imposent leur programme à une population indifférente, qui les considère d'abord avec étonnement, puis finit par entrer dans leurs vues parce qu'elle est docile. L'Allemagne a mis un bon demi-siècle à reconnaître son Leibniz, que la France, par contre, a fêté tout de suite. Il s'était formé hors de chez elle. Lessing, le libérateur de la littérature allemande, est mort, comme Arminius, trahi par les siens. Les orthodoxes luthériens ont abrégé ses jours par leurs persécutions, la foule a déserté son « théâtre national » pour un théâtre

français. Wagner lui-même, comme nous l'avons fait observer, a été compris plus tôt de l'élite en France qu'en Allemagne, en dépit de la légende qui court à ce sujet. La raison de ce divorce permanent entre la nation allemande et les hommes qui la conduisent dans les voies de la civilisation réside dans ce fait qu'ils ne sont que dans une faible mesure ses interprètes et qu'ils lui apportent en général du dehors des directions qu'elle ne saurait d'abord admettre. L'Allemagne ne fait pas sa civilisation collective, elle la subit.

La longue domination du génie français sur ce pays a eu un effet en apparence paradoxal mais parfaitement logique au fond : celui de dresser le patriotisme allemand surtout contre notre nation. Le patriotisme allemand lui-même est un produit aussi peu spontané que tous ceux que nous avons cités jusqu'ici[1]. Il ne s'est pas dégagé du fond de la conscience populaire. Il lui a été inoculé. L'Allemand moyen, jusqu'au début du XIXe siècle, nous le répétons, ne s'est senti que Bavarois, Saxon, Wurtembergeois ou Prussien. C'était chose courante, sous l'ancien régime, de voir des gens d'outre-Rhin servir dans nos armées contre ce que nous appellerions leurs compatriotes. Les princes de l'ouest, à l'époque de Louis XIV, s'intitulaient les « Allemands de France ». Nos soldats de la Révolution furent accueillis partout en Allemagne comme des libérateurs. L'annexion de la rive gauche du Rhin ne provoqua pas plus que celle de l'Alsace antérieurement la moindre protestation de la part des populations intéressées. On a prétendu parfois que c'étaient les guerres de l'Empire qui avaient fait naître chez les Allemands le sentiment national. Cela n'est pas complètement exact. La masse du peuple resta indifférente. Quand Napoléon fit son entrée à Berlin, les fenêtres et les rues de la capitale étaient garnies de curieux endimanchés, désireux de voir l'empereur et ses troupes, et beaucoup de petites gens se réjouissaient ouvertement de la défaite des *Junker*. Que l'on rapproche de cette attitude celle de la population parisienne en 1814-1815 comme en 1871 et on sentira la différence. N'oublions pas en outre que, ce jour-là, la moitié de l'Allemagne défilait, l'arme au bras, derrière le conquérant étranger, sans en éprouver, semble-t-il, autre chose que de la fierté. A l'occa-

1. Le terme de *patriotisme* appliqué au sentiment français, celui de *nationalisme* appliqué au sentiment allemand, résument assez bien les différences que nous allons essayer de préciser.

sion des fêtes d'Erfurt, quelques années plus tard, Gœthe et Wieland acceptèrent la légion d'honneur des mains de Napoléon. Se figure-t-on, au lendemain de 1870-1871, Victor Hugo et Michelet, par exemple, qui avaient été des germanophiles convaincus, se laissant décorer par Guillaume Ier? Le rapprochement de ces deux représentations donnera une idée de l'abîme qui sépare le sentiment national français du sentiment national allemand. Aussi Napoléon, qui observait l'Allemagne en politique, pouvait-il dire en 1811 encore à Davoust : « Il n'y a rien de commun entre l'Espagne et l'Allemagne. Il n'y a rien à redouter d'un peuple si sage, si raisonnable, si froid, tellement éloigné de tout excès, qu'il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait été assassiné en Allemagne pendant la dernière guerre[1]. » En réalité, à cette date, le patriotisme tel que nous l'entendons n'était pas né en Allemagne. Mais si l'aversion nationale pour la France ne se manifestait pas dans le gros de la population, elle n'en existait pas moins, et depuis longtemps, dans des milieux où l'empereur ne songeait pas à la chercher : chez les « intellectuels ». C'est une étrange histoire, en effet, que celle du patriotisme allemand, histoire dont les développements qui précèdent ont pu nous donner déjà une idée. Pendant des siècles il n'a vécu que dans les livres. La première apparition qu'il ait faite se place à l'époque de Barberousse. Surexcités par la prise de Milan, quelques écrivains allemands de l'entourage du César germanique entonnent des fanfares belliqueuses, non contre l'Italie, comme on pourrait s'y attendre, mais contre la France. En réalité ils répondent aux fières déclarations de nos chansons de geste, à la prétention qu'émet notre féodalité, depuis la prise de Jérusalem, de représenter la chrétienté entière devant l'Islam, privilège que l'Empire avait jusque-là revendiqué. Les rois de France se réclamant de Charlemagne, libérateur lui aussi du Saint-Sépulcre selon la légende et adversaire des Maures selon l'histoire et la poésie, le dernier des grands empereurs allemands défend ses prérogatives par une « campagne de presse » officieuse, dont le *Pilatus*, *le Comte Rodolphe*, *l'Antéchrist* de Tegernsee sont les monuments les plus connus. A toute cette levée de boucliers la nation allemande reste étrangère[2]. Ce

1. Denis, *l'Allemagne 1810-1852*, p. 22.
2. Voyez nos *Origines de l'influence française en Allemagne*, t. I, p. 360 et suiv. et p. 529 et suiv.

n'est que de la littérature. Puis plus rien de notable jusqu'aux jours de l'humanisme et de la Réforme. A ce moment-là une seconde explosion de nationalisme allemand, aussi peu populaire que la première, se produit. Les humanistes se servent de la *Germanie* de Tacite pour exalter les mérites, qu'ils croient méconnus, de leur race. Mais c'est surtout dans les milieux luthériens qu'on montre du zèle. L'adoption de la Réforme a eu pour conséquence de rendre plus consciente la distance qui sépare le Germain du « Welsche »[1]. De nouveau on lutte contre Rome, l'éternelle ennemie. Les déclarations romanesques de Tacite sont prises au pied de la lettre. On stigmatise, Luther tout le premier, la perfidie et la corruption des Latins. Au principe, Italiens, Espagnols, Français, en tant que soutiens du papisme, sont enveloppés dans la même réprobation, mais bientôt ce sont les seuls Français qu'on prend à partie. Nous connaissons la cause de ce changement de tactique. Devenu par la force des choses le gardien attitré de la « culture » allemande, le luthéranisme tourne ses attaques contre le peuple — c'est en même temps un peuple catholique — qui menace le plus directement l'intégrité de la civilisation dont il se sent responsable. Il a été question déjà des satires innombrables qui, dans les dernières années du XVIe siècle et au début du XVIIe, ont été lancées par les publicistes luthériens de l'Allemagne contre notre langue, nos mœurs, notre littérature, au moment même où la politique française soutenait leurs intérêts contre l'Empereur, ce qui exclut toute cause d'irritation proprement nationale. Cette fois encore le grand public resta sourd à ces appels. Le sentiment qui les inspirait n'était pas tel qu'il pût être compris de lui. Pour un siècle encore le patriotisme allemand allait rester

1. Cet élément religieux est toujours resté vivace dans le nationalisme allemand. « La Révolution, dit Stein, est une conséquence de la complète corruption de la nation.... Dieu bénira les armes des alliés et punira pour ses crimes ce peuple perdu. » Les journalistes allemands, en 1815, demandent qu'on anéantisse Paris, la « Babylone moderne », et qu'on mette le peuple français « hors la loi » pour ses vices. L'historien Leo appelle les Français un « peuple de singes » et Paris « la demeure de Satan ». Frédéric-Guillaume IV de Prusse écrit : « En France il n'y a ni religion ni morale, c'est une société entièrement pourrie comme celle de Rome avant la chute de l'Empire ». Pendant la guerre de 1870-1871 la piétiste Mme de Bismarck, née von Puttkammer, au demeurant bonne épouse et bonne mère, serait en excellente santé, nous apprend son mari, si elle ne « souffrait de sa haine contre les Gaulois ». Ces Gaulois, « elle voudrait les voir tous morts jusqu'aux enfants en bas-âge ». Bismarck lui-même est obligé de la raisonner.

confiné dans un petit cercle de gens de lettres et de prédicants. Mais déjà sa nature s'est précisée. Il se montre à nous comme une réaction défensive contre le redoutable envahissement de la vie nationale par la civilisation française. Ce point de départ a déterminé toute son évolution. Heine a écrit un jour cette phrase bizarre au premier abord : « Le patriotisme du Français consiste en un embrasement de son cœur qui se dilate par l'effet de cette chaleur, s'élargit au point d'envelopper de son amour non seulement ses proches mais toute la France, tous les pays civilisés; celui de l'Allemand, au contraire, consiste en un rétrécissement de son cœur qui se retire comme le cuir quand il fait froid. Il déteste alors tout ce qui est étranger, il ne veut plus être citoyen du monde ou même Européen, mais uniquement Allemand au sens strict du mot. » C'est là une définition dont l'histoire du sentiment national allemand montre la justesse. Si le patriotisme français, corrélatif au don d'initiative, à la facilité d'élaboration, au besoin de prosélytisme que nous avons relevés chez notre peuple, est pour ainsi dire à base d'internationalisme et représente le désir profond qui l'anime de se confondre avec l'humanité entière, dans laquelle il ne voit qu'un prolongement de lui-même et qu'il a conscience de dominer par sa civilisation, si bien que jamais cet instinct n'a débordé plus puissamment qu'aux époques où la France s'est donnée tout entière à l'univers, ainsi au moment des Croisades et de la Révolution, si le patriotisme français, donc, n'est en somme qu'un cosmopolitisme agissant comme jadis celui de Rome, mais dans une sphère différente, le patriotisme allemand, organe de résistance d'une nation plutôt passive et sans cesse exposée à se voir submergée par les civilisations voisines, n'est pas autre chose que la protestation consciente de l'instinct de conservation alarmé du peuple germanique, d'où sa forme « savante », d'où cette prédominance en lui de la négation sur l'affirmation, de la haine sur l'amour. L'Allemand, de temps à autre, prend la résolution de n'être rien qu'un Allemand, de peur que sa personnalité ne soit définitivement anéantie par les multiples influences étrangères qu'il subit et dont la plus importante est toujours l'influence française. Ce cri : « sauvons notre culture nationale ! » retentit à toutes les époques de la civilisation allemande. La *Deuchtümelei* ou teutomanie n'est que l'exaspération d'un besoin fort

légitime. Elle se manifeste surtout, nous le savons, par un purisme intransigeant qui essaie de proscrire de la langue les termes étrangers dont elle fourmille[1]. Aujourd'hui encore les *Alldeutsche Blätter* et le *Sprachverein* se comportent à cet égard comme Zesen, Moscherosch et Logau. Une fois pleinement constitué, avec la physionomie que nous lui avons vue, le patriotisme allemand s'est rapidement propagé dans les milieux cultivés de l'Allemagne protestante, alimenté en première ligne par le piétisme luthérien, pour qui tout ce qui venait de France représentait l'abomination de la désolation. Le *Sturm und Drang* est sa seconde manifestation après les premières velléités du commencement du XVIIe siècle. Mais désormais il a une base plus large. La bourgoisie luthérienne lui est en partie acquise, si la noblesse et le peuple lui résistent encore. Nous avons vu que les œuvres de Lessing, de Herder, de Klopstock, des *Hainbündler* de Gœttingue, du jeune Gœthe et du jeune Schiller en étaient comme imprégnées. Cependant il lui restait encore de fortes oppositions à vaincre. La tendance cosmopolite, antinationaliste, qui émanait de notre civilisation classique, était toute-puissante dans les milieux aristocratiques. Une fois installés à Weimar, Gœthe et Schiller se laissèrent gagner par elle. La *Deutschtümelei* recula un instant devant la lumière de noble et généreuse humanité qui rayonnait des immortelles créations de ces grands esprits. Mais elle ne fut vaincue qu'en apparence. Dans les régions moyennes et basses de la littérature elle n'avait, au contraire, cessé de se développer. C'est là que le Romantisme, sous la conduite des frères Schlegel et de Tieck, alla la chercher bien avant les guerres de Napoléon contre l'Autriche et la Prusse, à un moment où rien ne faisait prévoir Austerlitz ni Iéna. Vers la fin de sa vie Schiller lui-même inclinait derechef au nationalisme. L'effondrement de la monarchie prussienne en 1806 devant la France de la Révolution humilia terriblement l'orgueil des « intellectuels » d'outre-Rhin. Laissant de côté toute autre tâche ils entreprirent

1. Gœthe écrit en 1815 : « Dieu soit loué de la chance qui nous échoit! Le tyran est prisonnier à Sainte-Hélène. Mais on n'a pu bannir que lui seul. Nous avons maintenant cent tyrans qui nous forgent pour notre malheur, un nouveau système continental. L'Allemagne doit s'isoler absolument, selon ces gens, établir un cordon sanitaire sur ses frontières, afin qu'on ne voie pas s'insinuer sans cesse chez nous, la tête, le tronc ou la queue d'un mot étranger. »

une ardente croisade pour soulever l'opinion allemande, encore pacifique malgré tout, contre la France. Les *Freiheitssänger* se levèrent, porte-paroles de la génération romantique dans son ensemble. En 1813, il apparaît à l'élan du pays tout entier qu'ils avaient réussi dans leur tâche. C'est donc entre 1806 et 1813 que les « intellectuels » allemands sont parvenus à inculquer leur nationalisme à l'ensemble de la population. Mais ce nationalisme, bien que s'étant enfin « réalisé » comme l' « idée » de Fichte, demeurait ce qu'il avait toujours été : quelque chose d'abstrait et de réfléchi, une conception de savants et de lettrés, qui s'enseignait et se démontrait, et dont on ne pouvait *a priori* supposer la présence dans la plupart des âmes. C'est pourquoi l'école, la presse, les livres, les mesures administratives ont joué, tout le long du XIX[e] siècle, un rôle si important dans sa diffusion, rôle qui nous paraît à nous autres Français complètement inintelligible; c'est pourquoi aussi les professeurs et les écrivains — sans oublier le fameux « instituteur prussien » — en sont restés jusqu'à maintenant les principaux détenteurs; c'est pourquoi enfin les questions de race, de langue, d' « idéal moral », et autres notions scientifiques de cette espèce y tiennent une place si déconcertante pour nous [1]. Tout cela tient aux origines artificielles de ce sentiment. Et, alors que chez nous il s'épure et s'élargit en montant de la conscience populaire, où sont ses

1. De là le malentendu qui sépare Allemands et Français sur la question d'Alsace-Lorraine par exemple. Pour le patriotisme français, sentiment spontané, organique, comme le patriotisme anglais, espagnol, autrichien, russe, etc., le critère de la nationalité d'une province est fourni par les souvenirs, les affections, les besoins, l'idéal, enfin par la volonté consciente de cette province, c'est-à-dire par le sourd travail d'assimilation à un organisme plus vaste qui s'est accompli en elle sous l'influence de l'histoire: c'est un résultat, un fait *a posteriori*; pour le nationalisme allemand, chose abstraite et savante, c'est la langue, au besoin le type physique et l'indice crânien d'une population qui déterminent son agrégation à un ensemble politique, tout ce travail obscur auquel nous faisions allusion ne s'étant pas produit en Allemagne et n'entrant pas dans les calculs d'une tête allemande. Les uns se placent donc au point de vue de l'histoire vivante, les autres au point de vue de la « science » historique. Le livre récent de Novicow : *l'Alsace-Lorraine obstacle à l'expansion allemande*, qui démêle bien les effets pratiques de cette contradiction, n'en voit pas la cause, et conclut trop rapidement à une sorte d'inintelligence de la politique allemande. Non, chacun des deux peuples suit la loi de sa civilisation. Cependant il est bon d'ajouter que, pour la Lorraine française annexée, la théorie allemande ne vaut plus, ce pays n'ayant jamais parlé allemand, si loin qu'on remonte dans l'histoire. Là est le véritable défaut de l'argumentation allemande. De même l'annexion de la Pologne reste, de ce point de vue, injustifiable.

racines vivaces, dans les intelligences cultivées, on ne s'étonnera pas de constater que chez nos voisins ce soit le contraire qui se produise, que la foule soit tolérante en cette matière, l'élite intellectuelle fanatique. On se souvient des excès puérils des littérateurs du *Sturm und Drang*. Le Romantisme en enfanta bien d'autres. Au début du XIX[e] siècle le père Jahn dressait, à Berlin, ses hordes de gymnastes à insulter les gens habillés à la française[1]. D'accord avec le poète Arndt il réclamait l'introduction obligatoire d'un costume « national », qui aurait comporté, on ne voit pas trop pourquoi, une sorte de pourpoint moyenâgeux, de hautes bottes et un chapeau à plumes, tandis que, de son côté, une certaine dame Amalia Imhof, ennemie jurée des robes parisiennes, inventait un jupon patriotique. Une rudesse affectée dans les manières, le port de la rapière et du béret, l'habitude d'entonner des chansons tonitruantes dans la rue ou à la brasserie, signalaient le véritable Allemand, non contaminé par les mœurs welsches, aux yeux des lâches philistins. Le souci de former la nation entière à l'estime d'elle-même a été si impérieux, depuis cette

1. Il allait plus loin et demandait qu'on créât entre la France et l'Allemagne un désert qu'on peuplerait de bêtes fauves, afin d'empêcher les mœurs et idées perverties de la nation voisine de pénétrer chez les vertueux Germains et de les corrompre. Et ce n'était pas là une simple boutade. Cet homme, qui fut un moment, après 1815, l'idole de la jeunesse allemande, et qui a sa statue près de Berlin, indiquait à ses concitoyens le moyen d'établir ces solitudes préservatrices, dont leurs ancêtres, disait-il, avaient tenu à honneur de s'entourer. Il fallait pour cela aider à la nature par l'art, transformer les vallées en marécages en les barrant par des digues, planter les collines de broussailles épineuses. Dans ces fondrières et forêts vierges on lâcherait des élans, des aurochs, enfin des fauves. « Les vieux couvents, expliquait-il, se transformeront ainsi en nids à hibous, les créneaux des tours consumées par le feu en aires pour les aigles; des incendies prépareront des repaires aux hyènes; des labyrinthes souterrains serviront de réduits aux serpents venimeux. Ce désert, enclos d'une double enceinte de talus et de haies d'épines, aura au moins un degré de largeur. » Le même Jahn déclarait dans ses cours : « Quiconque fait apprendre le français à ses enfants est un fou; quiconque persiste dans cette pratique pèche contre le Saint-Esprit; mais celui qui fait apprendre le français à ses filles ferait aussi bien de leur enseigner le métier de p... (*hurerei*). Ce langage n'étonnait pas alors autant que nous pourrions le croire. Le poète E.-M. Arndt l'admirait et l'approuvait avec bon nombre de professeurs et de littérateurs, et le niveau intellectuel que trahissent ses propres pamphlets n'est guère plus élevé que celui-là. Kleist, de son côté, n'offrait-il pas en exemple à ses compatriotes, humiliés par la France, leur ancêtre Arminius, qui, ayant dépecé une jeune Germaine, envoyait ces lambeaux de chair aux diverses tribus nationales pour les soulever en prétendant que ce meurtre était l'œuvre d'un Romain, et Thusnelda, qui livra traîtreusement un officier étranger, son adorateur, aux griffes d'une ourse afin de jouir de son agonie?

époque chez les « intellectuels » germaniques, qu'il s'est manifesté un peu partout, là même où on s'attendrait le moins à le rencontrer, non seulement dans la poésie, où on conçoit à la rigueur qu'il s'insinue, mais encore, comme nous l'avons fait remarquer, dans la science elle-même. Volontairement ou non, l'érudition allemande, au cours des cent dernières années, s'est mise au service de la prédication patriotique, et, plus d'une fois, cette préoccupation a troublé sa sérénité. Il y a, par exemple, du chauvinisme et de la gallophobie dans l'*Histoire grecque* de Curtius, dans l'*Histoire romaine* de Mommsen et jusque dans les études celtiques de Zimmer. W. Scherer lui-même a écrit sa belle *Histoire de la littérature allemande* sur le mode lyrique. On se rappelle que, pour prouver aux Allemands qu'ils étaient un grand peuple, le plus grand de tous les peuples, les Romantiques n'avaient pas hésité à leur attribuer l'initiative de la civilisation du moyen âge, par conséquent de toute la civilisation moderne. Les mérites des autres nations, notamment ceux de la France, étaient soigneusement passés sous silence [1]. Des déconvenues pénibles se sont produites [2]. Mais actuellement encore, bien que cette manie de vanter à tout propos le génie allemand, les mœurs allemandes, les institutions allemandes, se soit peu à peu réfugiée dans les ouvrages de vulgarisation ou les manuels scolaires, nombre de livres et de travaux tenus

1. Edgard Quinet, qui était très germanophile, comme l'on sait, signale en 1842 dans la *Revue des Deux Mondes* (*De la teutomanie*) un procédé familier aux Allemands de son temps, et qui consistait, lorsqu'on élevait chez eux, par l'art ou par la plume, un monument aux grands génies ayant illustré une branche quelconque du savoir humain, à omettre systématiquement les gloires françaises. Dans une galerie des plus illustres philosophes à Bonn, il relève l'absence de Pascal, de Descartes, etc. On pourrait citer des exemples plus récents de ce procédé.

2. On n'ignore pas que la cathédrale de Cologne fut, pour les Romantiques allemands, ce qu'avait été celle de Strasbourg pour les *Stürmer und Dränger* : le monument symbolique du génie idéaliste de l'Allemagne par opposition au tempérament frivole et léger de la France, que représentait assez bien le « rococo ». Mais la cathédrale de Cologne, moins favorisée que celle de Strasbourg, était restée inachevée. Dans les milieux romantiques allemands germe alors l'idée d'une souscription nationale pour en terminer la construction. Ce devait être une grandiose manifestation patriotique, à laquelle le roi Frédéric-Guillaume IV, en particulier, s'intéressa vivement. Tous les « intellectuels » y allèrent de leur obole. Quand le monument, enfin complet, dressa vers le ciel allemand ses flèches allemandes, il y avait longtemps qu'on avait découvert, non seulement que le style gothique était d'origine française, mais encore que la cathédrale de Cologne était, dans ce qu'elle avait de meilleur, une simple copie de Notre-Dame d'Amiens. Et cela aussi c'était un symbole.

là-bas pour sérieux, souffrent de la présence d'un reste de cet état d'esprit[1]. Trop souvent l'histoire et la critique chez nos voisins, prennent, quand il s'agit des choses nationales, le ton du panégyrique, quand il s'agit des choses du dehors, des choses françaises surtout, le ton du dénigrement. On sait que le grand historien national de la Prusse, Treitschke, avouait naïvement son parti pris sous prétexte que la pure et impartiale histoire ne saurait convenir à une nation passionnée et batailleuse. La nature première du sentiment patriotique en Allemagne explique ces aberrations sans les justifier[2].

1. « Dans ces *Nuits de Tobie*, il n'y a rien de naturel, de sain, de fort, c'est pourquoi je ne les tiens pas pour germaniques ». Weinhold, *Die deutschen Frauen im Mittelalter*, 3e édit., t. I, p. 387. « L'histoire nous apprend que le caractère des Slaves est mou et efféminé. Dans la mesure où ils ont acquis de la virilité et de la fermeté, ils en sont redevables à l'influence germanique, dans la mesure où la grossièreté, chez eux, s'est jointe à ces qualités, ils relèvent de l'influence mongole. » Henne am Rhyn, *Kulturgeschichte des deutschen Volkes*, 3e édit., t. I, p. 65. Un romancier aussi dénué de préjugés et aussi intelligent que M. Heyse semble admettre dans *Ivan Kalugin* comme un axiome que le Slave est incapable de s'élever à la notion du devoir moral, innée au contraire chez le Germain, et c'est un Russe qui est censé faire cette constatation! Nous pourrions citer des centaines de témoignages de ce genre.

2. Signalons à titre de curiosité la forme récente qu'a prise la teutomanie chez nos voisins, en grande partie, d'ailleurs, sous l'influence des écrits du Français Gobineau. D'après des hommes tels que MM. Stewart Houston Chamberlain (un Allemand malgré son nom anglais), Woltmann, Hauser, etc., c'est la race germanique seule qui travaille et est capable de travailler dans le monde au développement de la civilisation. Supérieure moralement et intellectuellement aux autres, elle doit les asservir dans leur propre intérêt. Elle représente l'Aryanisme pur, à l'exclusion de tous les soi-disant Indo-Européens, abâtardis par des mélanges fâcheux. On prouve que les grands hommes de la civilisation moderne sont des Germains sans exception. Le nom, la constitution physique, le tempérament, servent de point d'appui à ces revendications. Léopardi (Leupert), Bonaparte (Bonipert), Buonarotti (Bohnrot), Boccace (Buchass), Bojardo (Bujard), le Tasse (Tasso), Dante Alighieri (Aldiger), chez les Italiens, étaient des Germains. La partie brune de ce peuple n'a pris aucune part au progrès des arts ou des Lettres. L'Arioste avait « le teint rose, une haute taille et des traits germaniques ». De même, en Espagne, Velasquez descend des Goths; le surnom donné à Ruy Dias (le Cid) rappelle des surnoms germaniques analogues, il est donc Germain. Ignace Loyola est un Germain, les Lopez étant primitivement des Lobe, Loop. Cervantes était blond, donc Germain. En Portugal Camoens porte un nom germanique (Vaz = Watz). De plus il était blond, de teint clair et avait les yeux bleus. Chez nous Ronsart, Voltaire, Montesquieu, Bossuet, Fénelon, Molière, Bernardin de Saint-Pierre, A. Chénier, Mérimée, Musset, Vigny, Flaubert, Sainte-Beuve, Renan, sont des Germains. La Révolution est un « fait germanique », etc. Les Slaves et les Hongrois, eux, doivent de posséder une littérature et une civilisation à cette heureuse circonstance que des Germains se sont établis jadis parmi eux. Gengis-Khan serait impensable chez un peuple comme les Mongols, si les grands de ce pays n'avaient eu l'habitude de prendre leurs épouses dans une certaine tribu qui, ayant les yeux

De sa lenteur à évoluer et des dispositions fondamentales qui en sont responsables, l'Allemagne a retiré de sérieux avantages. Le moins discutable de tous est *d'être entrée en scène après les grands peuples de l'ouest et du sud de l'Europe et d'avoir pu ainsi mettre à profit leurs initiatives diverses.* Kant avait bien raison de dire que l'Allemagne lui paraissait destinée à recueillir ce que les autres nations avaient produit de meilleur pour se l'assimiler[1]. C'est là essentiellement ce qu'elle a fait tout le long de sa carrière. La belle civilisation courtoise française du XII[e] et du XIII[e] siècle lui a été, nous le savons, intégralement livrée. Dans la seconde moitié du moyen âge elle a utilisé les conquêtes de toute nature opérées par le génie de la France et de l'Italie. L'Espagne et, de nouveau, la péninsule italique l'ont enrichie de leurs dons au XVI[e] siècle. Derechef, au XVII[e] et au XVIII[e], la France lui a fait cadeau d'un système complet de pensée et de vie, en attendant que l'Angleterre, un peu plus tard, vînt la combler de ses présents. Et nous ne nommons que les gros emprunts, ceux qui frappent surtout les regards. Que d'autres ont été contractés par elle avant la période proprement moderne, au moment où elle voisinait avec le monde celtique et l'empire romain! Cette attitude constamment réceptive lui permettait de compléter de deux façons différentes l'œuvre des civilisations plus précoces que la sienne. D'un côté elle était à même de reprendre la tâche de chacune d'entre elles et de la pousser plus loin; de l'autre, il lui était

bleus et les cheveux blonds, appartenait visiblement à la race que vous savez. Il est inutile de souligner le caractère fantaisiste de ces étymologies, qui, d'ailleurs, même si elles étaient exactes, ne prouveraient rien, puisque, dans les pays où s'établirent les Germains après les Invasions, les populations romanes, notamment en Gaule, adoptèrent en masse des noms germaniques. Quant au type « germanique » conventionnel qu'on prétend retrouver chez ces individus étrangers, il suffira de faire remarquer qu'il est celui d'une infime minorité parmi les grands hommes de l'Allemagne, et que Gœthe, tout le premier, était un brun aux yeux noirs. D'une façon générale il devient incompréhensible, dans ce système, que l'Allemagne, où il y avait tout de même plus de Germains qu'ailleurs, ait été de toutes les nations occidentales la plus lente à se développer, la plus constamment soumise à des influences extérieures, émanant de ces mêmes peuples que l'on qualifie d'inférieurs et d'inféconds. Pour l'application de cette théorie hasardeuse à la France, on lira : L. Woltmann, *Die Germanen in Frankreich*, Iéna, 1907.

1. L'idée est courante en Allemagne au XVIII[e] siècle. Écoutez Schiller : « Il (l'Allemand) doit chercher à atteindre au plus haut sommet. C'est à lui qu'il est réservé d'arriver à la fin suprême, d'achever en soi l'humanité, au but le plus beau qui est de réunir en une couronne ce qui fleurit chez les autres peuples. » *Nachlass*, éd. Gœdeke, XI, p. 410 et suiv. Lessing aussi a dit à peu près les mêmes choses.

facile de combiner les résultats obtenus par les individualités nationales les plus opposées et de les améliorer les uns par les autres. Il va sans dire, en effet, qui quiconque recommence la besogne d'autrui a de grandes chances de la mieux accomplir. C'est ainsi que, si l'Allemagne n'a pas inventé les méthodes de recherche érudite qui lui ont procuré au XIXe siècle une influence si considérable dans le monde, elle les a notablement perfectionnées. Il y a loin de Diez à Fauriel ou à La Curne de Sainte-Palaye, et de Winckelmann au comte de Caylus. Grimm a laissé incontestablement derrière lui l'abbé de Tressan, auteur d'une mythologie germanique antérieure à la sienne. D'autre part on sent, en lisant les œuvres des classiques de Weimar, tout ce que leur talent a gagné à se mettre à l'école des Anglais après avoir passé par celle des Français. Souvent, grâce à son retard et à ses sources multiples d'inspiration, la civilisation allemande laisse une impression de richesse et de plénitude que l'on n'éprouve pas en considérant la nôtre ou celle de l'Angleterre. Il est bon de s'en expliquer les raisons. Qu'on prenne l'Allemagne à n'importe quelle période de son histoire, qu'on envisage n'importe quelle manifestation de son énergie, presque toujours on sera amené à y relever les effets du double facteur de progrès que nous venons d'examiner. L'art allemand du XIVe et du XVe siècle est à la fois la continuation du gothique et une combinaison des diverses tendances élaborées par les Pays-Bas et l'Italie. Au XVIIe et au XVIIIe siècle la musique française et la musique de nos voisins transalpins inspirent concurremment les compositeurs germaniques. La littérature de la fin du XVIIIe siècle en Allemagne trahit des influences françaises et anglaises très précises, et qui se chargerait d'énumérer tous les courants qui ont eu, au XIXe siècle, dans les ordres d'activité les plus variés, l'Allemagne pour confluent? Ces phénomènes se sont sans doute produits dans d'autres pays encore, mais nulle part ils n'ont atteint une importance aussi considérable qu'en Allemagne. L'Allemagne a érigé en système ce qui n'était d'ailleurs qu'un accident de l'évolution générale. L'emprunt combiné est chez elle la forme normale de la vie, en matière de civilisation. Il n'est pas d'auteur ou d'artiste allemand derrière lequel on ne puisse mettre plusieurs précurseurs étrangers, pas d'œuvre allemande, tant soit peu marquante, qui n'ait un multiple parrainage de ce genre, facilement discernable.

Il serait pourtant injuste d'attribuer à ce seul procédé tous les mérites caractéristiques que l'on découvre aux diverses manifestations du labeur germanique lorsqu'on les compare à leur point de départ français, anglais, italien ou espagnol. Dans bien des cas l'Allemagne a fait mieux que les nations qu'elle suivait et imitait, simplement en vertu des facultés morales et intellectuelles qui lui sont propres. Mais prenons-y garde! L'action féconde de ces facultés elles-mêmes s'explique, en fin de compte, par la situation dépendante de l'Allemagne au milieu des autres peuples. C'est par la sincérité et la naïveté de son lyrisme, par la profondeur de sa pensée philosophique surtout, qu'elle s'est assurée, dans certains domaines de la création intellectuelle, une place d'honneur, puisque la supériorité de sa méthode critique se ramène en grande partie à la cause que nous avons envisagée précédemment. C'est donc à l'individualisme extrêmement fruste et riche de ses poètes, de ses artistes, de ses philosophes, qu'elle doit le meilleur de sa gloire. Cet individualisme, en quoi consiste-t-il au juste? En ceci que chacun des hommes d'élite qui se sont signalés chez elle, a pu développer et exprimer en toute liberté les ressources les plus diverses de sa personnalité. Or, *cette indépendance pleine et entière des unités sociales ne saurait se concevoir que dans une civilisation purement réceptive*, occupée uniquement à emmaganiser les produits du labeur des autres. Observons, en effet, ce qui s'est passé dans une civilisation essentiellement créatrice comme la nôtre. Là, pareil épanouissement des natures individuelles était franchement impossible. Les formes nouvelles de pensée et d'action, dont elle poursuivait perpétuellement la réalisation, ne pouvaient être obtenues que par une tension formidable de toutes les énergies vers un même but, tension qui aboutissait à l'établissement d'une discipline rigoureuse sur les volontés et les intelligences. La France est le pays de la mode souveraine. La France a inventé l'uniforme pour les âmes comme pour les corps. Dans cette armée en marche vers le progrès, qu'elle représente, règne un ordre terrible. Quiconque y prétend résister à la formule collective est rejeté ou brisé. L'éducation, l'opinion, la vie de société, et leur exécuteur commun, le ridicule, veillent à ce que personne ne s'écarte du rang. Plus ou moins les divers esprits sont amenés ainsi à une sorte d'aspect commun où se perdent les singularités individuelles, bonnes ou mauvaises. C'est la

rançon de l'impétueux élan de la collectivité tout entière vers l'avenir, car c'est seulement par cette ruée en masse qu'elle brise les obstacles accumulés sur sa route et triomphe. Rien de pareil en Allemagne. De par sa passivité même la civilisation y est tolérante. Il n'y a pas de mode, pas de style, pas de formule à l'ordre du jour. L'opinion y est inexistante, le ridicule inconnu ou inefficace. La société n'exerce, en matière intellectuelle et morale, aucune espèce de contrôle sur ses membres. Chacun y est ce qu'il peut ou ce qu'il veut être. Cantonné dans sa personnalité, il l'exagère par tous ses côtés, du grotesque au sublime. Sa manière, quelle qu'elle soit, est sûre d'être acceptée. Jamais la singularité des façons n'a compromis là-bas le succès de personne, bien au contraire. Ce sont là les avantages de l'anarchie allemande. Prenons par exemple le XVIII[e] siècle chez nos voisins. Autant d'hommes autant de conceptions littéraires, philosophiques, religieuses, artistiques. Wieland cultive le conte léger à la française ou rime dans le goût de l'Arioste; Lessing est un fanatique de Diderot et de Shakespeare; Herder met au premier rang de ses préoccupations la chanson populaire; Klopstock écrit un poème dans le goût de Milton; Gœthe et Schiller se proclament disciples des Grecs. Et c'est là l'époque qui correspond à notre XVII[e] siècle français, si un, si cohérent, si exclusif! Mais, si tous ces gens ne marquaient pas en Allemagne l'aboutissement d'une influence étrangère particulière, s'il avait fallu que leur civilisation enfantât elle-même ce complexe idéal littéraire, artistique, philosophique, comment une semblable diversité ou même contradiction dans les tendances fondamentales eut-elle pu se produire, et où donc les individus auraient-ils pris le temps, les moyens, la liberté de développer ainsi leur personnalité jusqu'à ses conséquences extrêmes?

Les effets de l'indifférence intellectuelle de l'Allemagne se montrent non seulement dans l'indépendance dont jouissent chez elle les individus, mais dans *la tolérance des époques à l'égard les unes des autres*. En France, chacune des grandes périodes de notre évolution nationale a été farouchement hostile à toutes celles qui l'ont précédée. L'ardeur au progrès qui l'animait lui a fait méconnaître le plus souvent les services rendus par les autres. Pour aller de l'avant il faut, nous l'avons déjà indiqué, manquer d'impartialité, de mémoire et même de cœur. Nul peuple n'a gaspillé avec autant d'entrain que le

nôtre les ressources accumulées par ses ancêtres. Désireux avant tout d'obtenir du nouveau, il n'a jamais hésité, pour alléger son navire, à jeter par-dessus bord tout ce qu'il avait recueilli sur sa route. Les Celtes se sont romanisés avec frénésie. Les générations du XIIe et du XIIIe siècle ont ri des efforts douloureux et des rudes sentiments de celles du Xe et du XIe. La Renaissance a ignoré ou méprisé superbement la magnifique floraison d'art, de littérature et de sociabilité de l'ère courtoise, dont elle avait encore mainte création sous les yeux. Le dernier grammairien d'Alexandrie aurait eu plus de prix à ses yeux que l'auteur « barbare » des *Lorrains* ou de *la Chanson de Roland*, comme le moindre édicule à fronton et à colonnes du plus obscur des municipes romains lui paraissait plus intéressant que Notre-Dame de Paris. A son tour le siècle de Louis XIV s'est raillé en termes offensants de la truculence et du pédantisme des contemporains de Rabelais et de Ronsard. Dans sa condamnation sommaire il a enveloppé un Montaigne, un Amyot, un Calvin, un du Bellay. Il a repris la tâche par le commencement. Plus tard le XVIIIe siècle, avec Diderot et Rousseau, s'est acharné sur tout ce qui avait illustré cette grande époque, en attendant que Chateaubriand et le Cénacle vinssent honnir, par compensation, les sceptiques de l'Encyclopédie. Mais, chez nous, on ne se contente pas de dénigrer ce qui ne correspond plus aux besoins actuels, on le détruit. Réformés et Révolutionnaires ont cru accomplir une œuvre méritoire en saccageant les belles cathédrales gothiques et en martelant les statues admirables de leurs porches. A peine arrivées en territoire étranger nos armées de 1792 ont essayé de démolir la basilique de Spire, au grand scandale des habitants. Ce sont des Français qui ont abattu l'abbaye de Hirschau, ce foyer de notre propagande idéaliste en pays germanique au XIe et au XIIe siècle. En pleine paix religieuse et politique des chanoines « éclairés », au XVIIIe siècle, ont défiguré les édifices du moyen âge, supprimé les jubés. L'Empire a laissé des goujats ignorants dépecer, chapiteau par chapiteau, fresque par fresque, la merveilleuse abbaye de Cluny, joyau d'art incomparable, souvenir plus précieux encore d'une grande époque de rayonnement français. Les enfants du bourg ont déchiré des manuscrits millénaires, et cassé à coups de pierres de glorieux vitraux. Cluny, Cluny... qui donc savait encore, au début du XIXe siècle, hormis quelques archéologues, ce que représentait ce nom

dans l'histoire nationale? L'eût-on su, que, la mode n'étant plus au style roman et aux moineries, on l'eût sacrifié quand même. Car, ce que nous avons cessé de comprendre ou d'aimer n'existe plus pour nous. Même lorsqu'on discerne la généreuse impatience de progrès qui se cache derrière cette manie destructrice de tous les instants, il est impossible de ne pas frémir devant les pertes inappréciables qu'elle a fait subir à notre civilisation. Bien différente est, à cet égard encore, l'attitude de la civilisation allemande. Peu productive, elle a la sagesse au moins d'être économe. Chez elle les époques se prolongent les unes dans les autres, de sorte que chacune d'elles s'enrichit de l'apport presque intégral de celles qui sont venues auparavant. L'absence de courants impérieux de pensée et d'action dirigés vers un objectif précis, dans toutes les périodes de son développement, permet à l'opinion de s'y maintenir dans un état de sympathie accueillante pour les traditions du passé national aussi bien que pour les manifestations des civilisations voisines. Les individus pris à part en retirent un profit certain, celui de pouvoir juger « objectivement » les choses d'autrefois et les choses du dehors. La fameuse « objectivité », qui apparaît de bonne heure dans la critique et l'histoire chez nos voisins, et qui en constitue — toutes les fois que le nationalisme n'en vient pas contrarier les effets, — une des qualités les plus dignes d'estime, est, on le voit, un résultat direct de l'immobilité et de l'absence de passion créatrice de la nation allemande considérée dans son ensemble. Plus important encore est le bénéfice que les générations en recueillent. Les progrès, d'origine extérieure le plus souvent, que l'Allemagne a réalisés, restent en général définitivement acquis pour elle. L'art carolingien a disparu de France presque sans laisser de traces au cours du IXe et du Xe siècle; en Allemagne il produit encore, au XIe, des œuvres remarquables, où, au fonds primitif, sont venues, en attendant, s'ajouter la plupart des conquêtes récentes du roman français. Les libertés communales se sont perdues de bonne heure dans notre pays, où elles avaient pourtant pris naissance, tandis que, là-bas, elles ont traversé tout le moyen âge en s'enrichissant constamment d'éléments nouveaux, et ont pu servir de support à la vigoureuse civilisation « nationale » des XIVe et XVe siècles. Les Universités françaises, qui sont les plus anciennes de l'Europe, qui ont centralisé du XIIIe au XVIe siècle tout le savoir de la chrétienté, cessent, à

partir de la Renaissance, de jouer un rôle décisif, dans l'évolution de notre civilisation, qui s'est désormais détournée d'elles pour s'orienter vers la cour ; les Universités allemandes, filles des nôtres, formées par les nôtres, sont allées toujours en progressant, en accroissant leurs ressources matérielles, en perfectionnant leurs méthodes, si bien que, de nos jours encore, après une carrière qui les a mêlées à tous les grands événements de la vie nationale, elles constituent comme l'armature morale et intellectuelle du nouvel empire. On s'explique, dans ces conditions, que les historiens allemands, trouvant chez eux en pleine prospérité et entourées de la bienveillance générale tant d'institutions léguées jadis à leur pays par la France, mais décriées et abolies chez nous, aient pu, de la meilleure foi du monde, en faire honneur au génie de leur race et les montrer triomphalement à l'opinion française parfaitement incapable de les reconnaître pour siennes. Qui donc aurait eu l'idée, au siècle de Voltaire, de chercher chez nous les origines de la féodalité, de la chevalerie, de l'art gothique, de la philosophie scholastique ?

L'analyse que nous venons d'ébaucher des caractères profonds de la civilisation allemande est pleinement confirmée par la nature de l'influence qu'elle a exercée sur la nôtre à diverses reprises. A la base du tempérament germanique nous avons reconnu le conservatisme, fruit d'un individualisme intérieur irréductible, qui lui-même se laisse ramener à une prédominance de l'instinctif sur le rationnel dans l'âme de l'Allemagne. Or n'est-ce pas, chaque fois, à un renforcement du conservatisme, de l'individualisme intérieur, de l'instinctif, que l'infiltration du sang et des idées germaniques a visiblement abouti chez nous, ainsi à l'époque des Invasions, puis au XVIe siècle, enfin au XIXe ? On dirait que ces chocs en retour du génie allemand se produisent toujours, dans l'histoire de notre civilisation, au moment où, entraînée trop vite par son besoin de sociabilité, de coordination, de progrès, elle courrait le risque de réduire à l'excès le rôle des vigoureuses et frustes puissances du monde subconscient, au profit de la raison et de l'intelligence pures. L'action du germanisme sur notre développement général a donc été essentiellement réparatrice et suspensive. Elle a régulièrement marqué un arrêt dans la course vers l'avenir, un retour au passé, un rappel des énergies profondes de l'être humain, une offensive nouvelle de l'élémentaire et de

l'inorganique. Elle a été anticonventionnelle au bon et au mauvais sens du mot. L'Allemagne ne pouvait nous céder que ce qu'elle possédait en propre. C'est par les caractères déterminés plus haut qu'elle a éternellement affirmé sa personnalité. Lorsque d'autres tendances se sont fait jour chez elle, lorsqu'elle s'est portée en avant, qu'elle a essayé de grouper ses forces éparses, de donner à ses créations le fini de la beauté, c'est qu'elle obéissait à des impulsions extérieures. D'elle-même l'Allemagne ne s'est jamais préoccupée que de développer patiemment, dans le plein isolement de chacun de ses agents de travail, les programmes successifs que lui ont livrés les nations voisines. La première manifestation de son tempérament original, dans l'ordre de l'activité désintéressée, a pris la forme du goût et du talent de l'ornementation. Sous le règne de ses Othons, on la voit paisiblement accuser les intentions fondamentales de l'idéal carolingien dans la politique, la littérature et l'art. Elle n'a probablement fait, tout le long de son existence, qu'accomplir une besogne de ce genre. Pour lui révéler les occupations elles-mêmes qui semblaient le plus appropriées à ses instincts il a fallu des interventions répétées et prolongées de l'étranger. Deux ou trois poussées ont été nécessaires pour l'installer définitivement dans la philosophie, le lyrisme, la musique. L'effort spontané et collectif vers le nouveau, vers l'ordre, vers la beauté, a toujours répugné à sa nature conservatrice et individualiste. Mais, cet effort, c'est tout le labeur de la civilisation. C'est pourquoi l'Allemagne s'est trouvée constamment à la remorque des autres peuples et plus particulièrement du nôtre, en qui ces tendances étaient surtout prononcées. Pour que ces riches personnalités allemandes, dont nous avons expliqué la raison d'être, pussent exercer leur activité, il a été indispensable, d'un bout à l'autre de l'histoire, que des volontés et des intelligences venues du dehors leur montrassent la voie, leur désignassent leur ouvrage. Ces riches périodes allemandes, où le passé tout entier voisine avec le présent, sont, en dernière analyse, pleines uniquement d'apports extérieurs. Ce qui fait l'originalité et la force de l'Allemagne : son incoercible individualisme moral et intellectuel, fait aussi sa dépendance et sa faiblesse. Le même trait de caractère est à la racine de ses défauts et de ses qualités, à l'origine de ses humiliations et de ses triomphes. Par lui elle est condamnée à se guider sans interruption sur l'exemple des autres, notamment de cette France, son éternelle

tutrice, quitte à donner dans certains cas, à leurs initiatives une valeur et une portée qu'elles n'auraient pas eues sans elle[1].

La loi qui a réglé les rapports de l'Allemagne avec notre pays dans le passé déterminera selon toute vraisemblance leurs relations futures. En ce qui concerne l'avenir immédiat, la situation est assez claire. Depuis un siècle et demi l'Allemagne, livrée à elle-même, au moins pour l'esprit général de sa civilisation, se circonscrit de plus en plus, suivant la formule de Heine que nous citions tout à l'heure, dans ce qu'elle croît être son génie propre. A l'étranger, à la France, elle n'emprunte plus que des initiatives et des modèles particuliers. Le résultat c'est que les habitudes que lui avait inculquées notre civilisation au XVII[e] et au XVIII[e] siècle sont rapidement éliminées au profit des instincts proprement germaniques. Un fait est certain : l'Allemagne de Gœthe et de Schiller et même l'Allemagne des Romantiques est bien loin. Mme de Staël, si elle revenait en ce monde, irait d'étonnement en étonnement. A la place de la contrée morcelée d'autrefois, dont les petites dominations gravitaient, selon le besoin des temps, autour de l'Autriche, de la Prusse, ou même de la France, s'élève un empire majestueux, appuyé sur une armée formidable à laquelle des victoires foudroyantes ont fait une réputation égale à celle des troupes de Napoléon I[er] ou du grand Frédéric. Grisé par ces triomphes,

1. Il résulte de tout cela que, pour juger équitablement la civilisation française et la civilisation allemande, il convient de se placer à un point de vue différent. *Tandis que cette dernière vaut surtout par ses individualités, la première vaut par ses courants généraux.* L'histoire de notre pays n'offre certainement pas de personnalités de la richesse d'un Luther, d'un Leibnitz, d'un Gœthe. Mais des produits collectifs tels que notre art gothique, notre chevalerie, nos croisades, notre vie de société et notre art du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, notre tragédie classique, notre « philosophie » encyclopédiste, qui ont renouvelé la face du monde, sont des titres de gloire comme en possèdent bien peu de peuples, à coup sûr pas l'Allemagne. D'autre part, considérer l'Allemagne uniquement dans sa civilisation générale, sa *Kultur*, comme on dit là-bas, c'est lui faire tort, car, de civilisation, elle n'en a pas produit au sens où on entend le mot en parlant de la Grèce, de l'Italie, de la France. En revanche elle est la mère des puissantes individualités. Si l'on veut se rendre compte de sa véritable supériorité, il faut l'étudier dans quelques-uns de ses fils les plus illustres, en laissant de côté leur entourage et leur siècle, de même que, pour estimer réellement, ce qu'a fait la France, il est indispensable d'embrasser des ensembles. Jamais nations n'auront été plus dissemblables. L'une, en donnant toute latitude à ses individualités, a renoncé à faire œuvre collective de civilisation, l'autre, en livrant sans défense ses individualités, comprimées par là-même, aux courants collectifs, a été par excellence la génératrice de la civilisation moderne. C'est du moins le double schéma qu'on obtient en regardant les faits de haut.

l'orgueil allemand ne se contente déjà plus des résultats obtenus en 1864-1866 et 1870-1871. Il aspire à reconstituer l'ancienne domination des Othons ou même de Charlemagne. Les Pays-Bas, le nord et l'est de la France, la Suisse, l'Autriche germanique lui paraissent rentrer dans sa sphère légitime d'influence politique. Le nationalisme, chargé encore de tout le dogmatisme érudit d'autrefois, plus que jamais hostile à la civilisation française, par tradition autant que par besoin, s'est mué en pangermanisme. Les appétits économiques se joignent aux rêves ambitieux et aux souvenirs historiques pour nourrir ce patriotisme envahissant. Peuplée de près de 70 millions d'habitants l'Allemagne prétend qu'elle étouffe dans ses frontières. Son industrie réclame de nouveaux débouchés. Car, dans le domaine économique aussi, les progrès ont été démesurés. Les 7 millions de tonneaux, qui représentaient en 1880 le total des navires chargés entrés dans les ports allemands, ont fait place à 25 millions en 1909. Les recettes douanières se sont élevées, entre 1874 et 1911, de 94 millions à 638. On a calculé que pour la Prusse seule, dans les vingt dernières années, les revenus imposés se sont accrus de 118 p. 100, et que l'Allemagne entière disposait aujourd'hui d'un revenu annuel de 30 milliards de marks. En 1912 le chiffre d'affaires du commerce allemand est monté à 25 milliards de francs, dont 12 pour l'exportation. Tous les ans l'Allemagne met de côté 3 milliards environ et, en 1907, elle avait 17 milliards et demi dans ses caisses d'épargne[1]. On admettra que de pareilles modifications n'ont pu se produire sans entraîner un véritable remaniement du matériel humain de l'Allemagne. Ce pays de bourgeois modestes, de fonctionnaires ponctuels, que contentait au bon vieux temps un titre de *Geheimrat* avec ou sans « prédicat », s'est transformé en une nation de banquiers et de négociants ambitieux, dont les regards embrassent l'univers. Au-dessous d'eux les paysans, désertant leurs campagnes, se sont entassés en foule dans des usines monstrueuses. Aux paisibles « résidences », aux « petites villes allemandes », où l'existence s'écoulait si lente et si

1. En ce qui concerne l'expansion économique de l'Allemagne, voici quelques chiffres. Les capitaux allemands employés à l'étranger ou aux colonies se monteraient à 14 milliards de francs, dont 250 millions en Angleterre, 200 en Belgique et autant en Hollande, 475 en Italie, 1 milliard en Russie, 1 milliard et demi en Autriche-Hongrie. En outre l'Allemagne posséderait actuellement pour 20 milliards de titres étrangers. Reybel, *La puissance financière de l'Allemagne. Revue du mois*, 10 sept. 1913.

monotone, au milieu des menus incidents de la politique locale d'une saison théâtrale à l'autre, d'un conte de Fouqué à un *lied* de Schubert; où l'on causait longuement autour des verres de bière historiés, dans la fumée des pipes de porcelaine, vague et molle comme les rêveries d'antan; où poètes et philosophes étaient apparus à nos Français blasés sous l'aspect touchant de bons pères de famille en robe de chambre, aussi placides dans la vie quotidienne que téméraires dans le monde de la pensée, ont succédé de vastes et populeuses cités, hérissées de cheminées gigantesques, remplies du ronflement des machines et du tintement de l'argent, où un luxe criard mais puissant, une fièvre intense de travail et de jouissance surprennent l'étranger. Curieux pour le simple observateur de la réalité présente, ce spectacle impressionne étrangement l'historien. N'est-ce pas une période du passé de l'Allemagne qui renaît sous des modalités superficiellement dissemblables, mais identique en son fond, cette fin du moyen âge où le commerce et la banque germaniques enserraient de leurs mailles l'Europe entière; où nulle cité de la chrétienté ne pouvait se mesurer en richesse avec Augsbourg, Ulm, Nuremberg; où les vaisseaux de la Hanse sillonnaient toutes les mers connues; où les négociants de Lubeck et de Hambourg régnaient sur les marchés de Bruges, de Londres, de Stockholm, de Riga; où, par mariage et par alliance, la plupart des peuples de notre continent étaient soumis au César germanique? D'autres, avant nous, ont fait ce rapprochement et en ont même éprouvé quelque inquiétude. « Si vers 1800 la nation était par trop intellectualisée, écrit W. Scherer à la fin de sa remarquable histoire de la littérature allemande, voici qu'elle commence à devenir par trop matérielle et menace de se laisser dominer par ces instincts, qui, au XIVe et au XVe siècle, ont régi le monde allemand, non certes pour le plus grand bien de notre civilisation et de notre caractère. » Les craintes que ce noble patriote exprimait, il y a une trentaine d'années, étaient-elles justifiées? L'avenir lui a-t-il donné raison? Bien des symptômes tendraient à le faire croire. Saisis peu à peu par les capitales tentaculaires du plaisir et de l'argent, jetés dans le tourbillon des affaires et la mêlée des cupidités exaspérées, le bourgeois et le paysan allemand s' « américanisent » avec une effrayante rapidité. Bien des principes qui avaient fait l'Allemagne forte dans le passé se sont effondrés sous la ruée des instincts nouveaux. Le protestan-

tisme, qui fut l'âme de la pensée germanique, agonise. La vie de famille, si simple et si cordiale d'autrefois, n'a pas résisté à l'urbanisme. Le féminisme allemand, infiniment plus subversif que le nôtre, est en train d'en saper les dernières assises[1]. La cérémonieuse et grave civilité d'autrefois s'en va. Le *Pflichtgefühl* qui soutint l'Allemagne en des jours difficiles, succombe sous les attaques du *Strebertum*, de l'arrivisme. On raisonne maintenant au pays de Kant comme à Chicago. Le rude utilitarisme, que la race a d'ailleurs dans le sang, mais que la haute culture cosmopolite et spécialement française du XVIIIe siècle avait réussi, comme jadis au XIIIe, à refouler en partie, est en train de redevenir la religion nationale. Le culte du succès, le respect superstitieux de la force, fâcheusement encouragés par les maximes que le robuste mais brutal réalisme de Bismarck jetait en pâture aux intelligences et que l'enseignement historique des Universités, dominé par un Treitschke, justifiait doctrinairement, s'affirme partout en Allemagne, non seulement, comme en d'autres endroits, dans la vie, mais dans les livres. La littérature reflète cet envahissement du matérialisme. L'élan et la vigueur lui font défaut. Elle se traîne dans un naturalisme hystérique ou s'abandonne aux suggestions d'un symbolisme nébuleux, aussi vide que froid. Tout sentiment de la forme se perd. La qualité esthétique des produits décroît de jour en jour. Elle aussi elle fabrique en masse et à bas prix, *billig und schlecht*, et elle comprendra bientôt plus de manœuvres que d'artistes. Comme aux pires époques du XIVe et du XVe siècle, l'imitation de l'étranger apparaît partout. Il y a trop, chez nos voisins, de disciples des écrivains norvégiens, russes, anglais et français en renom. Ne parlons pas de l'art plus asservi encore. Quant à la science germanique le danger qui la menace n'est pas moindre. Transformées en manufactures à

1. Ces diverses causes ont produit un fléchissement énorme dans le taux de la natalité, qui de 226 pour 10 000 habitants en 1876 est tombé en 1911 à 113 pour 10 000. A Berlin, de 1876 à 1912 le chiffre des naissances a baissé de 149 à 73 pour 10 000.

Les statisticiens et moralistes allemands sont unanimes à constater que cette « usure » se manifeste avec beaucoup plus de netteté dans l'Allemagne protestante que dans l'Allemagne catholique. Cela s'explique par le fait que c'est la première qui a fourni presque tout l'effort de civilisation, comme nous l'avons vu, pendant les trois derniers siècles. Il pourrait en résulter dans l'avenir un déplacement et un renouveau de force et d'influence pour la nation. Mais la civilisation allemande qui aurait comme point de départ une prédominance des régions catholiques ne serait plus celle dont nous venons de parler.

production intensive, les Universités allemandes lancent dans la circulation, et non pas seulement par l'intermédiaire de leurs étudiants, une foule d'œuvres de dixième ordre qui ne représentent plus que de simples recueils de fiches, d'où toute réflexion, toute vie est bannie, et où l'on cherche vainement la trace d'une pensée organisatrice. Le principe qui a fait la grandeur de l'ancienne discipline intellectuelle allemande se retourne maintenant contre elle. Ce fut certainement, à un moment donné, un progrès que d'enseigner à l'esprit humain le respect des faits et la défiance de la raison; de lui faire admettre que la réalité n'était pas là uniquement pour fournir des occasions de s'exercer à une rhétorique plus ou moins brillante; que, si l'on voulait mériter le nom de savant, il fallait s'effacer devant elle, la traiter avec une sorte de vénération. Mais, si cette conception a pu donner des résultats satisfaisants tant que l'on avait devant soi des générations encore cultivées, formées malgré tout aux idées générales, capables de dominer les faits, on est bien forcé aujourd'hui de constater, que, à force de négliger l'ouvrier pour l'œuvre, à force de ramener l'instruction du sujet à l'acquisition d'une bonne méthode d'investigation, non seulement on le dépouille de toute « humanité », mais on en fait un instrument de recherche pitoyable, aussi fruste, aussi grossier que le premier individu venu que l'on arrêterait dans la rue et que l'on installerait devant une table de travail, de sorte que, non contents d'avoir abaissé le niveau de l'éducation générale, nos voisins s'exposent à ravaler la science elle-même qui ne saurait progresser que par l'effort d'intelligences ouvertes et éclairées. Quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur la civilisation allemande on a peine à se défendre de l'impression que les bases sur lesquelles elle repose : le nationalisme, l'individualisme moral, la déification du fait — toutes conceptions qu'un lien intime unit, comme nous l'avons vu — commencent à s'effriter. Ces choses appartiennent déjà au passé. Elles ont fourni le rendement qu'on en pouvait attendre. La fatigue qui se manifeste dans les régions supérieures de l'activité allemande, et que des témoignages autorisés constatent de tous côtés, annonce peut-être le déclin d'un rôle intellectuel et moral qui fut, d'ailleurs, grand et fécond. Si les signes qui frappent nos regards ne sont pas trompeurs, le monde qui vient aura de nouveau soif d'ordre, de discipline morale, de bonté altruiste, de raison, de beauté. Mais ordonner, discipliner,

agir pour autrui, créer des formes élégantes, ce fut jadis l'affaire de la France. Où en est-elle aujourd'hui? Depuis un siècle et demi, il est incontestable qu'elle a subi fortement l'influence, nous ne dirons pas de l'esprit allemand, mais de l'esprit germanique. L'anarchisme sentimental et l'étalage du « moi » dans la morale; la réduction de la poésie et de la littérature en général à la notation de sensations nerveuses, plus ou moins perverties, de vagues titillations d'épiderme exprimées en style abscons et en rythmes déséquilibrés; la « dévotion pour l'insignifiant », comme disait Schlegel, la manie de compiler pour compiler, le dédain de la réflexion dans la « science » : toute cette impuissance à penser largement et vigoureusement, cette peur des émotions pleines et saines, qui finiront par amener, si nous n'y prenons garde, une crise de l'intelligence et de la conscience nationales, n'étaient pas autrefois des choses françaises, et ce n'est point par elles que nous pouvons espérer jouer notre vrai rôle dans l'univers. La France fut maîtresse d'elle-même et fut maîtresse du monde par son idéalisme généreux, sa « mesure », sa confiance en la raison. Est-elle incapable de le redevenir? De beaux jours s'ouvriraient encore pour elle [1], si, renonçant aux théories et aux pratiques que l'expansion récente des peuples du nord a imposées à son génie celto-latin, ou plutôt, si, les absorbant et les subordonnant ainsi à ses besoins propres, elle savait répudier le pédantisme superficiel des phonèmes pour revenir à l'âme profonde des choses, à ces conceptions humaines, justes, claires qui charmaient jadis son intelligence de nation foncièrement idéaliste, si elle retrouvait le goût des nobles ordonnances et des lignes majestueuses, par lequel, à deux reprises, elle a séduit l'univers; si, par-dessus tout, elle mettait son orgueil, comme aux jours de sa grandeur, à travailler au perfectionnement extérieur et intérieur de l'homme pour le rendre utile et agréable à ses semblables, ce qui est bien l'œuvre de civilisation par excellence, et faire de lui un être de raison, de bonté, de grâce, distingué, simple, tolérant, vraiment « cultivé », tel, en un mot, que furent ses deux plus belles créations : le chevalier courtois du XIIe et du XIIIe siècle, l' « honnête homme » du XVIIe et du XVIIIe, contemporains, par surcroît, l'un du « Parthénon » d'Amiens, des lais délicats de Marie de France, du plus tragique poème d'amour et de souffrance que la pensée moderne ait rêvé, *Tristan et Yseult*, du troublant *Lancelot*, du mystique et profond *Perceval*,

des tendres et graves chansons de la muse aquitaine; l'autre des mâles accents de Corneille, des vers fiers et purs de Racine, des souriantes déesses de Girardon, des sereins alignements de Versailles[1].

1. Le xxe siècle s'ouvre sur des perspectives plutôt rassurantes pour l'avenir de notre influence au dehors. Le français est encore la langue la plus répandue dans les milieux cultivés de l'Europe. En Asie le vaste domaine de l'Islam (sauf l'Inde) est pour elle une seconde patrie. L'Afrique du nord-ouest lu offre un champ immense d'expansion. Le français, à peine inférieur à l'anglais me instrument pratique, dégage une séduction qui lui est propre et avecioin. oomlaquelle il faut compter. Savoir le français est partout un brevet de di-tinct Le long travail d'affinement de nos ancètres trouve là sa sanction. Ce n'es pas en vain que le français a été pendant des siècles l'organe de la société la plus polie et la plus humaine qui fut jamais. Il a encore partout pour lui les artistes et les femmes. Ce n'est pas avec des considérations commerciales seulement qu'il faut envisager le problème de la diffusion d'une langue. Voilà pour l'expression de notre civilisation. Que vaut son contenu actuel pour les étrangers? C'est difficile à dire. Cependant dans la philosophie (Bergson, Boutroux) il se produit chez nous un renouveau dont la sève est bien française. Notre art demeure le premier de l'Europe. La science française (Curie, Becquerel, Poincaré) reste l'initiatrice hardie qu'elle a toujours été. C'est dans la littérature propre, et notamment dans la poésie, que la stagnation est le plus sensible. Mais l'Allemagne, à cet égard, est plus mal partagée que nous encore. Il faut, en tout cas, apprécier à sa juste valeur le service que nous a rendu l'érudition de la fin du xixe siècle en nous montrant quel a été le vrai rôle de notre peuple dans l'histoire de la civilisation universelle; en nous débarrassant de cette définition du Français que Mme de Staël était allée demander à Schlegel, et qui en faisait le type de l' « homme de salon », du « causeur brillant », incapable de comprendre la haute philosophie et la poésie véritable, définition qui, si fausse qu'elle soit, — elle a été exacte tout au plus pour une ou deux générations de la fin de l'ancien régime — a pesé sur toute la critique française du xixe siècle, de B. Constant à Taine, Renan, Sainte-Beuve et Brunetière. L' « homme de salon » en question a créé la philosophie, le lyrisme, l'épopée, la musique, l'art du monde moderne. Il a éveillé à ces jouissances les nations « profondes » par définition, quelques bienfaits qu'il ait pu recevoir d'elles par la suite.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE[1]

A. — Civilisation moderne en général.

A. W. Ambros, *Geschichte der Musik*, 2 vol., 3e édit., 1891. — *Archiv für Kulturgeschichte*, 1903 et suiv. — Aubry, *Essai d'une bibliographie de la chanson populaire en Europe*, 1905. — Baumgartner, *Geschichte der Weltliteratur*, 3e édit., 1905 et suiv., 4 vol. (littérature latine du moyen âge). — L. Beck, *Die Geschichte des Eisens in technischer und Kulturgeschichtlicher Beziehung*, 5 vol., 1890-1903. — L. Betz-Baldensperger, *La littérature comparée*, 1904, 2e édit. — *Bibliographie der vergleichenden Literaturgeschichte* hgg. von A. Jellinek, 1903 et suiv. — *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, publiée sous la direction de Comte*, Paris, s. d. — Brendel, *Geschichte der Musik in Italien, Deutschland und Frankreich*, 7e édit., 1888. — K. Breysig, *Kulturgeschichte der Neuzeit*, 1900 et suiv. — S. Bugge, *Die Wikinger*, trad. Hungerland, 1906. — Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 1903 et suiv. — J. V. Carus, *Geschichte der Zoologie*, 1873. — M. Cantor, *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, 4 vol., 1900-1908. — St. H. Chamberlain, *Die Grundlagen des XIX Jahrhunderts*, 2 vol., 10e édit., 1912. — J. Combarieu, *Histoire de la musique*, t. I, 1913. — Dehio und von Bezold, *Die christliche Baukunst des Abendlandes*, 2 vol., 1884-1899. — H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, 2e édit.

1. Une bibliographie tant soit peu détaillée des différentes questions abordées au cours de cet ouvrage exigerait un autre volume de la taille de celui-ci. Nous nous bornons à donner au lecteur les moyens de l'amorcer en lui indiquant les travaux les plus généraux, lesquels le renverront aux monographies et aux sources. Cependant quelques publications récentes de première importance, qu'il ne trouverait pas mentionnées dans ces travaux, figurent ici. Nous omettons, par contre, la plupart des études de détail signalées en cours d'ouvrage. Pour les travaux cités nous donnons les seuls renseignements (auteur, titre, date) nécessaires pour les retrouver dans les recueils de Lorenz et de Kayser.

1908, 3 vol. — J. Demay, *Histoire du costume au moyen âge d'après les sceaux*, 1880. — H. Denifle, *Die Universitäten des Mittelalters*, bis 1400, t. I, 1885. — J. W. Draper, *History of the intellectual developement of Europe*, 2 vol., 1864. — W. Drumann, *Grundriss der Kulturgeschichte*, 1847. — Ebert, *Allgemeine Geschichte der Literatur im Abendlande*, 2e édit., 1889 et suiv. — J. G. Eichhorn, *Allgemeine Geschichte der Kultur und Literatur des neueren Europas*, 2 vol., 1796-1799. — R. Eisler, *Allgemeine Kulturgeschichte*, 3e édit., 1905. — Von Essenwein, *Kulturhistorisches Bilderatlas* 1883, in-fol. — K. Faulmann, *Illustrirte Kulturgeschichte für Leser aller Stände*, 1881. — Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanem*, 1913. — K. Fischer, *Geschichte der neueren Philosophie* 1900 et suiv., 10 vol. — Frobenius, *Weltgeschichte des Krieges*, 1905. — E. Fuchs, *Illustrirte Sittengeschichte vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, 5 vol., 1909-1912. — Gerland, *Geschichte der Physik*, 1892. — Gervinus, *Geschichte des XIX Jahrunderts*, 1858, 8 vol. — A. von Gleichen-Russwurm, *Das galante Europa*, 1911. — Th. Griesinger, *Das Damenregiment an den verschiedenen Höfen Europas in den zwei letzten Jahrhunderten*, 1869 et suiv. — K. Grün, *Kulturgeschichte des XVI Jahrhunderts*, 1872; *Kulturgeschichte des XVII Jahrhunderts*, 2 vol., 1880. — Grupp, *Kulturgeschichte des Mittelalters*, 2e édit., 1907-1908; *Die Kulturperioden des XIX Jahrhunderts*, 1896. — Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, nouv. édit., 1847. — S. Günther, *Geschichte der Mathematik*, I, 1908. — Gunther, *Allgemeine Kulturgeschichte*, 1897. — Hauréau, *Histoire de la philosophie scholastique*, 1872-1880, 3 vol. — J. von Hefner-Alteneck, *Trachten, Kunstwerke*, etc., 2e édit., 1882, 10 vol., in-fol. — P. Heichen, *Kulturgeschichte in Hauptdaten*, 1890. — Heller, *Geschichte der Physik*, 2 vol., 1882-1884. — Fr. von Hellwald, *Kulturgeschichte in ihrer natürlichen Entwickelung*, 4 vol., 4e édit., 1896-1898. — Helyon (le P.), *Histoire des ordres monastiques*, 1847-1859, 4 vol. — Henne am Rhyn, *Allgemeine Kulturgeschichte von der Urzeit bis auf die Gegenwart*, 7 vol., 1877-1897; *Kulturgeschichte der jüngsten Zeit*, 1897; *Die Kreuzzüge und die Kultur ihrer Zeit*, 4e édit., 1903; *Handbuch der Kulturgeschichte*, 1900. — Fr. Hertz, *Moderne Rassentheorien*, 1904. — Hettner, *Literaturgeschichte des XVIII Jahrhunderts*, 6 vol., 1872 et suiv. — K. Hillebrand, *Zeiten, Völker und Menschen*, 7 vol., 3e et 4e édit., 1898-1907. — A. Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, 2e édit., 1894. — Hinneberg, *Die Kultur der Gegenwart*, 1906 et suiv. — G. Hirth, *Kulturgeschichtliches Bilderbuch aus drei Jahrhunderten*, 6 vol. in-fol., 1881-1890. — J. J. Honegger, *Grundsteine einer allgemeinen Kulturgeschichte der neuesten Zeit*, 5 vol., 1868-1874; *Allgemeine Kulturgeschichte*, 2 vol., 1882-1886; *Literatur und Kultur des XIX Jahrhunderts*, 1880; *Katechismus der Kulturgeschichte*, 2e édit., 1889. — M. Jähns, *Geschichte der Kriegswissenschaften*, 3 vol., 1889-1890. — Kaiser, *Die Kultur und die Kunst*, 1904. — Kaufmann, Mogk, Hirth, etc., *Kulturgeschichte des Mittelalters*, 1897 et suiv. — R. Kleinpaul, *Das Mittelalter*, 2 vol., 1895. — H. Kostlin, *Geschichte der Musik im Umriss*, 5e édit., 1903. — Kothe, *Abriss der Musikgeschichte*,

7e édit., 1904. — H. Kraemer, *Das XIX Jahrhundert in Wort und Bild*, 3 vol., in-4, Berlin, s. d. — B. Kugler, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, 1883. — P. Lacroix et Séré, *Le Moyen âge et la Renaissance*, 1845-1851, 5 vol. — P. Lacroix, *Mœurs, usages, costumes au Moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, 6e édit., 1877; *Vie militaire et religieuse au Moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, 4e édit., 1877; *Sciences et lettres au Moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, 4e édit., 1877; *Les arts au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance*, 7e édit., 1880; *Le XVIIe siècle : institutions, usages, costumes*, 2e édit., 1880; *Le XVIIe siècle : lettres, sciences, arts*, 2e édit., 1878; *Le XVIIIe siècle : institutions, usages, costumes*, 3e édit., 1878; *Le XVIIIe siècle : lettres, sciences, arts*, 2e édit., 1878. — *Le Directoire, le Consulat et l'Empire : mœurs, usages, lettres, sciences, arts*, 1884. — Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, 12 vol., 1893 et suiv. — W. E. H. Lecky, *Geschichte des Ursprunges und Einflusses der Aufklärung in Europa*, trad. Jolowicz, 1868; *Sittengeschichte Europas von August bis auf Karl den Grossen*, trad. Jolowics, 2e édit., 2 vol., 1879. — J. Lippert, *Kulturgeschichte der Menschheit*, 2 vol., 1886-1887; *Die Kulturgeschichte in einzelnen Hauptstücken*, 3 vol., 1885. — O. Lorenz, *Die Geisteswissenschaften in ihren Hauptrichtungen und Aufgaben*, 1886. — M. Marie, *Histoire des sciences mathématiques et physiques*, 12 vol., 1883-1888. — A. Meitzen, *Siedelung und Agrarwesen*, etc., 4 vol., 1896. — *Mensch (der) aller Zeiten. Natur und Kultur der Völker der Erde*, hgg. von H. Obermeier, F. Birkner, etc., 3 vol. s. d. — Merian, *Illustrirte Geschichte der Musik im XIX Jahrhundert*, 1900-1902. — E. von Meyer, *Geschichte der Chemie*, 3e édit., 1905. — A. Michel, *Histoire de l'art*, 1905 et suiv. — F. J. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, 2 vol., 1846. — Montalembert, *Histoire des moines d'Occident*, 7 vol., 1860-1877. — J. Nikel, *Allgemeine Kulturgeschichte*, 2e édit., 1907. — Oncken, *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* (surtout 2e, 3e, 4e parties), en tout 45 vol., 1887-1900. — C. Pascal, *Poesia latina medievale*, 1907. — Parmentier, *Album historique*, 2e édit., 4 vol., in-4, 1909 et suiv. — E. Perrier, *La philosophie zoologique avant Darwin*, 1884. — F. Picavet, *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, 1907. — F.-A. Pouchet, *Histoire des sciences naturelles au Moyen âge*, 1853. — R. Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge* 1883; *Die geistlichen Ritterorden*, 1907. — S. Reinach, *Répertoire de peinture du Moyen âge et de la Renaissance*, 1905-1907, 2 vol. — Riemann, *Geschichte der Musik seit Beethoven*, 1901. — Ch. Schmidt, *Précis de l'histoire de l'Église d'Occident pendant le Moyen âge*, 1885. — Schmidt-Weissenfels, *Das XIX Jahrhundert*, 1890. — Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 3e édit., 1907. — A. Schultz, *Das häusliche Leben der europäischen Kulturvölker*, etc., 1903. — Ch. Seignobos, *Histoire de la civilisation dans l'antiquité jusqu'au temps de Charlemagne*, 1894, 4e édit.; *Histoire de la civilisation au Moyen âge et dans les temps modernes*, 1887; *Abrégé de l'histoire de la civilisation*, nouv. édit., Paris, s. d. — Schweiger-Lerchenfeld, *Kulturgeschichte*, 2 vol., 1907. — G. Steinhausen, *Häusliches und gesellschaftliches Leben im XIX Jahr-*

hundert, 1898. — Striffling. *Esquisse d'une histoire du sentiment musical au XVIIIe siècle*. 1 vol. 1912. — H. Taine. *La philosophie de l'art*, 11e édit., 1904. — Uberweg. *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, 8e édit., 1894-1898; *Grundriss der Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, etc., 2e édit., 1901 et suiv. — Verdier et Cartois. *L'architecture civile et domestique*, 1751. — Vivien de Saint-Martin. *Histoire de la géographie*, etc., 1875. — Voltaire. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756. — Wachsmuth. *Europäische Sittengeschichte*, 7 vol., 1831. — A. Weber. *Histoire de la philosophie européenne*, 5e édit., 1892. — Wendt. *Kultur und Jagd.*, t. I, *Das Mittelalter*, 1907. — H. Wieleitner, *Geschichte der Mathematik*, II, 1, 1911. — Woermann. *Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker*, 1905 et suiv., 3 vol. — *Zeitschrift fur Kulturgeschichte*, 1894 et suiv. — *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1887 et suiv. — T. Ziegler. *Die geistigen und sozialen Strömungen des XIX Jahrhunderts*, 1910, 3e édit., etc., etc.

B. — Civilisation française.

J. Anglade, *Les troubadours*. 1908. — D'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*. 1883-1902, 12 vol.; *Les Celtes depuis les temps les plus anciens*, etc., 1904. — Aubertin, *L'esprit public au XVIIIe siècle*, 1872. — P. Aubry. *La rythmique musicale des troubadours et trouvères*, 1907; *Trouvères et Troubadours*, 1909. — E. Baret. *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVIe et au XVIIe siècle*, 1873. — Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 2 vol., 1907-1910. — De Barante. *Histoire des ducs de Bourgogne*. 6e édit., 1842. — A. Baudrillart, *L'Église catholique, la Renaissance, le protestantisme*, 9e édit., 1908. — J. B. Beck. *Die Melodien des Troubadours*, 1908; *La musique des troubadours*. 1910. — Bédier. *Les fableaux*, 1893; *Les légendes épiques*, 4 vol., 1908 et suiv. — Bersot, *Études sur le XVIIIe siècle*, 1847. — V. du Bled. *La société française du XVIe au XXe siècle*, nouv. édit., 1903 et suiv. — Bonnafé, *Études sur la vie privée de la Renaissance*, 1898. — Borodine, *La femme et l'amour au XIIe siècle d'après les romans de Chrétien de Troyes*, 1909. — E. Bourgeois, *Le grand siècle*, 1896; *Manuel historique de politique étrangère*, 4e édit., 1906 et suiv. — Boutaric, *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes*, 1863. — Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, 2e édit., 1899; *Les époques du théâtre français*, 1892; *Histoire de la littérature française classique*, 1904 et suiv. — F. Brunot, *Histoire de la langue française*, 1905 et suiv. — Brutails, *Précis d'archéologie du Moyen âge*, 1908. — A. des Cilleuls, *Histoire de la grande industrie en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, 1898. — Chéruel. *Histoire de l'administration monarchique en France depuis l'avènement de Philippe-Auguste jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1855, 2 vol. — Courajod, *Leçons professées à l'École du Louvre*, 1903. — O. Cousin, *Jacqueline Pascal. Premières études sur les femmes illustres et la société du XVIIe siècle*, 3e édit., 1856;

Madame de Longueville. Études sur les femmes illustres, etc., 3e édit., 1855-1877, 2 vol., *Madame de Sablé*, etc., 1854; *Madame de Chevreuse. Nouvelles études sur les femmes illustres*, etc., 2e édit., 1862; *Madame de Hautefort*, etc., 1856; *La société française au XVIIe siècle, d'après le* le Grand Cyrus *de Mlle de Scudéry*, 2 vol., 1858. — F. Dahn, *Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker*, 4 vol., 1881-1889. — Dareste de la Chavannes, *Histoire de l'administration en France et des progrès du pouvoir royal*, etc., 1848, 2 vol. — J. Déchelette, *Recherches sur la religion gauloise*, 1904; *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, t. I, 1908; t. II, 1913. — Denifle, *Les Universités françaises au Moyen âge*, 1892. — Desjardins, *Les sentiments moraux au XVIe siècle*, 1887. — Desnoireterres, *Voltaire et la société française au XVIIIe siècle*, 1871-1878, 8 vol., 2e édit. — Despois, *Le théâtre français sous Louis XIV*, 1874. — *Dictionnaire archéologique de la Gaule celtique*, par la Commission de topographie des Gaules, 1875 et suiv. — Dierks, *Die dramatische Bearbeitung nationaler Stoffe in Frankreich.* Dissert. Münster, 1911. — W. Dinan, *Monumenta historica celtica*, t. I, 1911. — Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, 1906. — Doucieux, *Le romancero populaire de la France*, 1904. — Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, 1909. — C. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, 2 vol., 1902-1904. — Esmein, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, 4e édit., 1898. — G. Fagniez, *La femme et la société française dans la première moitié du XVIIe siècle.* (*Revue des Deux Mondes*), juillet-août 1912. — E. Faguet, *XVIe siècle, XVIIe siècle, XVIIIe siècle, XIXe siècle*, 1885 et suiv.; *Politiques et moralistes*, 1891 et suiv. — G. Faral, *Les jongleurs en France*, 1910. — Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, trad. franç., 1904 et suiv. — G. de Félice, *Histoire des protestants de France*, 7e édit., Toulouse, 1880. — J. Flach, *Les origines de l'ancienne France*, 1886-1906, 3 vol. — O. Fouqué, *Les révolutionnaires de la musique*, 1882. — M. Fouquier, *Les grands châteaux de France*, 1907, 2 vol. — Franklin, *La vie privée au temps des premiers Capétiens*, 2 vol., 1911; *La vie privée d'autrefois*, 1887 et suiv. — *Français (les) peints par eux-mêmes*, etc., 4 vol., Paris, s. d. (1850). — Fustel de Coulanges, *La monarchie franque*, 1888; *L'invasion germanique et la fin de l'Empire*, 2e édit., 1891; *Questions historiques*, 1895. — F. Gaiffe, *Le drame en France au XVIIIe siècle*, 1910. — Garreau, *L'état social de la France au temps des Croisades*, 1899. — L. Gautier, *La chevalerie*, 3e édit., 1895; *Les épopées françaises*, 2e édit., 1878-1897, 4 vol. — E. et J. de Goncourt, *La femme au XVIIIe siècle*, 1882; *L'art au XVIIIe siècle*, 3 vol., 3e édit., 1881-1882; *Madame de Pompadour*, 1878; *La du Barry*, 1876. — L. Gonse, *L'art gothique*, in-fol. 1893; *La sculpture française depuis le XIVe siècle*, 1895. — Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, 2e édit., 1902 et suiv. — Grupp, *Kulturgeschichte der Kelten und Germanen*, 1905. — P. Guilhiermoz, *Essai sur l'origine de la noblesse en France*, 1902. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, nouv. édit., 1846, 4 vol. — C. Gurlitt, *Geschichte des Barokstiles, des Rococo und des Classicismus in Frankreich*, 1888. — Haag, *La France protestante*,

14 vol., 1853-1858. — D'Haussonville, *Madame de La Fayette*, 1891. — H. Havard, *Histoire de l'orfèvrerie française*, in-4, 1896. — H. Heine, *Der Salon*, 1833 et suiv.; *Französische Zustände*, 1832 et suiv.; *Lutezia*, 1854 et suiv. — Fr. von Hellwald, *Frankreich, Land und Leute*, 1887. — K. Hillebrand, *Frankreich und die Franzosen*, 4ᵉ édit., 1911. — *Histoire de France illustrée*, Paris, Larousse, s. d., 2 vol., in-4. — *Histoire littéraire de la France par les Bénédictins de Saint-Maur, continuée par l'Institut*, 1735 et suiv., 33 vol., in-4. — Hoffbauer, *Paris à travers les âges*, 20 vol. in-fol. Paris, s. d. — Huysmans, *La cathédrale*, 1898. — Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme*, 2 vol., 1905 et suiv. — *Jahresbericht (Kritischer) über die Fortschritte der romanischen Philologie*, 1890 et suiv., Erlangen, Junge. — J. Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France*, 1889. — C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 1907 et suiv.; *Gallia*, 1892. — J.-J. Jusserand, *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, 1901. — Kleinclausz, *Histoire de Bourgogne*, 1909. — G. Kurth, *Clovis*, 1896. — La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 2ᵉ édit., 1826, 2 vol. — Ch.-V. Langlois, *La société française au XIIIᵉ siècle, d'après dix romans d'aventures*, 2ᵉ édit., 1904; *La vie en France au Moyen âge d'après quelques moralistes du temps*, 1908. — Lanson, *Histoire de la littérature française*, 11ᵉ édit., 1909; *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, 1909 et suiv., 4 vol. — Lasserre, *Le romantisme français*, 1908. — De Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, 1912. — F. Chr. Laukhard, *Leben und Schicksale. Deutsche und französische Kultur- und Sittenbilder aus dem XVIII Jahrhundert*, 5ᵉ édit., 1908. — Lavisse, *Histoire de France*, 18 vol., 1900 et suiv. — Lecoy de la Marche, *La France sous Saint Louis*, Paris, Quantin, s. d.; *La chaire française au Moyen âge*, 2ᵉ édit., 1886. — Legrand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français*, nouv. édit., revue par Roquefort, 1815, 3 vol. — Levasseur, *Histoire de l'industrie et des classes ouvrières en France*, 2ᵉ édit., 1900-1901, 2 vol. — A. Longnon, *Atlas historique de la France*, 1907 et suiv. — Luchaire, *Manuel des institutions françaises*, etc., 1892. — L. Maigron, *Le romantisme et les mœurs*, 1910. — E. Mâle, *L'art religieux au XIIIᵉ siècle en France*, 1898; *Manuel d'archéologie française*, etc., 1902-1904; *L'art religieux de la fin du Moyen âge en France*, 1908. — H. Marcel, *La peinture française au XIXᵉ siècle*, 1903. — Marignan, *Études sur la civilisation française*, 2 vol., 1899 et suiv. — Martino, *L'Orient dans la littérature francaise au XVIIᵉ et au XVIIIᵉ siècle*, 1906. — E. Martin Saint-Léon, *Histoire des corporations de métiers*, 1897. — P.-M. Masson, *Une vie de femme au XVIIIᵉ siècle. Madame de Tencin*, 1909. — P. Matter, *Bismarck et son temps*, 1905 et suiv., 3 vol. — G. Maugras, *La fin d'une société. Le duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV*, 1893. — E. Mayer, *Deutsche und französische Verfassungsgeschichte*, 1899. — A. Meray, *La vie au temps des trouvères*, 1873; *La vie au temps des cours d'amour*, 1876. — A. Monteil, *Histoire des Français de divers états*, 5 vol., 4ᵉ édit., 1853. — J. Mortensen, *Le théâtre français au Moyen âge*, trad. Philipot, 1903. — Naeher, *Kulturstudien aus der*

welschen Schweiz und Elsass-Lothringen, 1886. — A. Neymark, *Colbert et son temps*, 1877, 2 vol. — De Nolhac, *La création de Versailles*, 1901. — Ch. Normand, *La bourgeoisie française au XVIIe siècle*, 1909. — Nyrop, *Storia dell epopea francese*, trad. Gora, 1888. — G. Paris, *Esquisse historique de la littérature française au Moyen âge*, 1907; *La littérature française au Moyen âge*, 3e édit., 1905; *La poésie au Moyen âge*, 2 vol., 1887 et suiv.; *Poèmes et légendes du Moyen âge*, 1900; *Légendes du Moyen âge*, 1903. — Pasini, *L'exotisme dans la littérature française*, Forli, 1911. — Pélisson, *Les hommes de lettres au XVIIIe siècle*, 1911. — L. Perey et G. Maupas, *Une vie de femme du monde au XVIIIe siècle. Madame d'Épinay*, 1883. — Perrens, *La démocratie au XIVe siècle*, 1875. — Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, 8 vol., 1896 et suiv. — H. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, 2 vol., 1885-1889. — L. Pillion, *Les sculpteurs français du XIIIe siècle*, 1912. — Pitou, *Les origines du mélodrame français à la fin du XVIIIe siècle* (*Revue d'histoire littéraire de la France*), XVIII, 2. — Puaux et Sabatier, *Étude sur la révocation de l'Édit de Nantes*, 1886. — J. Quicherat, *Histoire du costume en France*, 1877. — A. Rambaud, *Histoire de la civilisation française*, 1885, 3 vol. — J. Rambaud, *Histoire des doctrines économiques*, 2e édit., 1902. — Ranke, *Histoire de France au XVIIe siècle*, trad. Porchet, 1854-1886, 4 vol. — S. Reinach, *Antiquités nationales*, etc., 2 vol., 1889-1894. — Roederer, *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, 1835. — M. Roger, *Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes*, 1905. — R. Rosière, *Histoire de la société française au Moyen âge*, 1882, 2e édit., 2 vol. — Roussel, *Les maîtres de la guerre*, 1899. — Roustan, *Les philosophes et la société française au XVIIIe siècle*, 1906. — Ruskin, *La Bible d'Amiens*, trad. Proust, 1904. — E. Sackur, *Die Cluniacenser*, 2 vol., 1892-1894. — Sainte-Beuve, *Lundis et Nouveaux lundis*, 1852 et suiv. (Garnier), 1875, 4e édit. — W. Scheffer, *Die französische Volksdichtung und Sage*, etc., 2 vol., 1884. — A. Schultz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnessinger*, 2e édit., 1889, 2 vol. (utilise surtout des textes français et des textes allemands traduits ou adaptés du français) : *Zur romanischen Kulturgeschichte* (*Grundriss* de Paul II, 3). — P. Sébillot, *Le folklore de France*, 4 vol., 1904-1905. — H. de Sée, *Les classes rurales et le régime domanial en France au Moyen âge*, 1909. — De Ségur, *Le royaume de la rue Saint-Honoré. Madame Geoffrin et sa fille*, 1897; *Mademoiselle de Lespinasse*, 1906; *Madame du Deffand et sa famille*, 1908. — H. Semmig, *Kultur- und Literaturgeschichte der französischen Schweiz und Savoyens*, 1882. — Sorel, *L'Europe et la révolution française* 1885-1905. — Stenger, *La société française pendant le Consulat*, 1903 et suiv. — Stryenski, *Le XVIIIe siècle*, 1909. — Suchier, und Birsch-Hirschfeld, *Geschichte der französischen Literatur*, 2e édit., 1905. — H. Taine, *Les origines de la France contemporaine*, 25e édit., 1904; *Les philosophes français du XIXe siècle*, 1857; *Essais de critique et d'histoire*, 8e édit., 1900; *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, 7e édit., 1901; *Derniers essais de critique et d'histoire*, 1894. — J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme au XVIIIe siècle*, 1894-1895. — Tocque-

ville, *L'ancien régime et la révolution*, 1856. — Urschlechter, *Die vornehme französische Frau des XVIII Jahrhunderts*, etc., (*Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* XXXVII). — L. Vaillat, *La société du XVIIIe siècle et ses peintres*, 1912. — Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, 1896-1902, 4 vol. — Vaublanc, *La France au temps des Croisades*, 1844, 4 vol. — Vétault, *Charlemagne*, 1876. — P. Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, 1890 et suiv.; *Le roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie*, 1912. — Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture française*, 1854-1868, 10 vol.; *Dictionnaire du mobilier français*, 1858-1875, 6 vol. — Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, 1751. — Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur*, 2e édit., 1913. — Wallon, *Saint Louis et son temps*, 1875, 2 vol. — Wauters, *Les libertés communales*, etc., 1878. — Wechssler, *Das Kulturproblem des Minnesangs*, t. I, 1909. —G. Weill, *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870*, 1900. — Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France, après la révocation de l'Édit de Nantes*, 1853, 2 vol. — C. de Witt, *La société française et la société anglaise au XVIIIe siècle*, 1864. — Th. Whrigt, *A history of domestic manners and sentiments in England during the middle ages*, 1862 (utilise fréquemment des sources anglo-normandes). — De Wulf, *Histoire de la poésie médiévale*, 1900, etc., etc.

C. — Civilisation allemande.

Allgemeine deutsche Biographie, 1875 et suiv., 55 vol., Munich. — *Am Ende des Jahrhunderts. Ruckschau auf 100 Jahre geistiger Entwickelung*, hgg. von P. Bornstein, 15 vol. — R. F. Arnold, *Allgemeine Bücherkunde zur neueren deutschen Literaturgeschichte*, 1910. — W. Arnold, *Studien zur deutschen Kulturgeschichte*, 1882. — J. Bächtold, *Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz*, 1892. — W. Baur, *Das deutsche evangelische Pfarrhaus : seine Gründung, seine Entfaltung und sein Bestand*, 4e édit., 1896. — O. Behaghel, *Die deutsche Sprache*, 4e édit., 1907. — F. W. Behrens, *Deutsches Ehr- und Nationalgefühl in seiner Entwickelung*, etc., 1891. — F. Berolzheimer, *Deutschland von heute*, 3e édit., 1910. — Beurmann, *Deutschland und die Deutschen*, 4 vol., 1840. — K. Biedermann, *Deutschlands trübste Zeit oder der dreissigjährige Krieg und seine Folgen für das deutsche Kulturleben*, Berlin, s. d.; *Deutsche Volks- und Kulturgeschichte*, 4e édit., 1901; *Deutschland im XVIII. Jahrhundert*, 5 vol., 1867-1880. — J. Bintz, *Deutsche Kulturbilder aus 7 Jahrhunderten*, 1893-1900, 2 vol. — G. Blondel, *Les embarras de l'Allemagne*, 6e édit., 1913. — H. Boos, *Geschichte der rheinischen Städtekultur*, 4 vol., 2e édit., 1901. — A. Bossert, *Histoire de la littérature allemande*, 3e édit., 1908. — Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 1887 et suiv. — Bryce, *Le Saint Empire romain germanique*, trad. Domergue, 1890. — Dahlmann-Waiz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, éditée par Herre, 1912. — E. Denis, *L'Allemagne* (1810-1852), Paris, May, s. d.; *La formation de l'Empire allemand* (1852-1871), 1906. — *Deutschland bei*

Beginn des XX. Jahrhunderts, Berlin. 1900. — Didon (le P.), *Les Allemands*, 14e édit., 1884. — Diederichs, *Deutsches Leben der Vergangenheit in Bildern*, 2 vol., in-fol., 1908. — Eccardus, *Geschichte des niederen Volkes in Deutschland*, 2 vol., 1907. — Ehrenberg, *Das Zeitalter der Fugger*, 2 vol., 1896. — R. Eisler, *Deutsche Kulturgeschichte*, 1905. — Evers, *Deutsche Sprach- und Stilgeschichte*, 1899. — P. D. Fischer, *Betrachtungen eines in Deutschland reisenden Deutschen*, 2e édit., 1896. — K. Franke, *Social forces in german literature*, 4e édit., 1901 ; *Die Kulturwerte der deutschen Literatur*, 1910 et suiv. — H. Freund, *Aus der deutschen Gesellschaft des XVIII Jahrhunderts*, 1902. — G. Freytag, *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, 5 vol., 1903-1908, 5e édit. — Gehrhardt, *Geschichte der Mathematik in Deutschland*, 1877. — Geiger, *Berlin, 1688-1840*, 1893-1895, 2 vol. — H. Gerdes, *Geschichte der deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter*, 3 vol., 1906-1909. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5e édit., 5 vol., 1872 et suiv. ; *Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen*, 1835-1852, 5 vol. — *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland* Munich, 1864 et suiv. — Gœdeke, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, 2e édit., 1884 et suiv., 12 vol. — *Goldene (das) Buch des deutschen Volkes an der Jahrhundertswende*, 1900, in-fol. — Golther et Borinski, *Geschichte der deutschen Literatur*, 2 vol., 1893 (*Kürschners Nationalliteratur*). — Golther, *Handbuch der germanischen Mythologie*, 1905 ; *Die deutsche Dichtung im Mittelalter*, 1912. — F. Gotthelf, *Das deustche Altertum in den Anschauungen des XVI und XVII Jahrunderts*, 1900. — H. Grimm, *Beiträge zur deutschen Kulturgeschichte*, 1897. — A. Guilland, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, 1900. — L. Gurlitt, *Der Deutsche und sein Vaterland*, 5e édit., 1905. — B. Haendcke, *Deutsche Kultur im Zeitalter des dreissigjährigen Krieges*, 1906. — A. von Hanstein, *Das jüngste Deutschland*, 3e édit., 1905. — A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, 4 vol., 1re édit., 1887-1896, 2e édit., 1904 et suiv. — H. Heine, *Der Salon*, 1833 et suiv. ; *Die romantische Schule*, 1833 ; *Geständnisse*, 1854. — Henne am Rhyn, *Kulturgeschichte des deutschen Volkes*, 3e édit., 1904, 2 vol. ; etc. — M. Heyne, *Fünf Bücher deutscher Hausaltertümer*, 3 vol., 1889-1903. — H. Hirt, *Etymologie der neuhochdeutschen Sprache*, 1909. — Fr. Hottenroth, *Handbuch der deutschen Tracht*, s. d. — Inama-Sternegg, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte*, 3 vol., 1878 et suiv. — H. Ilgenstein, *Preussenspiegel*, 1909. — W. Jahr, *Quellenlesebuch zur Kulturgeschichte des früheren deutschen Mittelalters*, 1911. — *Jahresberichte über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*, Leipzig, Reisland, 1879 et suiv. — M. Jähns, *Der Vaterlandsgedanke und die deutsche Dichtung*, 1896. — J. Janssen, *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgange des Mittelalters*, 8 vol., 1887 et suiv., 14e édit. (*Ergänzungen und Erläuterungen*, hgg. von L. Pastor, 5 vol.). — Kammerer, *Ist die Unfreiheit unsererer Kultur eine Folge der Ingenieurkunst?* 1903. — Kauffmann, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, 1913. — G. Kaufmann, *Die Geschichte der deutschen Universitäten*, 2 vol., 1888-1896. — T. Kellen, *Der Deutsche in der Anekdote*, 1911. — Knackfuss, *Deutsche Kunstgeschichte*, 1888. —

A. Knoke, *Deutsche Kulturgeschichte in Tabellen*, 1902. — A. Koberstein, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Nationalliteratur*, 6e édit., revue par Bartsch, 4 vol., 1884 et suiv. — R. Kögel, *Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters*, 1897 et suiv., 3 vol. — R. von Kralik, *Deutsches Götter- und Heldenbuch*, 6 vol., 1902-1903. — K. Lamprecht, *Deutsche Geschichte*, 3e édit., 1902 et suiv.; *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*, 1905 et suiv. — Fr. Lange, *Reines Deutschtum*, 4e édit., 1904. — O. von Leixner, *Unser Jahrhundert*, etc., 2 vol., 1882. — Lavisse, *Études sur l'histoire de Prusse*, 1896. — R. Leite, *Die Geschichte des deutschen Volks- und Kulturlebens*, 1905. — H. Lichtenberger, *Histoire de la langue allemande*, 1895; *L'Allemagne moderne, son évolution*, 1907. — J. Lippert, *Deutsche Sittengeschichte*, 3 vol., 1889. — Löher, *Kulturgeschichte der Deutschen im Mittelalter*, 1891 et suiv. — M. Lorenz, *Das Deutschland der Gegenwart*, 1906. — W. Lübke, *Geschichte der deutschen Kunst*, 1890. — G. Maisch, *Charakterbilder aus der deutschen Kulturgeschichte*, 1901; *Religiös-soziale Bilder aus der Geschichte des deutschen Bürgertums*, 1893. — Meissner, *Der Einfluss deutschen Geistes auf die französische Literatur des XIX Jahrhunderts*, 1893. — E. H. Meyer, *Germanische Mythologie*, 1891; *Mythologie der Germanen*, 1903; *Deutsche Volkskunde*, 1898. — H. Meyer, *Deutsches Volkstum*, 2e édit., 1903. — R. M. Meyer, *Die deutsche Literatur im XIX Jahrhundert*, 4e édit., 1910; *Grundriss der neueren deutschen Literaturgeschichte*, 2e édit., 1907. — E. Michael, *Kulturzustände des deutschen Volkes während des XIII Jahrhunderts*, 4 vol., 3e édit., 1897 et suiv. — Minor, *Neuhochdeutsche Metrik*, 2e édit., 1900. — Moeller van den Bruck, *Die Deutschen* (I, *Verirrte Deutsche*, 1904; II, *Führende Deutsche*, 1906; III, *Verschwärmte Deutsche*, 1906; IV, *Entscheidende Deutsche*, 1907; V, *Gestaltende Deutsche*; VI, *Gœthe*, 1907; VII, *Scheiternde Deutsche*, 1908); *Die deutsche Nuance*, 1899. — K. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, 5 vol., 1870-1900. — Von Müller, *Deutsche Erbfehler und ihr Einfluss auf die Geschichte des deutschen Volkes*, t. I, 1897. — Nagl et Zeidler, *Deutsch-österreichische Literaturgeschichte*, 2 vol., 1901 et suiv. — H. Oswald, *Berlin und die Berlinerinnen*, 1911. — E. Otto, *Das deutsche Handwerk in seiner Kulturgeschichtlichen Entwickelung*, 1900. — H. Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, 2e édit., 1901 et suiv. — Paulsen, *Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten*, 1896. — A. Pfister, *Das deutsche Vaterland im XIX Jahrhundert*, 1900. — R. Quanter, *Sittlichkeit und Moral im heiligen römischen Reich deutscher Nation*, 1908. — *Quellen und Forschungen zur Sprach- und Kulturgeschichte der germanischen Völker*, Strasbourg, 1874 et suiv. — Quinet, *De la Teutomanie* (*Revue des Deux Mondes*), 15 décembre 1842. — W. von Reinöhl, *Die gute alte Zeit*, etc., 1847. — A. Richter, *Bilder aus der deutschen Kulturgeschichte*, 2 vol., 2e édit., 1893. — W. H. Riehl, *Die deutsche Arbeit*, 1884. — W. Rudeck, *Geschichte der öffentlichen Sittlichkeit in Deutschland*, 1897. — Sach, *Die deutsche Heimat*; *Landschaft und Volkstum*, 2e édit., 1902. — Fr. Scherer, *Ueber die Jetztzeit im vergleichenden Rückblicke auf die geschichtliche Vergangenheit*, 1873. —

W. Scherer, *Geschichte der deutschen Literatur,* 11e édit., 1908. — Scherr, *Deutsche Kultur- und Sittengeschichte,* 10e édit., 1897, éd. Hesse, 1910, 3 vol. ; *Geschichte der Frauenwelt,* 2 vol., 5e édit., 1898 ; *Germania, zwei Jahrhunderte deutschen Lebens,* in-4, 1884 ; *Michel, Geschichte eines Deutschen unserer Zeit,* 10e édit., 1905. — H. Scheube, *Aus den Tagen unserer Grossväter,* 1873. — Schlenther, *Das XIX Jahrhundert in Deutschland,* 1898 et suiv. — Jul. Schmidt, *Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland,* 1862-1863, 2 vol. — L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung,* t. I, 1910. — R. Schröder, *Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte,* 1889. — F. G. Schultheiss, *Geschichte des deutschen Nationalgefühls,* 1893 et suiv. — A. Schultz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger,* 2e édit., 2 vol., 1889 ; *Deutsches Leben im XIV und XV Jahrhundert,* 2 vol., 1892. — Schulze et Symank, *Das deutsche Studententum von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart,* 1910. — Mme de Staël, *De l'Allemagne,* 1813. — G. Steinhausen, *Geschichte der deutschen Kultur,* 1904 ; *Monographien zur deutschen Kulturgeschichte,* 13 vol., 1899 et suiv. ; *Der Deutsche im Urteile des Auslandes* (*Deutsche Rundschau,* 1909-1910, t. CXLI-CXLII) ; *Germanische Kultur in der Urzeit,* 2e édit., 1910 ; *Geschichte des deutschen Briefes,* 1889 ; *Kulturgeschichte der Deutschen in der Neuzeit,* 1911. — Ad. Stern, *Die deutsche Literatur und das Ausland* (*Jahrbuch für neuere deutsche Literaturgeschichte*), 1895-1896. — G. Stockhausen, *Das deutsche Jahrhundert in Einzelschriften,* 2 vol., 1901-1902. — S. Sugenheim, *Geschichte des deutschen Volkes und seiner Kultur,* 3 vol., 1866-1867. — Th. Süpfle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich,* 3 vol., 1886-1890. — H. von Treitschke, *Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert,* 5 vol., 4e à 8e édit., 1897-1909. — H. Ullmann, *Das Leben des deutschen Volkes bei Beginn der Neuzeit,* 1893. — J. d'Ussel, *La défection de la Prusse* (1812-1813), 1907. — A. F. C. Vilmar, *Zur neuesten Kulturgeschichte Deutschlands,* 3 part., 1857-1867. — Vogt und Koch, *Geschichte der deutschen Literatur,* 2 vol., 1910. — Wackernagel-Martin, *Geschichte der deutschen Literatur,* 2e édit., 1877 et suiv., 2 vol. — Waddington, *Histoire de Prusse,* 1911. — G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte,* 8 vol., 3e édit., 1880 et suiv. — C. J. Weber, *Deutschland, oder Briefe eines in Deutschland reisenden Deutschen,* 4 vol., 1826-1828, 3e édit., 1855, 6 vol. — L. Weber, *Geschichte der sittlich religiösen und sozialen Entwickelung Deutschlands in den letzten 35 Jahren,* 1895. — Weinhold, *Die deutschen Frauen im Mittelalter,* 3e édit., 1897. — K. Weiss, *Marksteine deutscher Kultur und Literatur,* 1889. — W. Wenck, *Deutschland vor 100 Jahren,* 1887-1890. — J. E. Wessely, *Deutschlands Lehrjahre,* 2 vol., 1890. — C. Wigand, *Unkultur, 4 kapitel, Deutschtum,* 1907. — Wilmanns, *Deutsche Grammatik : Gotisch, Alt- Mittel- und Neuhochdeutsch,* 2 vol., 2e édit., 1897-1899. — Wohlrabe, *Deutschland von heute,* 3 vol., 1902-1905. — A. Zehme, *Die Kulturverhältnisse des deutschen Mittelalters,* 1898. — Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstämme,* 2e édit., 1837, etc., etc. — *Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte,* Nuremb., 1856 et suiv. ; id., Hanovre, 1872-1875 ; id., Berlin, 1890-1892, etc., etc.

D. — Influence de la civilisation française sur la civilisation allemande.

La plupart des ouvrages cités dans la série précédente, en outre : Albert, *La langue et la littérature française en Alsace*, 1905. — J. Bainville, *Les descendants de réfugiés et d'émigrés français dans l'Allemagne contemporaine* (*Revue des revues*), 1er février 1900. — Baldensperger, *L'Allemagne et les Allemands vus à travers la littérature française* (*Biblioth. universelle*), juin 1907. — L. Bamberger, *Die Französelei am Rhein. Studien und Meditationen*, 1897. — Ad. Bartels, *Die fremden Einflüsse in der deutschen Literatur* (*Grenzboten*), 1894. — F. W. Barthold, *Deutschland und die Hugenotten*, 1848. — Ch. Bartholomess, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse depuis Leibnitz jusqu'à Schelling, particulièrement sous Frédéric le Grand*, 2 vol. in-8, 1851. — Belouin, *De Gottsched à Lessing*, 1909. — K. Bergmann, *Die gegenseitigen Beziehungen der deutschen, englischen und französischen Sprache auf lexicologischem Gebiet. Neusprachliche Abhandlungen aus den Gebieten der Phraseologie, Realien, Stilistik*, etc., éd. par Koch, 1912. — Besson, *Schiller et la littérature française.* (*Annales de l'Université de Grenoble*, t. XVII, 2, p. 203-222.) — Bettelheim, *Deutsche und Franzosen*, 1895. — K. Blanck, *Der französische Einfluss im zweiten Teil von Gottscheds Critischer Dichtkunst*, Diss. Munich, 1910. — H. Bloesch, *Das junge Deutschland in seinen Beziehungen zu Frankreich. Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte*, éd. par O. F. Walzel, 1903. — Fr. Bock, *Französische Einflüsse in Gœthes Sprache. Progr. der Staatsrealschule im VI Bez. in Wien*, 1913. — A. Boltz, *Das Fremdwort in seiner kulturhistorischen Bedeutung*, 1870. — Brandstaeter, *Die Gallicismen in der deutschen Sprache*, 1857; *Die neuesten Gallicismen in unserer Literatur* (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*), 1868. — K. Braun, *Fremdwörter in den deutschen Mundarten* (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*), février 1884. E. Brausewetter, *Die französischen Gesellschaftsdramen und ihr Einfluss auf die deutsche dramatische Literatur* (*Bühne und Leben*), Berlin, 1894. — H. Bulthaupt, *Dumas, Sardou und die jetzige Franzosenherrschaft auf die deutsche Bühne.* — A. Caumont, *Gœthe et la littérature française.* Progr. Francfort-sur-le-Mein, 1885. — R. Chélard, *La civilisation française dans le développement de l'Allemagne*, t. I, 1900. — M.-G. Conrad, *Verdeutschtes Auslandgut* (*Die Gesellschaft*), 1900. — Crouslé, *Lessing et le goût français en Allemagne*, 1863. — Demogeot, *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec la littérature française*, 2e édit., 1884. — E. Deschamps, *De l'influence de l'esprit français sur l'Europe depuis deux siècles*, 1846. — F. Dieffenbach, *Der französische Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV*, etc., 1891. — A. Depouy, *France et Allemagne. Littératures comparées*, 1913. — L. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*, 3e édit., 1876. — A. Ehrhardt, *Les comédies de Molière en Allemagne*, 1888. — Erman et Reclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans tous les états du roi*, 1782 (Berlin),

9 vol. — Firmery, *Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge*, 1901. — C. Flaischlen, *Die deutsche Literatur und der Einfluss fremder Literaturen auf ihren Verlauf*, 1890. — W. Franz, *Die lateinisch-romanischen Elemente im Althochdeutschen*. *Grundriss* de Gröber, t. I. — Th. Gärtner, *Französische Redensarten in unserem Deutsch* (*Wissenschaftliche Beihefte zur Zeitschrift des allgemeinen deutschen Sprachvereins*), 5 Reihe, Heft 32, p. 44-46. — K. Gebauer, *Geschichte des französischen Kultureinflusses auf Deutschland von der Reformation bis zum dreissigjährigen Kriege*, 1911; *Quellenstudien zur Geschichte des neueren französischen Einflusses auf die deutsche Kultur* (*Archiv für Kulturgeschichte*), V, 1907, 4. — Genelin, *Unsere höfischen Epen und ihre Quellen*, Progr. Triest, 1890. — Gerold, *Zum genre troubadour um 1780* (*Archiv für neuere Sprachen*, CXXVI 1/2). — W. Gensel, *Fremdwörterei in der deutschen Sprache* (*Gegenwart*), 1880, p. 72. — W. Golther, *Einflüsse der altfranzösischen Literatur auf die altdeutsche* (*Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*), 1890. — R. Gottschall, *Die französische Richtung der neuen deutschen Dramatik und Dramaturgie* (*Deutsches Museum*), 1857; *Die Ausländerei auf den deutschen Bühnen* (*Zur Kritik des modernen Dramas*), 1900. — Kl. Groth, *Die Gallicismen in der deutschen Schriftsprache* (*Gegenwart*), V, 1873. — Kl. Hechtemberg, *Fremdwörterbuch des XVII Jahrhunderts*, 1904. — Heiss, *Studien über einige Beziehungen zwischen der deutschen und der französischen Literatur im XVIII Jarhundert*. Wurzburger Habilitationsschrift, 1907. — Hessem, *Le roman en Allemagne. Influences étrangères* (*Revue encyclopédique*), avril 1897. — Heyse-Lyon, *Deutsches Fremdwörterbuch*, 1910. — J. J. Honegger, *Kritische Geschichte der französischen Kultureinflüsse* etc., 1875. — Ch. Joret, *La littérature allemande au XVIII*e *siècle dans ses rapports avec la littérature française et la littérature anglaise*, 1876; *Les rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*, Paris, 1884; *Les Français à la cour de Weimar* (1775-1806), 1899. — Fr. Juvancic, *Uber Gallicismen in Lessings kritischen Schriften* (*Jahresbericht der Oberrealschule in Laibach*), 1906. — Käsebier, *Französische Fremdwörter in der deutschen, deutsche Fremdwörter in der französischen Sprache*. Progr. Cöthen. 1909. — H. J. Kaemmel, *Der Einfluss der französischen Sprache und Literatur auf die höheren Stände Deutschlands seit der Mitte des XVI Jahrhunderts*, Progr., Zittau, 1853. — J. Kassewitz, *Die französischen Wörter im Mittelhochdeutschen*, 1890. — G. Kelle, *Die Verwälschung in der deutschen Sprache* (*Nord und Sud*), mai 1882. — R. Kleinpaul, *Das Fremdwort im Deutschen*, 1910. — F. Kluge, *Von Luther bis Lessing*, 1888; *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 7e édit., 1910. — P. A. Lange, *Ueber den Einfluss des Französischer auf die deutsche Sprache im XVII und XVIII Jahrhundert* (*Romansk Filologie*), Upsala, 1901. — Laubert, *Die französischen Wörter in unserem heutigen Verkehr*, Progr. Dantzig, 1866. — Lefèvre Saint-Ogan, *Essai sur l'influence française*, 1884, 2 vol. — Lenz, *Zur Statistik der Fremdwörter im Deutschen* (*Zeitschrift für hochdeutsche Mundarten*), I, 1900. — H. Liesche, *Einfluss der französischen Sprache auf*

die deutsche, Progr. Dresde, 1871. — A. Leroux, *Bibliographie des conflits entre la France et l'Empire pendant le Moyen âge*, 1902. — Link, *Die fremden Bestandteile im englischen und im deutschen Wortschatz* (*Zeitschrift des allgemeinen Sprachvereins*), 1875-1876. — F. Loliée, *Histoire des littératures comparées des origines au XXe siècle*, 1903. — G. Marina, *Romanentum und Germanentum in ihren Berührungen mit einander*, 1900 (trad. sur la 4e édit.). — Th. Maxeiner, *Beiträge zur Geschichte der französischen Wörter im Mittelhochdeutschen*, 1897. — E. Meier, *Französische Einfllüsse auf die Staats-und Rechtsgeschichte Preussens im XIX Jahrhundert*, 1908 et suiv. — F. J. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, 2 vol., 1846. — E. Muret, *Geschichte der französischen Kolonie in Brandenburg, Preussen*, etc., 1885, in-fol. — A. Neumann, *Bauernfelds Verhältnis zur französischen Lustspielliteratur*, Progr. Steyn, 1911. — Novicov, *Le français, langue internationale de l'Europe*, 1910. — J. Olivier, *Les comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIIIe siècle*, 1901 et suiv. — H. Palander, *Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im XII Jahrhundert* (*Mémoires de la société néophilologique d'Helsingfors*), 1901-1902. — A. Pin! che, *La réforme de l'éducation en Allemagne au XVIIIe sièele*, 1889. — F. Piquet, *De vocabulis quæ in duodecimo sæculo et in tertii decimi principio a Gallis Germani assumpserint*, 1898. — Radloff, *Frankreichs Sprach- und Geistestyrannei über Europa seit dem Rastadter Frieden des Jahres 1714*, Leipzig, 1814. — A. Rambaud. *La domination française en Allemagne*, 4e édit., 1891. — Remppis, *Die Vorstellungen von Deutschland im altfranzösischen Epos*. Diss. Tübingen, 1911 et *Zeitschrift für romanische Philologie*, Beiheft 34. — C. Reyer, *Histoire de la colonie française en Prusse*, trad. Corbière, 1855. — L. Reynaud, *Les origines de l'influence française en Allemagne*, t. I, 1913. — H. Riegel, *Die Fremdwörterseuche* (*Grenzboten*), 1882, XLI. — K. Roos, *Die Fremdwörter in den elsässischen Mundarten* (*Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Literatur Elsass-Lothringens*), XX, p. 161 et suiv. — Rossberg, *Deutsche Lehnwörter in alphabetischer Ordnung*, 1881. — V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, 1897; *Histoire de la littérature française hors de France*, 1895. — Fr. Rühs, *Historische Entwickelung des Einflusses Frankreichs und der Franzosen auf Deutschland und die Deutschen*, 1815. — C. Sachs, *Gœthes Bechäftigung mit französischer Sprache und Literatur* (*Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*), 1901, XXIII. — E. Sackur, *Die Cluniazenser*, 2 vol., 1892-1894. — A. Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger*, 2 vol., 1853; *Le XVIIIe siècle à l'étranger*, 2 vol., 1861. — O. Schanzenbach, *Französische Einflüsse bei Schiller*, Progr. Stuttgart, 1885. — K. Schirmacher, *Deutschland und Frankreich seit 35 Jahren*, 1906. — A. Schulz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*, 2e édit., 2 vol., 1889 et suiv. — F. Schultze, *Die Franzosenzeit in den deutschen Landen* (1806-1815), 2 vol., 1908. — H. Schultz, *Deutsches Fremdwörterbuch*, 1910 et suiv. — W. Seibt, *Einfluss des französischen Rittertums und des Amadis de Gaule auf die deutsche Kultur*, Progr. Francfort-sur-le-Mein, 1886. — Fr. Seiler, *Die Entwickelung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts*, 4 vol.,

2e édit., 1905-1912. — E. Seillière, *L'influence française dans la littérature allemande contemporaine* (*Revue des Deux Mondes*), 15 avril 1900. — G. Servières, *L'Allemagne française sous Napoléon Ier*, 1904. — Steinhausen, *Die Deutschen im Urteile des Auslandes* (*Deutsche Rundschau*), déc. 1909, janv. 1910. — Ad. Stern, *Die deutsche Literatur und das Ausland* (cf. série C.). — *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, 1901 et suiv. — L. Sudre, *Le roman de Renart*, 1893. — S. Sugenheim, *Frankreichs Einfluss auf und Beziehungen zu Deutschland seit der Reformation bis zur ersten Staatsumwälzung*, 2 vol., 1845-1856. — J. Texte, *L'hégémonie littéraire de la France au XVIIIe siècle* (*Revue universitaire*), février 1896; *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme au XVIIIe siècle*, 1895. — G. Thurau, *Romanisches im deutschen Liederschatz* (*Teutonia* I), Kœnigsberg, 1902. — Tobler, *Die fremden Wörter in der deutschen Sprache. Kleine Schriften zur Volks- und Sprachkunde*, 1907. — H. Tronchon, *Préromantisme allemand et français* (*Revue d'histoire littéraire de la France*), XIX, 3. — Vaissières, *Les relations de la France avec les protestants de l'Allemagne sous François Ier et Henri II*, 1901. — Villemain, *Examen de l'influence exercée par les écrivains français du XVIIIe siècle sur la littérature étrangère et l'esprit européen*, 1829. — K. Voretzsch, *Die Anfänge der romanischen Philologie an den deutschen Universitäten* (*l'enseignement du français en Allemagne au XVIIe et au XVIIIe siècle*), 1904. — Wechssler, *Einflüsse der altfranzösischen Literatur auf die altdeutsche* (*Jahresberichte über neuere deutsche Literatur*), 1900 et 1903. — R. Weidenkampf, *Die Anschauungen der Franzosen über die gestige Kultur der Deutschen im Verlauf des XVIII Jahrhunderts*, Diss., Leipzig, 1906. — Fr. Wilhelm, *Zu den deutschfranzösischen Kulturbeziehungen im XII Jahrhundert* (*Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance*, I, 2, p 247 et suiv.). — Wilmotte, *Les passions allemandes du Rhin dans leurs rapports avec l'ancien théâtre français*, 1898. — Winter, *Die Cistercienser im nordöstlichen Deutschland*, 2e édit., 2 vol., 1897-1899. — A. Wittstock, *Zur Geschichte der deutschen Sprachreinigung*, (*Magazin für die Literatur des In- und Auslandes*), 1888. — *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1887 et suiv. — R. Zollner, *Französische Einflüsse auf die deutsche Literatur des XVI und der ersten Hälfte des XVIII Jahrhunderts* (*Deutsches Museum*), 1865. On complètera cette bibliographie, en ce qui concerne spécialement la littérature, par les recueils déjà mentionnés de Betz-Baldensperger, Jellinek, par les *Jahresberichte über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*, les *Jahresberichte für neue deutsche Literaturgeschichte* (1892) et suiv.), le *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, etc.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CELTES ET GERMAINS

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DES GALLO-ROMAINS ET DES GALLO-FRANCS EN ALLEMAGNE

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE APOGÉE DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE AUX XII[e] ET XIII[e] SIÈCLES

CHAPITRE IV

L'AVÈNEMENT DE LA BOURGEOISIE EN ALLEMAGNE ET LE RECUL DE L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU MOYEN AGE

CHAPITRE V

LA SECONDE APOGÉE DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

CHAPITRE VI

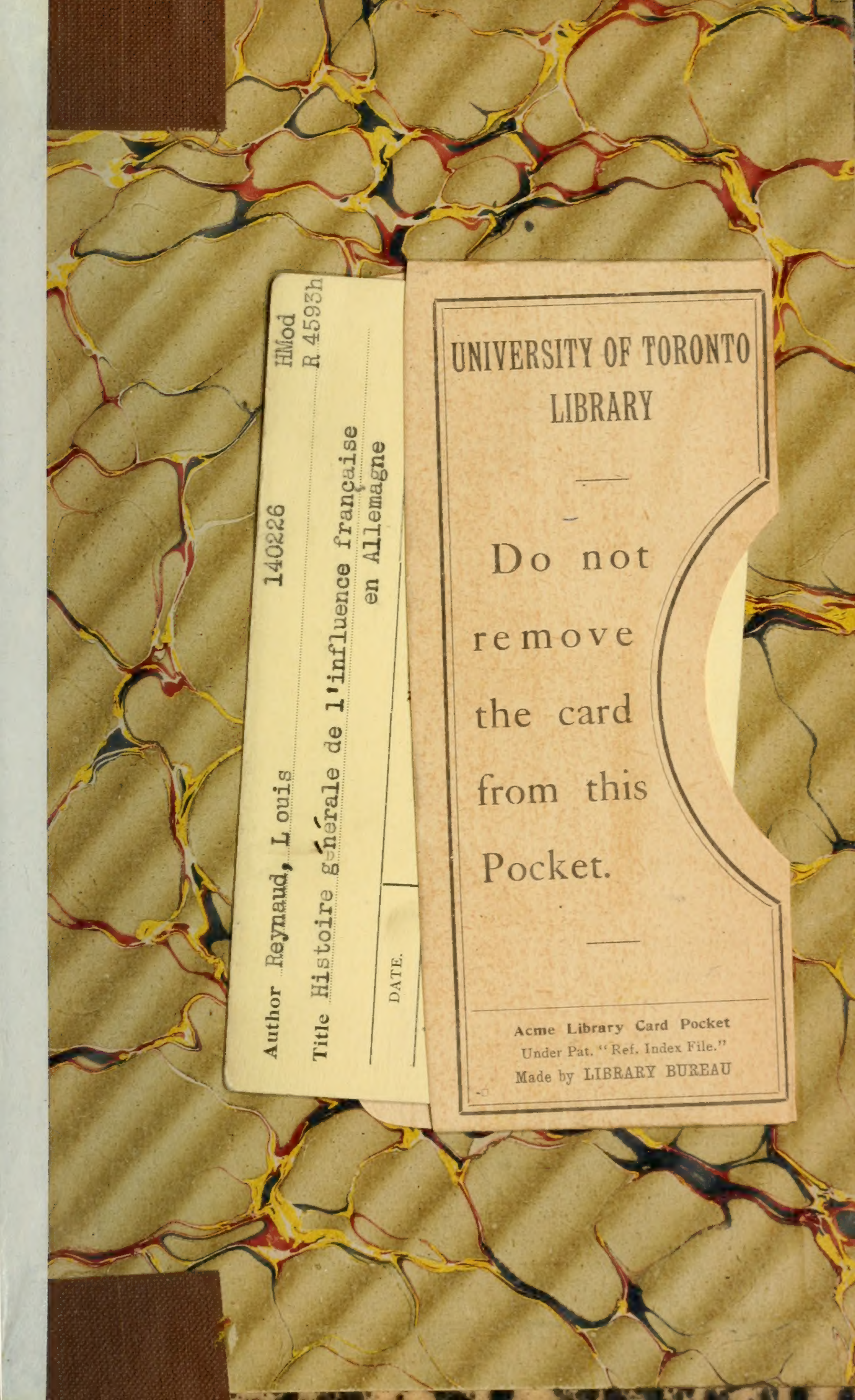
L'EFFORT DÉFINITIF DE LA CIVILISATION ALLEMANDE VERS L'ÉMANCIPATION ET L'AIDE DE LA FRANCE « DISSIDENTE »

CONCLUSION

L'IMPORTANCE, LES CAUSES, LES EFFETS DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

359-15. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 11-15.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HMod
R 4593h
140226
Author Reynaud, Louis
Title Histoire générale de l'influence française en Allemagne
DATE.

